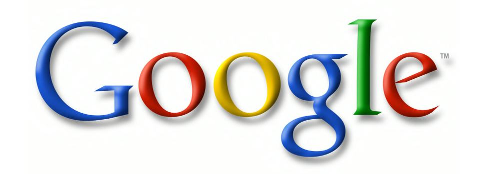
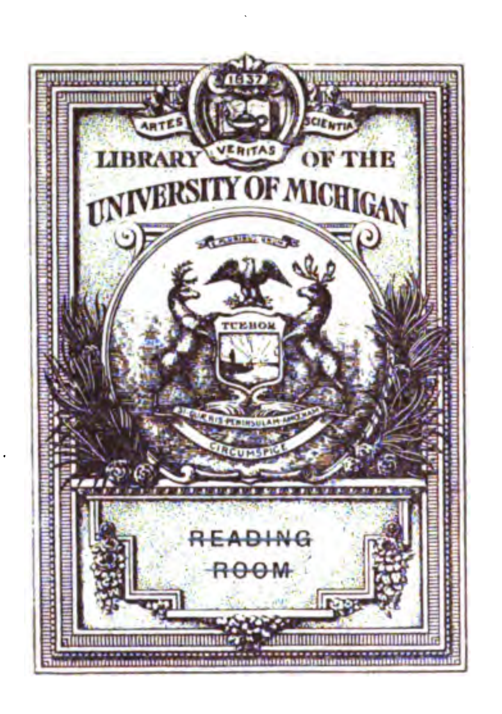





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
READING
ROOM



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

PARIS. IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS,
LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER; 1735-1802

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. *Hor. A. P.*

TOME DIX-SEPTIÈME.



PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.
DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS,
LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER;

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE 5,000 ARTICLES INTERCALLÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. Hor. A. P.

TOME DIX-SEPTIÈME.

PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11;

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13,

ET A LYON, CHEZ GIBERTON ET BRUN.

1836.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.

Q

QUADRATUS (Saint), disciple des apôtres, et, selon quelques-uns, l'ange de Philadelphie, à qui J.-C. parla dans l'Apocalypse, était déjà célèbre dans l'Eglise du temps de Trajan, et répandait partout la semence de la parole évangélique. On prétend qu'il fut élevé sur le siége d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la religion chrétienne, qu'il présenta à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage, plein de raisonnements forts et solides, est digne d'un disciple des apôtres. Il paraît par un passage de Lampride, dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnaître la divinité de J.-C. « Alexandre, dit-il, forma le des-» sein d'élever un temple à J.-C., » et de le placer parmi les dieux » de l'empire. Adrien avait déjà » conçu le même projet en or-» donnant qu'on bâtît dans toutes » les villes des temples sans ima-» ges. Ces temples, qui ne sont » consacrés à aucune divinité par-» ticulière, se nomment *Adrian-» nées*, ou *temples d'Adrien*. » Quoi qu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution, qui était alors allumé contre les chrétiens. Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par Eusèbe. On y lit, entre autres choses, cette distinction solide des miracles de J.-C., des impostures des magiciens : « Les mi-» racles du Sauveur subsistent » toujours, parce qu'ils étaient » réels et véritables. Les malades » qu'il a guéris, les morts qu'il a » ressuscités, n'ont pas seulement » paru un instant ; ils sont restés » sur la terre avec lui ; quelques-» uns même ont vécu jusqu'à

» notre temps, et par conséquent » bien après l'ascension du Seigneur. »

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective, graveur et mécanicien, naquit en 1681 à Bologne, d'une ancienne famille bourgeoise. Il exerça ces trois arts avec succès, et on voit en Italie et dans son pays natal plusieurs de ses ouvrages qui obtiennent encore l'approbation des connaisseurs. On a de lui : | *Tavole* ou *Tables gnomoniques pour dessiner des cadrans solaires, qui indiquent les heures comme les horloges ordinaires, et autres tables pour la construction de ceux-ci*, etc., Bologne, 1733 ; | *Tables gnomoniques pour régler pendant le jour les horloges à roue*, ibid., 1736 ; | *Règles pour les cinq ordres d'architecture de M. Jacques Barozzi di Vignola, dernièrement gravées sur le premier original de l'auteur*, ibid., 1736 ; 4° *Règles pour la perspective pratique, destinées suivant la seconde règle de J. Barozzi*, ibid., 1744. Plusieurs manuscrits de Quadri se conservent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*La Specola*) ; ils passent pour être très-utiles aux arts, et l'on prétend qu'ils gagneraient à être connus. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1748.

QUADRIO (François-Xavier), né dans la Valteline, le 1er décembre 1695, se fit jésuite, et se distingua par son application ; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744 : il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Benoît XIV, qui avait pour lui de la bienveillance, acquiesça à sa demande, et lui donna un canonicat. Quadrio vint à Paris en 1744, y passa trois ans, et fut bien accueilli par le cardinal de Tencin. Après avoir visité encore une fois Rome, il retourna à Milan, et vers la fin de sa carrière, il se retira chez les Barnabites, où il mourut le 21 novembre 1756. On a de lui : | Un *Traité de la poésie italienne*, sous le nom de Joseph-Marie Andreoci ; | *Histoire de la poésie*, 7 vol. ; | *Dissertations sur la Valteline*, pleines d'érudition, 3 vol.

* QUADRIO (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a publié en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies iræ*, et de quelques autres proses qui se chantent à l'église.

* QUADRUPANI (Charles), célèbre barnabite d'Italie, mort le 14 juillet 1807, dont les *Sermons* sont des modèles de la force de ceux de Bourdaloue.

* QUAGLIA (1) ou QUAYE (Jean-Genès), religieux de l'ordre de Saint-François, né dans l'état de Parme, et nommé aussi quelquefois, à cause de cela, *frère Jean de Parme*, vivait au temps de Pétrarque. Il alla faire sa théologie en Angleterre, et en revint en 1391, non-seulement fort instruit dans cette science, mais encore dans plusieurs autres dont il avait eu occasion de prendre des leçons. On l'envoya professer la théologie à Pise, d'où il retourna dans sa patrie. Il y mourut, dit-on, vers 1488. On a de lui : | *Liber de civitate Christi compilatus a magistro Joanne Genesii Quaye de Parma, ordinis minorum*, etc., Reggio, 1501, in-4° ; réimprimé à Rome en 1523 ;

(1) Wadding dit Quales.

l'auteur l'avait composé à Pise; | *Incipit rosarium editum a fratre Joanne Quaya de Parma, ordinis minorum*. Cet ouvrage existe en manuscrit dans la bibliothèque Barberine à Rome, code 246, dans la bibliothèque royale de Parme, dans celles de Saint-Jean et Saint-Paul à Venise, dans celles des Augustins de Padoue et dans quelques autres. L'auteur, dans ce livre, embrasse toute la philosophie morale et chrétienne. | *De incarnatione Christi, seu de secretis philosophiæ*, ouvrage savant, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le nº 5129. Il résulte de tous ces ouvrages, que le P. Quaglia était profondément versé dans toutes les branches de littérature alors cultivées, et qu'il n'avait pas moins lu les auteurs profanes de tous les genres, grecs et latins, que les théologiens et les Pères. A cela se réduit ce que nous apprend de Quaglia le P. Affo, récollet, dans ses *Memorie degli scrittori e letterati parmigiani*, vol. 2, p. 97. Le P. Wadding, historiographe de l'ordre de Saint-François, en parle autrement. Selon lui, Jean-Genès prit naissance dans l'état de Bologne, quoiqu'il le nomme aussi Jean de Parme; il ne parle point de son voyage en Angleterre, mais il dit qu'il professa à Paris, et qu'Innocent IV l'ayant fait venir de France, ce religieux fut élu ministre général de son ordre l'an 1247, qu'il fut envoyé en Orient vers l'empereur des Grecs et Manuel, patriarche de Constantinople; que s'étant démis du généralat, il eut pour successeur saint Bonaventure; qu'il se retira dans une cabane de la vallée de Rieti, bâtie par saint François, où il vécut d'une manière pénitente; que Jean XXI l'avait en grande estime; que Nicolas IV l'envoya une seconde fois vers les Grecs, et que, s'étant mis en chemin, il mourut à Camerino, en 1289, c'est-à-dire au moins cent ans auparavant l'époque fixée par le P. Affo, et qu'il fut enterré dans le couvent de Saint-François de cette ville. Wadding lui attribue les traités suivants: | *In libros Magistri sententiarum*; | *De conversatione religiosorum libri duo*; | *De beneficiis creatoris*; | *De civitate Christi*, ouvrage qui vraisemblablement est le même que celui du même titre cité plus haut; | *Sacrum commercium sancti Francisci cum domina paupertate*; | *Officium passionis Christi*, qui commence par ces mots: *Regem Christum crucifixum*. Wadding ajoute que quelques-uns distinguent Jean-Genès de Quaglia, de Jean de Parme; mais il assure que c'est la même personne: *Idem prorsus est Joannes hic, cum Joanne parmensi*. La discussion de ces deux sentiments n'est point du ressort d'un dictionnaire de biographie.

QUAINI (Louis), peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les éléments de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans le stalents de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui était devenu, dans la même école, son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étaient l'architecture, le paysage et les autres ornemens. Franceschini se chargeait pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont princi-

palement travaillé à Parme et à Bologne.

* QUAINO (Jérôme), religieux de l'ordre des servites, florissait au XVI[e] siècle. Il était né à Padoue, où il jouissait de la réputation d'un savant théologien et d'un prédicateur très-distingué. Il avait, pendant plusieurs années, professé les saintes Ecritures dans l'université de Padoue; et souvent la chaire y avait retenti de ses discours éloquens. Il a laissé de bons *Commentaires* sur quelques livres de la Bible, et des *Traités* de théologie estimés. On a de lui des *Oraisons latines*. Plusieurs de ses *Sermons* ont été publiés dans le recueil intitulé : *Le Prediche di diversi illustri theologi, raccolte da Tommaso Porcacchi*, Venise, 1566, 1[re] partie, in-8°. Les confrères du P. Quaino lui firent dresser dans leur église une statue de marbre qu'ils accompagnèrent d'un éloge en son honneur; marque de distinction qui suppose en celui à qui on l'accorde un mérite qui n'est point ordinaire. Quaino mourut en 1582.

*QUANZ (Jean-Joachim), célèbre musicien et joueur de flûte, maître de Frédéric II, dit le *Grand*, roi de Prusse, naquit au village d'Oberscheden, près de Gottingue, en 1677. Dès sa première jeunesse, il aima passionnément la musique, et jouait assez bien de la basse. Destiné à l'état de son père, qui était maréchal-ferrant, celui-ci céda à ses instances et lui permit de se rendre chez un oncle, musicien pensionnaire à Mersbourg, sous lequel Quanz apprit les premiers élémens de musique. Il se livra à l'étude du hautbois et notamment de la flûte, instrument dans lequel il excella. Après avoir été employé dans les orchestres des cours de Mersbourg et de Dresde, il entra au service du roi de Pologne, en 1714, fit avec l'ambassadeur de ce roi le voyage de Naples, et connut dans cette ville les célèbres Hape et Scarlatti. Quanz parcourut ensuite la France et l'Angleterre, en donnant des concerts. De retour en Allemagne, il eut l'honneur d'avoir pour élève Frédéric II, depuis roi de Prusse, et alors prince royal. Quand ce prince monta sur le trône, il appela près de lui Quanz, et exécutait souvent avec lui et son favori Quincilius, des *duo* et des *trio*. Quanz, en perfectionnant la flûte, prépara les progrès que d'autres musiciens ont faits après lui sur cet instrument. En 1726, il apprêta une *languette*, et en 1752, il inventa le *bouchon*, qui sert à baisser la flûte, en hausser le ton sans toucher au corps de *rechange*. Ces procédés l'amenèrent à établir un atelier pour la fabrication de ses instruments, lequel devint très-utile à sa fortune. Il composa pour son royal élève deux cent quatre-vingt-dix-neuf concerts, et deux cents solo; ce qui prouve qu'il avait une grande connaissance de l'harmonie. Il publia, en outre, une *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752. Cette instruction a eu plusieurs éditions, et a été traduite en français et en hollandais. Rotermund lui attribue une *suite de Pièces à deux flûtes*, publiée en 1729. Quanz mourut à Berlin, le 12 juillet 1773, âgé de 76 ans. Frédéric avait pour lui une telle affection, qu'il le soigna pendant sa maladie, remplaça bien souvent son médecin, et lui

fit élever après sa mort un tombeau magnifique.

* QUARANTA (Etienne), clerc régulier, né à Naples, vers le commencement du XVIIe siècle, se distingua dans son ordre par son savoir et ses vertus, et devint évêque d'Amalfi, vers 1650. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | *De concilio provinciali et auctoritate episcopi in suffraganeos, eorumque subditos in tota provincia;* | *Summa bullarii omniumque summorum pontificum constitutionum.* — Il y a un autre écrivain du nom de QUARANTA (Orazio), lequel est auteur de divers opuscules, dont Cinelli fait mention dans le tome 4, page 107, de sa Bibliothèque.

QUARESME (François), naquit à Lodi dans le Milanais, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques ouvrages théologiques, et une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

* QUARIN (Joseph), célèbre médecin, naquit à Vienne, le 19 novembre 1733, d'un médecin renommé de cette ville. Il fut reçu docteur en philosophie à l'âge de 15 ans, et de médecine à l'âge de 18 ans. En 1756, il donna, à Vienne, des cours sur l'anatomie et la matière médicale, et devint médecin des frères de la charité, fonction qu'il remplit pendant vingt-huit ans. On ne parlait alors que de la découverte de son maître Storck sur la vertu de la ciguë contre les maladies cancéreuses. Quarin en fit des essais dont il publia les résultats, et son ouvrage fut favorablement accueilli. Cet écrit et d'autres qu'il mit au jour lui acquirent une grande célébrité. L'impératrice Marie-Thérèse l'envoya en 1777 à Milan, soigner son troisième fils, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, et qui était malade depuis long-temps. Quarin parvint à rétablir la santé du prince, qui le nomma son médecin. L'empereur Joseph II lui donna le même titre, après l'avoir nommé premier médecin de l'hôpital général. Il tâcha d'améliorer le système des hôpitaux, et établit des écoles de *clinique*, qui servirent de modèle à celles qu'on forma dans la suite en France. Entièrement occupé de son projet d'amélioration des hôpitaux, il fit un voyage dans ce pays, en Italie et en Angleterre, pour faire des observations sur ce sujet important. Il fut six fois recteur de l'université; mais ses nombreuses occupations le forcèrent de se démettre de sa place à l'hôpital général. Entre autres qualités, il avait celle de ne jamais flatter ses malades, ce qui faisait qu'ils se préparaient à temps à la mort. Joseph II, dans sa dernière maladie, lui demanda s'il pouvait guérir; Quarin lui répondit, avec une noble franchise, qu'il ne restait à Sa Majesté que peu de jours à vivre. L'empereur, loin de se montrer fâché de cet avis si terrible à entendre, le créa baron, et lui fit un présent de mille souverains d'or, 20,000 francs. François II, neveu de ce monarque, fils et successeur de Léopold II, lui conféra le titre de comte en 1797; il obtint, en 1808, le cordon de l'ordre de Saint-Léopold, et mourut le 13 mars 1814. âgé de quatre-vingt-un ans. De

son vivant (en 1803), on avait exécuté son buste en marbre, que l'on plaça solennellement dans la salle de l'université. On a de lui : | *Tentamina de cicuta*, Vienne, 1761, in-8°; | *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772 ; | *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8°. Les deux traités, réunis en un seul, ont été traduits et publiés en français, 1800, par Monnot. Ils avaient aussi été publiés ensemble à Vienne, sous ce titre : | *De curandis febribus et inflammationibus commentatio*, 1781 ; | *Tractatus de morbis oculorum* ; | *De Entonnia noxa ex utili physico-medico consideratu* ; | (en allemand) *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, 1784 ; | *Animadversiones practicæ, in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8°, traduit en français par M. Sainte Marie, sous le titre *d'Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8°. Les ouvrages de cet estimable médecin renferment des vues pratiques très-sages, mais aussi quelques théories erronées sur les fièvres, et des divisions peu exactes. Au reste, on les consulte toujours avec profit.

QUARRÉ (Jean-Hugues), docteur de Sorbonne, né à Poligny dans la Franche-Comté, en 1580. [Il fut nommé chanoine-théologal dans la collégiale de Poligny, et se démit de cette prébende pour embrasser l'état monastique. Quarré entra en 1617, dans la congrégation alors naissante de l'Oratoire.] Ses *Sermons*, ses ouvrages et ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas : il demeurait à Bruxelles, où il était prevôt de la congrégation belgique de son ordre. Le P. Quarré mourut en 1656. Ses principaux ouvrages sont : | *La Vie de la bienheureuse mère Angèle, première fondatrice des mères de Sainte-Ursule*, in-12 ; | *Traité de la pénitence chrétienne*, in-12 ; | *Trésor spirituel, contenant les excellences du christianisme et les adresses pour arriver à la perfection chrétienne par les voies de la grâce et d'un entier abandonnement à la conduite de Jésus-Christ*, in-8°. Il y a eu six éditions de cet ouvrage, qu'une critique trop subtile a vainement attaqué. | *Direction spirituelle pour les âmes qui veulent se renouveler en la piété, avec des méditations*, in-8°. Le style de ces ouvrages est suranné ; mais ils respirent une piété douce et tendre.

* QUARTERONI (Arcangelo), recteur du séminaire épiscopal d'Arezzo, vivait dans le XVIII[e] siècle. Il a publié des *poésies toscanes* et latines, enrichies des *notes* et *remarques* d'Ange - Laurent Grazzini, professeur d'humanité dans le même séminaire. Il a consacré un chapitre de ses poésies toscanes à développer cette opinion : *que l'étude des belles-lettres ne convient point aux femmes*.

QUATREMAIRE (Dom Jean-Robert), bénédictin, né à Courseraux, au diocèse de Séez, en 1611, se signala par son ardeur contre Naudé, qui soutenait que Gerson n'était pas l'auteur de l'*Imitation*. Don Quatremaire publia deux *Ecrits* très-vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8°, Paris, 1649 et 1650. (*Voyez* NAUDÉ, AMORT, KEMPIS, FRONTEAU, GERSEN.) On a encore de lui : | deux *Dissertations* pour prouver, contre Launoy, le privilége qu'a l'abbaye de Saint-Ger-

main-des-Prés, d'être immédiatement soumise au saint-siége. La première vit le jour en 1657, in-8°; la deuxième en 1668, in-4°; | une autre *Dissertation* publiée en 1659 pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le recueil des ouvrages sur la grâce et la prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert Mauguin*, 1650, en 2 vol. in-4°; mais l'abbé d'Olivet donne le 2ᵉ vol. de ce recueil à l'abbé de Bourzéis. Ce bénédictin étant en l'abbaye de Ferrière en Gatinais pour y prendre les bains, se noya dans la rivière, le 7 juillet 1671, à 59 ans.

* QUATTRO FRATI (François-Marie), jésuite italien, né à Modène, florissait au XVIIᵉ siècle. Il avait cultivé l'art oratoire et la poésie, et y avait obtenu des succès. Il était membre de l'académie de Parme, dite des *innominati*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: | *Relazione delle esequie ed orazioni in morte del padre Francesco Bordoni*, Parme, 1671 et 1676. Bordoni était de Parme, et théologien très-distingué de l'ordre de Saint-François. | *Discorso funebre sopra le virtù di monsignor Ettore Molza, vescovo di Modena*, Modène, 1679; | *Relazione delle esequie del padre Paolo Rosini, minore, conventuale, coll' orazione funebre*, Parme, 1683; | *Prediche, panegiriche, co' sermoni per le otto feste principali di Maria Vergine*, Plaisance, 1698; | *Le Lamentazioni di Geremia, volgarizzate da F. M. Q., accademico innominato*, Plaisance, 1701; | *Prosæ et versiones*, Modène, 1706, in-4°. En outre, on a de lui des *Vies* d'hommes célèbres, et quelques autres opuscules. Le P. Quattro Frati mourut à Plaisance, le 16 février 1704, âgé de 58 ans. — * QUATTRO FRATI (Nicolas), aussi de Modène, et poète latin du XVᵉ siècle, était lié d'intimité avec les célèbres poètes de son temps, le Guarini et l'Arioste, auxquels il adressa quelques-unes de ses *Epigrammes*. La bibliothèque du marquis Bevilacqua, à Ferrare, possédait un beau manuscrit de *Poésies* latines, où il est question de Nicolas Quattro Frati, comme auteur de plusieurs poèmes, notamment dans une *Elégie* de Henri II, ou Hylas de Prato, adressée à une certaine Orsa, *pro Nicolao a quatuor fratribus*.

QUATTROMANI (Sertorio), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1541, d'une famille honnête, mourut vers 1606. La littérature et la poésie remplirent toute sa vie. Le recueil de ses œuvres, publié à Naples, en 1714, in-8°, renferme des vers latins et italiens, des lettres, etc. On y trouve certaines pièces, mais en petit nombre, dignes de quelque attention. Sannazar, son compatriote et presque son contemporain, avait été son modèle, et le copiste lui est inférieur. Voyez la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8°, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde*; et dans le tome 11ᵉ des *Mémoires* de Niceron.

QUECCIUS (Grégoire), médecin, naquit à Altorf en 1596, fut reçu docteur à Bâle, en 1620, et occupa pendant plusieurs années la chaire de philosophie dans sa ville natale. Il a laissé un ouvrage qui établit sa réputation,

et qui a pour titre : *Anatomia philologica continens discursus de nobilitate et prestantia hominis, contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, imprimé en 1632, in-4°, à Nuremberg, où il mourut en 1632, à 36 ans.

QUELLIN (Erasme), *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1678, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie; mais, son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de Rubens, et donna des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme et vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux; celui du *Paralytique*, qu'on voit dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers, occupe tout le fond de la croisée. On voit aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerloo. Son imagination vaste, hardie, gigantesque et luxuriante, à force d'ornements et d'incidents, embrouillait quelquefois les sujets de manière que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. Dans la *Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., de la ville d'Anvers*, imprimée à Anvers, 1774, il est toujours nommé *Quillin* : mais on voit *Quellinus* écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresquement cette vérité eucharistique : *Visus, gustus, tactus in te fallitur, sed auditu solo tuto creditur.*—Il eut un fils, nommé Jean-Erasme QUELLIN, qui n'eut point les talents de son père. On voit pourtant quelques tableaux de lui dans différentes villes de l'Italie, qui lui font honneur. — Son neveu, Artus QUELLIN, a fait à Anvers, sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles sculptures de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, gravées par Hubert QUELLIN.

* QUELMALZ (Samuel-Théodore), savant médecin et anatomiste allemand, naquit à Friedberg en Misnie le 21 mai 1696. Il jouit d'une grande réputation, et, s'étant établi à Leipsick, il y fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie, de physiologie et de pathologie. On lui doit plusieurs dissertations académiques, comme | *De ptyalismo febrili*, Leipsick, 1748; | *De narium, corumque septi incurvatione*, ibid., 1750; | *De musculorum capitis extensorum paralysi*, ibid., 1757; | *De viribus electricis medicis*, ibid., 1755; | *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano effectus expendit*, ibid., 1775. On trouve toutes ces dissertations dans le recueil intitulé : *Dissertationes ad morborum historiam*, etc., par Haller.

* QUENON (J.), professeur de seconde au collége de Louis-le-Grand, mort le 28 juillet 1821, à l'âge de 54 ans, publia un *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, qui obtint peu de succès. Il avait été aidé dans ce travail par M. Thory, premier employé à la bibliothèque du roi. Il laissa des matériaux pour un *Dictionnaire français-grec*.

QUENSTEDT (Jean-André),

théologien luthérien, natif de Quedlinbourg, mort en 1688, à 71 ans, a laissé : | un *Traité*, en forme de dialogue, *touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres*, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4°. Cet ouvrage, superficiel et inexact, parut à Wittemberg en 1654, in-4°; | un savant Traité *De sepultura veterum*, *sive de ritibus sepulchralibus Græcorum*, *Romanorum*, *Judæorum et christianorum*, in-8° et in-4°. C'est son meilleur écrit. | Un *Système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, en 4 vol. in-fol., 1685. On en diminuerait le nombre si on en ôtait ce qu'il a écrit en pure perte contre les catholiques. Du reste, l'ouvrage est très-bien intitulé : dès qu'on se détache une fois de la doctrine de l'église catholique, tout ce que l'on disserte en théologie n'est que *système*, qu'un ensemble d'opinions éphémères et arbitraires. | Plusieurs autres *ouvrages* remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et de goût.

QUENTAL (Barthélemi du), né dans l'ile de Saint-Michel, une des Açores, en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de son crédit pour fonder la congrégation de l'Oratoire du Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement en 1698. On a de lui : | des *Méditations sur les mystères*; | des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape Clément XI lui donna le titre de *Vénérable*.

QUENTIN (Saint), martyr dans le IIIe siècle, était Romain, si l'on en croit ses Actes publiés par Surius, et descendait d'une famille sénatorienne. Rempli d'ardeur pour la propagation de l'Evangile, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien. Il pénétra jusqu'à la ville d'Amiens, qu'il choisit pour y exercer son zèle apostolique, et ce zèle lui procura la couronne du martyre au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Après avoir souffert dans les tortures tous les raffinemens que la cruauté peut inventer, il fut conduit par ordre de Riccius Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, d'Amiens à Augusta, capitale du Vermandois. Il y persista généreusement dans la confession de la foi; et, après avoir été percé de broches et de clous, il eut la tête tranchée le 31 octobre 287. Saint Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, ayant fait chercher ses saintes reliques en 641, on les trouva avec les clous dont le corps du saint avait été percé, et on les plaça dans l'église derrière l'autel. On en fit une nouvelle translation le 25 octobre 825. Ces reliques étaient conservées chez les chanoines de Saint-Quentin, qui prend son nom de celui du saint martyr. Cependant quelques savants prétendent que Saint-Quentin n'est pas exactement l'*Augusta Veremanduorum*. Voyez le « Dict. géog. », 1793.

* QUER y MARTINEZ (Joseph), habile chirurgien et botaniste espagnol, né dans le royaume de Valence en 1695, étudia la chirur-

gie dans cette ville, puis à Barcelone et à Cadix, et il en termina les cours à Madrid, où il acquit bientôt du renom. Charles III le nomma chirurgien de la cour, et lui accorda une riche pension. Ce monarque, à l'insinuation de son ministre, le comte de Florida-Blanca, avait fait revivre les études dans son royaume, et avait fondé des établissements pour l'instruction publique, à la tête desquels il avait appelé les plus habiles professeurs de l'Espagne. Cependant, parmi plusieurs sciences qu'on y cultivait, celle de la botanique n'avait pas encore fait des progrès bien rapides, et Ortegas et Cabanillas n'étaient pas encore assez connus. Quer s'était livré à l'étude de cette science, y avait acquis des connaissances assez étendues; d'après sa proposition, le ministre Florida-Blanca établit à Madrid une chaire de botanique, et Quer fut désigné pour la remplir. Les succès qu'obtinrent les leçons de ce professeur lui méritèrent de nouvelles pensions de la cour, et on lui donna la direction du jardin des plantes de *Buen Retiro.* Quer fit de très-bons élèves. Il avait parcouru toute l'Espagne à la recherche des simples, et il en forma un herbier très-considérable. Il mourut à Madrid en 1766. Parmi ses ouvrages, on cite les deux suivans: | *Flore espagnole*, ou *Histoire des plantes d'Espagne*, Madrid, 1762, 6 vol. in-4°; | *Dissertation physico-botanique sur les affections néphrétiques*, ibid., 1765, in-8°.

QUERAS (Mathurin), docteur de Sorbonne, naquit à Sens l'an 1614, d'une famille obscure. M. de Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire, et le fit un de ses grands-vicaires. Cet ecclésiastique avait été exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur Arnaud. Il mourut à Troyes en 1695, âgé de 80 ans. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette question: « Si » le concile de Trente a décidé » ou déclaré que l'*attrition*, con» çue par les seules peines de » l'enfer et sans amour de Dieu, » soit une disposition suffisante » pour recevoir la rémission des » péchés et la grâce de la justifi» cation au sacrement de pé» nitence », in-8°, 1685. Il défend la négative. (*V.* Néercassel.)

* QUERBEUF (Yves-Mathurin-Marie de), né à Landernau le 13 janvier 1726, entra fort jeune chez les jésuites, et y occupa divers emplois jusqu'à la dissolution de la société. A cette époque, pour ne pas prêter les sermens exigés par le parlement, il se retira dans les Pays-Bas, et passa ensuite en Hollande. Quand l'orage qui poursuivait les membres de la société proscrite fut un peu calmé, il rentra en France, se retira à Paris, et habita tantôt chez la duchesse de Nivernais, et tantôt chez le duc de la Vauguyon, qui lui avait confié l'éducation de son fils. Ses vertus simples et modestes lui attirèrent la confiance d'un grand nombre de personnes de distinction, et il dirigeait beaucoup de dames d'une éminente piété; aussi prit-il une part active, quoique cachée, à toutes les œuvres de charité qui se firent dans son temps. Le P. de Querbeuf, malgré les travaux du ministère, auxquels il se livrait assidûment, trouva moyen de s'oc-

cuper encore de littérature, et publia comme éditeur un grand nombre d'ouvrages; on regrette que ses occupations ne lui aient pas toujours permis d'apporter le soin nécessaire aux éditions qu'il donna. La révolution l'arracha à ses utiles fonctions. Une seconde fois il quitta la France, et se réfugia avec la comtesse de Marsan à Brunswick, où il mourut en 1797. Le P. de Querbeuf était recommandable par sa haute piété, sa modestie et sa simplicité; il était oncle de l'abbé Legris-Duval, enlevé récemment à la religion, et auquel nous avons consacré un article. Ses productions sont peu nombreuses, et il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable: on connait seulement de lui une *Ode sur la naissance du duc de Berri*, et la *Vie de Fénelon*, à la tête de l'édition en 9 vol. in-4°, et l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, traduite du latin du P. Willermet. Comme éditeur, il a publié: | *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, recueillis par le P. Griffet, Paris, 1777, 2 vol. in-12; | *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 1780-83, 26 vol. in-12. Les relations des divers pays étaient placées confusément. Le P. de Querbeuf les divisa par contrées, et mit dans leur ordre les lettres qui avaient rapport à la même mission et au même pays. Cet ouvrage a été divisé en quatre parties distinctes, le Levant, l'Amérique, les Indes, la Chine avec les royaumes adjacents; en tête de chaque partie est une préface, à la place de celles qui se trouvaient à la tête de chaque volume de l'édition précédente. L'édition a été augmentée de Mémoires inédits, de Lettres nouvelles et des Notes du savant P. Brotier. | *Œuvres de Fénelon*, 1787-92, 9 vol. in-4°. Le clergé de France, qui fit faire cette édition, la confia d'abord à l'abbé Gallard; mais il mit tant de lenteur à s'acquitter de cet ouvrage, qu'il fallut songer à le remplacer, et on lui substitua le P. Querbeuf. L'abbé Gallard n'avait préparé que très-peu de matériaux, et le P. Querbeuf, dont les occupations étaient très-multipliées, ne put apporter à ce travail les soins nécessaires. On s'aperçoit qu'il n'a pas collationné les manuscrits et les différentes éditions, et qu'il a laissé échapper des erreurs qui disparaîtront dans la nouvelle édition des Œuvres de l'illustre évêque de Cambrai. | *Sermons du P. Charles Frey de Neuville*, Paris, 1776, 8 vol. in-12. Il fut secondé dans cette édition par le P. Mars, son ancien confrère; | *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau; les Psaumes et Isaïe, traduits en français, avec des notes et des réflexions morales, par le P. Berthier*. Le dernier de ces ouvrages fut publié avec beaucoup de négligence; les fautes y sont multipliées et les transpositions nombreuses. Dans une édition postérieure, on a réparé les fautes du P. Querbeuf, et l'on a donné à l'ouvrage le titre qui lui convenait, en le publiant sous celui d'Œuvres spirituelles du P. Berthier.

* QUERCIA (Jacques DELLA), sculpteur, né à Sienne en 1358, s'était déjà fait connaître par différens ouvrages, lorsqu'il fut chargé de la construction de la belle fontaine qui orne la place

del Consiglio, ou hôtel-de-ville, à Sienne. Cette fontaine, représentant une vaste coquille, conserve la figure de la place où elle est élevée, et qui ressemble beaucoup à un vallon creux et régulier. C'est d'après ce monument que Quercia ne fut plus appelé que Jacques de la *Fontaine ;* et en effet, son ouvrage n'est pas inférieur à la superbe fontaine de Palerme, ni à plusieurs de celles qui embellissent Rome, et qui sont, sans contredit, les plus magnifiques de toute l'Europe. Quercia eut ensuite la surintendance des travaux de la cathédrale de Sienne, une des plus remarquables de l'Italie, soit par la beauté de l'ensemble, soit par la richesse des marbres qui décorent son extérieur, et encore davantage par une superbe mosaïque qui forme le pavé de tout l'intérieur de l'église. Elle a été construite, à peu de différence près, sur le modèle de la cathédrale de Florence, quoiqu'elle n'ait pas l'étendue de celle-ci, qui est des plus vastes de l'Italie. Quercia mourut dans sa patrie en 1420.

QUERENGHI (Antoine), poète italien et latin, naquit à Padoue en 1546. Il eut un talent précoce : à l'âge de 14 ans, il expliquait les passages les plus difficiles des auteurs grecs et latins, et possédait déjà plusieurs langues modernes. Il obtint les mêmes succès dans les sciences, et avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année, il savait la philosophie, la jurisprudence, la théologie, et avait acquis une grande réputation comme poète. Son aptitude pour les affaires le fit appeler à la cour de Rome, où il prit les ordres et fut secrétaire du sacré collége, sous cinq papes, qui l'employèrent dans plusieurs missions importantes auprès des cours de France, d'Espagne, de la république de Venise, etc. Henri IV voulut l'attirer auprès de lui ; Querenghi préféra demeurer attaché au saint-siége ; Clément VIII le fit chanoine à Padoue. Paul V le rappela à Rome, le nomma son camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Grégoire XV et Urbain VIII le conservèrent dans ces mêmes places ; et il mourut à Rome le 1er septembre 1633, âgé de 87 ans. Il a laissé des *Poésies italiennes*. La plupart sont des sujets sacrés, où l'on trouve de la facilité et une grande pureté de langage. Ces mêmes qualités distinguent ses *Poésies latines*, qui sont écrites avec plus de verve et de chaleur que les premières, étant composées dans une langue à laquelle Querenghi s'était plus particulièrement livré. On y trouve aussi plusieurs heureuses imitations d'Horace.

* QUERENGHI (Flavio), neveu d'Antoine Querenghi, était chanoine de Padoue, et y avait pris naissance comme son oncle en 1580. Il commença ses études dans cette ville, et les continua à Rome, à Parme et enfin à Pérouse. Il sut profiter des leçons des habiles maitres de ces différentes universités, et fit des progrès remarquables dans les lettres divines et humaines. Grégoire XV l'appela à Rome, et le fit son *camérier* d'honneur. Par la suite, il fut élu évêque de Veglia ; mais, sans ambition, il refusa cette dignité, et lui préféra son modeste canonicat de Padoue. Il excellait surtout dans la philosophie morale, ce qui fit

qu'en 1624 le sénat de Venise lui en offrit une chaire qu'il accepta. Il mourut dans cet emploi en 1646. Il a publié les ouvrages suivans : | *Epitome institutionum moralium ;* | *De genere dicendi philosophorum ;* | *Introductio in philosophiam moralem Aristotelis.* Cette philosophie était le sujet principal de ses leçons, la destination de la chaire qu'il occupait étant de l'expliquer ; | *De honore libri quinque ;* | *De consiliariis principum ;* | *Alchimia delle passioni dell' anima*, etc. ; | *Ragionamento a nome dello studio di Padova ad Ottaviano Bon.*, *podestà ;* | *Discorsi varj, curiosi ed eruditi.* Par son testament, Flavio Querenghi partagea sa bibliothèque entre les dominicains de Padoue et les religieux d'une chartreuse voisine de cette ville, chez lesquels il avait choisi sa sépulture. Il était lié d'amitié avec François Rémond, jésuite célèbre de ce temps, qui lui adressa plusieurs épigrammes, dans lesquelles ce père, très-bon poète latin, le louait de son goût pour la poésie, et de ses connaissances profondes en jurisprudence. (*Voy.* Rémond François.)

* QUERINI (Angelo-Maria), cardinal, né à Venise en 1680, entra en 1698 chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, Querini, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, se rendit à Paris, y passa deux ans dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, se lia avec tous les savants de l'époque, et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il mourut à Brescia, en 1759. Ses principaux ouvrages sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4° ; *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philastrii et sancti Gaudentii Opera, necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani Opuscula*, etc., ibid., 1738, in-fol. ; *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4°. Il a aussi donné une Édition des *Œuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tom. in-fol., en grec, en syriaque et en latin. Voltaire, dans sa correspondance, remercie Querini d'avoir traduit en beaux vers latins une partie de la *Henriade* et du *Poème de Fontenoy*. Ce prélat était membre correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et de plusieurs académies étrangères.

* QUERIOLET (Pierre de), né le 14 juillet 1602, à Auroi en Bretagne, d'un conseiller au parlement, vola ses parens et quitta la maison paternelle. Comme il savait parfaitement se servir de l'épée, dans ses duels nombreux il fit beaucoup de victimes. Après avoir fait le métier de chevalier d'industrie, il apprit que son père était mort, et finit par acheter une charge de conseiller au parlement de Rennes. En vain Dieu voulut-il le ramener à lui : la foudre qui éclata plusieurs fois sur sa tête, qui brûla même une partie du lit où il était couché, qui l'abattit de son cheval au milieu des montagnes, ne put le faire rentrer en lui-même. Sa corruption alla si loin qu'il mettait son bonheur à tenter de séduire des religieuses. Cependant une espèce de vision qui dura cinq ou six heu-

res, et pendant laquelle il crut parcourir l'enfer, produisit sur son esprit une forte impression. Il entra chez les chartreux pour y faire pénitence, mais peu après retourna au vice. Comme, au milieu de sa dépravation, il avait conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge, il attribua bientôt sa conversion à l'intercession de Marie. Elle s'opéra à Loudun où il s'était rendu pour séduire une demoiselle huguenote. L'un des moyens de séduction qu'il voulait employer était d'abjurer le catholicisme. Mais avant d'exécuter ce projet, il voulut être témoin d'une cérémonie qui le frappa : c'était l'exorcisation de jeunes filles possédées par le démon. Alors la lumière entra dans son esprit. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un voyage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, où il se confirma dans sa résolution, puis se décida, de l'avis de son directeur, à prendre les ordres sacrés; il fut ordonné le 28 mars 1637. Dès lors sa vie ne présenta qu'une suite de mortifications. Il serait trop long de détailler tous les genres de privations qu'il s'imposa. Sa fortune fut consacrée au soulagement des pauvres : souvent il visitait les hospices et les prisons. Enfin il mourut le 8 octobre 1660. Plusieurs personnes, dit-on, ont été guéries par ses prières ou en venant visiter son tombeau. Sa vie a été écrite sous ce titre : *Le grand Pécheur converti, représenté dans deux états de la vie de M. de Queriolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, par le Père Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme de la province de Touraine et observance de Rennes*, 3e édition, revue, corrigée et augmentée, Paris, 1671, in-12.

QUERK (Ignace), jésuite, né en Autriche, passa sa vie dans l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes, et fut regardé des grands et des petits comme le modèle des hommes apostoliques. Vieux et infirme, retiré dans la maison de Sainte-Anne, qui était le noviciat des jésuites à Vienne, il exhortait les novices qui le servaient dans sa maladie à se pourvoir d'une vertu ferme et résistante, parce qu'il arriverait bientôt des temps où ils en auraient besoin, et leur disait souvent : *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solida virtute succumbetis. Gaudebitis si quis vobis micas de mensa suppeditaverit, sanguis a capitibus vestris defluet* : prédiction accomplie à l'égard de la société, et à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

QUERLON (Anne-Gabriel Meusnier de), né à Nantes en 1702, mort à Paris, le 22 avril 1780. [Il avait été reçu avocat, mais il renonça à cette profession pour se livrer à la littérature. L'abbé Sallier l'attacha à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Malgré cela, il serait tombé dans la misère, si l'abbé de Saint-Léger ne l'eût fait entrer, comme bibliothécaire, chez Beaujon, riche financier, qui consacrait une grande partie de sa fortune à protéger les lettres et à acheter des livres.] Querlon a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Testament littéraire de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12; | *le Code lyrique, ou Règlement pour l'Opéra de Paris*,

1743, in-12; | une Edition de Lucrèce, 1744, in-12, accompagnée de notes très-estimées; | une Edition de Phèdre, avec des notes; | une Edition des poésies d'Anacréon; | *Collection historique, ou Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Paris, 1751, in-12; | *Continuation de l'Histoire des voyages de l'abbé Prévôt*; | des *Romans*, moins fades et moins ennuyeux que la plupart des productions de ce genre; | *Traduction du poème de la Peinture*, de l'abbé de Marsy; elle est fidèle et élégante; | la préface des *Dons de Comus*, ouvrage plein de gaîté et de finesse; | il a rédigé, pendant 22 ans, la feuille périodique intitulée: *Annonces et Affiches*, le *Mercure*, la *Gazette* et autres journaux. Critique éclairé, sage, profond, il eut le mérite rare de bien apprécier les talents, de faire valoir les ouvrages essentiels, de ne traiter que légèrement les objets frivoles, d'être ferme et invariable sur les principes du devoir, de la décence, de la religion, des mœurs, du bien public et du vrai goût en matière d'art et de littérature. Dans les douleurs de ses dernières maladies, il a joui des adoucissements que les lettres et la religion peuvent seules procurer. Heureux d'avoir su éviter, au milieu de l'égoïsme et des factions, tout esprit de brigue et de parti, d'avoir vécu sans faste et sans ambition.

* QUERNO (Camille), poète, naquit à Monopoli, dans le royaume de Naples, vers 1482. Sa facilité à faire des vers, et son humeur enjouée, lui acquirent bientôt de la réputation et de puissants protecteurs, qui le recommandèrent à la cour de Rome. Il y vint en 1514, et reçut un accueil très-favorable de Léon X, nommé avec raison le père des lettres. Il les avait en effet ressuscitées à l'instar des Médicis à Florence, et des rois aragonais à Naples et en Sicile. Ce pape admettait dans son intimité les littérateurs qu'il protégeait, qui étaient en grand nombre, et, croyant mieux encourager leurs talents, il les faisait asseoir à sa table. Querno, qui était de ce nombre, n'y parlait qu'en vers: il fut comblé des bienfaits de Léon X; mais il était dissipateur, et surtout il aimait le vin avec excès. Après la mort de ce pontife (1521), il retourna dans sa patrie, consomma en peu de temps ce qu'il avait amassé à la cour de Rome; réduit à l'indigence et se trouvant malade, il fut contraint de se réfugier dans un hôpital où il mourut en 1530. Il avait écrit un poème de 20 mille vers, intitulé l'*Alexiade*, qu'il récitait par cœur. Cet ouvrage, sa mémoire prodigieuse, son talent pour faire des vers impromptus en italien et en latin, lui donnèrent beaucoup de vogue.

QUESNAY (François), premier médecin ordinaire du roi de France, membre de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres, né à Mercy, près de Montfort-l'Amaury, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique*. Le chirurgien du village d'Ecquevilli lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Ayant

que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Evangile. Le marquis de Laigue, ayant goûté cet essai, en fit un grand éloge à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'oratorien, flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre; il fut imprimé à Paris en 1671, avec un mandement de l'évêque de Châlons et l'approbation des docteurs. Quesnel travaillait alors à une nouvelle édition des œuvres de saint Léon, pape, sur un ancien manuscrit apporté de Venise, qui avait appartenu au cardinal de Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 2 vol. in-4°, fut réimprimée à Lyon en 1700, in-fol.; et l'a été depuis à Rome en 3 vol. in-fol., avec des augmentations et des changements. Quelque éloge qu'en fasse M. du Pin, l'oratorien semble ne l'avoir entreprise que pour attaquer les prérogatives du saint-siége : d'ailleurs il s'est donné des peines inutiles pour prouver que saint Léon est auteur de la lettre à Démétriade et du livre de la vocation des gentils. Le repos dont il avait joui jusqu'alors fut troublé peu de temps après. L'archevêque de Paris (M. de Harlay), instruit de son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin, et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681; mais il n'y resta pas long-temps. On avait dressé dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un formulaire de doctrine qui défendait à tous les membres de la congrégation d'enseigner le jansénisme et quelques nouvelles opinions en philosophie, dont on se défiait alors, parce qu'elles n'étaient pas encore bien éclaircies. Dans l'assemblée de 1684, il fallait quitter ce corps ou signer ce formulaire. Quelques membres de la congrégation en sortirent; Quesnel fut de ce nombre. Il se retira aux Pays-Bas en 1685, et alla se consoler auprès de M. Arnauld à Bruxelles. C'est alors qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et élégance; jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à l'étude le désir de diriger les consciences, personne n'était plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avait recueilli les derniers soupirs. Un auteur prétend « qu'Arnauld » mourant l'avait désigné chef » d'une faction malheureuse. Aussi » si les jansénistes, à la mort de » leur *pape*, de leur *père abbé*, » mirent-ils Quesnel à la tête du » parti. L'ex-oratorien méprisa » des titres si fastueux, et ne porta » que celui de *père prieur*. Il avait » choisi Bruxelles pour sa retraite. » Le savant bénédictin Gerberon, » un prêtre nommé Brigode, et » trois ou quatre autres person- » nes de confiance composaient sa » société. Tous les ressorts qu'on » peut mettre en mouvement, il » les faisait agir en digne chef du » parti. Soutenir le courage des » élus persécutés, leur conserver » les anciens amis et protecteurs » ou leur en faire de nouveaux, » rendre neutres les personnes » puissantes qu'il ne pouvait se » concilier; entretenir sourde- » ment des correspondances par- » tout, dans les cloîtres, dans

» le clergé, dans les parlements, » dans plusieurs cours de l'Eu» rope : voilà quelles étaient ses » occupations continuelles. Il eut » la gloire de traiter par ambas» sadeur avec Rome. Hennebel y » alla, chargé des affaires des » jansénistes. Ils firent de leurs » aumônes un fonds qui le mit » en état d'y représenter. Il y fi» gura quelque temps : il y parut » d'égal à égal avec les envoyés » des têtes couronnées; mais les » charités venant à baisser, son » train baissa de même. Hennebel » revint de Rome dans les Pays» Bas en vrai pélerin mendiant. » Quesnel en fut au désespoir; » mais, réduit lui-même à vivre » d'aumônes, comment eût-il pu » fournir au luxe de ses députés?» Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les Actes et les Épitres des apôtres*. Il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue. L'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire. Il le proposa aux fidèles comme le *pain des forts* et le *lait des faibles*. Les jésuites, voyant qu'on multipliait les éditions de ce livre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia une instruction pastorale sur la *prédestination*, qui occasionna *le Problème ecclésiastique*. (*Voyez* NOAILLES.) Cette brochure roulait presque entièrement sur les *Réflexions morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles convint que la critique était fondée, et fit faire des corrections; l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1696. La retraite de Quesnel à Bruxelles ayant été découverte, Philippe V donna un ordre pour l'arrêter : l'archevêque de Malines, Humbert de Precipiano, le fit exécuter. On le trouva au refuge de Forêt, caché derrière un tonneau. « Comme on » avait de la peine à le recon» naître, dit l'abbé Bérault, sous » l'habit séculier qu'il portait, on » lui demanda s'il n'était pas le » P. Quesnel. Il répondait avec » simplicité qu'il s'appelait de » Rebecq, de Fresne, de Rebecq, » le P. Prieur, c'étaient là pour lui » autant de noms de guerre, et de » pieux expédients, pour éviter » les restrictions mentales et l'a» bominable équivoque. » On ne laissa pas de se saisir de Rebecq, et on le conduisit dans les prisons de l'archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespérée, le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme espagnol réduit à la misère, qui, plein d'espoir en la boite qui vaut la pierre philosophale, perça les murs de la prison et brisa ses chaines. En l'arrêtant, on s'était saisi de ses papiers, et de ceux qu'il avait d'Arnauld. Le jésuite Le Tellier en fit des extraits, dont madame de Maintenon lisait tous les soirs quelque chose à Louis XIV pendant les dernières années de sa vie. Le monarque y trouva des motifs nouveaux de ne pas se repentir des efforts qu'il avait faits pour abattre cette secte naissante. Quesnel, remis en liberté, s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines, un des plus sages et des plus zélés prélats qu'eût

alors l'église catholique. (*Voyez* son article.) Cependant, dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivit les *Réflexions morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public, comme *hérétique* et *comme séditieux*. Il était effectivement l'un et l'autre. Le P. Quesnel se défendit; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses *Réflexions morales* ne fussent condamnées par un décret de Clément XI, en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, proscrites par le cardinal de Noailles en 1713; enfin solennellement anathématisées par la constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette bulle fut acceptée, le 25 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques français qui en appelèrent au futur concile. De ce nombre était le cardinal de Noailles, qui dans la suite abandonna le parti avec éclat. Quesnel survécut peu à ces événements. Après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville en 1719, à 86 ans. (Voyez *Causa quesnelliana*, Bruxelles, 1704, in-4°, et *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis*, par Hoynck Van Papen Drecht, Malines, 1725, in-folio.) La manière dont il s'expliqua dans ses derniers moments est remarquable. Il déclara dans une profession de foi « qu'il voulait mourir comme » il avait toujours vécu, dans le » sein de l'église catholique; qu'il » croyait toutes les vérités qu'elle » enseigne; qu'il condamnait toutes les erreurs qu'elle condamne; qu'il reconnaissait le » souverain pontife pour le premier vicaire de J.-C., et le siége » apostolique pour le centre de » l'unité. » Dans le cours de la même maladie, il rappela à une personne qui était auprès de lui les accusations qu'on avait formées contre lui à Louvain touchant ses mœurs, et assura qu'elles étaient mal fondées. Quelque temps auparavant, son neveu Pinson lui ayant demandé conseil sur le parti à prendre dans les disputes qui l'avaient tant occupé, il lui recommanda de rester attaché à l'église: « Les manières outrageantes » des jésuites, ajouta-t-il, m'ont » engagé à soutenir avec opiniâtreté ce que je soutiens aujourd'hui. » Ce détail se trouve dans une lettre de M. Pinson, sculpteur, à M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers. On a de Quesnel: | *Lettres contre les nudités, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*, in-12, 1686; | *L'idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, dont la seconde partie est du P. de Ondren, deuxième supérieur-général de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. | *Les trois consécrations, la consécration baptismale, la sacerdotale et la consécration religieuse*, in-12, et avec l'ouvrage précédent; | *Elévation à N. S. J.-C. sur sa passion et sa mort*, etc., in-16; | *Jésus pénitent*, in-18; | *Du bonheur de la mort chrétienne*. in-12; | *Prières chrétiennes*, *avec des pratiques de piété*, 2 vol. in-12; | *Office de Jésus, avec des réflexions*, in-12; | *Prière à N. S. J.-C. au*

nom des jeunes gens, et de ceux qui désirent lire la parole de Dieu, et surtout l'Evangile ; brochure in-12 ; | *Eloge historique de M. Desmahis*, chanoine d'Orléans, à la tête de *Vérité de la religion catholique*, etc., de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés. | *Recueil de lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, in-12, 3 vol., Paris, 1721 ; | *Tradition de l'Eglise romaine, sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*. Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du *Sr Germain*, docteur en théologie. La matière y est traitée conformément aux maximes adoptées par l'auteur. | *La Discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles*, 2 vol. in-4°, Lyon, 1689. Ce ne sont que des mémoires imparfaits, fruits des conférences sur la discipline qu'il avait été engagé à faire par ses supérieurs. | *Cause arnaldine*, in-8°, 1699, en Hollande. On voit dans cet ouvrage tout ce que l'esprit de parti peut inspirer d'ardeur pour la défense du chef. Il le fit entrer en partie dans la *Justification* de M. Arnauld, 1702, 3 vol. in-12; | *Entretiens sur le décret de Rome, contre le Nouveau Testament de Châlons, accompagnés de réflexions morales;* | sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; une grande quantité d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'était engagé, dont il est inutile de donner la liste, depuis que la secte dont il fut le coryphée a professé ouvertement le déisme et l'athéisme, comme on l'a pu voir dans la révolution de France en 1789 et suiv.

QUESNEL (Pierre), surnommé *Benard*, mort à La Haye vers 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, dont les quatre premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain, qui avait achevé, trois mois avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avait employé la plus grande partie de sa vie, s'est déterminé, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, et à la persuasion de certaines personnes qui lui en ont fait un cas de conscience, à en faire brûler le manuscrit, qui aurait formé 20 volumes in-12. [M. Barbier croit que cet abbé Quesnel est neveu de Pasquier; cependant on ne sait rien de positif sur ce personnage.]

QUESNOY (François DU), connu sous le nom du *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfants, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY (Jérôme DU), frère du précédent, excella comme lui dans la sculpture. On voit les chefs-d'œuvre de cet artiste aux Pays-Bas. On admire surtout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux

ouvrages de sculpture qui soient dans ce pays; il est composé d'une manière grande, exécuté avec correction et finesse. Jérôme, dont les vices égalaient le talent, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pédérastie, et brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de son cœur.

QUETIF (Jacques), né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique, fut bibliothécaire du couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui : | une *Édition* des *opuscules et des lettres* de Pierre Morin; | une nouvelle *Édition* du Concile de Trente, in-12; | une nouvelle *Édition* de la Somme de saint Thomas, en 3 vol. in-fol.; | les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole; | il préparait une *Bibliothèque des auteurs* de son ordre, qui fut finie par le P. Echard, son confrère. Toutes ses productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égalait son savoir, et son savoir était très-étendu.

QUEUX (Claude Le), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, a donné des *Traductions* de plusieurs traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grâce et sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé : | *Les dignes fruits de pénitence*, 1742, in-12; | *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12; | *Le Verbe incarné*, 1759, in-12; | *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12; | *Mémoire justificatif de l'*Exposition de la doctrine chrétienne de Mésenguy; | un *Traité du petit nombre des élus*, traduit du latin de Foggini. Il a travaillé aussi avec l'abbé Le Roi, ex-oratorien, à une édition de l'*Histoire des variations* par Bossuet, 5 vol. in-12, 1772, avec la *Défense*, les *Avertissements aux protestants*, etc. : mais ce qui l'a fait le plus connaître, est le *Prospectus* de la nouvelle édition des œuvres de ce prélat, abandonnée ensuite à dom de Floris et autres bénédictins : édition proscrite par le clergé de France, et entreprise précisément pour corrompre les écrits de ce grand homme, et rendre sa foi suspecte. On raconte au sujet de l'abbé Le Queux l'anecdote suivante, que nous transcrirons telle qu'elle nous a été communiquée. « Feu M. Riballier, syndic de la Faculté de Paris, parlant à M. l'abbé Le Queux du petit ouvrage qu'avait fait ce prélat sur le formulaire d'Alexandre VII, lui dit que *sûrement il avait dû le trouver parmi ses manuscrits*. L'abbé répondit qu'*effectivement il l'avait trouvé, mais qu'il l'avait jeté au feu*. M. Riballier lui fit à ce sujet une réprimande convenable. » Nous pouvons citer les personnes les plus respectables qui vivent encore, et à qui M. Riballier a fait part de cette anecdote. Il n'en revenait pas toutes les fois qu'il racontait cette impertinente réponse. (*Voy.* SOARDI.)

QUEVEDO DE VILLEGAS (François), né à Madrid en 1580, d'une famille noble, étudia à Alcala, où il fit de rapides progrès dans toutes les sciences, sans excepter la médecine, la jurisprudence et la théologie. Il possédait en outre le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'italien et le français. Un duel qu'il eut en Espagne, pour défendre une dame, l'obligea de passer

à Palerme, où le duc d'Ossune le nomma inspecteur général des finances. Ce même seigneur lui ayant obtenu sa grâce, il revint en Espagne, et fut employé à diverses négociations auprès de plusieurs cabinets. La disgrâce du duc d'Ossune entraîna la sienne; il fut arrêté en 1620 et transporté dans une de ses terres, où on le retint trois ans. Ayant recouvré sa liberté, il demanda les arrérages de sa pension, et il fut exilé. Rappelé à Madrid, le duc d'Alvarès l'investit de la charge de secrétaire du roi, et il lui offrit l'ambassade de Gènes, qu'il ne voulut pas accepter. Il se maria à l'âge de 54 ans, après avoir renoncé à plusieurs bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait. Il fut bientôt accusé d'un libelle contre le ministère; ses biens furent saisis, et il se vit jeté dans un cachot, et fut réduit à vivre d'aumônes. On trouva enfin le véritable auteur du libelle, et Quévedo sortit de la prison. Il se retira dans sa terre de la Juan Abad, où il mourut en 1645, âgé de 65 ans. Il était chevalier de Saint-Jacques. Cet auteur est mis au rang des plus célèbres écrivains de sa nation. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : | des *Pièces héroïques*; | des *lyriques*; | des *facétieuses*. Il publia ses différentes poésies sous le titre de *Parnasse espagnol*, Madrid, 1650, in-4°; | des *Traductions*; | l'*Aventurier Buscon* : mauvais roman, traduit en français, 1775, 3 brochures in-12; | les *Visions*. A ces ouvrages, il faut ajouter la *Politique de Dieu*; la *Vie de saint Paul*; *Conte des contes*, des *Comédies*, des *Satires*, etc., etc. Ses productions en vers et en prose ne manquent ni d'imagination ni d'agréments. Ses ouvrages ont été recueillis à Bruxelles en 3 vol. in-12, traduits en français et imprimés dans la même ville en 2 vol.

* QUEVEDO Y QUINSANO (Pierre DE ALCANTARA DE), cardinal et évêque d'Orense, naquit à Villa-Nuova di Fresno (Villeneuve-du-Frêne), diocèse de Badajos en Estramadure, le 12 janvier 1736, d'une illustre famille, plus recommandable encore par les vertus qui y étaient en honneur, que par l'éclat de son origine. Le jeune Quevedo fit ses études à l'université de Salamanque. Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une grande justesse de sens, et aimant le travail, il y fit de rapides progrès. Dès qu'il eut formé le dessein d'embrasser l'état ecclésiastique, il crut devoir s'occuper plus particulièrement des connaissances qu'exige cette vocation, sans toutefois négliger celles des belles-lettres, prit le bonnet de docteur, et dans la suite il devint chanoine de Salamanque, et inquisiteur du saint-office. En 1776, le roi Charles III le nomma évêque d'Orense en Galice. Ce n'était point un siége riche, ni un poste brillant; il n'en fut que plus cher à Quevedo, et son humble troupeau n'en eut que plus de droit à son intérêt : il prêchait assidûment, répandait d'abondantes aumônes, maintenait la discipline parmi son clergé, faisait de fréquentes visites dans son diocèse pour s'assurer du bien qu'il y avait à faire, et des abus qu'il fallait réprimer. Le cardinal Delgado étant mort en 1782, et ayant laissé le siége de Séville vacant, Charles III y nomma Quevedo. Aussi désintéressé

que modeste, l'évêque d'Orense supplia le roi de le dispenser d'accepter cette offre, et de le laisser à sa première épouse. Lorsque la persécution révolutionnaire obligea les ecclésiastiques français de quitter leur patrie, M. de Quevedo accueillit honorablement tous ceux qui cherchèrent un asile dans son diocèse. Il les logea dans ses séminaires, dans sa maison de campagne et même dans son palais. Il fournit à tous leurs besoins. Le nombre ne l'effrayait pas, et plus il s'en présentait, plus la Providence semblait multiplier les ressources dans ses mains charitables. Il aidait également des familles d'émigrés retirées en Galice. Quand Buonaparte s'empara de l'Espagne, fidèle à son roi, il ne voulut reconnaître ni un maître étranger, ni le pouvoir que s'arrogeaient les cortès, et refusa de se prêter aux vues de ces assemblées. Proscrit par elles, il se retira dans une partie de son diocèse, située en Portugal, et y demeura jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Un des premiers soins de ce prince, rendu à ses états, fut de rappeler l'évêque d'Orense, et de le nommer à l'archevêché de Séville, qui se trouvait de nouveau vacant. Quevedo, pour la seconde fois, refusa ce riche bénéfice. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre secrétaire d'état est un modèle de désintéressement et de modestie. *Voyez*-la dans l'*Ami de la religion*, tome 1, p. 331. Ferdinand voulut bien agréer ses excuses, et pour lui donner du moins une marque de sa considération et de son estime, il lui envoya le grand cordon de l'ordre de Charles III. Quelque temps après, il le présenta au cardinalat. Pie VII l'éleva à cette dignité dans le consistoire du 8 mars 1816, mais il ne fut déclaré que le 23 septembre suivant. Le vénérable pasteur mourut presque subitement dans son palais épiscopal, la nuit du 27 au 28 mars 1818, regretté de son clergé et de son peuple. Il commençait sa 83e année. En 1801, les prêtres français firent graver son portrait à Madrid, avec cette inscription : *Consolatus est lugentes in Sion, eleemosinas ejus enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.*

* QUEYSEN (Guillaume), chevalier de l'ordre du Lion Belgique, naquit à Zwolle, le 31 mai 1754. Il suivit d'abord la carrière du barreau, où il se distingua, et fut ensuite nommé membre du conseil municipal de Zwolle. Il fit partie, en 1775, des Etats de la province, qui l'élurent député des états-généraux. Membre de la première convention nationale de la république Batave, il s'y montra fort modéré, déploya de grands talents oratoires, et fut de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution. Il fut réélu député à la seconde convention, et devint membre du comité des affaires étrangères. Queysen se déclara toujours contre les mesures violentes, et ne désirait qu'une sage liberté; aussi, le parti démagogique ayant pris le dessus, Queysan fut relégué, comme prisonnier d'état, à Horn, où il demeura jusqu'au mois de juin 1798. Le parti oppresseur ayant à son tour été vaincu, Queysen recouvra sa liberté, mais il ne voulait pas se mêler d'affaires politiques. Cependant les vœux de ses concitoyens lui firent quitter sa retraite : employé pour la troisième fois, il fut nommé mem-

bre du directoire exécutif de la république batave jusqu'en 1805, époque de la dissolution de cette assemblée. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume par Napoléon, Queysen fut nommé conseiller d'état par le roi Louis Buonaparte, qui lui confia la direction générale des postes, et lui donna la croix de l'ordre de l'Union. Il était, en 1803, préfet de l'Ost-Frise, pays ajouté au nouveau royaume. A l'époque de la réunion de la Hollande à l'empire français, Buonaparte appela Queysen à Paris, le nomma membre du corps législatif, et commandant de l'ordre de la Réunion. La chute de Napoléon ramena Queysen en Belgique, et lors de la création du royaume des Pays-Bas en faveur de la maison d'Orange, le roi Guillaume lui conserva son titre de conseiller d'état, et le créa chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Ce monarque ayant formé une commission pour vérifier les lois fondamentales de l'état, Queysen en fit partie. Il se prononça, en présence de ce même souverain, pour la liberté de la presse et la publicité des délibérations de la seconde chambre des états-généraux; et, malgré l'opposition la plus vive, l'opinion de Queysen prévalut. Sa santé s'étant visiblement altérée, Queysen se retira à Zorgvliet, village près La Haye, où il mourut le 11 avril 1817, âgé de soixante-trois ans, laissant d'honorables souvenirs, autant par ses talents que par une probité à toute épreuve.

QUICLET (Abel), électeur, mort à Paris en juillet 1832, avait acquis une sorte de célébrité par l'activité qu'il déployait dans les débats électoraux, et surtout par ses poursuites contre le président Amy, sous la restauration. Quiclet périt assassiné, sans que la police ait réussi à découvrir la trace de ses meurtriers.

QUIEN (Michel Le), dominicain, naquit à Boulogne en 1661, d'un marchand. Etant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confrères et consulté par les savants, qui trouvaient en lui un critique habile et un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumières. Ce pieux et savant dominicain mourut à Paris, en 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont: | la *Défense du texte hébreu* contre le P. Pezron, avec une réponse au même père, qui avait réfuté cette Défense, in-12. (*Voy.* MORIN Jean et CAPPEL.) | Une *Edition* des Œuvres de saint Jean Damascène, en grec et en latin, 3 vol. in-fol., 1712; | un Traité contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé: *Panoplia contra schisma Græcorum*, in-4°, sous le nom d'*Etienne de Altimura;* | *Nullité des ordinations anglicanes*, contre le P. Le Courayer, 4 vol. in-12; | plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le P. Desmolets; | *Oriens christianus, in quatuor patriarchatus digestus; in quo exhibentur Ecclesiæ, patriarchæ, cæterique præsules Orientis*, 3 vol. in-fol., 1740, Paris, de l'imprimerie royale: ouvrage qui renferme toutes les Eglises orientales, sous les quatre grands patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'auteur y donne la description géographique de cha-

que diocèse, des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des Eglises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changements qui y sont arrivés, etc. La *Gallia christiana* de Sainte-Marthe lui a servi de modèle, et il l'a très-bien imitée.

QUIEN DE LA NEUFVILLE (Jacques Le), né à Paris en 1647, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonnais, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes françaises, et quitta ensuite le service pour le barreau. Il était sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père dérangea ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna, en 1700, en 2 vol. in-4°, l'*Histoire générale de Portugal*, ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions, en 1706. Le Quien n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel Ier; et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. La Clède, secrétaire du maréchal de Coigni, qui donna, en 1735, en 2 vol. in-4°, et en 8 in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que Le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importants, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres: mais, malgré sa critique, l'ouvrage de Le Quien est avec raison préféré au sien. Son traité *De l'usage des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1734, in-12, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1,500 livres, payables en quelque lieu qu'il fût, et le nomma chevalier de l'ordre du Christ. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en travaillant à finir son *Histoire de Portugal*; mais sa trop grande application lui causa une maladie, dont il mourut à Lisbonne, en 1728, à 81 ans, laissant deux fils.

QUIETUS (Fulvius), second fils de Macrien, se distingua dans les armes, et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261, par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Macrien le père voulut aller se faire reconnaître en Occident où Gallien régnait; il laissa à Quietus le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quietus signala dans cette occasion ses talents militaires. Mais, son père et son frère ayant été tués, Odénat, qui l'avait très-bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siége devant Emese, où l'infortuné prince s'était renfermé. Les habitants le sacrifièrent à leur sûreté; et après lui avoir donné la mort ils jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la

fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois; mais dans un si court espace, il parut très-capable de bien gouverner un empire.

QUIGNONEZ (François DE), cardinal, était fils du comte de Zuma, et naquit à Léon vers la fin du XVe siècle. Il fut page du cardinal Ximenès, et quitta cet homme célèbre pour entrer chez les cordeliers. Quignonez parvint par ses talents à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait autant qu'il l'estimait, le fit membre de son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier, en 1527, par les troupes de ce prince, Quignonez fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne et à Naples, fait évêque de Coria, et mourut à Varuli, en 1540, après avoir donné une grande idée des lumières de son esprit et des qualités de son cœur. On a de lui un Bréviaire (*Breviarium romanum e sacra potissimum Scriptura et probatis sanctorum historiis confectum*), imprimé à Rome, en 1536, aujourd'hui assez rare. La préface en est belle, et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal; et si celui de Paris était pendant toute l'année comme il est au temps pascal, il y serait entièrement conforme. Les Heures canoniales sont réduites à trois psaumes, et les Matines à trois leçons; le Psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine: mais les psaumes y sont morcelés; ce qui fait un défaut essentiel par la confusion qu'il y a dans les idées, relativement au nombre, à la nature et à l'objet de ces divins cantiques, par l'extinction de l'enthousiasme poétique qui en a dessiné les liaisons et fixé l'ensemble de la manière la plus inviolable. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 1er novembre 1786, pag. 471; 1er octobre 1792, pag. 196; Avantages de l'ancien et du nouveau Bréviaire comparés, *ibid.*, 1er septembre 1792, pag. 13.) Pie V, ne voulant d'ailleurs pas autoriser par son silence la circulation d'un ouvrage liturgique qui n'avait aucune sanction, le supprima. On le réimprima à Paris, in-8°, vers l'an 1676: il est recherché des savants, surtout des liturgistes (*Voy.* ROBINET Urbain.)

QUIGNONEZ (Jean DE), médecin espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçait la médecine par goût et non par intérêt. Ses amis, à qui il portait généreusement du secours dans leurs maladies, éprouvèrent plus d'une fois combien il était instruit dans l'art des guérisons. Il nous reste de lui, *sur les langoustes* ou *sauterelles*, un traité écrit en espagnol, et qui est curieux et peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4°, en 1620. Quignonez est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid, en 1632, in-4°, sous ce titre: *El monte Vesuvio*. Il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avait embrassé plus d'une science. Outre celle de l'histoire naturelle, à qui nous devons les deux Traités précédents, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité*, en espagnol, *sur quelques*

monnaies des Romains, imprimé à Madrid, en 1620, in-4° : il est peu commun.

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre, né à Paris, vers 1700, fut élève de Wateau, dont il suivit le style. Son dessin était parfait, et dès l'âge de 11 ans, il donnait de si belles espérances, que le cardinal de Fleury présenta quelques-uns de ses ouvrages à Louis XV, et ce monarque le gratifia d'une pension. Un médecin suisse, attaché à la cour de Lisbonne, nommé Merveilleux, l'engagea à passer en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, dont il voulait composer un herbier. Lorsque Quillard fut arrivé dans la capitale, le roi dom Joseph lui assigna une pension de 80 *cruzados* (400 fr.) par mois. Après avoir travaillé quelque temps à la Flore du médecin Merveilleux, il peignit les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux, très-estimés, dans l'hôtel du duc de Cadaval. Il grava en outre, sur ses propres dessins, toutes les planches représentant la pompe funèbre du duc de Nunho, Olivarès Pereyra, Lisbonne, 1730, in-fol. Quillard est mort à Lisbonne, en 1733.

QUILLET (Claude), poète latin moderne né en 1602, à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun, dans le temps que Laubardemont fut envoyé par le cardinal de Richelieu dans cette ville, pour prendre connaissance de la fameuse affaire de Grandier. On sait qu'il était question de sortilége. Le diable s'était emparé des religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendait, du malheureux curé. (*Voyez* GRANDIER, MESNARDIÈRE.) Quillet laissa échapper quelques discours qui offensèrent le cardinal, et écrivit un *Traité* où il se trouva plusieurs assertions propres à lui causer du désagrément. [Quillet fit paraître quelques doutes sur la culpabilité de Grandier, ce qui déplut à Laubardemont, créature et affidé de Richelieu.] Quillet, s'étant retiré en Italie, y embrassa l'état ecclésiastique, et le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, poème en quatre chants, qu'il termina à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. La Callipédie est imprimée à Leyde, en 1655, sous ce titre : *Calvidii Lœti Callipœdia, sive de pulchræ prolis habendæ ratione*, in-4°. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avait lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, et ne s'en vengea qu'en lui donnant une abbaye. *Apprenez*, lui dit-il, *à ménager davantage vos amis.* L'abbé Quillet, pénétré de reconnaissance, donna une nouvelle édition de son poème à Paris, en 1656, in-8°, la dédia au cardinal, et substitua l'éloge à la satire. Cet auteur mourut quelque temps après, à Paris, en 1661, à 59 ans. Son poème est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. La matière n'y est pas traitée avec solidité, et ne pouvait pas l'être;

on y trouve quelques erreurs populaires : il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie judiciaire. Un défaut plus grave, c'est un grand nombre de peintures trop libres ; il est vrai que le sujet *semble* les amener, mais où est la nécessité de traiter de tels sujets? On a publié, in-12, en 1746, une traduction française en prose de ce poème par Montenault d'Egly; et en 1774, une en vers français avec le texte latin, in-8°. Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, en 1799, une traduction nouvelle avec le texte latin et une notice sur Quillet. Ce qui est répréhensible dans le latin l'est bien davantage encore dans le français. [Quillet avait écrit un *Poème* sur Henri IV ; il le laissa à Ménage avec 500 écus pour le faire imprimer; Ménage garda l'argent et oublia le poème, qui s'est perdu.]

* QUILLOT (Claude), prêtre de Dijon, né à Arnay-le-Duc, vers le milieu du XVIIe siècle, d'une famille pauvre, fit ses premières études dans sa ville natale et les continua à Dijon, où il entra chez un conseiller au parlement de cette ville en qualité de précepteur de ses enfants. Il avait de la piété. L'idée de mener une vie pénitente lui fit prendre la résolution de se faire chartreux. Il se présenta chez ces pères, y fut admis, et les *édifia* par son zèle et sa régularité ; mais ses forces ne répondirent point à sa bonne volonté. Il ne put soutenir l'austérité de cette vie, et fut obligé de rentrer dans le monde. M. l'évêque de Langres lui conféra les ordres sacrés, l'attacha à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon, et lui donna le pouvoir de confesser. Sa vie édifiante lui eut bientôt attiré la confiance des personnes les plus religieuses de la ville. On le consultait de toutes parts. Il devint célèbre, et cette célébrité, qu'il ne cherchait pas, lui fit des jaloux. Sa piété le portait à rechercher les ouvrages qu'il croyait les plus propres à la nourrir. Il lut les *Mystiques*, et même, dit-on, les écrits de Molinos, qui n'étaient pas encore condamnés. Il reçut chez lui, en 1686, madame Guyon et le P. Lacombe. Il n'en fallut pas davantage à ses ennemis pour faire éclater leur haine. Ils le dénoncèrent comme complice de *Philibert Robert*, dont on poursuivait alors le procès pour accusation de *quiétisme*. Quillot en effet fut compris dans la sentence lancée le 17 juillet 1700, par l'official de Dijon, contre ce prêtre et ses sectateurs. Quillot, par cette sentence, était condamné à trois ans de prison dans un monastère, à y jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, et à faire certaines prières et aumônes. Tout pouvoir d'entendre les confessions lui était retiré. Cependant Quillot s'était caché. Le parlement de Dijon, de son côté, prenait connaissance de cette affaire en ce qui pouvait le concerner. Quillot y fit parvenir différentes pièces qui prouvèrent son innocence; et par arrêt du 27 août 1700, il fut mis *hors de cour*. Ce premier succès lui en fit espérer un plus complet. Il demanda la révision du procès instruit devant l'officialité, et se constitua en prison. Une nouvelle sentence le renvoya *à pur et à plein de l'accusation formée contre lui*. Il sortit de prison le 21 avril 1701, et reprit ses fonctions, à l'exception

de celles du confessional, dont les supérieurs ecclésiastiques jugèrent qu'il devait s'abstenir. Cette justification authentique n'empêcha pas la publication d'un écrit calomnieux sous le titre d'*Histoire du quiétisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, etc., Zell, 1703, in-4°. L'auteur est Hubert Mauparty, procureur du roi du bailliage et siége présidial de Langres. Tout, dans cette histoire, respire la passion et la haine. On veut absolument y faire croire à une nouvelle hérésie, dont Quillot serait l'auteur. M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, ayant fait examiner cet ouvrage, le défendit par une lettre pastorale du 21 avril de la même année; et le parlement de Dijon le condamna, le 9 juillet suivant, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice, comme calomnieux et blessant également le sacerdoce et l'empire. Il est devenu très-rare. On ignore l'époque de la mort de Quillot.

* QUIN (James), célèbre acteur anglais, naquit à Londres le 24 février 1693. Il était enfant illégitime, sans que ses parents eux-mêmes pussent s'en douter. Sa mère avait épousé en premières noces un négociant qui, pour raison de commerce, passa aux Indes orientales. Il ne donna depuis son absence aucune nouvelle à sa femme ni à ses amis, de sorte que le bruit de sa mort s'accrédita. Son épouse en prit le deuil, et écouta les propositions de mariage d'un propriétaire appelé Quin, et qui jouissait d'un revenu de 1,000 liv. sterling. Le fruit de cette union fut le jeune Quin, et il était encore dans sa première enfance, lorsque le premier mari de sa mère reparut à Londres, réclama sa femme, et les tribunaux la lui accordèrent. Le second époux, Quin, forcé de se retirer, prit soin de son fils, l'envoya à Dublin, où il lui fit faire ses études. Étant mort *ab intestat*, en 1710, il laissa le jeune Quin, alors âgé de 17 ans, sans appui et sans ressources. Il avait fait peu de progrès, et végéta, pour ainsi dire, jusqu'à l'âge de 21 ans. Forcé par le besoin, il s'engagea dans une troupe de comédiens qui se formait dans la capitale de l'Irlande. S'étant rendu à Londres, par les conseils de quelques amis, il fut reçu dans la troupe de Drury-Lane, et fit connaître ses talents dans la pièce de *Tamerlan*, où il jouait le rôle de *Bazajet*. De ce théâtre il passa à celui de Rich, où il fut applaudi pendant 17 ans. Quin était plein de vanité, d'un caractère fougueux, qui lui attira un duel avec un autre acteur, qu'il blessa mortellement. Les dépositions favorables de ce dernier le sauvèrent; et en 1732, il s'incorpora, avec la troupe de Rich, dans le théâtre de Covent-Garden, qu'on venait d'ouvrir. Son humeur inconstante le fit passer au théâtre de Drury-Lane, où il fut fort applaudi jusqu'au début du fameux Garrick, en 1741. Il eut, pendant ce temps, un autre duel avec le poète-acteur Cibber, et où tous les deux furent blessés. Après avoir joué sur plusieurs théâtre de l'Irlande, et de retour à Londres, s'étant engagé pour quelque temps dans la troupe de Covent-Garden, il vint se mesurer avec Garrick dans celui de Drury-Lane. Ils jouèrent ensemble dans la *Belle pénitente*; mais Quin

ne put soutenir la comparaison d'un rival trop dangereux, malgré même la protection du prince de Galles, qui l'avait pris en amitié. Il quitta brusquement le théâtre et se retira à Bath. Appelé à Londres, pour voler au secours de plusieurs familles de Cornhill, qu'un incendie affreux avait réduites à la misère, il reparut au théâtre et leur procura une abondante recette. A cette époque, 1761, le prince de Galles fit venir auprès de lui Quin, pour donner des leçons de déclamation à ses enfants, auxquels il voulait faire jouer la tragédie de *Caton* d'Addisson. Il eut pour élève Georges III (né en 1738 et proclamé en 1760), et lorsqu'il eut appris la manière gracieuse et pleine de dignité avec laquelle ce prince avait prononcé son premier discours au parlement, il s'écria d'un ton aussi insolent que ridicule: « Eh bien! c'est encore moi qui ai formé ce jeune homme. » Il finit sa carrière théâtrale en 1755, et mourut à Bath le 21 janvier 1766, à l'âge de 73 ans. Parmi les défauts de son caractère, il fit paraître quelques bonnes qualités. Il vola souvent au secours de plusieurs gens de lettres, et notamment de Thompson, auteur du poème des *Quatre Saisons*, de *Coriolan* et autres pièces dramatiques. Le célèbre Pope lui témoigna beaucoup d'amitié, ce qui ajouta à sa réputation.

QUINAULT (Philippe), naquit en 1636, d'une famille honnête, et non d'un boulanger, comme l'insinue Furetière dans son *Factum* contre l'académie. Tristan l'Ermite, dont il avait été, dit-on, le domestique, lui donna les premières leçons de la poésie. Il se fit connaître avant l'âge de 20 ans par quelques pièces de théâtre, et avant l'âge de 30 ans il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Quinault, s'apercevant qu'une de ses tragédies était mal reçue, dit à un courtisan que la scène était en Cappadoce, qu'il fallait se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation. *Vous avez raison*, répondit le courtisan : *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux*. Boileau lui reprocha que dans ses pièces doucereuses, languissantes, *tout, jusqu'à je vous hais, se disait tendrement.* Il faut convenir que si le satirique n'épargna pas assez le jeune poète, son tort n'est que dans l'excès de sa critique, et en jugeant Quinault précisément comme poète, il ne pouvait en porter un jugement bien favorable. [D'ailleurs, et il est bon d'y faire attention, lorsque Boileau a traité sévèrement Quinault, ce dernier n'avait point encore donné ses meilleurs opéras, non plus que sa comédie *La Mère coquette*.] D'Alembert lui-même, qui, à cette occasion, a dit bien du mal de Boileau, en est convenu. « La grande poésie, dit-il, » veut des images, de l'énergie, » une harmonie ferme et soutenue, un faire mâle et prononcé, » qu'on ne trouve que rarement » dans Quinault. Aussi dira-t-on » de lui avec justice, que c'est un » poète charmant ; mais personne » ne dira que c'est un grand poète, comme on le dira de Despréaux, de Corneille, de Racine, de Rousseau. C'est à peu » près ainsi que le maréchal de

» Villars disait du maréchal » d'Uxelles : *J'ai toujours entendu » dire que c'était une bonne cabo- » che ; mais personne n'a jamais » osé dire que ce fût une bonne » tête.* » Voltaire et Laharpe rendent plus de justice à Quinault. Cependant Quinault, qui avait mêlé l'étude du droit à celle de la rime, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétaient. Après la mort de ce marchand, qui arriva quelque temps après, il épousa sa veuve. Devenu riche par ce mariage, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Sa nouvelle fortune ne l'empêcha pas de se plaindre en jolis vers de sa médiocrité :

C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire?

Il avait été reçu l'année d'auparavant à l'académie française : ses *Opéras* lui avaient mérité une place dans cette compagnie. Lulli le préféra à tous les autres poètes, parce qu'il trouvait en lui seul toutes les qualités qu'il cherchait : une oreille délicate, qui ne choisit que des paroles harmonieuses; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentiments consacrés à cette espèce de tragédie. Ce poète eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie française, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment qu'il allait parler, il fit une digression, aussi ingénieuse que touchante, sur ce héros. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir consacré son temps à ses opéras, auxquels il a dû sa célébrité; et ces regrets étaient bien justes, car l'amour et la volupté y sont parés de tous les moyens de la séduction, et ne peuvent faire que des impressions dangereuses sur un jeune cœur; disons mieux, sur tous les cœurs. « Cette musique, » dit madame de Maintenon dans » une de ses *Lettres*, qui fait le » seul plaisir du roi, et où l'on » n'entend que des maximes ab- » solument contraires aux mœurs, » serait, ce me semble, bien con- » venable à retoucher ou à pro- » scrire. Si l'on en dit un mot, » le roi répond aussitôt : *Mais » cela a toujours été. La reine, ma » mère, qui avait de la piété, et » la reine, qui communiait trois » fois la semaine, ont vu cela » comme moi.* Il est vrai que, » pour lui personnellement, cela » ne lui fait aucune impression ; » qu'il n'est occupé que de la » beauté de la musique, des sons, » des accords, et qu'il chante » même ses propres louanges » comme si c'étaient les louanges » d'un autre, et seulement par » goût pour les airs. Mais il n'en » est pas de même pour le reste » des spectateurs : il est impos- » sible que parmi tant de jeunes » cœurs, il n'y en ait de sensi- » bles à ces paroles pleines d'une » morale qui fait consister le bon- » heur dans le plaisir. Car met- » tez à l'alambic tous les opéras, » vous n'en retirerez jamais que » cette maxime retournée en » mille façons différentes. Le roi » a pris autrefois un plaisir ex- » trême aux beaux cantiques d'*Es- » ther* et d'*Athalie ;* aujourd'hui » il est presque honteux de les » faire chanter, parce qu'il sent » qu'ils ennuient les courtisans,

» que Quinault pourtant n'ennuie pas moins. N'est-il pas déplorable que, parmi des chrétiens, et sous un roi qui ne voudrait assurément pas offenser Dieu, on ait des principes si contraires à tout le système de religion? Si le roi cependant voulait absolument qu'au lieu des maximes pernicieuses semées dans les opéras, on ne chantât que des choses saintes, ou du moins innocentes, les gens d'esprit, dont la France abonde, s'empresseraient de travailler dans ce genre. Mais il craint d'établir une nouveauté; il craint que les beaux airs n'ennuient dès que les paroles en sont pures; il craint de déplaire au public, de l'opinion duquel le prince dépend encore plus que le sujet. Quelques-uns disent que *ce que l'on entend à l'Opéra entre par une oreille et sort par l'autre*. Oui, mais ils oublient que le cœur est entre deux. » Quinault mourut dans de grands sentiments de religion, en 1688, âgé de 54 ans, après avoir composé pour lui-même cette épithaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment:
C'est ce que des vivants les morts peuvent attendre.
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Quinault est aussi auteur : | de quelques *Epigrammes*, dont la poésie est faible ; | de la *Description de la maison de Sceaux*, petit poème écrit avec délicatesse ; | de différentes pièces de poésie, répandues dans les recueils du temps. Ses *OEuvres* ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12.

Il avait aussi le dessein de faire un poème sur l'extinction de la religion réformée, qui commençait par ces vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours ;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre.
Je vous dis adieu, muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

C'est une vraie cruauté d'avoir abandonné ces *Opéras* à M. Marmontel, qui les a défigurés d'une manière affligeante pour la littérature et pour la mémoire de ce célèbre lyrique. On a fait à l'occasion de cette destructive réforme, l'épigramme suivante :

Quinault, par la douceur de ses aimables vers,
Suspendait le tourment des ombres malheureuses.
Cherchons pour l'en punir des peines rigoureuses,
S'écria le dieu des enfers.
Il invente aussitôt le mal le plus horrible,
Dont au Tartare même on se fût avisé ;
Je veux faire, dit-il, *un exemple terrible ;*
J'ordonne que Quinault soit marmontélisé.

Ce qui doit un peu consoler les vrais littérateurs de cette corruption, c'est que l'*opéra* en lui-même est un ouvrage défectueux, monstrueux même dans les règles du théâtre, qui n'appartient à aucun genre, et qui dans la réalité n'est qu'une farce sérieuse et parée. On connaît le mot de J.-J. Rousseau, qu'un poète a rendu ainsi :

On peut faire un bon opéra ;
Mais je ne sais trop quel suffrage
Aux mauvais on réservera,
Puisqu'un bon opéra n'est pas un bon ouvrage.

[Les principaux opéras de Quinault sont les *Fêtes de Bacchus*, *Amadis*, *Armide*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atis*, *Isis*, *Persée*, *Roland*, etc.]

* QUINAULT, cadette, Jeanne-Françoise de Fresne), sœur de Quinault de Fresne (*Voyez* Fresne), naquit en 1701, d'une famille dont plusieurs individus avaient suivi la carrière théâtrale :

savoir : Quinault le père, Jean-Baptiste-Maurice Quinault l'aîné, Marie-Anne et Françoise Quinault, sœur de Jeanne-Françoise, qui fait le sujet de cet article. Elle débuta d'abord dans la tragédie, par le rôle de Phèdre; mais le peu de talent qu'elle y déploya l'engagea à renoncer au cothurne, et elle fut reçue parmi les comédiens français pour le rôle de soubrette. Elle s'essaya ensuite dans d'autres rôles, et toujours avec un égal succès. Cette actrice ne manquait pas d'une certaine instruction, et plusieurs auteurs lui demandaient ses conseils. Elle donna à La Chaussée l'idée de la comédie *Le préjugé à la mode*. Ce fut à elle aussi que Voltaire dut le sujet de l'*Enfant prodigue*, ouvrage bien inférieur à d'autres de ce poète philosophe, et qui n'est au reste qu'une espèce de *Parodie* d'une pièce tirée, peut-être mal à propos, de la parabole de la Sainte-Ecriture. Mademoiselle Quinault avait voulu d'abord confier ce sujet à Destouches; mais Voltaire, par jalousie, la pria de lui donner la préférence. Elle présida au plan de la pièce, aux corrections, etc. Malgré ses nombreux défauts, cette comédie-parade eut du succès. Quelque temps après elle manqua de se faire pour toujours un ennemi de Voltaire, en blessant son amour-propre, si facile à irriter. Il paraît, d'après ce que dit Laharpe, que Voltaire ayant lu sa *Zaïre* à mademoiselle Quinault, celle-ci, qui était naturellement gaie, et qui voulait s'amuser un peu aux dépens de l'auteur, lui dit en éclatant de rire : « Savez-vous comment il faut intituler votre pièce ? *La Procession des captifs.* » Cette plaisanterie, sans doute déplacée, arracha un cri d'effroi à Voltaire, qui répondit en balbutiant : « Mademoiselle, si vous ne » me donnez votre parole d'honneur de ne jamais répéter cette » plaisanterie, jamais Zaïre ne » sera représentée. » L'actrice lui promit tout ce qu'il voulut, et l'on sait le succès qu'a obtenu cette tragédie. Dans sa maison, qui était *à la mode*, comme celles de Mmes du Deffant, l'Espinasse et Geoffrin (*Voyez* ces noms), ses contemporaines, Mlle Quinault réunissait la société sinon la mieux choisie, du moins la plus brillante de la capitale, et dont les membres les plus assidus étaient le chevalier d'Orléans, grand-prieur; le comte de Caylus, d'Alembert, Voltaire, Destouches, Fagan, Duclos, Moncrif, Crébillon fils, Pont-de-Veyle, Voisenon, M. de Maurepas, le marquis d'Argenson, etc. On dînait deux fois par semaine soit chez mademoiselle Quinault, soit chez le comte de Caylus; mais chaque convive devait payer sa *carte* en esprit, et par des productions en prose, vers, bons mots, saillies piquantes, petites médisances, etc., etc.; ce qui formait à la vérité une réunion fort spirituelle, fort gaie, mais où la morale ne trouvait pas grand'chose à gagner. On ne sait pas à quel propos on appelait ces banquets *dîners du bout du banc;* car ils n'étaient ni sobres ni courts. Mademoiselle Quinault devint l'amie intime de Duclos, de d'Alembert et du marquis d'Argenson. Sa gaîté lui faisait parfois franchir les convenances, ainsi que le prouve le fait suivant. Lorsque le marquis d'Argenson fut élevé au ministère, elle alla

le complimenter. M. d'Argenson, en l'apercevant, perça la foule des solliciteurs, alla au-devant d'elle et l'embrassa en présence de cinquante témoins. Fort étonné de ce *trait d'esprit* du nouveau ministre, un des solliciteurs, chevalier de Saint-Louis, s'étant alors approché de mademoiselle Quinault, la pria de lui accorder sa protection auprès de *M. d'Argenson*. Elle lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, je ne puis mieux » faire que de vous rendre ce que » *le ministre* vient de me don- » ner, » et elle l'embrassa, préférant faire une plaisanterie plutôt que de rendre un service. Mademoiselle Quinault se retira du théâtre en 1741, à l'âge de 40 ans. Sa bonne humeur et ses habitudes ne l'abandonnèrent pas dans sa vieillesse, et elle avait passé sa quatre-vingt-deuxième année, que l'élégance de la toilette formait encore un de ses principaux soins. Elle s'en occupait quand la mort vint la surprendre, presque subitement, en 1783, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Elle laissa à d'Alembert un diamant de prix et des manuscrits. Les *Mémoires de Madame d'Epinay*, Paris, 1818, 3 vol., contiennent plusieurs détails sur cette actrice et sur Duclos.

QUINCY (Charles Sevin, marquis de), lieutenant général d'artillerie, s'est distingué par son courage et par son amour pour les lettres. On a de lui l'*Histoire militaire de Louis XIV*, 1726, 7 vol. in-12, qui se relient en huit. Elle est très-utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campements et les autres opérations militaires.

QUINCY (Jean), médecin anglais, exerçait sa profession au commencement du XVIIIe siècle à Londres, et publia en anglais : | un *Dictionnaire de physique*, 1719, in-8° ; | une *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8°, traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4°. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. | *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4°.

* QUINETTE (Nicolas-Marie), révolutionnaire, naquit à Paris en 1762. Son père, qui était avocat au parlement de cette ville, négligea son éducation. Il avait une charge de procureur à Soissons peu avant nos troubles politiques, dont il embrassa les maximes avec une espèce de délire. Jeune encore, sans instruction comme sans expérience, et désirant surtout jouer un rôle, il suivit le torrent révolutionnaire, et en devint un des apôtres les plus ardents. Lors de l'installation de l'assemblée constituante, les démagogues du jour s'empressèrent d'établir des clubs, non-seulement dans les villes, mais jusque dans les villages, moyen sûr de faire tomber le pouvoir entre les mains d'un peuple effréné. Devenu membre de ces sociétés turbulentes, Quinette y brilla par la force de ses poumons, une verbosité infatigable, et une ardeur anti-monarchique qui lui gagnèrent beaucoup de partisans parmi ses obscurs auditeurs. Ses vociférations le firent nommer d'abord membre de l'administration du département de l'Aisne : et comme la plupart des députés de l'assemblée dite nationale y furent portés par les clubs populaires, Quinette fut de ce nombre ; mais

il ne parla point aux premières séances, et se rangea néanmoins du côté gauche, où siégeaient les plus violents révolutionnaires. Les premières attaques de cette assemblée se dirigèrent contre les émigrés. Quinette rompit enfin le silence; et, le 9 février 1792, il demanda que les biens des émigrés fussent sequestrés; la motion fut adoptée presque à l'unanimité, et causa la ruine d'une infinité de familles nobles. Pour rendre l'exécution de cette motion plus prompte, Quinette appuya la proposition de Lamarque, qui demandait que le décret du séquestre ne fût pas soumis à la sanction royale. Il s'unit ensuite, le 31 mai, à Chabot, pour demander la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Depuis cette motion, qui fut adoptée, jusqu'après le 10 août, époque de la chûte du trône, on ne parla guère de Quinette; et pendant l'assemblée législative, qui succéda à la constituante, il fut membre de la commission formée pour surveiller le nouveau gouvernement. Lors des discussions sur le sort à venir de Louis XVI, Quinette fit décréter, au nom de la commission, que la famille royale serait logée à l'hôtel de la chancellerie, et entourée d'une nombreuse garde aux ordres du maire de Paris; et que pour les dépenses de cette auguste famille, on lui accorderait un fonds annuel de cinq cent mille francs, payable par semaine, jusqu'à l'installation de la convention nationale. On sait que, malgré ce décret, Louis XVI et sa famille n'eurent pour asile que la tour du Temple. Depuis ce moment, tout devint suspect, jusqu'aux généraux républicains, auprès desquels on envoyait des proconsuls pour les surveiller. Quinette fut un des premiers chargés de cette mission. On l'envoya à l'armée du Nord, et, à son retour, il fut nommé député à la convention par le département de l'Aisne. L'abbé Grégoire (évêque constitutionnel de Blois) et Collot-d'Herbois demandèrent, dès la première séance, l'abolition de la royauté. On s'étonna fort quand on entendit Quinette dire que c'était au peuple à choisir entre la royauté et la république. Il s'aperçut bientôt de la fâcheuse impression que cette opinion avait faite sur l'esprit de ses collègues, et tâcha de la faire oublier par les motions les plus antimonarchiques. Ce fut lui qui, le 12 décembre 1792, demanda que Louis XVI fût traduit à la barre de la convention, pour être jugé sans désemparer, « et que ses défenseurs ne pussent dépasser, dans leurs discours, les bornes qui leur seraient prescrites. » Lors de ce jugement inique, il vota pour la *mort*, sans appel au peuple et sans sursis. Il fit, en outre, le serment de traiter de même tous ceux qui usurperaient les droits du peuple, et prendraient le titre de roi. Devenu membre du *comité de salut public*, il fut envoyé avec quatre autres députés à l'armée de Dumourier, pour arrêter ce général, regardé comme *suspect*. Dumourier les fit arrêter eux-mêmes et les livra aux Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg. Ils furent échangés, après deux ans de détention (le 25 décembre 1795), contre Madame (depuis dau-

phine), fille de Louis XVI, et enfermée alors dans la tour du Temple. La convention avait été remplacée par le conseil des Cinq-Cents : Quinette y fut reçu avec des transports de joie et porté en triomphe jusqu'au fauteuil du président, tandis que l'on déclarait à l'unanimité qu'il avait bien mérité de la patrie. En 1796, il devint membre de cette assemblée; enfin, instruit par l'expérience, il se montra plus modéré, et demanda même avec instance qu'on accordât des secours aux enfants des émigrés, qu'il avait tant persécutés. Avant la journée du 18 fructidor, il sortit du conseil. Nommé ministre de l'intérieur en juillet 1799, il ne figura point dans la journée du 18 brumaire, où Buonaparte fut déclaré premier consul, et de qui il obtint la préfecture d'Amiens. Revenu de son délire républicain, Quinette se fit aimer de ses administrés, qui le désignèrent pour candidat au sénat conservateur. Mais Napoléon ne l'accepta pas. Pour le dédommager, il le fit conseiller-d'état, et créa pour lui la place de directeur-général de la comptabilité des communes et des hospices. Quinette donna sa démission à la déchéance de Bonaparte (le 11 avril 1814). A son retour de l'île d'Elbe, celui-ci le nomma commissaire dans les départements de la Somme et de la Loire, et le créa ensuite pair. Il l'avait déjà nommé baron, et Quinette changea alors son nom véritable pour celui de baron de Richemont. Il essaya, quoique en vain, dans la chambre des pairs, de faire adopter la motion de M. de La Fayette à la chambre des députés, et qui avait pour objet de faire déclarer traîtres à la patrie et de punir sévèrement ceux qui chercheraient à dissoudre *la représentation nationale*. Bonaparte ayant donné sa seconde abdication, Quinette, choisi par Fouché, fit partie de la commission qui gouverna quelques jours jusqu'au retour de Louis XVIII dans sa capitale. Peu de temps après, exilé comme régicide, il se retira à Bruxelles avec sa famille. Il y vivait presqu'ignoré, lorsqu'un jour étant allé dans sa bibliothèque chercher quelques livres, il fut attaqué d'une apoplexie foudroyante, et tomba sans vie, le 14 juin 1824, à l'âge de soixante ans. On n'a de lui qu'un *Rapport* sur la détention à l'étranger de Camus, Bancal, Quinette, Lamarque et Drouet.

*QUINTANADOINE DE BRETIGNY (Jean DE), né à Rouen, en 1556, d'une famille espagnole, vécut d'abord dans le monde occupé de la prière et de bonnes œuvres; il se fit prêtre en 1509, alla deux fois en Espagne pour amener des carmelites en France, et contribua, par ses soins et par ses libéralités, à l'établissement de leurs premiers couvents. Il mourut à Rouen, le 8 juillet 1634; il avait traduit quelques ouvrages de sainte Thérèse, et composé des *Mémoires* pour l'introduction des carmelites en France. Sa 'Vie' a été publiée par le P. de Beauvais, jésuite, Paris, 1747, in-12.

QUINTE-CURCE (Q. Curtius Rufus), historien latin, probablement au premier siècle de l'ère vulgaire, était, selon quelques-uns, fils d'un gladiateur; au moins sa naissance était si peu illustre, que Tacite, par égard pour un homme devenu très-cé-

lèbre, n'a pas voulu en parler. Il s'attacha dans sa jeunesse au questeur d'Afrique, se fit des protecteurs, et après avoir rempli diverses dignités, il eut le gouvernement de l'Afrique. Tibère, en le lui donnant, essaya de couvrir en quelque sorte l'obscurité de sa naissance, en disant qu'il paraissait s'être fait lui-même. *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus.* Tacite et Pline le jeune racontent que son élévation lui fut prédite par un spectre qui lui apparut à Adrumète, sous la figure d'une femme. L'idée que le premier de ces auteurs donne de son caractère n'est rien moins que flatteuse. Quinte-Curce s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage était en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point; il dit le bien et le mal de ce héros, comme il l'aurait pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidèle dans les discours qu'il prête à ce conquérant et aux personnages qu'il fait agir. La plupart sont trop longs, et le bel-esprit y paraît plus que l'homme véritablement éloquent. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie, les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie. Les meilleures éditions sont celles du P. Matthieu Raderus, Cologne, 1628, in-fol.; de Cellarius, Leipsick, 1721; d'Elzevir, 1633, in-12; du P. Le Teillier *ad usum delphini*, Paris, 1677, in-4°. Les curieux recherchent aussi celle de Venise, 1470, in-fol. La traduction donnée par Vaugelas, 2 vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. (*Voyez* FAVRE Claude, et FREINSHEMIUS.) [L'édition la plus récente de Quinte-Curce est celle qui fait partie de la *Collection des poètes latins*, par M. Lemaire, Paris, 1822, in-8°.]

QUINTIEN (Saint), né en Afrique sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodez; il assista, en cette qualité, au concile d'Agde en 506. Chassé de son siége par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, et où il mourut saintement en 527, après avoir sauvé par ses prières sa ville épiscopale, que le roi Thierri avait juré de démolir.

QUINTILIA DE LA MIRANDE (Lucrèce), Italienne célèbre par ses talents dans les lettres et la peinture, naquit vers 1520. On lui doit, entre autres choses, une *Biographie* des peintres les plus célèbres, qui a eu plusieurs éditions. Elle composa des *poésies* où l'on remarquait un style correct et des pensées neuves. Comme peintre, ses tableaux sont encore estimés en Italie, et se distinguent par l'exactitude du dessin et la grâce dans les figures. Quintilia est morte vers 1585.

QUINTILIEN (Marcus Fabius Quintilianus), naquit la 2e année de l'empereur Claude, la 42e de Jésus-Christ. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font Espagnol et de Calahorra; d'autres croient, avec assez de fondement, qu'il était né à Rome. Quintilien, pour se

former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Domitius Afer tenait alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau, il lui rendait de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, et aux gages de l'état. Il dut ce privilége à Vespasien, « qui assigna sur le fisc, dit Suétone, un revenu annuel aux professeurs d'éloquence grecque et latine». Ce revenu était considérable, et équivalait à 20,000 livres, monnaie de France: mais c'était sans doute une somme à répartir entre tous. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps, et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit un grand nom dans le barreau. Après avoir employé 20 années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Le loisir que se procura Quintilien par sa retraite ne fut pas un loisir de langueur et de paresse, mais d'ardeur et d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne saurait trop regretter la perte: nous ne le connaissons que par quelques passages et citations. Quelque temps après, pressé par les instantes prières de ses amis, il commença son grand ouvrage des *Institutions oratoires* composé de 12 livres. Il en avait achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux, qu'il destinait à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut surtout sensible à la mort de l'aîné. « La fécondité de son génie, dit-il, n'en était pas demeurée aux boutons et aux fleurs; dès l'âge de dix ans il portait des fruits. » C'était principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avait commencé ses *Institutions oratoires*. C'est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre, il traite de la manière dont il faut élever les enfants dès l'âge le plus tendre, et prouve que c'est moins de leur propre caractère que des exemples de leurs précepteurs et de leurs parents, que naissent les défauts et les vices qui en font par la suite le fléau de la société. « Plût aux dieux, dit-il, que nous n'ayons pas à nous imputer à nous-mêmes les vices de nos enfants! Nous amollissons leur enfance par de dangereuses délicatesses. Cette molle éducation leur énerve l'esprit et le corps. Accoutumés à fouler la pourpre, jusqu'où ne porteront-ils pas leurs désirs à mesure qu'ils avanceront en âge? S'il leur échappe quelques termes trop libres, nous nous en amusons; et ce que nous ne souffririons pas dans la bouche des plus grands libertins, nous le souffrons dans la bouche de nos enfants, nous en rions, nous les caressons. De qui ont-ils appris ces mots licencieux? Hélas! ils ne sont que les échos de ce qu'ils

nous ont entendu dire! Nous les rendons témoins de nos libertés criminelles : il n'est point de repas qui ne retentisse de chansons indécentes, et où l'on n'expose à leurs yeux des choses qui font rougir la pudeur : ils en contractent l'habitude, qui se change bientôt en nature, et les malheureux enfants sont déjà vicieux sans savoir ce que c'est que le vice (1). » Dans le même livre, il traite de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres suivants les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art et élégance. On y voit une grande richesse de pensée, d'expressions, d'images, et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiterait seulement plus de précision et plus de profondeur. Quintilien parle; mais il ne creuse pas assez son sujet. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jusqu'en 1415. Elles furent trouvées par Le Pogge, dans l'abbaye de Saint-Gall, et non point dans la boutique d'un épicier allemand, comme quelques-uns l'ont écrit; c'est chez les moines qu'on a trouvé, à la renaissance des lettres, les anciens ouvrages que quelques savants croyaient perdus; et c'est à eux qu'on en doit la conservation, comme celle des sciences, dans des temps de barbarie et d'ignorance. C'est la justice qui leur a été rendue par des philosophes de ce siècle, leurs forcenés ennemis. L'abbé Gédoyn a traduit en français les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, mais défigurée par l'orthographe du nouvel éditeur. Les savants recherchent deux éditions des *Institutions* données à Rome, en 1470, in-fol., l'une par Comanus, qui est la plus estimée, et l'autre par l'évêque d'Aleria.— Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec QUINTILIEN, son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le XVe siècle, Venise, 1481 et 1482, in-fol. Les 9 autres furent publiées en 1563, par Pierre Ayrauld, et ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations* imprimées sous le nom de *Quintilien* l'orateur; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son père, l'an 260 de J.-C. Elles ont été traduites en français, in-4°, par Jean Nicole, père de l'auteur des *Essais de morale*. On a réuni les *Institutions* du petit-fils et les *Déclamations* de l'aïeul, dans l'édition *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8°; et dans celle du savant et prolixe commentateur Bur-

(1) Horace avait préludé à ce tableau de la dégénération des mœurs, dans sa belle ode : *Delicta majorum*, etc. La profanation du lit nuptial, les danses efféminées apprises aux jeunes filles, qui n'en sortaient que pour se nourrir le cœur de voluptés et l'esprit de pensées criminelles; tout semblait déjà conspirer de son temps à amener assez rapidement la dégradation de l'espèce, et promettre une génération encore plus vicieuse que la sienne.

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

man, 1724, 4 vol. in-4°, moins estimée que l'autre.

QUINTILIUS-Varus, gouverneur de Syrie, présida à l'assemblée qu'Hérode convoqua pour juger son fils Antipater, accusé de l'avoir voulu tuer. Il conseilla de le tenir en prison jusqu'à ce qu'Auguste en eût connaissance; il empêcha Sabinus, gouverneur de Judée, de s'emparer des trésors d'Hérode, et apaisa par sa sagesse une sédition que la méchanceté de ce gouverneur avait excitée.

* QUINTILIUS (Marcus-Aurelius-Claudius), empereur romain, né vers 230, se distingua dans la guerre contre les Goths. Il se fit proclamer auguste par les troupes qu'il commandait, près d'Aquilée, afin de succéder à son frère Claude II; mais celui-ci avant de mourir, avait recommandé à ses généraux d'élire Aurélien comme le plus propre à porter la couronne. Les gardes prétoriennes, ainsi que les autres milices, qui aimaient Aurélien, fameux par plusieurs victoires, suivirent l'avis de Claude, et le proclamèrent empereur. Quintilius, se voyant à la veille d'être abandonné de ses propres soldats, et ne pouvant lutter contre un si puissant adversaire, quitta son camp, revint à Aquilée, où il se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne éphémère de dix-sept jours. Aurélien fit rendre à son rival tous les honneurs de l'"apothéose" réservés aux empereurs, et souvent accordés sans avoir égard à leurs vices ou à leurs crimes. On ne connait point de médailles en argent de Quintilius. Celles en or sont fort rares; mais on en trouve beaucoup en petit bronze.

* QUINTILI (Jean-Paul), célèbre avocat, naquit à Rome le 1er octobre 1632. Il étudia la philosophie, les belles-lettres, le droit civil, le droit canon, et était doué d'une si vive éloquence, que quand il plaidait, la salle du tribunal était pleine des personnes les plus distinguées, qui y accouraient pour l'entendre. Croyant que Venise était un lieu plus propre à exercer ses talents oratoires, il s'y rendit, obtint un accueil favorable au barreau, et se concilia l'estime générale. Rappelé à Rome pour des affaires de famille, il fut nommé auditeur général et secrétaire intime du prince Jean-Baptiste Louis. Il mourut en 1705, et a laissé : | plusieurs volumes sur la *Jurisprudence* ; | *Dissertazione*, ou *Dissertation médico-physique sur le décès d'une dame qu'on croyait morte par l'effet d'un poison*, Rome, 1693; | des *Oratorio*, etc., etc.

QUINTIN (Jean), né à Autun, en 1500, fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris, l'an 1536, et y acquit beaucoup de réputation. Quintin mourut à Paris en 1561. On a de lui une *Description de l'île de Malte*. en latin, 1536, in-4°, et d'autres ouvrages plus volumineux qu'exacts.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques qu'on nommait "Libertins", tient une place parmi les rêveurs et les blasphémateurs du XVIe siècle. Il soutenait que Jésus-Christ était Satan, que tout l'Evangile était faux, qu'il n'y avait dans l'univers qu'un seul esprit, qui est Dieu; qu'on ne doit

pas punir les méchants ; qu'on peut professer toutes sortes de religions ; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Cet impie factieux et turbulent fut brûlé à Tournai en 1530 ; mais la mort du maître n'empêcha pas les disciples de se répandre en France, en Hollande et dans les pays voisins.

QUINTINIE (Jean DE LA), auteur agronomique, naquit à Chabanais dans l'Angoumois, en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit, et vint à Paris se faire recevoir avocat. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvait suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avait pour l'agriculture. Il lut Columelle, Varron, Virgile, et tous les auteurs anciens et modernes qui ont traité de cette matière. Il augmenta ses connaissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, La Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. On dit communément qu'il a prouvé le premier qu'un arbre transplanté ne prend nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement 'le chevelu' ; qu'ainsi, loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisait autrefois avec grand soin, il faut les couper. Cependant Roger de Schabol a prétendu prouver le contraire, et soutient que le chevelu est nécessaire. La manière vivace dont nous voyons reprendre des plantes sans aucune de ces petites racines (1), est favorable à l'assertion de La Quintinie. C'est lui aussi qui a donné la méthode de bien tailler les arbres pour les contraindre à donner du fruit, à le donner aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes leurs branches. La Quintinie fit de vains efforts pour détruire le sentiment qui attribue de l'influence à la lune, autrefois généralement reconnue, puis rejetée comme une qualité occulte, aujourd'hui rétablie par les écrivains les plus célèbres (2). Il se déclara aussi contre la circulation de la sève dans les plantes ; et ce qu'il disserte là-dessus prouve peut-être qu'il était meilleur cultivateur que bon physicien. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. Louis XIV avait créé en sa faveur la place de directeur général des jardins potagers et fruitiers des maisons royales. On a de lui un livre intitulé : 'Instructions pour les jardins fruitiers et potagers', Paris, 1725, 2 vol. in-4° ; et plusieurs 'Lettres' sur la même matière.

(1) Même des bois secs et des tronçons d'arbres, dans certaines espèces, comme l'olivier. Virgile a dit, et il a dit vrai :

Quin etiam caudicibus sectis, mirabile dictu !
Truditur e sicco radix oleagina ligno.

(2) On peut voir le *Dict. encyclop.*, art. ASTROLOGIE, où les influences sont reconnues et expliquées autant que la matière le comporte. M. de Lalande observe que si la lune soulève deux fois par jour les eaux de l'Océan, elle doit bien produire d'autres effets encore. « Je voudrais, ajoute-» t-il, que les médecins consultassent au moins » l'expérience à cet égard, et qu'ils examinassent » si les crises et les paroxysmes des maladies » n'ont pas quelque correspondance avec les situa-» tions de la lune par rapport à l'équateur, aux » *syzygies* et aux *apsides*. Plusieurs médecins ha-» biles m'en ont paru persuadés, et c'était pour » les engager à s'en occuper, que je donnai pen-» dant quelques années, dans la *Gazette de Mé-» decine*, les détails des circonstances astrono-» miques dont on doit tenir compte. » *Abrégé d'astronomie*, *Paris*, 1774. Derham, dans sa *Théologie astronomique*, page 150, établit les influences d'une manière plus positive encore.

QUINTUS-CALABER. *Voyez* CALABER.

* QUINZANO (Jean-François CONTÉ, plus connu sous le nom DE), poëte latin moderne, naquit dans le Brescian, au village de Quinzano, en 1484. Dès sa première jeunesse, il montra une si étonnante facilité pour les vers latins, que ses condisciples l'appelèrent *Stoa*, du mot grec qui signifie *portique des muses*; et sa sévérité en corrigeant leurs compositions poétiques, laquelle rappelait ce Quintien dont parle Martial, lui fit donner aussi le nom de *Quintianus*; c'est sous ce double nom de *Quintianus Stoa* qu'il était connu dans les écoles et parmi les savants. Il étudia la rhétorique, la langue grecque, la philosophie, la jurisprudence, les mathématiques, et même l'astrologie, science fort en vogue à cette époque, et dans laquelle Quinzano acquit une grande réputation. Etant venu en France, il fut présenté par le cardinal d'Amboise à Louis XII, qui le choisit pour précepteur du duc d'Angoulême, depuis François Ier, et auquel Quinzano inspira son goût pour les lettres. Reçu comme professeur de belles-lettres à l'Université de Paris, il y devint recteur et principal. Quinzano improvisait huit cents et même mille vers latins par jour. Louis XII le mena avec lui lorsque ce monarque passa en Italie pour conquérir le Milanais; et à peine se fut-il rendu maître de la capitale, qu'il posa publiquement, de sa propre main, la couronne poétique sur la tête de Quinzano. Lors du couronnement de Louis XII, après avoir improvisé quelques vers à la louange de son bienfaiteur, Quinzano lui offrit l'histoire de la vie et des exploits de ce monarque. Nommé, par le sénat de Milan, à la chaire de belles-lettres de l'université de Pavie, il y publia ses *Epogrophies* qu'il avait composées à l'âge de 20 ans. Lors de la retraite des Français, en 1513, il revint à Paris, et eut le malheur de perdre son généreux protecteur, Louis XII, auquel succéda François Ier. En 1515, après la victoire de celui-ci à Marignan, Quinzano retourna à Pavie. En 1522, il obtint le titre de citoyen de Brescia. Il passa ensuite à Venise, où le sénat lui conféra le titre de chevalier, et voulut le nommer président de l'université de Padoue, place que Quinzano refusa. Il se retira à Villa Chiara, et puis à Quinzano, son pays natal, où il mourut le 7 octobre 1557, âgé de 73 ans. Quinzano était à la fois grammairien, orateur, historien, philosophe et poète. On lui érigea, dans l'église paroissiale de sa patrie, un superbe mausolée. Ses restes furent transportés en 1580 dans le chœur de l'église principale *della Pieve*, où on éleva en son honneur un tombeau magnifique, orné des portraits de Louis XII, de François Ier, de Jean et Domitien Conti, parents de Quinzano. Tous les savants, parmi lesquels Planerius, ont fait dans leurs écrits l'éloge de ce latiniste. Sa Vie a été publiée à Brescia, 1664, par le père Léonard Cozzando, et par Nember, sous le titre de *Memorie* ou *Mémoires anecdotiques et critiques sur la vie et les écrits de Jean-François Quinzano Stoa, etc.*, Brescia, 1777. On conserve encore à Brescia, dans la bibliothèque du feu comte Jean-Marie Mazzuchelli, le diplôme que Louis XII

donna à Quinzano lors de son couronnement poétique. Il a écrit et publié un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons quelques-uns : | *Grippi decem de omnibus numeris ad imitationem ludicri ausoniani*, Milan, 1592. | *Lacernæi XX in totidem libros noctium atticorum A. Gellii*, ibid., 1731 ; Venise, 1542 ; | *Odes tres ad cardinalem de Rouano* (d'Amboise, archevêque de Rouen), Paris, 1504 ; | *Vita divi Quintiani Avernorum episcopi*, Venise, 1519 ;—*Disticha in omnes fabulas Ovidii, Metamorphoseon et elegia*, Pavie, 1506 ; Paris, 1514 ; Bâle, 1544 ; Brescia, 1565 ; | *Paclesis : ad Ludovicum XII elegia*, 1512 ; | *Apologia pro pœtis ;* | *Cleopolis : de laudibus celeberrimæ Parisiorum urbis ; sylva et bacchantium elelodia post interfectum Orphea*, Paris, 1514 ; | *de Figuris poeticis*, 2e édition, Venise, 1597 ; | *de mulierum dignitate*, Milan, 1517, | *Christianorum metamorphoseon* lib. 8, Pavie, 1511 ; *Citationes omnium poetarum, cum adnotamentis et scholiis*, Milan, 1538 ; | *Vita Ludovici XII, Galliarum regis*, etc., etc. | Des *Comédies :* | *Furtivorum ;* | *Lesbia ;* | *Ceranni ;* | *Sorores ; Consobrini*. Il perdit ces quatre dernières pièces lors de la prise de Pavie par les Espagnols.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre DE), naquit en 1526, d'une ancienne maison d'Arles en Provence. Après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, il fit un voyee en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance, soutenue par la réputation que lui avaient faite ses talents, lui mérita l'évêché de Senez, à l'âge de 18 ans. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris en 1550, à 24 ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de François Ier. On a de lui : | un Eloge de la Provence, en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version française, in-8°, par Pierre de Vini de Claret, archidiacre d'Arles ; | un *Poéme* latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Ces deux ouvrages offrent des images heureuses et de l'esprit ; mais on voit que son génie n'avait pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris, en 1551, in-fol.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul-Antoine DE), célèbre marin de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitan-pacha Mazamamet commandait en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'aprèsavoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il était chargé de fers, quand une seconde tempête, plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran la sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitan, touché de reconnaissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves. Mais le grand-visir, qui le reconnut au portrait qu'on en

avait fait, le fit mettre au château des Sept-Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il fut délivré par la hardiesse et le zèle ingénieux de son neveu, Jacques de Quiqueran, et mourut commandant de Bordeaux.— Son autre neveu, Honoré de QUIQUERAN de Beaujeu, frère de Jacques, naquit à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut envoyé dans les missions du Poitou et du pays d'Aunis, après la révocation de l'édit de Nantes, et devint évêque d'Oléron en 1705, et peu de temps après de Castres. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denis 'l'Oraison funèbre' de ce monarque: il s'en acquitta avec succès. Ce prélat mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, en 1736, à 81 ans. On a un vol. in-4° des *Mandements*, des *Lettres*, des *Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, et sur quelques objets qui décèlent son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin. Colbert et Soanen eurent en lui un ami zélé.

QUIRIN (Saint), évêque de Sciscia, ville de la Pannonie, aujourd'hui 'Sisseg,' souffrit la mort pour la foi à Sabaria, le 4 juin 303 ou 304. Saint Jérôme et Fortunat en parlent avec de grands éloges: Prudence a composé une Hymne en son honneur. Dom Ruinart a publié les Actes authentiques de son martyre.

QUIRINALIS (Claudius), ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres et de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville de Marseille, et qu'il fut dans le 1er siècle de l'Eglise, un de ces illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon Saint Jérôme, il quitta les Gaules, et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

QUIRINI ou QUERINI (Ange-Marie), noble Vénitien, cardinal et littérateur, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de St-Benoît. Il fit profession, le 1er janvier 1498, dans l'abbaye des bénédictins de Florence, et se livra aux sciences avec une application infatigable. [Il fut chargé de donner des leçons de théologie et de langue hébraïque aux novices de son ordre.] Cependant, en 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune: il s'imaginait qu'il avait la pierre. Il en fut détrompé par une diète sévère, qui, en guérissant son imagination, affaiblit excessivement ses forces: pour les rétablir, il prit le parti de voyager et de visiter les savants. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et fit connaissance avec plusieurs hommes distingués. De retour à Rome, il fut nommé en 1723 archevêque de

Corfou, et s'attira par une conduite vraiment épiscopale, non-seulement la vénération de ses ouailles, mais encore celle des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal en 1727, il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc, qui était son titre. L'église cathédrale de Brescia, dont il avait été fait évêque en 1726, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Il augmenta la bibliothèque du Vatican par la donation de la sienne, qui était choisie, et si nombreuse, qu'il fallut pour la placer, construire une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Brescia, pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisants. On s'étonnera peut-être de toutes ces libéralités; mais il avait de grands revenus, et peu de besoins. Cet illustre prélat mourut subitement d'apoplexie à Brescia en 1765, à 75 ans. Lebeau fit, en 1756 son 'Eloge' à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont le cardinal était correspondant. Ses principaux ouvrages sont: | *Primordia Corcyræ, ex antiquissimis monumentis illustrata*: ouvrage plein d'érudition et de critique, dont la meilleure édition est celle de Brescia en 1738, in-4°; | *Edition* des ouvrages de quelques saints évêques de Brescia, qu'il publia en 1738, in-fol., sous ce titre: *Veterum Brixiæ episcoporum, sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera: necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula, etc.*; | *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixia ejusque ditione paulo post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4°; | la *Relation* de ses voyages: elle renferme des anecdotes curieuses et intéressantes; | une *Edition* des livres de l'office divin, à l'usage de l'Eglise grecque; | une de *Enchiridion Græcorum*; | *Gesta et epistolæ Francisci Barbari*; | un recueil de ses *Lettres*, en dix livres; | la *Vie du Pape Paul II*, contre Platine, Rome, 1740, in-4°; | une *Edition* des lettres du cardinal Polus; | quatre *Instructions pastorales*; | un *Abrégé* de sa *Vie*, jusqu'à l'année 1740, Brescia, 1749, in-8°; | Etant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle *Edition* des œuvres de saint Ephrem, 1742, 6 tomes in-fol., en grec, en syriaque et en latin; | une Harangue: *De mosaica historiæ præstantia*, pleine d'idées justes, et bien propre à faire apprécier la narration de Moïse.

QUIRINUS (Publius Sulpitius), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie, où il soumit les Hémoniades, et mérita, par ses victoires sur ce peuple, l'honneur du triomphe. Auguste envoya Quirinus pour gouverner en Syrie, environ dix ans après la naissance de Jésus-Christ, ce qui forme une difficulté dans le passage de saint Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus ou Cyrinus, que se fit le dénombrement qui obligea la sainte Vierge et St-Joseph d'aller à Bethléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Sy-

rie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi, quelques interprètes traduisent le passage de saint Luc : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino*, de la manière suivante : « Ce dénombrement est le premier, et s'est fait avant celui de Quirinus. » D'autres croient que ce dénombrement, qui avoit été commencé dans le temps de la naissance de J.-C., avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur, dont il porta le nom ; d'autres enfin supposent que Quirinus fit ce dénombrement en vertu d'une commission particulière avant d'être gouverneur de Syrie. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia Lepida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée ; mais il la répudia dans la suite, et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de Jésus-Christ.

* QUIROGA (Joseph), jésuite espagnol, naquit à Lugo, en Galice, le 14 mars 1707. Il était issu d'une illustre famille de cette province, et à l'âge de quinze ans, il entra chez les Pères de la compagnie de Jésus. Il avait fait ses études avec éclat, et s'était livré plus particulièrement aux sciences exactes. Il fit plusieurs voyages au Mexique et au Paraguay pour les affaires de son ordre, remplit dans son couvent de Mexico, pendant deux années, la chaire de mathématiques, qu'il occupa également à Oviédo et à Compostelle. Lors de la suppression de son ordre, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, comme Canterzani, Palanci, etc. Il y publia un ouvrage en italien, intitulé *Arte di navigare per circolo parallelo*, Bologne, 178., qui eut beaucoup de succès. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, qui existaient dans l'institut de Bologne (*la Specola*), et qui traitent des longitudes en mer, de la boussole, des moyens de renouveler et purifier l'air dans un vaisseau, de l'art de construire des barques et des ponts sur les fleuves et les rivières les plus rapides, un traité sur les différents climats, etc. Le P. Quiroga allait donner tous ces ouvrages à l'impression, lorsque la mort le surprit le 23 octobre 1784, à l'âge de 77 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes d'Espagne et d'Italie.

QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Andujar, fut élevé aux premières charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique, où il mourut le 13 décembre 1622, à 56 ans. On a de lui des 'Commentaires' sur le cantique de Moïse, sur Isaïe, Nahum, Malachie ; sur l'Epître aux Colossiens, sur celle de saint Jacques, etc.

QUIROS (Pedro-Fernandez de), célèbre navigateur espagnol, naquit à Bilbao, en 1562. Il avait fait plusieurs voyages en Amérique, en qualité de pilote, lorsque Philippe III le chargea, en 1604, de faire des découvertes dans la mer Pacifique. Quiros partit de Lima en décembre 1605, s'avança à 20 degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit les terres australes du Saint-Esprit, et les îles de la Société. Il écrivit ce 'Voyage' qui dans le temps fut imprimé en espagnol, et on l'inséra ensuite dans le recueil de 'Voyages'. Il a été d'une grande

utilité au fameux Cook; et il rend cet hommage à Quiros, dans son *Voyage autour du Monde*. Le navigateur espagnol obtint une pension de Philippe III, et mourut à Lima en 1630. [Le 'Mémoire' que Quiros adressa à Philippe III, pour lui demander des secours afin de continuer ses découvertes, fut imprimé à Séville, en 1610; traduit en latin, Amsterdam, 1613; en français, Paris, 1617; en anglais, Londres, 1625, dans la *Collection des Voyages* de Purchas.]

QUIROS (Théodore DE), missionnaire espagnol, de l'ordre de Saint-Dominique, né en 1599 à Vivero, dans la Galice, s'embarqua pour les îles Philippines en 1637, et y consacra sa vie à l'instruction et à la conversion des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Il mourut en 1662, épuisé de fatigues. Il avait composé la 'grammaire' et le 'dictionnaire' de la langue 'tagala,' et traduit dans cette langue un 'catéchisme' et plusieurs ouvrages ascétiques. *Voyez* la *Bibl. fratr. ordin. prædicator.* des Pères Quétif et Echard.

QUISTORP (Jean), théologien luthérien, naquit à Rostock en 1584, fut professeur de théologie dans cette ville, et eut ensuite la surintendance des églises de sa communion. Il assista Grotius dans ses derniers moments. Il a composé divers ouvrages, savoir : | *Articuli formulæ concordiæ illustrati;* | *Manuductio ad studium theologicum;* | des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible; | des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; | des *Sermons;* | des *Dissertations*. Il mourut en 1648. —QUISTORP (Jean), fils du précédent, naquit en 1624, et suivit la même carrière que son père. Il fit ses études à Gripswald, et visita les universités de Copenhague et de Leyde, pour en entendre les professeurs. Revenu à Rostock, il y obtint une chaire de théologie, et en même temps une place de pasteur. On a de lui : | *Catechesis antipapistica*. Il y attaque le pape et l'église romaine; | *Pia desideria;* | *Repetitiones decalogi antipapisticæ;* | une *Lettre* allemande à la reine Christine de Suède, sans signature; | le *Trésor dans le champ;* | *Disputationes theologicæ*. Dans ses écrits, surtout dans ceux contre le pape, le fiel est mêlé à l'érudition. Il mourut en 1669.

* QUISTORP (Jean-Nicolas), théologien luthérien, né à Rostock en 1651, fut pasteur dans cette ville, où il mourut le 9 août 1715. Il laissa des 'Explications' sur saint Jean, et plusieurs 'Ecrits de controverse et de théologie'.

QUOD-VULT-DEUS (S.), était évêque de Carthage, dans le temps que cette ville fut prise par Genséric, roi des Vandales, l'an 439. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs, dans de vieux navires qui faisaient eau de toutes parts, et qui étaient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote, et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de J.-C. (*Voyez* DEO-GRATIAS.)

R

RABACHE (Etienne), docteur de Sorbonne, de l'ordre des Augustins, naquit à Voves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR (Magnence), naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parents l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé, et réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfants. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avait déposé injustement, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfants envers leur père, et les sujets envers leur prince. Il est dans le 'Concordia' de Marca, édition de Baluze. Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouvernement de son église. Après avoir examiné la doctrine de Gotescalc dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna et envoya Gotescalc à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avait été ordonné. (*Voy.* GOTESCALC.) Raban mourut dans sa terre de Winsel, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages, recueillis à Cologne en 1627, 6 tomes in-fol., qui se relient en 3 vol. Ils contiennent : | des *Commentaires* sur l'Ecriture, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Pères : c'était la manière des théologiens de son temps ; | un *Traité de l'Institution des clercs et des Cérémonies de l'église ou des offices divins*, divisé en trois livres. C'est un de ses plus importants ouvrages. | Un *Traité du Calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indictions. | Un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avait faits en lisant les Pères. | *De universo, sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Écriture sainte. | Des *Homélies* ; | un *Martyrologe*. Le prologue de ce martyrologe a été publié par D. Mabillon, *Analect.*, pag. 419, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall. | Le *Livre de la grammaire* ; ce n'est qu'un extrait de Priscien le grammairien ; | *Traité des ordres sacrés, des sacrements et des habits sacerdotaux* ; | *Traité de la discipline ecclésiastique* ; | un *Pénitentiel* ; | un *Traité de l'invention des langues*. | Le *Traité des vices et des vertus*, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le 'Thesaurus' de Martenne, dans les 'Miscellanea' de Baluze, et dans les OEuvres du P. Sir-

mond, quelques traités qui ne sont point dans le recueil de ses œuvres. Raban cultivait aussi la poésie : témoin son *Poème* en l'honneur de la sainte croix, qui est dans le recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière à Augsbourg, 1605, in-fol. Le P. Brouwer a publié ses poésies à la suite de celles de Fortunat. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair et concis, cependant il y a des endroits qui ont besoin d'explication; il écrit moins bien en vers qu'en prose ; Il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui dans ces siècles n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU (Michel), jésuite, mort en 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus gallus benigna manu sectus*, Paris, 1641, in-4°. Rabardeau, prétendant réfuter le livre intitulé : *Optati galli de cavendo schismate* de Charles Hersant, qui paraissait craindre un schisme dans l'église de France, à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, donna, aussi bien que son adversaire, dans diverses erreurs. Il avançait que la création d'un patriarche en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarches de Jérusalem et de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avait peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auraient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des apôtres et chef se l'église universelle, est en même temps patriarche de l'Occident, mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarcats de Jérusalem et de Constantinople n'avait rien pris sur sa juridiction patriarcale ; au lieu que la création d'un patriarche en France lui en ravissait une partie des plus considérables. Elle ne pouvait donc se faire malgré lui, sans une injustice palpable. « Qu'elle pût absolument avoir lieu sans schisme, dit un auteur fort modéré, c'est là une de ces spéculations qui égarent toujours dans la pratique, qui, au moins dans les circonstances où on les agite communément, et où l'on agitait celle-ci, c'est-à-dire dans la chaleur du ressentiment, et l'aveuglement du dépit, conduisent inévitablement au précipice, qu'on n'en sépare que par des précisions idéales. » Son ouvrage fut condamné à Rome en 1643 ; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1635, et le fit enregistrer dans son procès-verbal.

* RABAUT - Saint - Etienne (Jean-Paul) naquit en 1743 à Nîmes. Il était ministre de la religion réformée au commencement de la révolution, et la sénéchaussée de cette ville le nomma député du tiers-état aux états-généraux de 1789. Sans être grand orateur, l'habitude de parler en public, et des discours préparés d'avance, lui donnèrent d'abord une certaine réputation qui lui fit obtenir les suffrages pour présider l'assemblée en 1790. Sectateur ardent du philosophisme et des innovations, il avait déjà annoncé ses opinions dans ses écrits, où il disait « que tous les établissements anciens nuisaient au peuple ; qu'il fallait renouveler les esprits, changer les idées, les lois, les usages, les hommes, les mots ; enfin tout détruire pour pouvoir

tout recréer ». Rabaut se signala par son acharnement contre les prêtres, qu'il persécuta sans relâche, et qu'il ne cessa d'insulter dans ses discours. Dans le cours des années 1789 et 1790, il présenta quelques projets de loi peu essentiels en eux-mêmes, demanda et obtint le décret que les ouvrages incendiaires seraient soumis à un jury 'pour éviter l'inquisition contre la pensée;' et en 1791, il s'éleva avec violence contre les troubles de Nîmes, qu'il attribua aux catholiques. Quelques mois après, il parla sur l'organisation des gardes nationales, et demanda la liberté 'indéfinie' des cultes. En septembre 1792, il fut élu par le département de l'Aube, député à la convention nationale. Son ardeur révolutionnaire sembla alors se ralentir beaucoup. Parmi plusieurs projets qu'il présenta, on en remarque un bien singulier, c'était celui qui avait pour but d'adopter en France l'éducation des Crétois, et qui fut cependant envoyé à tous les départements. Dans le procès du roi, il se prononça vivement contre l'avis de ceux qui prétendaient que la convention elle-même pouvait juger Louis XVI, et dit « que la constitution ne l'avait pas créée cour de judicature; soutint qu'il n'appartenait qu'aux tribunaux de faire un acte pareil, et qu'il devait même être confirmé par le peuple ». Il termina son discours par ces paroles mémorables: « Je suis las de *ma portion de despotisme*, et je ne soupire qu'après l'instant où un tribunal national nous fera perdre *les formes et la contenance des tyrans* »; et il ajouta encore, comme par prophétie, « que la mort de Charles Ier avait amené en Angleterre *la domination de Cromwel et le retour de la royauté* ». Fidèle à ses nouveaux principes, ne pouvant pas empêcher le jugement de Louis XVI par la convention, il se borna à voter pour la détention de ce prince et son bannissement à la paix. Il vota également pour l'appel au peuple et pour le sursis. En 1793, il devint président de la convention, appuya l'emprunt forcé, et au mois de mars il fut nommé membre de la commission des 'douze', imaginée par les girondins pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, et découvrir les complots de la municipalité de Paris contre la convention. Chargé de faire un rapport sur ce sujet, sa voix fut étouffée par les clameurs de la montagne, et il ne put jamais parvenir à se faire entendre. Ce fut le signal de l'orage dont il devait être la victime. En effet, bientôt après les Girondins succombèrent, et Rabaut fut entraîné dans leur chute. Un premier décret qu'il évita par la fuite le mit en arrestation; un second ordonna la confiscation de ses biens et le mit hors la loi. Alors il quitta Bordeaux, où il s'était réfugié, et se retira dans une campagne, près de Paris, chez un ancien ami, qui le livra, dit-on, aux jacobins. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 4 novembre 1793, et exécuté le lendemain, à l'âge de 50 ans. Rabaut fut un des ennemis les plus acharnés du clergé catholique; il ne laissait passer aucune occasion de l'insulter et de manifester la haine qu'il lui avait vouée. Ses connaissances étaient variées et assez étendues; mais, élevé

par un père d'un caractère ardent et passionné, il puisa dans ses leçons un amour excessif d'indépendance et une ambition désordonnée. Ses principaux écrits sont: | *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin*, 1774, in-8°; | *Lettre sur l'histoire primitive de la Grèce*, 1787, in-8°. Elles sont adressées à l'astronome Bailly et ne sont pas dépourvues de savoir et de mérite. | *Considérations sur les intérêts du tiers-état*, 1789; | *Almanach historique de la révolution*, 1792, 1 vol. in-18, avec 6 gravures, réimprimé par décret de la convention aux frais de la république en 1794, et publié ensuite sous le titre de *Précis de l'Histoire de la révolution*. M. Charles de Lacretelle a continué cet ouvrage, qui est bien loin des saines opinions qu'il professe depuis quelques années; cependant sa continuation diffère de beaucoup de l'ouvrage de Rabaut, dont nous ne citerons qu'un passage, qui en fera connaître suffisamment l'esprit: « Le clergé, dit-il, cherche encore dans une religion qu'on appelle la paix, des prétextes et des moyens de discorde et de guerre; il brouille les familles dans l'espoir de diviser l'état, tant il est difficile à ce genre d'hommes de savoir se passer de richesses et de pouvoir! mais les lumières, en se communiquant bientôt aux dernières classes des citoyens, les affranchiront de la plus dangereuse de toutes les servitudes, l'esclavage de la pensée; alors ou les prêtres seront citoyens, ou l'on ne voudra plus de prêtres ». Rabaut avait coopéré à la rédaction de la *Feuille villageoise* avec Cerutti, et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792.

* RABAUT-POMMIER (Jacques-Antoine), frère du précédent, né à Nîmes le 24 octobre 1744, était pasteur à Montpellier, lorsqu'il fut député à la convention nationale. Il eut quelque part à l'établissement des télégraphes, et vota la mort de Louis XVI avec le sursis et l'appel au peuple. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793, contre la tyrannie de la montagne, il fut un des 73 députés mis en arrestation sous Robespierre et rappelés après sa chute. Il passa après la session au conseil des anciens, où il se montra assez modéré, et d'où il sortit le 20 mai 1798. Après le 18 brumaire, il fut nommé sous-préfet du Vigan, et lorsque l'Eglise de Paris fut réorganisée en 1803, il fut appelé par le consistoire à être l'un des pasteurs. En 1815, on lui appliqua, comme "votant," les peines portées par la loi d'amnistie, nonobstant ses réclamations et ses *Mémoires*: il fut obligé de sortir de France. Rabaut y rentra en 1818, et mourut à Paris le 16 mars 1820. Nous ne connaissons de lui que deux *Discours*, qui confirment cette vérité, que les républicains de la révolution avaient plus de soif de pouvoir et d'honneurs, que de désir de donner de bonnes institutions: | *Napoléon libérateur*, discours religieux, 1810; | *Sermon d'action de grâce sur le retour de Louis XVIII*. On assure qu'il avait eu des notions sur la vaccine vers 1780, avant que Jenner en proclamât l'invention. On trouve dans l'Annuaire protestant, 1821, un article sur Rabaut-Pommier. — RABAUT-DUPUY ou Rabaut le jeune, frère des précédents, n'entra pas comme ses frères dans le minis-

tère, mais servit comme eux avec chaleur la cause de la révolution, parvint aux charges, et fut membre de l'assemblée législative de 1797. Il est auteur des *Détails historiques et recueils de pièces sur les divers projets de réunion*, 1807, (*voyez* les Mélanges de philosophie, tome 4, pag. 265), et d'un *Annuaire protestant*.

*RABBE (Alphonse), né en 1786, à Riez (Basses-Alpes), mort à Paris le 1er janvier 1830, fut élevé à l'école centrale des Quatre-Nations, où il obtint en l'an XI le prix d'honneur. Il entra dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne, resta deux ans dans ce pays, dont il étudia la langue et la littérature, et revint à Paris, où il travailla à la partie historique du *Voyage pittoresque d'Espagne* par M. de La Borde. En 1812, il écrivit un *Précis de l'Histoire de Russie*, qui faisait partie d'un ouvrage publié par Dumaze de Raymond, sous ce titre : *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'empire de Russie*. En 1813, Rabbe retourna en Provence, et en 1815, il entra dans les rangs des royalistes, dont il défendit aussi la cause par ses écrits. S'étant chargé d'une mission difficile, il fut arrêté sur la frontière de la Navarre; mais il recouvra bientôt sa liberté. Alphonse Rabbe se rendit à Aix, où il exerça la profession d'avocat; en 1819 il alla à Marseille, où il publia une brochure intitulée: *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les provinces*, et en même temps il fit paraître le premier numéro du *Phocéen*. Dès-lors il avait adopté les principes des libéraux, et sa hardiesse à les soutenir le fit emprisonner à plusieurs reprises. De retour à Paris en 1822, il concourut au succès de l'*Album*, des *Tablettes universelles*, du *Courrier*, dont il devint rédacteur en chef. Avant de mourir il disposa que son corps serait conduit " directement au champ du repos ". Rabbe est auteur de trois *Résumés* historiques, l'un d'Espagne, l'autre de Portugal, et le troisième de la Russie; on lui doit aussi une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 2 vol. in-8°, 1826, et une *Biographie universelle et portative*, 1829, 1 vol. in-8°.

RABBI (Charles-Constance), savant religieux de l'ordre de Saint-Augustin, naquit à Bologne en 1678. Il parcourut presque toutes les sciences, et fut professeur de philosophie et de théologie à Bologne, à Rome, et dans plusieurs couvents de son ordre. Il mérita la bienveillance du pape Benoît XIV, et son extrême modestie le tint toujours écarté des dignités ecclésiastiques. Le P. Rabbi mourut à Rome, le 8 septembre 1746, et a laissé plusieurs ouvrages, comme: | *De mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in ea usu dissertatio*, Faïence, 1729; Venise, 1745; | *Sinonimi ed aggiunti italiani raccolti, con in fine un trattato de' sinonimi, degli aggionti e delle similitudini*, Bologne, 1732. Plusieurs manuscrits de ce religieux se conservaient dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*la Specola*), et à Rome dans celle du pape Benoît XIV.

RABELAIS (François), né vers l'an 1483, à Chinon en Touraine, d'un apothicaire. [Il le plaça dans l'abbaye de Souillé, puis dans un couvent d'Angers, où il connut du

Bellay, depuis cardinal, et son protecteur.] Quelques mois après, il entra chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive et une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et y réussit. Son couvent était dépourvu de livres, il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençait à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique. [Il avait ôté l'image de St.-François, d'une niche placée dans un lieu assez obscur, l'avait remplacée par sa propre personne et s'offrit ainsi à la vénération des paysans qui venaient apporter des offrandes.] Le lieutenant-général Rivagneau obtint sa liberté. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avait plu, secondèrent le penchant qui le portait à sortir de son cloître. Clément VIII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de St-Benoît, au monastère de Maillezais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, et obtint une chaire dans cette faculté en 1531. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre. De cordelier devenu bénédictin, de bénédictin chanoine, de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545; mais il ne parut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avait abandonnés. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pentagruel*, satire atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne et condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il a répandu une gaîté bouffonne, l'obscénité et l'ennui. S'il a voulu par là se venger de ses supérieurs qui l'avaient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritait. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que près de mourir il demanda son 'domino,' et comme on paraissait étonné de cette demande, il répondit: *Beati mortui qui in* Domino *moriuntur*. Mais cette anecdote, où la sottise marche à côté de l'impiété, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que, n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire son voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : « Poison pour faire mourir le roi; poison pour faire mourir la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème, pour être conduit et nourri jusqu'à Paris sans qu'il lui en coutât rien, et pour faire rire le roi; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, aurait pu faire pleurer celui qui en était l'auteur. Les *Œuvres de Rabelais*, dont les Elzévirs donnèrent une édition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent re-

cueillies en Hollande en 5 vol. in-8°, 1715, avec des figures et un commentaire par Le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édition in-4°, 3 vol., avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. On a encore de Rabelais des *Lettres* in-8°, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes; et quelques écrits de médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de 'Songes drolatiques de Pentagruel,' 1565, in-8°. On donna en 1752, sous le titre d' 'OEuvres choisies de Mᵉ François Rabelais', Gargantua, le Pentagruel, etc., dont on a retranché les endroits licencieux et les impiétés. On trouve à la fin une 'Vie' de Rabelais. Cette édition, en 3 petits vol. in 12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avait déjà publié : 'Jugement et observations sur les OEuvres de Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé', Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon en 1532: *Testamentum Lucii Cupidii; item, Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus, cum præfatione Francisci Rabelæsii.* Il croyait que ces deux pièces n'avaient jamais paru et qu'elles étaient anciennes; mais il se trompait sur l'un et sur l'autre article. Ce testament et ce contrat de vente avaient été imprimés, et c'étaient deux pièces modernes. Un curé de Meudon, qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, aurait pu employer son temps plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son 'Histoire de la faculté de Montpellier'. [Rabelais publia d'autres écrits de peu d'importance. Les *OEuvres de Rabelais* ont été réimprimées à Paris, 1823-1825, 8 vol., édit. 'Variorum', etc., avec un 'Commentaire historique et philosophique', et ornés de 152 gravures.]

* RABENER (A.), littérateur allemand, naquit à Warchau, village près de Leipsick, en 1714. Il écrivit aussi bien en prose qu'en vers, et réussit surtout dans la satire, talent qui n'est pas toujours le plus recommandable. Il avait obtenu, en 1735, à Dresde, l'emploi de secrétaire de l'administration des forêts; au siége de cette ville (1760), plusieurs de ses ouvrages furent brûlés dans sa maison, qui devint la proie des flammes. Son esprit satirique lui ayant suscité un grand nombre d'ennemis, il résolut de ne plus rien imprimer de son vivant. En 1767, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui le fit souffrir pendant quatre ans, sans qu'il perdit pour cela de sa gaité ordinaire. Il mourut en 1771, à l'âge de 57 ans. On a de cet écrivain plusieurs ouvrages en prose et en vers; mais il est plus particulièrement connu par ses 'satires', dont la seconde édition est de 1756, 4 vol. in-12, et traduites en français par de Boispréaux (Dujardin), 1754, 4 vol. in-12. Toutes ses œuvres ont été traduites en anglais, en hollandais et en suédois.

* RABESANO (Livio), fut un des hommes les plus éclairés de son siècle, et naquit près de Vienne en 1605. Il entra dans l'ordre des mineurs de l'Observance, y remplit plusieurs emplois importants, et fut pendant plusieurs années professeur de philosophie. On a de lui : | *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro ty-*

ronibus scotistis, Venise, 1665, in-4°; | *Cursus philosophicus*, *etc.*, *continens tres libros Aristotelis de anima*, ibid., 1665; | *De cœlo et mundo*, ibid., 1672; | *De generatione et corruptione*, ib., 1674. Le P. Rabesano mourut à Vienne vers 1680.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait sous l'empire de Domitien, prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtiments. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice était d'une architecture excellente. — Il est différent du poète Caius Rabirius, qui fit sous Auguste un *Poëme* sur la guerre qui éclata entre cet empereur et Marc-Antoine; Maittaire en rapporte quelques fragments dans son "Corpus poetarum".

* RABOTEAU (Pierre-Paul), littérateur, né en 1766 à La Rochelle, se fit connaître par quelques compositions qui lui ouvrirent, à l'âge de 22 ans, les portes de l'académie de sa ville natale. Il vint à Paris en 1797, et fit plusieurs *Vaudevilles* et d'autres écrits qui furent favorablement accueillis. Sous la restauration, il occupa l'emploi de sous-chef au ministère de la police (1815-1820). Plus tard il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 21 octobre 1825. Son poëme des *Jeux de l'enfance*, 1802, in-8°, eut du succès et fut réimprimé en 1805. On cite encore de lui la *Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8°; | *L'Avare et son ami*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, 1801, in-8° (avec Radet); | *Lasthénie*, ou *une journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8° (avec Lachabeaussières); | *La Ville et le Village*, divertissement, 1802, in-8°. Dans les séances publiques de la "Société philotechnique", dont il était membre, il lut un "Poëme" adressé "aux artistes", une *Eglogue de Rabener*, tirée de la Bible, une *Epître à l'ennemi*, d'autres *Poëmes*, et surtout des *Fables* pleines d'esprit et de naturel. Il laissa en manuscrit un travail sur Plaute qui est, dit-on, remarquable.

* RABUEL (Claude), jésuite et savant mathématicien, naquit à Pont-de-Veyle dans la Bresse, le 24 avril 1669, et entra dans la société à l'âge de 17 ans. Il avait cultivé les belles-lettres et les avait enseignées; mais un goût particulier pour les sciences exactes lui avait fait donner à l'étude des mathématiques une partie de son temps, et il les possédait à un haut degré. Il les professa pendant vingt ans dans le collége de la Trinité à Lyon. Lorsque la *Géométrie de Descartes* parut, elle piqua sa curiosité, et il fit sur cet ouvrage un travail qui néanmoins ne fut pas publié pendant sa vie. Le P. Lespinasse, aussi jésuite, son disciple, le fit imprimer en 1730, à Lyon, sous le titre de *Commentaire sur la géométrie de Descartes*. MM. de Beaume, de Witt et de Fermat avaient déjà éclairci quelques parties de l'ouvrage du philosophe français. On a en outre du P. Rabuel d'autres traités sur l'*Algèbre*, les *sections coniques*, le *calcul différentiel* et le *calcul intégral*. Ce savant jésuite est mort à Lyon le 12 avril 1728.

RABUSSON (Dom-Paul), né en 1634 à Gannat, ville du Bourbonnais, entra dans l'ordre de Cluni en 1655, et y occupa différentes

places. Les deux chapitres de 1676 et 1678 le chargèrent de composer le fameux ' Bréviaire ' de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa Claude de Vert, de l'ancienne Observance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santeul de Saint-Victor à consacrer à des poésies plus dignes d'un chrétien le talent qu'il avait pour ce genre d'écrire; et le poète fit, à sa sollicitation, ces belles ' Hymnes ', dont Le Tourneux et Rabusson lui fournissaient les pensées. Dom Rabusson fut élu, en 1693, supérieur général de la réforme; et pendant près de dix-huit ans qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluni la paix et toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon et de Noailles faisaient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717 à 83 ans.

RABUTIN (François DE BUSSI), gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses Mémoires militaires qu'il fit imprimer à Paris en 1574, sous ce titre : *Commentaire sur le fait des guerres en la Gaule belgique entre Henri II et Charles-Quint*, in-8°. Le style en est simple, ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivait sous les règnes de Henri II et de Charles IX, qui eurent en lui un sujet fidèle et un guerrier habile.

RABUTIN (Roger, comte DE BUSSI), né à Epiri en Nivernais, l'an 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de 12 ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère, de lieutenant-général des armées du roi, et de lieutenant-général du Nivernais. Étant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion, il l'enleva, mais inutilement. (*V.* MIRAMION.) Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une *harangue* pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il courait alors sous son nom une histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne et de Châtillon). Ce manuscrit, intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, faisait beaucoup de bruit. Aux grâces du style, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avait su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'était pas ce qui plaisait le moins. Les personnes intéressées portèrent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussi, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussi avait déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, et un livre en forme d'*Heures*, où il substituait aux images des saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanteries. Une maladie occasionnée par sa prison lui procura la liberté; mais avant de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté; il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là Louis XIV par une foule de lettres qui décèlent, si ce n'est

une âme fausse, au moins une âme petite et faible. Il protestait au roi une tendresse qu'il n'avait pas, et il se donnait des éloges qu'on croyait beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédait le monarque. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais, le roi évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. (*Voyez* Rivière, Henri-François.) Il mourut à Autun en 1693, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avait de l'esprit, mais plus d'amour-propre encore; et il ne se servit guère de son esprit que pour se faire des ennemis. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyait n'avoir point d'égal. On a de lui : | *Discours à ses enfants, sur le bon usage des adversités et sur les divers événements de sa vie*, Paris, 1674, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. | Ses *Mémoires*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1693; réimprimés à Amsterdam, en 3 vol. in-4°, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressants, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le style en fait le principal mérite: il est léger, pur et élégant. | Des *Lettres*, en 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation, mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et, quoique écrites avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces grâces contraintes. | *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, Paris, 1699, in-12. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus, que l'auteur écrivait contre sa pensée. | Des *Poésies*, répandues dans ses lettres et dans différents recueils : elles sont plutôt d'un bel-esprit que d'un poète. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour* et ses *Epigrammes* imitées de Martial. Les Amours des Gaules ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiettes du temps, en 2 vol. in-12; et à Paris sous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12. [Bussi-Rabutin avait une fille religieuse de la Visitation à Paris (Diane-Charlotte), qui, selon l'abbé Langlet, écrivait aussi bien que son père. C'était d'elle que mademoiselle Scudéri disait en écrivant à ce dernier : « Votre fille, que je vois souvent, a autant d'esprit que si elle vous voyait tous les jours, et elle est aussi sage que si elle ne vous avait jamais vu. » Mademoiselle de Bussi a donné un *Abrégé de la vie de madame de Chantal*, et un autre de celle *de saint François de Sales*. Elle eut un frère évêque de Luçon et membre de l'académie française, qui se signala par son zèle pour la bulle *Unigenitus*.]

RACAGNI (Jean), physicien et mathématicien habile, religieux barnabite sous le nom de 'Joseph-Marie'; né en 1741 à Tarazza, province de Voghera, mort en 1822, après avoir rempli 30 ans la chaire de physique dans les écoles de Bréra, avait été nommé en 1801 l'un des quatre membres de la société italienne, et en 1812 membre de l'institut du royaume d'Italie. Ce savant légua à Milan un

prix annuel de 2,000 fr. pour l'élève qui se serait le plus distingué dans les sciences physiques. On ne cite de lui que quelques Mémoires, un entre autres *sur les translations*, un autre *sur les propriétés des nombres*, enfin une *Théorie des fluides*, imprimés en 1779.

RACAN (Honorat DE BUEIL, marquis DE), né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589; fut l'un des premiers membres de l'académie française. A l'âge de 16 ans, il entra page de la chambre du roi, sous Bellegarde, qui avait pris Malherbe dans sa maison par l'ordre de Henri IV. Racan, cousin-germain de madame de Bellegarde, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, et il se forma sous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes; mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siége de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Le poète, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du meunier, de son fils et de l'âne* : fable ingénieuse, inventée par le Pogge et imitée par La Fontaine. Le marquis de Racan se décida pour le mariage. Quoiqu'il n'eût point étudié, et qu'il eût une si grande incapacité pour la langue latine qu'il ne put jamais apprendre par cœur le *Confiteor*, la nature suppléa en lui à l'étude. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : « Paissez, chères brebis, jouissez de la joie, etc. », passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi des *Stances* sur la fausseté des grandeurs humaines. (Voyez LOUIS DE FRANCE.) Sa *Traduction* de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée, mais toujours à son détriment, à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avait dit :

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Le mérite de Racan était d'exprimer d'une manière ingénue et touchante toutes sortes d'objets, ceux mêmes qui appartenaient à la poésie sublime; mais il réussissait mieux dans ceux qui étaient proprement du ressort de la poésie simple et naturelle. Il mourut à la Roche-Racan, en 1670, à 81 ans. Ses *Œuvres* et *Poésies* ont été recueillies, Paris, 1660, in-8°, 1724, 2 vol. in-12. [Racan, élève de Malherbe, parvint à égaler son maître. Boileau les a bien caractérisés dans ces deux vers :

« Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits;
» Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.»]

RACCAFORTE (Innocent), né à Palerme, vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint beaucoup de réputation par ses connaissances en littérature, et surtout dans l'histoire de son pays. Il devint chanoine de la cathédrale de Catane, et a laissé un ouvrage très-intéressant, intitulé : *Journal historique de la Sicile, depuis la création du monde jusqu'à l'année* 1700, Palerme, 1704. On a joint ce journal aux *Eclaircissements historiques de la Sicile*, par Pierre Carrera, etc. Le tout forme une histoire complète jusqu'à

l'an ci-dessus indiqué. Raccaforte a écrit aussi, dans le patois de son pays, quelques poésies, qu'on trouve dans plusieurs recueils de 'poésies siciliennes'. Ce patois est très-propre pour le style pastoral.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J.-C. Elle en eut Joseph et Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés, qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL (Joachim), né en Basse-Saxe, poète allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le XVIIe siècle. Il n'a point écrit avec la même pureté et la même délicatesse que Despréaux, mais il est plus véhément, et partout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de 'Lucilius allemand'.

RACINE (Jean), né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, d'une famille noble, fut élevé d'abord à Beauvais, puis à Paris, au collége d'Harcourt, et enfin à Port-Royal-des-Champs, où Marie des Moulins, sa grand'-mère, s'était retirée. Son goût dominant était pour les poètes tragiques. Il allait souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un 'Euripide' à la main : il cherchait dès-lors à l'imiter. Il cachait des livres pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qu'il apprit par cœur à la troisième lecture. Après sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta par une *Ode* sur le mariage de Louis XIV. Cette pièce, intitulée *la Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une et l'autre de ces grâces. Ce succès le détermina pour la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice; la voix du talent le rappela à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre, qui fut la *Thébaïde* ou *Les Frères ennemis*, suivie d'*Alexandre*, en 1666; car Racine, quoique élevé dans les maximes sévères de Port-Royal, et portant l'habit ecclésiastique, n'en travaillait pas moins au profit des histrions, et ce n'est pas la première fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du christianisme. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Epignay; mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut disputé; il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, 'que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais' : aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui

fit plus de bruit. Des Marest de Saint-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la première de ses 'Lettres', traita les poètes dramatiques 'd'empoisonneurs, non des corps, mais des âmes'. Racine prit ce trait pour lui; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre, mais Barbier d'Aucour et Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une lettre qui sentait l'homme piqué, et qui à tout prix voulait avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personnages, et des anecdotes qui avaient été l'objet de la conversation des Parisiens; ce n'était du reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane: cette pièce se joue encore au Théâtre-Français. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une pastorale héroïque; elle manque de ce grand intérêt et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essor plus élevé, en 1672, dans *Bajazet*. *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, et que cet amour y fasse faire des choses peu dignes de la tragédie. Mithridate s'y sert d'un artifice de comédie pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour partout, a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire: « Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille me paraissent ressembler à ceux qui préfèrent les nudités du Corrége au chaste et noble pinceau de Raphaël. » *Iphigénie* ne parut que deux ans après, et mérita le même reproche que les précédentes. *Phèdre* fut jouée en 1677, deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. Le plan des deux pièces est à peu près de la même contexture: mêmes personnages, mêmes situations, même fonds de sentiments et de pensées; mais c'est lorsque les deux auteurs se rencontrent de plus près, qu'on sent davantage la supériorité du talent. Cependant Pradon, soutenu par les ennemis de Racine, attira tout Paris à sa pièce, tandis que celle de son rival fut couverte de huées et de ridicule. [La postérité a fait justice de cette cabale; *Phèdre* est la pièce la plus souvent jouée, et toujours avec applaudissement.] Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur, qui connaissait l'inconstance de son caractère, lui conseilla de s'arracher au monde et au théâtre, plutôt par un mariage chrétien que par une entière retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille du trésorier de France, d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. de Valincourt. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784. (Voyez le *Journal historique et littéraire*,

1er décembre 1784, pag. 502.) Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, et n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru. On y admire tout, on y exalte tout. « Tant il est vrai, dit un critique, qu'on ne peut jamais écrire l'histoire pendant la vie des rois, surtout lorsqu'ils sont venus à bout de subjuguer les esprits, comme avait fait Louis XIV. On doit se borner alors à recueillir les faits par ordre chronologique, et l'on n'est pas en droit d'en attendre davantage des historiographes contemporains. » La religion avait enlevé Racine à la poésie; la religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte qui pût être jouée à Saint-Cyr; il en fit deux, *Esther* et *Athalie;* mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, et vrais chefs-d'œuvre de la scène française, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes; nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles, toujours faible lorsque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disait « que c'était un sujet de dévotion, propre à amuser des enfants ».... Racine jouissait alors de tous les agréments que peut avoir un bel-esprit à la cour. Il était gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitait en favori, et qui le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimait à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animait dans sa bouche, tout y prenait une âme, une vie. Sa faveur ne dura pas, et sa disgrâce hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, avait demandé à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et, fâché de ce que son historien se mêlait de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant: « Parce qu'il est poète, veut-il être ministre ?» Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut en 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornements de l'esprit et la force de l'âme; entre la culture des lettres et les sentiments de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours et des rois, et qui en jouit si bien! Racine était d'une taille médiocre; sa figure était agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avait la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel-esprit. Son caractère était aimable, mais il passait pour faux; et, avec une douceur apparente il était naturellement très-caustique. Plusieurs épigrammes, un grand nombre de couplets et de vers satiriques, qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvaient trop malin: Racine, disait-il, « l'est bien plus que moi. » Les défauts de ce poète furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion réprima souvent ses penchants. « La raison, disait Boileau à ce sujet, conduit ordinairement les autres à la foi; mais c'est la foi qui a conduit Racine à la raison.» Avec cela, on remarquait un air de fluctuation dans sa conduite, et comme un état de dispute entre Dieu et le monde, entre sa

conscience et les choses qu'elle réprouvait. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère; il condamna l'usage qu'il avait fait de ses talents en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les tragédies de Racine, nous avons de lui : | des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
> Je trouve deux hommes en moi;
> L'un veut que, plein d'amour pour toi,
> Je te sois sans cesse fidèle:
> L'autre, à tes volontés rebelle,
> Me soulève contre ta loi.

dit à madame de Maintenon: « Ah ! Madame, voilà deux hommes que je connais bien.» | L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le style de cet ouvrage est coulant et historique, mais souvent négligé; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste et quelquefois le panégyriste. Clémencet nous a donné aussi une *Histoire* de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires historiques et chronologiques* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse semblent dire qu'elle avait grand besoin de gens qui en contassent du bien. (*Voyez* CLÉMENCET.) | Une *Idylle sur la paix*, pleine de grandes images et de peintures riantes; | quelques *Epigrammes*: genre qui n'était que trop dans son caractère, auquel il se fût livré peut-être davantage, si les remords n'en avaient affaibli le goût; | des *Lettres* et quelques opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la vie de Jean Racine*, 1747, 2 vol. in-12. On trouve les différents ouvrages de Racine dans l'édition de ses œuvres, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par M. Luneau de Boisjermain, qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet a donné des *Remarques de grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime*, adressée à M. le président Bouhier, in-12, Paris, 1738. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit: *Racine vengé* ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les œuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. (*Voyez* CORNEILLE.) Nous avons encore d'autres remarques et d'autres commentaires sur Racine; on doit les lire avec précaution, et se défier de leurs louanges : les plus connus sont ceux de Labarpe et de Geoffroi. [Indépendamment de l'*Ode* déjà citée, Racine en composa une autre pour le rétablissement des trois académies, intitulée la *Renommée aux Muses*, qui lui valut de nouvelles gratifications de la part du roi. Ces succès le livrèrent décidément à la poésie; mais peu s'en fallut qu'il ne renonçât à écrire pour le théâtre. Ayant montré à Molière sa première tragédie (non jouée ni imprimée), *Théagène et Chariclée*, cet auteur célèbre lui témoigna sa désapprobation; quelque temps après, il lut son *Alexandre* à Corneille, qui lui conseilla de ne plus faire des tragédies. Racine donna ensuite *Andromaque*, et répondit ainsi au conseil de son grand émule. On dit qu'il fit perdre à Louis

XIV l'habitude de figurer dans les ballets qui se donnaient à la cour et sur un théâtre, par ces vers dans la tragédie de *Britannicus* :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

Une des meilleures éditions des *Œuvres de Racine* est celle de Garnier, Paris, 1807, 7 vol. in-8°, avec le *commentaire* de Labarpe et le portrait de l'auteur.]

RACINE (Louis), fils du précédent, naquit à Paris en 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les muses l'entraina. Il donna, en 1720, le poème de la *Grâce*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les PP. de l'Oratoire de N.-D. des Vertus, où il s'était retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique; les chagrins que son père avait essuyés à la cour lui faisaient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresne à le réconcilier avec le monde, qu'il avait quitté. Il se fit des protecteurs, qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances; et il coula dès-lors des jours tranquilles et fortunés, avec une épouse qui faisait son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnait de grandes espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Cadix en 1755. Son père, vivement affligé de cette perte, ne traina plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentiments de religion, en 1763, à 71 ans. L'académie des inscriptions le comptait parmi ses membres. Ce poète faisait honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, la candeur régnait dans son caractère, et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il était sujet. Il s'était fait peindre les OEuvres de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Pénétré de la vérité du christianisme, il en remplissait les devoirs avec exactitude. On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : | son Poème sur la *Religion*, imprimé séparément in-8° et in-12, avec d'excellentes notes; cet ouvrage offre les grâces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellents et un grand nombre de vers admirables; mais il ne se soutient pas, et il y règne une monotonie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernières éditions, on trouve des changements que l'auteur a cru devoir faire, surtout dans les notes, par déférence pour certaines critiques qui n'avaient pas la solidité qu'il leur supposait, et cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de faiblesse et d'inconséquence. | Son poème sur la *Grâce*, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine, 1° la marche et la versification; 2° la doctrine. Cette critique parut en 1723, sous le titre d'*Examen*; etc.; elle est

quelquefois un peu sévère; mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poëme les vers suivants :

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques,
De ton Jansénius les dogmes fanatiques;
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien;
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien:
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit mon père.
Si ton culte est sacré, le mien est volontaire;
De son sang, mieux que toi, je reconnais le prix;
Tu le sers en esclave, et je le sers en fils.
Crois-moi, n'affecte point une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens et non pas des docteurs.

| Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiterait d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. | Des *Epîtres* qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante, mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. | Des *Réflexions sur la poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond; | des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressants pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si célèbre. « Malheur à l'âme froide, dit un critique équitable, qui ne sera pas attendrie en assistant à cette procession, où l'auteur d'*Athalie* porte la croix, dont ses filles composent le clergé, et que termine le jeune Lionval (nom de Louis Racine dans sa jeunesse), faisant gravement les fonctions respectables de pasteur! Il faut l'avouer : nos mœurs sont si corrompues, notre goût si frelaté, qu'en lisant ces Mémoires, nous nous croyons transportés, je ne dirai pas dans un autre siècle, mais dans un autre monde : cependant il est encore des âmes honnêtes qui sentent tout le prix d'un hommage rendu à l'amour paternel par la piété filiale; et jamais, non jamais, notre fastueuse philantropie ne vaudra cette touchante naïveté. » Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres : | *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse : on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre, et de connaissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. | Une *Traduction* du *Paradis perdu de Milton* en 3 vol. in-8°, chargée de notes. Elle est plus fidèle que celle de M. Dupré de Saint-Maur; mais on n'y sent point, comme dans celle-ci, l'enthousiasme de l'Homère anglais. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes; et c'est par là qu'elle a obtenu en Angleterre des suffrages qu'on lui refuse en France : car on sait que les Anglais se servent communément de cette traduction pour étudier la langue française. Les *pièces fugitives* publiées sous son nom en 1784 ont été hautement désavouées par sa veuve et ses amis; et il est certain que c'est une de ces impostures typographiques, aujourd'hui si communes en fait d'ouvrages posthumes. *Voyez* la fin de l'article Brotier.

RACINE (Bonaventure), né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au collége Mazarin, et s'y rendit habile dans les

langues latine et grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appela en 1729, pour rétablir le collége de Rabastens, dont les habitants demandaient la restauration. Mais son zèle pour les nouvelles opinions l'obligea de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du collége de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senez; puis à Clermont, où il s'entretint avec la nièce de Pascal, et vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonicat de sa cathédrale; et lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connaissances, par la bonté de son caractère, et dans son parti par la vivacité de son zèle. Ardent et inflexible dans ce qu'il croyait vrai, ou ce qu'il s'était engagé de défendre comme tel, il le soutenait avec une espèce de fanatisme. On a de lui : I quatre écrits sur la dispute qui s'était élevée touchant la crainte et la confiance; I un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, en 15 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres; mais ceux qui distinguent l'Eglise catholique des factions diverses qui de tout temps se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est réellement, dit un critique, qu'un libelle diffamatoire de tous les hommes illustres dont les noms ne se trouvent pas dans les dyptiques du parti, et un recueil d'éloges de tous les fanatiques qui en ont porté les intérêts jusqu'à la démence. » (*Voyez* VINCENT DE PAUL). L'auteur se proposait de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750; mais la mort ne lui en a pas donné le temps. On joint à cette histoire les *lettres* à Morénas, qui font le 14e vol., et une suite en 2 vol., forment les 15e et 17e volumes. Les neuf premiers volumes ont moins de partialité et d'esprit de parti que les quatre suivants, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme indigne de l'histoire. De simples religieux appelants ou apostats occupent 50 pages, tandis que des saints reconnus par l'Eglise, et les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la religion chrétienne dans les premiers temps, sont traités lestement et avec une sorte d'indifférence. *L'Histoire de l'Eglise* par l'abbé Berrault a entièrement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siècles chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'histoire ecclésiastique, ouvrage moitié philosophique, et qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la faiblesse et de l'inconséquence.

* RAGNITZ (Joseph-Frédéric, baron DE), était âgé de 17 ans, lorsqu'il entra au service de l'électeur de Saxe; il fit les campagnes de 1761 et 1762. A la paix d'Hubertsbourg, il fut nommé premier lieutenant dans les grenadiers de la garde électorale. Après avoir reçu en 1768 le titre de gentil-

homme de la chambre, il quitta le service militaire, et devint successivement chambellan, directeur de la chapelle, grand-maître d'hôtel, grand-maréchal du palais, et mourut en 1818. Il a publié : *Lettres sur Carlsbad, et les productions naturelles de ses environs*, Dresde, 1780 ; | *Lettres sur la basalte*, 1790 ; | *Lettres sur les arts*, 1792, in-4° ; | *Histoire du goût chez les principaux peuples, sous le rapport de l'architecture et l'ornement intérieur des appartements*, 1796, in-4°, avec beaucoup de planches gravées ; | *Essai critique sur divers tableaux de la galerie royale de Dresde*, 1811, avec planches ; | *Esquisse d'une histoire des beaux-arts en Saxe, particulièrement de la peinture*, 1812.

RADBOD II, évêque de Noyon et de Tournay, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de saint Médard*, publiée par les bollandistes.

* RADCLIFFE (Jean), célèbre médecin anglais, né à Wakefield, dans le comté d'Yorck, en 1650, étudia son art dans l'université d'Oxford, où il fut reçu docteur en 1675. Constamment opposé aux règles et aux méthodes établies, il les censura amèrement, et prescrivit de nouveaux principes dans la médecine. Ces innovations lui suscitèrent et des critiques sévères et de nombreux ennemis ; mais, malgré toutes leurs clameurs, il suivit la route qu'il s'était frayée, et y acquit une grande réputation. Il vint s'établir à Londres en 1678, et devint le rival du docteur Lower, médecin alors fort en vogue. Outre les vastes connaissances que Radcliffe possédait dans son art, il avait un caractère extrêmement vif, original, et une conversation agréable et spirituelle qui le faisait rechercher partout. Il devint médecin de la princesse de Danemarck, et amassa en peu de temps beaucoup de richesses, en même temps qu'il jouissait de la considération générale ; mais cet état de prospérité et de bonheur ne fut pas de longue durée. Il avait placé 5,000 livres sterling (125 mille francs) sur un armateur, destiné pour les Indes orientales, et cet armateur fut pris par les Français. Il était sur le point de conclure, avec la fille unique d'un riche bourgeois, un mariage qui aurait réparé cette perte, lorsqu'il apprit que la demoiselle avait des engagements avec un autre, auquel elle donnait la préférence. Cet accident indisposa à jamais Radcliffe contre les femmes, et parmi plusieurs sarcasmes qu'il leur lança, il disait souvent qu'il voudrait qu'un acte du parlement autorisât les garde-malades à traiter les femmes. La reine Marie ayant été attaquée par la petite-vérole, en 1694, Radcliffe fut appelé pour la soigner. La reine succomba, et on lui attribua sa mort, parce qu'on avait suivi le traitement qu'il avait indiqué, malgré l'avis des autres médecins. Peu de mois après, il perdit sa place auprès de la princesse Anne : sa négligence et son amour excessif pour la boisson lui attirèrent ce nouveau désagrément. Sa brusque humeur, ou, pour mieux dire, sa franchise insolente, lui en procura bientôt un autre non moins sensible. Malgré l'échec qu'il avait éprouvé par sa méthode nouvelle auprès de la reine Marie, sa réputation se soutenait encore, et le roi Guillaume, à son retour de Hollande, le fit appeler. Le monarque lui montra ses chevilles

excessivement gonflées, tandis que tout le reste de son corps était d'une maigreur extrême. « Que pensez-vous, lui dit S. M., de cet état? » Pour vos trois royaumes entiers, sire, lui répondit l'impertinent médecin, je ne voudrais pas avoir vos deux jambes. » Cette repartie indécente ne plut nullement au roi, qui congédia aussitôt Radcliffe, et ne voulut plus le revoir. La princesse Anne en fit de même, et lorsqu'elle parvint au trône, ce fut en vain que le comte Godolphin chercha à mettre Radcliffe dans ses bonnes grâces. Il me dira toujours, lui répondit-elle, que tous mes maux ne sont que des vapeurs. » Cependant Radcliffe était toujours consulté, et généreusement payé, dans tous les cas urgents où l'on croyait ses ordonnances utiles. Il avait négligé une pleurésie assez considérable qui le rendit enfin sérieusement malade. Il se fit tirer plus de cent onces de sang; le 28, il fit son testament, et le 30 son mal s'aggrava, de sorte qu'on crut qu'il allait expirer le lendemain. Cependant, le 31 il se fait transporter à Kensington par quatre hommes, et, au milieu du jour, il y arrive après avoir essuyé trois évanouissements pendant sa route. Il se met au lit, s'endort, et trois jours après il se trouve hors de danger. La reine, en apprenant la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion : « Il ne faut pas se plaindre, dit-elle, s'il traite si rudement ses malades, puisque lui-même se ménage si peu. » Son insolence et son orgueil augmentaient en proportion de sa vogue et de sa fortune. La reine étant tombée dangereusement malade, le conseil ou plutôt un message de lady Masham, dame d'honneur de la princesse, fit appeler dans l'après-midi Radcliffe, qui, sans avoir égard à la gravité de la circonstance, ni à la dignité du malade, répondit brusquement, « qu'il ne pouvait sortir, parce qu'il avait pris un remède ce jour-là ». La reine mourut peu de jours après, et comme il avait eu le bonheur de sauver lord Gorver dans une maladie pareille, tout le monde attribua la mort de la reine à sa conduite bizarre. Se voyant en butte au ressentiment de toute la ville, il se retira au village de Carshalton, où, craignant encore d'être assassiné par le peuple, il n'osait sortir de sa maison. Cependant, la frayeur s'empara si fortement de lui, qu'elle altéra sa santé, et il mourut trois jours après la reine, le 1er novembre 1714. Il avait vécu dans une dispute continuelle avec ses collègues, qui ne le considéraient que comme un empirique hardi, et qui ne devait un certain talent qu'à une extrême activité et à une longue pratique. On ne peut cependant nier que Radcliffe n'ait fait de très-bonnes cures, dans les cas mêmes les plus désespérés. Les docteurs Atterbury et Mead racontent plusieurs anecdotes de cet homme singulier. « Mead, disait-il à ce médecin, je vous suis attaché; je veux vous donner un moyen sûr de faire votre fortune : traitez mal le genre humain entier. » Mead, loin de suivre ce conseil, parvint, par une route bien différente, à une fortune qu'il ne pouvait pas se reprocher. Radcliffe, ayant pris un soin extrême d'une dame qu'il parvint à sauver, se vanta qu'il n'en avait usé ainsi « que pour contra-

rier son époux, qui ne l'aimait pas. » Au milieu des richesses, il était avare dans sa maison; il l'avouait lui-même, et redoutait de faire changer une guinée. « Elle s'évapore, disait-il, aussitôt qu'elle est en petite monnaie. » Il acquittait difficilement ses comptes; et un paveur, après mille démarches infructueuses pour être payé, l'arrêta à sa porte lorsqu'il descendait de voiture. « Coquin, lui dit le médecin en colère, tu oses me demander le paiement d'un pavé mal bâti, et que tu as couvert de terre pour qu'on ne le vît pas? Docteur, lui répondit son créancier, je ne suis pas le seul dont la terre cache les fautes. » Radcliffe n'ajouta pas un mot, et le paveur fut payé. Le *Richardsoniana* rapporte de lui d'autres traits qui servent à faire mieux connaître son caractère. Pour donner une idée des grandes richesses qu'il avait amassées, il suffira de dire qu'il légua à l'université d'Oxford, 40,000 liv. sterling (près d'un million de francs), pour construire une bibliothèque, avec un revenu annuel de 100 livres pour l'entretenir, et 150 pour le bibliothécaire. Ce don généreux parut à quelques-uns une amende honorable de la part de Radcliffe. On était généralement persuadé qu'après ses examens, il n'avait plus ouvert aucun livre.

* RADCLIFFE (Anne), de la famille du précédent, dame auteur, naquit à Londres en 1762, reçut une éducation très-distinguée, et acquit de la célébrité par un grand nombre de romans traduits dans plusieurs langues. On peut dire de miss Radcliffe qu'elle avait la terreur dans son esprit et dans son cœur : elle a su la peindre avec toutes les couleurs qui lui sont propres. En général, ses romans peuvent intéresser les amateurs de ce genre de lecture. Le plan en est assez bien fait, les événements bien conduits, et l'intérêt adroitement ménagé : mais ils frappent plutôt l'esprit qu'ils n'excitent la sensibilité. Le style est correct, et a beaucoup de rapidité et de chaleur. Ses descriptions seraient assez pittoresques, si elles n'étaient pas trop longues et trop prodiguées. Ses principaux ouvrages, dont une grande partie a été traduite par l'abbé Morellet, sont : | *Les Mystères d'Udolphe;* | *Les Pénitents noirs*. Dans ce roman, l'auteur, comme bon protestant, a la bonne foi d'attribuer à un moine italien toutes les horreurs dont serait capable le plus grand scélérat. | *Julia* ou *les Souterrains du château de Mazzini;* | *La Forêt* ou *l'Abbaye de Saint-Clair*, etc. On a aussi de cette dame auteur, | un *Voyage en Hollande et sur la frontière de l'Allemagne*, etc. Londres, 1795, in-4°; traduit en français par Cantivel, 2e édit., Paris, 1799, 2 volumes in-8°. Miss Radcliffe mourut à Londres en 1823.

* RADE (Léonard), ingénieur des ponts et chaussées, naquit à Dijon le 30 novembre 1736. Il était extrêmement pauvre, et il ne dut qu'à sa persévérance et à son courage la réputation qu'il acquit dans la suite. Ayant connu M. Mongin de Saint-André, ingénieur du roi, il sut l'intéresser en sa faveur, et en reçut d'importants services. Il bâtit le port de Versoix et le canal navigable qui joint la rivière de la Reisousse à la Saône; en 1786, il obtint le prix de l'académie de Toulouse, par un savant *Mémoire* sur la

construction d'un pont de fer de 400 pieds, et d'une seule arche. Voltaire lui avait fait bâtir Ferney, et l'avait pris en amitié; c'est à sa recommandation que Catherine II l'engagea à venir en Russie, mais Rade ne put jamais se résoudre à quitter la France. On a encore de lui d'autres *Mémoires* sur les propriétés de la cycloïde, sur les moyens de régulariser le cours du Rhône et de la rivière d'Ain. Il avait également trouvé le secret d'une terre cuite, propre à revêtir les murailles et les parquets, que Voltaire appelait "argile-marbre". Elle en a effectivement le poli et la dureté. Rade avait contracté, par sa communication avec le patriarche de Ferney, des principes philosophiques qu'il ne manqua pas de manifester à la révolution. Il devint administrateur du département de l'Ain, où il mourut le 8 juillet 1791. On a de lui : *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain, et des moyens de la fixer*, Bourg, 1790, in-8°. Les principes hydrauliques que contient cet ouvrage sont applicables à toutes les rivières qui ont un cours assez rapide.

RADEGONDE (Sainte), fille de Berthaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de dix ans, que le roi Clotaire Ier l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Elle joignait aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, et lui permit, six ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de saint Médard, et fixa sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement, le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle avait fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des conciles, et sa "Vie", Poitiers, 1527, in-4°, traduite du latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le P. de Monteil, Rhodez, 1627, in-12.

RADEMAKER (Abraham), peintre hollandais, né à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares et des plus précieux. Il mourut à Harlem, en 1735, âgé de 60 ans.

RADERUS (Mathieu), jésuite, du Tyrol, mort en 1634, à 74 ans, se signala par son savoir, ses vertus et ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, in-4°. On a encore de lui : | *Viridarium sanctorum*, en 5 vol. in-8°., où l'on désirerait plus de critique; | des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur Quinte-Curce, Cologne, 1628, in-fol., et sur Martial; elles sont estimées; | une bonne Édition de *saint Jean Climaque*, in-fol.; | *Bavaria sancta et Bavaria pia*, 4 vol. in-fol.

* RADET (Étienne), général de division, né le 16 décembre 1762, en Lorraine, fut d'abord garde-chasse du prince de Condé. En 1800 il était chef d'escadron et commandait la gendarmerie à Avignon. Ayant présenté à Buonaparte, qui était premier consul, un *Mémoire* sur l'organisation de cette arme, son projet fut approuvé, et il fut chargé de l'exécuter. A cet effet il vint à Paris, et plus tard fut envoyé en Corse, en Piémont et à Gènes, où il organisa successivement des corps de gendarmerie. Nommé ensuite commandant-général de la gendarmerie dans les Etats-Romains, il

s'y trouvait en 1809 sous les ordres du général Miollis. C'est à lui que fut confiée la mission d'enlever le pape Pie VII. Il dirigea en personne l'assaut qui fut livré au palais Quirinal dans la nuit du 5 au 6 juillet. Aidé d'un millier d'hommes, gendarmes, conscrits ou soldats de la garde civique de Rome, il fit appliquer des échelles vers deux heures du matin au palais où le pape se tenait renfermé; et après avoir fait enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, il arriva suivi de ses hommes portant des armes et des torches jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci fut ouverte par ordre de Sa Sainteté; alors Radet déclara au pape qu'il avait ordre de l'emmener avec lui, et il ne lui donna qu'une demi-heure pour se préparer à ce voyage. Il était quatre heures du matin lorsque le pape monta dans une voiture qui l'attendait à la porte extérieure du palais, et il sortit de Rome par la porte *del Popolo*. Le général demanda de nouveau au Saint-Père s'il voulait renoncer aux états de l'Église, qu'il en était encore temps, et sur la réponse négative de Sa Sainteté, il fit prendre le chemin de Florence. En route, Radet prit toutes les précautions imaginables pour soustraire son prisonnier à l'empressement et à la curiosité publique; il pressa même tellement les postillons, que la voiture où était enfermé le saint pontife versa à Poggibondi. Heureusement le pape ne se fit aucun mal; mais le général, qui était dans le cabriolet sur le devant de la voiture, fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse; il continua néanmoins sa route jusqu'à Florence, et là il remit son vénérable prisonnier à un autre officier de gendarmerie. Radet fut encore chargé par Buonaparte d'accompagner le pape à Savone. Après le rétablissement des Bourbons en 1814, il cessa d'être employé activement; mais à l'approche de Buonaparte, au mois de mars 1815, il se rangea des premiers sous ses drapeaux, et commanda l'escorte chargée de conduire à Cette le duc d'Angoulême, qui s'y embarqua pour l'Espagne. Dans le mois de juin il reçut les titres d'inspecteur-général de gendarmerie et grand prevôt de l'armée. Après la déroute de Waterloo, il se retira sur les bords de la Loire, et fut remplacé dans ses fonctions au mois d'août suivant. En 1816, il fut arrêté à Vincennes, conduit à la citadelle de Besançon et traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à neuf ans de détention pour la part qui lui fut imputée dans les événements du mois de mars 1815; mais une ordonnance royale du mois de décembre 1818 lui rendit la liberté. Il mourut à Varennes (Meuse), le 28 septembre 1825.

RADONVILLIERS (Claude-François LIZARDE DE), mort à Paris le 20 avril 1789, a joui de la confiance de Louis XV et de la famille royale. Il fut sous-précepteur des enfants de France, conseiller-d'état, etc., et donna dans ces différents emplois des preuves de ses talents et de sa vertu. On a de lui une *Idylle sur la convalescence du roi*, et une comédie en un acte, intitulée *les Talents inutiles*, pièce ingénieuse et si sagement composée, qu'on ne fit pas difficulté de la représenter au collége de Louis-le-Grand, en 1740; un *Traité de la manière d'apprendre les langues*.

L'abbé de Radonvilliers avait été jésuite, et conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie française; mais il eut plus d'une fois lieu de s'apercevoir du mécontentement de ses confrères, particulièrement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse à M. Ducis, lors de la réception de celui-ci, il s'exprima ainsi sur le compte de Voltaire : « Heureux si, tenant dans le siècle de Louis XV la place des beaux génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, M. de Voltaire eût conservé leurs principes et imité leur exemple! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talents, dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace et par la licence : ils abandonnaient aux écrivains sans génie ces ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire a-t-il paru ne pas les croire indignes de lui? » [On trouve dans l'*Essai* sur l'éloquence de la chaire, du cardinal Maury, 2 vol. in-8°, un Éloge de l'abbé de Radonvilliers.]

RADOSSANYI (Ladislas), né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des camaldules, et y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire des ermites camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4°. Elle est pleine de recherches et renferme plusieurs vies, entre autres celles de saint Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de St-Dominique l'Encuirassé, etc.

RADZIWIL (Nicolas), 4e du nom, palatin de Wilna, grand-maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les grâces de son esprit et ses talents lui acquirent à son retour l'estime et l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie, et soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand-maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue polonaise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1563, in-folio : elle est très-rare. En vain le nonce du pape et tout ce qu'il y avait d'hommes respectables dans le royaume lui reprochèrent son apostasie; le palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant quatre fils, qui rentrèrent dans le sein de l'Église catholique.

* RADZIWIL (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précédent, naquit en 1549; abjura le luthéranisme et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller à Jérusalem. Il embrassa la carrière des armes, et ne put remplir ce vœu qu'en 1582. A son retour, il fut nommé maréchal de la cour, puis vaïvode de Trozka et de Wida, et mourut en 1616. Il a laissé en polonais la relation de son *Voyage à Jérusalem*: Thomas Treller, cus-

tode de l'église de Waronie, en a donné une 'Traduction' latine sous ce titre : *Jerosolymitana peregrinatio illust. Pr. N.-Ch. Radziwil*, etc., Brunsberg, 1601, in-fol., en vers, *1614*, in-fol. Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, sur l'Égypte et sur les autres contrées que l'auteur avait parcourues.

* RADZIWIL (Charles DE), palatin de Wilna, hérita de son père d'une fortune de cinq millions de revenus. Étranger à toute éducation, il n'était remarquable que par la force corporelle et par une certaine droiture d'esprit qui le guidait toutes les fois que la passion ou le vin ne l'égaraient pas. En 1762 il fut revêtu de la première dignité de la province (palatin). Dès-lors il combattit pour l'indépendance de son pays, toujours menacée par la Russie. A la mort de Frédéric-Auguste, il ne put empêcher l'élection de Poniatowski faite sous l'influence des baïonnettes russes. Néanmoins, il se battit encore, mais il essuya des revers qui le déterminèrent à se retirer des affaires publiques. Il mourut dans ses domaines le 29 novembre 1792, laissant encore une fortune considérable, malgré les sacrifices qu'il avait faits pour sa patrie.—RADZIWIL (Dominique, prince), mort pendant les guerres de l'empire, fut d'abord colonel d'un régiment de lanciers, puis major dans les chevau-légers polonais de la garde. A la bataille de Hanau un boulet de canon lui enleva son schako sans lui faire aucune blessure apparente ; mais quelques jours après il mourut subitement ; il était à peine âgé de 30 ans.

*RADZIWIL (Antoine, prince DE), gouverneur-général du grand-duché de Posen, mort le 8 avril 1833, âgé de 58 ans, était non-seulement un admirateur, et un grand connaisseur en musique, mais aussi un artiste, exécutant et créateur, d'une force remarquable. Il laissa une *Partition* qu'il avait composée pour le *Faust* de Goethe, et dont beaucoup de passages sont pleins de verve et d'expression.

* RAEPSAET (Jean-Joseph), membre de l'académie de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas, chevalier du Lion-Belgique, ancien conseiller-d'état, etc., mourut à Oudenarde le 17 février 1832, dans un âge fort avancé. Son *Analyse des droits des Belges*, ses *Mémoires* académiques, ses *Dissertations* répandues dans les *Annales*, et ensuite dans le *Messager des sciences*, publié à Gand ; ses recherches curieuses sur les *Droits seigneuriaux* et sur celui de 'marquette' en particulier, sur les 'inaugurations' des souverains des Pays-Bas, sur l'origine d'encaquer le hareng, et sur celle du carnaval, annoncent des connaissances profondes.

RAEVARDUS (Jacques), jurisconsulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douai, et mourut dans sa patrie, en 1568, dans un âge peu avancé. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des antiquités grecques et romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8°, Lyon, 1623.

* RAFFEI (Étienne), philologue, poète et antiquaire, naquit à Orbitello, en Toscane, le 21 sep-

tembre 1712. Il passa très-jeune à Rome, où il entra chez les PP. de la compagnie de Jésus au collége romain, le 7 septembre 1735. Il fit ses études avec le plus grand succès, possédait plusieurs langues savantes, la philosophie, la théologie, les antiquités, et se distingua en général par l'étendue de ses connaissances. Pendant vingt ans il professa la rhétorique dans le collége romain, et compta parmi ses élèves des sujets distingués, qui occupèrent ensuite des places éminentes dans la diplomatie et l'Église. Après l'extinction de son ordre, il continua à demeurer à Rome, et ne s'occupa plus que de ses études favorites. Ses talents et une conduite exemplaire firent regretter sa mort, arrivée en janvier 1788, à l'âge de 76 ans. Il était de l'académie des Arcades de Rome, et d'autres sociétés littéraires de l'Italie. On a de lui : | *Giovanni Colonna*, tragédie, 1763 ; | *Flavio Clemente, o il Trionfo dell' amicizia*, 1764. Ces deux tragédies furent jouées par des élèves sur le théâtre de son collége, ensuite sur les théâtres publics, et elles eurent un succès mérité ; | *Dissertazione sopra il Crise di Marco Pacuvio*, Rome, 1770 ; | *Dissertazione sopra Apollo Pizio*, ibid., 1771 ; | plus de dix autres *Dissertations* sur divers monuments de Rome, qui toutes furent imprimées ; | des *Poésies*, comme sonnets, odes, épithalames, etc., imprimées séparément et à diverses époques. La prose du P. Raffei était correcte et facile, et ses vers ont beaucoup d'harmonie et de concision.

*RAFFENEL (Claude-Denis), né vers 1797 dans le Jura, d'un officier de marine, qui fut depuis commandant à La Rochelle, fit ses études à Clermont en Auvergne. Placé en 1816 dans une maison de commerce, il en sortit pour se livrer à des spéculations dans les mers du Levant. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque, se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époque du naufrage de *la Méduse*, il fut exalté à tel point par tout ce que cet événement avait de merveilleux, qu'il résolut de faire dans l'intérieur de l'Afrique des incursions hasardeuses. Les détails qu'il donna dans la suite à ses amis font regretter qu'il n'ait pas écrit la relation de son voyage. Attaché quelque temps à l'un des consulats de France en ces pays, il fut témoin des premiers mouvements de la révolution des Grecs. Dès-lors il se voua tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental*, un journal écrit en français, et qu'il voulait consacrer à l'intérêt de notre commerce que cette insurrection avait compromis. Mais, ne pouvant le soutenir seul, il cessa de le faire paraître. Il passa en Morée, et prit part à la première campagne des Hellènes. Une maladie grave l'obligea de revenir en France, où il fut accueilli par La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils. Cependant il s'embarqua en 1826 pour aller rejoindre les Grecs, et eut la tête emportée d'un boulet de canon dans le château d'Athènes, le 27 janvier 1827. Il a publié : | *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour*, Paris, 1824, in-12 ; | *Résumé de l'histoire de la Perse, depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à*

ce jour, 1825, in-18; | *Histoire complète des événements de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, 2e édition, 1825, 3 vol. in-8°, cartes et portraits; nouvelle édition avec quelques corrections et changements; | *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18.

RAFFLES (Sir Thomas Stamford), fils d'un capitaine de marine marchande, naquit en mer à la hauteur de l'île de la Jamaïque le 6 juillet 1781. En 1805, il fut nommé sous-secrétaire du gouvernement de l'île du prince de Galles. Il acquit une connaissance parfaite de tous les dialectes de la langue des Malais, et fut nommé, en 1811, gouverneur de Java. Il revint en Angleterre en 1816, et publia, en 1817, son *Histoire de Java*, en 2 vol. in-4°, ouvrage aussi curieux qu'instructif. A la fin de la même année, il fut envoyé à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort de Marlborough, forma un établissement anglais à Singapore, et fut contraint par raison de santé à se rembarquer pour l'Angleterre le 2 février 1824. Presque au sortir du port, le feu prit au navire à bord duquel il était. Tous ceux qui s'y trouvaient se sauvèrent sur deux barques; mais sir Thomas Raffles perdit tous les matériaux qu'il avait amassés pour écrire une *Histoire de Sumatra, de Borneo et d'autres îles* de cette mer. Ce navigateur mourut d'apoplexie dans les premiers jours de juillet 1826.

* RAFFRON du Trouillet naquit en 1708, et en 1792 il fut nommé par la ville de Paris député à la convention nationale. Malgré son grand âge (il avait alors 84 ans), il se montra jacobin ardent, provoqua et adopta les mesures les plus violentes. Il se déclara contre les nobles, les prêtres, et surtout contre le malheureux Louis XVI, dont il pressa vivement le procès, et *vota la mort*, sans appel et sans sursis. Il appuya en 1793 la création de l'armée révolutionnaire, insista sur ce que tous les nobles fussent renvoyés de l'armée, et fut un des premiers qui proposèrent la vente par petits lots des biens des émigrés. Cette ferveur républicaine se ralentit à la chute de la *montagne*. Les jacobins ayant été vaincus par les thermidoriens, Raffron pourvut à sa sûreté personnelle, en se détachant du premier de ces partis. Il hâta en conséquence le jugement de Carrier, jadis son ami, et se déclara ensuite contre Barrère, Lebon et David. En 1795, il entra dans le conseil des cinq-cents, et le 9 mars 1796, il s'éleva contre le luxe des fonctionnaires publics, les dépenses inutiles, les vêtements somptueux, etc. L'année suivante, il sortit du conseil. Ce républicain décrépit mourut en 1800, à l'âge de 92 ans. Il avait une certaine éloquence, et la vigueur incendiaire de ses discours contrastait singulièrement avec ses cheveux blancs, les rides de son visage, et enfin avec les restes d'existence que le tombeau réclamait.

* RAGOIS (L'abbé Le), ecclésiastique vertueux, et attaché aux devoirs de son état, vivait sous le règne de Louis XIV. Il était neveu de l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne, et confesseur de madame de Maintenon. Il devint, par le crédit de cette

dame célèbre, précepteur du duc du Maine. Il n'était point sans mérite, et ne manquait pas des qualités convenables pour faire une éducation, même relevée. C'est pour ce prince que l'abbé Le Ragois composa son ouvrage *sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, un seul volume, dans lequel, en outre, on trouve des *Questions sur la géographie et sur la mythologie*. Ce livre, en vogue dans les maisons d'éducation, a été souvent réimprimé, et les instituteurs et les institutrices le mettent encore dans les mains de leurs élèves. Si on jugeait par cette œuvre des talents de l'abbé Le Ragois, elle n'en donnerait pas une opinion très-favorable. Médiocrement écrit, pauvre d'idées, et d'un style monotone, l'ouvrage présente les faits sèchement et vides d'intérêt. Ceux qui ont continué l'ouvrage ne l'ont point amélioré, et se sont traînés sur les traces de l'auteur. Tel qu'il est, il vaut pourtant mieux encore pour l'usage qu'on en fait, que plusieurs éléments d'histoire composés depuis et empreints d'une teinte de philosophisme qui n'est pas sans danger pour de jeunes esprits, sur qui les premières impressions sont si puissantes. On ne dit pas en quel temps mourut cet abbé, dont on ne parlerait plus depuis longtemps sans son livre, peu fait cependant pour mener à la célébrité.

RAGOTZKI (François), fils de Georges II, prince de Transylvanie, et de Sophie de Bathori, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makowitz l'an 1676, et fut enterré à Cassovie dans l'église des jésuites, qu'il avait fait bâtir avec sa mère. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre de prières intitulé *Officium ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI (François-Léopold), prince de Transylvanie, fut mis en prison à Neustadt, en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à deux heures après midi. Il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontents de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince était proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreraient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteraient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontents de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1703, à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée les Impériaux, qui n'avaient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France et passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours de-

puis, estimé de la cour ottomane, et aimé de tous ceux qui connaissaient ses grandes qualités. Il était retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1735, âgé d'environ 56 ans. Si on excepte sa révolte, c'était un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, et fort pieux; il s'était imaginé que les torts, vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnaient le droit de la venger. (*Voy.* ses *Mémoires, dans les Révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12). On a encore donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé: *Testament politique et moral du prince de Ragotzki;* mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avait dans sa chambre un tigre qui le défendit long-temps contre les soldats.

* RAGOULLEAU (N.), fameux dans les fastes judiciaires par la condamnation criminelle qu'il fit prononcer, en 1811, contre la dame et la demoiselle Morin, et par la grande multitude de ses procès civils, mourut le 2 avril 1832, deux heures après avoir gagné un procès de 10,000 fr., au tribunal de commerce. Il laissa, dit-on, à ses héritiers 160,000 fr. de rentes.

RAGUEAU (François), professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berri*, 1615, in-fol. Laurière fit réimprimer en 1704, en 2 vol. in-4°, un autre livre du même auteur, intitulé: *Indice des droits royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUENET (François), naquit à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie française, en 1689. Son *Discours* roulait sur le mérite et la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, et il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallèle des Italiens et des Français*, en ce qui regarde la musique et les opéras: ce parallèle occasiona une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la française à tous égards: 1° par rapport à la langue, dont tous les mots, toutes les syllabes se prononcent distinctement; 2° par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Lecerf de la Vieuville (*voyez* ce nom), garde-des-sceaux du parlement de Normandie, réfuta ce parallèle, que l'abbé Raguenet défendit. La Vieuville écrivit de nouveau, et cette querelle finit, comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et l'indifférence du public. L'abbé Raguenet mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages; les principaux sont: | *Les Monuments de Rome*, ou *Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture de Rome avec des observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là. | L'*Histoire d'Olivier Cromwel*, in-4°, 1671, très-supérieure, pour le fond, au roman de Gregorio Leti: elle

est bien écrite ; il serait à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve fussent mieux avérés, et que les autres fussent à leur place ; | *Histoire de l'ancien Testament*, in-12 ; | *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général, qui y est peint comme héros et non comme homme privé. Cet ouvrage a cependant été imprimé un grand nombre de fois. On attribue à Raguenet le *Voyage* romanesque de *Jacques Sadeur dans la terre australe*, mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de Gabriel Foigny, cordelier apostat.

RAGUET (Gilles-Bernard), né à Namur vers 1666, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône dite le Petit-Citeaux, et l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia christiana* le désignent sous le titre de *Regis antescholanus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : | *Histoire des contestations sur la diplomatique de dom Mabillon*, Paris, 1708. Il s'y décide en faveur des observations du P. Germon contre le savant bénédictin. | *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations*, 1702, etc. Il a aussi travaillé au Journal des savants depuis 1705 jusqu'en 1721.

* RAGUSA (Joseph), jésuite sicilien, né en 1561, professa la philosophie à Paris, et la théologie scholastique à Padoue, Messine et Palerme, où il mourut en 1625. On a de lui des *commentaires* sur saint Thomas, et quelques autres écrits théologiques, peu remarquables.

* RAGUSA (Jérôme), autre jésuite sicilien, né en 1695, cultiva l'éloquence, la théologie et l'histoire surtout en ce qui concernait les antiquités et la biographie de son pays. Il est auteur des ouvrages suivants : | *Elogia Siculorum, qui veteri memoria litteris floruerunt* ; | *Siciliæ bibliotheca vetus, continens elogia veterum Siculorum qui litterarum fama claruerunt* ; | *Fragmenta progymnasmatum diversorum* ; | *Raggionamenti, panegirici morali e misti* ; | *Siciliæ bibliotheca recens, continens elogia Siculorum qui nostra, vel nostratium memoria litterarum fama claruerunt, ab anno 1500 ad annum 1700* ; | *Siciliæ bibliotheca vetus et recens, continens elogia tum veterum tum recentiorum scriptorum*, etc. ; | *Problemata philosophica* ; | *Dissertatio de quantitate* ; | *Examen metaphysicæ* ; | *Paradigmata quæstionum variarum theologico-moralium* ; | *Quæstiones theologicæ morales de virtutibus theologicis, et morales de sacramentis* ; | *Theologia tripartita*, 3 vol. ; | *Passio Domini nostri Jesu-Christi, cum commentario* ; | *Paraphrasis in Pentateuchum* ; | *Opuscula tria canonico-politica*, etc.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyait pour reconnaître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaïe, de qui naquit David. Ainsi J.-C. a voulu des-

cendre de cette Cananéenne. Le texte hébreu la nomme 'Zonah,' qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix*, ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprêtes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeait chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs, qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane, dont les liaisons auraient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur saint Paul et saint Jacques, et sur la plupart des Pères, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête; et cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu: *Fide Rahab meretrix non periit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace*. Heb., xi.

* RAIDEL (Georges-Martin), bibliographe, né à Nuremberg en 1702, embrassa l'état ecclésiastique, et consacra sa vie à des recherches savantes. Il aurait pu rendre de grands services aux sciences et à la littérature, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée en 1741. On a de lui: *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi geographia, ejusque codicibus tam manuscriptis, quam typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4°, ouvrage rempli d'érudition.

* RAIEVSKI (André), littérateur, mort à Koursk en Russie, le 13 mars 1822, laissa plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: | des *Mémoires sur les campagnes des années* 1813 *et* 1814 (en russe), Moscou, 1822, 2 volumes in-8°; | des *Poésies* qui sont dans différents recueils; | le 1er vol. des *Principes de stratégie* ou *l'archiduc Charles*, dont il n'a pu achever la traduction, Saint-Pétersbourg, 1818, in-8°.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit le *Vieux*, fils de Raimond V, né en 1156, d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les Albigeois. Ce prince favorisait ouvertement ces hérétiques. [Leurs chefs, Pierre de Bruis, Henri Olivier et autres, furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager. Saint Bernard et saint Dominique prêchèrent contre eux.] Le légat du saint-siége, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à Saint-Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposerait. Le prélat s'y rendit avec joie; mais Raimond, le plus fourbe et le plus cruel des hommes, le fit assassiner par ses gens. Les croisés s'avancèrent alors contre lui; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il eut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les Albigeois, et fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense,

mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1213. L'année d'après, il signala de nouveau sa cruauté et son irréligion, en faisant pendre son frère Baudouin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les sacrements de l'Eglise, quoiqu'il ne demandât que cette grâce. [Baudouin avait passé dans le parti de Montfort (comte de Leicester), après lui avoir livré le château de Montfort, qu'il défendait.] Le concile de Latran de l'an 1215, joignit, en vertu du concours de la puissance temporelle aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédait. Philippe-Auguste, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal : ses ambassadeurs furent présents à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse à Simon de Montfort. [On assigna à Raimond une pension viagère de 4,000 marcs d'argent, et à son fils, une partie du marquisat de Provence. Le fils de Raimond parvint à réunir une armée, battit Montfort, qui fut tué dans un combat d'un coup de pierre. Son fils Amauri fut également repoussé par Raimond et son fils, qui recouvrèrent presque tous leurs états. Raimond mourut en 1222; il s'était marié deux fois, et ne laissa que deux enfants légitimes, Raimond VII, et Constance, qui épousa Sanche VIII, roi de Navarre.] Comme il n'avait point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avait rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avait l'âme noble, le génie actif; l'adversité ne l'abattait point. Les siéges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des preuves de son courage et de son habileté dans l'art de la guerre : mais ses défauts l'emportèrent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, et la colère, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses frères et d'un légat du saint-siége. Il comptait pour rien la parole qu'il avait donnée. On le vit au pied de l'autel ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la messe. C'était lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; et quelle hérésie! on sait que toutes les abominations se trouvaient réunies dans celle des Albigeois. Il ruina les monastères, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs siéges, etc. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond. Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, et le P. Langlois dans l'*Histoire des croisades contre les Albigeois*. On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, et pour noircir Simon de Montfort, mais cela ne doit nullement surprendre : l'un a constamment soutenu les droits de la religion, et l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidèle disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, succéda à ses états et à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon,

et le força à se retirer en France. Cependant la croisade subsistait contre lui, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les catholiques, et parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, saint Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui voulait l'opposer aux partisans de l'empereur Frédéric II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhaud en Rouergue, âgé de 52 ans. Alphonse, comte de Poitou, frère de saint Louis, ayant épousé la fille et l'héritière de ce prince, et n'en ayant point eu d'enfants, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1361, par Philippe III.

RAIMOND DIT PEGNAFLOR (Saint), naquit au château de Pegnaflor en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelone, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon avec réputation; de chanoine de Barcelone, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, qu'il illustra par ses vertus et son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décrétales*, et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife voulait le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Il s'occupait, dans le silence et dans la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238, dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Merci. Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelone, en 1275, dans la centième année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le P. Touron, qui a donné une vie très-exacte et très-circonstanciée de ce saint. On a de lui: | la *Collection des Décrétales*, qui forme le second volume du *Droit canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes. | Une *Somme des cas de conscience*, autrefois très-consultée. La meilleure édition est celle du P. Laget, in-fol., Lyon, 1728, avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND (Pierre), 'Lou Prou', c'est-à-dire 'le Preux et le Vaillant', né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric, dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois: guerre qui servit à faire briller son courage. Il avait fait un *Poème* contre les erreurs des Ariens, et un autre où il blâmait les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Il ne songeait pas que, dans les siècles barbares, ce pouvoir avait infini-

ment servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands et des petits, et à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi l'affaiblissement de leur considération au XVIIIe siècle, justifie cette observation.

* RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Pui, suivit en 1096, à la première croisade, son évêque, le célèbre Adhémar, et devint, pendant l'expédition, chapelain de Raimond, comte de Toulouse. Il a écrit une histoire de la croisade, intitulée: *Raimundi de Agiles Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, qui a été insérée dans le "Gesta Dei per Francos". On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

* RAIMONDI (Raphaël), surnommé "Raphaël de Côme", célèbre jurisconsulte, naquit dans cette ville vers 1370. Il fit ses cours de droit à l'université de Padoue sous le savant Castiglione de Milan. Cette université ayant été transportée à Plaisance en 1411, il y devint professeur, et y demeura plusieurs années. Appelé à Padoue, à cause de la grande réputation qu'il s'était acquise, il y établit, en 1422, une école de droit, dont les appointements se montèrent à 700 ducats, somme alors très-considérable. La république de Venise le fit venir dans cette ville, et le chargea de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta avec succès. Raimondi acquit beaucoup de fortune par son application et son savoir, et mourut à Padoue en 1426. On a de lui des *Commentaires* sur le Digeste.—Son fils, Benoît, suivit l'état de son père, s'y distingua, et occupa la chaire de jurisprudence à Padoue et à Bologne, où il mourut vers 1480.

* RAIMONDI (Annibal), mathématicien célèbre, naquit à Vérone en 1505. Il étudia aussi l'astronomie, et fut très-savant dans les sciences physiques. Il passait dans son siècle pour un prodige de savoir, jouissait de la protection de plusieurs princes d'Italie, et il obtint une pension de la république de Venise. On a de lui sur les différentes sciences qu'il connaissait plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivants, comme : | *Discorso della trepidazione delle stelle fisse*; | *Paterne riprensioni* etc., ou *Remontrances paternelles adressées aux médecins raisonnables*. Au temps d'Annibal Raimondi, un grand nombre d'empiriques, sous le titre de médecins, infestaient l'Italie; et les médecins eux-mêmes ne suivaient pas, selon l'avis de l'auteur, la méthode la plus propre à la guérison des malades. C'est aux uns et aux autres qu'il adressa son ouvrage, dans lequel il leur conseillait l'usage des simples. | *Dell' antica*, etc., ou *de l'ancienne et honorable science de nomancie ou onomancie*, Venise, 1549; | *Trattato*, etc., ou *Traité du flux et reflux de la mer*, Venise, 1589. Il publia, à l'âge de 84 ans, ce livre, qui a été traduit en français. Il mourut deux ans après à Vérone. Georges Jodocus fait beaucoup d'éloges de ce savant dans le second livre de l'ouvrage intitulé *Del Benaco*.

* RAIMONDI (Jean-Baptiste), savant philosophe italien, né au XVIe siècle, était versé dans presque toutes les sciences, et se fit surtout remarquer par ses connaissances étendues dans les lan-

gues anciennes. Les lettres florissant à cette époque en Italie, et plus particulièrement à Rome, en Sicile et en Toscane, le cardinal Ferdinand de Médicis établit à Florence, avec une magnificence digne de son nom, une imprimerie de caractères orientaux. Il appela en même temps auprès de lui tous les hommes dont les talents pouvaient faire prospérer sa noble entreprise, à la tête de laquelle il plaça Jean-Baptiste Raimondi. Les premiers ouvrages qu'il fit paraître, furent une *Grammaire hébraïque*, *une Grammaire chaldéenne*, quelques livres d'Avicenne en arabe, et plusieurs autres d'Euclide en grec. Les évangiles furent publiés peu de temps après, avec une version latine, afin de les répandre dans tout l'Orient, et on en tira à cet effet 3,000 exemplaires. Après la Bible polyglotte du cardinal Ximenès, ce sont les plus belles productions typographiques que l'on connaisse, même de nos jours. Ces éditions se conservent à Florence dans la bibliothèque 'Magliabecchiana'. Raimondi, à l'instar du cardinal espagnol, avait formé le projet d'imprimer la Bible dans les six principales langues de l'Orient, savoir, en langues arabe, syriaque, persanne, éthiopienne, cophte et arménienne, ayant en regard les versions grecque, latine, hébraïque et chaldéenne, conjointement avec les grammaires et les dictionnaires de ces langues. Il allait exécuter ce projet presque gigantesque, sous les auspices de Grégoire XIII; mais la mort de ce pontife (1585) l'obligea d'y renoncer. Raimondi resta toujours attaché au service des Médicis. Le grand-duc, outre les honoraires attachés à son emploi de directeur de l'imprimerie des langues orientales, l'avait gratifié d'une pension. Raimondi vécut jusqu'à un âge très-avancé, mais on ignore l'époque de sa mort; on croit cependant qu'elle doit être arrivée vers 1592.

* RAIMUNDETTO (Raimond), célèbre magistrat, naquit à Saint-Martin de Latane en 1630. Il acquit un grand renom par son savoir dans la jurisprudence, et occupa les places les plus distinguées dans son pays. Les rois d'Espagne, alors maîtres des Deux-Siciles, et d'une portion de l'Italie, l'employèrent successivement dans les affaires les plus délicates. Il fut président de la grande chambre de Palerme, grand-juge du royaume de Sicile, et régent du conseil suprême d'Italie. Raimundetto avait aussi étudié le droit canon, et publia les ouvrages suivants: | *Responsum juridicum super spoliis ac fructibus viduarum Ecclesiarum regni Siciliæ sacræ catholicæ majestati competentibus; De omnibus prælatis cæterisque ecclesiasticis beneficiis regio juri patronatui addictis;* | *An scilicet possit de iis in usus mere profanos disponere.* Il mourut à Palerme, en 1690.

* RAINALDI (Jérôme), célèbre architecte, naquit à Rome en 1570, et fut élève de Dominique Fontana. Il devint un des premiers artistes de son temps; ses ouvrages ont rendu son nom immortel, et sont considérés comme des chefs-d'œuvre. On ne saurait cesser d'admirer le *port de Fano*, l'*église de Montalto*, le *collège de Sainte-Lucie*, à Bologne; le *palais* du duc de Parme, le *palais* Pamphili et la décoration de l'*église de Saint*

Pierre à Rome (en 1610), l'*église des Carmes-Déchaussés* à Caprarola, etc. Il acheva aussi le *Capitole* et exécuta d'autres ouvrages qui lui firent également honneur. Cet excellent artiste mourut dans sa patrie en 1655.

* RAINALDI (Charles), architecte, fils du précédent, naquit en 1611, fut élève de son père, des talents duquel il hérita, quoiqu'il ne suivît pas toujours comme lui les bons principes. Il donna, d'après les ordres d'Innocent X, le plan pour l'église de Ste-Agnès, que ce pape l'avait chargé de bâtir à la place Navone. Il travailla ensuite pour différents souverains; mais son chef-d'œuvre est le *Palais* (à Rome) d'abord possédé par les ducs de Nevers, et destiné ensuite pour l'instruction des artistes français. Il est situé sur *il Corso, le Cours*, et forme un des principaux ornements de cette belle rue. A la demande de Louis XIV, il fit les dessins du Louvre, et le monarque, pour lui témoigner sa satisfaction de ce bel ouvrage, lui envoya son portrait enrichi de diamants. Le cardinal Maurice lui fit, de la part de Charles-Emmanuel de Savoie, des présents magnifiques, et en même temps ce souverain le gratifia des croix de Saint-Lazare et de Saint-Maurice. Rainaldi fut, eu égard à sa courte existence, peut-être l'artiste le plus riche et le plus considéré de son temps. Il était admis dans toutes les maisons des grands, qu'il traitait avec familiarité. Il aimait le faste et le grand monde, où sa conversation spirituelle et son humeur agréable lui préparaient toujours un bon accueil. Il mourut à la fleur de son âge, en 1641, ayant à peine atteint sa trentième année.

RAINALDI (Oderic), vivait dans le XVIIe siècle. Il entra chez les philippiens ou prêtres de l'Oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère Baronius; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des annales* de ce cardinal soit aussi estimée. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, une manière de voir sage, équitable et parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévère ni assez éclairée; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un 'Abrégé' en 1667, in-fol. Rainaldi mourut vers 1670. Sa Continuation, imprimée à Rome, in-fol., 1646-1677, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'à l'an 1567.

* RAINFROI ou RAGENFROI, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siége, en 755, par Pépin, qui déjà lui avait ôté le gouvernement de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre RAINFROI, secrétaire de Charles-le-Chauve, devint évêque de Maux, et assista en 876 au concile de Pont-Ion. — On cite encore un RAINFROI, évêque de Cologne, en 735, et qui occupa ce siége pendant plusieurs années.

RAINIER, dominicain de Pise, vice-chancelier de l'église romaine, et évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un Dictionnaire théologique, qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du P. Nicolaï, dominicain.

* RAINOLDS (Guillaume et Jean), deux frères anglais, que de singulières circonstances portent

à réunir dans un même article, étaient nés tous deux à Pinhoë, dans le Devonshire, savoir Guillaume en 1539, et Jean en 1549. Elevés, dit-on, séparément et hors de leur pays, Jean le fut dans la religion catholique, et Guillaume dans les principes de la réformation. S'étant un jour rencontrés, et fâchés de se trouver de croyance différente, ils cherchèrent mutuellement à se faire changer de sentiments, et, disputant avec force, chacun en faveur du culte auquel il appartenait, ils usèrent de raisons si convaincantes, ou qui parurent telles à celui à l'égard duquel on les employait, que le protestant résolut de se faire catholique, et le catholique protestant, dessein qu'ils effectuèrent l'un et l'autre. C'est ce que rapporte, sans doute, d'après des autorités, Bayle, qui pourtant doute du fait, dont le bruit s'était assez accrédité pour que l'anecdote devînt le sujet d'une épigramme latine (1). Quoi qu'il en soit de cette lutte singulière, et de son effet plus extraordinaire encore, s'il mérite qu'on y ajoute foi, il est certain que Guillaume Rainolds, d'abord protestant, et qui même avait été ministre dans cette communion, se fit catholique et abjura à Rome l'hérésie à laquelle il avait été attaché. Fixé en France après son retour d'Italie, il professa à Reims l'Ecriture sainte et l'hébreu dans le collége des Anglais. De plusieurs ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : | un traité *De sacra Scriptura* ; | un autre *De Ecclesia* ; | *Colloquium inter Rainoldum et Gentilem* ; | des *Sermons* sur les psaumes 17, 47 et 48 ; | *Orationes duodecim* ; | *Explanatio prophetarum Aggæi et Obadiæ* ; | *Calvino turcismus, id est calvinisticæ perfidiæ cum mahumetana collatio, et dilucida utriusque sectæ confutatio*, avec Guillaume Gifford, Anvers, 1596, et Cologne, 1603. Rainolds n'eut pas le temps d'achever ce livre, étant mort à Anvers, le 24 août 1594 ; mais Gifford y mit la dernière main et le publia. Le protestantisme y était violemment attaqué. L'ouvrage ne fut pas sans réponse : Suthlivius, ministre protestant, y en opposa un autre sous ce titre : *De Turco-papismo, hoc est de turcarum et papistarum adversus Christi Ecclesiam et fidem conjuratione, eorumque in religione et moribus consensione et similitudine liber unus*. De part et d'autre la modération ne fut point observée, et les injures se mêlèrent aux raisons. | *De justa christianæ reipublicæ in reges impios et hæreticos auctoritate, justissimaque catholicorum ad Henricum Navarræum et quemcumque hæreticum, a regno Galliæ repellendum, confœderatione*, Anvers, 1592, in-8° ; diatribe séditieuse dédiée au duc de Mayenne, dont le but était de rendre Henri III et Henri IV odieux, et de faire prévaloir la ligue. Quelques-uns ont attribué ce livre à Guillaume Rose, évêque de Senlis, d'autres à Gifford, à Jean Boucher, curé de

(1) Voici cette épigramme, rapportée par le docteur Heylen, qui fait aussi mention de ce fait singulier :

Bella inter geminos plus quam civilia fratres,
Traxerat ambiguus religionis apex :
Ille reformatæ fidei pro partibus instat,
Ille reformandam denegat esse fidem.
Propositis causæ rationibus, alter utrinque,
Concurrere pares et cecidere pares.
Quod fuit in votis, fratrem capit alter utrinque ;
Quod fuit in fatis, perdit uterque fidem.
Captivi gemini, sine captivante fuerunt,
Et victor victi transfuga castra petit.
Quod genus hoc pugnæ est, ubi victus gaudet uterque,
Et tamen alteruter se superasse dolet !

Saint-Benoit; à un jésuite, etc.; mais il paraît constant qu'il est de Guillaume Rainolds, lequel dit lui-même l'avoir entrepris à la prière du duc et du cardinal de Guise, depuis tués à Blois. L'opinion de Bayle est aussi qu'il faut le donner à l'auteur du *Calvino-turcismus*. Quant à Jean Rainolds, frère puîné de Guillaume, élevé dans l'université d'Oxford, il y avait ensuite professé la théologie. En 1598, il était devenu doyen de Lincoln, bénéfice qu'il résigna pour prendre la présidence du collége de 'Corpus Christi'. Il avait travaillé à la version de la Bible en anglais, et à la critique de livres sacrés regardés comme apocryphes par les protestants. Il est auteur d'un grand nombre de livres de controverse contre l'église romaine, notamment d'un traité intitulé: *De idololatria Ecclesiæ romanæ*. Il mourut en 1607, âgé de 58 ans. On dit qu'il penchait vers le puritanisme.

RAINSSANT (Pierre), né à Reims, fut médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles, le 7 juin 1689. On a de lui: *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4°.

RAISS (Arnould), chanoine de l'église de Saint-Pierre à Douai, et savant hagiographe, était né dans cette ville vers 1580. Il forma le dessein de recueillir et de publier tout ce qui pouvait avoir rapport aux saints des Pays-Bas, au culte dont on les honorait et à leurs reliques. Cette entreprise demandait du travail et beaucoup de recherches; cela ne le rebuta pas. Il n'épargna ni peines, ni frais, ni voyages. Il parcourut les diverses provinces belgiques, visita les églises et les monastères, fouilla leurs archives et les autres dépôts publics, et en tira une foule de renseignements qui servirent de matériaux à un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: | *Auctarium ad natales sanctorum Belgii Joannis Molani*, Douai, 1726, in-8°; | *Hierogazophilacium belgicum*, Douai, 1628, in-8°. L'auteur y traite des reliques conservées dans les Pays-Bas; | *Peristromata sanctorum*, Douai, 1630, in-8°; | *Origines cartusiarum Belgii*, Douai, 1623, in-4°; | *Belgica christiana*, Douai, 1634, in-4°: c'est l'histoire des évêques et prélats des provinces flamandes, dans le genre de *Gallia christiana*; | *Vita beatæ Mariæ Raggiæ*, Douai, 1621, in-8°. Cette sainte fille, née dans l'île de Chio, était du tiers-ordre de Saint-Dominique. Sa 'Vie' avait été écrite en espagnol par Jean-Pierre de Sarragosse, et depuis traduite en français. Raiss la mit en latin. | *Cœnobiarchia crispiniensis*, Douai, 1642, in-4°: c'est l'histoire de la vie des abbés du monastère de Crépin, abbaye de l'ordre de Saint-Benoit en Hainaut; | *Vita sancti Landelini, abbatis et fundatoris crispiniensis*. Saint Landelain vivait au VIIIe siècle, et fonda l'abbaye de Lobes et celle de Crépin. Ce dernier ouvrage est son histoire. | *Vita sancti Ayberti, crispiniensis ascetæ et reclusi*. Raiss donna en outre une nouvelle *Édition* avec corrections et augmentations du livre intitulé: *Cœnobiarchia ogniacensis Francisci Moschi*, Douai, 1636. Il mourut à Douai, le 6 septembre 1644.

RAITSCH (Jean), savant servien, né en 1726 à Karlovitsch,

mort en 1801 à Kovila, où il était archimandrite du couvent de Saint-Michel-Archange, a fait des recherches sur l'histoire ancienne de son pays. On lui doit | une *Histoire des divers peuples slaves*, en langue slave, Vienne, 1794, 4 vol. in-8°; | une *Relation* de ses voyages | et des *Fragments* pour servir à l'histoire de Servie.

* RALLIER (Louis-Antoine-Esprit), doyen des députés de la chambre de 1827, mort à Fougères, sa patrie, en 1829, à l'âge de 80 ans, devint capitaine du génie; envoyé à Saint-Domingue, il y fit exécuter plusieurs travaux d'art. Après avoir été officier municipal et administrateur du district de Fougères, il fut député, en 1795, au conseil des Anciens, et devint un des inspecteurs de la salle. Sorti de ce conseil en 1799, il fut réélu à celui des Cinq-Cents, à la suite de la crise du 30 prairial. Il se montra favorable à la révolution du 18 brumaire, et passa au corps législatif, où il siégea jusqu'au 20 mars 1815; mais il n'accepta aucune fonction pendant les cent-jours. En 1827, ses concitoyens l'ayant nommé député, il se fit remarquer par des opinions modérées et pacifiques. Rallier profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour se livrer aux sciences et aux lettres. C'était d'ailleurs un homme bienfaisant. Nous citerons parmi ses ouvrages : | *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12; | *Epître à la rime*, 1808, in-8°; | *Mémoires sur les frittes de verres de l'Ecosse*, 1809; | *Œuvres politiques et morales*, 1813. Il passe encore pour être auteur de cinq *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

* RALPH (James), historien et poète anglais, vit le jour, à ce que l'on croit, dans l'Amérique septentrionale; mais on ignore quels furent ses parents et l'année de sa naissance. Il paraît qu'il appartenait à une famille pauvre et obscure, et qu'il ne dut qu'à ses talents la considération dont il jouit. Il fut d'abord maître d'école à Philadelphie; mais, cet état ne convenant guère ni à son activité naturelle ni à son génie, il vint s'établir à Londres au commencement du règne de George II. Le premier ouvrage qu'il publia est un poème intitulé *la Nuit*, qui eut peu de succès : Pope en fait mention dans sa 'Dunciade'; mais ce n'est pas pour en faire l'éloge. Il donna ensuite quelques pièces de théâtre qui ne réussirent point. Il fut plus heureux en prose. Il écrivit dans plusieurs journaux, et ses 'articles' furent goûtés du public : ses *pamphlets* politiques eurent aussi un grand succès, par le style, par la justesse de sa critique et la finesse des aperçus. Son *Histoire d'Angleterre* a encore mieux établi sa réputation. Le règne des Stuarts surtout est comparable à ce qu'ont produit de mieux les plus célèbres historiens modernes. La mort du prince de Galles, son protecteur, lui enleva toute espérance d'avancement; accablé de chagrin, il mourut dans la même année 1762.

RAMAZZINI (Bernardin), né à Carpi, dans le Modenais, en 1633. Après avoir exercé avec succès la médecine à Rome et à Carpi, il alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue; il mourut à Venise, en 1714, à 81 ans. [Le sénat de Venise, quoiqu'il eût perdu la vue, le nomma à l'âge de 71 ans président du

collége de médecine de cette ville, premier professeur de médecine-pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur, et il continua encore ses cours pendant six ans.]. Son humeur était douce; et, quoique sérieux et réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendaient sa conversation fort utile. On a de lui : | une *Dissertation* latine *sur les maladies des artisans;* | un *Traité* latin *de la conservation de la santé des princes;* et plusieurs autres ouvrages de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres, en 1716, in-4°, et à Naples en 1739, 2 vol. in-4°. Un de ses principes était que, pour conserver la santé, «il fallait varier ses occupations et ses exercices». Sa vie est à la tête de ses œuvres.

RAMBALDI (Jean-François), poète latin, né à Vérone vers 1520, avait de vastes connaissances et un talent particulier pour la poésie latine; mais une imagination trop vive et trop féconde nuisit souvent à ses succès. Il écrivit la plupart du temps sur des sujets scientifiques, et parmi ses nombreux ouvrages on cite : | *Physiologicorum libri duo;* | *Meteorologicorum libri duo;* | *De sensibus libri duo;* | *De universo;* | *De bona fortuna*, etc. On ignore l'époque de sa mort.

* RAMBAUD DE VACHÈRES, troubadour provençal, un des plus célèbres du XIIIe siècle, naquit d'une famille honnête du pays d'Orange. Ses talents poétiques lui donnèrent accès auprès du prince Guillaume de Baux, dont il captiva la bienveillance. Il eut un autre puissant protecteur dans le marquis de Montferrat, et, en 1204, il le suivit à la Terre-Sainte. Le marquis l'avait créé chevalier, et après avoir conquis Salonique sur les Turcs, il en donna le gouvernement à Rambaud. Le poète chanta cette croisade dans un *poème* dont les vers respirent l'ardeur guerrière du temps et l'enthousiasme de la gloire. Ses autres pièces les plus connues sont des *sirventes* et un poème intitulé *la Caros*, qu'il avait composé pour Béatrix, sœur du marquis, dont il était épris.

*RAMBERT (Gabriel DE SAINT-), naquit à Pontarlier vers 1620. Il était issu d'une famille noble, et entra dans sa première jeunesse, en qualité de page, auprès du marquis de Leganès, grand d'Espagne, et gouverneur du Milanais. Il quitta ce seigneur quelque temps après pour entrer comme intendant chez le duc d'Orscholt, prince d'Aremberg. On ne connaît pas d'ailleurs de détails bien intéressants sur la vie de cet écrivain. On croit seulement qu'il était un admirateur enthousiaste de Descartes, à en juger par le titre de l'ouvrage suivant, écrit dans un assez bon style : *Conformité des principes de Moïse dans la création du monde avec les principes de la philosophie de Descartes*, Utrecht, 1717, in-12. La conformité de ces principes n'y paraît pas assez bien établie, et on peut considérer ce livre comme un effort de l'imagination. Rambert mourut vers 1700.

RAMBOUILLET (Catherine DE VIVONNE, femme de Charles d'Angennes, marquis DE), qu'elle avait épousé en 1600, fut une dame aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens de lettres fréquentaient

son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeait la prose et les vers, mais ce n'était pas toujours le goût qui présidait à ces jugements. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal, d'ailleurs respectable par les qualités personnelles de celle qui y présidait, et à qui l'on ne pouvait rien reprocher que la formation de ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses, et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes. (*Voy.* ce nom.) Le marquis de Rambouillet était mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal-de-camp. Il avait été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour conclure la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. (*Voy.* SAINTE-MAURE.)

RAMBOUTS (Théodore), peintre d'Anvers, mort en 1642, excellait dans le petit. On admire dans ses ouvrages la légèreté et la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées et plaisantes. Il a représenté des " preneurs de tabac, des buveurs ", etc.

RAMBURES (David, sire DE), chambellan du roi, et grand-maître des arbalétriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), célèbre musicien français, naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris de son père, qui était organiste, il suivit les opéras ambulants de province. [Le directeur était un Italien qu'il avait connu à Milan, où Rameau s'était rendu pour visiter l'Italie.] A l'âge de 17 à 18 ans, il commença ses essais, et comme ils étaient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui était alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville, et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, c'est-à-dire le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu, et presque le rival de Marchand. Il s'arrêta quelque temps à Dijon, sa patrie, et y toucha l'orgue de la Sainte-Chapelle. Il demeura beaucoup plus longtemps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y était faite y attira Marchand, qui voulut l'entendre. « Rameau, dit ce célèbre musicien, a plus de main que moi, mais j'ai plus de tête que lui. » Ce discours rapporté à Rameau l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnaître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importants de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après, il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvait pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique.

C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'harmonie*, 2 vol. in-4° : ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple et unique, mais très-lumineux, la base fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, et devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il était désigné pour être décoré de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux que par ses talents. Quinault avait dit « qu'il fallait que le musicien fût le très-humble serviteur du poète. — Qu'on me donne la gazette de Hollande, dit Rameau, et je la mettrai en musique. » Il disait vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poèmes qu'il a mis au théâtre de l'Opéra, et qui ont eu le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entre eux. Rameau a moins de ces beautés lâches et molles, qui sont si fatales aux bonnes mœurs, et est en général plus noble, majestueux et sublime ; quoiqu'il ne soit pas exempt du reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence et à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui : | *Code de musique*, 1760, 2 vol. in-4° ; | plusieurs *Recueils de pièces de clavecin*, admirées pour l'harmonie, | et des *Opéras*. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement et gauchement sur les principes et les talents de Rameau. On peut voir là-dessus *Les bévues, erreurs et méprises de différents auteurs célèbres en matière musicale*, par M. Lefebvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur, que d'Alembert n'était pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure ; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique ; et il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion : « Bien des personnes ont apprécié l'immortel secrétaire de l'académie française, en le considérant comme bel-esprit, comme écrivain, comme philosophe : mais ce que bien des gens ignorent, c'est que dans cette volumineuse compilation de toutes les connaissances humaines, dans ce fameux *Dictionnaire encyclopédique*, où les arts et les sciences dorment pêle-mêle comme au fond d'un vaste tombeau, la musique se trouve ensevelie de sa propre main. » [Rameau a commencé à travailler à Paris, dans les *opéras* de la foire Saint-Germain, composés par Piron, son compatriote, qui avait remplacé Lulli dans le grand opéra, et débuta par *Hippolyte* ou par *Samson*. Outre plusieurs *Motets* et *Cantates*, Rameau a donné à l'académie de musique trente *Opéras*.]

* RAMEL (Jean-Pierre), maréchal de camp, né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées lorsque son

frère Pierre, officier-général, fut traîné à l'échafaud (1794). Jean-Pierre, rendu à la liberté après une captivité de 16 mois, obtint le grade d'adjudant-général, fit la campagne du Rhin sous Moreau, et défendit le fort de Kehl dont il avait le commandement. En 1797 il fut nommé commandant des grenadiers de la garde du corps législatif; et la conspiration de Brottier et Laville-Heurnois, qu'il dénonça, lui valut un décret portant *qu'il avait bien mérité de la patrie.* Compris dans la proscription du 18 fructidor, il se laissa arrêter sans opposer aucune résistance. Transporté à Caïenne ainsi que Pichegru et les autres proscrits, il parvint à s'évader le 3 juin 1798, avec quelques-uns de ses compagnons: ils s'étaient jetés la nuit dans un frêle esquif sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigation pendant laquelle ils eurent à souffrir tour-à-tour les horreurs de la faim et du naufrage, ils parvinrent le 10 à prendre terre au fort de Monte-Krick, sur la colline anglaise de Surinam. Ramel s'embarqua pour l'Angleterre, et fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés.* Après le 18 brumaire il rentra en France, où il vécut ignoré jusqu'en 1806, qu'il fut employé comme adjudant en chef de l'état-major dans l'armée de Portugal. Elevé au grade de maréchal de camp en 1814, il commandait à Toulouse, lorsqu'il y fut blessé grièvement dans une émeute populaire, le 15 août 1815. Il mourut deux jours après des suites de ses blessures, sans avoir voulu nommer ses assassins.

RAMELLI (Augustin), ingénieur et machiniste italien du XVI[e] siècle, allia l'étude des beaux-arts avec le bruit des armes. Il vint en en France, et fut pensionné par Henri III. On admire quelques-unes de ses machines, et on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en français, in-fol., 1588, sous ce titre: *Le diverse ed artificiose machine di Augustino Ramelli.* Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les curieux d'inventions mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures.

RAMESSES, roi de la Basse-Egypte, quand Jacob y alla avec sa famille. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même l'objet de beaucoup de conjectures. On trouve dans les anciens auteurs plusieurs autres rois d'Egypte nommés *Ramessès.* C'est à l'un d'eux que l'on attribue (peut-être mal à propos) le magnifique obélisque de 115 pieds de haut que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, et que Constance, son fils, fit élever à Rome, 18 ans après. Les Goths, saccageant cette ville l'an 409, renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de Sixte V: ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de Saint-Jean-de-Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes.

* RAMLER (Charles-Guillaume), poète allemand, né 1725 à Colberg en Poméranie, d'une famille pauvre qui le plaça dans la

maison des Orphelins de Stettin, d'où il passa à celle de Halle, termina ses études dans l'université de cette dernière ville. En 1746, il alla se fixer à Berlin, où Gleim lui procura une place de précepteur. Son mérite lui valut bientôt la chaire de professeur de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets, et celle de membre de l'académie des sciences. En 1787, il fut chargé avec Engel de la direction du théâtre; mais le mauvais état de sa santé l'obligea d'y renoncer en 1796, et il mourut le 11 avril 1798 d'une phtisie pulmonaire. Le *Recueil des poésies de Ramler* a été publié par son ami Goekingk, 1800-1801, 2 vol. in-8°; avec une *notice biographique* très-intéressante sur ce poète. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse, il a quelquefois sa noblesse; mais on y chercherait en vain sa légèreté et sa grâce; il réussissait dans les odes et les chansons. On remarque: son *Ode sur le retour du roi*; | *Prédictions de Glaucus*; | *le Triomphe*; | *Odes à la paix, à la concorde, à la muse; etc.* Sa *traduction complète des odes d'Horace* fut publiée à Berlin en 1800. On a encore de lui: | une *Traduction* du *Cours de belles-lettres* de le Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps le principal ouvrage classique des Allemands, Leipsick, 1758; 5e édition, 1805; | *Chansons des Allemands et anthologie lyrique*, Berlin, 1766, 3 vol. in-8°; | *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766, in-8°; | *Extraits de Martial en latin et en allemand*, première partie, Leipsick, 1787, in-8°; | *Choix d'Idylles de Gessner*, mises en vers, 1787, in-8°; *Le premier Navigateur*, du même, mis en vers, Berlin, 1789; | *Mythologie abrégée*, etc., Berlin, 1770, 2 vol. in-8°, 2e édition, 1808; | *Recueil de fables*, Leipsick, 1790, 2 vol. in-8°; | *Epigrammes de Longau*, avec des augmentations et des remarques, 1791, 2 vol. petit in-8°; | *Extrait de Catulle*, en latin et en allemand, 1793, in-8°; | *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*, avec des remarques par Ramler. Il s'est encore consacré à revoir et à corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses. Ses principaux travaux en ce genre sont relatifs aux anciennes *chansons* des Allemands, à leurs *épigrammes*, à un recueil de *Fables*, aux *Idylles* et aux autres *poèmes* de Gessner.

* RAMMOHUN-ROY (Lerajah), descendait d'une famille illustre et antique de brahmines, qui avait, il y a 140 ans, quitté les fonctions du ministère des autels pour se livrer à des occupations temporelles. Il étudia le persan et l'arabe, puis le samscrit, suivant l'usage de la caste à laquelle il appartenait. A seize ans, il avait déjà composé un ouvrage sur le *Système d'idolâtrie des Hindous*. A 20 ans, il commença à fréquenter les Européens et à étudier leurs mœurs et leurs lois. Cette étude lui fit donner la préférence à leur philosophie, et dès-lors il ne cessa de combattre l'idolâtrie et la superstition de ses compatriotes, sans cependant attaquer directement le brahmanisme. Ce ne fut qu'en 1830 qu'il put satisfaire son vif désir de visiter l'Europe. Il aborda en 1831 en Angleterre,

au moment où on allait discuter le renouvellement de la charte de la compagnie des Indes; il était chargé d'une mission du grand-mogol auprès du conseil privé. Rammohun-Roy, qui, comme il le disait lui-même, voyageait pour rechercher la vérité, écrivait et parlait dix langues, tant de l'Orient que de l'Europe. Il visita la France en 1832. Ce savant a publié des ouvrages en samscrit, arabe, persan, bengali et anglais. Les plus beaux sont la *Traduction* des *Vedas*, et une *Grammaire*, en anglais, *de la langue bengali*. Il s'occupait encore de travaux importants quand la mort le frappa dans un âge peu avancé, le 29 septembre 1833, à Stappleton-Park, près Bristol.

* RAMOND DE LA CARBONNIÈRES (Le baron Louis-François-Elisabeth), conseiller d'état et membre de l'Institut, né à Strasbourg le 4 janvier 1755, fut d'abord attaché au cardinal de Rohan. Il faisait partie de la garde du roi lorsque la révolution éclata. Nommé, en 1791, député de la ville de Paris à l'assemblée législative, il y défendit faiblement la monarchie. Après la journée du 10 août, il fut obligé de quitter Paris pour échapper aux proscriptions de 1793. Il fit alors un voyage dans les Pyrénées pour suivre ses études scientifiques, et après la mort de Robespierre, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des Hautes-Pyrénées. Le sénat conservateur l'appela au corps législatif en 1800, et il y siégea jusqu'à l'année 1806, qu'il fut nommé préfet du département du Puy-de-Dôme. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1814. Le roi le nomma en 1815 maître des requêtes, et en 1818 conseiller d'état. Il mourut à Paris le 4 mai 1827. On a de lui : | *Lettres de M. W. Coxe à M. de Melmoth, sur l'état politique civil, et militaire de la Suisse*, traduites de l'anglais, et augmentées des Observations faites par le traducteur dans le même pays, 1781, 2 vol. 8°; | *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, insérées dans une traduction des *Lettres de M. Coxe sur la Suisse*, 1789, 2 vol. in-8°; | *Opinion sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, leur ordre naturel, leur stabilité relative, leur révision solennelle*, 1791, in-8°; | *Voyage au Mont-Perdu*, 1801, in-8°; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4°, et plusieurs autres *Mémoires* insérés dans ceux de l'Institut. On dit que c'est Ramond qui a donné à Lafayette le titre de *fils aîné de la liberté*.

* RAMOS PAREJA, et non PERERIA (Barthélemi), réformateur de la musique, naquit à Salamanque vers 1535. Il était aussi habile dans la théorie que dans la pratique de cet art. Nicolas V, ayant fondé à Bologne la chaire de musique appela, en 1582, Pareja pour l'occuper. Malgré les nombreux partisans de Guido-Aretino, il eut le courage de démontrer à l'Italie la fausseté du système de celui-ci, et les erreurs qui en étaient et en devaient être la conséquence. Il publia, pour le prouver, son *Traité de la musique*, Bologne, 159...., qui, après avoir été vivement combattu par les *guidistes*, fut généralement adopté, d'abord en Italie, et ensuite dans toute l'Europe. Pareja a composé plusieurs

savants morceaux, comme des *Motets*, des *Psaumes*, des *Cantiques*, etc., qui se conservent encore à Bologne : le célèbre P. Martini fit l'acquisition d'une grande partie, qui se trouvent à la bibliothèque musicale du couvent de Saint-François, à Bologne. Pareja mourut dans cette ville vers 1610.

* RAMOS (Don Henri), militaire et écrivain espagnol, né à Alicante en 1758, entra d'abord dans l'artillerie, et ensuite dans la garde royale espagnole, où il parvint au grade de capitaine, avec le titre de colonel, et puis de brigadier, ou général de brigade. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780), et contre la république française (1793). Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure; et il cultiva avec un égal succès les sciences exactes et la poésie. Il parut très-versé dans la géométrie, et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid en 1801. Ses talents et la bonté de son caractère le firent généralement regretter. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les plus connus, comme : | *Eléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8°; | *Eléments de géométrie à l'usage des gardes royales*, ibid., 1787, in-4°; | *Instructions pour les élèves d'artillerie*, *ibid.*, 1788; | un *Éloge du marquis de Santa-Cruz*, *Madrid*, 1780, | *Gusman*, tragédie en 3 actes, Barcelonne, 1780, in-8°; | *Pélage*, tragédie en 3 actes, Madrid, 1784. Ces deux pièces obtinrent du succès. Il y a une autre tragédie du nom de *Pélage*, par Quintana. | *Le Triomphe de la vérité*, poème fort bien écrit, et plein de verve. Le style surtout a mérité l'éloge des littérateurs espagnols.

* RAMPEGOLO (Ant.), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, vivait dans le XV[e] siècle, et fut un des plus forts théologiens de son temps. Il disputa contre les hussites au concile de Constance. On a de lui un ouvrage intitulé : *Biblia aurea*, dont il y eut plusieurs éditions, et auquel Clément VIII fit subir des corrections.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Huy dans la principauté de Liége, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons d'Ecriture sainte. Il fut président du collége de Sainte-Anne et du grand collége. Il termina, le 4 mars 1641, sa vie qui avait toujours été édifiante. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, qui contient d'excellentes remarques, Louvain, 1631-33-34, 3 vol. in-4°.

RAMPINELLI (P.-D. RAMIRO), religieux de la congrégation du Mont-Olivetain, né à Brescia en 1697, mort en 1759, s'adonna à l'étude des mathématiques, et fut professeur à Padoue et à Pavie. On a de lui : *Lezioni d'ottica*, Brescia, 1760, in-4°; et il a laissé Mss. des *Instituzioni di meccanica e di statica*.

RAMSAY (Charles-Louis), gentilhomme écossais, est auteur d'un ouvrage latin, intitulé : *Tacheographia*, ou *l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en français, et publié dans ces deux langues à

Paris en 1681. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. (*Voyez* TIRON.)

* RAMSAY (Jacques), chapelain dans la marine, et vicaire de Teston, dans le comté de Kent, mort en 1789, à l'âge de 56 ans, a laissé des *Sermons* pour les marins, et plusieurs *Traités* sur la traite des nègres.

RAMSAY (André-Michel DE), chevalier-baronnet en Écosse et chevalier de St-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Écosse en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques et pour la théologie. Il aperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir long-temps flotté sur la vaste mer des opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumières de l'illustre Fénelon, archevèque de Cambrai, qui le fixa dans la religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connaître en France et dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçaient d'heureuses dispositions. Le roi d'Angleterre, Jacques II, l'appela en 1724, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfants; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite celle du prince de Turenne. Il s'en acquitta avec succès, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1743, à 57 ans. Ramsay était un homme estimable; mais il prêtait beaucoup à la plaisanterie par ses airs empesés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont : | *L'Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénelon, archevêque de Cambrai*, in-12. Elle fait aimer ce digne évêque. | *Essai sur le gouvernement civil*, in-12; | *Le Psychomètre, ou Réflexions sur les différents caractères de l'esprit*; | *Les Voyages de Cyrus*, 1730, in-4°, et 2 vol. in-12 : écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénelon et d'autres écrivains, sans les citer. Il y a à la fin un *Discours sur la mythologie des anciens*, savant et estimé; | *Plan d'éducation*, par l'auteur des *Voyages de Cyrus*, en anglais; | plusieurs petites *Pièces* de poésies, en anglais; | *L'Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4°, et Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage : on y voit des portraits bien dessinés et des parallèles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchâssées. | Un ouvrage posthume, imprimé en anglais à Glascow, sous ce titre : *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très singulières, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est par-

faitement d'accord avec la croyance de Fénelon, et même * avec les décisions de l'Eglise *; par le second de ces accords, on peut juger du premier; il est de plus très-naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes et importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célèbre; s'il les a trouvées dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénelon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent cet ouvrage comme faussement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie et de la philosophie. (*Voy.* Brotier, Racine.) | Un *Discours sur le poëme épique*, dans lequel l'auteur adopte le système de La Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*.

* RAMSAY (Alain), poète anglais, naquit en 1696 à Peebles, en Ecosse. Sa famille étant fort pauvre, il ne put recevoir aucune éducation. Forcé de pourvoir à sa propre subsistance, il entra chez un barbier, où il servit à titre de garçon pendant quelques années. Mais comme il avait de l'esprit naturel et beaucoup de vivacité dans ses saillies, plusieurs de ses pratiques lui conseillèrent de faire quelques études et de se livrer à l'art dramatique. Elles lui procurèrent des secours à l'aide desquels il put prendre des leçons de grammaire et de rhétorique, en même temps qu'il lisait les poètes classiques de sa nation. Ayant passé à Londres, il y débuta par quelques poésies légères qui furent bien reçues. Il donna ensuite des comédies qui réussirent également; la meilleure est une pastorale intitulée *The gentel Shepherd*, le gentil berger. Il a aussi laissé un recueil de *Poésies fugitives*, où l'on trouve de la grâce et de la facilité. Ramsay avait un caractère doux et modeste, et il se fit aimer de tous les poètes de son temps. Il amassa une honnête fortune, dont il eut le bon sens de ne point abuser, comme font la plupart de ses collègues.

RAMUS, ou La Ramée (Pierre), naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étaient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. A l'âge de huit ans, il vint à Paris, d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le troisième, il fut reçu domestique au collége de Navarre. Il employait le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connaissances pour aspirer au degré de maître ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse, que « tout ce qu'Aristote avait enseigné n'était que faussetés et chimères ». Assertion ridicule et plus extravagante dans sa généralité que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, et l'accusa d'énerver la philosophie, en décréditant le philosophe grec.

L'affaire fut portée au grand conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1543, et peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galères. Il fut bafoué, joué sur les tréteaux, et il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita, l'année d'après, de l'occasion de la peste qui ravageait Paris, pour recommencer ses leçons. Les colléges étaient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement pour l'exclure du collége de Presle; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vaqué au collége royal, Ramus les obtint en 1551, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et française. On prononçait alors en latin le *Q* comme le *K*, de façon qu'on disait *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quanquam* : il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre Q, disait un mauvais plaisant à ce sujet, fait plus de 'Kankan' que toutes les autres lettres ensemble. » Ramus était protestant, et l'était jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettait le libre exercice de la religion, il brisa les images du collége de Presle, disant 'qu'il n'avait pas besoin d'auditeurs sourds et muets'. Action contraire à l'ordre public et aux droits de la religion établie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenait, les catholiques pillaient sa bibliothèque à Paris, et dévastaient son collége. Ils le poursuivirent dans son asile, où il ne cessait d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collége de Presle et dans sa chaire qu'après la mort du duc de Guise, en 1563. Ayant pris ouvertement les armes contre l'état, il se trouva en 1567 à la bataille de Saint-Denis, où il manqua périr. Cependant à la paix il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il avait demandé la chaire de théologie de Genève; Théodore de Bèze écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir : Ramus, d'un esprit toujours inquiet et tracassier, aussi mécontent des protestants que des catholiques, avait projeté une réforme dans le calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la St-Barthélemi en 1572 (1). Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Il était âgé de 69 ans, sans avoir été marié. On a de lui : | deux livres d'*arithmétique* et vingt-sept de *géométrie*, fort au-dessous de sa

(1) Il s'était caché dans une cave; un de ses ennemis l'y découvrit au bout de deux jours. Ramus lui demande la vie; l'autre consent à la lui vendre, et après lui avoir pris son argent, il le livre à ses satellites, qui l'égorgèrent et le jetèrent par la fenêtre.

réputation; | un traité *De militia Cæsaris*, 1559, in-8°; | un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 et 1562, in-8°; | *Grammaire grecque*, 1560, in-8°; | *Grammaire latine*, 1559 et 1564, in-8°; | *Grammaire française*, 1571, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages. *Voyez* OSSAT (D').

RAMUS (Jean), né à Tergoes en Zélande, en 1535, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut le 25 novembre 1578 à Dôle, où il était allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avait offerte. On a de lui: | une *Traduction* du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poëme attribué à Hésiode: cette traduction est insérée dans l'édition de ce poëte faite à Bâle; | *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4°, et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus était éloquent et méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, et en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO ou RANNUSIO (Jean-Baptiste), historien, secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, est auteur: | d'un *traité De Nili incremento*; | d'un *Recueil de voyages maritimes*, en 3 vol. in-fol., enrichis de préfaces, de dissertations et de notes. Cette collection est en italien. Pour l'avoir complète, il faut que le 1er volume soit de 1574, le 2e de 1565, et le 3e de 1554, à Venise. Ramusio servit sa république avec autant de zèle que d'intelligence pendant 43 ans. [Il remplit avec succès plusieurs missions importantes en France, en Suisse et à Rome.]

RANCÉ (Dom Armand-Jean LE BOUTHILLIER DE), né à Paris en 1626, était neveu de Claude Le Bouthillier de Chavigni, secrétaire d'état, et surintendant des finances. [La famille des Bouthillier tenait son nom de la charge d'échanson qu'elle avait exercée à la cour de Bretagne.] Rancé fit paraître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des *Poésies* d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1639, in-8°. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, et s'y livra à toutes les passions et surtout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, dont il ignorait la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat: on l'avait séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avait fait faire, était trop petit. (Voyez les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de Rancé, par Daniel de la Roque*, Cologne, 1685, in-12.) [Ce récit est essentiellement faux: l'abbé de Rancé avait passé toute la nuit auprès de la malade (madame de Montbazon), et l'avait

exhortée à remplir les devoirs de la religion. Elle mourut de la rougeole.] D'autres prétendent que l'aversion de Rancé pour le monde fut causée par la mort ou par les disgrâces de quelques-uns de ses amis, ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devaient naturellement le percer, donnèrent dans le fer de sa gibecière. [La mort du duc d'Orléans, son protecteur, et dont il était l'aumônier, lui causa un vif chagrin. Ce fut peu de temps après cette perte qu'il renonça au monde.] Du moment qu'il projeta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Comminges. Leurs avis furent différents; celui du dernier fut qu'il embrassât l'état monastique. Le cloître ne lui plaisait point alors; mais après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300 mille livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris, et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont, et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Citeaux. Les religieux de ce monastère n'y vivaient pas selon leur règle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, et fait profession l'année d'après, âgé de trente-huit ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la règle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Citeaux ce qu'il avait fait dans le sien; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le réformateur les priva des amusements les plus permis. L'étude leur fut interdite, la lecture de l'Ecriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique;* ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur et le doux et savant Mabillon (*voy.* l'article de celui-ci). Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme fameux une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimait de cette sorte : « Enfin, voilà M. Arnauld mort! après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on dise, voilà bien des questions finies. Son érudition et son autorité étaient d'un grand poids pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J.-C.! » Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, et les jansénistes ne lui pardonnèrent jamais. La part qu'il

prit aux démêlés théologiques entre Bossuet et Fénelon, et qui se réduit à deux lettres très-courtes adressées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avait écrites, lui attirèrent des vers très-piquants de la part du duc de Nevers (*voyez* ce nom). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspirait aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui, ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé, l'accusa de jansénisme, de caprice, de hauteur; mais, malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez et de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédait de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant, mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, et ne s'arrête pas à les approfondir. « Sans rien ôter à sa piété, dit un écrivain très-impartial, ni à ses vrais talents, on peut dire que c'est le feu, l'imagination, la facilité et l'élégance qui dominent dans ses écrits, et que si personne ne s'exprime avec plus de grâce, et ne tourne une pensée en plus de manières intéressantes, il ne pense pas toujours aussi parfaitement qu'il s'exprime, il ne médite pas assez les choses, et ne fait souvent qu'effleurer les matières. » Dans le temps qu'il était lié avec les jansénistes, il adopta plusieurs de leurs opinions sur parole, et avança des choses qui ne peuvent avoir été le résultat de son jugement propre. C'est ainsi qu'il attribuait aux décisions des casuites les désordres de la plupart des pécheurs qui venaient se jeter entre ses bras : « comme si les consciences cautérisées, dit l'abbé Bérault, qui allaient chercher leur dernier remède à la Trappe, s'étaient fort occupées auparavant de la lecture des moralistes ». Il y a toute apparence que l'abbé s'en était peu occupé lui-même, ou du moins n'avait pas étudié leurs sentiments dans les sources. (*Voyez* Buzembaum, Escobar, Pascal.) L'ambition avait été sa grande passion avant son changement de vie : il tourna ce feu qui le dévorait du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeait un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivait continuellement en réponse aux leurs occupèrent une partie de sa vie. Voltaire a dit, « qu'il s'était dispensé, comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe d'ignorer ce qui se passe sur la terre » : mais on peut dire, pour l'excuser, que sa place l'obligeait à ces relations, et qu'il s'en servait souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de

reconnaître dans ses démarches les plus louables un air d'éclat et d'ostentation, que la sainteté chrétienne évite pour l'ordinaire avec tant de soin. On a de lui : | une *Traduction* française des OEuvres attribuées à saint Dorothée ; | *Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12 ; | *Abrégé des obligations des chrétiens ;* | *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, 4 vol. in-12 ; et des *Conférences* sur le même sujet, aussi en 4 vol. ; | *Instructions et maximes*, in-12 ; | *Conduite chrétienne*, composée par Mme de Guise, in-12 ; | un grand nombre de *Lettres spirituelles*, en 2 vol. in-12 ; | plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques ; | *Relations de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquels on en a ensuite ajouté 2 ; | les *Constitutions et les règlements de l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12 ; | *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 vol. in-4°, avec des 'Éclaircissements' sur ce livre, 1685, in-4°....... Voyez les 'Vies' de l'abbé Rancé, composées par Meaupou, par Marsollier, et par dom Le Nain, et le *Genuinus character P. Armandi Joannis Rancœi*, par Inguimberti. On peut consulter aussi l'*Apologie de Rancé* par dom Gervaise, contre ce qu'en dit dom Vincent Thuillier, dans son Histoire de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1er des OEuvres posthumes des pères Thierri Ruinart et Jean Mabillon. Il y a d'excellentes réflexions dans cette apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la 'Vie' de Rancé, livre 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1713, in-4°, pour le disculper du soupçon de jansénisme, et la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux 'Lettres' à Mme de Saint-Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa réponse aux jansénistes qui avaient attaqué son Mandement pastoral de l'an 1710. Rancé avait été favorable au parti, et avait contribué à répandre, avant sa conversion, les 'Lettres provinciales' ; mais dès qu'il connut la secte, il s'en détacha. Cependant quelques hommes sévères auraient voulu que, ayant connu l'erreur, il se fût appliqué à la démasquer, et que, non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité et d'éclat ceux qui pouvaient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa réserve, dit un historien très-orthodoxe, ne plut à aucun des partis, ou plutôt elle les choqua l'un et l'autre, et les lui mit presque également à dos. Tant la neutralité en matière de foi, ne fût-elle qu'apparente, fait de fâcheuses impressions dans les esprits. Toujours elle répand sur les vertus même les plus éclatantes, des ombres que les meilleurs apologistes ensuite ne réussissent pas toujours à dissiper. »

RANCHIN (Étienne), né vers 1500, mort en 1583 à Montpellier, où il professait le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum juris*, traduit en français, à Genève, 1709, in-fol.

RANCHIN (Guillaume), parent du précédent, était avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Révision du Concile*

de *Trente*, in-8°. Ce livre, imprimé en 1600, a inspiré des soupçons sur sa catholicité; plusieurs ont même assuré que Ranchin était réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, et que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là.—Il ne faut pas le confondre avec Henri Ranchin, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédents, auteur d'une assez mauvaise 'Traduction des Psaumes' en vers français, 1697, in-12.—Un autre Ranchin, conseiller à la chambre de l'édit, et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style faible, mais facile.

RANCONNET (Aimar de), fils d'un avocat de Bordeaux, se rendit très-habile dans le droit romain, dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président à celui de Paris. Le président de Ranconnet écrivait bien en grec et en latin; et, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le 'Dictionnaire' qui porte le nom de 'Charles Étienne'. Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Ranconnet y porta les OEuvres de Sulpice Sévère, et y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la 'Vie' de saint Martin de Tours. L'application n'était pas juste; si les priscillianistes avaient porté, comme les protestants, le fer et le feu dans le sein de l'état, saint Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connaissait mieux que lui les nouvelles sectes, Ranconnet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avaient assailli et avaient rempli ses jours d'amertume : la misère le réduisit à être simple correcteur des Etienne; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à Nicot et Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

* RANÇONNIER (Jean), jésuite missionnaire, né en Bourgogne en 1600, embrassa la règle de saint Ignace en 1619, partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, auprès d'une peuplade appelée 'les Itatines', qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade, dont il fut l'apôtre et le législateur. On a du P. Rançonnier des *Lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, publiées à Anvers en 1636, in-8°, fort rare.

*RANDELPHE (John), membre du congrès des Etats-Unis et ancien ministre plénipotentiaire de la république américaine en Russie, mourut le 24 mai 1833, à Philadelphie, à l'âge de 60 ans. Avant d'expirer, il accorda, par une disposition testamentaire, la liberté aux nombreux esclaves qu'il possédait dans les états du Sud. Il laisse une fortune de près d'un million de dollars.

RANDOLPH (Thomas), poète anglais, natif de la province de

Northampton, mort en 1645, est auteur de diverses *Poésies* qui lui ont mérité la seconde ou troisième place sur le Parnasse britannique.

* RANDON DE PULLY (Charles-Joseph, comte), lieutenant-général, né le 18 décembre 1751, mort à Paris le 30 avril 1832, entra au service militaire au sortir du collége. Lieutenant-colonel du régiment de cavalerie royal-cravate, il en devint colonel le 5 février 1792, fut nommé le 19 septembre de la même année général de brigade, et le 8 mars 1793 général de division. Sous les ordres de Beurnonville, il fit la campagne de 1792, et contribua à l'occupation des hauteurs de Waren. Le 15 décembre de la même année, il s'empara avec 1,200 hommes de la montagne de Ham, qui était hérissée de canons et défendue par 3,000 Autrichiens. L'année suivante, il eut le commandement du corps des Vosges. Après le 18 brumaire, nommé commandant d'une division à l'armée d'Italie, il franchit le Spulgen avec hardiesse dans le mois de décembre 1800. L'année suivante, il remplaça à Storo la division du général Rochambeau, et concourut à la prise de Saint-Alberto. Après l'armistice, il fut placé dans le Tyrol italien. Pendant la campagne de 1805, il se distingua surtout au passage du Tagliamonte à la tête d'une division de cuirassiers. En 1809, il prit part aux succès de la campagne d'Autriche. Enfin, en avril 1813, il eut le commandement du premier régiment des gardes d'honneur. Mis à la retraite à l'époque du licenciement général, en 1815, il fut replacé en disponibilité après la révolution de 1830, puis compris dans l'ordonnance du 5 avril 1832, qui donna la retraite aux lieutenants-généraux âgés de 65 ans. Buonaparte avait accordé, en 1809, à ce général, le titre de comte d'empire, et Louis XVIII l'avait fait, en 1814, grand-officier de la Légion-d'Honneur.

* RANFAING (Marie-Elizabeth DE), connue sous le nom de vénérable mère 'Elisabeth-de-la-Croix-de-Jésus', née à Remiremont en 1592, fonda en 1631 l'institut de Notre-Dame-de-Refuge en Lorraine, et mourut à Nanci, le 14 janvier 1649, en odeur de sainteté. Sa 'Vie' a été publiée par Boudon, sous le titre de : *Triomphe de la Croix en la personne de Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus*, Bruxelles, 1686, in-12 : elle a été abrégée par le P. Frizon et par Collet.

* RANGONE-MACHIAVEL (Jean-Baptiste, marquis DE), ministre d'état italien, né à Modène en décembre 1715, se signala en 1731 dans la campagne contre les Turcs en Hongrie. Il fit ensuite la guerre de sept ans comme colonel de la garde, donna les plus grandes preuves de courage le 11 août 1744 à la surprise de Velletri, et sauva par-là l'armée et le duc François III. Ce prince, en reconnaissance de ses services, le nomma quelques années après conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts-et-chaussées, et enfin grand-veneur. Rangone mourut à Florence le 17 octobre 1793. Il cultivait la poésie italienne, et a laissé un poème burlesque et quelques pièces légères, qui n'ont point été imprimées.

RANNEQUIN SUALEM ou REN-

KIN, célèbre machiniste, né à Liége en 1644, s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. [Il était fils d'un charpentier, suivit lui-même cette profession pendant plusieurs années, et c'est presque par son seul génie qu'il se fit un nom.] Il s'agissait de donner de l'eau à Marly et à Versailles, et il fallait pour cela faire monter l'eau au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au-dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5,258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de huit millions. Elle commença à agir en 1682. L'abbé Delille l'a célébrée dans une épître poétique. (*Voyez* MARLY dans le *Dict. géog.*) Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avait exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liége, où l'on en aperçoit encore des traces. Ce château appartenait à M. de Ville, gentilhomme liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, et qu'il se servit, pour l'exécuter, de Rannequin, dont il avait essayé les connaissances dans la mécanique à Modave. Rannequin mourut en 1708.

RANS (Bertrand DE), imposteur célèbre, était un ermite né dans la ville de Reims. Il vécut longtemps fort religieusement dans la forêt de Parthenay, et dans celle de Glacon, près Tournay. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin Ier, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'était environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avait pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avait fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre et de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grèce, et s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte, et pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW (Josias, comte DE), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, était de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée suédoise, vint en 1635 en France avec Oxenstiern, chancelier de Suède, et fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp, et colonel de deux régiments. Il alla servir l'an 1636 au siége de Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; et il défendit vaillamment Saint-Jean-de-Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siége. [Rantzaw fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne sous le duc d'Orléans et puis sous le duc d'En-

ghien (prince de Condé).] En 1640, il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siége d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siége de Gravelines en 1645; il fut fait gouverneur de Dunkerque et reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à son élévation : il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, et fut arrêté le 26 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais, s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfants. Sa valeur était admirable dans les grandes actions; mais elle dédaignait, pour ainsi dire, les petits périls, et il paraissait nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportements qui auraient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort il n'avait plus qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avait faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe :

Du corps du grand RANTZAW tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

RAON (Jean), habile sculpteur parisien, naquit en 1630, étudia d'abord dans sa patrie, et se perfectionna à Rome, où quelques ouvrages qu'il fit lui acquirent de la réputation. De retour à Paris, le roi le chargea de travailler pour les jardins de Versailles, où l'on voit encore quelques statues de cet artiste, qui décèlent du goût et du talent. Il mourut à Paris en 1707, âgé de 77 ans.

RAOUL L'ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, ainsi surnommé à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8°; traduites en français, 1575, en 2 vol. in-8°. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL DE CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire de Tancrède*, l'un des chefs de la première croisade, et auquel il s'était attaché. Il traite de supercherie et d'imposture la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. Raoul mourut vers 1115.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'académie en 1717. Bon Boullongne lui donna les premières instructions de son art, et son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un Mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du Temple, où l'on voyait quelques ouvrages de ce maître. Raoux était bon coloriste; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et souvent des morceaux de caprice.

RAPHAEL Sanzio, l'Homère de la peinture, né à Urbin l'an 1483, le jour du Vendredi saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son père, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin. L'élève devint bientôt égal au maître; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et à Rome il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignait. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenait du Pérugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célèbre architecte, et son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*Ecole d'Athènes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voyait à Rome dans l'église de Saint-Pierre *in Montorio*. Ce grand artiste mourut en 1520, à 37 ans, le même jour qu'il était né. [La plupart des historiens ont attribué sa mort à des excès dans les plaisirs sensuels; mais les documents recueillis par le traducteur italien de l'*Histoire de Raphaël*, publiée à Paris en 1824, et traduite à Milan en 1829, montre que cette opinion n'est pas fondée. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans une pièce ancienne, communiquée au célèbre Missirini, par l'abbé Fr. Cancellieri (*voyez* ce mot). « Raphaël était d'une complexion délicate. Sa vie, quant au corps, ne tenait qu'à un fil, parce qu'il était tout esprit. Ses forces physiques s'étaient grandement affaiblies par les fatigues extraordinaires que lui causaient ses immenses travaux. Ayant été un jour mandé au Vatican, il s'y rendit en toute hâte, et y arriva hors d'haleine, et trempé de sueur. Il demeura long-temps dans les vastes salles à discourir avec le pape sur les constructions de Saint-Pierre : ce qui lui occasiona un refroidissement subit de tout le corps, et par suite une espèce de fièvre pernicieuse, qui l'emporta en peu de jours. » Il fut inhumé à Sainte-Marie de la Rotonde, autrement dite le Panthéon, dans une chapelle de la Sainte Vierge qu'il avait dotée. (*Voyez* 'l'Histoire de Raphaël', par M. Quatremère de Quincy, 2e édition, Paris, 1833).] Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes, tels sont les traits auxquels on peut reconnaître la plupart de ses ouvrages. Michel-Ange avait plus d'imagination et de génie que Raphaël, mais celui-ci avait plus de goût et d'esprit. Raphaël surpassait Michel-Ange en beauté, Michel-Ange surpassait Raphaël en énergie. Les productions de Michel-Ange ont un caractère fort, vaste et singulier; elles semblent comme jetées en fonte dans ce génie riche et inépuisable, qui n'avait pas besoin ou avait honte

d'emprunter aucun secours étranger. Raphaël au contraire tirait parti de tous les matériaux qu'il employait; sa main y mettait de l'ordre et de la convenance. Les dessins de ce grand maître, qu'il faisait la plupart au crayon rouge, sont très-recherchés pour la hardiesse de ses traits et les contours coulants de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ses héritiers; Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polydore de Carravage, etc. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo :

Hic situs est Raphaël, metuit quo sospite vinci
Magna parens rerum, quo moriente mori.

[Ce fut à Pérouse, où l'avait conduit son père, chez Pierre Vannucci, dit 'le Pérugin', à l'âge de 12 ou 13 ans, que Raphaël peignit ses premiers tableaux; parmi ces productions d'un génie précoce, on cite une *Assomption de la Vierge* que l'on prendrait pour un des meilleurs morceaux du Pérugin, un *Christ en Croix* pour l'église de Saint-Dominique de 'Città di Castello', etc. Raphaël fut ensuite associé à Pinturichio, aussi élève du Pérugin, dans les peintures de la bibliothèque qui est aujourd'hui la sacristie de la cathédrale de Sienne. En 1504 il vint pour la première fois à Florence, et y fit encore depuis deux autres séjours pendant lesquels il mit à contribution les ouvrages des habiles maîtres que possédait cette ville, et surtout ceux de Masaccio et de Fra-Bartolomeo, célèbres peintres de ce temps. On n'a point de fondement pour croire qu'il ait pu étudier les cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, qui n'étaient point encore terminés. C'est en 1508 qu'il se rendit à Rome : il y débuta par la salle 'della Segnatura' au Vatican, où l'on remarque plusieurs belles compositions de cet artiste. On a de lui un grand nombre de *Madone* et de *Sainte-Famille*, entre lesquelles on distingue la *Jardinière* faite pour Sienne, la *Madona* dite de Saint-Sixte qui est à Dresde, une autre *della Perla* que l'on conserve en Espagne, et la *Sainte-Famille* du musée de Paris. On range encore parmi les plus beaux tableaux de Raphaël le *Portement de Croix* qu'on appelle *dello Spasimo di Sicilia*, exécuté pour un couvent de Palerme, appelé *S. Maria dello Spasimo*. Dans la traversée, ce tableau, échappé comme par miracle à un naufrage où tout le reste périt, et jeté intact sur la côte de Gênes, ne fut rendu aux Palermitains que sur la médiation de Léon X, et sa rançon fut chèrement payée. Philippe IV, ayant fait enlever ce tableau secrètement, l'envoya en Espagne d'où il fut transporté à Paris en 1810; il y a été remis sur toile et est retourné en Espagne en 1815. Raphaël était non-seulement peintre, mais encore architecte, et après la mort de Bramante, Léon X le nomma architecte de la Basilique de Saint-Pierre, puis surintendant des antiquités de Rome.]

RAPHAEL d'Arezzo ou de Reggio, mort en 1580, était fils d'un paysan qui l'occupait à garder des oies; sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux de lui, qui sont dans le Vatican, à Sainte-

Marie-Majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHELENGIUS ou RAULENGHIEN (François), né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Camdbrige. De retour dans les Pays-Bas, il épousa, en 1565, la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissait de notes et de préfaces, et travailla surtout à la *Bible polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir, en 1585, à Leyde, où Plantin avait une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition, d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : | des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque ; | une *Grammaire hébraïque* ; | un *Lexicon arabe*, 1613, in-4° ; | un *Dictionnaire chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat* de *la Polyglotte d'Anvers*, et d'autres ouvrages. — Un de ses fils, du même nom que lui, a aussi publié des *Notes* sur les tragédies de Sénèque ; | des *Eloges* en vers de 50 savants avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il était digne de son père par son érudition.

RAPIN (Nicolas), né vers 1540 à Fontenay-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prevôt de la connétablie. Rapin, ne voulant point entrer dans la ligue des catholiques contre celle des protestants, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608, à 68 ans. Rapin a tenté de bannir la rime des vers français, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds ; mais cette singularité, contraire au génie de la langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres latines* furent imprimées en 1610, in-4°. Ce sont des épigrammes, des odes, des élégies, etc. Ses vers ont de l'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le 3ᵉ tome des '*Délices des poètes latins*' de France. On estime particulièrement ses *épigrammes*, à cause de leur sel, et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers français, il y en a très-peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satire Ménippée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce ; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat : on ne comprend pas comment des écrivains se disant catholiques s'amusèrent à ridiculiser et à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis longtemps portait le feu et le fer dans toute la France, et qui tendait ouvertement à renverser du même coup le trône et l'autel. (*V.* DUCHAT, LE FÈVRE Antoine, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU.) Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y était consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignait une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Parmi ses différentes poésies latines, on distingue le *Poème des Jardins*. C'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle d'Auguste, dit l'abbé des Fontaines, pour l'élégance et la pureté du langage, pour l'esprit et les grâces qui y règnent. L'agrément des descriptions y fait disparaître la sécheresse des préceptes, et l'imagination du poète sait délasser le lecteur par des fables qui, quoique trop fréquentes, sont presque toujours riantes et bien choisies. » Plusieurs critiques ont prétendu que le P. Rapin n'était que le père adoptif de cet ouvrage charmant, et qu'on le trouvait dans un ancien manuscrit lombard, qu'un prince de Naples conservait dans sa bibliothèque. Mais quels garants donne-t-on d'une anecdote aussi singulière? des ouï-dire sans fondement, et qui sont démentis par la facilité qu'il y aurait de vérifier le fait s'il était vrai... En 1782, Delille a donné un poème français sur les *Jardins*, à l'occasion duquel il critique fortement celui du P. Rapin. Mais l'année suivante l'on vit paraître un *Parallèle raisonné entre les deux poèmes*, etc. On y fait voir « que le plan du P. Rapin est grand, quoique simple; la marche en est aisée, quoiqu'on s'arrête un peu trop souvent pour cueillir des fleurs : heureux défaut! Le style est élégant, les détails pleins de délicatesse et de sensibilité; enfin, les épisodes très-heureux, quoiqu'un peu trop fréquents. Le poème de l'abbé Delille n'a aucun plan : tout y est dans le désordre et la confusion; on est inondé de préceptes froids et sentencieux que rien n'égaie; le cœur y est d'une sécheresse qui l'attriste; il n'y règne point d'ensemble : on n'y trouve que deux épisodes bien faits et qui appartiennent au poète; et pardessus tout cela, on voit, en lisant le P. Rapin le premier, que Delille s'est approprié les tournures les plus heureuses, les expressions les plus poétiques de son rival; qu'il a imité les plus beaux morceaux en les amaigrissant par la fureur de créer un jargon précieux, un style maniéré qui ne soit qu'à lui. » Cette critique est terminée par un dialogue en vers, intitulé *le Chou et le Navet*, dans lequel on trouve des vers fort heureux et des détails d'une gaîté piquante et naturelle. On ne fait pas moins de cas des églogues sacrées du P. Rapin que de son poème. Si celui-ci est digne des Géorgiques de Virgile, celles-là méritent un rang distingué auprès des Bucoliques. Quoique le P. Rapin fût bon poète, il n'était pas entêté de la poésie. Du Perrier et Santeul parièrent un jour à qui ferait mieux des vers latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au P. Rapin. Ils le trouvèrent qui sortait de l'église. Ce jésuite, après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valaient rien, rentra dans l'église d'où il sortait, et jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avaient consigné. On a encore

du P. Rapin des *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve : | des *Réflexions* sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire et sur la philosophie ; | les *Comparaisons de Virgile et d'Homère, de Démosthènes et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Tite-Live* : celle-ci et l'avant-dernière sont moins estimées que les premières ; | plusieurs ouvrages de piété, entre autres *la Perfection du christianisme, l'Importance du salut, la Vie des prédestinés*, etc. On trouve dans ces Œuvres des réflexions judicieuses, des jugements sains, des idées et des vues : le style ne manque ni d'élégance, ni de précision ; mais on y souhaiterait plus de variété, plus de douceur, plus de grâce. Ces qualités se font surtout désirer dans les *Parallèles* des auteurs anciens. Le P. Rapin publiait alternativement des ouvrages de littérature et de piété : cette variation fit dire à l'abbé de la Chambre que " ce jésuite servait Dieu et le monde par semestres ". La meilleure édition de ses *Poésies latines* est celle de Cramoisy, en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve des églogues, les quatre livres des Jardins et les poésies diverses. Les Jardins ont été traduits en français par Gazon d'Oursigné, Paris, 1772 : mais cette traduction, prolixe et très-infidèle, est semée de termes indécents qui ne se trouvent pas dans le poète latin, toujours fidèle aux bienséances de son état ; jamais il ne chanta l'amour et ses transports, comme la traduction pourrait le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8° ; elle aurait cependant été plus exacte et plus complète si les traducteurs avaient eu sous les yeux la belle édition de l'original donnée par le P. Brotier, avec des additions, des notes lumineuses, et la Dissertation du P. Rapin *De disciplina hortensis culturæ*, Paris, 1780.

RAPIN DE THOYRAS (Paul), né à Castres en 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisait du calvinisme étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le métier des armes ; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, et la mort de son père, arrivée deux mois auparavant, le déterminèrent à passer en Angleterre, où il arriva en 1686. Peu de temps après, il repassa en Hollande et entra dans une compagnie de cadets français, qui était à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange, depuis Guillaume III, en Angleterre en 1688 ; et l'année suivante, milord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, et se trouva à plusieurs siéges et combats où il ne fut pas spectateur oisif. Rapin céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses frères pour être gouverneur de mylord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à La Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia

sous ce nom a eu un grand succès, et il le mérite à bien des égards ; mais il est rempli de faits faux ou hasardés. On voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque manière que ce soit, à la religion catholique, est barbouillé de toutes les couleurs dont le fanatisme de secte a coutume de peindre l'antique mère des chrétiens. A ces défauts, fruit de la prévention ou de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive, ses portraits ont du coloris et de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont : | *Histoire d'Angleterre*, imprimée à La Haye en 1725 et 1726, en 9 vol. in-4°, et réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 aussi in-4°. On ajouta aussi à cette édition des Extraits de Rymer. On y joint ordinairement une continuation en 3 vol. in-4°, et les remarques de Tindall en 2. On en fit un *Abrégé* en 10 vol. in-12, à La Haye, 1730. La meilleure édition de la grande Histoire est celle de M. Le Fèvre de Saint-Marc, en 16 vol. in-4°, 1749; | une bonne *Dissertation sur les Wighs et les Torys*, imprimée à La Haye, en 1717, in-8°. Rapin de Thoyras était arrière-petit-fils de Philibert Rapin, maître-d'hôtel du prince de Condé, qui, ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en trois jours, et le fit décapiter, le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi lui avait accordée. [On trouve dans le *Dictionnaire* de Chaufepié des détails curieux sur Rapin, l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre*.]

RAPINE (Claude), célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission le fit choisir par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédents. Ses principaux ouvrages sont : | *De studiis philosophiæ*; | *De studiis monachorum*. Le P. Mabillon en a fait usage dans son *Traité des études monastiques*. Ce pieux et savant religieux mourut en 1493. — Un autre Claude Rapine, frère mineur réformé, né à Nevers vers la fin du XVIe siècle, a laissé plusieurs ouvrages en latin et en français, dont le plus important est l'*Histoire générale de l'origine et des progrès des frères-mineurs, dits réformés et déchaussés*, Paris, 1632, in-fol.

* RAPP (Jean), lieutenant-général, pair de France, né à Colmar le 26 avril 1772, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les premières guerres de la révolution, et devint aide-de-camp du général Desaix, qu'il suivit dans les campagnes d'Allemagne, d'Egypte et à la bataille de Marengo, où cet illustre général fut blessé à mort. Déjà connu par diverses actions d'éclat, Rapp, après ce triste événement, fut attaché au premier consul dans la

même qualité, obtint bientôt toute sa confiance, et fut chargé, en 1802, d'aller annoncer aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles politiques. Il força la diète d'accéder à cette intervention, reçut à son retour des marques de la satisfaction de son chef, le suivit en Belgique, ensuite en Allemagne, et soutint avec éclat sa réputation de valeur à la bataille d'Austerlitz, où, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la garde, il mit en déroute la garde impériale russe, et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plusieurs blessures, lui valut le grade de général de division sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, Rapp ne se distingua pas moins dans les campagnes suivantes, particulièrement au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé, à celui d'Essling, enfin, en 1812, à l'affaire de Malojaroslavitsch, où il fit des prodiges de valeur, et eut un cheval tué sous lui. Après cette désastreuse campagne, le général Rapp eut ordre de se jeter dans Dantzick. Déjà il en avait été gouverneur pendant deux ans, et s'y était acquis l'estime générale par la modération de sa conduite. Cette fois on l'y vit déployer toutes les ressources du génie militaire, tout le sang-froid et l'héroïsme du courage. Ce ne fut qu'après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle, qui lui enleva les deux tiers de sa garnison, réduite alors à sept mille hommes, qu'il consentit à capituler. La faculté de rentrer en France avec armes et bagages avait été stipulée dans la convention conclue le 27 novembre 1813; mais, au mépris de cette convention, la vaillante garnison de Dantzick fut faite prisonnière, conduite en Russie, et son général à Kiow. De retour à Paris, en juillet 1814, Rapp y fut accueilli avec distinction par le roi, qui le créa chevalier de St-Louis, grand cordon de la Légion-d'Honneur, et lui donna, en 1815, le commandement du premier corps d'armée, destiné à arrêter la marche de Buonaparte; mais, tous les moyens de résistance étant devenus inutiles, Rapp se rangea sous les drapeaux de son ancien maître, accepta le commandement de la 5ᵉ division, fut nommé membre de la chambre des pairs, et commandant en chef de l'armée du Rhin. Après le licenciement de l'armée, il se retira en Argovie, et ne rentra en France qu'en 1817; mais il s'attacha sincèrement aux Bourbons, et mérita plusieurs témoignages de la faveur royale. Rapp avait un caractère de loyauté et de franchise qui le faisait généralement estimer. Se trouvant dans le cabinet du roi au moment où il apprit la mort de Napoléon, il n'essaya point de cacher sa sensibilité, et le monarque daigna lui dire qu'il l'en estimait davantage. Rapp fut nommé pair de France en 1818, et mourut le 2 novembre 1821. On a publié sous son nom des *Mémoires* auxquels, suivant M. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*, nº 13,647), il n'a eu aucune part directe, mais qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des *Notes* du général Belliard et de quelques autres amis du général Rapp.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin, natif de Valdugia dans le Novarrais, enseigna avec répu-

tation à Venise la rhétorique et la langue grecque pendant 22 ans ; il fut de l'académie *degli Affidati* de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitait les malades gratuitement, et nourrissait les nécessiteux, comme s'il eût été leur père. On a de lui des *Traductions* latines de Pachymère, d'Ammonius, de Xénocrate ; des *Commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate, Saragosse, 1567, in-4° ; d'Oribase, 1557, in-8°, publiés de nouveau à Leyde, 1735, in-4°.

RASIS, Razi, ou Rhasès (Mohamed-Abou-Bekr), fameux médecin arabe au xe siècle, connu sous le nom d'*Almansor ou le victorieux* C'était le Galien des Arabes. Il opérait avec fermeté et jugeait avec circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire jusqu'à un âge avancé, qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traités sur les maladies des enfants* sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit sur la petite-vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. Il est certain que les Romains ne la connaissaient pas, et qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner. (*Voyez* Condamine.) Robert Etienne donna, en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe et en latin, 1767, in-8°. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhasès* ou *Arasi*, de la ville de Ray en Perse, célèbre par son académie : il y naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux, et la place de médecin du calife Moktadher Billah.

* RASK (Erasme-Chrétien), professeur d'histoire littéraire et bibliothécaire de l'université de Copenhague, l'un des hommes les plus versés dans la littérature scandinave, surtout dans l'islandaise, et linguiste distingué, né en 1784 à Brendekilde, près Odensée en Fionie, de parents pauvres, étudia à Copenhague, passa quelques années en Islande, et fit plusieurs voyages scientifiques en Suède, en Finlande et en Russie. Doué d'une aptitude remarquable pour l'étude des langues, il s'appliqua avec succès, à l'aide des trésors enfouis dans la bibliothèque de Copenhague, à remonter aux sources les plus anciennes de l'histoire du Nord. Son *Introduction à la connaissance de la langue islandaise ou de l'ancien Nord*, 1811 ; sa *Grammaire anglo-saxonne*, 1817 ; ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*, 1818, ainsi que les précieux matériaux qu'il a fournis à plusieurs ouvrages, entre autres au "Dictionnaire islandais" de Bjorn Haldorsen, Copenhague, 1814, prouvent les progrès qu'il avait faits dans ce genre d'étude. Il publia aussi en 1819 une *Grammaire de langue sanscrite*. St-Pétersbourg. Ce fut toujours dans le but de rechercher des témoignages historiques et d'approfondir l'étude des langues orientales qu'il entreprit, en 1820, un voyage en Perse, et qu'il passa de là à Bombay, puis à Ceylan en 1822. Il rapporta à Copen

langue 113 manuscrits très-rares et très-précieux en zend, en pali, et autres langues anciennes de l'Orient. A son retour, il publia plusieurs ouvrages d'un haut intérêt, tels que : | *Table comparative des langues mères de l'Europe et du sud-ouest de l'Asie*, 1822; | *Grammaire de la langue des Frisons*, 1825; | *sur l'Ancienneté et l'authenticité du zend et du zendavesta*, 1826, etc. Ce savant, dont les recherches curieuses ont jeté tant de jour sur l'histoire de l'Europe ancienne, cessa de vivre au mois de novembre 1832 à Copenhague, à peine âgé de 48 ans.

* RASLES ou RALLE (Sébastien), jésuite français, fut envoyé comme missionnaire chez les Indiens du nord de l'Amérique, et prêcha à Québec vers la fin du XVIIe siècle. Après avoir voyagé dans l'intérieur de l'Amérique, il fut tué à Norridgewog, à l'âge de 67 ans, dans un combat entre les Anglais et les Indiens. On a de lui un *Dictionnaire* du langage abankis, 1 vol. in-4°. de 500 pag., qui est maintenant à la bibliothèque du collège d'Harvard. Il y a encore deux *Lettres* de lui parmi les « Lettres édifiantes ».

RASORI (Jean), célèbre médecin italien, né à Parme en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre, passa quelque temps à Paris dans les commencements de la révolution, et revint dans sa patrie, imbu des nouveaux principes démagogiques, et plein du désir de les propager. Il avait aussi embrassé en Angleterre la nouvelle doctrine médicale du docteur Brown, et il conçut le dessein de renverser celle qui était enseignée dans les écoles d'Italie. Il publia une *Traduction* italienne des ouvrages du médecin anglais. Cette traduction et les leçons de Rasori, nommé professeur de pathologie à Pavie, basées sur les mêmes principes, firent beaucoup de bruit dans les écoles, et le professeur Vacca Berlinghieri, de Pise, publia de judicieuses observations en réfutation de la doctrine Brownienne. Rasori fut obligé de quitter sa chaire; mais, lors de l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia un journal politique sous le titre de *l'Amico della libertà e dell' uguaglianza*. Il n'y ménagea point les professeurs de Pavie, ses anciens collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républicaines. Il devint ensuite secrétaire du ministre de l'intérieur de la république cisalpine, emploi dont il fut forcé de se démettre en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine-pratique. La bizarrerie de ses leçons, l'extravagance et la violence de ses diatribes contre les plus illustres médecins anciens et modernes, excitèrent des réclamations sans nombre; et une députation d'étudiants alla demander au directoire cisalpin le renvoi du professeur, qui eut lieu presque immédiatement. Rasori revint à Milan, conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine, le développa, trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens; et trois professeurs assez renommés se déclarèrent ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanez, en 1799, Rasori chercha un refuge à Gênes, où commandait Masséna. Il donna ses soins aux soldats fran-

çais et à la population pendant l'épidémie de *typhus* qui se manifesta dans cette ville. Il publia plus tard l'histoire de cette maladie, et, après la bataille de Marengo, revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (archiâtre ou premier médecin) du gouvernement, celle de médecin en chef de l'hôpital militaire et de professeur de clinique au grand hospice de *Santa-Corona*; mais plus tard il fut destitué de tous ces emplois. Vers la fin de 1814, il fut arrêté comme un des membres de la conspiration des *Carbonari*, et renfermé dans la citadelle de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans. Il reprit ensuite l'exercice de sa profession, et mourut en 1824. La doctrine de Rasori a été exposée dans un journal intitulé "Annales de médecine"; elle reçut en Italie le nom de doctrine du *Contro-Stimolo*. Suivant Rasori, le plus grand nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine dépend d'une cause stimulante, et un bien petit nombre se rapportent à une cause débilitante. Ces causes qui produisent un état qu'on nomme *diathèse sthénique* ou *asthénique*, peuvent avoir plusieurs degrés d'intensité. Pour les combattre, il faut employer des moyens *contre-stimulans* dans le premier cas, et *stimulans* dans le second. Ainsi la matière médicale est divisée en deux classes, d'après ce système. La doctrine du docteur Broussais a beaucoup d'analogie avec celle de Rasori. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants: | *Lettera al dottore Rubini, etc.*, Pavie, 1793, in-8°; | *Proluzione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8°; | *Rapporto sullo stato dell' università di Pavia*, in-4°; | *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8°; | *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1709, in-8°; | *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwin*, traduit de l'anglais, avec des *Notes*, ibid., 1803, 6 vol. in-8°; | *Storia della febbre petecchiale di Genova*, ibid., 1803, in-8°, souvent réimprimée, et traduite en français par le docteur Fontanelles, Paris, 1822, in-8°, avec des *Notes*. Rasori a traduit de l'allemand en italien le "roman" de madame Pikler, intitulé: *Agathocle*, les *Lettres sur la mimique* d'Engel, et quelques *Poésies* de Schiller et de Wieland.

* RASPE (Rodolphe-Eric), savant antiquaire allemand, né à Hanovre en 1737, obtint la chaire d'archéologie à Cassel, et y devint ensuite inspecteur du cabinet des antiques et médailles et membre du conseil; mais un goût excessif pour la dépense l'ayant porté à se rendre coupable d'un vol considérable dans le cabinet commis à ses soins, il fut obligé de fuir en Angleterre, passa de là en Irlande, et y mourut en 1794. Ses principaux ouvrages sont: | *Œuvres philosophiques, latines et françaises, de feu M. de Leibnitz, tirées de ses manuscrits, qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, Amsterdam et Leipsick, 1765, in-4°; | *Mémoire pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8°; | *Voyage en Angleterre, sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie, etc.*, Berlin, 1785; | *An account of some german volcanos, and their productions*, Londres, 1776; | *Essai critique sur les peintures*

à l'huile (en anglais), Londres, in-4°, 1781; *A descriptive Catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems, cameos as well as intaglios*, etc., Londres, 1791, 2 vol. in-4° avec 57 pl. Cette explication des empreintes faites par Tassie a aussi été publiée en français sous le titre de: *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*. Cet ouvrage est rare et recherché. On a aussi de Raspe plusieurs traductions en anglais d'ouvrages allemands.

RASPONI (Félice), dame italienne, célèbre par son savoir, naquit à Ravenne, en 1523, d'une illustre famille. Elle apprit la langue latine, étudia la philosophie de Platon et celle d'Aristote, l'Écriture, les saints Pères, et soutint des thèses latines avec les hommes les plus savants de son époque. Douée d'une beauté rare et comblée des biens de la fortune, elle ne voulut cependant jamais se marier, et refusa les partis les plus avantageux. Félice était extrêmement pieuse, et, voulant fuir tous les appâts des grandeurs, elle se retira dans un couvent de bénédictines, dans le monastère de Saint-André. Elle y fit sa profession, y mena une vie exemplaire, et mourut en 1579, à l'âge de 56 ans. Elle a laissé: | *Della cognizione*, etc., ou *De la connaissance de Dieu*, discours, etc., Bologne, 1670; | *Dialogo dell' eccellenza*, etc., ou *Dialogue sur l'excellence de l'état monacal et de plusieurs de ses exercices*, Bologne, 1672.

* RASSIAT (Jean-Louis), prêtre du diocèse de Genève, né à La Frasse, paroisse du Bas-Faucigny, mort à Genève vers le commencement de 1801, étudia la théologie à Annecy, y reçut les ordres et fut envoyé par son évêque, M. Paget, pour exercer les fonctions de vicaire à Crest-Volland, patrie de l'abbé Joguet, fusillé le 14 août 1794, en vertu des lois atroces de cette époque. Rassiat y exerçait le ministère avec zèle, lorsque les troupes républicaines envahirent la Savoie en 1792. Il refusa de prêter le serment exigé par la proclamation des représentants du peuple, et fut obligé par conséquent de quitter le pays. Il se retira dans la vallée d'Aost, où il se rendit utile dans les fonctions du ministère. Mais le désir de rejoindre son troupeau le ramena à Crest-Volland, où il exerçait le ministère en secret. Le curé, M. Careté, étant rentré dans sa paroisse, les grands-vicaires, MM. Bigex et Dubouloz, donnèrent à Rassiat des pouvoirs pour Cluses, où il fit beaucoup de bien. Ses vertus, sa sollicitude pour les pauvres, le soin qu'il prit de former une école à peu de distance de la ville, pour y instruire de jeunes enfants, tout cela le faisait aimer et respecter des habitants. Quand il fut dénoncé aux autorités de ce temps-là, le 8 décembre 1800, douze gendarmes expédiés de Bonneville vinrent l'arrêter dans l'église de Cluses au moment même où il prêchait. Ils le conduisirent dans les prisons de Genève, où, après avoir souffert toutes sortes d'incommodités, il mourut, dit-on, d'exhalaisons carboniques. Il était âgé d'environ trente-trois ans, et fut enterré dans le cimetière d'Annemasse.

* RAST-MAUPAS (Jean-Louis), manufacturier et agronome, né en 1731 à La Voulte, petite ville du Vivarais, mort en 1821 à Lyon, membre de la société d'agriculture de cette ville, s'est fait connaître par quelques procédés ingénieux d'industrie, et particulièrement par une espèce de greffe qui a conservé son nom. Rast-Maupas, à qui la révolution avait fait perdre une partie de sa fortune, ne craignit pas d'en compromettre le reste en se portant caution pour les bons de subsistances militaires des Lyonnais insurgés contre la convention nationale. Après le siége de Lyon il fut proscrit, et ne reparut qu'au 9 thermidor; depuis il fut honoré de diverses fonctions publiques par la confiance de ses concitoyens. Outre un certain nombre de *Mémoires* dont il a enrichi le portefeuille de la société d'agriculture de Lyon, on a de lui une brochure intitulée : *Observations du C. Rast-Maupas*, sur le mode de dessiccation des soies appelé *Condition*, dont il était l'inventeur, Lyon, an VIII, in-4°. Voyez la 'Notice' que lui a consacrée M. Grognier, p. 241-250 du 'Compte rendu' de la société d'agriculture de Lyon, 1821, in-8°.

* RASTIGNAC (Charles DE CHAPT, marquis DE), pair de France, officier de la Légion-d'Honneur, mort le 21 octobre 1833, à sa terre de La Bachellerie, près Sarlat (Dordogne), émigra au commencement de la révolution, se rendit en Russie, où il prit du service, et devint général-major. Il ne rentra en France que lors des événements de 1814. Louis XVIII le nomma maréchal-de-camp par ordonnance royale du 14 juillet de la même année, et chevalier de Saint-Louis le 16 août suivant (1814). Le titre de chef d'état-major de la 1re division d'infanterie de la garde royale lui fut conféré par une nouvelle ordonnance du 9 septembre 1815. En 1816, il remplit dans le procès du général Lallemand les fonctions de juge, et, en 1817, il présida le collége électoral du département du Lot. Nommé alors à la chambre des députés, il siégea constamment au centre, et fit partie de cette chambre jusqu'à l'époque de sa dissolution. Il ne fut point réélu en 1824, mais entra à la chambre des pairs. (*Voy.* CHAPT.)

RATALER (Georges), né d'une famille noble à Leuwarden, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1565, et président du conseil d'Utrecht, en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui : | *Sophoclis tragædiæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-12: | *Euripidis tragœdiæ*, 1581, in-12, en vers latins; | *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

* RATER (Antoine), architecte, né à Lyon le 26 avril 1729, s'était déjà fait connaître par ses talents, lorsque Soufflot, passant par cette ville, y dressa le plan d'un nouveau quai et de deux rues parallèles, depuis la place de la Comédie jusqu'au bastion de St-Clair. Rater l'exécuta et fit bâtir plusieurs maisons remarquables par l'élégance de leur distribution. Ce quartier devint un des plus beaux de Lyon; mais il aurait été désert si on n'y

avait établi une grande route de communication avec la Bresse; Rater l'ouvrit, nivela le terrain en coupant des montagnes, et procura à sa ville natale une avenue très-fréquentée. Il mourut le 4 août 1794 à Mirebel, près de Lyon, où il s'était retiré avant le siége.

RATHÈRE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin, qui avait été dépouillé de l'évêché de Liége; Rathère y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siége épiscopal; mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois, avait été ordonné évêque de Vérone. Saint Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathère avait été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liége après la mort de Hilduin; mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominants, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siége de Vérone : mais, s'étant livré, comme à Liége, à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnaient, il en fut chassé une troisième fois; ce qui donna lieu à ce vers :

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exsul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumont et d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, l'an 974, et son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui : | des *Apologies*, des *Ordonnances synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2 du *Spicilége* de dom Luc d'Achery; | six livres de *Discours* (*Præloquiorum*), dans le tome 9 de l'*Amplissima Collectio* des PP. Martenne et Durand. Pierre et Jérôme Ballerini, frères, ont donné une édition des Œuvres de Rathère à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN (Casimir Frédéric DE), né à Strasbourg le 17 janvier 1698, dans le sein d'une famille noble, qui venait de rentrer au giron de l'église, fit profession de l'ordre monastique de Saint-Benoît, le 24 avril 1718, dans la célèbre abbaye princière de Murbach. D'abord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1737, il succéda, le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soubise. Son abbaye, transférée, en 1759, à Gebwiller, fut sécularisée et changée en chapitre équestral le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est particulièrement aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiller, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit son existence; elle justifie aux yeux de tous les connaisseurs l'inscription placée au haut du frontispice : *Opus namque grande est; neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* (1 Par., 29.)

RATKAI (Georges), né en 1613 en Hongrie, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance

du vice-roi de la Croatie, *Jean Draskovitz*, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum et banorum regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum* 1652, Vienne, 1652, in-fol.; ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes et des savants.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissait dans le IXe siècle. Il était contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia deux *Livres sur la prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de saint Augustin sur la grâce est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des pélagiens; et point de diverses questions incidentes que l'Église, comme Célestin Ier et Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4°. On a encore de lui plusieurs autres Traités: | *De l'enfantement de J.-C.*, dans le *Spicilége* de D. d'Achery; | *de l'âme*; | un *Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il justifie les Latins: il se trouve dans le *Spicilége*; | un *Traité du corps et du sang de J.-C.*, *contre Paschase Ratbert*. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction française et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une préface dans laquelle il démontre, contre les calvinistes, que le traité de Ratramne n'est nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la '*Perpétuité de la foi*' a démontré également que cet ouvrage obscur est bien plus favorable aux catholiques qu'aux sacramentaires; mais Mabillon a porté cette preuve jusqu'à l'évidence dans la préface au XIVe '*Siècle des Bénédictins*'. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses: la première, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'Église par la bouche des fidèles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de J.-C., par la puissance du Verbe divin; la deuxième, que le corps de J.-C. dans l'Eucharistie est différent, non en soi et quant à la substance, mais quant à la manière d'être du corps de J.-C. tel qu'il était sur la terre, et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Le *Traité du corps et du sang de J.-C.* fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les '*Écrivains ecclésiastiques*' d'Oudin, article RATRAMNE, une lettre curieuse de celui-ci sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étaient des singes; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage, devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espèce de physionomie canine sans altérer essentiellement la figure de l'homme, ineffaçable dans ses grands traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous

les climats et l'influence de toutes les causes locales. Les monstruosités qu'elle essuie quelquefois ne sont qu'individuelles, et tiennent aux règles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale.

* RATTE (Etienne-Hyacinthe DE), mathématicien et astronome, naquit à Montpellier le 1er septembre 1722. Il se livra de bonne heure à l'étude des mathématiques et y fit de si grands progrès, que l'académie de cette ville le nomma, encore jeune, son secrétaire, et il en remplit les fonctions pendant plusieurs années. A l'âge de 37 ans il se livra plus particulièrement à l'astronomie; la comète de 1759, prédite depuis long-temps, le décida pour cette science. Il observa différentes autres comètes, ainsi que le passage de Vénus, en 1761, et autres phénomènes. Après la mort de son père, il se fit recevoir à la cour des aides dans la charge de conseiller. La révolution interrompit ses travaux jusqu'après le 9 thermidor 1794. Réuni avec d'autres savants membres de l'ancienne société de sa ville natale, qui avaient pu échapper à la proscription, ils la rétablirent sous le nom de *Société des sciences et belles-lettres de Montpellier*, et Ratte en fut élu président. On doit à cette académie plusieurs volumes intéressants de ses *Mémoires*, publiés sous le titre de *Bulletins*. Lors du rétablissement des études en France, Ratte fut reçu dans plusieurs sociétés savantes, ainsi qu'à l'institut. Il obtint, en 1802, la décoration de la Légion-d'Honneur, et mourut le 15 août 1805, âgé de 83 ans. Il fournit au Dictionnaire encyclopédique les articles *Froid*, *Glace*, *Gelée*; il publia en outre deux volumes de l'*Histoire* et des *Mémoires* de l'académie de Montpellier. M. Flaugergues, célèbre astronome de Viers, a recueilli les *Observations astronomiques* de Ratte.

* RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE, plus connue sous le nom de Mademoiselle), actrice du théâtre français, où elle s'est fait remarquer dans les rôles du haut tragique, comme dans celui de *Rodogune*, dans la pièce de ce nom, de Corneille; dans celui d'*Atalie*, de Racine; de *Sémiramis*, de Voltaire; etc. Son jeu était noble, et elle avait beaucoup d'ensemble, d'énergie et d'expression. Ces qualités étaient parfois ternies par une voix rauque, sombre et d'une modulation difficile. Mademoiselle Raucourt se prononça contre la révolution, et fut arrêtée comme 'suspecte' en 1794; elle recouvra sa liberté au bout de quelques mois, après la journée du 9 thermidor. Elle forma alors une troupe des débris de l'ancien théâtre français, qui joua jusqu'en septembre 1797. Son théâtre fut considéré comme le rendez-vous des royalistes, et le directoire le fit fermer. Mademoiselle Raucourt rentra au théâtre français l'année suivante (1798), et y demeura jusqu'en 1809, époque à laquelle elle passa à Naples, à la tête d'une troupe qui donna des représentations à Rome, Milan, Florence, Turin et autres villes de l'Italie. Elle revint à Paris, joua encore au théâtre français, et mourut en 1815, âgée à peu près de 50 ans. Le curé de Saint-Roch ayant refusé à sa dépouille mortelle l'entrée de l'église, ce

juste refus donna lieu à des scènes scandaleuses. En 1782, elle avait donné un drame intitulé *Henriette*, qui eut quelques représentations. — Son père, réduit à la plus extrême indigence, se jeta, en 1790, par une fenêtre d'un septième étage. On ne saurait concilier cet acte de désespoir, auquel l'entraîna la misère, avec une lettre tendre et respectueuse de sa fille, qu'on trouva sur lui. Il y avait aussi dans sa poche un billet écrit de sa main, et conçu en ces termes : « Je prie qu'on n'inquiète personne ; ma mort est volontaire ; je ne puis supporter mon horrible vie. Priez le Dieu de miséricorde de me pardonner. » Et il n'y avait pas un mot pour sa fille.

* RAUCOURT (Louis-Marie), dernier abbé de Clairvaux, né à Reims le 10 juin 1743, d'un père contrôleur des guerres, fut envoyé à l'abbaye des Trois-Fontaines, puis à Paris, au collége des Bernardins, où il acheva ses études. De retour à Clairvaux, il y enseigna la théologie, devint procureur de l'abbaye en 1768, prieur en 1773, et coadjuteur de l'abbé en 1780. Raucourt était retourné à Paris pour y prendre ses grades en théologie, et il avait été reçu docteur en 1775. Après la mort de l'abbé Leblois, il fut désigné pour lui succéder. Pour ne citer qu'un exemple de l'emploi qu'il faisait du superflu des revenus de l'abbaye, nous dirons qu'il acheta pour 500,000 fr. la belle bibliothèque du président Bouhier, de Dijon, qui forme maintenant la bibliothèque publique de Troyes. L'abbé Raucourt avait aussi conçu le projet d'élever un monument à St Bernard : mais nos troubles politiques empêchèrent l'érection de ce monument. On dit que l'abbé Raucourt se laissa pendant quelque temps séduire par des idées d'innovation, et qu'il introduisit dans son abbaye des changements, tant pour le costume des religieux que pour la discipline de la maison. A l'époque de la révolution, l'abbaye de Clairvaux fut envahie ; son mobilier, son trésor, tout fut enlevé, excepté quelques reliques retrouvées par l'abbé Raucourt. Obligé de quitter cette demeure, il se retira à une lieue de là, au petit village de Juvancourt où il resta jusqu'en 1804. Il se fixa ensuite à Bar-sur-Aube, où il mourut le 6 avril 1824.

* RAUFFING (Elisabeth DE), veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle était née, y fut l'objet de l'édification publique, et devint l'institutrice des religieuses de « Notre-Dame du Refuge ». Dans l'immense variété des ordres et des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caractères et à toutes les dispositions, on avait oublié jusque-là, comme perdues sans ressources, les femmes qui avaient trahi l'honneur le plus irréparable de leur sexe. La pieuse dame s'occupa de cet objet, et établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1654. Jean de Porcelet, évêque de Toul ; Eric de Lorraine, évêque de Verdun ; le cardinal de Bérulle, et à leur exemple quantité d'ecclésiastiques et de laïcs distingués, s'employèrent vivement pour consommer et cimenter cet établissement. Dès l'année

1627, le duc de Lorraine Charles IV donna ses lettres-patentes pour le refuge de Nanci. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, dont Nanci dépendait, établit cette maison en forme de monastère, lui donna la règle de saint Augustin, et fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut appelée en différentes villes de France pour y établir des maisons de son institut. De retour à sa maison de Nanci, et épuisée d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut en odeur de sainteté.

RAULIN (Jean), naquit à Toulouse. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il était entré dans l'ordre de Cluny en 1497, et il mourut en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons*, in-8°. Il se rendit autant recommandable par sa régularité que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4°, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4°.

RAULIN (Jean-Facond), Espagnol de nation, a donné, dans le cours du XVIIIe siècle, *Histoire ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4°. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

* RAULIN (Joseph), médecin ordinaire du roi, censeur royal, etc., naquit à Aignotinte, près d'Auch, en 1708. Il excerça d'abord son art à Nérac. Les habitants des petites villes, et surtout du midi, aiment souvent moins les choses que les mots; et Raulin, malgré son savoir, s'expliquait avec clarté, mais sans emphase ni jactance; aussi il eut peu de succès. Le président de Montesquieu, qui le connaissait, et qui savait mieux apprécier le mérite, l'engagea à venir se fixer à Paris. Raulin y arriva en 1755, et y fut bientôt autant recherché qu'il avait été négligé en Gascogne. Cependant il était plus habile pour la théorie que pour la pratique; il se consacra à la première; fut appelé à presque toutes les consultations, et se vit entouré d'honneurs et des biens de la fortune. Le roi le nomma son médecin ordinaire, et peu de temps après, il obtint l'emploi de censeur royal. Le gouvernement le chargea de composer plusieurs *Traités sur la manière d'élever les enfants*, *sur les accouchements*, *sur les maladies des femmes en couches*, etc. Raulin fut membre de plusieurs académies, savoir de celles de Bordeaux, de Rouen, des Arcades de Rome, etc.; il mourut à Paris le 12 avril 1784, âgé de 76 ans. Ses principaux ouvrages sont: | *Traité des maladies occasionées par les promptes variations d'air*, 1752, in-12; | *Traités des maladies occasionées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, Paris, 1752, in-12; | *Traité des affections vaporeuses du sexe*, ibid., 1759, in-12; | *De la conversation des enfants*, ou *des Moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies*, ibid., 1768, 2 vol. in-12; | *Traité des*

maladies des femmes en couches, ibid., 1771, in-12; | *Instructions succinctes sur les accouchements*, 1769, in-12; | *Parallèle des eaux minérales de France avec celles d'Allemagne*, ibid., 1777, in-12; | *Analyse des eaux minérales de Provins*; | *Examen de l'huile regardée comme engrais*, ibid., 1775, in-12; | *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1784, in-8°. Cet ouvrage, le dernier que l'auteur écrivit, contient des observations utiles, dont plusieurs sont nouvelles. Le style de ce médecin est clair, concis et parfois élégant.

*RAUTENSTRAUCH (Étienne DE), bénédictin allemand, et abbé de Braunau, vivait vers le milieu du siècle dernier. Il était savant en théologie, et l'avait professée pendant plusieurs années dans son monastère. On sait que vers ce temps une nouvelle doctrine, qui rabaissait l'autorité spirituelle pour relever celle des princes, s'introduisait en Allemagne. Dom Rautenstrauch en avait adopté les principes et les enseignait dans ses leçons. Le consistoire archiépiscopal de Prague en ayant été instruit, Rautenstrauch fut mandé pour y rendre compte de ses sentiments. Ils parurent au moins suspects, et il fut privé de sa chaire; mais ils s'accordaient avec ceux des théologiens qui avaient du crédit à la cour. Dom Rautenstrauch envoya à Rieger, l'un d'eux, son *Traité du pouvoir du pape*, les *Thèses* qu'on avait improuvées à Prague, et ses *Défenses*. Rieger les communiqua à Stock, président de la faculté de théologie de Vienne, et membre du conseil des études. (*Voy.* STOCK). Celui-ci parla à l'impératrice Marie-Thérèse de Rautenstrauch comme d'un sujet qui pouvait être utile. Il ne fit point mention de la censure de Prague. Il circonvint si bien l'impératrice, et fit tant valoir les talents de Rautenstrauch, qu'il fut nommé président des études à Prague même, où il avait été condamné. Il n'usa pas modestement de sa victoire, et l'autorité ecclésiastique eut le désagrément de lui voir enseigner publiquement ce qu'elle avait jugé digne de censure. Le triomphe de Rautenstrauch ne se borna point à ce premier succès. En 1774, l'impératrice, toujours abusée, le rappela à Vienne, et lui donna la place de Stock, qui était mort. Il se trouva ainsi président de la faculté de théologie de Vienne, et investi de tous les pouvoirs nécessaires pour faire prévaloir les nouvelles idées. Il dressa un *Plan de théologie* dans ce sens. En vain le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, d'autres prélats, le pape lui-même, auquel ce plan avait été déféré, firent des représentations. Non-seulement le plan, mais encore une *Introduction à la théologie*, dressée d'après les mêmes principes par Ferdinand Stoger, professeur d'histoire ecclésiastique, furent approuvés par le tribunal des études. On n'employa plus que des professeurs imbus des opinions nouvelles; chaque jour la manie d'innover devenait plus hardie. Pehem, l'un de ces professeurs, osa proposer de se servir de la langue vulgaire dans la célébration des offices et dans l'administration des sacrements. Rautenstrauch fit soutenir à Vienne une *Thèse* où l'on prenait contre le pape le parti de l'Église d'Utrecht, et où l'on permettait une usure modérée. En 1785, il

entreprit un voyage en Hongrie pour y propager ces réformes. Il mourut à Erlau le 30 septembre de la même année. Il avait publié en 1771 des *Prolégomènes sur le droit ecclésiastique universel et sur le droit ecclésiastique d'Allemagne.*

RAUWOLF (Léonard), médecin, natif d'Augsbourg, avait pour la botanique une forte passion, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573; il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc., amassa un grand nombre de plantes et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitaient l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4°. Nicolas Staphrost l'a traduit en anglais, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora orientalis*, Leyde, 1755, in-8°. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les plantes sèches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAVAILLAC (François), fils d'un praticien d'Angoulême, conçut l'exécrable dessein d'assassiner Henri IV, et il l'exécuta le 14 mai 1610. Ce monstre avait été d'abord valet de chambre d'un conseiller, puis praticien, ensuite maître d'école. Il fut mis en prison pour dettes, à Angoulême; et lorsqu'il recouvra la liberté, il protesta qu'il avait eu d'étranges visions dans sa prison. Dans un de ses nombreux voyages à Paris, il prit l'habit de frère convers chez les feuillants; mais il en fut chassé comme ' visionnaire '. De retour à Angoulême, il entendit dire, chez un certain Belliard, que le pape avait menacé d'excommunier le roi, et que Henri IV avait répondu que si le pape l'excommuniait, il le déposerait. Dès-lors Ravaillac conçut le projet d'assassiner le roi. Cependant, étant revenu à Paris, il se rendit au Louvre chez la duchesse d'Angoulême, pour qu'on le présentât au roi, afin, disait-il, de le prier de forcer les protestants d'embrasser la religion catholique, « car sans cela il avait l'intention de le tuer ». Cette assertion est consignée dans son procès, et l'on s'étonne qu'on n'ait point arrêté un fanatique qui témoignait de telles intentions. Il retourna encore dans son pays, y resta quelques mois, et avant de se rendre à Paris pour la dernière fois, il communia, et fit dire une messe. Quinze jours après être arrivé à Paris, il vola un couteau dans une hôtellerie, en aiguisa la pointe avec une pierre, et le jour suivant, se trouvant rue de la Ferronnerie, au moment où un embarras de charrettes avait arrêté le carrosse du roi dans cette rue, Ravaillac monte sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince était tourné vers le duc d'Epernon, assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donne dans la poitrine deux coups de poignard. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'E-

pernon le fit arrêter. Son procès ayant été dressé, il fut tiré à quatre chevaux et écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires "qu'il n'avait point de complices". Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filesac et Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avait rien à dire. On n'entrera point dans des détails et dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide; on dira seulement qu'il est très-difficile de décider si, parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais les *Mémoires* de ce ministre furent composés par ses secrétaires dans le temps qu'il était disgracié par Marie de Médicis. Il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse que la mort de Henri IV rendait maîtresse du royaume, et sur le duc d'Epernon (1), qui avait servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies ne sont pas plus fondées.

(1) Il est constant que le duc d'Épernon s'opposa, avec une sorte de violence, à ce que le régicide fût massacré sur-le-champ par les gens du roi; et pour peu qu'il eût été complice, il n'avait qu'à laisser faire. On avait monté la tête peu solide de Ravaillac, comme on a monté de nos jours celles plus mauvaises encore d'une partie des assassins de Louis XVI, à force de calomnies, et des plus dégoûtantes. Ce malheureux voyant le peuple fondre en larmes à la lecture de l'endroit de sa sentence, où l'on retraçait son horrible action contre le bon roi, s'écria : « Ah! si j'avais su qu'il fût tant aimé! »

RAVANEL, chef des camisards, sachant que sa tête était mise à prix, eut la hardiesse de venir trouver le maréchal de Villars et de lui demander les mille écus de récompense, en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration tramée en Languedoc, et convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif, en juin 1705. « Ravanel et Catinat (dit M. de Berwick dans ses excellents et véridiques *Mémoires*), qui avaient été grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs à cause des sacriléges horribles qu'ils avaient commis. Billar et Jonquet furent roués : le premier s'était chargé d'exécuter le projet formé contre M. Basville et moi; il l'avoua et semblait s'en faire gloire... Le même jour que j'entrai dans la province, l'on prit un nommé Castanet, prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes sortes de crimes énormes, et non pour fait de religion, comme on a affecté de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays on a voulu noircir ce que nous avons fait contre ces gens-là; mais je puis protester en homme d'honneur qu'il n'y a sorte de crimes dont les camisards ne fussent coupables. Ils joignaient à la révolte, aux sacriléges, aux meurtres, aux vols et aux débordements, des cruautés inouïes, jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des femmes grosses et rôtir les enfants. » Voilà les objets des apologies philosophiques et des déclamations les plus forcenées contre les catholiques!

RAVENET (Simon-François), graveur, naquit à Paris en 1721,

y étudia son art, et passa à Londres, où l'on croit qu'il se perfectionna sous Bartolozzi. Il se fixa dans cette ville et grava plusieurs estampes, parmi lesquelles on remarque l'*Emblème de la vie humaine*, d'après le Titien; les *Bergers d'Arcadie*, d'après les dessins du Poussin; *Lucrèce déplorant son sort*, sur ceux de Casali, et un grand nombre de portraits. — Son fils, Ravenet, se fixa à Parme, y exerça l'art de son père, exécuta plusieurs morceaux sur les dessins du Corrège, et fit paraître *Jupiter et Antiope*, d'après Rubens.

RAVENNE (Marc de), célèbre graveur du XVIe siècle, surnommé le Ravennate ou *Raveghano*, naquit en 1500, fut élève de Marc-Antoine, et travailla pour le compte de cet artiste. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, d'après les plus grands peintres, comme Raphaël, Jules Romain, Michel-Ange. Ses estampes les plus renommées sont la *Statue de Laocoon* et le *Massacre des Innocents*. Il mourut vers 1570.

RAVESTEIN (Josse) ou *Judocus Tiletanus*, né à Tielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député de Charles Quint, et au colloque de Worms en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur était habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc. Nous avons de lui : | une *Réfutation de la Confession d'Anvers*, en latin, Louvain, 1567; | *Apologie de cette Réfutation*, 1568; | *Apologie des décrets du concile de Trente touchant les sacrements*, Cologne, 1607, in-12.

RAVESTEIN (Jean van), un des meilleurs peintres de la Belgique, naquit en 1580. On remarque dans ses compositions du jeu, de la variété, de l'énergie et un excellent coloris. On conserve trois superbes tableaux de cet artiste, à La Haye, dans les salons du jardin de l'Arquebuse.

RAVESTEYN (Hubert), peintre en paysage, né à Dordrecht en 1647. Il acquit de la réputation en peignant des *Vues*, des *Foires*, des *Rassemblements de peuples*, etc. — Ravesteyn (Nicolas) fut aussi peintre renommé dans l'histoire et dans le portrait. Il était né à Bommel en 1661. Il travaillait avec une grande facilité.

* RAVI (Jean), architecte et sculpteur français, né vers l'an 1280, fut employé, pendant plusieurs années, aux travaux de l'église Notre-Dame de Paris. On n'a pas d'autres renseignements sur sa vie que ceux qu'indiquait l'inscription suivante, placée dans cette même église, et qui était à côté d'une petite figure qui représentait cet artiste : « C'est maître Jean Ravi, qui fut 'maçon' de Notre-Dame par l'espace de 26 ans, et commença ces *Nouvelles histoires*. Priez Dieu pour l'âme de lui : et maître Jean Le Bouteiller, son neveu, les a parfaites, l'an 1352. » On n'ignore pas que dans ces temps on désignait les architectes par le nom de maîtres maçons.

RAVIUS ou Ravé (Chrétien), né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à

Utrecht, d'abord sans appointements, et ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savants de la cour de la reine Christine de Suède. Enfin il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui : | un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques* ; | une *Grammaire hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, samaritaine et anglaise*, Londres, 1640, in-8° ; | une *Traduction* latine de l'arabe d'Apollonius de Perge. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Ravius, son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires* sur Cornélius Népos, des *Aphorismes militaires*, et d'autres écrits latins.

RAWLEGH ou Raleigh (Walter), né à Badley en Devonshire, d'une famille noble et ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du règne d'Elisabeth ; il avait gagné les bonnes grâces de cette princesse en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'était un génie audacieux et romanesque. [Il naquit vers 1552 à Hayes, petit village auprès de la mer, dans le Devonshire. Il vint en France avec les secours d'armes qu'Elizabeth envoya aux protestants.] De retour en Angleterre, Rawlegh alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa, y introduisit la première colonie anglaise, et donna à ce pays le nom de *Virginie*. Elizabeth le choisit en 1592 pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawlegh se mit en mer avec quinze vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée 2 millions de livres sterling. La reine le reçut à son retour comme un homme distingué, le nomma capitaine de sa garde, et lui fit épouser une de ses dames d'honneur. Rawlegh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'île de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph, et fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orénoque ; mais, n'ayant pu aborder dans la Guiane, il réduisit en cendres la ville de Comana, et se conduisit, comme en toute occasion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le règne de Jacques Ier, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arabelle Stuart, dame du sang royal, et condamné à perdre la tête ; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or et sur les côtes de la Guiane ; mais, son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avait pas été annulé, et à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne, qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawlegh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte, qui entrait pour beaucoup dans sa bravoure, le rendait sanguinaire et cruel : l'auteur du *Plutarque anglais* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui : |

son *Histoire du monde*, en anglais, in-8°, 1614. L'auteur ne publia que la première partie; il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus et peu exact, l'auteur n'avait pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre et vérité; | une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique ou la *Découverte de la Guiane*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4°. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

RAWLINSON (Thomas), bibliomane anglais, né à Londres en 1681, à l'aide d'une immense fortune, rassembla des milliers de livres et de manuscrits, qui formaient la plus vaste collection qui existât de son temps chez un particulier. Sa bibliothèque en étant encombrée, il remplit de ceux qui restaient ses vastes appartements et même sa chambre, où il avait à peine laissé une place pour son lit. Il mangeait, dormait, s'habillait et recevait au milieu de cet énorme fatras de volumes. Sa manie n'échappa point à la plume piquante d'Addisson; il le désigne par le nom de 'Tom Folio'. Rawlinson avait des connaissances étendues, et était lié avec les hommes de lettres de son temps, et particulièrement avec Maittaire, qui lui dédia son édition des 'Satires de Juvénal'. On a imprimé les 'Annales d'Aluredus Beverlacensis', d'après un manuscrit que possédait Rawlinson. Il mourut en 1725. On employa seize jours à la seule vente de ses manuscrits.

RAWLINSON (Richard), savant antiquaire anglais, naquit vers 1690, et étudia les lois à Oxford, où il reçut en 1719 le bonnet de docteur. Il cultiva de préférence les antiquités et la numismatique, et fut dans ces parties un des hommes les plus éclairés de son siècle. Il fit de riches collections pour la continuation de l''Athenæ oxonienses' de Wood, et contribua à la publication de plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités. Il a écrit une *Histoire d'Oxford*, et a traduit en anglais l'ouvrage de Lenglet-Dufresnoy, sur la *Méthode d'étudier l'histoire*, 2 vol. in-8°. Cet homme estimable mourut en 1755; son cœur fut enfermé dans une urne de marbre, placée dans la chapelle du collége de Saint-Jean à Oxford. Il laissa, par testament, à cette université sa bibliothèque, ses médailles et ses manuscrits.

RAY (Jean), savant naturaliste, né dans le comté d'Essex en 1628, étudia à Cambridge, et fut membre du collége de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'Eglise anglicane; mais son opposition aux sentiments des épiscopaux l'empêcha d'obtenir des bénéfices. Il se consola de la privation des biens ecclésiastiques par l'étude de la nature. Il avait tout ce qu'il fallait pour l'approfondir: un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, et le perdit en 1706. Il était pour lors âgé de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe et la finit de même. Sa modestie, son affabilité lui firent

des amis illustres. Il n'était point, comme certains savants, avare de ses recherches; il les communiquait avec un plaisir infini. Il joignait aux connaissances d'un naturaliste celles d'un littérateur et d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont : | une *Histoire des plantes*, en 3 vol. in-fol., 1686-1688, 1704; et les trois tomes ensemble, 1716, in-folio; | une *Nouvelle méthode des plantes*, Londres, 1682, in-8°; | un *Catalogue des plantes d'Angleterre et des îles adjacentes*, Londres, 1677, in-8°, avec un supplément en 1688, et divers autres ouvrages de botanique. Son système diffère de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au lieu que Ray en compte 28 : cependant d'habiles physiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avait point formé une classification plus exacte que celle de Tournefort et de Linné, et que les difficultés se compensaient dans ces systèmes divers. (*Voyez* TOURNEFORT.) | Un *Catalogue des plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8°, avec un appendix de 1663, et un de 1685; | *Stirpium europœarum extra Britanniam nascentium sylloge*, Londres, 1694, in-8°; | *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, Londres, 1724, in-8°; | *Synopsis methodica avium et piscium*, Londres, 1613, in-8°; | *Historia insectorum cum Appendice Martini Listeri de scarabœis britannicis*, 1710, in-4°; | *Dictionariolum trilingue secundnm locos communes*; | *De variis plantarum methodis dissertatio*, 1696, in-8°. C'est une apologie de son système. Tous les ouvrages précédents sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglais, sont : | *l'Existence et la sagesse de Dieu, manifestée dans les œuvres de la création*. Ce livre a été traduit en francais, Utrecht, 1714, in-8°. Il y a beaucoup de solidité et d'érudition. | Trois *Dissertations sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8°; | une *Exhortation à la piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur*. Ce discours est contre Bayle, qui niait qu'une république composée de chrétiens qui observeraient exactement les préceptes de J.-C. pût se soutenir. | Divers *Discours* sur différentes matières théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8°; | un *Recueil de lettres philosophiques*, 1718, in-8°, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux; | *Observations topographiques, morales et physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1673 et 1746, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Augustin-Fidèle RAY, dont on a une *Zoologie universelle*, ou *Histoire universelle de tous les quadrupèdes, cétacées et oiseaux connus*, etc., Paris, 1788, in-4°; ouvrage savant et sagement écrit. Voyez le "Journ. hist. et litt." 15 octobre 1789, pag. 243.

RAYGER (Charles), né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde et à Montpellier, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua à l'académie impériale de Vienne un grand nombre d'observations qui lui méritèrent, en 1694, une place

dans cette société, et mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux et intéressants, qui ont rapport à la médecine et à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il était membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec notes. Francfort, 1691, in-4°.

* RAYMOND (Jean-Arnaud), ancien architecte du roi, naquit le 9 avril 1742, de Pierre Raymond, entrepreneur de bâtiments, qui lui donna les premières leçons d'architecture. Il vint à Paris, en 1760, et après avoir obtenu, en 1761, le grand prix d'architecture, il alla à Rome. Il revint à Paris en 1776, et quelque temps après, on l'appela à Montpellier pour y construire la belle place du Peron. Nommé ensuite architecte des états de Languedoc, il présenta un projet de palais de justice et de prison pour la ville d'Aix, ainsi que pour la reconstruction de l'église de Saint-Barthélemi de Bordeaux; mais ces projets ne purent s'effectuer faute de fonds. Il éleva, aux frais de la province du Languedoc, l'église collégiale de l'île Jourdain, à 4 lieues de Toulouse. En 1784, il vint se fixer à Paris, où l'académie des beaux-arts l'avait nommé parmi ses membres. L'année suivante, il bâtit, rue du Gros-Chenet, pour la célèbre madame Le Brun, la belle maison qui mérita les éloges de tous les connaisseurs. Bientôt après il fut nommé architecte du roi. Le ministre Calonne avait formé le projet de restaurer entièrement le cirque de Nîmes, et Raymond devait être mis à la tête de cette entreprise. La révolution fit oublier ce dessein; Raymond s'enferma alors dans son cabinet, et eut le bon esprit de ne pas figurer dans nos troubles politiques; il entra dans l'institut lors de sa formation, et on le chargea des travaux du Louvre, du Muséum, de la Bibliothèque, de l'Opéra, du palais de Saint-Cloud, et, conjointement avec M. Chalgrin, de la construction de l'arc de l'Etoile. Raymond était attaqué depuis 1809 d'une maladie très-grave, à laquelle il succomba le 28 février 1811, après avoir mis, comme il le dit lui-même, un intervalle entre la vie et la mort. Cet artiste était d'un caractère doux et bienfaisant, et fut un de ceux qui rétablirent en France le bon goût dans l'architecture.

* RAYNAL (Guillaume-Thomas François), écrivain philosophe du XVIIIe siècle, né à Saint-Geniex en Rouergue, en 1713, entra fort jeune chez les jésuites. Les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature et ses talents précoces lui attirèrent la bienveillance de ses maitres, qui, par reconnaissance et par goût, prirent un soin particulier de son éducation. Il se fit recevoir dans la société, et on le destina à professer les humanités dans les colléges de la compagnie. Il remplit cette fonction avec succès. On dit que, quelque temps après, il n'en obtint pas de moins éclatants dans la carrière de la chaire, à laquelle il se livra après avoir été ordonné prêtre. Mais, doué d'une imagination très-vive, d'un caractère inquiet et d'un désir excessif de réputation, il se lassa du séjour

des collèges, et, à l'âge de 35 ans, vers 1748, il quitta les jésuites pour aller s'établir homme de lettres dans la capitale. Ses premiers essais ne furent pas heureux, et il serait demeuré inconnu sans les amis qui prônèrent son mérite et vantèrent son talent. Diderot, d'Holbach, et les autres distributeurs de la renommée littéraire, et qui l'avaient attaché à l'école dont ils étaient les apôtres, lui firent confier la rédaction du *Mercure de France*, et l'aidèrent de leur crédit pour lui assurer une existence aisée et indépendante. Raynal, que les occupations littéraires n'enrichissaient pas, se livra, dit-on, aux spéculations du commerce, et il paraît qu'elles furent plus utiles à sa fortune. Ce fut au milieu de l'agiotage qu'il conçut et qu'il exécuta son *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Cet ouvrage parut en 1770, et son succès, d'abord assez équivoque, ne flatta pas l'amour-propre de l'auteur; mais le parti en releva bientôt le mérite par de pompeux éloges, et publia autant d'apologies qu'il parut de critiques. Il paraît que Raynal fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs de ses amis. Deleyre fut chargé de réunir les matériaux, les comtes d'Aranda et de Souza fournirent des mémoires; le baron d'Holbach, Dubuc, Jean de Pechmeja, et surtout Diderot, y travaillèrent. « Qui ne sait, dit Grimm, que près d'un tiers de l'*Histoire philosophique* appartient à Diderot; il y travailla pendant deux ans, et nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux. Lui-même était souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami. Mais qui, lui disait-il, osera signer cela? Moi, lui répondait l'abbé, moi, vous dis-je, allez toujours. » D'après les principes de tels collaborateurs, l'esprit anti-religieux qui règne dans tout ce livre ne doit nullement étonner. Il fut publié en 1770; le gouvernement en ordonna la suppression le 29 décembre 1772. Le public, par ses observations, l'ayant averti des défauts de son ouvrage, Raynal se mit à voyager, et visita les principales places de commerce de la France, de la Hollande et de l'Angleterre. En parlant du commerce des deux Indes, il avait flatté l'amour-propre des Anglais sur leurs établissements; aussi il reçut à Londres une distinction très-flatteuse. Il se trouvait un jour dans la galerie de la chambre des communes; l'orateur l'ayant appris, fit tout-à-coup cesser la discussion, jusqu'à ce qu'on eût accordé à Raynal une place d'honneur. A son retour d'Angleterre, il s'arrêta à Genève, et il y publia une nouvelle édition de son Histoire. Elle contient des corrections utiles, des articles et des notices plus exactes sur la Chine, les Etats-Unis, et sur le commerce en général; mais, en revanche, sa haine contre les rois et la religion s'y montre plus à découvert. Il se trouvait à Courbevoie lorsque son ouvrage faisait de nouveau le sujet de toutes les conversations dans la capitale. Des gens bien pensants, attachés au service de Louis XVI, placèrent l'*Histoire philosophique* sur une table, dans l'appartement de ce prince, afin qu'il pût la parcourir. Louis XVI, naturellement pieux, en fut indigné, et le parlement, d'après les

conclusions de l'avocat-général Séguier, ordonna qu'il fût brûlé. La Sorbonne déclara le livre 'abominable', et le qualifia, non sans raison, de 'délire d'une âme impie'. L'auteur lui-même fut décrété de prise de corps; il en fut averti, et se retira de Courbevoie pour se rendre aux eaux de Spa. Il partit ensuite pour l'Allemagne, et ayant prolongé son voyage jusqu'à Berlin, il fit demander à Frédéric II la permission de lui présenter ses hommages. Le roi de Prusse lui indiqua le jour. Ce prince était debout auprès de son bureau: « Monsieur, lui dit-il, vous êtes vieux ainsi que moi; sans façon, asseyons-nous. Vous me trouvez à lire un de vos ouvrages, l'*Histoire du stathoudérat*.» La vanité de Raynal, qui était extrême, fut très-satisfaite de cet accueil familier; il répondit à Frédéric avec le ton de cette même vanité: « Cette histoire est un des ouvrages de ma première jeunesse: j'ai fait mieux que cela. — Et quel est donc cet ouvrage? demanda le prince. — C'est, ajouta Raynal, mon Histoire philosophique des deux Indes. — Je ne la connais pas, lui répondit Frédéric; je n'en ai jamais entendu parler.» Cette réponse froide et inattendue déconcerta un peu Raynal, qui s'empressa de terminer la conversation. Il visita plusieurs cours, comme s'il avait voulu 'promener' sa renommée; et, de retour en France, il demeura long-temps dans les pays méridionaux. Il donna aux académies de Marseille et de Lyon plusieurs prix, dont il proposa les sujets. Le plus remarquable est celui qui avait pour but 'si la découverte de l'Amérique avait été utile ou nuisible à l'Europe'. Il revint à Paris en 1788. Mûri par l'âge et moins dominé par l'effervescence des passions, il n'envisagea dans les nombreuses innovations qui eurent lieu lors de la formation de l'assemblée constituante, que des attentats contre la propriété, et des encouragements à la licence parmi le peuple. Le 31 mai 1791, il adressa une longue lettre à cette assemblée, où l'on remarque les passages suivants: « J'osai, dit-il, parler long-temps aux rois de leurs devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs. Serait-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi 'que je suis un de ceux qui', en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, 'ont peut-être donné des armes à la licence?...' Près de descendre dans le tombeau, que vois-je autour de moi? des troubles religieux, des dissensions civiles, la consternation des uns, l'audace des autres; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire, le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés, qui veulent alternativement ou les dicter, ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des ministres sans moyens, la puissance publique n'existant plus que dans les clubs!... Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et baignées de larmes: des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts, annoncent encore des explosions nouvelles. Qui osa jamais rêver pour un grand peuple une constitution fondée sur un nivellement abstrait et chimérique?

Ma pensée va jusqu'à désirer que le tombeau se referme promptement sur moi; vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Quand Raynal avait parlé en philosophiste, il avait trouvé un grand nombre d'admirateurs; il parlait une fois en homme sage, et ces mêmes admirateurs méprisaient ses avis, et allaient jusqu'à l'insulter. On ne fit aucun cas de sa lettre, et on le traita de vieux radoteur. Voyant la marche horrible que prenait la révolution, il alla se fixer à Passy, où il vécut tout-à-fait ignoré, et où il eut tout le temps de se convaincre, par une juste réflexion, et comme il le marque dans sa lettre à l'assemblée, 'qu'il avait été un de ceux qui avaient donné des armes à la licence'. Il mourut le 6 mars 1796. Quatre heures avant sa mort, il avait entendu la lecture d'un journal sur lequel il avait fait des observations critiques. Sa fortune était si notablement diminuée, qu'on ne trouva, dit-on, chez lui, pour tout argent, qu'un assignat de 50 livres, valant alors 5 sous en numéraire. Voici la liste de ses principaux ouvrages : | *Histoire du stathoudérat*, Paris, 1748, in-12; 1750, 2 vol. Il la fit imprimer à ses frais, la vendit lui-même, et en débita, dit-on, 6,000 exemplaires. | *Histoire du parlement d'Angleterre*, ibid., 1750, 2 vol. in-12. On critiqua justement dans ces deux ouvrages un ton oratoire et ampoulé, peu convenable au bon goût et à la dignité historique. | *Anecdotes littéraires*, *historiques*, *militaires et politiques de l'Europe*, *depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire*, *jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, ibid., 3 vol. in-12. Cet ouvrage présente des faits assez curieux et intéressants, et il est écrit d'un style naturel et rapide, qualités qu'on retrouve rarement dans ses autres productions, excepté la suivante, à laquelle on accorde le même mérite. | *Histoire du divorce de Henri VIII*, ibid., 1763, in-12. | *Ecole militaire*, 1762, 3 vol. in-12. Recueil indigeste, et où les exemples de bravoure sont mis pêle-mêle avec ceux de bassesse et de lâcheté; | *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8°, où la critique et les faits ne sont pas toujours exacts; | *Tableau et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12; | *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Paris, 1770; Genève, 1781, 10 vol. in-8°. Les éloges que Laharpe fit de cet ouvrage, dès sa première édition, sembleraient plutôt dictés par un esprit de secte que par l'homme impartial; et le lecteur judicieux, en parcourant l'Histoire philosophique, y trouve de la confusion, des absurdités, des déclamations fatigantes contre les lois, les usages établis, les gouvernements, et surtout contre les rois et les prêtres. Le mérite qu'on remarque dans plusieurs de ces *Mémoires* sur le commerce de quelques nations est contrebalancé par des erreurs, des inexactitudes sans nombre, et par des récits et des tableaux licencieux qui répugnent également aux bonnes mœurs et aux convenances sociales. Ces premiers défauts ont disparu, il est vrai, dans la seconde édition; mais l'auteur s'y montre encore plus acharné contre les souverains et contre la religion. Son style, parfois noble

et élevé, prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude des lieux communs, et des imprécations menaçantes contre le 'despotisme' et la superstition. Raynal en effet déclare la guerre, non-seulement à la révélation, mais aussi à la morale et à toute autorité civile. Le Dieu des Juifs n'était pour lui qu'un dieu 'local comme ceux des autres nations', et l'établissement du christianisme n'était que l'effet d'une 'mauvaise logique'. Toute sa morale se fondait sur ces deux principes : 'Désir de jouir, liberté de jouir'. Il s'élevait contre 'le despotisme paternel qui produit le respect extérieur et une haine impuissante et secrète contre les pères'. Il osait également offrir aux peuples des remèdes contre la tyrannie. « Puissent les vraies lumières, disait-il, faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des lois, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères. Faites rougir ces hommes 'soudoyés' qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens aux ordres de leur maître. Soulevez dans leurs âmes la nature et l'humanité contre le renversement des lois sociales..... Révélez-leur les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne et dans les ténèbres, et que, s'apercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la gloire de l'espèce humaine. » Nous terminerons cet article par rapporter les dernières phrases du réquisitoire de l'avocat-général Séguier contre l'*Histoire philosophique* de Raynal : « L'auteur, dit-il, n'a fait qu'un code barbare, qui n'a d'autre but que de renverser les fondements de l'ordre civil. En rapprochant toutes les parties du système répandu dans la totalité de cette histoire, on pourrait tracer le plan de subversion générale que renferme cette affreuse production. »

RAYNAUD (Théophile), né à Sospello, au comté de Nice, en 1583, entra dans la société des jésuites en 1602, et y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confrères et sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru Français, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon, en 1663, à 80 ans. Cet auteur avait l'esprit pénétrant, une imagination vive et une mémoire prodigieuse. Il avait embrassé tous les genres ; mais on reconnaît à sa façon d'écrire qu'il avait trop négligé les auteurs de la belle latinité. Imitateur de différents styles, lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Il paraît très-souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés et de mots tirés du grec. Il voulait être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de Jésus-Christ, il l'intitula : *Christus, bonus, bona, bonum*. Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il était très-mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son érudition immense, et une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis,

ainsi que dans la manière de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On distingue entre autres: | *Erotemata de bonis et malis libris*, c'est-à-dire, Questions sur les bons et sur les mauvais livres; | *Symbola antoniana*, Rome, 1648, in-8°, relatif au feu Saint-Antoine; | les *Heteroclita spiritualia*, où il traite des dévotions singulières et exotiques, que le goût de la solide piété semble ne pas comporter. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Parmi les satires qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les dominicains, sous le nom de *Pretus à Valle clausa*. Les parlements d'Aix et de Toulouse condamnèrent cet ouvrage au feu; jugement où il y avait autant d'humeur que de rigueur. Il avait fait un livre en faveur du scapulaire, Paris, 1653, in-8°; mais il désavoua ensuite ce traité, comme ayant été altéré par une main étrangère depuis le commencement jusqu'à la fin. Les carmes ne laissèrent pas de lui rendre des honneurs funèbres dans tous les couvents de l'ordre. Toutes ses Œuvres, imprimées à Lyon, 1665, en 20 vol. in-f., n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, et Boissat, son imprimeur, mourut à l'hôpital. La plupart des livres du P. Raynaud avaient déjà été imprimés séparément, et il avait eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci sont presque tous dans le tome 20e, intitulé: *Apopompaeus*, et imprimés avec la souscription masquée de Cracovie. Voyez Hurtado (Thomas.)

* RAYNAUD (Le père), oratorien, excellent prédicateur, né à Hyères, mort en 1790, se distingua par la simplicité de ses mœurs, et par cette éloquence qui parle au cœur. Un de ses plus célèbres *sermons* est celui *sur les spectacles*.

* RAYNAULD ou Raynold (Jean), professeur de grec à Oxford, principal du collége de Christ dans cette université, doyen de Lincoln, mort le 21 mai 1607, est connu par son livre intitulé: *Censura librorum apocryphorum veteris Testamenti adversus Bellarminum*, 1611, 2 vol. in-4°. Il a fait encore plusieurs autres ouvrages contre les catholiques. Ce ne sont que des déclamations pleines de fanatisme.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs qu'on appelait même le *Père du peuple*, à cause de l'affection qu'il lui portait, fut sollicité par Nicanor (voyez ce nom) d'adorer les idoles. Ce général fit entourer la maison de Razias de cinq cents soldats. Celui-ci, voyant que la porte allait être enfoncée, se donna un coup d'épée pour ne point tomber entre les mains des idolâtres, et être l'occasion de leurs blasphèmes contre le Seigneur; mais parce qu'il n'était point blessé à mort, il se précipita du haut d'une muraille et tomba la tête la première; il se releva, monta sur une pierre escarpée, prit ses entrailles à pleines mains de son corps entr'ouvert, et les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger et de le ressusciter un jour (2 Mach., 14). Cette action a été diversement interprétée. Quelques Pères, entre autres saint Augustin, la condamnent; d'autres la regardent comme inspirée par le maître de la vie et de la mort, pour qui toutes les maniè-

res de disposer de nos jours sont saintes et légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite, qui crut y voir un moyen d'affermir la foi et la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les règles communes de la morale chrétienne, certaines actions extraordinaires auxquelles les saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes et d'outrages faits à Dieu. *Omnia sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt.* (*Voyez* APOLLINE.)

RAZILLY (Marie DE), morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, était d'une famille ancienne et noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Parmi ses poésies répandues dans différents recueils, on distingue son *Placet au roi*, de plus de 120 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2,000 livres.

* RAZOUT (Louis-Nicolas, comte), lieutenant-général, né à Paris en 1773, d'une famille noble de Bourgogne, étudia d'abord le droit, et entra ensuite comme sous-lieutenant au régiment de la Sarre en 1792. Aide-de-camp du général Joubert en 1796, colonel du 94ᵉ régiment en 1701, sa belle conduite à la bataille d'Eylau lui valut, le 14 février 1807, le grade de général de brigade. Employé en Espagne en 1808; il se distingua le 27 octobre à l'attaque de Lerins sur la rive gauche de l'Èbre, et fut nommé, le 31 juillet 1811, général de division. Il commanda en cette qualité dans la campagne de Russie, se distingua au combat de Valontina, à la bataille de la Moskowa et dans la retraite de Moscou. Fait prisonnier à Dresde, il se trouvait à Raab en Hongrie à l'époque de la restauration de 1814. Il adressa le premier sa soumission au roi et provoqua celle des officiers qui se trouvaient avec lui. A son retour en France, le roi le créa chevalier de Saint-Louis. Lors de l'invasion de Buonaparte, pendant les cent-jours, il resta caché quelque temps, puis fut chargé du commandement de la 21ᵉ division militaire à Bourges, où il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire. Le ministre de la guerre lui avait confié, en 1819, le commandement de la 3ᵉ division militaire à Metz; il y mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie le 10 janvier 1820.

* RAZZI (Silvain), littérateur italien, né dans le diocèse de Faenza, en 1527, entra dans l'ordre des camaldules, cultiva la littérature sacrée et la profane, et fut compté parmi les bons écrivains de son temps. Sa prose est claire et correcte, et l'on trouve dans ses vers du feu et de la facilité. Il eut plusieurs désagréments à essuyer de la part de ses supérieurs, qui ne le voyaient pas avec plaisir s'occuper de la composition de pièces dramatiques, qu'on jouait sur les théâtres mobiles de l'Italie. En effet, ces compositions ne convenaient pas trop à son état de religieux. Il

n'écrivit dans la suite que des ouvrages qui ne lui attirèrent plus aucun reproche. Il mourut en 1611, et a laissé : | *La Cecca; La Balia*, *La Costanza*, comédies; *La Gismonda; Il Tancredi*, tragédies; | *Recueil de prières à J.-C. et à la sainte Vierge*, Florence, 1556; | *Miracles de la sainte Vierge*, ibid., 1576; | *Vies de quatre hommes illustres*, *les deux Uberti*, *ducs d'Athènes*, *Silvestre de Médicis*, *et Côme de Médicis le Vieux*, Florence, 1580.

* RAZZI (Séraphin), célèbre dominicain et frère puîné du précédent, naquit à Florence le 16 décembre 1531; et, n'ayant pas encore 18 ans, prit, le 28 juin 1549, l'habit monastique dans le couvent de Saint-Marc de cette ville. Il fit de grands progrès dans ses études. Il avait étudié la poésie et l'éloquence, et s'était appliqué aux mathématiques, dans son cours de philosophie. La théologie, l'histoire, les antiquités lui étaient familières. Il professa pendant long-temps dans divers couvents de son ordre. Il prêchait avec succès. A ces avantages, il joignait de la piété, des mœurs douces, et du zèle pour la discipline régulière. Tant de qualités le firent employer dans le régime de son ordre. On lui confia la supériorité de diverses maisons, la surintendance des études, et, en 1587, il était vicaire-général de sa province. Au milieu de tant d'occupations, il trouvait du temps pour composer divers ouvrages, dans la nombreuse liste desquels nous nous bornerons à citer les suivants : | *De locis theologicis prælecitones*, Pérouse, 1603, in-4°. Le P. Razzi y abrège ce qu'avait écrit sur ce sujet Melchior Cano, docteur dominicain, et y rectifie ce qui pouvait avoir échappé à ce célèbre théologien. | *La Corona angelica*, *owero cinque libri ne' quali si tratta in lingua volgare della sostanza degli angeli, della loro intellezione, della loro volontà, della loro erudizione, e della loro amministrazione, seguitando san Tomaso d'Aquino*; | *De incarnatione, collationes habitæ in generali studio perusino, anno* 1573; | *Cento casi di coscienza*, Florence, 1578 et 1585, réimprimés plusieurs fois à Venise et ailleurs. | *Summa confessorum, seu summa casuum conscientiæ*; | *Quattro libri sopra la sfera del mondo*, etc.; *della natura e proprietà dell' api, ovvero pecchie, da gravi autori raccolta*, etc., imprimés à Lucques; | *Lezzioni sopra Tobia*, Foligno, 1569; | des *Sermons* en très-grand nombre; | *Un libro di laudi* (*senza poesie*) *con la propria musica*, Venise, 1563; | *Il Rosario della Madonna, in ottava rima, con le annotazioni in prosa*, Florence, 1583; | *L'Innario dominicano, con le annotazioni in prosa*, Pérouse, 1587, in-4°; | *Vite de' santi del sacro ordine de' predicatori, così uomini come donne*, Florence, 1577, in-4°; réimprimé, ibid., 1588, in-4°, avec beaucoup d'augmentations. Elles ont été traduites en français par Jean Blancon de Toulouse, de l'ordre des frères mineurs, sous ce titre : *Vies des saints et saintes, bienheureux et hommes illustres de l'ordre sacré de Saint-Dominique*, Paris, 1616, in-4°. Cet ouvrage demandait des recherches infinies. L'auteur raconte que dans le cours seul de l'année 1572, il fit à pied plus de 900 milles d'Italie et parcourut la Marche d'Ancône,

la Romagne, la Lombardie, le Piémont, pour visiter les archives des églises et des monastères, les bibliothèques, les dépôts publics; consulter les chroniques des lieux, et recueillir les matériaux nécessaires pour composer ces vies. Il en publia beaucoup d'autres dont nous nous dispensons de faire mention. Le P. Mittarelli, dans sa *Letteratura faventina*, en donne la nomenclature, avec une notice de la vie de Razzi. Echard, dans ses *Scriptores ordinis prædicatorum*, donne aussi une liste fort étendue de ces mêmes écrits, à laquelle ceux qui désirent plus de détails peuvent avoir recours. Il n'assigne point la date de la mort du P. Séraphin Razzi; mais il dit qu'il vivait encore en 1613, et il avait alors 82 ans. Il écrivait avec facilité et avec assez d'élégance, soit en latin, soit en italien.

* RÉ (Le comte Filippo), professeur d'agriculture et de botanique, né en 1763 à Reggio, où il mourut en 1817, publia à Parme, en 1798, ses *Elementi di agricoltura*, qui ont été adoptés dans toutes les universités du royaume d'Italie. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on cite un éloge de *Pietro Crescenzi*.

* RE (J.-François), professeur de botanique et de matières médicales à l'école vétérinaire de la Vénerie près Turin, mort le 24 novembre 1833, s'est fait connaître par plusieurs *Ecrits* sur la médecine vétérinaire, par des *Additions* à la Flore du Piémont, etc. Bertero lui a dédié un nouveau genre de plantes américaines, sous le nom de *Reia*.

RÉAL (César Vichard de Saint-), fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, où il naquit en 1639, vint à Paris de bonne heure, y prit la tonsure, et depuis, ne fut connu que sous le nom d'abbé de Saint-Réal. Varillas, auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, et cette accusation n'a pas été éclaircie. De retour dans sa patrie en 1675, il fut chargé par Charles-Emmanuel II d'écrire l'histoire d'Emmanuel Ier, son aïeul; on ignore s'il exécuta ce projet, on croit même qu'il ne reçut jamais cette mission. La duchesse Mancini, nièce du cardinal Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre, où il se lia avec le fameux Saint-Evremond. [C'est à Londres que le premier écrivit les *Mémoires de la duchesse de Mazarin*.] Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris et y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avait une imagination vive, une mémoire ornée, mais son goût n'était pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1745, Paris, Nyon, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. Les principaux sont: | sept *Discours sur l'usage de l'Histoire*, pleins de réflexions judicieuses, mais écrites sans précision; | *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise.* Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards, et il est très-vraisemblable que le fond même manque de vérité. (*Voyez* Cueva.) Il y

règne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, et un choix heureux dans les faits ; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. | *Don Carlos*, nouvelle historique, purement romanesque (*Voyez* CARLOS DON): | *la Vie de Jésus-Christ*, Paris, 1699. Il y a à la fin des remarques qui sont estimées. | *Discours de remercîments*, prononcé le 13 mai 1680 à l'académie de Turin, dont il avait été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville. | *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage, curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé 'Levain du Calvinisme,' composé par Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le style et le publia sous un autre titre. | *Césarion* ou *divers Entretiens curieux ;* | *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de Saint-Réal. | *Traité de la critique;* | *Traductions des Lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les deux premiers livres des épîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. | Plusieurs *Lettres*. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les OEuvres de cet auteur en 8 petits volumes in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avait donnée en 1745. M. de Neuville a donné 'l'Esprit de Saint-Réal', in-12. [A son second retour dans sa patrie, en 1679, il fut nommé membre de l'académie, fondée un an auparavant par la duchesse douairière, Marie Jeanne, qui le nomma historiographe de Savoie. Les autres ouvrages de cet auteur sont : *La Conjuration des Gracques*, *celle de Pison*, des *opuscules sur César*, *Marius*, *Scylla*, etc.]

RÉAL (Gaspard DE), seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, et mort à Paris en 1752, se distingua par ses talents pour la politique. On a de lui un Traité de la *Science du Gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique*, Paris, 1762-63-64, 8 vol. in-4°. Il contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties, et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent. On n'y rencontre pas les paradoxes ni la morgue des philosophes du temps. — RÉAL, abbé de Lure, neveu du précédent, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'un ouvrage intitulé *Dissertations sur le nom de la famille qui règne en France*, 1762, 1 vol. in-12.

RÉAL (André), conventionnel, président honoraire de la cour royale de Grenoble, où il était né en 1755, exerçait la profession d'avocat avant la révolution. Président du directoire du district de cette ville, il fut élu, en 1792, par son département, député à la convention. Dans le procès du roi, il vota d'abord contre la compétence de l'assemblée; mais, la

convention s'étant attribué le droit de juger Louis XVI, il appuya la proposition faite de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince. La proposition ayant été rejetée, il demanda qu'au moins la discussion fût continuée jusqu'après l'impression. Lorsque l'on en vint à recueillir les suffrages, il déclara qu'il ne votait pas comme "juge", mais comme "législateur", et se prononça, par mesure de sûreté générale, pour la détention provisoire, sauf commutation en un exil dans un temps plus calme. Il ajouta qu'il "aimerait mieux que les droits dont Louis avait été revêtu repassassent sur sa tête flétrie et humiliée que de les voir réunis sur celle de tout autre Bourbon". Du reste, il vota pour l'appel au peuple et pour le sursis. Plus tard, il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances dont il était membre, fut envoyé plusieurs fois en mission, défendit, à l'époque du 31 mai 1793, Buzot, qui passait pour être le chef des Girondins, vota la suppression du *maximum* et la levée du séquestre des biens des étrangers, enfin appuya la proposition faite de restituer les biens des condamnés. Envoyé, dans le mois de germinal an III, en mission près de l'armée des Alpes et d'Italie, son premier soin fut de mettre en liberté tous les ecclésiastiques et les religieuses qui étaient emprisonnés pour opinion politique; mais, lorsqu'il fut arrivé à Nice, il signala les mouvements survenus à Toulon, à Aix et à Marseille, les comprima de concert avec le général Kellermann, et rendit compte à la convention des mesures qu'il avait prises. Ce fut Réal qui annonça les divers succès remportés par l'armée des Alpes au mont Saint-Bernard. Réélu en l'an IV (1796) par le département de l'Isère, il fit partie du conseil des Cinq-Cents, où il combattit la proposition qui avait été faite de percevoir l'impôt foncier en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et par conséquent plus onéreux pour les contribuables. Nommé secrétaire du conseil le 21 décembre 1795, il présenta peu de temps après un projet sur le régime hypothécaire, dont les principales dispositions sont consacrées par la loi du 18 brumaire an XI. Sorti du conseil par la voie du sort en mai 1797, il fut nommé presque aussitôt commissaire central de l'Isère; en 1801, juge à la cour d'appel de Grenoble, et en 1812 président de chambre de la même cour. Le 30 novembre 1815, Réal donna sa démission. Compris dans la liste des conventionnels qui devaient sortir de France, en exécution de l'article 7 de la loi du 12 janvier 1816, Réal réclama contre cette erreur; et une décision royale du 16 septembre 1819 déclara que la loi du 12 janvier ne lui était pas applicable. Il vécut dès-lors dans la retraite, et mourut à Grenoble le 19 octobre 1832, dans la 78e année de son âge.

RÉAL (Pierre-François, comte), préfet de police sous l'empire, originaire d'une famille des Pays-Bas autrichiens, mort à Paris en mai 1834, y exerçait, en 1789, les fonctions de procureur au châtelet. Jeune alors, parlant en public avec une grande facilité, il devint un des orateurs habituels de la société dite "Amis de la constitu-

tion', et plus déplorablement fameuse sous le nom de 'Jacobins'. Il s'y lia avec Camille-Desmoulins et Danton. Ce dernier prit bientôt un ascendant funeste sur l'esprit de Réal, qui lui resta toujours attaché, et qui, incarcéré depuis par Robespierre, aurait péri sur l'échafaud comme 'Dantoniste' si l'événement du 9 thermidor n'avait mis un terme au cours des assassinats juridiques du tribunal révolutionnaire. Après la journée du 10 août 1792, Danton, devenu ministre de la justice, fit nommer Réal accusateur-public près le tribunal extraordinaire créé le 17 de ce mois, pour instruire sur les faits relatifs à la révolution qui venait de renverser le trône. Quand ce tribunal eut cessé ses fonctions, Réal devint substitut du procureur de la commune de Paris. Obéissant à l'impulsion que lui imprimaient les chefs de son parti, il se montra l'ennemi des députés de la Gironde. Il essaya depuis, dans l'exercice de ses fonctions à la commune, ainsi qu'à la tribune des jacobins, d'arrêter le cours des fureurs et des crimes des agents de Robespierre; mais son opposition tardive lui devint funeste. Enfermé après la mort de Danton, dans la prison du Luxembourg, il se fit ensuite défenseur officieux près les tribunaux. S'étant prononcé avec une grande véhémence contre les actes de plusieurs proconsuls de la convention, on vit Carrier, le plus féroce d'entre eux, lorsqu'il fut traduit à son tour devant le tribunal révolutionnaire alors régénéré, récuser des juges sous le seul prétexte qu'ils étaient influencés par Réal. Par compensation, celui-ci crut, peu de temps après, ne point devoir refuser son ministère aux membres du comité révolutionnaire de Nantes, instruments des fureurs de ce même Carrier. Quoique chargés de crimes, ils furent tous acquittés, à l'exception de Pinard et de Grandmaison. A la fin de l'an III (1795), Réal entreprit la rédaction du *Journal de l'Opposition*, et quelque temps après celle du *Journal des Patriotes de* 1789. L'année suivante, il fut nommé historiographe de la république. Ces occupations ne l'empêchèrent point de remplir les fonctions de défenseur officieux. Il plaida avec quelque talent, devant la haute cour de Vendôme, la cause de Drouet et de plusieurs de ses coaccusés, prévenus de complicité dans la conspiration de Babeuf contre le directoire; mais l'accusateur public Bailly, auquel il avait reproché d'avoir usurpé, dans son discours, le titre de commissaire national, lui fit, par jugement, ôter la parole. Réal avait défendu avec la même chaleur, à Bruxelles, la cause de Tort de La Sonde, accusé de conspiration contre l'état et de complicité avec les émigrés. Quand les deux conseils forcèrent, le 30 prairial an VII (18 juin 1799), trois directeurs d'abandonner le timon de l'état, Réal fut peu de jours après nommé commissaire du gouvernement près le département de la Seine. Il offrit avec empressement ses services au général en chef Buonaparte dès les premiers jours du retour d'Égypte, et prit une part très-active aux préparatifs de la révolution du 18 brumaire, ainsi qu'aux changements qui furent la suite de cette journée. Le premier consul recon-

naissant, le nomma d'abord conseiller d'état, et l'attacha à la section de la justice. En cette qualité, Réal employa tous ses moyens à accroître et à affermir l'autorité d'un seul, sacrifiant ainsi les opinions qu'il avait fait éclater en sa jeunesse. Nommé adjoint au ministère de la police générale, et ayant la ville de Paris dans ses attributions, il obtint, en mars 1804, non sans quelque peine, un sursis à l'exécution du nommé Querelle, qui, pour racheter sa vie, promettait de faire des révélations importantes, et qui découvrit en effet les projets de Georges Cadoudal et des autres conjurés contre la personne de Napoléon. La police ignorait encore leur arrivée à Paris. Réal reçut peu de temps après la décoration de commandant de la Légion-d'Honneur et un don de 100,000 fr. Il aspirait, disait-on, au ministère de la police générale, et Fouché n'oublia point qu'on avait voulu le déposséder de cette place. Réal eut encore à cette époque des altercations assez vives avec le préfet de police de Paris, le conseiller-d'état Dubois, qui rivalisait avec lui de zèle. Après les événements de 1814 et la rentrée du roi, Réal cessa d'être employé. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut nommé préfet de police à Paris, en même temps que Fouché reprit le ministère de la police générale. Dans les derniers jours de juin 1815, il donna sa démission pour cause de maladie, et Fouché, qui était à la tête du gouvernement provisoire, le fit remplacer par M. Courtin. Au second retour du roi, Réal fut porté par le même ministre de la police du roi, long-temps ministre de Napoléon, sur la liste des 38 qui, par ordonnance du 24 juillet 1815, devaient sortir de France. Il se retira d'abord dans le nouveau royaume des Pays-Bas, et se rendit ensuite aux États-Unis d'Amérique. Il acquit dans ce pays une propriété, et fonda un établissement de distillerie en grand. Une ordonnance royale, rendue en 1818, l'autorisa à rentrer dans sa patrie. Son fils, qui s'était distingué par ses talents et sa valeur dans la carrière militaire, avait péri sur le champ de bataille. Il ne lui restait qu'une fille, mariée au comte de Cessac. Le 29 juillet 1830, Réal fut un des premiers à venir offrir ses services à l'Hôtel-de-Ville de Paris : c'est le dernier trait de sa vie politique. Parmi les écrits connus de Réal, on cite : | *Journal de l'Opposition*, 1795, repris en 1796, in-8° (avec Méhée de La Touche); | *Journal des Patriotes de* 1789, depuis les derniers mois de 1795; | *Essai sur les journées des* 13 *et* 14 *vendémiaire* 1796, in-8°; | *Procès de Barthélemi Tort de La Sonde, accusé de conspiration contre l'état et de correspondance avec Dumouriez*, 1796, in-8°.

* REALINO (Bernardino), jésuite italien, né à Carpi en 1530, mort à Lecce le 2 juillet 1616, en odeur de sainteté, est connu par un ouvrage écrit dans sa jeunesse, et intitulé : *In nuptias Pelei et Thetidis catullianas Commentarius: item Adnotationes in varia scriptorum loca*, Bologne, 1551, in-4°. On a de lui plusieurs autres écrits dont on trouvera la liste dans la 'Bibliotheca societatis Jesu', et dans la 'bibliothèque Modenèse' de Tiraboschi. On a plusieurs *Vies* du P. Bernardino Realino; la meilleure est celle du P. Fuligati, Viterbe, 1644, in-4°, en

italien; traduite en latin, Anvers, 1645, in-12.

RÉAUMUR (René-Antoine FERCHAULT, sieur DE), né à La Rochelle en 1683, d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1703, et en 1708, il fut agrégé à l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses *Mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les pinces marines, etc.*, lui firent un nom distingué. Mais il se rendit surtout utiles par un ouvrage intitulé : *L'Art de convertir le fer forgé en acier, et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé*, 1 vol. in-4°, 1722. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état, par une pension de 12,000 liv.; Réaumur, voulant la rendre perpétuelle, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie qui en jouirait après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer-blanc établies en France; on le tirait autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau thermomètre, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud et de froid. Ce thermomètre porte son nom et a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de La Hire, etc. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté (*voyez* FAHRENHEIT) : de manière qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile et plus importante que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car avant l'usage du thermomètre, dit un physicien célèbre, comment pouvait-on juger les différentes températures de l'air, de celle des lieux où il nous importe qu'elle soit d'un degré déterminé, de l'état d'un certain mélange, de certaines compositions dont le succès n'est sûr qu'autant qu'on y entretient telle ou telle chaleur? Connaissait-on d'autres refroidissements que ceux dont on s'apercevait par le toucher, signe tout-à-fait équivoque? Savait-on que dans les caves profondes et dans les autres souterrains il ne fait ni plus chaud en hiver ni plus froid en été que dans toutes les autres saisons de l'année, et que s'il y a des différences, elles sont très-peu considérables? Savait-on que l'eau qui bout long-temps ne devient pas plus chaude qu'après les premiers bouillons? Enfin, sans le thermomètre, se serait-on jamais douté que dans les pays les plus chauds, sous la ligne équinoxiale, la plus grande chaleur n'excède pas celle que nous éprouvons quelquefois dans nos climats tempérés? Aurait-on su, et l'aurait-on pu croire, qu'il y eût un pays habité par des hommes où le froid devient en certaines années deux

fois aussi grand, et même davantage, que celui qui causa tant de désordre en 1709 en France et dans plusieurs autres parties de l'Europe? Le physicien, guidé par le thermomètre, travaille avec plus de certitude et de succès; le bon citoyen est mieux éclairé sur les variations qui intéressent la santé des hommes et les productions de la terre; et le particulier qui cherche à se procurer les commodités de la vie est averti de ce qu'il doit faire pour habiter pendant toute l'année dans une température à peu près égale, et éviter d'échauffer trop des appartements, afin de ne pas s'exposer à des températures trop contraires, subites et dangereuses. C'est en l'observant qu'on donne à la chambre d'un malade, ou à une serre, la température convenable. » L'illustre observateur composa l'*Histoire des rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyait d'abord beaucoup plus importante fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux comme il se pratique en Egypte, sans faire couver des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines ni de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés, qu'il avait trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ce fut le dernier ouvrage qu'il lui communiqua. Il mourut le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute, en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il était allé passer les vacances. Réaumur était un physicien plus pratique que spéculatif; observateur infatigable, dont tout arrêtait l'intention, tout excitait l'activité, tout appliquait l'intelligence. Ses ouvrages font assez connaître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. Il est vrai qu'il a quelquefois trop généralisé le résultat et les conséquences de ses observations, et qu'il a trop précipitamment conclu la fausseté de quelques anciennes opinions fondées sur des expériences plus vraies et plus constantes que les siennes. Les qualités de son cœur le rendaient encore plus estimable que celles de son esprit. La douceur de son caractère, sa bonté, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion en faisaient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Ses ouvrages sont: | un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différents points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la collection de l'académie. | L'*Histoire naturelle des insectes*, en 6 vol. in-4°. Tout n'y est pas exact, et quelques-unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes, mais en général

l'ouvrage est curieux, intéressant, et le fruit de beaucoup d'application. [Réaumur procura au verre une blancheur et une opacité qui le font ressembler, en quelque sorte, à la porcelaine. L'incubation, ou l'art de faire pondre les œufs, inventé par lui, a été de nouveau essayé avec un avantage réel. Il a indiqué la manière d'empêcher l'évaporation des liqueurs par le mercure : il a perfectionné la suspension des voitures et l'emboîtement des essieux. En 1711, il retrouva un coquillage dont le suc fournit une teinture analogue à la pourpre des anciens et a cherché à tirer parti même de la soie des araignées. Son *Mémoire* à ce sujet, de 1710, fut traduit en mantchou par le père Parrennin, par ordre de l'empereur de la Chine.]

RÉBECCA, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham. Eliézer, intendant de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, aperçut Rebecca qui, étant venue à la fontaine, s'en retournait à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'était celle que le Seigneur destinait à son maître, l'obtint de Bathuel, et l'amena à Isaac, qui demeurait alors à Béersabée dans la terre de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari sans en avoir d'enfants; après ce temps, les prières d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, et elle devint mère de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esaü et l'autre Jacob. Rébecca eut toujours plus d'inclination et de tendresse pour Jacob que pour Esaü, parce que, sachant les desseins de Dieu sur Jacob, elle réglait ses sentiments sur ceux de la souveraine et éternelle justice. Comme il lui avait été révélé que le plus jeune de ses enfants jouirait du droit de l'aîné, sa foi la tenait attentive à tous les événements. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esaü pour un plat de lentilles; mais il fallait faire confirmer cette cession par la bénédiction de son père, et c'est ce que fit Rébecca dans le temps. Quand elle sut qu'Isaac se préparait à bénir Esaü, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier et le substitua à son frère. Esaü, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac serait mort; et Rébecca, le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce temps, l'Ecriture ne nous dit plus rien de Rébecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre et vertueuse mère d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogéniture que son frère lui avait vendue, et qui dans les vues de la Providence lui était dévolue, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement et tous les moyens qu'elle y fit servir. (*Voyez* JÉHU.) Cependant saint Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il fallait, et qu'il se fût trompé au contraire en donnant la première bénédiction à Esaü. Il est vrai aussi que quoiqu'aucune espèce de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure et

sévère n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique faussement, que dans des affaires justes et louables, il était permis de n'être pas toujours sincère. Si des saints Pères ont cru pouvoir adopter cette opinion avant que l'église eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les temps de la première simplicité on l'ait regardée comme véritable.

REBELLUS (Ferdinand), jésuite portugais, né à Prado en 1547, mort en 1608; est le premier des théologiens qui a attaqué le probabilisme. (*Voyez* GONZALEZ Thyrse.) Il enseigna long-temps la philosophie et la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample et érudit sur les obligations de justice, de religion et de charité.

* REBOLLEDO (Le comte Bernardin DE), général, diplomate et poète espagnol, naquit à Léon en 1597. A l'âge de 14 ans, il embrassa l'état militaire, et servit contre les Turcs dans la guerre terminée par la bataille de Lépante, gagnée par les Espagnols sous le règne de Philippe II. Rebolledo fut nommé commandant d'une galère en Sicile, et se distingua à la prise d'Arbenga, d'Onella, de Port-Maurice et du château de Ventimilla. Il reprit, en 1626, le service de terre, et acquit une nouvelle gloire à la prise de Nice et de Casal. Six ans après, il passa en Flandre, où il obtint une compagnie de lanciers. Rebolledo possédait à la fois des talents militaires et politiques dont Philippe IV sut profiter : il l'envoya en 1636 en Allemagne pour solliciter des secours des princes de l'empire et de l'empereur Ferdinand II. Il s'acquitta avec honneur de cette mission difficile, et Ferdinand le nomma comte. Rebolledo servit ensuite dans les guerres contre les Français, et il se fit remarquer dans toutes les occasions et par ses talents et par son courage. Rappelé à Madrid, il repassa encore en Allemagne, chargé des négociations les plus importantes. L'empereur Ferdinand le créa alors capitaine général d'artillerie et gouverneur du Bas-Palatinat. A son retour en Espagne, il fut nommé président du conseil suprême de Castille. Il s'était couvert d'honneur dans toutes les places qu'il avait occupées; mais c'est dans son ambassade auprès de Frédéric III, roi de Danemarck, qu'il déploya toute l'étendue de ses talents : il demeura à Copenhague près de vingt ans. Chargé d'infirmités et d'années, il revint à Madrid et y mourut en 1677, âgé de quatre-vingts ans. Ses différentes occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie, et il mérita un rang distingué parmi les bons poètes de sa nation. Ses vers, où il suit les traces de Boscan et de Garcilasso, sont pleins d'harmonie, de pensées neuves, et écrits d'un style correct. Ses principaux ouvrages sont: *Mes loisirs*; | *Forêt militaire et politique*; | *Forêt danoise*. C'est un poème historique sur le Danemarck, qui contient en outre les généalogies des souverains de ce royaume. Il a traduit en beaux vers les *Psaumes* de David, les *Lamentations* de Jérémie et le *Livre* de Job. Ces ouvrages, tous en espagnol, ont été imprimés à Copenhague et à Anvers, et ont eu plusieurs éditions.

REBOULET (Simon), né à

Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidûment le barreau. Il remplissait des fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des vomissements de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre. Peu de temps avant sa mort, l'université, dont il était membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servait de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre sont : | L'*Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12, 1734. Ses anciens confrères lui en fournirent les mémoires. [Cette congrégation, fondée à Toulouse en 1662 par madame de Mondonville, fut supprimée par ordre de la cour en 1686.] Beaucoup de personnes ont dit que Reboulet n'était pas l'auteur de cette Histoire, puisque, dit-on, le manuscrit avait été vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais la première est absolument fausse. L'abbé Juliard attaqua cet ouvrage; Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valait mieux que les raisons, et obtint en 1738 un arrêt au parlement de Toulouse qui condamna cette *Réponse* et l'*Histoire* au feu : genre de réfutation qui n'affaiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, et qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit avec art et d'une manière très-intéressante. L'on ne peut cependant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, et de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison comme peu conformes à la candeur et à la simplicité chrétienne. En vain dirait-on qu'il est permis de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile et commandé des impostures funestes et odieuses; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Evangile. (*Voy.* JULIARD et MONDONVILLE.) | *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 v. in-12 : ils sont pleins de faits curieux dont quelques-uns sont hasardés; | *Histoire de Louis XIV*, en 3 vol. in-4°, et en 9 vol. in-12, écrite avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits elle ressemble à une gazette; il y en a de plus ornés, et en général cette histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrai et de La Martinière. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des Mémoires peu sûrs, mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur : les succès des Français sont toujours exagérés, et ceux des ennemis presque réduits à rien. | *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4°, supprimée en France à la prière du roi de Sardaigne, dont le père y était maltraité. Ce prince avait persécuté les jésuites, et l'ex-jésuite Reboulet ne pouvait le peindre qu'avec des couleurs

désagréables. Cette Histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail. Lafitau a traité le même sujet, mais d'une manière moins développée.

REBUFFE (Pierre), né à Baillargues, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil, et successivement une de conseiller aux parlements de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut dix ans après, à Paris, en 1557. Il possédait le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevait son savoir. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-fol., 1609 et années suivantes. Les principaux sont : | *Praxis beneficiorum*; | un *Traité de la bulle* In cœnâ Domini. (*Voy.* Pie V.) | Des *Notes* sur les *règles de la chancellerie*; | Des *Commentaires sur les édits et les ordonnances des rois de France*, sur les *Pandectes*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin, fort savants et sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence et de morale chrétienne.

RÉCARÈDE Ier, roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde, son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran, chef des Francs, près de Carcassone, abjura l'arianisme à l'exemple d'Herménigilde son frère, et fit embrasser la religion catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur et le père. C'est par ses soins que fut assemblé le troisième concile de Tolède en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. Saint Léandre rend un beau témoignage à ses vertus et à son zèle.

RECHENBERG (Adam), théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe, en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipsick, où il mourut en 1721, après avoir été marié quatre fois. On a de lui : | quelques *Livres de controverse*; | des *Editions* d'Athénagore, des *Epîtres* de Roland des Marets, de l'*Obstetrix animorum* du docteur Edmond Richer, Leipsick, 1708, in-12, et de l'*Historiæ nummariæ scriptores*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°; | *Fundamenta religionis prudentum*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8°.

RECHENBERG (Charles-Othon), fils du précédent, né à Leipsick en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut décoré du titre de conseiller, et mourut en 1751. Ses ouvrages sont : | *Institutiones jurisprudentiæ naturalis*; | *Institutiones juris publici*; | *Regulæ juris privati*.

* RECKE (Elizabeth-Charlotte-Constance, baronne de La), née le 20 mai 1756 en Courlande, au château de Schœnburg, qui appartenait à son père, le comte de Medem, perdit sa mère dans les premières années de son enfance, et ne reçut qu'une éducation incomplète. Douée d'un esprit déli-

cat, d'une âme tendre, passionnée et portée au mysticisme, elle se sépara, au bout de 6 ans de mariage, du comte de La Recke qu'elle avait épousé en 1771, et dont le caractère ne sympathisait guère avec le sien. Retirée à Mittau, ce fut là qu'elle eut occasion de connaître Cagliostro, qui exalta encore son imagination. L'affaiblissement graduel de sa santé l'ayant contrainte de se rendre aux eaux de Carlsbad, la conversation des hommes sages et éclairés qu'elle rencontra dans cette ville dissipa le trouble cruel que cet imposteur avait jeté dans son âme. C'est en 1787 que parut son fameux ouvrage sur *Cagliostro*. Elle se rendit ensuite à St-Pétersbourg, où elle reçut l'accueil le plus favorable de l'impératrice Catherine; revint en Courlande, fit en 1806 un voyage en Italie, et, depuis 1818, vécut à Dresde au milieu d'un cercle d'amis; elle y mourut le 13 avril 1833, dans sa 77e année. Outre le livre que nous avons cité, on lui doit plusieurs ouvrages ascétiques et de piété, ainsi que la relation de son *Voyage en Italie*, publié à Berlin en 1815 et traduit en français par madame de Montolieu; le premier volume de son *Histoire* a paru en même temps que son *Voyage*; enfin son livre de *Prières et Méditations religieuses* a été publié en 1826.

* RECLAM (François-Guillaume-Henri), né à Berlin en 1778, où son père exerçait des fonctions pastorales, fut initié aux premiers éléments de la religion, par sa mère, l'une des femmes les plus distinguées de son époque, et à laquelle on doit un recueil de pièces fugitives en français, pleines de goût et de délicatesse. Ses études théologiques achevées, il enseigna d'abord les principes de la religion dans les établissements français d'éducation à Berlin; puis il remplit les fonctions du ministère dans quelques familles françaises. Nommé prédicateur des chapelles françaises et professeur de philosophie au gymnase français de Berlin, il occupa ces deux places avec quelque éclat. Savant distingué, prédicateur persuasif, mais trop facile, Reclam mourut le 10 février 1833 à Prenzlau.

* RECUPERO (Alexandre), savant antiquaire italien, naquit à Palerme en 1731, d'une famille noble. Une dispute fâcheuse qu'il eut avec un des principaux seigneurs de la ville, et qui fut suivie d'un duel, l'obligea à quitter sa patrie. Il changea alors son nom en celui d'Alexis Motta, voyagea en Italie, et se fixa à Rome, où il se livra à son étude favorite. On lui doit une riche collection de 'médailles consulaires', par lesquelles, après une application non interrompue pendant 30 années, il parvint à connaître les familles romaines et les signes qui les caractérisent. Il porta surtout ses observations sur les *as* et sur les divisions des *as* qui les distinguent. Le Magasin encyclopédique renferme une lettre que Recupero adressa, en 1797, à M. Saint-Vincent d'Aix, et dans laquelle on trouve des notions importantes sur le recueil de l'antiquaire italien. Il mourut à Rome en octobre 1803. Les seules médailles romaines qu'il a laissées furent évaluées à 6,000 écus romains. Il possédait aussi un nombre considérable de médailles ou 'tessères' de plomb. On se propose d'imprimer ses manuscrits, dont voici les titres :

Vera assium origo, natura et ætas; | *Institutio stemmatica, sive de vera stemmatum romanorum natura atque differentia*; | *Annales familiarum romanarum*; | *Annales gentium historico-numismaticæ, sive de origine gentium, seu familiarum romanarum dissertatio*; | *Vetus Romanorum numerandi modus, nunc primum detectus*, etc.

* RECUPITO (Jules-César), jésuite napolitain, mort en 1647, a publié : | *De vesuviano Incendio*, Neapoli, 1632, in-4°; | *de Signis prædestinationis et reprobationis*, etc., Lyon, 1681; | *Avviso del incendio del Vesuvio*, Naples, 1635, in-8°; | *de novo terræ Motu in universa Calabria*, et quelques autres écrits dont on trouve les titres dans la *Bibliotheca soc. Jesu* d'Alegambe.

* REDEN (F.-L.-W., comte), ministre d'état prussien, mort en mai 1832, est auteur de *Tableaux généalogiques et historiques de la Grande-Bretagne*.

REDI (François), né à Arezzo en 1626, d'une famille noble, devint premier médecin des grands-ducs de Toscane Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire* de la Crusca, dont il était membre; mais il se signala surtout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 1er mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entre autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : | des *Poésies* italiennes. Son *Bacco in Toscana* est un poème agréable, qu'il a accompagné de notes savantes. | D'excellents *Ouvrages* de philosophie et d'histoire naturelle. On imprima à Venise, en 1712-1726, le Recueil de ses œuvres en 6 vol. in-8°; et à Naples, en 1741, 6 vol. in-4° : ils sont en italien. On a imprimé séparément : | ses *Expériences sur la génération des animaux*, Florence, 1668, in-4°; en latin, à Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. | *Observations sur les vipères*, 1664, et en latin, 1678; | *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4°; en latin, Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. Redi ne haïssait rien tant que la multitude des médicaments dont on accable ordinairement les malades; sa méthode était simple. [Indépendamment de son talent pour la médecine, Redi est considéré comme poète parmi les classiques italiens.]

* REDING DE BIBEREGG (Augustus), fut abbé d'Ensielden en 1670. On a conservé de lui, dans la bibliothèque de cette abbaye, 13 vol. in-fol. d'ouvrages de théologie scholastique; une *Apologie* de Baronius, in-fol., et des *Commentaires sur le concile de Trente*, 6 vol. in-fol. MSs.

* REDING (Aloys, baron DE), célèbre landaman et général suisse, né en 1755, d'une ancienne famille du canton de Schwitz, se mit à la tête des milices de ce pays lors de l'invasion des Français dans sa patrie, osa leur livrer bataille le 2 mai 1798, força leur ligne et parvint à les repousser de la plaine de Morgarten, où, en 1315, l'un de ses ancêtres, Rodolphe Reding de Biberegg, s'était illustré par une grande victoire remportée sur les Autri-

chiens. Reding prit ensuite une part très-active aux troubles civils qui agitèrent son pays, et devint, en 1801, chef du gouvernement central avec le titre de premier landaman de l'Helvétie; mais les intrigues du parti qui lui était opposé l'ayant forcé de quitter cette charge importante, il se remit alors à la tête des confédérés du canton de Schwitz, défit plusieurs fois les troupes envoyées contre lui par le congrès, fut arrêté ensuite par ordre du général Ney, et ne recouvra sa liberté qu'après plusieurs mois de détention. Enfin les dissensions se calmèrent, et Reding, élu en 1803 landaman du canton de Schwitz, assista en cette qualité à la diète de Fribourg, en 1809. Après les désastres de la France en 1812 et 1813, il ne dissimula plus sa haine contre Napoléon, et l'on prétend qu'il ne fut point étranger au passage du Rhin effectué par les troupes alliées sur le sol de sa patrie. Il mourut à Schwitz en 1818.

* RÉES (Abraham), ministre anglais, né vers 1743, dans le nord du pays de Galles, mort le 9 juin 1825, professa les mathématiques à l'institution d'Honton, près Londres, et passa au bout de vingt ans comme professeur de théologie au collége d'Hackney, où il demeura jusqu'en 1795. Son principal ouvrage a pour titre: *The new encyclopedia, or universal dictionary of arts, sciences and literature*, Londres, 1803 et suiv., 44 vol. grand in-4°, composé sur le plan de notre *encyclopédie* et du grand *dictionnaire de Chambers*. Rées était membre de la société royale de Londres, de la société italienne et de plusieurs corps savants.

* REEVE (Clara), née vers l'an; née 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803, était fille d'un ecclésiastique anglais. Sa mère, étant devenue veuve, alla se fixer à Colchester; Miss Clara l'y suivit. C'est là qu'elle traduisit (1772) du latin le roman de Barclay, intitulé: *Argenis*, et composa en anglais plusieurs romans, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *le Vieux baron anglais*. Il avait d'abord paru sous le titre suivant: *Le Champion de vertu, histoire gothique*. Il a été souvent réimprimé.

* REEVE (Joseph), prêtre catholique anglais, mort aveugle en 1820 à 87 ans, avait d'abord professé les humanités chez les jésuites, et, devenu chapelain de lord Clifford, avait passé plus de 53 ans dans la famille de ce seigneur. Outre un volume de poésies latines et anglaises, et 2 vol. de *sermons*, il a écrit en anglais: | un *Abrégé de la Bible*, 2 vol. in-12; | un *Abrégé de l'histoire de l'Eglise*, 3 vol. in-12; dans ce dernier ouvrage, l'auteur s'est attaché particulièrement à relever les assertions inexactes des historiens protestants anglais.

REGA (Henri-Joseph), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, où il naquit en 1690, s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de visiter les malades indigents, il y envoyait d'autres médecins et se faisait rendre compte de l'état où ils les trouvaient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754.

âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elizabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avait honoré du titre de son médecin. On a de lui : | *De sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1721, et Leipsick, 1762, in-12, ouvrage savant, et qui lui fit une grande réputation; | *De urinis tractatus duo*, Louvain, 1732; Francfort, 1761, in-8°; | *Accurata methodus medendi per aphorismos proposita*, Louvain, 1737, in-4°; Cologne, 1767, in-4°; | *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis marimontensis*, Louvain, 1740, etc.

* REGANHAC (Gérauld VALET DE), poète, naquit à Cahors en 1719. Son talent pour les vers le fit recevoir à l'académie des Jeux Floraux à Toulouse. Il avait beaucoup de verve, écrivait avec élégance et pureté, et était très-versé dans les classiques latins. On a de lui : | *L'esprit philosophique est-il plus nuisible qu'utile aux belles-lettres ?* 1755, in-8°. L'auteur se prononce pour l'affirmative, et s'appuie sur de bien sages raisons. Quoique cet ouvrage, en forme de lettres, ne contienne que peu de pages, il fut bien accueilli, et commença à donner de la réputation à l'auteur. | *Etudes lyriques d'après Horace*, 1775; | les *Odes d'Horace*, traduites en français, précédées d'observations critiques sur la poésie lyrique, 1781, 2 vol. in-12. C'est une traduction assez estimée et une des meilleures que l'on connaisse. Reganhac est mort en 1784, à l'âge de 65 ans. La France littéraire nomme un Reganhac fils, auquel elle attribue un Eloge de Louis XIII.

* RÉGEMORTES (Louis DE), ingénieur et directeur des canaux de Loing et d'Orléans, Hollandais d'origine, travailla d'abord sous Vauban aux fortifications de New-Brisach. C'est sur ses dessins et sous sa direction qu'on a construit le pont de Moulins. Trois ponts de pierre et un pont de bois avaient écroulé à Moulins en moins de 40 ans, et aucun homme de l'art n'osait se charger d'élever un pont dans cette ville. Cet habile ingénieur a fait connaître le détail des moyens ingénieux qu'il a employés : il les a consignés dans un ouvrage intitulé : *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur la rivière d'Allier à Moulins*, Paris, 1771, un vol. in-fol.

*REGILLIEN (Quintus Nonius Regillianus Augustus), un des tyrans qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi Décébale, vaincu par Trajan. Il s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie, sous Gallien, et remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Mœsie. Les peuples, mécontents de Gallien, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portait. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de *roi*, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupaient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régillien se préparait à marcher contre les Sarmates, lorsqu'à la fin d'août 263, il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignaient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien. Ce prince avait du courage et de grandes qualités.

RÉGINALD (Valère), jésuite, né en 1543 dans la Franche-Comté, mourut le 14 mars 1623, après

avoir enseigné la philosophie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson et à Paris, et la théologie à Dôle. On a de lui *Praxis fori*, Cologne, 1623. Saint François de Sales en recommande la lecture dans son "Avertissement aux confesseurs".

RÉGINALD (Antoine), dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : | un petit *Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé et du sens divisé*; | un gros volume *De mente Concilii Tridentini, circa gratiam per se efficacem*, in-fol., 1706. Il s'y montre un des plus ardents défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de saint Thomas et de saint Augustin.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de Saint-Benoît, mort l'an 915 dans le monastère de Saint-Maximin à Trèves, comme il résulte de l'ouverture de son tombeau faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son nom fût consacré dans les fastes de l'église. On a de lui : | une *Chronique*, utile pour l'Histoire de l'Allemagne, publiée à Mayence en 1521. On la trouve dans les Historiens d'Allemagne de Pistorius, tome 1er, édition de Francfort, 1583. La chronique de Reginon finit à l'an 907, elle a été continuée jusqu'à l'an 972. | Un recueil de canons et de règlements ecclésiastiques, intitulé : *De disciplinis ecclesiasticis, et de religione christiana libri duo*. Il composa cet ouvrage à la sollicitation de Ratbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'était retiré après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8°, une excellente édition de ce recueil avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brême une *Lettre* de Reginon à Rathode, sur l'institution du chant ; à la suite de cette lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là.

REGIS (Saint Jean-François), né d'une famille noble de Languedoc en 1596, entra chez les jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs et à diriger les âmes dans les voies du salut. Son zèle fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc et dans les provinces voisines, où il forma plusieurs établissements de piété. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut à la Louvesque, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1736. Sa "Vie" a été écrite en français par le P. Daubenton, 1 vol. in-8°. On y trouve à la fin la copie des témoignages authentiques qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des jésuites. On peut consulter aussi "Les saints enlevés et restitués aux jésuites" (saint François-Xavier et saint François Régis) par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1738, in-12.

RÉGIS (Pierre Silvain), né à La Salvetat de Blanquefort, dans le comté d'Agenois, en 1632, vint achever ses études à Paris, et fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parlait avec facilité, et avait surtout le don de

mettre les matières abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle, et les Toulousains, touchés des instructions et des lumières que Régis leur avait apportées, lui firent une pension. Le marquis de Vardes, exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis, qui avait en lui un disciple zélé, l'y accompagna et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, et y eut les mêmes applaudissements qu'à Montpellier et à Toulouse. Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des sciences en 1699, et mourut en 1707, chez le duc de Rohan, qui lui avait donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont : | *Système de philosophie, contenant la logique, la métaphysique et la morale*, 1690, 3 vol. in-4°. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées et liées ; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. | Un livre intitulé : *Usage de la raison et de la foi*, in-4°. | une *Réponse* au livre du célèbre Huet, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 (*Voyez* HUET) ; | une autre *Réponse* aux "réflexions critiques" de du Hamel, 1691, in 12 ; | des *Ecrits* contre le P. Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine ; | *Dissertation* sur cette question : "Si le plaisir nous rend actuellement heureux?" 1694, in-12.

RÉGIS (Pierre), né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de Duverney, de Lémery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, etc. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont : | une *Edition* des œuvres posthumes du savant Malpighi, 1698, in-4° ; | des *Observations sur la peste de Provence*, 1721, in-12 ; | il retoucha tous les articles de "médecine" et de "botanique" du "Dictionnaire" de Furetière, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval.

* RÉGIS (Jean-Baptiste), jésuite français, missionnaire à la Chine et habile géographe, né dans la 2e moitié du 17 siècle, travailla avec plusieurs de ses confrères à la carte générale de la Chine, et a donné, sur la manière dont fut conduite cette importante opération, des détails qui nous ont été transmis par Duhalde, dans sa "Description de la Chine". On a aussi de Régis une *Traduction* latine du *I-king*, à laquelle il a joint d'amples éclaircissements et de savantes *Notes*. La Bibliothèque du roi contient un manuscrit de ce précieux ouvrage. On sait que le P. Régis prit part, en 1724, aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-tching, relativement à la proscription du christianisme à la Chine ; mais on ignore l'époque précise de sa mort. — * RÉGIS

(Joseph-Charles de), jésuite et neveu du précédent, né à Istres (Franche-Comté) en 1718, mort en 1777, est auteur de quelques pièces de théâtre à l'usage des colléges (le *Lazare*, *Venance*, *Hercule*, le *Testament de l'avare*, *les Fêtes marseillaises*, etc.)

REGIUS ou Le Roy (Urbain), né à Largenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfants, sans en excepter le soin qui regardait la dépense ; mais ces jeunes gens s'endettèrent. Comme Regius était leur caution, il fit une espèce de banqueroute, et fut obligé de s'enrôler. Son professeur Exkius le dégagea et le réconcilia avec les muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur et de poète, de la main même de l'empereur Maximilien ; quelque temps après, il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque temps zuinglien, ensuite fougueux luthérien. Regius s'attacha en 1530 au duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 3 vol. in-folio. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération.

REGIUS ou du Roi (Henri), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine, et en devint professeur à Utrecht en 1638. Sa passion pour le cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut un des premiers sectateurs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentiments particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : | *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4° ; | *Fundamenta physices*, 1646, in-4°. | Il en donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français, Utrecht, 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son 'Traité des animaux', et de l'avoir ensuite presque tout inséré dans cet ouvrage. | *Praxis medica*, etc., 1657, in-4° : c'est le meilleur de ses écrits ; | *Explicatio mentis humanæ*, Utrecht, 1659, in-4° ; | *Hortus academicus ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4°.

REGNARD (Jean-François), poète comique, naquit à Paris en 1655, d'un marchand qui demeurait sous les piliers des Halles. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie, [y joua, et ses gains furent si considérables que, les frais de ses voyages payés, il lui resta encore dix mille écus.] A son retour, il s'embarqua à Gènes sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille, et qui fut pris par deux vaisseaux algériens ; l'é-

quipage fut conduit à Alger. Regnard avait du talent pour la cuisine, art qu'il avait exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il était devenu l'esclave. Il s'en fit aimer ; mais sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il allait être puni selon les lois, qui veulent « qu'un chrétien trouvé avec une mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan ». Le consul de la nation française, qui avait reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. Regnard, devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avait été attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède; le roi de ce dernier pays lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua à Stockholm avec deux autres Français, et passa jusqu'à Tornéa. Il remonta le fleuve Tornéa et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa ; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terraque marique,
Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

De retour à Stockholm, il en partit le 3 octobre 1683 pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de trois années. [Il y acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et établit au bout de la rue de Richelieu sa demeure, qui devint le rendez-vous des amateurs de la bonne chère : il eut souvent au nombre de ses convives les princes de Condé et de Conti. Il possédait la terre de Grillon près de Dourdan, à 11 lieues de Paris.] C'est là que, dans la belle saison, il s'abandonnait à une vie sensuelle et délicate, dans la compagnie de quelques épicuriens choisis; et à force de rechercher le plaisir, il en éprouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours, et qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion. La meilleure édition de ses OEuvres est celle de Paris, 1790, 4 vol. in-8°. Le premier volume contient la relation de ses *Voyages* en Flandre, en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Laponie, en Pologne et en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite de l'attention; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avait composé ces relations que pour s'amuser ; il ne comptait pas les publier. Le second volume renferme les pièces suivantes : *La Provençale, œuvre posthume*. C'est une historiette où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris et mené à Alger ; il contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleures poètes comiques.

La plus connue de ses pièces et la plus souvent représentée, est *le Joueur*. Ce poète connaissait le caractère qu'il avait tracé. Il était joueur, et joueur heureux. La gaîté est le caractère dominant des comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble ainsi que dans le familier; mais sa versification n'est pas toujours correcte; et ce qui fait la matière d'un reproche plus grave, quoique commun à presque tous les poètes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurais trop d'avantage, dit un philosophe célèbre (J.-J. Rousseau), si je voulais passer de l'examen de Molière à celui de ses successeurs, qui n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée et des femmes sans mœurs... Regnard, plus modeste, n'en est pas moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement au milieu de Paris, une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'occupe, avec son digne cortége, de soins que les lois paient de la corde :... faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité; tout y est, et tout y est applaudi.... Belle instruction pour les jeunes gens, *nescii auræ fallacis*, qu'on envoie à cette école, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice !.... Tous nos penchants y sont favorisés, et ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel ascendant. Les continuelles émotions qu'on y ressent nous enivrent, nous affaiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions, détruisent l'amour du travail, découragent l'industrie, inspirent le goût de subsister sans rien faire. On y apprend à ne couvrir que d'un vernis de procédé la laideur du vice, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphysique, à travestir les citoyens en beaux-esprits, les mères de famille en petites-maîtresses, les filles en amoureuses de comédies.» (*Voyez* Molière.) On publia, en 1783, un *Supplément aux Œuvres de Regnard, contenant les pièces qu'il a données à l'ancien théâtre italien*, 2 vol. in-12. Si on avait rejeté de ce recueil les inutilités et les niaiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages. [On assure que Regnard avait dérobé à du Fresny sa comédie du *Joueur*. Ses autres pièces sont : *Le Légataire universel, les Ménechmes, les Folies amoureuses, le Distrait*, etc., qu'on joue encore au Théâtre-Français, et quelques pièces en un acte.]

* REGNAUD-Lagrelaie, littérateur, né à Dijon vers 1740, mort en 1807, a publié : | *Tableau de la nature*, ouvrage propre à l'éducation et très-agréable à lire; | *Soupers de Vaucluse*; | *Les Prisonniers du Temple*, petit poème écrit avec élégance et beaucoup de sensibilité; | *Les Français en Egypte*, autre poème assez bien versifié.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il était de l'académie royale de peinture et de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui,

dans les jardins de Versailles, l'Antinous et Faustine; et aux Tuileries, le beau groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du *Temps*.

* REGNAULT, prêtre, est auteur d'une *Instruction pour la première communion*, in-8°, imprimée d'abord en 1759, et depuis très-souvent réimprimée. On a encore de lui une *Instruction pour la confirmation*, 1707, in-18.

REGNAULT (Noël), jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne et moderne remplit ses soins et sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : | *Entretiens physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les collèges trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire; il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, et tout l'intérêt que les matières comportent. | *Origine ancienne de la physique nouvelle*, 3 vol. in-12. L'auteur, dans cet ouvrage, enlève à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes physiques, fait voir qu'elles sont plus anciennes, et que, par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les dépriсant. Georges Paschius et M. Dutens ont démontré la même chose, l'un dans son traité *De novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*; | l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; | *Entretiens mathématiques*, in-12, 3 vol., 1747; | *Logique en forme d'entretiens*, in-12, 1742. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens physiques*.

* REGNAULT, peintre à Paris, a publié : | *La botanique mise à la portée de tout le monde*, ou *Collection des plantes d'usage dans la médecine, dans les aliments et dans les arts*, 3 vol. grand in-folio, Paris, 1774, ornés de 467 planches coloriées, et quelquefois 475; ouvrage rarement complet et d'un prix fort élevé; | *Les écarts de la nature*, ou *Recueil des principales monstruosités que la nature produit dans le genre animal*, Paris, 1775, in-folio, fig. coloriées, ouvrage non terminé.

* REGNAULT, né à Paris, en 1756, mort dans cette ville en 1818, a publié une *Nouvelle grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française*, 1808, réimprimée en 1809, in-12.

* REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGELY (Michel-Louis-Etienne), ministre, procureur-général près la haute cour sous le régime de Buonaparte, etc., etc., naquit en 1762, se consacra au barreau, et était avocat à Saint-Jean-d'Angely, sa ville natale, à l'époque de la révolution. Il en embrassa la cause avec enthousiasme, et cette ville le nomma député du tiers-état aux états-généraux de 1789. Il ne manquait ni d'instruction ni d'éloquence, et monta plusieurs fois à la tribune pour défendre le parti populaire contre les accusations assez justes du "côté droit". Dans le cours des séances, il se détacha peu à peu de ce parti et se rapprocha des royalistes, alors appelés "monarchiens". Pour mieux en soutenir la cause, il rédigea en leur faveur un journal intitulé le *Courrier de Versailles*, qui eut de la vogue, mais qui lui valut des

insultes et des menaces de la part du peuple et des Marseillois, qui l'accablèrent d'injures aux Champs-Elysées. Regnault ne demeura pas long-temps dans ces bonnes dispositions, et revint bientôt après à ses premiers principes. Le 9 septembre, sur la discussion de l'établissement des deux chambres, il attaqua le comte de Mirabeau, mais il fut terrassé par l'éloquence de ce rival redoutable. Dans les premières séances de l'assemblée nationale, en 1790, il dénonça l''adresse' des catholiques de Nîmes, et défendit ensuite avec la même chaleur les membres de la ci-devant assemblée générale de Saint-Domingue. Ils venaient de débarquer à Brest, et on les accusait d'exciter l'escadre à l'insubordination. Devenu également ennemi de la cour et des prêtres, il vota, le 26 janvier 1791, le remplacement des ecclésiastiques 'réfractaires'. Peu de temps après, il protesta contre l'insertion de son nom sur la liste des membres du 'club monarchique'. Il demanda qu'on élevât une statue à Voltaire, et défendit les droits des hommes de couleur. Regnault semblait vouloir faire oublier son pas rétrograde vers la monarchie, par un acharnement sans bornes contre la cour. Il le montra dans tout son jour lors de la fuite de Louis XVI, époque où il proposa les mesures les plus violentes, dont une grande partie furent malheureusement adoptées. Envoyé en qualité de commissaire dans les départements de l'Ain, de la Haute-Saône, du Jura et du Doubs, s'il n'y commit pas des crimes, il s'y conduisit cependant avec exagération. Après la session, il rédigea le *Journal de Paris*; mais Regnault était 'républicain pur', et par conséquent attaché au parti de la Gironde et ennemi des jacobins. Après le 31 mai 1793, pour se soustraire à leurs persécutions, il entra dans les charrois militaires: il fut découvert et arrêté à Douai le 22 août, et mis en prison comme 'suspect'. Sa captivité ne cessa qu'après la chute de Robespierre, le 9 thermidor. Il reparut alors sur la scène politique, et fut nommé administrateur des hôpitaux des armées, place très-favorable à sa fortune, et où il commença à amasser des richesses que, dans la suite, il n'oublia pas d'augmenter. Son emploi le menant en Italie, il y connut Buonaparte, s'attacha à lui, l'accompagna à Malte, où il fut commissaire pendant quelques mois. De retour à Paris, il s'y trouvait le 18 brumaire, et seconda de tout son pouvoir les projets de Napoléon. Celui-ci, devenu empereur, le nomma conseiller d'état, et le fit successivement ministre, procureur général à la haute cour, grand-officier de la Légion d'Honneur, grand'croix de l'ordre de la Réunion, etc. Il s'était attiré tous ces honneurs par son dévouement servile envers son maître, dont il fut toujours chargé de remplir auprès du corps législatif et du sénat toutes les missions qui avaient pour objet, soit la levée d'hommes, soit des réunions de pays. Voici le passage d'un discours qu'il prononça le 21 septembre 1808 devant le sénat: «N'en doutez pas, sénateurs, S. M. a calculé dans sa sollicitude, et évalué dans son amour pour ses peuples, l'étendue des sacrifices que la gloire et la sûreté nationales prescrivent à la sagesse et à la prudence du souverain de de-

mander. Le cœur de S. M. est avare du sang de ses sujets autant qu'attentif à leur sûreté, et c'est pour avoir la paix qu'elle se met en état de faire la guerre. » Le 21 avril 1810, il assista à la clôture de la session du corps législatif, et parla ainsi du mariage de l'empereur avec Marie-Louise : «Quand le reste du monde n'y voit que le présage du repos de l'univers, les sujets du grand Napoléon y voient avec transport le présage de leur bonheur. La plus chère espérance que leur donne une union qu'ils bénissent, est celle que vous partagez, c'est l'espérance de voir le nom de Napoléon immortel comme son génie, et sa dynastie éternelle comme sa gloire. » Après la funeste retraite de Moscou, et lors de la rentrée de Buonaparte, le 10 janvier 1813, le même orateur vint proposer de nouveau au sénat une levée de cent cinquante mille hommes. Il se déchaîna dans cette occasion contre le général prussien d'Yorck, et attribua à un hiver précoce et rigoureux les désastres de l'armée française. Le 12 novembre suivant, il parut encore à la tribune du sénat conservateur pour demander la levée de trois cent mille hommes. Dans le même discours qu'il prononça à cette occasion, il appela les Français à la défense de leur patrie et du trône de leur maître, et leur exposa les résultats d'une invasion 'qu'ils ne repousseraient pas'. A la création de la garde nationale par Buonaparte, Regnault de Saint-Jean-d'Angely en fut nommé chef de légion; mais il s'en fallut bien qu'il eût sur le champ de bataille la même ardeur qu'il avait montrée à la tribune du sénat : il abandonna sa troupe au moment du danger, et ne s'occupa que de sa sûreté personnelle. Il adhéra à l'abdication de Buonaparte, et le retour des Bourbons le plongea dans une espèce d'oubli. Il présida l'institut pour la réception de M. Campenon, son protégé; et, dans cette circonstance, il déploya autant d'adresse que de talent : il se répandit en éloges sur Louis XVIII et son gouvernement paternel, dont il montra les plus sûres espérances. L'apparition de Buonaparte en France, en mars 1815, replaça le comte Regnault sur la scène politique : il paraît qu'il n'avait pas été étranger à sa fuite de l'île d'Elbe; aussi il rentra aussitôt au conseil d'état, et fit partie de la chambre des représentants, convoquée à cette époque. Le 22 juin, il parla sur la seconde abdication de Buonaparte, vanta beaucoup son attachement pour lui, et assura néanmoins « qu'il avait osé le premier le porter à cet acte que les circonstances rendaient nécessaire ». Il laissa éclater à cette occasion une douleur assez vive, et demanda « que le bureau fût chargé de se rendre auprès de Napoléon pour lui exprimer sa reconnaissance du sacrifice qu'il avait fait à l'indépendance nationale ». Le lendemain, il prononça un discours énergique, afin que la chambre reconnût Napoléon II. Lors du retour du roi dans la capitale, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet, et obligé de quitter Paris sous trois jours. Il put ensuite obtenir des passeports, et se rendit avec sa famille aux Etats-Unis. Il revint depuis à Paris, où il est mort en janvier 1819, à l'âge de 57 ans. Regnault de Saint-Jean-d'Angely avait de l'instruction, de l'élo-

quence, quoique souvent un peu ampoulée, et surtout de l'adresse et de la pénétration; il connaissait fort bien le métier de courtisan, et l'art de faire valoir ses éloges à l'idole dominante, et de se captiver la confiance du maître, autant que Napoléon pouvait l'accorder. Quoique, auprès de lui, il n'oubliât certainement pas sa fortune, il fut cependant un de ses serviteurs les plus dévoués, et eut pour son bienfaiteur un attachement qui paraissait sincère. Il fut bien souvent auprès de lui le canal des grâces, et partageait cet emploi avec le maréchal Duroc. Le comte Regnault, de son côté, augmenta ses richesses aux dépens des solliciteurs de toutes les classes et de tous les partis. Si dans les chances de la révolution il sembla balancer un moment entre deux opinions, celle qu'il adopta en faveur de Buonaparte tenait trop à ses considérations personnelles pour qu'il pût jamais la changer. C'est pourquoi on le vit, avec un dévouement sans bornes, seconder tous les projets de l'ambition de celui d'où dérivaient ses dignités et sa fortune.

REGNIER (Mathurin), poète français, né à Chartres, le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613. Il marqua dès sa jeunesse son penchant pour la satire. Son père le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre: punitions, prières, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices, et une pension de 2000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il dévolut en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 30 ans, il mourut à 40, entièrement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *OEuvres* seize *Satires*, trois *Epîtres*, cinq *Elégies*, des *Stances*, des *Odes*, etc. Ses satires sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Regnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux et originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquans, quelques expressions naïves. Son style est souvent incorrect, ses plaisanteries basses; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, et c'est avec raison que Boileau a dit:

Heureux! si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

* REGNIER (Jacques), médecin et poète latin, naquit à Beaune le 6 janvier 1589. Il fut un homme des plus savants de son siècle, et, outre la médecine, il possédait les langues grecque et latine, l'histoire naturelle en ce qui a rapport aux animaux, aux poissons, aux plantes et aux minéraux. Il était aussi versé dans l'histoire générale et un peu dans l'ecclésiastique. Regnier fit ses premières études dans sa ville natale, passa ensuite à Dijon, où il fut répétiteur chez un de ses parents. De là il se rendit à Besançon, et puis à Lyon, vivant de son travail; les épargnes qu'il fit dans

cette dernière ville, où il demeura deux ans, lui servirent pour faire un voyage à Paris. Il donna plusieurs comédies, entre autres l'*Amphytrion* de Plaute, qui fut joué sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Leur produit pourvut à sa subsistance; et, s'étant rendu à Bordeaux, il y étudia sous d'habiles professeurs la médecine théorique et pratique. Par l'effet d'un caractère naturellement ennemi du repos, il quitta cette ville et alla à Saintes, où il exerça la médecine avec succès. Il retourna enfin dans sa patrie, après 15 ans d'absence, y suivit la profession de médecin, et obtint beaucoup de réputation. Regnier mourut en 1663, âgé de 74 ans. Il a écrit plusieurs ouvrages, comme un *Poème* latin à la louange d'une dame, plusieurs *Comédies*; mais l'ouvrage qui l'a fait connaître avantageusement est un recueil de fables, intitulé : *Apologi phædrii ex ludicris J. Regnerii, belnensis doctoris medici*, janvier 1643, in-12 de 125 pages. Ces fables sont divisées en deux parties : la première est de 40 fables, la seconde de 60 (100). On trouve ces fables dans plusieurs catalogues des "Fables de Phèdre," et notamment dans le Phèdre de Coustellier, 1747, et dans celui du P. Brottier, 1783 : et cela par une erreur bien singulière; car au lieu d'entendre par *Apologi phædrii* : « Apologues dans le genre de ceux de Phèdre », on a cru que c'était une édition de Phèdre. Vers la fin de ses jours, il composa un autre recueil de *Fables*, plus volumineux que le premier, quoiqu'il eût mis à la fin de celui-ci : *Hic cestus artemque repono*.

REGNIER-DESMARAIS, ou plutôt DESMARETS (François-Séraphin), naquit à Paris, en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le collége de Montaigu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homère, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de 15 ans. Le duc de Créqui, charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome, en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence prit une de ses odes pour une production de l'amant de Laure, et lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place à celui qui l'avait causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et 3 ans après l'académie française se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Regnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetière, et composa tous les *Mémoires* qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Regnier eut plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il aurait été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pastor fido*. Il mourut à Paris, en 1713, à 81 ans. Ses talents étaient relevés par une probité, une droiture et un amour du vrai généralement reconnus. Son amitié faisait honneur à ceux qu'il appelait ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnait que quand il reconnaissait en

eux les qualités qui formaient son caractère. [L'abbé Regnier avait accompagné plusieurs seigneurs en différents voyages, et rempli des missions de confiance, dont le chargèrent les ministres et le roi.] Nous avons de lui : | une *Grammaire française*, imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4° : on trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue ; | une *Traduction* en vers italiens des odes d'Anacréon, in-8°, qu'il dédia, en 1692, à l'académie de la Crusca : la simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse ; | des *Poésies françaises*, *latines*, *italiennes et espagnoles*, réunies, en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers français offrent de la variété, de la gaîté, des moralités heureusement exprimées ; mais son style est plus noble que vif, et plus pur que brillant. Ses vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grâce. Les poésies françaises ont été augmentées dans les éditions de 1716 et de 1750, 2 vol. in 12. | Une *Traduction* de la Perfection chrétienne de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites, et plusieurs fois réimprimée, en 3 vol. in-4° et en 4 vol. in-8°. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant ; elle est aussi plus fidèle, car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à l'auteur espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en effet. (*Voyez* RODRIGUEZ.) | Une *Traduction* des 2 livres de la Divination de Cicéron, 1710, in-12 ; | une autre *Version* des livres de cet auteur ; *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12 ; | l'*Histoire des démêlés de la France avec la cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1767, in-4°.

* REGNIER (Claude-François), né en Auvergne, en 1718, embrassa l'état ecclésiastique et vint faire ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il s'agrégea à la congrégation des sulpiciens, et devint un des directeurs du séminaire de Paris. On a de lui : | *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, de 1778 à 1782, 6 vol. in-12. | *Tractatus de ecclesia Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages sont estimés. L'abbé Regnier mourut dans le courant de l'année 1790. — REGNIER (Dom), bénédictin de la congrégation des exempts, a publié des *Sermons*, 1761, 3 vol. in-12.

* REGNIER (Claude-Ambroise), duc de Massa-Carrara, ministre de la justice, etc., né à Blamont, département de la Meurthe, le 6 avril 1736, se consacra au barreau, et était avocat à Nanci, à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes, et en 1789, cette ville le nomma député aux états-généraux, et ensuite à l'assemblée nationale. Regnier se rangea *du côté gauche*, mais il parut peu à la tribune, et s'occupa beaucoup de judicature et d'administration. Il s'éleva contre l'institution des jurés en matière civile ; et lorsque le vicomte de Mirabeau enleva les cravates de son régiment, il proposa de le mettre

en accusation ; cependant il défendit la municipalité de Nanci contre les reproches des jacobins, lors de l'insurrection de cette ville, et approuva la conduite de M. de Bouillé. La fuite du roi, 20 juin 1791, ayant causé quelque tumulte dans les départements du Rhin et des Vosges, on y envoya Regnier pour les calmer. Il sut vivre ignoré pendant le règne de la *terreur*, jusqu'à ce qu'il fut nommé par le département de la Meurthe au conseil des anciens. A cette époque, il s'opposa vigoureusement à l'admission de Job Aymé, et à la rentrée des prêtres *réfractaires*. Il devint secrétaire, puis président du conseil, et y fut réélu en 1799, à l'époque où devaient cesser ses fonctions. Il se prononça plus ouvertement encore qu'il ne l'avait fait contre les jacobins, s'opposa en même temps à l'impression d'une adresse des habitants de Grenoble contre Schérer, et combattit la permanence des séances après le 30 prairial ; il se déclara aussi avec Courtois contre le *Manège*. Regnier eut une part très-active dans la révolution du 18 brumaire, et fut un de ceux qui se réunirent, le 17 septembre au matin, chez Lemercier, président du conseil des anciens. On y arrêta les mesures définitives qui pouvaient assurer le succès de cette conspiration ; Regnier présenta le projet de décret qui transférait les conseils à Saint-Cloud, et fut nommé président de la commission intermédiaire. Après l'établissement du régime consulaire, Buonaparte n'oublia pas les services de Regnier ; il le nomma conseiller d'état dans la section des finances, le combla de dignités et de faveurs, et le 15 septembre 1802, Regnier réunit, sous la dénomination de grand-juge, les deux ministères de la justice et de la police générale. Il se démit de cette seconde place lorsque Fouché fut appelé à l'occuper : il conserva cependant son titre de grand-juge et le ministère de la justice. Nommé grand-officier de la Légion-d'honneur, il en obtint, en février 1805, le grand cordon, et fut créé duc de Massa-Carrara. En novembre 1813, il remit le portefeuille de la justice pour remplir la place de ministre d'état ; et ensuite celle de président du corps législatif, où il ne reçut pas un accueil bien flatteur. Buonaparte, de retour de sa désastreuse expédition de Moscou, avait besoin de mettre à la tête de cette assemblée un homme entièrement dévoué à ses projets. Il y plaça Regnier. La dissolution du corps législatif, le 31 décembre 1813, mit un terme à la fortune de Regnier. Lors de la première abdication, il écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire, pour savoir s'il était encore président du corps législatif ; il ne reçut point de réponse. Il ne survécut que deux mois et demi à sa disgrâce, et mourut à Paris le 24 juin 1814. Assez bon jurisconsulte, médiocre orateur et peu habile ministre, il fut, comme le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, un des hommes le plus attachés à Napoléon, et la plus souple de ses créatures ; il parut sensiblement affecté quand celui-ci abdiqua et se retira à l'île d'Elbe. Son intérêt personnel était sans doute pour quelque chose dans l'affliction que lui cau-

sait cet événement. Son fils a été nommé pair de France par Louis XVIII.

REGNIER (Edme), mécanicien, ancien conservateur du musée central d'artillerie, dont il avait formé le noyau, membre honoraire du comité consultatif des arts, contrôleur en chef des armes de la garde nationale, et membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1751 à Semur (Bourgogne), avait commencé ses études au collége de cette ville, quand sa mère, demeurée veuve avec onze enfants, dont il était l'aîné, fut réduite à le mettre en apprentissage chez un arquebusier de Dijon; et le jeune homme sut s'honorer par plusieurs inventions utiles dans cette profession, qui le mit à même de soutenir sa mère, d'élever et d'établir ses frères et sœurs. La première production de son esprit inventif fut une *éprouvette*, pour essayer la force des poudres de chasse, machine qui le conduisit bientôt à imaginer l'instrument aujourd'hui si connu sous le nom de *dynamomètre* (mesure des forces). Ce fut lui qui, le premier, construisit des paratonnerres en Bourgogne. Il en avait déjà établi six à Semur et ses environs, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Franklin, à qui il présenta dans cette capitale des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux qu'avait originairement employés l'illustre Américain dans ses appareils, applaudit à cette ingénieuse amélioration. Nous devons parler encore du *méridien sonnant* que dressa Regnier pour l'usage public de la ville de Semur, et sur lequel a été calqué l'appareil aujourd'hui populaire des *canons méridiens*; sa fameuse *serrure à combinaisons*, décrite dans 'l'Encyclopédie méthodique', et très-perfectionnée depuis par l'inventeur; enfin son *échelle à incendie*, qui obtint le premier prix dans le concours ouvert sur cet objet par l'Institut. Regnier mourut à Paris le 10 juin 1825. Outre les *Mémoires explicatifs du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Regnier), 1798, in-4°, on peut consulter sur ce mécanicien le tome 6 de 'l'Annuaire nécrologique' de M. Mahul.

*REGNIER-Destourbet (Hippolyte-François), littérateur, né à Langres en 1804, mort à Paris, âgé de 28 ans, en octobre 1831, fut élevé au sein de son estimable famille, dans les principes de la religion, et songea même, pendant quelque temps, à embrasser l'état ecclésiastique. Cependant il fit son droit, remplit les fonctions de juge-auditeur près le tribunal de Châlons-sur-Marne, mais donna sa démission à l'époque de la révolution de 1830. Il n'avait encore que 21 ans, lorsqu'il publia une brochure sous ce titre : *Des Jésuites en France*, 1825, in-8°. Il y répondait aux reproches dont ces religieux étaient l'objet. Son *Histoire du clergé de France pendant la révolution*, 1828, 3 vol. in-12, fut conçue dans les mêmes intentions. Vers le même temps, il composa pour la 'Bibliothèque catholique' une *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*, 1828, in-8°. C'est peut-être l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Regnier. Il avait aussi commencé pour la 'Bibliothèque catholique' une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour. Ses *Septembri-*

seurs sont un ouvrage singulier, dans lequel il imagina de mettre l'histoire de ce temps-là sous la forme d'entretiens entre les jacobins. Ils furent suivis de quelques publications frivoles et de pièces de théâtre, telles que *Napoléon à Schœnbrunn*, *Charlotte Corday*, etc. Regnier fournit des *Articles* à la « Revue de Paris » et au livre des « Cent-et-un ». Il est auteur de plusieurs romans, dont l'un intitulé *Louisa*.

* REGUIS, curé dans le diocèse de Gap, a publié, en 1766, *La voix du Pasteur*, discours familiers d'un curé à ses paroissiens pour tous les dimanches de l'année, 2 vol. in-12, réimprimés en 5, puis en 6, enfin en 8 vol. in-12, sous le titre d'*Instructions familières*; la 7ᵉ édition a paru en 1821. Cet ouvrage est l'un des meilleurs de ce genre.

RÉGULUS (Marcus Attilius), consul romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J.-C., réduisit les Salentins et se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2ᵉ fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar et d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile; ils leur prirent 64 galères et en coulèrent à fond plus de 30. Régulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, et surtout de Tunis, ville à 3 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix; mais Régulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la vicissitude des choses humaines et l'issue incertaine des combats; il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles et déraisonnables, et provoqua les ressources du désespoir. Xanthippe, officier spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, promit de rétablir les affaires : il y eut un combat entre lui et le consul. Il tailla en pièces 30,000 Romains, fit 15,000 prisonniers, et prit Régulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix et proposer l'échange des prisonniers; mais, loin de le solliciter, Régulus persuada au contraire au sénat de le rejeter avec fermeté, et retourna dégager sa parole et se livrer aux tortures qu'on lui préparait. Les Carthaginois, irrités, inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil; on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J.-C. La femme de Régulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers carthaginois, les fit aussi mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de clous, et les y laissa 5 jours sans nourriture; ils y périrent tous, hormis un, nommé Amilcar : vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avaient tirée de Régulus. L'action de Régulus a été célébrée au XVIIᵉ siècle dans une tragédie de Pradon; et de nos jours par Dorat : mais rien n'égale la brièveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle ode *Cœlo tonantem*, etc. Valère-Maxime rapporte que Régulus, faisant la guerre en Afrique,

trouva, sur le bord du fleuve Bagruda, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre, comme une citadelle; quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpents d'Amérique lui donne de la vraisemblance.

* REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, et conseiller intime au même département, né en 1751 à Gotha, où il mourut en octobre 1828, membre de plusieurs sociétés littéraires, eut jeune encore pour beau-père le conseiller intime de régence Rudolphe, qui lui fit donner sous ses yeux une brillante éducation. Après avoir suivi des cours de jurisprudence aux universités de Goettingue, de Leipsick et d'Iéna, Reichard s'attacha plus spécialement aux études littéraires, et fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Il débuta par quelques poésies insérées dans les *Almanachs des Muses*; puis il s'associa à la rédaction de divers recueils périodiques. Admis des premiers dans la société dramatique fondée à Gotha par Scyler, il entra dès-lors en liaison avec ce que la ville comptait d'auteurs et d'amateurs distingués. Bientôt il prit rang parmi les premiers par quelques pièces qui eurent du succès, et devint directeur du théâtre ducal, puis bibliothécaire du duc Ernest. Le théâtre de Gotha lui dut son premier *Almanach*, et il fit paraître aussi un *Journal dramatique*, qui a conservé de l'importance par rapport à l'histoire de l'art chez les Allemands. Cependant, les relations de Reichard avec les savants s'étendant de plus en plus, il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intitulé *Olla potrida*, puis à celle du *Nouveau Mercure de France*, du *Journal de Lecture* et de la *Bibliothèque des romans*. Il s'était également affilié à diverses sociétes secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié (en octobre 1825) un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Vers le commencement du règne d'Emile-Léopold-Auguste, il entreprit de visiter avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. Diverses publications furent le fruit de ces excursions, entre autres son *Guide des Voyageurs en Europe*, dont la cinquième édition parut à Weimar en 1807, 3 vol. grand in-8°, fig.; réimprimé l'année suivante, *ibid.*, 4 vol. in-12; il a eu depuis plusieurs autres éditions. Son *Passager en voyage* (écrit en allemand), et les *Petits Voyages*, en 8 vol., ont eu aussi une très-grande vogue. Reichard, tout partisan qu'il était des nouvelles doctrines, n'en était pas moins fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives monarchiques. Il conserva toujours les bonnes grâces d'Emile-Léopold-Auguste, et fut aussi employé dans plusieurs affaires de l'état sous Frédéric IV, son successeur. *Voy.*, pour la liste des ouvrages de Reichard, l'*Allemagne sav.* de Meusel. Les feuilles périodiques de Gotha (octobre 1828) ont consacré plusieurs *Notices* à ce nestor de la littérature allemande.

* REICHARDT (Jean-Frédéric), né le 26 novembre 1752, à Kœ-

nigsberg, mort dans une terre qu'il avait à Halle le 27 juin 1814, étudia la musique sous Richter de l'école de Bach, sous Veichtner de l'école de Benden, et la philosophie sous le professeur Kant (1769-1770). Appelé à Berlin en 1775, il fut long-temps directeur de l'opéra italien de cette ville, et eut ensuite la direction des théâtres français et allemand à Cassel. Il visita l'Italie en 1782, alla donner des concerts à Londres et à Paris, et en fit exécuter plusieurs de sa composition. Il retourna en Prusse pour composer une grande *Cantate funèbre* qui fut exécutée aux funérailles du roi à Postdam. Il resta long-temps à la cour du nouveau roi Frédéric Guillaume II. Comme compositeur, il a donné plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue celui intitulé : | l'*Ile des esprits*, qu'il fit pour la fête du sacre de Frédéric Guillaume II, roi de Prusse ; | *Amour et fidélité*, vaudeville allemand qui eut un grand succès ; | le *Tamerlan* de Morel et le *Panthée* de Berquin. Il a publié : | *Lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1792, 2 vol. in-8° ; | *Nouvelles lettres familières écrites pendant son voyage en France* dans les années 1803 et 1804, 3 vol. in-8°, ouvrage qui eut beaucoup de succès ; | *Des Lettres familières sur Vienne*, qui furent aussi très-bien accueillies. Il a rédigé à Berlin la *Gazette musicale* pendant les années 1804 et 1805, et y a inséré plusieurs morceaux estimés des connaisseurs.

* REID (Thomas), philosophe écossais, né le 26 avril 1710, à Shaian, dans le comté de Kincardine, près Aberdeen, mort à Glascow le 7 octobre 1796, passa deux ans à l'école de sa paroisse natale, et entra au collége "Maréchal" d'Aberdeen, où il fit sa philosophie sous le docteur Georges Turnbull, connu par ses "principes de philosophie morale" et par son ouvrage "sur la peinture antique". Nommé bibliothécaire de l'université, il se démit de cet emploi en 1736, voyagea en Angleterre, visita Londres et les deux universités d'Oxford et de Cambridge, et fut à son retour, en 1737, promu par le collége d'Aberdeen à un des bénéfices qui étaient sous le patronage de l'université dans les écoles d'Ecosse. Il prit la méthode expérimentale, et soumit tout à l'observation et à l'analyse. L'université de Glascow se hâta de l'appeler dans son sein en 1763, en lui confiant la chaire de philosophie morale, vacante par la démission d'Adam Smith. Reid divisa son cours en quatre parties ; la métaphysique, la morale proprement dite, la jurisprudence ou le droit naturel, et le droit public. Il faisait aussi un cours de rhétorique, où il exposait les principes du beau et sa théorie sur l'éloquence. De tous ces cours il ne nous reste que ses *Essais sur les facultés actives de l'homme*, publiés en 1788, et son premier ouvrage sur les *Facultés intellectuelles*. Dugald-Stewart, son disciple, les a réunis en un seul volume qu'il a donné sous le titre de *Philosophie de Reid*, avec une *Notice* sur la vie et les ouvrages de son maître. C'est là qu'est toute la doctrine de Reid, dont Dugald-Stewart a cherché à remplir les lacunes par les ouvrages qu'il a publiés lui-même. Reid composa aussi quelques *Dissertations* qu'il fit insérer dans différents recueils. Les *Recherches de Reid sur l'enten-*

dement humain, *d'après les principes du sens commun*, ont été traduites en français, Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12. M. Jouffroy, professeur de philosophie au collége de France, a entrepris une traduction complète des *OEuvres* de Reid.

* REIDANUS (Evrard), né à Deventer, vers 1550, fut bourgmestre à Arnheim, député des états-généraux, et mourut à 51 ans. Il est auteur de l'*Origine et suite des guerres des Pays-Bas*, etc., depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in-fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits, mais on y souhaiterait plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres protestants qui ont écrit sur ces événements; il s'élève lui-même contre les impostures de Méteren. Cette Histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1633, in-fol.

REIFFEMBERG (Frédéric DE), de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Trèves, où il naquit en 1719, entra chez les jésuites et se fit connaître par des pièces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, et de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes jésuites à la bonne latinité. On a de lui: | la *Traduction latine* de l'ouvrage italien du célèbre Scipion Maffei, sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination, divisé en 16 livres; | les *Réponses* de ce savant aux réfutations que les jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage, et une *Dissertation* sur ces matières, que le P. de Reiffemberg y a ajoutée, Mayence et Francfort, 1756, in-fol.: on trouve au commencement de cet ouvrage la *Vie* de Maffei, et la liste de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages; | un *Recueil de poésies latines* de toutes espèces, avec une *Dissertation* sur le style lapidaire, 1 vol. in-8°; | une *Apologie* en allemand, in-8°, en faveur des jésuites; | des *Préceptes latins* et *grecs*, et *Exemples* tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, pour les colléges du Bas-Rhin et de Westphalie, 5 vol. in-8°, rédigés avec beaucoup de méthode et de choix; | l'*Histoire des jésuites de la province du Bas-Rhin* depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-folio. On y désirerait plus de critique, un style plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

* REIFFENSTUEL (Anaclet), savant théologien allemand, était de l'ordre des frères mineurs réformés de Saint-François, et florissait au commencement du XVIIIe siècle. Il appartenait à la province de Bavière. Il y avait professé la théologie, et exercé, d'après l'autorité de ses supérieurs, divers emplois honorables. Quelques-uns de ses ouvrages de théologie, recommandables non-seulement par le fond, mais encore par la clarté et la méthode qui y règnent et la solidité du raisonnement, eurent un grand succès et achevèrent sa réputation. Le principal est un traité *De probabilismo*, en 2 vol. in-4°. Il reçut l'accueil le plus favorable quand il parut, et eut plusieurs éditions en Allemagne. Il fut réimprimé plus de vingt fois en Italie, où on chercha à lui donner toute la perfection possible, en le revoyant à chaque édition, et en l'améliorant par des corrections

et des augmentations faites de bonne main. On compte parmi ceux qui le revirent, les PP. Maffei, Kreslinger et Damase Kirch, savants théologiens du même ordre. Le P. Mansi, de l'ordre de la Mère de Dieu, l'enrichit d'un supplément. Une nouvelle édition en ayant été donnée à Trente en 1765, l'ouvrage fut revu de nouveau par le P. Flavano Ricci, mineur réformé, commis à cet effet par le P. Pascal de Varèse, commissaire-général de l'ordre, qui le dédia au cardinal Léopold-Ernest di Firmiano. Outre cet écrit, on a du P. Reiffenstuel : *Jus canonicum universum, cum tractatu de regulis juris et repertorio generali*, 6 vol. in-fol., livre qui eut aussi beaucoup d'éditions en Allemagne et en Italie, que les théologiens estiment et dont ils font beaucoup d'usage.

REIHING (Jacques), né à Augsbourg en 1579, entra chez les jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle, pendant plusieurs années, les erreurs de Luther; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Wurtemberg, se fit luthérien et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubingen et la direction du collége. Il mourut en 1628, méprisé des deux partis, qui ne voyaient en lui qu'un homme lâche qui avait abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controversé, dont la doctrine est différente, selon les différents temps dans lesquels il les écrivit.

* REIL (Jean-Chrétien), médecin, né le 28 février 1759 à Rhanden dans l'Ost-Frise, fut destiné à l'état ecclésiastique. Néanmoins ses parents lui permirent de suivre les cours de l'école de médecine, et il fut reçu docteur en 1782. Une pratique de cinq années lui valut, en 1787, la place de professeur de thérapeutique et de directeur de l'Institut clinique à l'université de Halle. Lorsqu'on établit, en 1810, l'université de Berlin, le roi lui donna une chaire de médecine où il soutint sa réputation. En 1813, on le chargea de la direction des nombreux hôpitaux que nécessita la bataille de Leipsick. Il succomba le 12 novembre 1813 aux attaques du typhus qu'il gagna d'un de ses anciens élèves attaqué de cette maladie. Il a contribué plus que personne à mettre en rapport les connaissances physiologiques avec celles de la pathologie. Il s'efforça aussi d'éclairer par ses connaissances en psychologie les phénomènes qui se présentaient dans la pratique. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : | *Tractatus de polycholia*, Halle, 1782, in-8° ; | *Fragmenta metaschematismi polycholiæ*, 1783, in-8° ; | *Histoire de la maladie du professeur Gold-Hagen*, 1788, in-8°, en allemand ; | *Memorabilis clinica medico-practica*, 1790 et 1793, in-8° ; | *Hygiène domestique*, Brème, 1791, 2 vol. in-8° ; | *Dissertatio de irritabilitatis notione, natura et morbis*, 1793 ; | *Cœnæsthesis*, 1794, in-8° ; | *Sensus externus*, in-8° ; | *Functiones animæ peculiares*, 1794, in-8° ; | *Dissertatio de semeiologia placentæ*, 1794, in-8° ; | *Archives de physiologie*, ouvrage périodique publié en allemand, 1795 à

1815, 12 vol. in-8°, continués par d'autres professeurs; | *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structura nervorum*, 1795, in-fol. ; | *Sur les symptômes et les guérisons des fièvres*, en allemand, Halle, 1797-1815, 5 vol. in-8° ; | *Programma de pruritu senili*, 1801, in-4° ; | *Pensées détachées sur l'application de la méthode psychologique au traitement des aliénés*, 1803, in-8° ; | *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans la position actuelle*, 1804, in-8°, en allemand; | *Plan d'une pathologie universelle*, 1815, in-8°, ouvrages posthumes ; | un grand nombre de *Mémoires* réunis à Vienne en 1811, 2 vol. in-8°; et à Halle, 1817, 1 vol. in-8°.

* REINA (François), né vers 1771 à Malgrate, dans le territoire de Côme, mort à Cannato dans la province de Mantoue, le 12 novembre 1825, à l'âge de 54 ans, cultiva le droit, sans négliger la littérature. Reina avait une passion pour les livres : il se forma dans Milan une bibliothèque magnifique tant par le nombre que par le choix des ouvrages. Pendant les troubles de l'Italie, il se rangea du côté des novateurs; mais il paya sa faute par la déportation. Dès-lors il se borna à la culture des lettres. On lui doit les *Eloges* de l'abbé Denina, de Muratori, de Parini, dont il publia les ouvrages.

REINBECK (Jean-Gustave), né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut pasteur des églises de Werder et de la Ville-neuve, premier pasteur, prevôt de Saint-Pierre, inspecteur du collége de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire et chapelain de la reine et de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui : | *Tractatus de redemptione*, Halle, in-4°; | *La nature du mariage, et la rejection du concubinage*, in-4°, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avait eu l'imprudence d'écrire en faveur de ce dernier état; | *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4° : ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion, car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Augsbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé et dérogent encore tous les jours; | plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français : on n'y remarque ni l'orateur éloquent ni l'homme de goût; | plusieurs *Traités de métaphysique* sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'âme, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS (Reinier), naquit en 1541, à Steinhelm, dans le diocèse de Paderborn. Il fut élève de Mélanchton et de Glandorp, et enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. On a de lui : | un *Traité* de la méthode de lire et d'étudier l'histoire : *Methodus legendi historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. : ce n'est qu'une compilation assez mal digérée; | *Historia julia*, 1594, 1595 et 1597, 3 vol. in-fol. : ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, surtout de l'édition que nous citons; | *Chronicon hierosolymitanum*, in-4°, peu commun;

| *Historia orientalis*, in-4°; livre rempli d'une érudition profonde, etc., etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, devint bourgmestre d'Altembourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsick, où il pratiqua la médecine, et où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui: | *Syntagma inscriptionum antiquarum*: compilation utile, en 2 vol. in-fol., Leipsick, 1682: c'est un supplément au grand recueil de Gruter; | six livres de *Diverses leçons*, 1640, in-4°; | des *Lettres*, 2 vol. in-4°, 1667-1670, et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Il fut un des savants qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

* REINHARD (François-Volkmar), prédicateur protestant, né en 1753 dans le duché de Sulzbach, eut pour père un ministre qui dirigea ses études jusqu'à l'âge de 16 ans. Envoyé alors au gymnase de Ratisbonne, il passa ensuite à l'université de Wittemberg, où il devint professeur de théologie et de philosophie. Il fut nommé premier prédicateur à la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique et membre du consistoire suprême. Pour faciliter les jeunes prédicateurs, il établit une «société homélitique», qu'il dirigeait. Reinhard mourut à Dresde le 6 septembre 1812. Ses principaux ouvrages sont: | *Système de la morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. Les deux premiers volumes ont été réimprimés plusieurs fois; | *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, ouvrage qui a obtenu quatre éditions de 1791 à 1798, et dont l'idée fondamentale avait été déjà exprimée dans une dissertation latine, qu'il avait publiée en 1780, in-4°, sous ce titre: *Consilium bene merendi de universo genere humano ingenti supra hominem elati documentum*; | *Sermons*, 1786-1813, 39 vol. in-8°. Les quatre derniers n'ont été publiés qu'après sa mort. Le docteur Ernest Zimmermann, aidé de Reinhard lui-même, a donné une *Table de toutes les matières traitées dans les sermons de Reinhard*, Francfort, 1812-1822, 4 vol. in-8°. J.-L. Ritter a fait imprimer un semblable extrait en 2 parties, Leipsick, 1813; | *Lettres de F.-V. Reinhard, sur ses études et sa carrière de prédicateur*, traduites de l'allemand par Monod, 1816, in-8°. On trouve le catalogue raisonné des ouvrages de Reinhard à la suite de ses lettres; | *De præstantia religionis christianæ in consolandis miseris*, traduit en allemand sous ce titre: *Influence du christianisme sur l'adoucissement du malheur*, par J.-S. Fest, 2e édition, 1798; | *Leçons de théologie dogmatique*, 1801, 4e édition, 1818.

* REINHOLD (Charles-Léonard), métaphysicien, né en 1758 à Vienne (Autriche), faisait son noviciat chez les jésuites au collége de Saint-Ange à l'époque de la suppression de cette société (1773); il passa l'année suivante chez les barnabites, et y occupa une chaire de philosophie. Ses talents l'ayant mis bientôt en relation avec plusieurs savants de Vienne, il fut associé à un journal philosophique qui s'y publiait, et ses nouvelles liaisons ne tardèrent pas à faire naître en lui la résolution de quit-

ter la carrière ecclésiastique. Ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession que, s'étant rendu à Leipsick en 1783, il y publia une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, s'y lia avec le célèbre Wieland, dont il devint le gendre et avec qui il partagea la direction du journal le *Mercure*; puis il fut appelé à remplir une chaire de philosophie à Iéna, 1825, in-8°. Il la quitta en 1794 pour s'attacher à l'université de Kiel, et c'est dans cette ville qu'il mourut en 1823. Il avait reçu la décoration de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller d'état. Son fils, professeur de philosophie à Iéna, a donné en allemand une histoire de sa "Vie" et de ses travaux littéraires, Iéna, 1825, in-8°, ouvrage particulièrement intéressant parce qu'il renferme des lettres adressées à Reinhold par Kant, Fichte, Jacobi, Lavater et Ch. Villers : ces dernières sont écrites en français. Parmi les productions de Reinhold, on distingue : un *Essai* (en allemand) *pour concilier les discussions des philosophes*, Iéna, 1792-1794, 2 vol. in-8°; | et des *Lettres sur la philosophie de Kant* (dont il était l'admirateur enthousiaste), Leipsick, 1796, 2 vol. in-8°, aussi en allemand.

REINIE (Gabriel-Nicolas, seigneur DE LA), né à Limoges, d'une famille ancienne, fut envoyé à Bordeaux pour faire ses études. Il s'y établit et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Epernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat que la France a été redevable des beaux règlements de police qui ont subsisté long-temps dans la capitale Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, et surtout pour son équité et son désintéressement.

* REINIER (Rodolphe-Jean-Joseph), archiduc d'Autriche, cardinal, archevêque d'Olmütz, né à Florence le 8 janvier 1788, était le dernier fils du grand-duc de Toscane, qui fut empereur. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé le 4 juin 1819 cardinal du titre de Saint-Pierre "in Montorio", et archevêque d'Olmütz, en Moravie. Il n'avait que 43 ans, lorsqu'il mourut le 23 juillet 1831 à Baden en Autriche, emportant les regrets de ses diocésains, auxquels il était vivement attaché.

REINOLD ou REINHOLD (Erasme), astronome, de Saalfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques ouvrages de mathématiques. Il mourut en 1553 en prononçant le vers suivant, imité du 4e livre de l'Énéide :

> Vixi, et quem dederas cursum mihi, Christe, peregi.

Son fils, qui porta le même prénom, a laissé comme son père des ouvrages sur l'astronomie; on estime sa *Géométrie souterraine*.

* REIS TAVERES (Emmanuel DOS), de Santarem, était passé d'une chaire de théologie à une de mé-

decine. Il est auteur de *Controversia philos. et med. ex doctrina de febribus*, Lisbonne, 1667, in-4° : ouvrage écrit en faveur de Th. R. de Veiga contre Matamance, dont les querelles occupaient alors l'école portugaise.

REISK (Jean), recteur du collége de Wolfenbuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savants que méthodiques, | sur la *corne d'Ammon*; | sur les *oracles des Sibylles* et les autres anciens oracles; | sur l'*Assuérus d'Esther*; | sur la *maladie de Job*; | sur les *images de J.-C.* et sur la *langue qu'il parlait*; | sur les *glossopètres*; | une édition du *Chronicon sarracenicum et turcicum* de Wolfgang Drechter, avec des notes et un appendice.

REISK (Jean-Jacques), docteur en médecine, professeur d'arabe dans l'université de Leipsick, mourut en 1774, à 58 ans. Il a laissé d'excellentes *Éditions* : | *Oratores græci*, 12 vol. in-8° ; | *Denys d'Halicarnasse*, 7 vol. in-8° ; | les *OEuvres de Plutarque*, 7 vol. in-8°. Il a aussi traduit en latin l' « Histoire des Arabes » d'Abu'l-féda.

* REJON DE SILVA (Don Diego Antonio), écrivain espagnol, naquit à Lorca, dans le royaume de Murcie, en 1740, d'une famille distinguée, fit ses études dans cette ville, et les termina à Salamanque. Il fit un voyage en Italie, où il prit du goût pour les arts, dans lesquels il devint habile connaisseur, et qu'il protégea toute sa vie. Il cultiva aussi la poésie avec beaucoup de succès. Ses talents l'appelèrent à diverses places importantes, qu'il remplit avec honneur, et il obtint de Charles III le titre de secrétaire d'état. Il réunit dans sa maison, qui était le rendez-vous des artistes, une collection de superbes tableaux des peintres les plus renommés, soit espagnols, soit flamands ou italiens. Il mourut à Madrid en 1798, âgé de 58 ans. On a de lui : | *La Peinture*, poème en 3 chants, Ségovie, 1786, in-8° ; | *Dictionnaire des Beaux-Arts*, Ségovie, 1788, in-4° ; | une bonne *Traduction* du Traité de la peinture de Léonard de Vinci, et des trois livres sur le même sujet, par Alberti, accompagnés de notes précieuses, et notamment sur l'anatomie, science peu connue du temps de Vinci. Réjon était membre de l'académie des sciences de Madrid.

RELAND (Adrien), né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paraître dès son enfance des talents extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. La chaire de philosophie de Hardewick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur des langues orientales et des antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite-vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : | une *Description de la Palestine*, très-savante et très-exacte. L'auteur considère cette province dans les différents états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4° : il a profité des observations que M. Lub avait faites sur les lieux pendant dix-sept ans; | cinq *Dissertations sur les médailles* des anciens Hébreux, Utrecht, 1709, et plusieurs au-

tres *Dissertations sur différents sujets curieux et intéressants*, 1706-1708, 3 vol. in-12 : elles décèlent une érudition profonde ; | une *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8° ; | *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, 1717 : cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide ; on n'y trouve que les explications des talmudistes presque toujours destituées de fondement ; | *De religione mahumetana*, traduit en français par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le 1er contient un abrégé de la croyance des mahométans, traduit d'un manuscrit arabe ; et le 2e, les accusations et les reproches qu'on leur fait, et sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, dit un critique, une de ces apologies dont il est difficile de deviner le but ; car l'auteur n'ignorait point qu'il ne persuaderait pas les savants qui connaissaient le Coran et le mahométisme à fond ; et il semble qu'il y a de la mauvaise foi à vouloir persuader les autres. » Il demande comment, si cette religion était si absurde, tant de nations l'auraient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet et la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisait sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme. | *De spoliis templi hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716 ; | une édition d'*Epictète*, pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu ; | *Petri Relandi fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8°. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland, son frère, mort vers 1714.

REMACLE (Saint), né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Sulpice de Bourges, puis de saint Eloi, qui l'établit premier abbé du monastère qu'il fonda à Solignac, près Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. Saint Amand ayant quitté le siége épiscopal de Tongres, en 650, saint Remacle fut contraint d'accepter cette dignité, qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, et le saint en profita pour l'engager à fonder deux monastères dans les Ardennes (Stavelo et Malmédy), où des religieux seraient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité et la tranquillité du royaume. Saint Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère lui fit désirer la retraite. Il résigna son évêché à saint Théodard, du consentement de son clergé et du roi Childeric II, et alla se renfermer à Stavelo en 660 ou 661 (et non pas en 653), comme le prouvent les bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demandèrent à vivre sous sa conduite ; on compte parmi ses disciples, saint Théodard, saint Lambert, saint Hubert, qui occupèrent successivement son siége épiscopal, saint Tron et saint Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très-avancé.

* REMARD (Charles), bibliophile, né à Château-Thierry le 9 janvier 1766, mort à Paris le 20 septembre 1828, fit ses études aux colléges de Louis-le-Grand et de Montaigu à Paris. Plus tard il ouvrit un magasin de librairie à Fontainebleau et fut ensuite nommé bibliothécaire au château royal de cette ville. Nous connaissons de lui deux ouvrages : | *Le Guide du voyageur à Fontainebleau*, 1820, forme 1 vol. in-12 ; | le second est un poème ordurier en 4 chants. Remard laissa en manuscrit un *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille*, ou *Examen général de ses différents poèmes originaux, et de ses traductions en vers*, dans lequel on met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poète à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. A.-A. Barbier en parle avec avantage dans son 'Examen critique et complémentaire des Dictionnaires historiques'.

REMBRANDT (Paul, dit 'Van Rhin'), célèbre peintre et graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606, dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, et qu'un connaisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de Hollande. Il fut surtout employé dans les portraits ; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrections. Mais ces défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Il est égal au Titien pour la fraicheur et la vérité de ses carnations, et possédait à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux ; mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très-expressives ; ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnait aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes, en grand nombre, que Rembrandt a gravées sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connaisseurs, et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée parce qu'il la vendait ce prix-là ; le sujet de cette pièce est *Notre Seigneur guérissant les malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques paysages, excellents pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668, ou, selon d'autres, en 1674. [Comme il était avare, il amassa de grandes richesses, dont hérita son fils Titus. Rembrandt a beaucoup peint et gravé : on trouve de ses ouvrages dans presque toutes les collections d'Europe.]

REMI (Saint), né dans les Gaules vers l'an 439, d'une famille illustre, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siége pontifical de Rheims,

à 22 ans. Il eut beau résister, il fallut qu'il sortît de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du christianisme, conjointement avec saint Godard de Rouen et saint Vaast. Rien n'est plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier et victorieux, au moment qu'il courbait la tête pour recevoir les eaux sacrées du baptême : *Adorez*, dit-il, *ce que vous avez brûlé ; brûlez ce que vous avez adoré ;* désignant par ce contraste frappant la croix et les idoles. « Le nouveau Samuel, dit Bossuet, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux de France en la personne de Clovis, comme il dit lui-même : *pour être les défenseurs de l'Eglise et des pauvres, qui est le plus digne objet de la royauté.* Il les bénit et leurs successeurs, qu'il appelle toujours ses enfants, et priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi. Prière exaucée de Dieu, avec une prérogative bien particulière, puisque la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'ait jamais vu sur le trône que des rois enfants de l'Eglise. » Il mourut en 533, dans la 94e année de son âge. Nous avons sous son nom quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Pères, et deux *Testaments*. Plusieurs savants doutent qu'ils soient de lui. Le P. Suyskens, dans les *Acta sanctorum*, paraît avoir démontré que le plus ample de ces deux testaments est une pièce supposée. L'abbé Bye, savant bollandiste, a fortifié les preuves du P. Suyskens d'une dissertation intitulée : 'Réponse aux Mémoires de M. des Roches', Bruxelles, 1780, in-8°. L'abbé Ghespierre a démontré la même chose dans les *Acta sanctorum Belgii selecta*. (*Voyez* Oudin, *in Suppl. ad Bellarm.*, page 113.)

REMI (Saint), grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 854. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette Eglise, la *Réponse aux trois lettres d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence.* Il présida au concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières, près de Toul, en 859, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie glorieuse en 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des saints dans le Supplément au Martyrologe romain de Ferrari, et dans le Martyrologe de France par du Saussaye; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient la doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par J.-C. ;* restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance efficace et effective. On trouve ce traité, ainsi que la réponse, dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Vindiciæ prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4°.

REMI-D'AUXERRE, ainsi appelé parce qu'il était moine de Saint-Germain-d'Auxerre, fut appelé à Reims vers 882, par Foulques, archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître

Herie ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce temps-là, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines : on croyait alors ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent de mutuels secours. Il enseigna dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. On a de lui : | une *Exposition de la messe*; | des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur les Epîtres de saint Paul, sur le Cantique des Cantiques, sur l'Apocalypse (ces deux derniers commentaires ont été long-temps attribués à Haymon d'Halberstadt). Il en a aussi fait sur les Psaumes, Cologne, 1536, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

REMI (Abraham), *Remmius*, dont le nom était *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au collége royal : Remi, village du Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poètes latins de son temps. Ses productions virent le jour en 1646, in-12; on y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait sur Louis XIII un *Poëme* épique divisé en quatre livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8°. Son *Mæsonium*, ou Recueil de vers sur le château de Maisons près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont, en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocèse; mais, dominé par l'amour de l'indépendance, et captivé par les coryphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit, et se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, et les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse et antithétique lui méritèrent les applaudissements de bien des gens. L'*Eloge* de Fénelon fut jugé digne d'un *accessit* en 1771, et celui de Michel L'Hôpital fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de l'Encyclopédie par ordre de matières; il rédigea le premier volume, et était assez avancé dans le second lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui : | *Le Cosmopolisme*. 1770; | *Les Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*. 1770, où il critiqua fort mal à propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées et de sentiments profonds, chef-d'œuvre du genre sombre; | le *Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12; | plusieurs *Extraits* dans le Mercure de France, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avait des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres; ses succès n'auraient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui dessèche l'âme, qui éteint le sentiment et l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO Fiorentino, domi-

nicain et littérateur italien du XVIe siècle, se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des *Traductions* d'Ammien Marcellin, de Cornélius Népos, et de l'Histoire de Sicile de Fazello. Il est aussi auteur de *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, et sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4°, assez estimées; et de *Poésies italiennes* fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille était Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

* REMOND (François), jésuite, naquit à Dijon en 1558, de Guillaume Remond, conseiller au parlement de Bourgogne, et non de Florimond Remond, écrivain célèbre, comme quelques-uns l'ont avancé. Guillaume, magistrat zélé pour le service du roi, mourut empoisonné par les intrigues des ennemis de l'état. François fit d'excellentes études, et jeune encore cultivait la poésie avec succès. Etant allé à Rome, il se mit sous la direction du P. Jérôme Plato, jésuite, et entra lui-même dans la société en 1580, ayant alors 22 ans. Il commença à professer à Rome en 1586. Il paraît qu'il resta dans cette ville au moins jusqu'en 1596, et on voit que pendant cet espace de temps il prononça divers discours ou harangues, soit à l'occasion du décès de personnages considérables, soit dans d'autres circonstances. En 1598 et 1599, le P. Remond était à Padoue, et à Parme en 1600, appelé par le prince Ranuzio Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, pour commencer les exercices dans l'université que ce prince venait d'y fonder. Il revint en France, et fut professeur de théologie scolastique à Bordeaux, depuis 1605 jusqu'en 1609 inclusivement. Il repassa ensuite en Italie, et enseigna les saintes lettres à Mantoue. Cette ville ayant été surprise et pillée par les Impériaux, le P. Remond se dévoua au service des soldats blessés ou malades pour leur administrer les secours spirituels. Il gagna la peste dans l'exercice de sa charité; rétabli peu de temps après d'un mal aussi dangereux, il succomba à une autre maladie le 14 novembre 1631. On a du P. Remond : | *Orationes, elegiæ, epigrammata*, Lyon, 1605, in-12; Pont-à-Mousson, 1605, in-16; Ingolstadt, 1607, in-12; Paris, 1613, in-8°; | *Epigrammata et orationes* XII, Cologne, 1605 et 1606; Anvers, 1607, in-12; Genève, 1607, in-8°. Une partie de ces poésies a été insérée dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter; | *Carmina et orationes novæ*, Ingolstadt, 1615, in-12, et dans plusieurs autres lieux. Une partie se trouve dans les *Epigrammata selecta*, Pont-à-Mousson, 1615, in-12; | | *Poemata et* XXI *orationes; Epigrammatum libri duo; Elegiæ* VIII *de divinis amoribus; Alexias, elegiæ septem*. L'auteur, dans ce dernier ouvrage, introduit l'épouse abandonnée de saint Alexis, exprimant ses plaintes et ses douloureux regrets sur sa fuite. Colletet, père du poète du même nom ridiculisé par Boileau, et meilleur poète que son fils, a traduit l'*Alexiade* en vers, sous le titre de *Désespoir amoureux;* « expression trop libre, peut-être, pour une âme si dévote », dit l'abbé de Maroles, qui, à propos du même poème, n'hésite point de procla-

mer le P. Remond l'*Ovide chrétien*; | *Panegyricæ orationes* XV *in laudem sancti Ignatii et sancti Francisci Xaverii*, etc., Plaisance, 1626, in-4°; | *Orationes in funere Matthæi Contarelli, Constantii Sarnani, et Philippi Guastavillæi, cardinalium*, dans les *Orationes funebres*, Hanovre, 1613, in-4°.

REMOND DE SAINT-MARD (Toussaint), né à Paris en 1682, se fit connaître par ses *Dialogues des dieux*. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'Epicure. Ses autres ouvrages sont : | *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de l'*Histoire de mademoiselle de* ***, remplies de paradoxes, de maximes fausses et licencieuses; | trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût:* elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satirique, qui n'est pas désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire au plus grand nombre; | différents *Traités* sur la poésie en général, et sur les différents genres de poésie, remplis de faux jugements; | un petit poème intitulé *La Sagesse*, et qui devrait être intitulé *La Démence*, fruit d'une philosophie très-corrompue, parut d'abord en 1712, et on le réimprima dans un recueil en 1715, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en était point l'auteur; | une *Lettre sur le goût et le génie, et sur l'utilité dont peuvent être les règles*. Ces différents écrits ont été recueillis en 1743, à Paris, sous le titre de La Haye, en 3 vol. in-12; et depuis en 1750, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avait toujours été extrêmement délicate, et il était sujet à plusieurs infirmités, fruit de sa morale spéculative et pratique. Il parlait comme il écrivait, d'une manière précieuse. Il s'était formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

REMOND DE SAINTE-ALBINE (Pierre), censeur royal, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, mort à Paris, sa patrie, le 9 octobre 1778, à 84 ans, a publié : | *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 vol. in-12 : livre écrit sèchement, et qui n'a pas eu de succès; | *le Comédien*, 1749, in-8°, où il donne des leçons de déclamation.

* REMONDINI (Balthasar-Marie), évêque de Zante et de Céphalonie, naquit à Bassano, dans l'état de Venise, le 14 août 1698, d'une famille noble, et qui s'était distinguée dans les premières places de la magistrature, étudia les lettres grecques et latines dans le séminaire de Padoue. Après ces études préparatoires, il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de droit civil et canonique de l'université de cette ville, et y prit le bonnet de docteur. De là il passa à Vicence. Le séminaire épiscopal était mal doté et dénué de maîtres; Remondini se chargea d'y professer l'éloquence gratuitement; ce qu'il fit depuis l'an 1723 jusqu'en 1729. Ayant été ordonné prêtre, il retourna à Bassano, et y enseigna la théologie à de jeunes clercs ses compa-

triotes. Le désir de se perfectionner dans les sciences lui fit entreprendre le voyage de Rome. Sa réputation l'y avait devancé. Le 26 février 1736, Clément XII, instruit de son mérite, le nomma aux siéges de Zante et de Céphalonie unis. Il avait les qualités nécessaires pour remplir dignement cette place éminente : de la science, de la piété et du zèle. Il prit possession de son évêché le 8 février 1737. Des tremblements de terre avaient presque entièrement détruit son église cathédrale, il la reconstruisit, l'enrichit d'ornements précieux, en accrut les revenus, rappela les chanoines que la ruine de l'Eglise avait dispersés, et rétablit l'office canonial. On manquait d'un séminaire pour la jeunesse qui se destinait à l'état ecclésiastique, il y pourvut à ses propres frais, et avança les fonds pour des places gratuites en faveur de ceux qui n'avaient pas de fortune. Rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. En 1747, il fit encore le voyage de Rome, il y fut accueilli par Benoît XIV avec la bienveillance et l'estime dues à ses services. Ce grand pape offrit à Remondini un évêché dans les états romains. L'évêque de Zante, attaché à une église où il avait fait tant de bien, remercia le pontife. Après avoir été passer quelques jours dans sa patrie, il retourna à Zante, où il continua de donner l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut saintement le 5 octobre 1777, âgé de 79 ans. La multitude de ses occupations ne l'empêchait pas de cultiver les saintes lettres. Il avait une bibliothèque nombreuse, choisie et riche en manuscrits grecs. Il en détacha quelques-uns des plus précieux, qu'il fit passer à Rome sous les pontificats de Clément XII et de Benoît XIV, pour augmenter la collection de la bibliothèque vaticane. On a de lui : | *Discorso, ossia istruzione cristiana sopra del mutuo, nelle sue diocesi, publicata l'anno* 1743, Rome, 1748, in-8° ; | *Invito pastorale dal vescovo del Zante al suo reverendissimo capitolo, recentemente dal principe sovvenuto a rimettere la sacra cotidiana officiatura in quella sua moderna cattedrale*, Venise, 1752, in-8° ; | *de Zacynthi antiquitatibus et fortuna commentarius*, Venise, 1756, in-8°. Remondini avait rassemblé des matériaux pour écrire l'histoire de l'île, mais il n'eut pas le temps de l'achever. | *Sancti Marci, monachi, qui seculo quinto floruit, sermones de jejunio et de Melchisedech, qui deperditi putabantur, nunc primum cum latina interpretatione in lucem prolati*, Rome, 1748, in-8°. C'est une traduction du grec avec le texte à côté et des *notes*. Bellarmin a confondu ce Marc avec un autre cité par Zonara, et qui vivait dans le xe siècle, en quoi il a été suivi par Le Mire, Labbe, Cave, Oudin, etc. Remondini a laissé beaucoup d'autres ouvrages manuscrits, ainsi qu'une traduction du syriaque des 'Homélies' de saint Isaac Syro, évêque de Ninive au ve siècle.

* REMONDINI (Jean-Etienne), religieux somasque sous Benoît XIV, était originaire de Naples, et a laissé une savante *Histoire de l'église de Nola en Capanie*, écrite en italien, et publiée à Naples en 1747, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage a

en plusieurs éditions ; la dernière est de 1757.

* REMUSAT (Claire-Elizabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, comtesse de), nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, naquit en 1780, et épousa, à seize ans, de Rémusat, depuis préfet du palais impérial. Attachée elle-même à l'impératrice Joséphine en qualité de dame du palais, elle continua de faire partie de sa maison après 1809, suivit, depuis la restauration, son mari dans les diverses préfectures où il fut appelé, et mourut à Paris en 1821. Entre autres ouvrages que, dit-on, elle laissait manuscrits, se trouvait celui qu'a publié son fils en 1824, sous ce titre : *Essai sur l'éducation des femmes*, Paris, in-8°.

* REMUSAT (Jean-Pierre-Abel), membre de l'Institut, un des plus illustres orientalistes de l'Europe, professeur de langue chinoise et mandchoue au collége de France, né à Paris le 5 septembre 1788, mort dans cette ville le 5 juin 1832, étudia d'abord la médecine et fut reçu docteur en 1814. Déjà il s'était adonné à l'étude des langues chinoise, tartare et thibétaine ; et, en 1811, à peine âgé de 23 ans, il avait publié son *Essai sur la langue et la littérature chinoise*, qui fixa sur lui les regards des savants. En 1814, ce fut pour lui qu'on créa au collége de France une chaire de langue chinoise. La plupart de ses nombreux et excellents travaux ont eu pour objet tout ce qui pouvait éclairer l'histoire, les croyances religieuses, les systèmes philosophiques, l'histoire naturelle, la géographie, l'affinité des langues, la biographie, la littérature, les mœurs et coutumes des peuples de l'Asie. Nous citerons les *Articles* très variés dont il a enrichi le ' Journal des Savants' et la ' Biographie universelle ; ' | son *Plan d'un Dictionnaire chinois*, 1814 ; | la *Traduction* du chinois du *Livre des récompenses et des peines*, 1817 ; | ses *Mémoires concernant les Chinois*, 1820 ; | ses *Mélanges asiatiques*, 1825 et 1829 ; | la *Traduction* de divers Romans chinois, et enfin sa *Grammaire chinoise*, courte et lumineuse analyse des règles d'une langue ardue, dont il parvint à rendre l'étude claire, simple et facile. Rémusat était initié à plusieurs des langues les plus difficiles de l'Asie, à toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe ; malgré ses études sévères, c'était encore un homme de goût et d'esprit.

* REMUZAT (Hyacinthe-Marie), né à Paris en 1730, fut élevé au séminaire des prêtres du Sacré-Cœur, à Marseille, et devint chanoine de la cathédrale de cette ville. M. de Belloy le nomma grand-vicaire. L'abbé Remuzat avait composé une *Histoire de la Vie de Notre Seigneur*, dans le goût de celle du Père de Ligny ; on la conserve en manuscrit dans sa famille, en 3 vol. in-4°. Il fit imprimer à Marseille, en 1786, sa *Lettre sur la proximité de la fin du monde* ; et peu après, étant passé en Italie lors de la révolution, cette *Lettre* y fut traduite et imprimée. L'auteur composa encore en 1794 de nouvelles Observations sur ce sujet ; elles n'ont point été insérées dans l'édition de la *Lettre* de Marseille en 1819. L'abbé Remuzat rentra en France en 1797, et y remplit dans la retraite

ses fonctions de grand-vicaire. Lors du concordat de 1801, M. de Cicé, archevêque d'Aix, prit ses conseils pour l'organisation du clergé dans son diocèse de Marseille. Ensuite le pieux prêtre vécut dans la retraite jusqu'au 5 juillet 1816, époque de sa mort.

* RENA (Côme de La), écrivain et militaire, naquit à Florence vers 1630, suivit la carrière des armes, et devint capitaine dans les troupes de son pays. Il était très-versé dans les antiquités, et plus particulièrement dans les antiquités étrusques. Il fut membre de l'académie de la Crusca, et chef de celle appelée *fiorentina* (de Florence), créée dans cette ville sous la protection des Médicis. Il a laissé deux ouvrages, dont le plus intéressant est *Della serie*, etc., ou de la *Chronologie des anciens ducs et marquis de Toscane*, avec des notices sur l'empire romain, sur le règne des Goths et des Lombards, depuis l'exil de Momilus Augustulus jusqu'à la mort de l'empereur Othon III, Florence, 1690, in-fol. Il n'en parut que la première partie.

RENAU D'ELIÇAGARAY (Bernard), célèbre marin, né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques; il y réussit et devint de bonne heure l'ami intime du P. Malebranche. La marine était son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connaître à Seignelai, qui devint son protecteur. Il lui procura, en 1679, une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France, qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions, on se borna à deux méthodes, l'une de Renau, et l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest et dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfants en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandaient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'était venu dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre et se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes: on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral (le comte de Vermandois), il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les siéges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim et de Franckental. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il était l'inventeur, avec 12,000 liv. de pension. [Il demeura cinq ans en Espagne, à la demande de Phi-

lippe V, y répara les fortifications de Cadix et d'autres places. Le roi l'honora du grade de lieutenant-général.] Cet habile homme fut demandé par le grand-maître de Malte pour défendre l'île; mais, le siége n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, toutes ces qualités étaient chez lui au plus haut degré, et elles étaient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avait été reçu membre honoraire de l'académie des sciences en 1699. On a de lui : la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1689, in-8°; | et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens et de Bernouilli contre sa Théorie.

*RENAUD ou plutôt REGNAULD (Valère), en latin *Valerius Reginaldus*, jésuite, né à Usie, bailliage de Pontarlier, professa successivement la philosophie et la théologie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson, à Paris, et enfin à Dôle, où il attira pendant 20 ans une grande affluence d'auditeurs, et où il mourut, en 1623, à l'âge de 80 ans. On a de lui : | *Praxis fori pœnitentialis ad directionem confessarii in usu sacri sui muneris*, Lyon, 1620; Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; | *de Prudentia et cæteris in confessario requisitis*, Lyon, 1610, in-8°, plusieurs fois réimprimé et traduit en français; | *Tractatus de officio pœnitentis in usu sacramenti pœnitentiæ*, Lyon, 1618, in-12; | *Compendiaria Praxis difficiliorum casuum conscientiæ*, ib., 1618, in-12, plusieurs fois réimprimé et traduit en français.

* RENAUD (Louis), dominicain, docteur de Sorbonne, prédicateur du roi, né en 1690, mort en 1771, est auteur | d'un *Discours* latin prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltation de Benoît XIII, en 1724; | de l'*Oraison funèbre du maréchal de Villeroi*, imprimée dans la *Description de la pompe funèbre de M. le maréchal de Villeroi*, Lyon, 1630, | et de l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4°. Les *Sermons* du P. Renaud n'ont point été imprimés.

* RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin), colonel d'artillerie, officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis, né à Montigny (Jura), le 14 mars 1777, mort à Paris le 20 novembre 1827, sortit de l'Ecole polytechnique pour faire partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Espagne, d'Allemagne et du Rhin : on le rencontre en Prusse, en Pologne, en Bavière, à Iéna, à Eylau, à Dantzick, à Friedland, à Ratisbonne, à Essling, à Anvers, à Brienne, à Champ-Aubert, à Craon. Il remplit en outre plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Depuis la restauration, attaché au comité consultatif d'artillerie, il réunit en dernier lieu à ses utiles fonctions l'inspection des forges de cette arme. On lui doit un livre estimé sur la *Fabrication de la poudre*, 1 vol. in-8°.

RENAUDIE (Jean DE BARRI, sieur DE LA), dit 'de la Forest', chef de la conjuration d'Amboise, et second chef de la conjuration que les Huguenots firent, en 1560, contre le roi Henri III, était d'une ancienne famille de Périgord. [Ayant altéré son titre de possession sur un bénéfice qu'il possédait illégitimement, il fut poursuivi par la justice.] Condamné au bannissement pour le crime de faux, il passa le temps de son exil à Genève et à Lausanne, où il embrassa le calvinisme, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs Français retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avait de l'esprit, de la hardiesse, et était vindicatif. Il souhaitait effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les protestants. Il se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis ceux qu'il avait déjà connus, et leur donna jour au 1er février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où était la cour; mais, ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il était logé, La Renaudie, qui s'avançait avec des troupes, fut tué dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté et pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front un écriteau avec ces paroles : 'Chef des rebelles'. Un de ses domestiques, nommé 'La Bigne', qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers Mémoires écrits en chiffres, et découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. [Depuis le XIIIe siècle, il en existait déjà en Italie et en Espagne.] Louis XIII donna à Renaudot un privilége, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui et pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1653. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisa d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les pauvres, et obtint du cardinal de Richelieu des lettres qui le nommaient 'commissaire général des pauvres valides et invalides dans tout le royaume'. La Faculté de médecine se récria contre ce privilége, qu'elle prétendit n'être qu'un manteau qui cachait un trafic vil et usuraire. Le parlement lui défendit, par arrêt du 1er mars 1644, de se servir de ce privilége. [Renaudot administrait à ses malades des remèdes secrets, et ce fut là le principal motif des poursuites dirigées contre lui par la Faculté de médecine.] Isaac Renaudot, son fils, médecin, a publié les *Pièces* de ce singulier procès, 3 vol. in-4°. On a de Renaudot père, outre ses Gazettes : une suite du *Mercure françois*, depuis 1635 jusqu'en 1643. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avaient fait Jean et Etien-

ne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les 6 derniers volumes de cet ouvrage, qui est en 25 volumes in-8°. Les siens sont les moins estimés. | Un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4°; | *la Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°; | *la Vie de Michel Mazarin*, cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4°. [Ce fut aussi Renaudot qui, le premier, établit à Paris un "bureau de prêt", connu ensuite sous le nom de "Mont-de-Piété".]

RENAUDOT (Eusèbe), petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1646. Après avoir fait ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt, il entra chez les Pères de l'Oratoire, et n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique; mais il ne songea point à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il en étudia ensuite plusieurs autres. Son dessein était de faire servir ses connaissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand Colbert avait conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles mena l'abbé Renaudot avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulières, et lui conféra le prieuré de Frossay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore 7 à 8 mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus long-temps de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présents et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720 à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avait un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet et homme du monde tout ensemble, il se livrait à l'étude par goût, et se prêtait à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidèle et généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savants, il fut le modèle de l'honnête homme et du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la "petite église", il ne sut pas les imiter dans les intrigues et les mouvements de parti, et ne fit pas de manifeste contre les décrets du saint-siége. Ses principaux ouvrages sont : | 2 vol. in-4°, en 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de *La Perpétuité de la Foi*; | *Historia patriarcharum alexandrinorum, jacobitarum*, etc., Paris, 1713, in-4°; | un *Recueil d'anciennes liturgies orientales*, 2 vol. in-4°, Paris, 1716, avec des dissertations très-savantes; | deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, Paris, 1718, in-8°. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les

voyages de deux mahométans du IXe siècle; | *Défense de la Perpétuité de la Foi*, in-8°, contre le livre d'Aymon; | plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions; | *Défense de son Histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12; | une *Traduction latine de la Vie* de saint Athanase, écrite en arabe : elle a été insérée dans l'édition des Œuvres de ce père par dom de Montfaucon, etc.; | plusieurs *Ouvrages* manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble, mais il manque de légèreté et d'agrément.

* RENAZZI (Philippe), célèbre avocat italien, né à Rome en 1747, fut professeur de droit dans cette ville, où il jouit, ainsi que dans toute l'Italie, d'une grande réputation. Les avocats les plus renommés de son pays, de Bologne, Padoue, etc., le consultaient sur les matières de droit les plus difficiles; et l'amour pour sa patrie lui fit refuser différentes places honorables à Florence, à Bologne et à Venise. Il a écrit plus de 15 ouvrages, soit de jurisprudence, soit de philologie; le plus connu est celui intitulé : *Éléments de droit criminel*, Rome, 1775 : ils eurent cinq éditions en peu d'années, et furent traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe. Parmi un grand nombre de manuscrits qu'il a laissés, on cite une *Réfutation* du Contrat social de J.-J. Rousseau. Il paraît qu'au moment où il allait faire imprimer cet ouvrage, il en parut un autre (en 1779, in-12), écrit par un religieux, et qui obtint beaucoup de succès. Renazzi mourut à Rome en 1808, âgé de 61 ans.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean, né à Angers, en 1408, descendait de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne Ire. Ayant épousé en 1420 Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendants régnèrent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frère, et la reine Jeanne II, qui l'avait fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435 dans le royaume de Naples; il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, sur lequel René formait des prétentions du côté de sa mère Yolande. Le comte d'Anjou, n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers, et peignit, comme un prince pouvait peindre dans un siècle et dans un pays alors demi-barbare. On voyait un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différents personnages, représenter des scènes qui, aujourd'hui, ne paraîtraient que ridicules, mais qui, chez un peuple grossier, étaient des mora-

lités mises en action. Plusieurs de ces scènes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon dans son *Voyage de Provence*, tom. 1, pag. 51, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué l'*Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes poésies sans date, mais fort ancien, in-fol., et depuis à Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui : *Les Cérémonies observées à la réception d'un chevalier* : manuscrit enrichi de belles miniatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfants qui moururent avant lui. Il fut surnommé le "Bon". Dans le temps qu'il était à Angers, il institua en 1438 l'ordre du Croissant. [René d'Anjou avait suivi Charles VII dans toutes ses conquêtes contre les Anglais. Quoiqu'il n'eût que vingt-un ans, il se prononça souvent contre les avis de La Tremouille, et en faveur de ceux de Dunois, Jeanne d'Arc, La Hyre, Pothon, etc. Ayant été fait prisonnier par le comte de Vaudemont, celui-ci lui permit de sortir de la prison pour aller se soumettre, avec le même comte, aux décisions de l'empereur Sigismond sur le duché de Lorraine. L'empereur se prononça pour René; mais le comte n'accéda pas à cet arrêt, et René, esclave de sa parole, vint reprendre ses fers. La mort de son frère Louis III l'appelait au trône de la Provence, et en même temps il avait été nommé par Jeanne au royaume de Naples. L'intercession de plusieurs souverains, et une riche rançon lui obtinrent enfin sa liberté. Arrivé à Naples et proclamé roi, il en fut chassé par la trahison de Caldora, partisan d'Alphonse d'Aragon. Par suite de divers événements, il céda le duché de Lorraine à son fils Jean, frère de Marguerite, reine d'Angleterre. René passa quelque temps après en Italie au secours des Florentins contre les Vénitiens. Il eut plusieurs démêlés avec Louis XI, roi de France, qui le soupçonnait de seconder les vœux de Charles-le-Téméraire. Enfin, se livrant à un tranquille repos, il protégea les lettres, et fut comme le précurseur des siècles de Léon X et de François Ier. On montre encore à Aix "la promenade favorite du bon roi René". « Il est, dit un de ses biographes, du petit nombre des princes dont la mémoire a survécu à ses bienfaits, et dont le nom est devenu en quelque sorte le synonyme de la bonté ».]

RENÉ, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux et perdit son duché ; mais il le recouvra par les secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nanci, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait et tué (selon toute apparence) par Campo-Basso, un de ses généraux, gagné par René avec plusieurs autres. (*V.* CHARLES LE-HARDY.) René mourut en 1508.

RENEAULME (Paul-Alexandre DE), chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, d'une famille noble, originaire de Suisse, fut prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'était un homme plein de vertus et surtout très-charitable. Il connaissait la botanique et servait de médecin

aux pauvres de son canton. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier puisse se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliothèque universelle*, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit, le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse ; le nombre des éditions, des traductions, etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, passèrent à la maison des chanoines réguliers de Saint-Jean, à Chartres. — Il ne faut pas le confondre avec Reneaulme (Paul), médecin de Blois dans le XVII[e] siècle, de qui on a : | *Ex curationibus Observationes*, Paris, 1606, in-8° : il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours ; | *Specimen historiæ plantarum*, avec fig., 1611, in 4° ; | *La vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denis-lès-Blois*, 1618, in-8°.

RENÉE de France, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, avait été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état, et la princesse fut mariée, par François I[er], à Hercule d'Est, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'était une femme d'un esprit inconstant et d'une curiosité inquiète. Calvin ayant été obligé de quitter la France et de passer en Italie, porta facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions ; et Marot, qui lui servait de secrétaire, la confirma dans cette disposition. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France et s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé lorsqu'il fut mis en prison ; mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui, parce qu'elle désapprouva la guerre des prétendus réformés. Elle mourut dans l'hérésie, en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans.

* RENGGER (N....), voyageur suisse, né le 21 janvier 1795, mort à Arrau le 9 octobre 1832, fit ses études à l'université de Lausanne. Reçu docteur, il s'embarqua le 1[er] mai 1818 pour l'Amérique avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent dans le mois de juin 1819 à l'Assomption. Le docteur Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, séjourna plusieurs années au Paraguay, revint en Suisse au mois de mars 1826, et continua à se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Ainsi, au commencement de 1832, il était à Naples, où il tomba malade : c'est avec peine qu'il put revenir dans sa patrie. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages, notamment | une *Notice sur le Paraguay et le docteur Francia* ; | une *Histoire des mammifères du Paraguay*, | et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

* RENNEL (James), géographe célèbre, né en 1742 à Chudleigh dans le Devonshire, mort à Londres en avril 1830, entra dans la marine comme midshipman ou officier du tillac. En 1761 il s'était déjà distingué à la prise de Pondichéry : cinq ans après il servait dans l'Inde comme officier du génie. Il acquit de la réputation dans la guerre sanglante qui assura aux Anglais la possession de la presqu'île de l'Inde, et mérita l'estime de lord Clève. Une blessure grave le força de quitter le service avec le grade de major : il revint en Angleterre, où il s'adonna surtout à la géographie. Le premier ouvrage qu'il publia est une *Carte du banc et du courant du lac Lagullas* : elle lui valut la place d'ingénieur - géographe général pour le Bengale. En 1781 il publia l'*Atlas* de ce pays, et une *Notice sur les cours du Gange et du Brahma-Soutra*, qui parut pour la première fois dans les *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* de la même année. Rennel, s'occupant ensuite plus spécialement de la géographie comparée des anciens et des modernes, se montra exact comme Cellarius, profond comme d'Anville. Nous citerons parmi ses travaux : | Le *Système de la géographie d'Hérodote*, 1800, 1816; | les *Observations sur la topographie de la Troade*; | des *Eclaircissements sur l'expédition de Cyrus-le-Jeune et la retraite des dix mille*. Rennel s'acquit beaucoup de gloire par sa *Carte de l'Hindoustan* et le *Mémoire* qui l'accompagne, ainsi que par ses *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique*. C'est lui qui rédigea le *Voyage de Hornemann*. Il donna plusieurs *Notices* pour compléter l'ouvrage du docteur Vincent sur le voyage de Néarche. On affirme qu'il laissa en manuscrit un *Traité sur les courants de l'océan Atlantique*, avec des cartes très-détaillées. Les restes de Rennel ont été déposés dans l'abbaye de Westminster.

RENNES (Brice DE), capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillèrent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des Églises orientales. Ce religieux a traduit dans la même langue | l'*Epitome annalium ecclesiasticorum cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4°, | et l'*Epitome annalium veteris Testamenti Jacobi Saliani ab Adamo usque ad Christum*, 2 vol. in-4°, de l'imprimerie de la Propagande, 1653.

RENNEVILLE (René-Auguste Constantin DE), né à Caen vers 1660, vint à Paris jeune encore. Des propos imprudents ou d'autres motifs le firent enfermer à la Bastille, le 16 mai 1702; il en sortit le 16 juin 1713. [Il obtint dans les domaines un emploi qu'il quitta pour passer en Hollande, afin d'y exercer librement le calvinisme. De retour en France, de Chamillard se l'attacha et lui accorda une pension. On le soupçonna d'avoir des correspondances secrètes avec les puissances étrangères. [Renneville se rendit en Angleterre, où le roi Georges Ier lui fit une pension. Il mourut vers 1724.] On a de lui : | *Histoire de la Bastille*, 1724, 5 vol. in-12; | *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces-*

Unies des Pays-Bas, Amsterdam, 1702, 1708, 1730, 10 volumes in-12.

* RENNEVILLE (Sophie de), femme auteur, née vers 1771, a publié pour la jeunesse plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de succès. Elle a, en outre, travaillé avec mesdames de Beaufort d'Hautpoul, Dufresnoy, etc., à l'athénée des dames, et a coopéré à l'ouvrage des *Amusements de l'Adolescence*. Madame de Renneville est morte le 15 octobre 1822, âgée de près de 52 ans. On a de cette dame : | *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison Saint-Clair*, 1806, in-12; 2e édition augmentée, Paris, 1818, in-12; | *Stanislas, roi de Pologne, roman historique, suivi d'un abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3e édition, 1807, 1808 et 1812, 3 vol. in-12; | *Galerie des femmes vertueuses, ou les Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 1808, in-12; troisième édition, 1817, in-12; | *Lucile, ou la bonne fille*, 1808, 2 vol. in-12; | *De l'influence du climat sur l'homme*, 1808, 2 vol. in-12; | *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, 1809, in-12; | *Contes à ma petite-fille, à mes petits-enfants, pour les amuser, leur former un bon cœur et les corriger des petits défauts de leur âge*, 1811, in-12; 4e édition, 1817; | *La Mère gouvernante, ou Principes de politesse fondés sur les qualités du cœur*, 1812, 4 vol. in-12; 2e édition, 1817, in-12; | *Le Retour des vendanges, contes moraux et instructifs, à la portée des enfants de différents âges*, 1812, 4 vol. in-12; 2e édition revue et corrigée, 1820, 4 vol. in-18; | *Éléments de lecture à l'usage des enfants*, 1812, in-12; | *Les deux Éducations, ou le Pouvoir de l'exemple*, 1813, in-12; | *Zélie ou la bonne Fille*, 1813, in-12; 4e édition, 1817, in-18; | *La Fée gracieuse, ou la Bonne Amie des enfants*, 1813, in-18; | *La Fée bienfaisante, ou la Mère ingénieuse*, 1814, in-18; nouvelle édition, 1817, in-18; | *La Fille de Louis XVI, ou Précis des événements les plus remarquables qui ont eu quelque influence sur la fille de nos rois*, 1814, in-12; | *Le petit Savinien, ou Histoire d'un jeune orphelin*, 1814, in-12; nouvelle édition, 1818, in-18; | *Les Récréations d'Eugénie*, contes, 1814, in-18; | *L'École chrétienne*, 1816, in-18; | *Le Conteur moraliste, ou le Bonheur par la vertu*, contes, 1816, in-12; 2e édition, 1820; | *Les Secrets du cœur, ou le Cercle du château d'Eglantine*, roman-nouvelle, 1816, 3 vol.; | *Miss Lovely de Maclesfield, ou le Domino noir*, 1817, 3 vol. in-12; | *Correspondance de deux petites filles*, 1817, in-18; | *Les bons Petits-Enfants; portraits de mon fils et de ma fille, contes et dialogues à la portée du jeune âge*, 1817; nouvelle édition, 1821, 2 vol. in-18, avec figures; | *Le Précepteur des enfants, ou le Livre du second âge*, 7e édition entièrement refondue, 1818, in-12; | *Les Aventures de Télamon, ou les Athéniens sous la monarchie*, 1819, 3 vol. in-12; | *Lettres sur l'Amérique septentrionale*, 1819, 3 vol. in-12; | *Coutumes gauloises, ou Origines curieuses et peu connues de la plupart de nos usages*, 1819, in-12; | *Galerie des jeunes vierges, ou Modèles*

des vertus qui assurent le bonheur des femmes, 1819, in-12, avec figures; nouvelle édition augmentée, 1822, in-12; | *Contes pour les enfants de cinq à six ans*, 1820, in-18, figures; 3e édition, 1823; | *Les Jeunes Personnes*, nouvelles, 1820, 2 vol. in-12, fig.; nouvelle édition revue et corrigée, 1822, 2 vol. in-12; | *Beautés de l'histoire du jeune âge*, etc., 1820, figures; | *Nouvelle Mythologie des demoiselles*, 2 vol. in-12; | *Charles et Eugène*, ou *la Bénédiction paternelle*, 1821, 2 vol. in-18; | *Palmyre*, ou *l'Education de l'expérience*, 1822, 2 vol. in-12; | *Le petit Philippe*, ou *l'Emulation excitée par l'amour filial*, 1822, in-18, figures; | *La Dot*, roman, traduit en Prusse par M. Martinot. Madame de Renneville a laissé un manuscrit: *Les femmes illustres de Rome et de la Grèce*. Les seuls titres des nombreux ouvrages de cette dame prouvent les bons principes dans lesquels ils ont été rédigés. Elle avait fait une étude approfondie du jeune âge, en avait saisi les diverses nuances, et c'est en connaissant parfaitement le terrain qu'elle a su cultiver les tendres plantes dans tous leurs développements. Son style est assez correct et gracieux.

* RENNIE (John), ingénieur et mécanicien anglais, né en Ecosse, au comté de Lothian, en 1761, mort à Londres en 1822, a enrichi sa patrie d'un grand nombre de monuments dont un seul eût suffi pour faire sa réputation. Parmi les immenses travaux qu'il a exécutés, on cite surtout la jetée ou *breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark, le pont de Waterloo, construit sur la Tamise, le canal de Lancastre, la construction des magnifiques *docks* (bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands), que Londres compte parmi ses ornements, et les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. Ce dernier surtout frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. M. Dupin, de l'académie des sciences, a publié la description de ce magnifique arsenal dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *Notice* qui a beaucoup contribué à faire connaître en France le mérite de ce grand ingénieur.

RENOMMÉE, divinité poétique, messagère de Jupiter. Elle se plaçait sur les lieux les plus élevés, pour publier les bonnes et les mauvaises nouvelles. Les poètes la représentent sous la figure d'une jeune fille, avec des ailes remplies d'yeux et d'oreilles, autant de bouches et de langues, sonnant de la trompette et ayant sa robe retroussée. Virgile en fait une description très-pittoresque dans le 4e livre de l'Enéide. Une de ses qualités distinctives est de raconter les mensonges avec la même contenance que les vérités:

Tam falsi fictique tenax quam nuntia veri.

* RENOU (Antoine), peintre et littérateur, secrétaire-perpétuel de l'ancienne académie de peinture, né en 1731 à Paris, se fit d'abord connaître par un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs*, qui lui valut son agrégation à l'académie en 1766. Celui de l'*Aurore*, qu'il composa pour la galerie d'Apollon, le fit recevoir en 1781. L'académie ayant été

supprimée à la révolution, Renou fit partie des écoles spéciales de peinture comme secrétaire et comme surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Outre les tableaux déjà cités, il a encore composé | celui d'*Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne contenant les cendres de Germanicus;* | une *Annonciation* qui se voyait à St-Germain-en-Laye; | un plafond pour l'Hôtel-des-Monnaies de Paris; | et un autre qui n'existe plus au théâtre Favart. Comme littérateur, on doit à Renou: la tragédie intitulée *Térée et Philomèle*, jouée au Théâtre-Français en 1773, mais qui n'eut aucun succès; | la *Traduction* en vers du poème latin de Dufresnoy sur la peinture; | celle de la *Jérusalem délivrée*, | et enfin la *Lettre du marin*, et celle de *M. Bonnard, marchand bonnetier*, au sujet d'une exposition publique au Louvre.

RENTY (Gaston-Jean-Baptiste, baron DE), issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611 au diocèse de Bayeux; il fit éclater dès sa tendre jeunesse une piété que son commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les chartreux, mais ses parents s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa, à l'âge de 22 ans, Élizabeth de Balzac, comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès-lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain maître, et à le faire servir par ses vassaux, et surtout par ses enfants. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, et fut enterré à sa terre de Citri, diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des frères cordonniers. (*Voyez* BUCHE.) Le P. de Saint-Jure, jésuite, a donné sa *Vie*.

RENZOLI (César), jésuite italien, né dans l'état de Modène le 16 juillet 1627, habita successivement les colléges de son institut à Ancône, Macerata et Lorette. Il s'y dévoua au ministère de la prédication et à l'œuvre des missions avec un zèle qui produisit d'heureux fruits. Il était rare que ceux qui allaient l'entendre n'en retirassent pas de grands avantages spirituels, et beaucoup de conversions furent dues à ses exhortations. On croit qu'il mourut à Pérouse au commencement du XVIIIe siècle. Il a publié: | *Sermoni sopra la passioni di N. S. Gesù-Cristo*, t. 1, Ancône, 1687; t. 2, Macerata, 1696; t. 3, 4 et 5, Macerata, 1702; | *Panegirici e discorsi sacri*, Macerata, 1698, 3 vol.; | *Nuova scelta di laudi spirituali per uso delle missioni*, Ancône, 1689.

* REPELAER - VAN - DRIEL (Okker, chevalier), ministre-d'état du royaume des Pays-Bas, et depuis du nouveau royaume de Belgique, né à Dordrecht en 1759, mort le 26 octobre 1832, fut nommé en 1794 commissaire-général de l'administration des vivres de l'armée hollandaise. Malgré son opposition à l'ordre de choses qui succéda au stathouder, sa probité était tellement reconnue qu'une indemnité lui fut accordée pour les sommes que l'état lui devait, d'après le compte qu'il

rendit. En 1795, il fut mis en jugement comme prévenu de correspondance avec les princes de la maison d'Orange. M. Van Maanen, alors ami de la révolution, depuis procureur impérial de Buonaparte, et ensuite ministre du roi des Pays-Bas, requit, en sa qualité de fiscal du gouvernement, la peine de mort contre Repelaer, que le tribunal condamna seulement à cinq années de détention. Rendu à la liberté, ce n'est qu'après la paix d'Amiens (1802) que ses concitoyens le nommèrent député au corps législatif. Pendant le règne de Louis Buonaparte, il devint membre du conseil-d'état, et présenta en cette qualité au corps législatif les projets des nouveaux codes : mais, lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, Repelaer se retira des affaires. En 1813 il travailla de tous ses efforts à la révolution qui devait rétablir la maison d'Orange ; aussi fut-il nommé directeur-général du Waterloote (administrateur des digues, des ponts-et-chaussées); il devint ensuite commissaire-général pour l'instruction publique, les arts et les sciences, se démit de ses fonctions en 1817, et eut le titre de ministre-d'état, avec une pension de 10,000 florins. Nommé membre de la commission secrète d'état, il occupait encore cette place en 1824. Il paraît que, malgré son attachement à la maison d'Orange, Repelaer accepta, après la révolution de 1830, la place de caissier-général du royaume de Belgique.

* REPNIN (Nicolas Vasilievitsch, prince), feld-maréchal russe, né en 1734, était fils du prince de ce nom, qui, sous Pierre-le-Grand, commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre sous Catherine II. Le jeune Repnin fit ses premières armes sous les drapeaux français en qualité de volontaire pendant la guerre dite de *sept-ans*, et fut envoyé ensuite par Pierre III à la cour de Berlin, où les attentions dont il fut l'objet lui donnèrent, selon Rulhière, une haute opinion de la puissance russe. Choisi par Catherine, en 1764, pour aller en Pologne seconder l'élection de Stanislas Poniatowski, il se flatta de régner sous le nom de ce prince, et contribua puissamment à le faire monter sur le trône. La mort de Kaiserling, qu'il remplaça dans les fonctions d'ambassadeur, ne put que fortifier ses ambitieux projets : il prétendit dès-lors dicter des lois à la Pologne, se brouilla avec le nouveau monarque, et devint l'objet de l'animadversion publique. Soutenu par 40,000 Russes, que Catherine avait mis à sa disposition, tant dans l'intérieur que sur les frontières de la Pologne, il y fomenta l'anarchie et la guerre civile; et, après avoir répandu sur les affaires la plus horrible confusion, il les abandonna à son successeur, en 1768, pour se rendre à l'armée, où il se distingua comme guerrier et comme négociateur, et fut nommé ambassadeur à Constantinople. Envoyé ensuite à la tête d'une armée de 30,000 hommes, sur les frontières de la Gallicie pour terminer les différends survenus entre Marie-Thérèse et Frédéric II, il signa, en qualité de plénipotentiaire-médiateur, le traité de Teschen, qui eut lieu en 1779. Durant les campagnes de 1789, 1790 et 1791, contre les

Turcs, Repnin vainquit près d'Ismaïl, un corps considérable d'Ottomans, les chassa l'année suivante des bords de la Solska, et fit le blocus d'Ismaïl. En 1791, à la tête de 40,000 Russes, il mit en déroute plus de 100,000 Ottomans, commandés par le grand visir Youçouf, et signa les préliminaires de la paix à Galacz, le 11 août de la même année. Mais les brillants succès que ce général venait d'obtenir ne pouvaient manquer d'exciter l'envie et le ressentiment de Potemkin. Cet orgueilleux favori obtint la disgrâce d'un rival qu'il commençait à redouter, et ce fut alors que Repnin, irrité contre l'injustice de sa souveraine, forma cette société de mécontents connus sous le nom de *martinistes*, et dont la plupart des membres furent exilés en Sibérie. Repnin cependant, loin de partager le sort de ses affiliés, fut traité au contraire avec les plus grands ménagements, et obtint même le gouvernement de la Lithuanie, où se trouvait l'infortuné Stanislas, dont il avait provoqué la ruine après avoir été le premier instrument de son élévation. Lors de l'invasion qui amena les derniers démembrements de la Pologne, Repnin obtint le commandement des armées russes; mais, ce commandement lui ayant été enlevé par Souvarow, il accepta les fonctions de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut d'après ses insinuations, où plutôt d'après son ordre, que le faible monarque signa son abdication. Elevé sous Paul Ier au rang de feld maréchal, Repnin fut envoyé à la cour de Berlin pour y négocier la deuxième coalition contre la république française; mais, n'ayant pu décider la Prusse à rompre sa neutralité, il fut, dit-on, disgracié pour avoir échoué dans cette mission, et avoir pris pour secrétaire un Français nommé Aubert, qui s'esquiva avec une partie des papiers et des secrets de la légation. Repnin mourut à Moscou en 1801, laissant un fils, le prince Nicolas Repnin, qui s'est distingué dans la campagne de 1812, a été nommé en 1814 administrateur général de la Saxe, et depuis gouverneur-général de Pultawa.

* **REQUENO** y Vives (Vincent), savant jésuite espagnol, membre de l'académie des sciences d'Arragon, né à Calatraho en 1743, mort à Tivoli en 1811, a laissé : | *Saggio su 'l ristabilimento dell' antica arte de' greci e de' romani pittori*, Venise, 1784, in-4°, réimprimé à Parme, 1787, 2 vol. in-8°; | *Principj, progressi, perfezioni, perdità e ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra*, etc., Turin, 1790, in-8°; | *Scoperta della chiron., ossia dell' arte di gestire colle mani*, Parme, 1797, in-8°; | *Saggj su 'l ristabilimento dell' arte di dipengere all' encausto degli antichi*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°, auxquels il faut joindre un *Appendice* imprimé à Rome en 1806; | *Saggio su 'l ristabilimento dell' arte armonica de' greci e romani cantori*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°; | *Medallas ineditas antiguas existentes en el museo de la real sociedad aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4°; *Tamburo, stromento di prima necessità per regolamento delle truppe, perfezionato*, Rome, 1807, in-8°; | *Osservazioni sulla chirotipografia, ossia antica*

arte di stampare a mano, ibid., 1810, in-12.

REQUESENS (Louis DE), d'une famille illustre d'Espagne, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, fut gouverneur-général des Pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Ziriczée en Zélande : mais en général son administration ne fut pas heureuse. Son caractère n'avait pas l'énergie nécessaire pour les circonstances, et les mécontents en profitèrent. Ce qui a fait dire que le *duc d'Albe n'aurait pas dû venir aux Pays-Bas, ou qu'il n'aurait pas dû en sortir*. Requesens mourut en 1576. Il avait été auparavant gouverneur du Milanais, et s'était conduit d'une manière peu convenable à l'égard de saint Charles Borromée, auquel il donna de cuisants chagrins ; ce que bien des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas et de sa mort prématurée. Cependant il en avait fait demander pardon au saint prélat, qui avait promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prières.

RESCIUS (Stanislas), chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hosius, fut député vers Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne, et envoyé ensuite par Etienne Battori, en qualité d'ambassadeur à Rome. Ce prince lui avait donné l'abbaye d'Androw, ordre de Citeaux. Nous avons de lui : | *De rebus in electione regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Rome, 1573, in-4° ; | *Vita D. Stanislai Hosii, Poloni, S. R. E. cardin. majoris pœnitentiarii et episcopi warmiensis*, Rome, 1587 ; Munster, 1690, in-8° ; | *Dissidium evangelicorum magistrorum ac ministrorum*, Cologne, 1592, in-8° ; | *De atheismis et phalarismis evangelicorum*. Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4°, à Naples, où l'auteur mourut 2 ans après, en 1598.

RESENTE ou RÉZENDE, *Resendius* (André ou Louis-André DE), né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et étudia avec succès à Alcala, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, et, ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resente ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine que sous celui de dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, l'an 1600, en 2 vol. Les principaux sont : | *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, Evora, 1593, in-fol., curieux et rare ; | *Deliciæ lusitano-hispanicæ*, 1613, in-8°, bon et recherché ; | un vol. in-4° de poésies latines ; | *De vita aulica*, in-4° : | une Grammaire, sous ce titre : *De verborum conjugatione*, etc. Il était très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, et dans les antiquités sacrées et profanes. Ses poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. — Il y a un autre RESENDE (Garcias DE), auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, in-fol.

RESENIUS (Pierre), profes-

seur en morale et en jurisprudence à Copenhague, devint prevôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui : | *Jus aulicum norwegicum*, 1673, in-4°; | un *Dictionnaire islandais*, 1683, in-4°; | deux *Edda* des Islandais, 1665, in-4°. M. Mallet en a donné la traduction dans son "Introduction à l'histoire de Danemarck", Copenhague, 1756, in-4°. Resenius poussa sa carrière jusqu'à 83 ans, et mourut en 1588.

RESNEL DU BELLAY (Jean-François DU), né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis et il méritait d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine et une place à l'académie française et à celle des belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse par ses traductions des *Essais sur la critique et sur l'homme* de Pope, in-12. Ses versions sont précédées d'une préface très-bien écrite. (*Voyez* POPE.) Il a prêté dans ses vers beaucoup de force et de grâce à des sujets arides. On y trouve de très-beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques et languissants. On prétend que Pope était assez mécontent de son traducteur; on n'en voit pas trop la raison; car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel s'était aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panégyrique de saint Louis*. Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans. On lui doit dix *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des inscriptions.

RESSIUS (Rutger), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, dans la principauté de Liége, vers la fin du XVe siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyén de l'église de Malines. *Doctior*, dit-il, *an inveniri possit nescio; certo diligentiorem ac moribus puriorem vix invenias*. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions | des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536; | des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1533; | des *Lois* de Platon.

RESSONS (Jean-Baptiste DESCHIENS DE), né à Châlons en Champagne, vers 1660, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires*.

RESTAUT (Pierre), né à Beauvais en 1694, d'un marchand de draps de cette ville, fut pourvu, en 1740, d'une charge d'avocat au conseil du roi, et mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connaît ses *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette grammaire. « Cet auteur, dit un habile critique, n'a fait que répéter ce qu'avaient dit le P. Buffier, l'abbé Regnier, M. de la Touche, et to us

seurs qui avaient écrit avant lui sur cette matière, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux règles qu'il établit ; » on peut ajouter, et rendue insipide par la forme des demandes et des réponses, et par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante pour ceux qui apprennent une langue. « Pourquoi, continue le critique, ce livre a-t-il eu tant de vogue? C'est que l'auteur était protégé par un parti qui le prônait. » Restaut a revu le *Traité de l'orthographe en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1775, in-8°. On a encore de lui † un *Abrégé* de sa grammaire, in-12; † et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les jésuites. (*Voyez* INCHOFER.)

* RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), naquit à Sacy, village de la Bourgogne, en 1734. Son père était cultivateur, et le destinait à son état; mais le jeune Restif, qui dès son enfance avait montré un caractère inquiet et ardent, ne put s'accommoder de cet honorable et tranquille état. Il fut alors envoyé par ses parents à Auxerre pour apprendre l'imprimerie. Cependant une imagination féconde et ses inclinations naturelles le lançaient, pour ainsi dire, dans la carrière des lettres. Imprimeur et prote comme le fameux Richardson, il n'en eut pas sans doute le génie, mais il partagea avec l'auteur anglais son goût pour le genre romanesque. Richardson, cependant, écrivait comme un observateur judicieux qui pense et qui connaît les derniers replis des passions; Restif composait comme un homme qui effleure ce qu'il voit, et il voit moins qu'il n'imagine. Ennuyé de sa place de prote, il revint dans son village, où il composa son premier ouvrage, *L'Ecole de la jeunesse*, avec lequel il se rendit à Paris, pouvant dire comme Bias : *Omnia bona mea mecum porto*. Le bruit tumultueux de la capitale, les différents objets qui frappaient ses yeux, exaltèrent davantage son imagination, déjà assez vive, et lui firent enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages qui prouvent en lui, sinon un grand talent, au moins une fécondité peu commune. Restif n'était qu'un écrivain agréable et spirituel; il étonnait souvent ses lecteurs, mais il ne leur laissait pas d'impression durable; et, quoique tous ses romans aient un but moral, ce but se perd souvent au milieu des sentiments exagérés, des passions extraordinaires, des tableaux qui blessent ou la pudeur, ou le bon goût, ou les convenances. Sa vie entière offre elle-même un roman trop long à décrire, et qui participe à peu près de ces mêmes défauts. Restif était dans le fond ce que, dans la société, on appelle un "bon homme"; il ne penchait pas du côté de la modestie, et ne cachait pas la grande opinion qu'il avait de ses talents. Il en était si convaincu, que souvent il ne prenait pas même la peine de rédiger en entier ses ouvrages. Comme il revenait par caprice ou par besoin à son premier état d'imprimeur, il en composait des passages entiers sans manuscrit, et était en même temps auteur et ouvrier; ses productions faites à la "casse" étaient, selon lui, « les meilleures, les mieux écrites et les plus fortement pensées ». Le produit de ses livres aurait suffi à lui assurer une

honnête existence ; mais il aimait les plaisirs, et il se vit souvent privé du nécessaire. Il n'étalait cependant pas de luxe dans sa parure, qui était très-négligée, et il avait cela encore de commun avec Richardson. Il a écrit plus de 150 volumes de romans. Son style était énergique, rapide, mais souvent incorrect et ampoulé. Il mourut à Paris en 1808, âgé de 74 ans. Nous citerons ses principaux ouvrages, savoir : | *L'Ecole de la jeunesse*, qu'il ne rendit pas meilleur en le recomposant presque en entier, Paris, 1771, 4 vol. in-12 ; | *Lettre d'une fille à son père*, ibid., 1772, 5 vol. in-12 ; | *La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, ibid., 1775 ; 3 vol. in-12, | *Le Ménage parisien*, ibid., 1775. 2 vol. in-12 ; | *L'Ecole des pères*, ibid., 1776, 3 vol. in-12 ; | *Le Paysan perverti*, ibid., 1776, 4 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage et le plus moral ; il renferme des caractères fortement dessinés, des tableaux frappants, les vices du peuple bien rendus, et même plusieurs traits de génie. | *Le Quadragénaire, ou l'Age de renoncer aux passions*, ibid., 1772, 4 vol. in-12 ; | *Les Métamorphoses*, ou *les Ressorts du cœur dévoilés* ; | *Le Mimographe*, in-8° ; | *Le Pornographe*, Londres, 1776, in-8° ; | *Les Gymnographes*, 2 vol. in-8° ; | *L'Autographe, le Gymnographe et le Thesmographe*, 1790, 5 vol. in-8° ; | *La dernière Aventure d'un homme de 45 ans*, 1782, in-12 ; | *Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, 1780, 42 vol. in-12. C'est un recueil de plus de cent nouvelles, presque toutes vraies, sous des noms supposés, qui offrent des scènes assez licencieuses. On en fit le reproche à l'auteur, qui tâcha inutilement de le repousser par une réponse en apparence assez sage, mais qui, dans le fond, n'avait rien de satisfaisant ; cependant il avoua que dans cet ouvrage il avait souvent manqué de goût, et il ajouta en même temps : « Ne passerez-vous rien au génie ? » | *La Malédiction paternelle*, 1779, 3 vol. in-12 ; | *Les Françaises*, ou *trente-quatre Exemples choisis dans les mœurs actuelles*, Neufchâtel, 1786, 4 vol. in-12 ; | *La Vie de mon père*, ibid., 1787, 2 vol. in-12 ; | *La Prévention nationale*, 3 vol. in-12 ; | *Les Parisiennes*, 4 vol. in-12 ; | *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe*, 2 vol. in-12 ; | *Les Nuits de Paris*, ou *le Spectateur nocturne*, 1788, Londres, 4 vol. in-12 ; | *Le cœur humain dévoilé*, 1799, in-12, etc. Cet écrivain avait la manie bizarre ou la vanité de placer à la fin de chacun de ses ouvrages une critique de l'ouvrage même, en y ajoutant ce qu'il pensait de son caractère, de ses talents et de son esprit.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintre, et neveu de Jouvenet, il hérita de ses pères et de son oncle le goût pour ce bel art, et la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant, de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talents. Il avait une piété éclairée et solide, des connaissances et de l'esprit. Comme peintre, il se distingua par une composition noble et mâle. Il entendait supérieurement ces

balancements et ces oppositions que les grands maîtres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenait apparemment de Jouvenet, dont il avait été le disciple.

* RESTOUT (Jean-Bernard), peintre, naquit à Paris vers 1740, et était fils du précédent. Il reçut de son père les premières leçons de cet art, passa ensuite à Rome, où il négligea d'étudier les grands modèles et les fresques savantes de Raphaël, de Michel-Ange et de Jules-Romain. Cette blâmable négligence donna à son style une certaine imperfection dont il ne se corrigea jamais. Il avait néanmoins beaucoup de talents dans la science de la perspective, pour les effets de la lumière sur les corps, et enfin dans cette partie de la composition qu'on nomme pittoresque, pour la distinguer de celle qui constitue la *poésie* d'un tableau. De retour à Paris, il fut reçu en 1776 à l'académie de peinture, d'après son tableau d'*Anacréon la coupe à la main*. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont : *Jupiter et Mercure à la table de Philémon et Baucis*; la *Présentation au temple*, qui est son meilleur tableau. On y voit un temple immense et des degrés nombreux contenus dans un petit espace. Les masses d'ombre et de lumière, sagement distribuées, répandent l'air dans toute la scène, et donnent de la saillie aux corps qui la composent; les plis des draperies, sans avoir beaucoup de finesse, laissent cependant voir les membres qu'ils recouvrent; et un coloris, sinon brillant, du moins grave et harmonieux, est la partie de l'art qui distingue ce tableau, qui est le prestige de la science de la perspective. Il fut exposé au salon en 1777, et fut placé depuis dans l'église de l'abbaye de Chaillot. Cet artiste mourut à Paris en 1797.

RETZ (Albert DE GONDI, dit le maréchal DE), était fils d'Antoine de Gondi, maître-d'hôtel de Henri II. Sa famille, établie à Florence, y brillait depuis les premiers temps de la république. [Albert, qui était né dans cette ville en 1522, vint jeune à Lyon, où son père était banquier. Catherine de Médicis ayant nommé la mère d'Albert gouvernante des enfants de France, celui-ci vint à la cour, fut placé auprès du jeune Charles IX, eut un rapide avancement, et se battit contre les huguenots.] Gondi fut employé dans les négociations et dans les armées. Il s'empara de Belle-Ile, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574; Henri III le fit duc et pair. Il mourut en 1602; regardé comme un courtisan habile et un médiocre général, qui n'avait eu le bâton que par faveur. [Au grade de maréchal, il réunissait d'autres distinctions; il était chevalier du Saint-Esprit, général des galères, duc de Belle-Ile, gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz, et enfin généralissime. Parfois il disait des vérités au roi, son maître, qui avait en lui une grande confiance. Il fut le premier à se déclarer pour Henri IV.] C'est lui qui avait conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la ligue. — Son frère, Pierre de GONDI, fut évêque de

Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1616, à 84 ans. — Son neveu le cardinal Henri de Gondi, lui succéda. Il mourut à Béziers, où il avait suivi Louis XIII, qui marchait par son conseil contre les huguenots, le 3 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondi son frère, 1er archevêque de Paris, prélat vertueux, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz, qui suit. La postérité du maréchal de Retz finit en son arrière-petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1793.

RETZ (Jean-François-Paul DE GONDI, cardinal DE), petit-neveu du précédent, naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son père, Emmanuel de Gondi, était général des galères et chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondi sentait beaucoup de dégoût pour son état : son génie et son goût étaient décidés pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'église. Devenu coadjuteur, il se corrigea pendant quelque temps pour se gagner le clergé et le peuple. [Il était l'ennemi du cardinal de Richelieu, et entra dans la conspiration du comte de Soissons. Ses largesses, ses aumônes secrètes, avaient pour but de se créer une popularité, mais la mort du comte mit fin à tous ses projets. Il resta quelque temps tranquille et se fit aimer de ses diocésains.] Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il était. Il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommait le "régiment de Corinthe", parce qu'il était archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement ayant dans sa poche un poignard, dont on apercevait la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit : "Voilà le bréviaire de notre archevêque"! L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réconcilia sècrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant longtemps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de St-Denis. Il avait vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20 mille livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus d'un million, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut le 24

août 1679, dans de grands sentiments de piété, qu'il avait constamment manifestés dans sa retraite, et qui prouvèrent que les marques qu'il en avait données par intervalle dans le temps de ses incartades n'étaient pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocrisie. Cet homme audacieux et bouillant devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, et fut aimé de tous les honnêtes gens; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. « Il parut sentir, dit un historien, que les honneurs où il était parvenu ne valaient pas ce qu'il lui en avait coûté pour y parvenir. Réduit, après tant d'agitations et de troubles, à une situation paisible, avec un petit nombre d'amis, il signala les dernières années d'une vie très-peu chrétienne, par tous les procédés et la délicatesse même de la vertu. Il demanda au roi la permission de renvoyer à Rome le chapeau de cardinal. Le souverain pontife, à la persuasion du roi, lui ordonna de le conserver; mais on ne put l'empêcher d'aller ensuite se renfermer dans l'une de ses abbayes, pour y méditer à loisir les grandes vérités du christianisme, jusque-là si neuves pour lui. » [A ce portrait du cardinal de Retz, si diversement jugé par ses contemporains et par la postérité, nous pourrions ajouter ceux qu'en ont tracés la Rochefoucauld, Bossuet dans l'oraison funèbre de Letellier, le président Hénault et La Harpe, si on ne les trouvait partout.] Il nous reste de ce cardinal plusieurs ouvrages : ses *Mémoires* (auxquels nous renvoyons nos lecteurs pour de plus amples détails) sont les plus agréables à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1717; on les réimprima à Amsterdam, en 1731, en 4 vol. in-12. Cette édition passe pour la plus belle. « Ces Mémoires sont écrits, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve les portraits de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, dit le cardinal Maury, qui sont autant de chefs-d'œuvre, à l'exception toutefois de celui d'Anne d'Autriche, que l'écrivain trace en homme de parti, aveuglé par la haine, et alors, selon l'usage, privé par sa passion de toutes les forces de son esprit. » On a encore de lui *Conjuration du comte de Fiesque*; ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de Mascardi. M. Musset-Patay a publié en 1807, 'Recherches' sur le cardinal de Retz, in-8°. [Peu d'hommes ont eu une vie plus agitée que le cardinal de Retz. Chef de mécontents, il avertit cependant la cour de la mauvaise disposition des esprits. Dans la journée des 'Barricades', il fut renversé par la foule et reçut un coup de pierre, mais il empêcha le pillage de Paris. Il ne voulait que faire disgracier Mazarin pour prendre sa place. Lorsqu'il se présenta à la cour pour rapporter les vœux des séditieux, la reine lui dit avec amertume : « Allez vous

reposer, monseigneur, vous avez assez travaillé.» C'était le considérer comme le véritable chef de la révolte. Indigné de ces paroles, il imagina de nouveaux complots, entra dans la 'Fronde' (*voy.* Mazarin), excita le peuple, et agit de nouveau comme un chef de parti. Il faut pourtant lui rendre la justice de dire qu'il refusa les offres de l'Espagne et les promesses insidieuses de Cromwell.]

RETZ (François), né à Prague en 1672, entra chez les jésuites en 1689. Devenu général en 1730, il gouverna la société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui semblait annoncer des tempêtes prochaines, et mourut à Rome le 19 novembre 1750.

* RETZIUS (Anders-Jahan), professeur d'histoire naturelle et de chimie à Lünden, ville de la Scanie, où il avait fondé une société physiographique, et où il mourut en 1821, membre de trente-une sociétés savantes, était né en 1742 à Christianstadt. Entre autres ouvrages on cite de lui : *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsick, 1779-91, in-fol., avec 19 planches coloriées. Les Mémoires de l'académie royale de Stockholm, pour 1822, contiennent sur lui une notice biographique.

REUCHLIN (Jean), connu aussi sous le nom de 'Fumée' et de 'Kapnion' (parce que 'Reuch' ou 'Rauch' en allemand, et 'Kapnion' en grec, signifient 'Fumée'), naquit à Pfortzheim en Souabe, l'an 1455, et étudia en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Il brilla par la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il était à Rome, il connut Argyropile et étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante et avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit, en soupirant, *Græcia nostro exilio transvolavit Alpes*. Il enseigna le grec à Orléans et à Poitiers : puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Souabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la ligue de Souabe pour l'empereur et les électeurs, et fut envoyé quelque temps après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avait obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendants de Jacob ; les indifférents, qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvaient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers ; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvre et des digressions qui parurent répréhensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula : *Miroir Manuel*; Reuchlin y répondit par le *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinèrent cette réponse, et en tirèrent 44 propositions, qu'ils accusèrent d'erreur et d'hérésie, et qui furent publiées en latin par Arnauld de Tongres, avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, et quatre-vingts

docteurs rendirent, en 1514, une décision qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage ; il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente. Reuchlin se retira à Ingolstadt, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, et il mourut en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles et constantes. Reuchlin avait beaucoup d'érudition, et écrivait avec chaleur. L'Allemagne n'avait alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savants d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son traité *de Arte cabalistica*, 1517, in-fol., et dans *Artis cabalisticæ scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le P. Hochstrat, qui publia *Destructio cabalæ seu cabalisticæ perfidiæ, adversus Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4°. On a encore de Reuchlin : *De verbo mirifico libri tres*. Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum* ; satire amère contre les théologiens scolastiques ; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, et on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten ; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société. (*Voyez* Gratius.) La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean-Henri Maius, 1687, in-8°. Voyez *Contra dialogum de causa Reuchlini*, et *Apologia contra Reuchlinum*, par le P. Hochstrat.

* REUTH (Bernard), professeur à l'université de Kharkof, né à Mayence, fréquenta les universités d'Iéna, de Leipsick et de Gottingue, quitta le département de Mont-Tonnerre, où il était employé, pour aller à Dorpat en Russie, et y remplit les fonctions de vice-directeur de l'institut pédagogique de cette ville. Invité en 1804 par le comte de Pototzki, alors curateur de l'arrondissement universitaire de Kharkof, à aller enseigner à l'université de cette ville l'histoire des états de l'Europe et la statistique, il occupa ces fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1825. La liste de ses ouvrages publiés en Allemagne et en Russie atteste son activité : | *Historisch-Politische briefe, nebst dem Versuche einer Geschichte der chenaligen Reichsstadt Maynz* ; ou *Lettres historiques et politiques, accompagnées d'un essai sur l'histoire de l'ancienne ville impériale de Mayence*, Manheim, 1789 ; | H.-K. *Davila's Geschichte der bür-gerlichen Kriege*, etc., ou *Histoire de la guerre civile en France* par Davila, traduite de l'italien en allemand avec une *Histoire de la puissance des rois et des révolutions de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la ligue*, Leipsick, 1792-1795, réimprimé à Vienne en 1817, 2 vol. grand in-8° ; | *Geschichte der Koniglichen Macht*, ou *Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France depuis la dissolution de la ligue jusqu'à la république*, Leipsick, 1796-1797, 2 vol. in-8° ; | *Gemhahlde der revolution in Italien*, ou *Tableau des révolutions en Italie* : *le livre 1er*, qui a seul paru, renferme l'*Histoire des révolutions*

de la république de Venise, Leipsick, 1798, in-8° ; | *Des generals Dumouriez*, etc., ou *Tableau historico-statistique du Portugal par le général Dumouriez*, traduit du français en allemand, Leipsick, 1798, in-8° ; | *Reisenach Sicilien, Athen, Constantinopel, u. s. w., freynach dem Englischen*, ou *Voyage en Sicile, à Athènes, à Constantinople*, etc., traduit librement de l'anglais, Leipsick, 1798, in-4° ; | *Specimen historiæ Russorum*, ou *Essai d'histoire des Russes*, première partie, Kharkof, 1811, in-8° ; | *Geist der literarischen cultur des Orients und Occidents*, ou *Esprit des productions littéraires de l'Orient et de l'Occident*, *discours*, Kharkof, 1811, in-4° ; | *Der Orient Rede*, ou *l'Orient*, *discours*, ibid., in-4°. Reuth prononça dans la même université deux autres *discours* dont le premier a pour objet la *Confédération du Rhin*, et l'autre *le droit public des royaumes unis de la Grande-Bretagne*. On regarde comme ses chefs-d'œuvre, son *Essai d'histoire russe* et l'*Histoire de Davila* qu'il a complétée. Il est à désirer que l'on conserve avec soin les papiers qu'il avait réunis, et qui ont rapport au *Traité sur les Russes*, qu'il se proposait de publier. Reuth était un excellent critique; on lui reproche cependant d'avoir admis des étymologies qui ne sont pas toujours fondées.

REUTER (Jean), né dans la province de Luxembourg, en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8°. Il a encore donné *Neoconfessarius pratice instructus*, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du sacrement de pénitence. Il partagea son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité. C'est dans ces excercices qu'il mourut à Trèves en 1762.

* REVER (Marie-François-Gilles), correspondant de l'Institut, membre des sociétés d'agriculture et de médecine, des académies de Rouen, de Caen, de Nantes, de la société des antiquaires de Normandie, né à Dol (Ille-et-Vilaine) le 8 avril 1753, mort à Couteville (Eure), le 12 novembre 1828, entra au séminaire Saint-Sulpice, professa ensuite les mathématiques à Angers et la philosophie à Dol, et devint enfin curé de Couteville. Emprisonné un moment à l'époque de la révolution, il fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Eure, puis député à l'assemblée législative, et en 1796 membre du jury d'instruction publique qui devait former l'école centrale de l'Eure, dont il fut bibliothécaire. Attaché enfin en qualité de commissaire du gouvernement à l'administration du département, il donna bientôt sa démission pour se retirer dans ses foyers. Rever est auteur de divers *Mémoires* sur l'instruction publique, l'agriculture, l'histoire naturelle, etc. Il avait plus de 40 ans lorsqu'il commença l'étude des antiquités de la Normandie; étude dans laquelle il se perfectionna. Son *Mémoire sur les figurines découvertes dans la forêt d'Evreux*, fut couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, dans sa séance du 25 juillet 1828, décerna à Re-

ver une des trois médailles d'or que le ministre de l'intérieur (Martignac) avait mises à la disposition de cette académie. M. Amand Fresnel a publié une 'Notice biographique et littéraire' sur F. Rever, Paris, 1830.

* REVERCHON (Jacques), conventionnel, né à Lyon en septembre 1746, mort en 1820, à l'âge d'environ 84 ans, à Nyon en Suisse, se livrait au commerce du vin. Élu par le département de Saône-et-Loire, dont il était devenu administrateur, député à l'Assemblee législative, puis à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. On l'envoya en mission dans les départements de Saône-et-Loire, du Rhône, de l'Ain et de l'Isère : ce fut lui qui fit cesser à Lyon la terrible réaction dont cette ville était victime. Appelé au conseil des cinq-cents, il en sortit dans le mois de mai 1797, fut réélu dans le mois de mars 1798 pour un an, et en 1799 il entra au conseil des Anciens. Il ne prit aucune part à la révolution du 18 brumaire. L'adhésion qu'il accorda au gouvernement des cent-jours le fit placer sur la liste des conventionnels exilés.

* REVEREND (Dominique), ecclésiastique, né à Rouen en 1643, mort à Paris en 1734, est auteur des ouvrages suivants : | *la Physique des anciens*, ou *la Physique traitée dans un nouvel ordre selon le sentiment des philosophes anciens et modernes*, Paris, 1701, in-12 ; | *Mémoires historiques de Nickols sur les derniers troubles de Transilvanie*, Rouen, 1734, 2 vol. in-12 : cet ouvrage, qui se trouve à la suite de 'l'Histoire des révolutions du royaume de Hongrie', a été fini et publié par Lecoq de Villeray.

* REVERS (Louis-François), chanoine de Saint-Honoré à Paris, naquit à Carentan, au diocèse de Coutances, vers 1728, et vint à Paris faire ses études au collége de Navarre. Il s'appliqua à la théologie, et y obtint des succès. Les connaissances qu'il y avait acquises engagèrent M. de Juigné, évêque de Châlons-sur-Marne, à l'appeler près de lui. Ce prélat se proposait de faire imprimer un nouveau 'Rituel' pour son diocèse. Il chargea l'abbé Revers de le rédiger, et lui donna un canonicat de sa cathédrale. Le Rituel parut en 1776, 2 vol. in-4°. M. de Juigné ayant été transféré sur le siége de Paris, en 1781, l'abbé Revers le suivit ; il demeurait à l'archevêché, et fut dédommagé par un canonicat de Saint-Honoré, de celui qu'il perdait à Châlons. Il était question de revoir et de refondre le 'Rituel' de Paris, et l'abbé Revers fut encore chargé de ce travail, dans lequel il fut aidé par l'abbé Plunkette, docteur de Sorbonne, et par l'abbé Charlier, secrétaire et bibliothécaire de M. de Juigné. Le 'Rituel' parut en 1785, 3 vol. in-4°, sous le titre de *Pastoral*. On accusa les auteurs d'y avoir fait des changements qui n'étaient point nécessaires, d'y avoir introduit de nouvelles formules pour l'administration des sacrements, d'avoir mis de la recherche dans le style, etc. Il déplut surtout aux jansénistes, et bientôt il fut attaqué dans une foule d'écrits par Maultrot, Larrière et Clément, depuis évêque constitutionnel de Versailles. Robert de Saint-Vin-

cent, conseiller de grand'chambre, déféra le Pastoral au parlement, les chambres assemblées, le 19 décembre 1786, et il ne tint pas à lui que la distribution n'en fût arrêtée, séance tenante. Un avis plus modéré prévalut, et la dénonciation n'eut pas de suite. (*Voyez* Juigné, archevêque de Paris.) On a en outre de l'abbé Revers, *Poëme de la Religion par Racine le fils, traduit en vers latins* (publié avec beaucoup de changements par l'abbé Charlier), Paris, Barbou, 1804, in-12. Revers était mort en mars 1798, et par conséquent avant cette publication.

* RÉVILLON (Claude), médecin, naquit à Mâcon en 1720. Il exerça avec honneur son état dans sa patrie, et entra ensuite comme officier de santé dans les hôpitaux militaires, où il acquit une grande réputation. Il était excellent médecin pratique, et eut un grand bonheur dans ses cures. Il a laissé un ouvrage intitulé: *Recherches sur les affections hypochondriaques, appelées communément vapeurs*, ou *Lettres d'un médecin sur ces affections*, Paris, 1779, 1786, 1 vol. in-8°, augmenté de plusieurs expériences. L'auteur croit que l'hypochondrianisme n'est que l'effet de la *transpiration insensible*. On a ajouté à la seconde édition un "Journal" de l'état du corps, en raison de la température de l'air et de la transpiration. Révillon mourut à Thionville en 1795, âgé de soixante-quinze ans.

REVIUS (Jacques), né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collége théologique de Leyde en 1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé reviseur de la "Bible" qui porte le nom de cette ville. Il était versé dans les langues savantes, et entendait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui: | *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12; | *Epîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwick, 1624, in-12: le principal mérite de ce recueil est sa rareté; | *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas estimée même chez les protestants; | *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche des erreurs théologiques: mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. | *Histoire de Deventer*, en latin, 1661, in-4°, et quelques ouvrages de peu d'importance.

* REWBELL (Jean), naquit à Colmar en 1746, et se destina au barreau; à l'époque de la révolution, il était bâtonnier de l'ordre des avocats au conseil souverain d'Alsace. Le bailliage de Colmar et de Schelestadt le nomma, en 1789, député aux états-généraux. Rewbell se prononça contre toutes les choses établies, et se signala dans l'assemblée nationale comme l'ennemi déclaré des riches, des nobles, des prêtres et des monarques. Il débuta par dénoncer des complots royalistes, et par essayer de prouver que, "pour le bien de la nation", on ne devrait pas respecter le secret des lettres. Dans

un discours prononcé le 9 octobre, il peignit les princes étrangers qui possédaient des biens en Alsace, comme de petits tyrans dont il provoqua la spoliation. Il proposa ensuite la vente des cloches, la suppression des parlements; s'opposa à ce qu'on accordât au roi le droit de paix et de guerre, et pressa, enfin, le remplacement des prêtres insermentés. Il présida l'assemblée le 5 avril 1791, et le 16 mai il fit des efforts inutiles pour faire déclarer les membres de l'assemblée constituante rééligibles à la prochaine législature. Il fut, après Robespierre, le député qui avait laissé entrevoir le plus clairement le désir d'arriver à une république. Les sessions étant finies, Rewbell fut nommé procureur-syndic du département du Haut-Rhin, et entra à la convention nationale comme député de ce département. Lorsque, par suite de la funeste journée du 10 août, Louis XVI fut enfermé avec sa famille à la tour du Temple, Rewbell pressa vivement le procès de ce monarque. Il alla ensuite en mission à Mayence, d'où il écrivit à la convention qu'il votait pour 'la mort de Louis Capet'. Il s'était trouvé dans cette ville pendant le siége qu'elle eut à essuyer des troupes prussiennes, et fut accusé de s'être emparé dans cette occasion de l'argenterie de l'électeur. Il brava cette inculpation, quoiqu'il ne fît rien pour la détruire. Il reparut avec un front imperturbable à la convention, dans la séance du 4 août 1793. Comme il n'était animé que du désir de s'enrichir, il ne s'attacha positivement à aucun parti, et il était ami ou ennemi de chacun d'eux, et de tous, à mesure qu'ils devenaient utiles ou nuisibles à son insatiable cupidité. Il eut tous les moyens de la satisfaire lors de la guerre de la Suisse; et, pendant le règne de 'la terreur' il eut le soin de se tenir à l'écart et surtout de se faire envoyer en mission. Le 9 thermidor arriva enfin pour le bonheur de la France entière, et ce ne fut qu'après cette époque que Rewbell osa se prononcer hautement contre les 'jacobins' : il insista pour qu'on les éloignât du gouvernement, dans lequel ils voulaient s'immiscer, et demanda à plusieurs reprises qu'on fermât leur club. Il devint, à cette époque, membre du comité de 'sûreté générale' et de celui de 'salut public', et acquit une grande influence dans les affaires. Il s'en servit pour renouveler ses invectives contre les 'terroristes', les 'royalistes', les 'prêtres réfractaires' et les 'émigrés'; il fit décréter, le 17 avril 1795, la vente de leurs biens par voie de loterie, pour faciliter cette opération. Il passa en septembre au conseil des cinq-cents, dont il fut nommé secrétaire, et puis membre du directoire exécutif. Cependant Rewbell ne possédait pas de connaissances bien étendues, ni beaucoup de talents oratoires; mais il savait crier, s'emporter, menacer du geste et de la voix ses adversaires, et l'emportait ainsi sur eux dans les discussions. Il fit expulser par ces moyens et successivement, Letourneur, Carnot et Barthélemy; il voulut faire chasser aussi La Réveillère-Lepaux; mais celui-ci, protégé par Barras, le seul qui pouvait imposer silence au cupide Alsacien, et soutenu par Merlin, força enfin son ennemi à demander sa retraite

en 1799. Malgré les clameurs qui s'élevaient de toutes parts contre ses dilapidations, il sut si bien intriguer, qu'il fut élu par son département au conseil des anciens. Imperturbable au milieu des plus graves accusations qui pesaient sur lui, il redoublait d'audace, à proportion qu'elles augmentaient; il osa se plaindre de la calomnie, et faire l'éloge de sa probité. Il avait voulu jouer quelque rôle dans la révolution du 18 brumaire, mais on ne voulut point de lui, et on le tint à l'écart. Il tomba alors dans une obscurité absolue, et eut la juste punition de voir dépenser par ses fils, en de folles profusions, la plupart des richesses qu'il avait si mal acquises, et aux dépens des malheureux. Il mourut en 1801, âgé de 64 ans.

REY (Jean), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voyez* ce dernier nom), vivait du temps du P. Mersenne, et correspondait avec lui. Il était né, vers la fin du XVIe siècle, à Bugne, petite ville du Périgord, et donna, en 1629, des *Essais sur la chimie*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air; objet si peu à portée de Rey, qu'il ignorait même la nature de l'air, qu'il croyait être un composé de terre et d'eau : sans doute que dès-lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais d'après l'absurde idée qu'il avait de sa composition. [Il fut cependant le précurseur de la théorie actuelle de la chimie pneumatique.]

REYHER (Samuel), né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort en 1714, à Kiel, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence, était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui, en latin, un livre savant, intitulé : *Mathesis Biblica*; et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix de J.-C., et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF (Olivier), trésorier de la ville de Gand, où il était né, vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les muses latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : | *Poematum libri tres. Continent Effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detentæ*, etc., Gand, 1711, in-8°; | *Poematum libri tres. Continent Eclogas sacras et profanas; Dissertationem de piscibus et de ranis*, Gand, 1732, in-8°. On a recueilli ces différentes productions, sous le titre de *Opera poetica*, Gand, 1738. Il y a de la variété et de l'élégance, beaucoup de clarté.

* REYMOND (Henri), ancien évêque constitutionnel de l'Isère, puis évêque de Dijon, naquit à Vienne en Dauphiné, en 1737. Il fit ses études dans le collége de cette ville, et prit les degrés en théologie dans l'université de Valence. D'abord vicaire, et puis professeur de philosophie au collége de Vienne, il obtint une cure; et comme dans plusieurs écrits il avait embrassé les opinions nouvelles et adhéré à tous les changements, il fut élu second évêque de l'Isère, et sacré à Grenoble le 15

janvier 1793. Pendant la terreur, il ne déshonora pas son caractère par l'apostasie, et fut même quelque temps emprisonné à Grenoble. Rendu à la liberté, il se joignit aux autres constitutionnels pour faire revivre leur Eglise expirante. Quoiqu'il eût assisté au concile de 1797, et signé les actes des réunis, il s'attira cependant les reproches des *Annales de la religion* de Desbois, comme peu zélé pour soutenir les intérêts de l'Eglise. Nommé à l'évêché de Dijon, il signa la formule de rétractation demandée par le saint-père. On a prétendu cependant qu'il ne l'avait pas fait, et sa conduite postérieure n'a pas démenti cette assertion. Son administration se ressentit constamment des opinions qu'il professait; et dans des temps plus heureux on n'eût pas souffert qu'un évêque fît enseigner dans son séminaire des doctrines condamnées, et s'écartât de la discipline reçue de l'Eglise. A la rentrée du roi il refusa, malgré la délibération du conseil municipal, d'ordonner qu'il serait chanté un *Te Deum*. Mais quand Buonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il présenta, dans une *Lettre pastorale*, son retour comme un bienfait de la Providence. « Le sens de nos textes sacrés, disait-il, s'applique par la droite raison au rétablissement inattendu de l'illustre Napoléon. » Au second rétablissement des Bourbons, Reymond fut mandé à Paris, où il demeura quelque temps. Ses amis appelèrent cette conduite du gouvernement une horrible persécution. Après quelques mois de séjour dans la capitale, il se rendit à Dijon, où il fit paraître, le 14 décembre 1818, une *circulaire* pour permettre de faire gras tous les samedis et même le vendredi pendant la vendange. On se tut sur une licence et sur un abus aussi énorme, et Reymond, qui avait vécu sans mériter l'estime, mourut sans exciter de regret, le 20 février 1820, frappé de mort subite. Il s'est fait connaître par : | *Droits des curés et des paroisses sous leur double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776, in-8°, et 1791, 3 vol. in-12; | *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780; | *Droit des pauvres*, 1781, in-12; | *Analyse des principes constitutifs des deux puissances;* | *Adresse aux curés;* | *Mandements et lettres pastorales*.

REYNA (Cassidiore), né à la fin du XVIe siècle, a traduit toute la *Bible* en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des Juifs. Mais, outre que le Nouveau Testament y est traduit aussi bien que le Vieux, on connaît aisément, par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R., qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La Biblia, que es los sacros libros del viejo y nuevo Testamento, transladada en español*, 1569, in-4°. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire : sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximénès), « qui

croyait, dit M. Fléchier, que dans ces siècles si éloignés de la foi et de la docilité des premiers chrétiens, rien ne convenait moins que de mettre indifféremment entre les mains de tout le monde ces oracles sacrés, que Dieu fait concevoir aux âmes pures, et que les ignorants, selon l'apôtre saint Pierre, corrompent à leur propre perte; qu'il était bon de publier dans la langue du pays des catéchismes, des prières, des explications solides et simples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifiants, et autres écrits propres à éclairer l'esprit des peuples et à leur inspirer l'amour de la religion; mais que, pour plusieurs endroits de l'ancien et du nouveau Testament, qui demandaient beaucoup d'attention, d'intelligence et de pureté de cœur et d'esprit, il valait mieux les laisser dans les trois langues que Dieu avait permis qu'on eût comme consacrées sur la tête de J.-C mourant; qu'autrement l'ignorance en abuserait, et que ce serait un moyen de séduire les hommes charnels qui "ne comprennent pas ce qui est Dieu", et les présomptueux qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il prévoyait dès-lors l'abus que les dernières hérésies devaient faire des Ecritures. »

* REYNARD (Justinien), ecclésiastique. mort à Amiens, sa patrie, en 1818, chanoine honoraire de la cathédrale, fut un de ceux qui, après la suppression des jésuites, les remplacèrent le plus honorablement dans l'instruction publique. Pendant plus de 20 ans, il professa avec succès la physique au collége d'Amiens, et quitta sa chaire en 1787 pour venir se livrer avec moins de fatigue à l'éducation particulière de quelques jeunes gens riches. Il voyagea successivement en Italie et en Espagne. Sur la fin de sa vie, il s'était retiré dans sa patrie. On trouve une *Notice nécrologique* assez intéressante sur cet ecclésiastique dans le *Journal d'agriculture* du département de la Somme (mai 1818); les *Annales encyclopédiques* en renferment un extrait, tome 3, pag. 330.

* REYNAUD (Marc-Antoine), curé de Vaux au diocèse d'Auxerre, et prêtre "appelant", naquit vers 1717, à Limoux, au diocèse de Narbonne, et non à Brive-la-Gaillarde. Il entra jeune en qualité de novice à l'abbaye de Saint-Polycarpe, même diocèse. Elle avait été long-temps gouvernée par le pieux La Fite-Maria, qui y avait établi la réforme, et l'avait préservée de diverses tentatives faites pour y introduire le jansénisme. Depuis sa mort, elles avaient été réitérées avec plus de succès, et les choses en étaient venues au point que la cour en avait pris connaissance, et défendit d'y admettre aucun novice à la profession. En conséquence de cet ordre, Reynaud fut obligé de se retirer, n'étant encore que simple clerc. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'accueillit, lui fit achever ses études dans son séminaire, et l'ordonna prêtre. La cure de Vaux, près d'Auxerre, à laquelle était unie la desserte de Champ, ayant vaqué en 1747, M. de Caylus y nomma l'abbé Reynaud. Il avait du talent. Il consacra sa plume à la défense de son parti, sans pourtant tomber dans les excès et les absurdités de quelques-uns, qu'au contraire il prit

à tâche de signaler et de combattre. Il a publié : | *Le Philosophe redressé par un curé de campagne*, ou *Réfutation de l'écrit de d'Alembert*, intitulé : *Sur la destruction des jésuites en France*, 1765, in-12 de 43 pages, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Mirasson, barnabite ; | *Traité de la foi des simples*, 1770, in-12 ; | *Lettres aux auteurs du Militaire philosophe et du Système de la nature*, 1769, in-12, 66 pages, et 1792 ; | *Errata de la Philosophie de la nature, par un R. P. picpus* ; | *Lettre aux cordicoles* ; | *Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe, de l'ordre de Saint-Benoît*, 1779, in-12 : celle de dom Labat est de 1785. L'auteur y loue beaucoup l'esprit qui régnait dans cette maison. Est-ce l'esprit qu'y avait introduit la Fite-Maria, esprit de réforme et de régularité? ou celui qui s'y introduisit après lui, esprit d'obstination et d'orgueil ? | Cinq *Lettres sur les secours violents* ou les *convulsions*, dont la quatrième, du 11 novembre 1685, est suivie de quelques réponses de ses adversaires : ces cinq lettres, avec les pièces qui les accompagnent, forment 621 pages. L'auteur y combat le "secourisme", en démontre l'absurdité et les dangers, et révèle les folies, les cruautés et les turpitudes d'un parti qui se couvrait du manteau de la rigidité. Le P. Lambert entra dans la controverse et chercha à refuter Reynaud. Le curé de Vaux a encore publié sur la même matière trois autres écrits : *Le Secourisme détruit*, le *Mystère d'iniquité dévoilé*, et *Lamentations amères et derniers soupirs des écrivains secouristes* ; cette dernière brochure est du 25 septembre 1788. L'abbé Reynaud fut bientôt entraîné dans une controverse beaucoup plus terrible ; la révolution éclata, et, quoiqu'il eût dans les rangs de ses amis de nombreux exemples d'une honteuse défection, il s'opposa constamment aux innovations, et publia sur ces matières quatre écrits de peu d'étendue. On le dépouilla de sa cure, et il fut renfermé pendant deux ans. Rendu à la liberté, il se trouva réduit à une telle misère, qu'il se retira dans un hospice : il mourut en 1796, dans sa 79e année. On trouve sur cet écrivain une notice très-détaillée et très-intéressante dans l'*Ami de la religion*, tome 35, page 59.

REYNEAU (Charles-René), né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézénas, il fut appelé à Angers en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'associa en 1716, et le perdit en 1728. « Sa vie, dit Fontenelle, a été la plus simple et la plus uniforme. L'étude, la prière, deux ouvrages de mathématiques et un de logique, en sont tous les événements. Il se tenait fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, et il comptait pour beaucoup cet avantage, si précieux et si peu recherché, de n'être rien. » Il ne recevait guère de visites que de ceux avec qui il ne perdait pas son temps. Ses principaux ouvrages sont : | *Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4° ; | la *Science du calcul*, avec une suite, 1739, 2 vol. in-4° : ces deux ouvrages sont très-estimés ; | la *Logique*, ou l'*Art de raisonner juste*, in-12.

* REYNIER (Le comte Jean-

Louis Ebenezel), général de division, naquit à Lausanne le 14 janvier 1771. Il s'était appliqué de préférence aux sciences exactes, et se disposait à entrer dans le génie civil, lorsque la guerre qui éclata par suite de la révolution française lui fit changer de projet. Il vint à Paris, et embrassa la carrière militaire. De grade en grade, il parvint à celui d'adjudant, et fut adjoint à l'état-major en 1792, dans la campagne de la Belgique. Il s'y distingua, fut nommé adjudant-général, et contribua aux succès des armes républicaines, en 1793, à Lille, Menin et Courtray. Il se fit aussi remarquer à la conquête de la Hollande, devint dans cette campagne général de brigade, et montra beaucoup de valeur et d'intelligence au passage du Wahal: Lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, il fut choisi pour fixer la démarcation des cantonnements, et laissa une bonne opinion de ses connaissances, même aux généraux prussiens. Il servit ensuite sous Moreau, dans l'armée du Rhin, en qualité de chef de l'état-major. Il mérita les éloges de ce général aux divers passages du Rhin, et aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg et de Biberach. L'intrigue ou la jalousie l'écarta du service pendant quelque temps : il y rentra au moment de l'expédition d'Egypte. Il donna de nouvelles preuves de courage à la bataille des Pyramides et dans la campagne de la Syrie; ce fut Reynier qui, le premier, passa le désert, culbuta l'avant-garde de l'ennemi, fit le siége d'El-Arish, et battit complètement, peu de temps après, vingt mille Turcs qui venaient à sa rencontre. Il fut envoyé par Kléber commander dans le Kelioubeth; mais, ce général ayant été assassiné, il revint au Kaire, où commencèrent ses plaintes contre Menou. Reynier souffrait avec impatience de servir sous ce nouveau chef, dont l'impéritie était connue de toute l'armée, et qui ne pouvait avoir, en conséquence, la confiance des chefs subalternes ni des soldats. Leur inimitié devint funeste à l'armée française : la différence des plans et des opérations, pour lesquels Reynier avait les talents qui manquaient à Menou, tout contribua à les rendre irréconciliables. L'approche des Anglo-Turcs, le salut de l'armée, ne purent pas les réunir, et, quoique dans la bataille sanglante du 30 ventôse (mars 1801) Reynier montrât son intelligence et sa valeur accoutumées, elle fut perdue pour les Français. Accusé d'insubordination, il fut arrêté et envoyé en France, où le premier consul lui fit un fort mauvais accueil. Il resta en disgrâce pendant tout le gouvernement consulaire, et un duel qu'il eut, en 1803, au bois de Boulogne, avec le général Destaing, qu'il laissa roide mort, ne fit qu'empirer ses affaires. Exilé de Paris, il y revint en 1805; il fut employé de nouveau, et appelé au commandement d'une partie de l'armée d'Italie, qui s'empara de Naples : il obtint alors le titre de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il commanda cette ville après le couronnement de Joseph-Napoléon, et fut ministre de la guerre et de la marine jusqu'en 1809; mais, n'aimant pas le repos, il vint joindre Napoléon à Vienne, prit service dans l'armée française, et eut sous ses ordres

le corps des Saxons à la bataille de Wagram, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il soutint sa réputation de brave général en Espagne, d'où il fut rappelé par Buonaparte, qui l'employa dans la guerre de Russie. Il commandait le 7e corps; mais il ne put rien faire de bien remarquable dans cette campagne : il repoussa cependant les Prussiens à Kalisch, et vint camper en avant de Dresde. En 1813, il se distingua à la bataille de Bautzen, et s'empara de la ville de Gorlitz. L'armistice ayant cessé, Reynier marcha sur Berlin, se surpassa par sa valeur au combat de Dennevitz, empêcha la perte totale de l'armée française, et se couvrit d'une nouvelle gloire, le 18 octobre, à la bataille de Leipsick. La destruction du pont de Landenau ne lui permit d'effectuer sa retraite que le 19. Il continua à rendre d'importants services lors de l'invasion des alliés, et ne parut plus dans les armées après la première abdication de Buonaparte : on ignore s'il fut employé après le débarquement de celui-ci à Cannes. Ses blessures avaient visiblement altéré sa santé, et il mourut le 27 avril 1815, à l'âge de 44 ans.

REYNOLDS (Josué), un des peintres les plus célèbres du XVIIIe siècle, mort à Londres en 1792, dans la 69e année de son âge, joignait au goût le plus exquis, aux grâces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse et une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands maîtres d'Italie et de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école anglaise, et fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster, à côté de Wren.

REYRAC (François-Philippe de Saint-Laurent de), chanoine régulier de Chancelade, prieur-curé de Saint-Maclou à Orléans, né au château de Longeville en Limousin, le 29 juillet 1734, mort à Orléans le 19 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs et le zèle pour la religion. [Il se fit d'abord connaître par un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé dans les chaires de Toulouse et de Bordeaux, et qui décelait un grand orateur.] Le dernier de ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus de réputation, est une *Hymne au Soleil*, écrite en prose, et plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si cette prose, dit un critique, sur la source de la lumière et du feu, est dépourvue de verve et de chaleur, elle ne l'est point de clarté, de correction, ni d'images grandes et noblement exprimées, et célèbre dignement ce bel astre, l'ornement et l'âme du monde physique, appelé si justement dans l'Écriture : « Vas admirabile opus Excelsi. » Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire qui renferme d'excellents principes de morale et de goût. On a encore de lui : | *Epître à M. le comte de Vareilles sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; | *Ode sur la vertu, à M. le duc de Mortemart*, 1758; | *Lettre sur l'éloquence de la chaire*; | *Les charmes de la vie privée*; | *La philosophie champêtre, ode*, traduite de l'italien, avec des réflexions sur la poésie, 1762, in-8°; | *Discours* prononcé dans l'église de Pompignan; | *Manuale clericorum*; | *Odes sacrées*, 1757, in-12; | *Dis-*

cours sur la poésie des Hébreux, 1760; | *Poésies tirées des Saintes Ecritures*, dédiées à madame la Dauphine, 1770. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime et figuré des prophètes n'a que faiblement échauffé sa verve. L'abbé de Reyrac possédait toutes les qualités qui pouvaient le rendre cher, une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il aurait été difficile de trouver réunis dans un degré plus éminent. Livré par devoir et par zèle aux fonctions importantes de son ministère, il faisait aimer, par l'innocence de ses mœurs et la douce onction de ses paroles, la religion sainte qui seule peut donner cette sérénité du juste empreinte sur son front. Sa présence apportait le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies; et l'on ne pouvait l'approcher sans partager en quelque sorte ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formaient comme l'essence de son caractère. Son éloge, publié par Bérenger, parut en 1783.

* REYRE (Joseph), né à Aiguières en Provence, au mois de février 1745, d'une famille honnête, fit ses études au collége des jésuites d'Avignon, et entra dans leur noviciat de la même ville après avoir terminé avec succès son cours de rhétorique. Il professa successivement à Roanne, Lyon et Aix, et continuait la carrière de l'enseignement, lorsque les premiers arrêts du parlement contre les jésuites l'obligèrent de se retirer dans le Comtat, et il enseigna les belles-lettres à Carpentras. Après la dissolution de la société, il se livra au ministère de la chaire, prêcha dans plusieurs villes du Midi, et fut appelé à Paris, où il remplit la station du carême de 1788 à Notre-Dame. Engagé pour occuper la station suivante à Saint-Sulpice, il s'y refusa, dans la crainte des troubles qui commençaient à agiter la capitale, et se rendit auprès de son confrère le Père Bravaz, à Pont-de-Voisin. Pendant les orages de la révolution, il se cacha à Sault près Carpentras; mais il fut arrêté sous le régime de la terreur avec un de ses frères, et détenu quelque temps à Saint-Remi. Lorsque la paix eut été rendue à l'Église, il résida d'abord à Lyon : mais l'air de cette ville n'étant pas favorable à sa santé, il se fixa à Avignon, où il mourut le 5 février 1813. L'abbé Reyre était un prêtre zélé et édifiant : il était tout rempli de l'esprit de la société dont il avait été membre, et s'efforçait d'en suivre les sentiments en consacrant sa plume à l'instruction des fidèles et à l'éducation de la jeunesse. Ses ouvrages sont généralement répandus dans les bonnes maisons d'éducation. On désirerait que l'auteur les eût travaillés avec plus de soin. Ils annoncent de la facilité, de l'aisance, une manière de s'exprimer simple et agréable; mais ils sont un peu superficiels. Nous connaissons de cet estimable écrivain : | *L'Ami des enfants*, publié ensuite sous le titre de *Mentor des enfants*, 1 vol. in-12; | *L'Ecole des jeunes demoiselles*, 2 vol. in-12; | *Bibliothèque poétique de la jeunesse*, 2 vol. in-12 : | *Fabuliste des enfants*, 1 vol. in-12; | *Anecdotes chrétiennes*, 2 vol. in-12; | *Prônes nouveaux*,

en forme d'homélies, 2 vol. in-12 ; | *Le Petit carême*, en forme d'homélies. Ces deux derniers ouvrages ont été réunis avec les 'Instructions sur les fêtes,' sous le titre d'*Année pastorale*, 5 vol. in-12. Les œuvres de l'abbé Reyre ont eu plusieurs éditions.

REYS (Antoine Dos), littérateur portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santarem, en 1690, se fit oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint-office, consulteur de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne, et des trois ordres militaires de Portugal ; chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns imprimés et les autres manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont : | des *Poésies latines*, élégantes : on estime surtout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état : | la *Vie de Ferdinand de Méněze*, en latin ; | une *Introduction* au Recueil des meilleurs poètes portugais, in-8° ; | une *Edition* du *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latine scripserunt*, en 7 vol. in-4°, etc. Reys avait des connaissances très-étendues. Il savait les langues anciennes et modernes, et sa critique était assez exacte.

* REZZANO (François), ecclésiastique italien, naquit à Còme le 8 mars 1731 (1), d'honnêtes parents. La nature l'avait doué d'un esprit vif et des plus heureuses dispositions ; mais il était sans fortune. Il avait du talent et du savoir, ce qui ne suffit pas toujours pour réussir. Il demeura quelque temps à Rome, où ses bonnes qualités lui concilièrent l'estime et la protection du cardinal Cologne. Ce prélat chercha à l'avancer. Malheureusement il vint à mourir, et Rezzano retomba dans un état près du besoin. Etant retourné en sa patrie en 1760, il obtint de son évêque une place dans sa maison, et fut nommé à un canonicat qui lui procura l'aisance convenable pour continuer ses travaux. Ami de la retraite et de l'étude, il se répandait peu dans le monde, et passait son temps au milieu de ses livres, et dans la société de quelques amis. Il mourut le 27 mai 1780, montrant de grands sentiments de piété, et n'ayant que 49 ans. Il a publié : | *Il libro di Giobbe, esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, in-4°, et Nice, 1781. Les 'Novelle letterarie' de Florence parlent de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges. Ce même livre de Job a depuis été traduit en vers italiens par le comte Camille Zampieri, Bologne, 1763 ; par Marc-Antoine Talleoni, Osimo, 1764 ; et Hyacinthe Cerutti, Rome, 1773. | *Dodici cantichi sagri, latini e italiani*, 1772. L'auteur y joignit douze autres cantiques, et le tout reparut à Lucques, en 1776, sous ce titre : *L'anima meditante*. Le 17e cantique, sur les *misères de la vie*, est une peinture de

(1) Le *Dictionnaire historique universel* (Prudhomme) dit le 8 décembre. On a préféré la date du 8 mars, donnée par le *Dizionario storico* de Bassano, qu'on suppose mieux instruit, quand il est question de personnages italiens.

celle que l'auteur mena pendant plusieurs années. | *Il trionfo della Chiesa*, Venise, 1778. Rezzano était lié d'intimité avec le comte Giovio. Ce célèbre écrivain, à la mort de Rezzano, fit l'acquisition des écrits qu'il laissa, et honora la mémoire de son ami d'une Notice pleine d'estime et d'affection, insérée dans son recueil intitulé : *Gli uomini illustri della comasca diocesi*, p. 208.

* REZZONICO (Aurelio), jésuite, issu de la noble famille de ce nom, et allié à une autre famille papale, par sa mère, Thérèse Odescalchi, était né à Côme le 16 septembre 1723. Il embrassa l'institut des jésuites, le 8 juin 1740, et s'y lia, le 15 août 1757, par les quatre vœux. Il courut long-temps la carrière de la prédication, pour laquelle il avait du talent et des dispositions naturelles, joignant à une élocution élégante et noble tout ce qui constitue une belle action oratoire. Il prêcha dans les principales villes d'Italie, et recueillit partout des applaudissements. Clément XIII, qui, lorsqu'il n'était encore que cardinal et évêque de Padoue, l'avait ordonné prêtre, l'appela près de lui à son avènement au souverain pontificat, et le mit à la tête du séminaire romain. C'était un emploi difficile dans les circonstances critiques où l'on se trouvait. Le Père Rezzonico s'y comporta avec toute la prudence et la sagesse qu'on pouvait désirer. A la dissolution de la société, sous Clément XIV, il se retira à Côme, sa patrie, où il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et de la dignité de pénitencier. Il mourut vers la fin de 1777, âgé de 54 ans. On a de lui : | *Orazione panegirica in lode di santa Caterina, vergine e martire*, Venise, 1762; | *Orazione detta in Cremona per i felici successi delle armi austriache*, Milan, 1764; | *Orazione sagra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769. L'astronome de Lalande qui avait eu occasion de voir et de connaître le Père Rezzonico en Italie, en parle avec beaucoup d'éloges dans la relation de son voyage.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni; car, ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (*Voyez* Zénobie), l'an 52 de J.-C. Son père Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître. [Crébillon a tiré de Rhadamiste le sujet de sa plus belle tragédie.]

RHAY (Théodore), né à Rées, dans le duché de Clèves, en 1603, se fit jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et de Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés : | *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1658, in-4°; | *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4°; | *Animæ illustres Juliæ, Cliviæ*, etc., *a monumentis redi*-

vivæ, Neubourg, 1665, in-4°; | deux ouvrages de controverse en allemand.

RHÉA-SYLVIA ou ILIA, reine d'Albe, et fille de Numitor, fut enfermée avec les vestales, par Amulius son oncle, qui ne voulait point de concurrents au trône. Mais un jour étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passait alors à travers le jardin des Vestales, elle eut, dit-on, une aventure avec Mars, et fut mère de Rémus et de Romulus : d'après ce qu'en dit Virgile dans son *Énéide* :

Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.

RHEITA (Antoine-Marie DE), théologien, prédicateur et mathématicien, né en Bohème vers la fin du XVIe siècle, entra dans l'ordre des capucins, et s'appliqua, dans ses loisirs, aux mathématiques et à l'astronomie; il donna quelques ouvrages sur cette dernière science, où il a mêlé, avec la théorie des astres, des vues ascétiques et morales, entre autres : *Oculus Enoch et Eliæ, sive radius sidereo-mysticus*, etc. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers, en 1645, en 2 vol. A la tête du 2e, on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, qua, consideratione visibilium, per novos et jucundos conceptus prædicabiles ab astris desumptos, mens humana in invisibilia Dei introducitur*. Ouvrage qui a quelque rapport avec la *Théologie astronomique* de Derham, quoique d'un style très-différent : l'auteur s'étend sur les réflexions et les sentiments qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astronomiques, qui ont fait du bruit dans le temps. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter; ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit Traité *sur les indulgences*. Il a vécu long-temps à Cologne; nous ignorons l'année de sa mort.

RHENANUS (Beatus), philologue, naquit à Schlettstadt en 1485, d'où il vint à Paris, ensuite à Strasbourg, puis à Bâle, où il contracta une étroite amitié avec Erasme, et où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'âme; mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'Histoire de *Velleius Paterculus*. On a encore de lui : | la *Préface* qui est à la tête des Œuvres d'Erasme; | des *Notes* sur Tertullien, sur Pline le naturaliste, sur Tite-Live et sur Corneille Tacite; | une Histoire d'Allemagne, sous le titre de *Res germanicæ*, 1693, in-4°, qui passe pour son chef-d'œuvre; | *Illyrici provinciarum, utrique imperio, tum romano, tum constantinopolitano, servientis descriptio* : dans la " Notitia dignitatum imperii romani", Paris, 1602, in-8° : ouvrage savant, ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542 à 51 ans.

RHENFERD (Jacques), né à Mulheim en 1654, professa avec réputation, pendant près de 30 ans, les langues orientales et la philosophie, à Franeker. Il mourut dans cette ville, en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrecht, en 1712, 1 vol. in-4°.

Les principales sont : | *De antiquitate characteris hodierni judaici*; | *de stylo novi Testamenti*; | *Observationes ad loca novi Testamenti*; | *Hebræa rudimenta grammaticæ harmonicæ linguarum orientalium*; | *Periculum criticum in loca depravata, deperdita Eusebii Cæsarei*, etc.

* RHETICUS (Georges-Joachim), mathématicien et astronome, naquit à Feldkirch, dans le Tyrol, en 1514. Il occupa pendant quelque temps la chaire de mathématiques à Wittemberg, et la quitta pour s'attacher au célèbre Copernic, qui remplissait l'Europe de son nom. Il ne s'en sépara qu'à sa mort, et revint à Wittemberg reprendre sa chaire de mathématiques. Il les enseigna ensuite et successivement à Leipsick, à Varsovie, à Cassaria, en Hongrie, etc., etc. Il mourut en 1576. Rheticus fut un des meilleurs mathématiciens de son temps; et l'intimité dans laquelle il vécut avec Copernic servit à étendre encore davantage ses connaissances. Il a laissé : | *Narratio de libris Copernici*; | des *Ephémérides*, calculées jusqu'à l'année 1551.

* RHIGAS, l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection grecque dans le XVIII[e] siècle, naquit vers 1753 à Velestina, en Thessalie. Il se rendit jeune encore à Bucharest, ville qui offrait alors de nombreuses ressources aux littérateurs et aux savants, et, quoiqu'il dût s'y livrer à des opérations commerciales qui assuraient son indépendance, il n'en mit pas moins de zèle à se perfectionner dans l'étude des langues anciennes et modernes, dans celle des sciences et de la géographie comparée, et devint en même temps poète et musicien. Rhigas joignait à ces diverses connaissances un dévouement sans bornes pour sa malheureuse patrie. Révolté du joug sous lequel il la voyait gémir, il résolut de l'en affranchir en formant une grande société secrète qui l'aiderait à soulever la Grèce entière contre la Porte. Ce projet hardi devint dès-lors le but de toutes ses actions, et il parvint en effet, par son activité, son énergie et son éloquence persuasive, à entraîner dans cette ligue non-seulement l'élite de sa nation et plusieurs étrangers de distinction, mais des Turcs même, et notamment le fameux Passwann-Oglou. Ce premier succès suggéra ensuite à Rhigas l'idée d'aller s'établir à Vienne, où se trouvaient beaucoup de riches Grecs, qui pouvaient étendre ses ressources et donner à sa correspondance secrète un nouveau degré d'activité. Il exécuta donc ce projet, et, tout en s'occupant de grossir le nombre de ses affiliés, il publia un journal grec pour l'instruction de ses compatriotes, fit paraître un *Traité de la tactique militaire*, un autre *Traité élémentaire de physique à l'usage des gens du monde*, et traduisit en grec moderne le *Voyage du jeune Anacharsis*, *les Amants délicats* et *la Bergère des Alpes*, de Marmontel. Ces divers ouvrages furent accueillis en Grèce avec empressement; mais ce qui valut à l'auteur une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiques, si propres à enflammer le courage de ses jeunes compatriotes, et à leur inspirer la plus forte haine contre leurs oppresseurs. Parmi ces pièces, écrites en style vulgaire, on cite surtout

son imitation de *la Marseillaise*, que les Grecs chantent encore aujourd'hui en marchant au combat, et sa chanson montagnarde, regardée comme un modèle en ce genre. Rhigas fit aussi une grande *Carte de la Grèce*, en 12 feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il a désigné par les noms actuels et les noms anciens tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte, contenant un grand nombre de médailles antiques, fit beaucoup de réputation à l'auteur. Cependant, dénoncé au gouvernement autrichien comme auteur d'écrits séditieux, il fut arrêté et livré à la Porte avec huit autres Grecs. En vain lui et ses compagnons demandèrent-ils pour toute grâce d'aller mourir au sein de leur patrie, on leur fit prendre le chemin de Constantinople, et les gardes qui les escortaient, ayant craint que ces victimes ne leur fussent enlevées par Passwan-Oglou, les précipitèrent dans le Danube, et leur épargnèrent ainsi le supplice qui les attendait. Tous les journaux de l'Europe ont retenti de cet événement arrivé en 1798.

* RHO (Jacques), célèbre missionnaire jésuite, naquit à Milan, d'une famille noble, en 1590. Son père, savant jurisconsulte, s'était fait un nom dans la jurisprudence. Rho entra à 20 ans chez les jésuites. Il n'avait fait que de médiocres progrès dans ses premières études, mais son jugement se développa lorsqu'il fut en philosophie et en théologie. En mathématiques, il obtint des succès étonnants. A peine eut-il fini ses années de probation qu'on le chargea d'enseigner cette science à Milan. Il s'en acquitta si bien, qu'on s'empressait de toutes parts pour venir l'entendre. Destiné aux missions de la Chine, il vint à Rome, et y reçut la prêtrise des mains du cardinal Bellarmin. Bientôt après, il partit pour l'Orient, avec le P. Trigaut, qui était venu en France chercher du renfort, et qui retournait en Chine avec 44 compagnons. Après avoir achevé sa théologie à Goa, il se rendit à Macao; mais il ne put aller plus loin, les Hollandais assiégeaient cette ville. Rho trouva moyen d'être utile aux habitants, en leur apprenant à faire usage du canon, et Macao fut délivré. Ce service ouvrit au P. Rho l'entrée de la Chine. Aussitôt il mit tous ses soins à en étudier la langue, et l'apprit en peu de temps assez bien pour la parler et l'écrire. Un ordre de l'empereur l'appela à Pékin, pour y travailler à la réforme du calendrier chinois. Ce n'était point une tâche aisée. Les PP. Rho et Schall l'entreprirent, et au bout de quelques années, l'ouvrage fut fini à la satisfaction de l'empereur. Ce prince, en récompense, offrit aux deux jésuites des titres et des emplois considérables; mais ils s'excusèrent de les accepter, disant que le but de leur voyage était, non pas des avantages temporels, mais la propagation de leur religion. L'empereur leur fit une pension, et leur donna une somme d'argent pour bâtir une église. Telle était l'heureuse situation de la mission de Pékin, lorsque le P. Rho y mourut le 27 avril 1638, âgé de 48 ans. On lui fit d'honorables funérailles, auxquelles assistèrent beaucoup de mandarins et d'officiers de la cour. On a du P. Rho : | un travail immense pour la

Correction du Calendrier chinois, de concert avec le P. Schall : Alegambe l'estime à 150 volumes ; | deux lettres *de sua navigatione et rebus indicis*, en italien, Milan, 1620 ; | *Tabulæ motus solaris, lunaris et planetarum* ; | *de mensura cœli et terræ*, en chinois ; | divers *Traités* relatifs à la religion, aussi en chinois, savoir : *du jeûne, de l'aumône, des bons conseils, des œuvres de miséricorde*.

* RHO (Jean), jésuite et frère du précédent, prédicateur célèbre, a laissé beaucoup d'écrits, soit en latin, soit en italien. On a de lui entre autres : | *Achates ad Constantinum Cajetanum adversus ineptias et malignitatem libelli pseudo-constantiani, de sancti Ignatii constitutione atque exercitiis*, 1646. Le P. Rho, dans ce livre, réfute dom Constantin Cajetan, bénédictin sicilien et abbé de Sainte-Baronte, qui, par zèle pour la gloire de l'ordre de Saint-Benoit, prétendait que le livre des *Exercices* de saint Ignace était une production bénédictine. (*Voyez* Ignace de Loyola.) | *Ad Joannem Baptist. Castaldum interrogationes apologeticæ, in quibus sancti Ignatii cum B. Cajetano thiænæo colloquentis, atque ab eo theatinorum ordinem postulantis, rejicitur fabula*, 1690 ; | beaucoup d'autres ouvrages, dont Alegambe donne la liste, entre autres des *Sermons*, des *Panégyriques*, etc. Ce père mourut vers la fin du XVIIe siècle.

RHODES (Alexandre de), né à Avignon en 1591, entra dans la société des jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où, s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec le plus grand succès. Il y baptisa plus de 5,000 habitants, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il cultiva si bien cette chrétienté naissante par ses catéchistes, qu'en peu de temps le nombre des fidèles s'accrut jusqu'à 30 mille. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, et ayant été emprisonné, chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avait scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de protomartyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse ; et, l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui : | un *Dictionnaire annamitique*, langue en usage dans le Tonquin et provinces voisines, imprimé à Rome en 1651 ; | un *Catéchisme* en tonquinois et en latin, Rome, 1652 ; | *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4° ; en français et en latin, Lyon, 1651 et 1652 ; son *Itinéraire*, in-4°, et d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouvent à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec Georges de Rhodes, également jésuite, né à Avignon, en 1597, et mort à Lyon en 1661, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol. Il était vraisemblablement frère ou parent du précédent. — *Bernard Rhodes, de la même compagnie, se distingua aussi par son zèle dans les missions. Habile chirurgien, il

gagna la confiance de l'empereur de la Chine, et le suivait dans tous ses voyages. Il mourut à la Chine, en 1714, à l'âge de 70 ans.

RHODIGINUS (Ludovicus-Cœlius). [Son véritable nom était Louis Ricchieri, mais il est plus connu sous le nom latinisé du lieu de sa naissance.] Il vit le jour à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. [Il vint à Paris perfectionner ses connaissances. De retour en Italie, il eut à souffrir bien des persécutions, et fut souvent contraint, pour vivre, de donner des leçons particulières.] Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est *Antiquæ lectiones*, Bâle, 1566, in-fol. Jules-César Scaliger lui donne des louanges qui paraîtraient moins suspectes si Rhodiginus n'avait pas été son maître. Sa "Vie" a été écrite en italien par Ch. Silvestri.

RHODIUS (Ambroise), né à Kemberg, près de Wittemberg, l'an 1577, alla en Danemarck, et s'acquit l'estime de Ticho-Brahé et de Képler. Il exerça la médecine à Anslo en Norwége, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collége de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1633. Ses ouvrages sont: | *Disputationes de scorbuto*; | une *Optique*, avec un *Traité des crépuscules*, en latin, Wittemberg, 1611, in-8°; | *De transmigratione animarum pythagorica, quomodo eadem concipi et defendi possit*. Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS (Jean), célèbre médecin, né à Copenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement, qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1631 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, et une autre de physique à Copenhague, en 1640. Il était boiteux; mais ce défaut corporel était compensé par les lumières et la sagacité de son esprit. On a de Rhodius: | *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum, de compositione medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4°; | trois *Centuries d'observations médicinales*, Padoue, 1657, in-8°; | un *Traité des bains artificiels*, 1659, in-8°; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue, en 1659, à 72 ans.

RHOÉ (Thomas), né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui: | un *Voyage au Mogol*, dans Purchas et Thévenot; | *Relation de la mort du sultan Otman*, en anglais, 1622, in-4°.

RHOTENAMER (Jean), peintre, né à Munich, en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie développa son goût. Il se fixa quelque temps à Venise, où il dessina d'après le Tintoret. Rhotenamer s'était fait une manière qui tenait du goût flamand et du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de têtes, son coloris est brillant, ses ouvrages sont très-finis. On lui reproche de

manquer quelquefois de correction. On voit à Augsbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entre autres son tableau de *tous les saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

* RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, né dans le XVe siècle, fut nommé successivement cardinal de Saint-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence et légat du saint-siége dans toute l'Italie, acquit d'immenses richesses, et se signala dans ses voyages par une magnificence qui surpassait tout ce qu'on avait vu de son temps en ce genre. En 1473, il acheta la ville et la principauté d'Imola, de Taddeo Manfredi, pour le prix de 40,000 ducats, en investit son frère Jérôme, et mourut en 1474. —*Raphaël GALEOTTO, connu sous le nom de cardinal RIARIO, reçut la pourpre à la mort du cardinal Pierre en 1477, et fut impliqué dans la conjuration du cardinal Petrucci sous Léon X, qui lui pardonna. Il mourut à Naples en 1521.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite, né à Tolède, en 1517, fut reçu par saint Ignace au nombre de ses disciples, en 1540, avant même que sa compagnie cût été confirmée par le saint-siége. Il vint étudier à Paris, en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit partout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid en 1611, à 84 ans. C'était un homme d'un zèle infatigable, savant, mais destitué des lumières de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des vies des saints*, imprimées à Madrid, en 1616, in-fol., et traduites en français par différents écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses, et quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : | les *Vies de saint Ignace*, de *saint François de Borgia*, des *pères Lainez* et *Salmeron*. Comme il avait connu beaucoup ces hommes célèbres, et vécu long-temps avec eux, ce qu'il en rapporte mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire; | un *Traité du Schisme d'Angleterre*, in-8°, 1594; | un autre intitulé *le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol.; | la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, in-8°, Lyon, 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savants de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. (*Voyez* OUDIN François.) | Un *Traité de la tribulation*.

* RIBALLIER (Ambroise), docteur de la maison et société de Sorbonne, et abbé commendataire de Chambon, diocèse de Poitiers, naquit à Paris, en 1712, d'une bonne famille originaire de Bourgogne. Les places principales du collége des Quatre-Nations étaient affectées à des membres de la maison et société de Sorbonne, et c'était cette maison qui en disposait. Le docteur Riballier

fut nommé grand-maître de ce collége. Il était connu pour sage, modéré et conciliant. Il fallait ces qualités dans l'ecclésiastique appelé au syndicat de la faculté de théologie. La place ayant vaqué en 1765, il en fut pourvu. Enfin, lorsqu'en 1766, un arrêt du conseil du roi, du 31 juillet, créa une commission pour la réforme des ordres religieux, l'abbé Riballier en fut nommé membre, et chargé de différents travaux relatifs à cet objet. Il les entreprit, mais ils ne produisirent pas grand effet, l'ardeur avec laquelle on avait commencé à procéder à cette prétendue réforme, regardée généralement plutôt comme une attaque contre ces corps pour parvenir à leur destruction, que comme un moyen d'y introduire des améliorations, s'étant insensiblement ralentie. (*Voyez* Loménie, cardinal de.) On a de l'abbé Riballier : | *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12 ; | *Essai historique et critique sur les priviléges et exemptions des réguliers*, 1769, in-12 ; | *Lettre d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. Cet ouvrage de Marmontel, imprimé avec approbation et privilége obtenus un peu par surprise (1), avait paru dangereux à cause du chapitre 15, où se trouvaient des propositions répréhensibles. Le 2 mars 1767, l'abbé Riballier, en sa qualité de "syndic", le dénonça à la faculté de théologie, qui nomma pour l'examiner une commission dont lui-même faisait partie. Néanmoins, avant de procéder à la censure, on crut devoir user de ménagements. Il y eut chez l'archevêque de Paris (de Beaumont) des pourparlers avec l'auteur. N'en étant rien résulté, et Marmontel n'ayant pu être amené à une rétractation, la censure de la faculté parut le 26 juin suivant. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir la bile de Voltaire. Il bafoua la censure et la Sorbonne dans une foule de libelles qui se succédaient rapidement et circulaient dans la capitale. Il s'y vengeait du syndic qui avait présidé la commission par d'indécentes bouffonneries, par de basses allusions à son nom, par des injures grossières dignes des halles (1). L'abbé Riballier répondit par des raisons. Il n'en fut attaqué que plus vivement. Il se tut, et c'était le seul parti à prendre. Il eut d'autres affaires à débattre. En 1768, on soumit à son examen des *Thèses* qui avaient été soutenues en pays étranger ; il s'y trouvait des expressions dures et des principes qui lui parurent avoir besoin d'être modifiés. Il s'en expliqua dans des notes remplies de modération. Un parti qui voulait trouver dans ces thèses un appui pour ses propres opinions fut mécontent des notes et les critiqua. Les docteurs Riballier et Le Grand répondirent à la critique par une lettre imprimée en 1769. Cette lettre ne demeura pas sans réplique, et elle fut suivie de deux

(1) Voyez *Mémoires de Marmontel*, tome 3, page 35 et suiv.

(1) On se sert à regret de cette expression : malheureusement elle n'est que trop fondée. Personne n'ignore que c'était la manière de M. de Voltaire à l'égard de ceux qui lui déplaisaient. De quels termes outrageux ne s'est-il pas servi envers l'abbé Desfontaines ? Les mots de ribaud, de bouc, de cuistre, de polisson, de marand, de faussaire, de coquin, d'escroc, d'apostat, et pis encore, se trouvent, dans ses écrits, associés à des noms qui ne sont pas sans gloire, dont la plupart avaient droit à des égards, et dont quelques-uns méritent du respect : tant la passion peut dégrader ce qu'ont de noble un grand talent et un beau génie !

autres du 15 janvier et du 12 septembre 1770, dans lesquelles les deux docteurs démontraient la différence qu'il y a entre les sentiments des 'augustiniens' d'Italie et ceux des 'appelants' français. Un procès entre le chapitre de Cahors et les curés de cette ville donna lieu à un autre différend, dans lequel l'abbé Riballier se trouva impliqué. Les curés de Cahors avaient mis en avant la prétention d'être de droit divin, et d'avoir succédé dans l'ordre hiérarchique aux 72 disciples. Ils faisaient dériver de là des prérogatives qui choquaient les chanoines. Ceux-ci traitèrent leurs prétentions de chimériques ; les curés les soutinrent, et rédigèrent à l'appui un Mémoire qu'ils envoyèrent en Sorbonne. Deux docteurs, Xaupi et Billette, donnèrent droit aux curés. Les abbés Riballier et Le Grand, dans une autre consultation du 14 avril 1772, en ne refusant point de reconnaître que les curés sont de droit divin, trouvèrent néanmoins que leurs prétentions étaient exagérées. La question fut portée à la faculté de théologie assemblée. Elle blâma la première consultation, et celle des docteurs Riballier et Le Grand fut maintenue. L'abbé Riballier a eu des ennemis. Il dut en avoir parmi les philosophes du jour, parce qu'il combattait leur doctrine et s'opposait à sa propagation. Il en eut aussi dans le parti qui refusait de se soumettre aux décisions de l'Eglise, parce qu'il en maintenait l'autorité de tout son pouvoir ; mais il était généralement estimé dans le clergé, et il le méritait ; il avait du talent, du savoir et les qualités convenables aux places qu'il occupait ; il en remplissait les devoirs avec exactitude et dignité. A un caractère doux et facile, il joignait de l'aménité dans les manières. Il était ennemi des voies rigoureuses et de l'éclat, et, autant qu'il était en lui, il les évitait. C'était, en un mot, un homme de mérite, et qui n'emprunte point, quoi qu'en dise le *Dictionnaire universel*, sa célébrité de celle du *Bélisaire*. Il est mort en 1786.

RIBAS (Jean DE La), prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Cordoue, et y mourut en 1687, à 75 ans, après avoir enseigné long-temps la philosophie et la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé : *Teatro jesuitico*, Coïmbre, 1654, in-4°, et non pas don Ildefonse de Saint-Thomas, dominicain et évêque de Malaga, auquel on l'avait d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des jésuites. On a encore du Père de La Ribas plusieurs autres écrits contre la Société.

RIBEIRO (Jean-Pinto), jurisconsulte portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *Œuvres* ont été recueillies et imprimées in-fol. à Lisbonne en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

RIBERA (François DE), pieux et savant jésuite, né à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, en 1514, étudia dans l'université de Salamanque, et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les jésuites, à l'âge de 33 ans. Il en-

seigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé et estimé. On a de lui : | de bons *Commentaires* sur les "xx Petits prophètes", Cologne, 1599, in-fol.; | sur l'"Évangile de saint Jean", Lyon, 1623, in-fol.; | sur l'"Épître aux Hébreux", Cologne, 1600, in-8°; | sur l'"Apocalypse", Anvers, 1603, in-8°; | un *Traité du temple de Salomon*, avec le précédent; | la *Vie de sainte Thérèse*, Cologne, 1620, in-8°. Il avait été pendant quelque temps son directeur.

RIBERA (Anastase-Pantaléon DE), poète espagnol, naquit à Saragosse, en 1580. L'enjouement de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies* imprimées à Saragosse en 1640, et à Madrid, 1648, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries.

RIBIER (Guillaume), président du bailliage de Blois, député aux états en 1614, fut fait conseiller d'état, et mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres et Mémoires d'état sur les règnes de François Ier, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissé plusieurs fautes; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques RIBIER, son frère, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : | *Mémoires des chanceliers et gardes-des-sceaux*, Paris, 1629, in-4°, | et un *Discours sur le gouvernement des monarchies*, 1630, in-4°.

* RIBIER (César), prêtre, né à Lyon en 1762, fut chargé de la paroisse de Farnay, annexe de Saint-Paul-en-Jarrest. Ayant refusé le serment ordonné par la constitution civile du clergé, il fut emprisonné à Saint-Paul. Mis en liberté, il se retira à Lyon, mais il fut contraint de s'expatrier. Pendant son exil, il chercha à acquérir quelques connaissances en médecine. En 1795, il revint à Lyon, et fut désigné pour remplir les fonctions de secrétaire du conseil de l'archevêché, qui était alors gouverné par les vicaires-généraux en l'absence de l'archevêque, M. de Marbeuf. Une nouvelle organisation ayant eu lieu dans le diocèse en 1802, il devint vicaire à Saint-Nizier. M. Devie, nommé évêque de Belley, voulut se l'attacher en qualité de premier-vicaire-général; mais il céda aux prières de ses paroissiens, et resta au milieu d'eux jusqu'à sa mort arrivée le 14 mai 1826. Son humilité ne lui avait pas permis de rien faire imprimer pendant sa vie; mais on a publié : | *Le paradis sur la terre*, ou *Le chrétien dans le ciel par ses actions; Méditations sur l'amour de Dieu pour tous les jours de deux mois, sur la communion, pour entendre la sainte messe, et divers autres excercices en forme de méditations*, précédé d'un *Abrégé de sa vie*, Lyon, 1827, in-18; 2e édition, 1828, avec son portrait, ouvrage qui a obtenu le plus grand succès. | *Conférences et Sermons*, *suivis d'Avis et d'une Retraite de trois jours pour les premières communions*, *et d'un plan de retraite pour les religieuses*, Lyon, 1828, 1 vol. in-12. Il a laissé, en manuscrit, un grand nombre de *Sermons* et d'*Instructions familières*.

* **RIBOUTTÉ** (J.-L.), auteur dramatique, né à Lyon vers 1770, mort à Paris en mars 1834, y exerça les fonctions d'agent de change, puis se voua à l'étude des lettres, en se réservant néanmoins quelques opérations de finances. Il a donné au Théâtre-Français : l'*Assemblée de Famille*, comédie en 5 actes et en vers, 1808, in-8°. Cette pièce concourut en 1810, pour le grand prix de première classe de l'institut ; | le *Ministre anglais*, comédie en 5 actes et en vers, 1812, in-8° : cette pièce fut moins favorablement accueillie que l'*Assemblée de Famille* ; | la *Réconciliation par ruse*, 1818. Ribouté ne fut pas épargné par la critique ; parmi plusieurs épigrammes, plus ou moins piquantes, on cite celle ci :

Riboutté dans ce monde a plus d'une ressource ;
Il spécule au théâtre, et compose à la bourse.

RICARD (Jean-Marie), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, était un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, et mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : | un *Traité des substitutions* ; | un *Commentaire sur la Coutume de Senlis* ; | un excellent *Traité de donations*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

* **RICARD** (Dominique), littérateur, naquit à Toulouse le 25 mars 1741, entra, dès sa première jeunesse, dans la congrégation des PP. de la doctrine chrétienne, se livra à l'étude des lettres, et surtout à la langue grecque, qu'il connaissait parfaitement. Il professa pendant plusieurs années dans son convent, qu'il quitta pour des motifs qu'on ignore, et vint se fixer à Paris. Il conserva dans la capitale toute la pureté des mœurs qui l'avaient rendu, ainsi que ses talents, cher aux religieux ses confrères, et il se fit également remarquer par sa modestie et sa bienfaisance. Il mourut à Paris en 1803, âgé de 62 ans. Nous croyons devoir citer une scène touchante qui se passa peu de temps après qu'il eut expiré, et qui est rapportée par un de ses amis. « Quand, dit-il, nos premières larmes eurent coulé sur son corps inanimé : Hélas ! s'écria un vieillard, je le fréquentais depuis 36 ans, et je ne lui ai pas connu un seul défaut ! Il y a 45 années que je suis lié avec lui, dit un autre, et il n'existe point de vertu morale et religieuse dont il n'ait offert l'exemple. Savez-vous, dit un troisième, pourquoi il cédait aux sollicitations de ses amis qui le voulaient à leur table ? C'était dans l'intention de pouvoir être plus libéral envers les pauvres. » Ce récit ne doit pas sembler exagéré, puisqu'il passe pour constant que l'abbé Ricard accourut bien des fois au secours de plusieurs prêtres octogénaires et de différentes religieuses que la révolution avait chassées de leurs couvents, et il fournit, autant qu'il était en son pouvoir, des moyens de subsistance à des malheureux de tout ordre et de tout état. Il a laissé deux bonnes traductions de Plutarque, savoir : | *Vies des hommes illustres*, dont

il n'a pu donner que 4 vol. in-12 : la suite a été publiée avec une notice sur l'abbé Ricard ; | *OEuvres morales*, 17 vol. in-12, depuis 1783 jusqu'en 1795 ; | *La Sphère*, poème en huit chants, qui contient les éléments des deux sphères, 1796, in-8°, enrichi de notes et d'une notice des poèmes grecs qui traitent de quelques parties de l'astronomie.

* RICARD (François-Louis-Charles DE), deux fois député de la Haute-Garonne, né à Toulouse en 1761, mort le 20 avril 1832, fut destiné à l'état ecclésiastique, et remplit beaucoup de fonctions gratuites et de bienfaisance avec zèle et modestie. Il était à la chambre un ardent défenseur des intérêts de l'agriculture, et y votait avec le côté droit.

* RICARDO (David), économiste, naquit à Londres, en 1762, d'un juif, s'adonna à une étude approfondie de l'économie politique. Heureux dans ses spéculations, il acquit une fortune immense. Nommé, en 1819, à la chambre des communes par le bourg de Portarlington en Irlande, il y obtint de l'influence par sa supériorité en matière de finances. Il mourut à Catcomb-Park le 11 septembre 1823. Il avait renoncé à la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican. On a de lui : | *Essai sur le haut prix du lingot* (Bullion), *preuve de la dépréciation des billets de banque*, 1810, in-8°, avec un *Supplément*, 1811, 4ᵉ édit. | *Essai sur l'influence du bas prix du blé, sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8° ; | *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816-1818, in-8° ; | *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8° ; 5ᵉ édition, 1821 ; traduites en français, Paris, 1819, 2 vol. in-8°, avec des 'Notes' de M. J.-B. Say ; | *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8°. Il a inséré dans le 'Supplément de l'Encyclopédie britannique' un article sur le *Système d'amortissement*, et il mettait la dernière main à un *Essai sur la meilleure constitution d'une banque nationale*, lorsque la mort l'enleva.

* RICARDOS (le marquis don Antonio), général espagnol, naquit à Séville, en 1748, d'une famille illustre. Destiné à l'état militaire, il entra, à l'âge de quinze ans, dans les gardes espagnoles, et fut des malheureuses expéditions d'Alger et de Gibraltar (1777-1782). Il y servit avec distinction, eut un avancement rapide, et occupa successivement plusieurs gouvernements en différentes provinces, et fut nommé capitaine général de la Catalogne. Peu de temps après (en 1793), la guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, don Antonio Ricardos réunit à la hâte une armée, se porta à marches forcées sur les frontières, pénétra sur le territoire français, et battit les républicains. Encouragé par ce succès, il attaqua le fort des Bains, qu'il prit après vingt-trois jours de blocus, ainsi que celui de Bellegarde, qu'il bombarda, et qui demanda à capituler. Ce fut le général Ricardos, qui par sa valeur, fit gagner la bataille de Trullas, en chargeant l'ennemi, à la tête des carabiniers royaux. Arrivé jusqu'aux portes de Perpignan, il parut vouloir se reposer sur ses lauriers ; car il ne fit aucune tentative pour s'emparer de cette place, qui l'aurait rendu

maître du Roussillon. Il revint à Madrid demander des renforts pour ouvrir la campagne suivante ; il y fut reçu comme en triomphe, et le roi le décora de la grand'croix de l'ordre de Charles III. Cependant le gouvernement français avait envoyé des forces imposantes vers les Pyrénées, et les Espagnols, vaincus à leur tour, furent forcés de repasser les frontières. Le peuple de Madrid, indigné de cet échec, l'attribua à la lenteur du général Ricardos, qui persistait à ne point partir avant d'avoir obtenu les renforts demandés. Cette raison ne parut pas assez plausible aux mécontents, et tous les jours, à l'heure de son réveil et de son dîner, une foule de femmes et de peuple, portant des guittares et des tambours de basque, embraient la porte de son hôtel, en criant au son de leurs instruments : *Adieu, monsieur le général ! Bon voyage, monsieur le général!*....... De son côté, Ricardos pressait en vain un ministre tout-puissant de lui accorder des troupes ; ce ministre favori s'y refusait, parce que Ricardos ne lui avait pas témoigné les égards qu'il exigeait des personnes les plus distinguées. Poussé à bout par les clameurs du peuple, ce général se rendit à son armée, et n'y arriva que pour la voir battue sur tous les points. Sa disgrâce était préparée d'avance par Godoy (prince de la Paix); ce revers l'accéléra. Il fut remplacé dans le commandement par le comte de la Union, qui fut encore plus malheureux que lui. Au milieu d'une déroute complète ce général mourut sur le champ de bataille. Le sort changea en faveur des Espagnols, sous Urrutia, qui succéda à la Union ; mais, au moment de ses premiers succès, la paix fut conclue entre l'Espagne et la France. Pendant ce temps, don Antonio Ricardos s'était retiré à Séville sa patrie, où il mourut en avril 1798, âgé de cinquante ans. Il ne manquait pas de talents militaires; mais il avait lui-même causé son honorable disgrâce, en ne se rangeant pas parmi les flatteurs d'un ministre qui perdit l'Espagne et ses souverains.

RICAUT (Paul), chevalier anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il devint ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne pendant 11 ans ; et dans ces postes différents, il fut très-utile aux négociants de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma, en 1685, son premier secrétaire pour les provinces de Leincester et de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, et obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brème, etc. Il retourna en Angleterre en 1700, et y mourut la même année. Nous avons de lui : | *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*, en anglais, Londres, un des ouvrages qui nous font le mieux connaître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en français par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1750, in-4.

et in-12. Cette version est bonne : l'in-4°, qui est rare et magnifique, est orné de belles figures gravées par Le Clerc. Bespier traduisit depuis le même ouvrage en 2 vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. | Une *Histoire des Turcs* dans le XVIIe siècle, 3 vol. in-12, traduite par Briot : ouvrage exact ; | l'*Etat présent des Eglises de la Grèce et de l'Arménie*, etc. ; en 1678, in-12, traduit par Rozamond. [Ricaut a traduit en anglais l'*Histoire* du Pérou, de Garcilasso de la Vega, et le *Criticon* de Gracian.]

RICCATI (Vincent), jésuite, né à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques, à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque, il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du calcul intégral*, 3 vol. in-4°. Il travailla long-temps sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur, en 1774, une médaille d'or de la valeur de mille livres.

* RICCATTI (Pierre, chevalier), naquit en 1766, dans le village de Manta près Saluces, d'une famille riche. S'étant adonné à l'étude de l'économie politique en 1798, il écrivit sur les *Avantages de la réunion du Piémont à la République cisalpine*. Après la bataille de Marengo, Napoléon organisa une chambre législative piémontaise, dans laquelle Riccatti se montra orateur. En avril 1801, il fut sous-préfet de Bielle, puis en 1826, vice-intendant-général des gabelles. Il mourut le 23 janvier 1833 à Turin.

* RICCE (L., vicomte DE), député et préfet, né vers 1757, mort en novembre 1832, embrassa la carrière des armes et émigra au commencement de la révolution. En 1814, il reçut la croix de St-Louis, et fut nommé préfet de l'Orne. Pendant les cent-jours il n'accepta aucun emploi ; mais, au second retour du roi, il reprit ses fonctions administratives. En 1817 il passa de la préfecture de l'Orne à celle de la Meuse, et fut transféré en 1819 à celle du Loiret, qu'il quitta le 2 novembre 1831, époque où il obtint sa retraite. Elu député du Loiret dans le mois de juillet 1830, il fit par conséquent partie de la chambre qui, s'attribuant le pouvoir constituant, offrit le trône au duc d'Orléans. Pendant la session de 1830-1831, il siégea au centre gauche, mais ne fut pas réélu aux élections générales de 1831.

RICCI (Mathieu), jésuite et fondateur de la mission de la Chine, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, et ne négligea point les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, et y fut reçu avec distinction par l'empereur Vanli. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Evangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le père lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur et de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une

carte géographique, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant et vain, qui croit que la Chine est au milieu du monde, et disposa la carte de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies et une longue patience, il parvint à bâtir une église, et à jeter les fondements d'une chrétienté qui devint très-florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le P. Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage : *De Christiana expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8°. Le P. d'Orléans, jésuite, qui a donné en 1693 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce père composa d'abord pour les Chinois un petit Catéchisme, « où il ne mit presque, dit-il, que les points de la morale et de la religion naturelle les plus conformes à la religion chrétienne ». Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mystères. C'est ainsi que de tout temps le zèle des hommes vraiment apostoliques a toujours été accompagné de prudence et d'une sainte industrie. [Le P. Ricci est le premier Européen qui ait écrit des ouvrages en langue chinoise; ils sont au nombre de quinze, dont nous citerons les suivants : | *La véritable doctrine de Dieu*; | *Les six premiers livres d'Euclide*; | *Arithmétique pratique*, en 11 livres; | *Géométrie pratique*; | *Explication de la sphère terrestre et céleste*, etc.

RICCI (Barthélemi), célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarais, vivait dans le XVI[e] siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 3 vol. in-8°.

RICCI (Joseph), natif de Brescia, et clerc régulier somasque, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin et imprimés à Venise en 1649, in-4°, 2 vol. L'un est l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de trente ans*. Le second est l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchements des traits satiriques qu'on exigea de l'auteur dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI (Michel-Ange), cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son traité *De maximis et minimis*... Innocent XI lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas longtemps de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumières, son amour pour la vérité et son zèle, le rendirent digne des éloges et de l'estime des souverains-pontifes.

RICCI (Sébastien), peintre, né à Bellune, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau. Ricci fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeait de lui, il revint à Venise, et s'y

fixa. Ce peintre avait des idées nobles et élevées; son imagination était vive et abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes; sa touche est facile. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui. [Le Musée de Paris conserve de ce peintre un tableau représentant *les amours servant la France, et un Génie portant le diadème.*]

RICCI (Laurent), jésuite, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat fut la destruction de son ordre. Les jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne et de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimait la compagnie de Jésus, en date du 21 juillet 1773. (*Voyez* CLÉMENT XIV.) On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistants et de plusieurs autres jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événements, de leurs causes et des effets qui en résultèrent, n'appartient pas à ce siècle; la postérité verra tout cela d'une manière plus calme et plus sûre. Cependant un voyageur philosophe, qui juge avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes: « De ces siècles où la cour de Rome parut souvent abuser de son autorité, je passe à des temps où elle n'est plus occupée qu'à parer les traits qu'on lui lance. Elle ne commande plus: elle ne fait qu'obéir. Les demandes des souverains sont des ordres pour elle. Les sollicitations la font plier, les menaces l'intimident et l'effraient; elle recule à pas de géant, tandis que son intérêt lui conseille, le devoir même lui ordonne de se roidir contre les obstacles, et d'avancer. Si elle paraît de temps en temps reprendre son ancienne vigueur, ce n'est ordinairement que pour montrer bientôt plus de faiblesse, et tomber avec plus d'éclat dans une situation qui excite la pitié: elle n'entend autour d'elle que le frémissement des passions les plus violentes. Fatiguée, elle prend des résolutions extrêmes, et qui semblent inspirées par le désespoir. Privée d'une partie de ses ressources, elle n'ose faire usage de l'autre, et se range quelquefois du côté de ceux qui la détestent et la combattent, tandis qu'en même temps elle repousse ceux qui l'aiment et qui la soutiennent. Armée du glaive, elle s'avance avec une contenance fière pour consommer un sacrifice qui étonne l'univers. Sur un autel élevé par des mains ennemies, elle immole des victimes dont elle n'ignore pas le prix, et qui n'auraient jamais dû tomber sous ses coups. » 'Discours sur l'histoire', etc., par le C. d'Albon. Ricci mourut dans sa prison le 24 novembre 1775. Il signa peu de temps avant sa mort une espèce de *Mémoire* qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestait, 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression, et qu'il le déclarait en qualité de supérieur bien informé de ce qui se

passe dans son corps ; 2° qu'en son particulier, il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avaient suivi l'extinction de son ordre ; 3° enfin, qu'il pardonnait sincèrement à tous ceux qui l'avaient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères, et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. Un grand évêque, le plus éloquent prédicateur qu'eût alors la France, en prêchant peu de temps après la suppression de cet ordre devant une des plus illustres assemblées du monde, n'a pas fait difficulté de s'exprimer en ces termes : « Si une société fameuse par le crédit et la confiance dont elle avait joui si long-temps auprès des pontifes et des rois, et par les services qu'elle avait rendus à la religion et aux lettres (car quelle considération pourrait empêcher les âmes sensibles de rendre ce témoignage à des hommes malheureux ?) ; si cette société a été la victime, etc. » *Oraison funèbre de Louis XV*, par M. de Beauvais, évêque de Senez. M. de Caraccioli, auteur souverainement fécond en brochures de tous les genres, a donné la *Vie* du P. Ricci, froide et incohérente compilation de gazettes.

* RICCI (Scipion DE), évêque de Pistoie et Prato, siéges unis, naquit à Florence en 1741, et était neveu du précédent. Fauteur des réformes introduites dans les états autrichiens par l'empereur Joseph II, et par suite dans le grand-duché de Toscane, il fut long-temps en opposition avec le saint-siége, qui, autant que les circonstances le permettaient, repoussait ses innovations. Ricci fut fait évêque de Pistoie en 1780. Il devint le conseil de Léopold II, grand-duc de Toscane et frère de l'empereur. On vit dès-lors le gouvernement se mêler des affaires ecclésiastiques, vouloir régler le culte et les cérémonies, et s'emparer de l'enseignement spirituel. On faisait composer des catéchismes sans consulter les évêques ; on établissait dans les écoles de théologie des professeurs imbus des doctrines qu'on voulait accréditer. Chaque année c'étaient de nouvelles entreprises. Le 18 septembre 1786, conformément aux désirs du grand-duc, Ricci ouvrit à Pistoie un synode pour procéder régulièrement aux réformes qu'on voulait faire. Il s'en fallait bien qu'elles fussent du goût de la majorité de son clergé ; mais la nouvelle théologie avait pénétré dans l'université de Pavie. On fit venir de cette ville Tamburini, qui avait été privé de sa chaire par le cardinal Molino, évêque de Pavie, pour une dissertation où il établissait la doctrine janséniste sur la grâce. Ricci le fit promoteur de son synode, quoiqu'il n'eût pas même le droit d'y assister. Il y joua le principal rôle, aidé d'ecclésiastiques pensant comme lui, qu'on avait eu soin de lui adjoindre. On y adopta toute la doctrine des 'appelants' français. On y consacra le système de Baïus et de Quesnel sur les deux amours, sur l'efficacité et la toute-puissance de la grâce, sur l'inefficacité et l'inutilité de la crainte ; en un mot, sur des dogmes que l'Eglise repousse depuis le commencement de ces disputes. L'année suivante, une seconde assemblée se tint à Florence le 23 avril par ordre du grand-duc ; elle était composée de tous les évêques de Toscane. Elle

fut loin de se terminer au gré de Ricci, comme la première. Non seulement il y trouva de l'opposition de la part de la majorité des évêques, mais encore il fut obligé de la dissoudre le 5 juin, après dix-neuf sessions. Pendant sa durée, une sédition s'était élevée contre lui dans le diocèse de Prato. On avait renversé et brûlé son trône épiscopal et ses armoiries, après avoir enlevé de son palais et de son séminaire les livres et les papiers qui s'y trouvaient. On fut obligé d'envoyer des troupes à Prato pour y rétablir l'ordre. Néanmoins, malgré ces échecs, Ricci, soutenu par le grand-duc, n'abandonna pas ses plans. A son instigation, de nouveaux édits en leur faveur, et calqués sur ceux de Vienne, se succédaient. Un événement auquel on ne s'attendait pas vint mettre fin à ces funestes innovations. La mort de l'empereur Joseph II en 1790 fit passer Léopold sur le trône impérial. Il paraît que la conduite de ce prince dans ce qui s'était passé tenait moins à ses propres opinions qu'au désir de ne point contrarier les projets de son frère. Après son départ de Toscane, tout, sous le rapport religieux, y rentra dans l'ordre. Une nouvelle émeute, qui eut lieu à Pistoie, contre Ricci, l'obligea de fuir, et enfin il donna sa démission. Pie VI, en 1794, condamna par la bulle *Auctorem fidei* la doctrine établie dans le concile de Pistoie. Cette condamnation ne suffit pas pour ouvrir les yeux à Ricci. Ce ne fut qu'en 1805 qu'il revint sur ses pas. Pie VII passait par Florence en revenant de France. L'heure du repentir était arrivée. L'ancien évêque de Pistoie vit le S. P., et lui remit une déclaration portant qu'il recevait les "constitutions apostoliques" contre Baïus, Jansénius et Quesnel, et notamment la bulle *Auctorem fidei*, qui condamnait son synode. Cet évêque mourut le 27 janvier 1810. On n'a de lui que quelques *Instructions pastorales*, tendantes à appuyer ses prétendues réformes. On lit dans le "Dictionnaire universel" de Prudhomme que Ricci ne se rétracta point, et on en fait pour lui un sujet d'éloges. Son retour à de meilleurs sentiments est un fait positif, et nous croyons le louer mieux en affirmant sa rétractation et sa soumission aux lois de l'Église.

RICCIOLI (Jean-Baptiste), jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connaissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : | *Geographiæ et hydrographiæ libri* XII, Bologne, 1661, et Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes qui, dans le temps où écrivait l'auteur, étaient inévitables; | *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-fol. : livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles et savantes; | *Almagestum novum*, *astronomiam veterem novamque complectens*, *tribus tomis distinctum*, Bologne, 1651, in-fol., fruit d'une vaste érudition, d'une étude profonde de l'astronomie, et un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science : ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siècle ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes

et des erreurs; mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli et la considération qu'avaient pour lui les savants, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donne aux taches de la lune; et rejeter celles qu'Helvétius a imaginées. Le P. Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chute des corps de concert avec le P. Grimaldi, son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671.

RICCOBONI (Antoine), Riccobonus, naquit à Rovigo en 1541. Les célèbres Paul Manuce, Sigonius et Muret furent ses maîtres dans l'étude des humanités. Il professa lui-même les belles-lettres à l'université de Padoue, pendant trente années, et avec beaucoup d'honneur. Il y mourut en 1599. Il a laissé : | *Commentaires historiques*, avec des fragments des anciens historiens ; | *Commentaires* sur les Oraisons et sur quelques autres ouvrages de Cicéron ; | *Rhétorique*, 1595, in-8° ; | des *Commentaires* sur la Poétique et la Morale d'Aristote, in-4° ; | *Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4°, etc.

RICCOBONI (Louis), né à Modène, en 1677, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. [Il effectua une réforme dramatique sur les théâtres de son pays, en excluant les farces obscènes et en y donnant des pièces régulières, et notamment les traductions de Molière.] Après avoir joué en Italie, il vint en France, où l'appelait le duc d'Orléans, alors régent (en 1716), et où il se distingua comme auteur et comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre Italien de Paris, (l'hôtel de Bourgogne), qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étaient point celles de la profession qu'il avait embrassée, et son caractère était aimable. On a de lui : | le *Recueil de comédies* qu'il avait composées pour le théâtre Italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le temps. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la déclamation*, in-8°, et de son *Discours sur la réformation du théâtre*, 1743, in-12 ; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, et peut-être ne l'était-il pas encore assez. Nous avons aussi de lui, | de bonnes *Observations sur la comédie, et sur le génie de Molière*, 1736, in-12 ; | des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, 1738, in-8° ; | et *l'Histoire du théâtre Italien*, publiée en 1730 et 1731, en 2 vol. in 8°.

* RICCOBONI (Marie Laboras de Mézière), dame littérateur, née à Paris en 1714, était femme d'Antoine-François Riccoboni, acteur italien au théâtre de ce nom, à Paris, et auteur de plusieurs comédies et de l'ouvrage intitulé : *Art du théâtre*. Madame Riccoboni, actrice elle-même, se retira de la scène en 1771. Elle était déjà connue par plusieurs romans, écrits d'un bon style, et où règnent la décence et le bon goût. La révolution la priva du peu de fortune qu'elle avait amassée, et elle mourut à Paris presque dans l'indi-

gence, le 6 décembre 1792, à l'âge de 78 ans. Elle a laissé les ouvrages suivants : | *Histoire du marquis de Crécy*, 1756, in-12. Cette histoire eut un succès prodigieux, et elle le méritait. Des caractères vrais, nobles, beaucoup d'intérêt, une marche suivie et dégagée d'accidents extraordinaires, des réflexions sages et fines, de la délicatesse dans les sentiments, de la grâce et de la pureté dans le style, point d'images déshonnêtes, ni de peintures trop libres, une connaissance profonde du cœur humain, voilà les qualités qui firent réussir cet ouvrage. On reprocha cependant à l'auteur, après y avoir peint la marquise de Crécy aussi intéressante et vertueuse, de la porter à se donner la mort. Ce trait de désespoir détruit en partie cette morale douce et persuasive répandue dans tout l'ouvrage (1). | *Lettres de Fanny Buttler*, 1757, in-12; | *Lettre de milady Catesby*; | *Amélie*, traduite de l'anglais de Fielding; | *Miss Jenny*, 1764, 4 vol. in-12; | *Lettres de la comtesse de Sancerre*, 1767, 2 vol.; | *Ernestine*, c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur; | *Lettres de milord Rivers*, 1777, 2 vol. in-12; | *Recueil de pièces et d'histoires*, 1783, 2 vol. in-12. Les œuvres de madame Riccoboni ont été imprimées à Neuchâtel, en 10 vol. in-12; à Paris, en 9 vol., et en 14 vol., après la mort de l'auteur avec une 'Notice' sur sa vie et ses écrits. Malgré les éloges qu'on donne à madame Riccoboni, on pourrait parfois lui reprocher des exclamations et des épithètes trop répétées, et quelque affectation dans le style, défaut quelle partageait avec madame de Gomez et autres romancières de son temps. Elle passait pour avoir l'esprit très-cultivé, et ses ouvrages ne démentent pas cette opinion. Malgré l'état de comédienne qu'elle exerça près de 20 ans, ses mœurs ne blessèrent jamais les convenances.

(1) Labarpe porte à peu près le même jugement sur madame Riccoboni.

* RICH (James-Claudius), résident d'Angleterre à Bagdad, réunit une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monuments babyloniens qu'il avait recueillis lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. Il publia ses *Recherches* dans le tome 3 du *Recueil des mines de l'Orient*, publié à Vienne en 1813, in-fol., et il en publia une traduction française sous ce titre : *Voyage aux ruines de Babylone par M. J.-C. Rich, résident à Bagdad, orné de 4 gravures, traduit et enrichi d'observations, avec des notes explicatives, suivies d'une Dissertation sur la situation du Pallacopas, par J. Raimond, ancien consul à Bassora*, 1818, in-8°. On trouve dans le même tome 3 du 'Recueil des mines' et dans le tome 4 un *Catalogue latin des manuscrits arabes, persans et turcs*, recueillis dans l'Orient par Rich, et dans le tome 4, même recueil, une traduction anglaise de l'*Histoire*, ou plutôt de la *Légende des sept dormants*, écrite en arabe. 'Le Journal des Savants', de mai 1821 et d'avril 1822, renferme encore des ex-

traits intéressants de deux *Lettres* de ce résident anglais à M. Silvestre de Sacy. Rich, de 1807 à 1821, fit un grand nombre de voyages, et poussa ses recherches jusque dans les cantons les plus reculés du Kurdistan. Il était âgé seulement de 35 ans, lorsqu'il mourut, en 1821, à Schiraz, du choléra-morbus.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé 'Cœur-de-Lion', monta sur le trône après la mort de Henri II, son père, l'an 1189. Sa mère était Éléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France. Richard était devenu l'aîné par la mort de son frère Henri, dit 'le Jeune', en 1183. [Il s'était réuni à Henri pour faire la guerre à son père, qui en mourut de chagrin. Saladin venait de prendre Jérusalem : cette nouvelle avait enthousiasmé le courage du jeune Richard ; mais les guerres qu'il excitait contre l'autorité paternelle empêchaient le départ des croisés : le légat du pape l'excommunia. Il se repentit de ses excès, et ne pensa plus qu'au voyage de la Terre-Sainte.] Le désir de chasser les mahométans des belles provinces qu'ils avaient usurpées sur les chrétiens, et de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçait déjà l'Europe, animait alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la piété et la bonne politique, et se croisa avec Philippe-Auguste en 1190. [Le rendez-vous des armées était à Messine : Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir. Sa veuve était sœur de Richard, qui exigea la restitution de la dot auprès de Tancrède, successeur de Guillaume. La querelle des deux monarques occasiona des disputes sanglantes entre les croisés et les Messéniens. Richard s'empara de la ville, mais Philippe-Auguste se déclara médiateur, et fit conclure la paix entre les deux monarques. De ce moment cessa la bonne intelligence qui régnait entre Philippe et Richard.] Il s'empara de l'île de Chypre en 1191, et contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard, demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée : Richard eut la gloire de le désarmer et de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait une trève de trois ans avec Saladin, il s'en retourna, à la vérité avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa, déguisé, la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé au siége d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc le chargea de chaînes, et le livra au barbare et lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre. [Le pape, pressé par les prières de la reine Eléonore, menaça l'archiduc et Henri de les excommunier s'ils ne rendaient pas la liberté à Richard.

Ils furent inexorables. Cependant le prince, traduit devant une diète, et accusé du meurtre de Conrard, marquis de Tyr, prouva si bien son innocence, qu'il intéressa en sa faveur ses accusateurs. Conrard avait été assassiné par les émissaires du *Vieux de la montagne.*] L'empereur en rendant la liberté au roi d'Angleterre, exigea, dit-on, 250,000 marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume, l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que Jean son frère y avait formée : il la dissipa, et tourna ses armes contre Philippe-Auguste ; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit qu'il y avait un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin ; il alla l'attaquer, et il y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poète de ce temps a consigné cet événement dans un distique où, par un jeu de mot, il fait allusion aux vases sacrés enlevés et profanés par Richard :

Christe, tui calicis prædo fit præda Calucii :
Ære brevi rejicis qui tulit æra crucis.

Avant de mourir, il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il fit pendre tous les soldats qu'on avait faits prisonniers, à la réserve de celui qui avait tiré sur lui, qu'il destinait à un plus rigoureux supplice ; mais il changea tout d'un coup de sentiment, et, se voyant lui-même près de mourir, il renonça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avait fait pour l'avoir obligé de lui ôter la vie. « Vous avez, répondit-il bien fièrement, fait mourir mon père et mes deux frères ; et comme je me suis vengé de vous, vengez-vous aussi de moi. Je m'offre avec plaisir à tous les supplices que vous me préparez, content de voir que vous ne me survivrez pas long-temps. — Et moi, répondit le roi, je vous pardonne, et je veux que vous me surviviez pour être un exemple de ma clémence. » Ce prince avait un orgueil qui lui faisait regarder les rois ses égaux comme ses sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectait ni la religion ni la pauvreté ; sa lubricité ne connaissait ni bornes ni bienséances. Il fut brave mais féroce ; entreprenant, mais inquiet ; ferme, mais opiniâtre ; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvaient la lui disputer. Richard était comte de Poitou et duc de Normandie. Jean-Sans-Terre, son frère, lui succéda. Sedaine et Grétry sont les auteurs du fameux opéra intitulé : « Richard Cœur-de-Lion », où il est question du dévouement de Blondel, jadis attaché à Richard..... [Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la valeur de Richard, qui avait passé en proverbe en Orient. Quand les enfants pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix-là, voici le roi Richard !* A Jaffa, avec 400 arbalétriers et dix chevaux, il attaqua et mit en fuite 15,000 cavaliers musulmans. Il revint tout couvert de flèches, *semblable*, dit un historien oculaire, *à une pelote remplie d'aiguilles.*]

RICHARD II, roi d'Angle-

terre, fils d'Edouard, prince de Galles, dit 'le Prince Noir', naquit à Bordeaux en 1366, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il était encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages, pour porter la guerre contre les Français et contre les Ecossais. Il les fit aux uns et aux autres avec assez de bonheur; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean, duc de Lancastre, Edouard, duc d'Yorck, et Thomas, duc de Glocester, tous trois frères de son père, étaient très-mécontents de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exile perpétuel. Quelque temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui était dans ses intérêts, arrêta, en 1399, le roi à Flint, dans la principauté de Galles; et le remit entre les mains de Henri, depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa propre main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire. Le parlement d'Angleterre, ordonna que, si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès-lors Richard II serait mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats allèrent l'assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avait été transféré de la Tour de Londres. Il défendit mieux sa vie qu'il n'avait défendu son trône; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, et il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups, en 1400, à 33 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien ni les qualités d'un honnête homme, ni les talents d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. C'est sous son règne que Wiclef commença à dogmatiser. [Richard avait toujours vécu comme en tutelle, sous les divers partis qu'excitaient les grands du royaume. Il s'en dédommagea par une munificence sans bornes, qui ne lui captivait pas l'amour de ses sujets. Il employait trois cents hommes dans les cuisines, et la reine ne comptait pas moins de femmes pour la servir. Aussi quand il voulut emprunter 1000 livres à la ville de Londres, il en reçut un refus tout net. La restitution de Calais et de Cherbourg aux Français avait excité un mécontentement général, et il ne trouva plus de prêteurs. Jusqu'alors les gros bourgeois eux-mêmes s'étaient vus contraints de prêter au roi de l'argent qu'ils ne recouvrèrent jamais.]

RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Glocester et frère d'Edouard IV, était né en 1452; il se fit proclamer roi

en 1483, après avoir fait mourir Edouard V et Richard duc d'Yorck, ses neveux, héritiers légitimes du trône. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maitres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avait été adultère; que ni Edouard IV, ni ses autres frères n'étaient légitimes; que le seul qui le fût était Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenait, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la 'Rose rouge', parut après lui, et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle : mais le lord Stanlay, un de ses généraux, qui voyait depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard, voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Cette journée mit fin aux désolations dont la Rose rouge et la Rose blanche avaient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'Yorck. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'Yorck, ou Plantagenet.

RICHARD Ier, surnommé 'Sans peur', petit-fils de Rollon, premier duc de Normandie, succéda l'an 943 à son père Guillaume Longue-épée, à l'âge de dix ans. Echappé par l'heureuse adresse d'Osmond, son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenait à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemarck, et Hugues-le-Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes françaises, et firent Louis IV prisonnier. Othon Ier, roi de Germanie, et Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès : ils furent défaits, le pays chartrain fut pillé, sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frère. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avait fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit 'le Bon', fils et successeur de Richard Ier, duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple, qui se plaignit des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissants :

Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, qui refusait de lui rendre hommage; le roi d'Angleterre, qui, étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son île; enfin Eudes, comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puissance: celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemarck, avaient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, théologien écossais, vint étudier à Paris, où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il fut prieur de ce monastère en 1164, et y mourut en 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumières. Son tombeau, qui était dans le cloître, portait cette courte inscription: *Hic quiescit B. Richardus a sancto Victore, doctor celeberrimus*; mais on lisait à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse et sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Trèves, nommé Oehms, a osé se servir d'un de ses passages pour établir le paradoxe sacrilége, que dans le XIIe siècle l'Eglise avait commencé à varier sur le dogme de la Trinité, et à donner dans l'hérésie de Sabellius; mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum coloniensium*, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine et dans le langage que Richard de Saint-Victor. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, et ses ouvrages ascétiques sont pleins des règles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications.

RICHARD D'ARMAGH ou RADULPHE, nommé dans sa patrie *Fitz Ralph*, né à Dundalke en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes grâces d'Edouard III, qui le fit successivement doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armagh l'an 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendiants qui l'accusèrent d'hérésies. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été mandé. Il avait la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Ecriture sainte et des pères. Ses principaux ouvrages sont: | *Sermons*; | un écrit intitulé: *Defensio curatorum adversus mendicantes*, Paris, 1496, in-8°. Il avait déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio mendicantium*; | un autre *De audientia confessionum*; | un *Traité* curieux, in-8°, Paris, 1512, *contre les erreurs des Arméniens*. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même: il incline quelquefois vers celles que Wiclef soutenait en ce temps.

* RICHARD DE CIRENCESTER,

historien anglais, bénédictin dans le monastère de Saint-Pierre à Westminster, où il mourut en 1401, est auteur d'un ouvrage sur l'état ancien de la Grande-Bretagne, qui fut long-temps oublié, mais que Charles-Jul. Bertram, professeur de langue anglaise à l'académie de marine de Copenhague, publia dans cette ville en 1757, en y joignant ce qui nous reste de Gildas et de Nennius, sous ce titre : *Britannicarum gentium hist. antiq. scriptores tres, Ricardus Corinensis, Gildas Badonicus, Nennius Banchorensis*, etc. On en a donné une seconde édition en 1809, où le texte est accompagné d'une traduction anglaise. On cite aussi de Richard de Cirencester : *Historia ab Hengistâ ad ann.* 1348.

RICHARD (Martin), peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Van-Dyck faisait en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut avoir son portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connaître, et obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frère David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

* RICHARD (Claude), savant jésuite, né à Ornans, dans le comté de Bourgogne, en 1589, mort en 1664, fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, professeur de mathématiques au collége qui venait d'être fondé à Madrid, et occupa cette chaire pendant 40 ans, avec autant de zèle que de succès. On lui doit : | une *Edition* des *OEuvres d'Archimède*, avec des *notes*, Paris, 1626, in-fol., ou 1646; | *Commentarius in omnes libros Euclidis*, Anvers, 1645, in-4°; | *Commentarius in Apollonii Pergæi Conicorum libros IV*, ibid., 1655, in-fol., figures. L'auteur dédia cet ouvrage à Raimond de Moncade, par une *épître* qui contient l'histoire de cette illustre maison. On a encore du P. Richard : | *Ordo novus et reliquis facilior, Tabularum sinuum et tangentium*, dont on ne connaît ni la date, ni le format. Il fut aussi l'inventeur d'une montre magnétique au moyen de laquelle on connaissait l'heure qu'il était dans toutes les parties de la terre. (*V.* l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, par Grapin, p. 281.)

RICHARD (Jean), bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 65 ans. Il avait permuté sa cure pour le prieuré d'Avoie, près Chevreuse. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le temps, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs : | *l'Agneau pascal, ou Explication des cérémonies que les Juifs observent dans la manducation de l'agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'agneau divin dans l'eucharistie*, in-8°, 1686; | *Pratiques de piété pour honorer le*

sus-Christ dans l'eucharistie, 1682, 1683; | *Sentiments d'Erasme conformes à ceux de l'Eglise catholique sur tous les points controversés*. Apologie un peu trop générale, et qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'histoire et les écrits d'Erasme nous en apprennent (*voyez* son article). | *Aphorismes de controverse*, etc.

RICHARD (Jean), né à Verdun en 1639, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut moins pour en exercer les fonctions que pour avoir un titre. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très-rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui : | des *Discours moraux*, en 5 vol. in-12, "en forme de sermons", qui furent bientôt suivis de cinq autres "en forme de prônes", et de deux autres sur les "mystères" de Notre-Seigneur et sur les "fêtes" de la Vierge : ils sont solidement écrits, mais ils manquent de chaleur et de nerf; | *Eloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12; | *Dictionnaire moral*, ou *la Science universelle de la chaire*, en 6 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différents sujets. | Il est l'éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARD (René), historiographe de France, fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle. Il obtint un canonicat de Saint-Opportune à Paris, et mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avait eu le titre d'historiographe de France. L'abbé Richard était un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : | *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avait ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connaissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avait promis de comparer aussi les deux derniers confesseurs de Louis XIV, La Chaise et Le Tellier; les deux archevêques de Paris, Harlai et Noailles, et quelques-uns des ministres de Louis XIV; mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour; | *Maximes chrétiennes* et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr; | *Vie de Jean-Antoine Le Vacher, prêtre, instituteur des sœurs de l'union chrétienne*, in-12; | *Histoire de la vie du P. Joseph du Tremblay, capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le P. Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de temps après, il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé : *Le véritable P. Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdotique du car-*

dinal de Richelieu, Saint-Jean de Maurienne (Rouen), 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour mieux se déguiser, il fit une critique de cette histoire, sous le titre de *Réponse au livre intitulé Le véritable P. Joseph*, in-12, avec le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconstant, tortueux et faux, qui recherchait moins le vrai que la très-vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs. | *Dissertation sur l'indult*, in-8°; | *Traité des pensions royales*, in-12.

* RICHARD (Le P. Charles-Louis), savant religieux dominicain, naquit à Blainville-sur-Eau en Lorraine, en avril 1711, d'une famille noble. Etant entré dans l'ordre de Saint-Dominique à l'âge de 16 ans, il fit profession dans le couvent de cet ordre à Nanci, et se rendit quelque temps après à Paris dans celui que ces Pères avaient rue Saint-Dominique. Il passa de là à celui de la rue Saint-Jacques, y fit ses cours de théologie, et après sa licence fut admis au doctorat. Ecrivain laborieux et homme instruit, il consacra son temps et sa plume à la défense des principes religieux, des saines doctrines, et à la composition d'ouvrages utiles. Quelques écrits, dans lesquels il attaquait un arrêt du parlement de Paris, intervenu au sujet du mariage d'un juif converti, lui ayant fait appréhender que cette cour ne lui suscitât de fâcheuses affaires, il prit le parti de se retirer à Lille en Flandre. Il y resta jusqu'à la révolution. Alors il passa dans les Pays-Bas. Il était à Mons en 1794, quand les troupes françaises s'emparèrent de cette ville. Hors d'état de fuir, à cause de son grand âge, il s'y tint caché; mais il fut découvert et traduit devant une commission militaire, qui, sans égards pour ses vieux ans, le condamna à être fusillé. Le motif de cette condamnation, énoncé dans le jugement, était un écrit qu'il avait publié à Mons sous ce titre: *Parallèles des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur Roi*. Le jugement fut exécuté le 16 août 1794. Le P. Richard avait 84 ans (1). Il alla à la mort avec courage, et même avec allégresse, appuyé sur le bras du P. Sylvestre Tahon, récollet, son confesseur, et récitant des prières. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, dont les titres suivent: | *Dissertation sur la possession des corps, et l'infectation des maisons, par les démons*, 1746, in-8°; | *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastique*, 1760, 5 vol. in-fol., avec un volume de supplément, par les PP. Richard et Guiraud, dominicains du faubourg Saint-Germain: "La France Littéraire", tome 1, page 383, attribue ce dictionnaire à Jean Richard, aussi dominicain et docteur de Sorbonne; mais il paraît constant qu'il est du P. Charles-Louis; | *Examen du libelle intitulé: Histoire de l'établissement des moines*

(1) D'après le *Dictionnaire des Anonymes*, tome 1, page 571, n. 8345, ce serait un ouvrage intitulé: *des Droits de la maison d'Autriche sur la Belgique*, par le P. Richard, Mons, Monjot, 1794, in-8°, qui y aurait servi de prétexte à la mort de ce religieux, fusillé, suivant ce même dictionnaire, le 14 août au lieu du 16, date des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIIIe *siècle*. On a sous les yeux ce jugement. Il fut rendu le 18 thermidor (15 août), et exécuté le lendemain 16. Le motif de la condamnation y énoncé est le livre intitulé: *Parallèle des Juifs*, etc., duquel plusieurs passages y sont rapportés.

mendiants, 1767, in-12; | *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée : Du droit des souverains sur les biens-fonds du clergé et des moines*, Paris, 1770, in-8°; | *Dissertation sur les vœux*, 1771, in-12; | *Lettre d'un docteur de Sorbonne à l'auteur de l'Essai historique et critique sur les priviléges et les exemptions des réguliers*, 1771, in-12; | *Analyse des conciles généraux et particuliers*, 1772 et 1777, 3 vol. in-4°; | *La nature en contraste avec la religion et la raison, ou l'ouvrage qui a pour titre : De la nature, condamné au tribunal de la foi et du bon sens*, 1773, in-8°; | *Observations modernes sur les Pensées de d'Alembert*, 1774, in-8°; | *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, 1775; in-8°; | *L'accord des lois divines, ecclésiastiques et civiles, relativement à l'état du clergé*, 1775, in-8°; | *Réponse à la lettre écrite par un théologien* (par Condorcet) *à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, 1775; in-12; | *Les Protestants déboutés de leurs prétentions*, 1776, in-12; | *Les Cent questions d'un paroissien au curé de****, 1776, in-12, contre l'écrit de Guidi, intitulé: 'Dialogue entre un évêque et un curé, au sujet des mariages des protestants' (*Voyez* Guidi); | *Réponse à la diatribe de Voltaire contre le clergé de France*, 1776, in-8°; | *Le Préservatif nécessaire à toutes les personnes qui ont lu les lettres faussement attribuées au pape Clément XIV*, 1777, in-8°; | *Annales de la charité ou de la bienfaisance chrétienne*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; | *Réfutation de l'Alambic moral*; | *Voltaire de retour des ombres, et sur le point d'y retourner pour n'en plus revenir, à tous ceux qu'il a trompés*, Bruxelles et Paris, 1776, in-12, attribués au P. Richard, dans le 'Dictionnaire des anonymes' n° 11036, et mis comme douteux dans la table du même 'Dictionnaire', tome 4, page 332; | 4 volumes de *Sermons*, in-12; | beaucoup d'autres *Opuscules* et plusieurs brochures anonymes imprimées à Mons et à Lille, toutes relatives au serment exigé des prêtres, et à la révolution, mais qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver ailleurs que dans le cabinet de quelques curieux, les imprimeurs les ayant brûlées, dans la crainte d'être compromis. (*Voyez* 'Dictionnaire des anonymes', ibid.) Les écrits du P. Richard sont jugés un peu sévèrement dans le 'Nouveau Dictionnaire historique' (de Prudhomme); on lui reproche d'écrire mal, sans chaleur, sans coloris. A ce jugement nous en opposerons un autre, dont il résulte que cet estimable religieux n'était cependant pas si dépourvu des qualités qui constituent le bon écrivain. Il s'agit de l'*Analyse des conciles généraux* : « La netteté, l'ordre, la précision, ne sont pas, dit un critique, les seules qualités qui caractérisent cet ouvrage; on y trouve tout ce qui peut intéresser le lecteur curieux et le savant : style, érudition, critique, intelligence profonde du droit ancien et moderne, etc., etc. (1) » Celui qui mérite cet éloge n'est pas, ce nous semble, un écrivain si médiocre. Ce qu'on ne conteste point, c'est que le P. Richard avait toutes les vertus de son état, et ce mérite en vaut

(1) *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, t. 3, p. 237.

bien un autre. On trouve dans les Martyrs de la Foi un article long et intéressant sur le P. Richard. Nous avons seulement remarqué que la liste des ouvrages diffère de celle que nous donnons.

* RICHARD (L'abbé), mort vers 1800, publia : | des *Réflexions critiques* sur le livre intitulé : '*Les mœurs*' de Toussaint, 1748, in-12 ; | *Tableau historique, topographique et physique de la Bourgogne*, 1753-1760, 8 vol. in-24 ; | *Description historique et critique de l'Italie*, Paris, 1766-1770, 6 vol. in-12 ; | *Théorie des songes*, 1766, in-12 ; | *Histoire naturelle de l'air et des météores*, 1770, 10 vol. in-12 ; | *Histoire naturelle, civile et politique du Tunquin*, 1778, 2 vol. in-12.

* RICHARD (Jean-Pierre), jésuite et prédicateur, naquit à Belfort, en Alsace, le 7 février 1743. Après avoir étudié dans le collége de cette ville, il entra dans celui des jésuites, à Colmar, et prit l'habit de cette société en 1760. A cette époque, un orage terrible menaçait déjà d'anéantir cette compagnie célèbre ; mais il ne détourna pas la vocation sincère du jeune Richard. Lors de la suppression définitive de l'ordre, il fut envoyé en Lorraine, seul asile qui restât aux jésuites, sous la protection du roi Stanislas de Pologne. Quelque temps après, il se rendit à Liége, où le prince-évêque l'avait appelé pour lui confier l'éducation de ses neveux. A son retour en France, il se livra à la prédication ; mais il fut interrompu dans ce pieux exercice par nos troubles révolutionnaires. Quoiqu'il n'eût pas prêté le serment civique, il resta à Paris, et, en 1800, il reprit ses prédications. M. le cardinal de Belloy le nomma, en 1805, chanoine de la métropole. En 1818, il fut chargé de la station du carême aux Tuileries ; il devait même remplir, deux ans après, celle de l'*avent* ; mais, succombant à une violente maladie, il mourut le 29 septembre 1820, âgé de soixante-dix-sept ans. Il a laissé un *Recueil de Sermons*, contenant vingt-neuf discours pour les dimanches de l'avent, du carême, et pour les principales fêtes de l'année ; ils se font remarquer par l'ordonnance, l'esprit, la diction, la couleur générale, et la profonde connaissance de l'auteur dans les matières ecclésiastiques.

* RICHARD (Louis-Claude-Marie), savant botaniste, né à Versailles en 1754, était fils du jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit, et neveu du directeur des jardins de Trianon, où se trouvaient alors réunies les productions les plus belles et les plus rares des deux hémisphères. Ce fut là que le jeune Richard, dont les dispositions avaient été cultivées de très-bonne heure, prit le goût de la botanique. Pressé par sa famille de choisir l'état ecclésiastique, où l'archevêque de Paris lui promettait sa protection, il résista à toutes les instances, et s'échappa même, dit-on, de la maison de son père pour venir à Paris se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut soumis dans les premiers temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent, pour ainsi dire, qu'augmenter en lui l'ardeur du travail : possédant déjà à un haut degré le talent du dessin, il se

mit à donner des leçons, qui lui procurèrent de l'aisance. En 1781, l'académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Richard s'embarqua pour Cayenne, y fit un séjour de quelques mois; parcourut ensuite une grande partie de la Guiane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, Saint-Thomas et la plupart des îles situées à l'entrée du Golfe du Mexique, et amassa ainsi les plus riches collections en tous genres. Mais huit ans passés dans ses courses à la fois instructives et périlleuses épuisèrent sa santé et ses ressources pécuniaires : en vain il écrivit en France pour obtenir le remboursement de ses frais, toutes ses demandes restèrent sans réponse : on était alors en 1789; et lorsqu'il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services, il n'y trouva que des maux à déplorer, et fut long-temps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Enfin un autre ordre de choses vint améliorer sa position : nommé à la chaire de botanique et quelques années plus tard membre de la première classe de l'institut, dans la section de zoologie et d'anatomie comparée, il s'acquit bientôt une grande réputation dans l'enseignement, et publia plusieurs *Mémoires* qui ont contribué aux progrès de la botanique. L'influence qu'il a exercée dans cette science se fera sentir surtout par les travaux de ceux qui se sont pénétrés de ses principes et qui marchent sur ses traces. Richard mourut en 1821, honoré de l'estime des savants les plus distingués de l'Europe. Il était membre correspondant de la société royale de Londres et chevalier de la Légion-d'Honneur. Outre les écrits qu'il a publiés dans les 'Mémoires' de l'institut, dans les 'Annales du Muséum' et dans divers autres recueils scientifiques, on a de lui : | *Dictionnaire élémentaire de botanique*, Amsterdam, 1800, in-8°, édition presque entièrement refondue, du travail de Bulliard; | *Démonstration botanique*, ou *Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-8°. Cet ouvrage, très-remarquable par son extrême concision et les idées exactes qu'il renferme, a été traduit dans plusieurs langues.

* RICHARD (Gabriel), missionnaire français, né à Saintes le 15 octobre 1764, mort au Détroit le 13 septembre 1832, descendait de la famille de Bossuet par sa mère. Du séminaire d'Angers, il vint à la Solitude à Issy, pour entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1791, il fut envoyé l'année suivante aux États-Unis par l'abbé Emery. On le destinait à professer les mathématiques au collége naissant de Baltimore; mais, au bout de trois mois, M. Carrol, évêque, qui avait sous sa juridiction tous les catholiques des Etats-Unis, l'envoya à Kaskaskias, territoire des Illinois, où il y avait une colonie d'anciens Canadiens français. Richard y resta depuis le 14 décembre 1792 jusqu'au 22 mars 1798, qu'il partit avec MM. Levadoux et Dilhet pour le Détroit, la ville la plus importante du Machigan. En dernier lieu il était grand-vicaire de l'évêque de l'Ohio pour ce pays. La ville du Détroit ayant essuyé, le

1er juin 1805, un incendie qui consuma l'église, bâtie, en 1750, par les soins du Père Roque, récollet, Richard parvint à en construire une nouvelle en pierre qui a 116 pieds de long sur 60 de large. En 1819 il se procura une presse et des caractères, et commença un recueil périodique, en français, sous le titre d'*Essais du Machigan*; mais l'éloignement des catholiques et l'irrégularité du service des postes empêchèrent le succès de cette publication. La presse de Richard fut long-temps la seule dans le Machigan, et elle servit sous sa direction pour divers objets. Dans la guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre, en 1812, les Anglais firent Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le Haut-Canada, où il parvint à sauver quelques prisonniers qui étaient tombés entre les mains des Indiens, et qui allaient périr dans les tourments. A son retour au Détroit, on manquait de blé; Richard trouva moyen de s'en procurer, qu'il distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1817 il entreprit de bâtir une chapelle en pierre au Détroit; c'est la chapelle Sainte-Anne, que le défaut de fonds empêcha de continuer sur le plan primitif. En 1823, Richard fut élu député au congrès; c'est le premier ecclésiastique qui ait eu cet honneur. Ses fonctions lui donnaient un traitement et lui fournissaient les moyens d'achever les églises du Détroit. Le choléra ayant éclaté en 1832 dans cette ville, Richard fut victime de son zèle. On a des *Lettres* de lui dans le tome 5 des « Annales de la propagation de la foi. »

RICHARDOT (François), naquit, en 1507, en Franche-Comté, et se fit religieux augustin dans le couvent de Champlitte. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon et à Paris, et succéda au cardinal de Granvelfe dans l'évêché d'Arras, en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des protestants, parut avec éclat au concile de Trente, et eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui avaient illustré sa vie. On a de lui : | des *Ordonnances synodales*, Anvers, 1588; | un *Traité de controverse*; | des *Sermons* en français, traduits en latin par François Schott, avocat de Saint-Omer, 1608, in-4°; | *Institution des pasteurs*, Arras, 1562, et d'autres ouvrages. — Jean RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil privé de Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes; et surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisait un cas tout particulier, et l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontents demandaient à traiter avec lui, il les renvoyait au président Richardot. Cet habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON (Jean), théologien anglican, natif de Chester, devint évêque d'Armagh, en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies* sur l'*Ancien Testament*, in-fol., en anglais, qui pèchent souvent contre leur titre.

RICHARDSON (Samuel), né près de Derby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça long-temps la profession d'imprimeur, et composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : | *Paméla*, ou *la Vertu récompensée*, traduit en français, en 4 vol. in-12. Ce roman, qui eut cinq éditions dans la même année, est le premier fondement de la réputation de Richardson ; il semble présenter des encouragements à la vertu, lui présente réellement des écueils, et des illusions. | *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, traduites en français par l'abbé Prévôt, en 13 parties in-12, pleines de cette morale factice qui, par des couleurs empruntées, exalte l'imagination, et affecte dangereusement le cœur. | *Histoire de sir Charles Grandisson*, traduite encore en français par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fonds tout différent, mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on allonge le récit des peines, des soins, des mouvements qui agitent les personnages d'un roman ; cependant si une *saine morale* est considérée pour quelque chose, on la trouve répandue dans tout ce roman.

* RICHAUD (Hyacinthe), ancien maire de Versailles, où il mourut en mai 1827, à 70 ans, doyen du conseil de préfecture de Seine-et-Oise, et membre de la société d'agriculture du même département, avait rempli, pendant et depuis la révolution diverses fonctions administratives. Maire de Versailles au 9 septembre 1792, journée si tristement célèbre dans les annales de la révolution par le massacre des prisonniers qu'on avait transférés d'Orléans dans cette ville, il se mêla à ces infortunés pour les couvrir de son écharpe, alors trop impuissante égide, et il ne dépendit pas de l'héroïsme de sa conduite qu'il n'y eût d'autres sang répandu que le sien. Pendant l'horrible boucherie de la geôle de Versailles, il ne put, en affrontant vingt fois la mort, dissiper le rassemblement des furieux que lorsqu'il ne leur restait plus à immoler que douze victimes, les seules qu'il leur put arracher.

* RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), naturaliste, naquit à Chamelet, près de Lyon, le 20 août 1762. Ses parents l'avaient destiné à la robe, il travailla quelque temps chez un procureur; mais, ses inclinations le portant à l'étude de la nature, après la mort de son père il s'y livra entièrement. Il passa à Montpellier, où il fut reçu docteur, en 1787. Il se rendit ensuite à Paris, et y demeura plusieurs années. Différents mémoires qu'il publia lui acquirent de la réputation. Vicq-d'Azir l'associa à ses travaux, et s'en servit pour rédiger « l'Encyclopédie méthodique ». Il composa aussi les *Tableaux* qui sont à la tête de « l'Anatomie comparée ». Le gouvernement le nomma naturaliste dans l'expédition infructueuse destinée à la recherche du malheureux La Peyrouse, et dans ce voyage il eut occasion d'enrichir l'histoire naturelle de découvertes précieuses. Mais les nouvelles de la révolution française ayant partagé les opinions parmi ceux qui étaient de ce voyage, interrompirent l'expédi-

tion. Le commandant fit partir pour Samarang Riche et les autres qui semblaient avoir embrassé les nouveaux principes. Les collections, les journaux, les cartes, restèrent entre les mains du même commandant : elles passèrent en Angleterre, d'où on n'a renvoyé en France que la partie qui concerne l'histoire naturelle. Riche, après quelque séjour dans l'île de France, revint dans sa patrie ; mais il y arriva dans un si mauvais état de santé, qu'étant allé prendre les eaux au Mont-d'Or, il y mourut peu de temps après, le 16 septembre 1797. Parmi les nombreux *Mémoires* qu'il a publiés, on cite ceux sur la *classification des êtres naturels par leurs parties intérieures* ; sur un *système naturel de larves* ; ceux *sur les animaux microscopiques* et *sur les coquillages pétrifiés des environs de Paris*.

RICHELET (César-Pierre), naquit, en 1631, à Cheminon en Champagne. La langue française fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie, en 1665. (*Voyez* HEDELIN.) Richelet habitait la capitale depuis 1660, et il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, et parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satire lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris, en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : | *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1680, in-4° (*voyez* FABRE) ; et la dernière est de Lyon, 1759, en 3 vol. in-fol. On lui doit à l'abbé Goujet, qui a donné en même temps un "Abrégé" de ce Dictionnaire, en 1 vol. in-8°, réimprimé avec des augmentations en 2 vol., par Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet ; mais on a réprouvé encore avec plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préfèrent la 1re, à cause des méchancetés qu'elle renferme. | *Dictionnaires des rimes*. Une bonne édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poète, est celle de M. Berthelin, en 1760, in-8°. L'éditeur l'a augmenté, et mis dans un nouvel ordre. | *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, avec des notes ; recueil très-médiocre : Bruzen de la Martinière en a donné une nouvelle édition en 1727, 2 vol. in-12 ; | *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garcias-Lasso de la Véga, traduite en français, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1751, in-8°, en 4 vol., avec figures.

* RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Septimanie-Duplessis, duc DE), duc et pair, ministre et président du conseil des ministres de Louis XVIII, chevalier des ordres du roi et de plusieurs ordres étrangers, membre de l'académie française et de l'académie royale, etc., naquit à Paris le 25 septembre 1767. Son père était le duc de Fronsac, fils du maréchal de Richelieu. Entré au collége du Plessis, fondé par le cardinal de Richelieu, grand-oncle de son aïeul, il y fit ses études avec succès. Dès sa première jeunesse il montra les

plus heureuses dispositions pour les langues vivantes, et se les rendit si familières, qu'on assure qu'il parlait purement et facilement à chaque ministre étranger, dans la langue de la nation à laquelle il appartenait. Pour terminer son éducation, on le fit voyager en Italie; mais auparavant il fut marié, à 18 ans, à une riche héritière de l'ancienne maison de Rochechouart. Après avoir visité sous le nom de comte de Chinon, Turin, Rome, Naples, Florence, et autres principales villes d'Italie, il revint en France, et remplit les fonctions de premier gentilhomme auprès de Louis XVI; c'était en 1789, au commencement de nos troubles politiques. Le 5 octobre, il fut un des premiers qui vinrent avertir la famille royale qu'une troupe de forcenés, hommes et femmes, se dirigeait sur Versailles. Peu de temps après, il obtint du roi la permission de quitter la France, et se rendit à Vienne, où l'empereur Joseph II lui fit un accueil honorable. Son père étant mort, il changea son titre de comte de Chinon pour celui de duc de Fronsac. Lié d'amitié avec le jeune prince de Ligne, il passa avec lui dans la Russie, alors en guerre avec les Turcs. Catherine II l'employa dans ses armées, où il servit sous les ordres du général Suwarow. Le duc de Fronsac se distingua au siége d'Ismaïl, prise sur les Turcs le 22 décembre 1790, et sa valeur lui mérita de la tzarine une épée à poignée d'or, le grade de général-major, l'ordre de Saint-Georges de 4e classe; et, quand il revint à St-Pétersbourg, il fut reçu à la cour avec distinction. Dans la même année, 1792, Catherine II envoya le duc de Richelieu auprès du prince de Condé, qui, par suite de sa malheureuse campagne, avait demandé à cette souveraine un asile dans ses états pour les Français exilés. On devait en former une colonie près de la mer d'Asof, mais ce projet ne put se réaliser. Le prince ayant repris les armes contre la république française, le duc de Richelieu se rendit en Angleterre, où se trouvait *Monsieur* (depuis Louis XVIII), et fut nommé un des six commandants des corps d'émigrés à la solde du gouvernement britannique. Il servit sous les ordres du prince de Condé, et se trouva au siége de Valenciennes. Cette campagne ne fut pas plus heureuse que la précédente, par le manque d'accord des troupes auxiliaires qui faisaient avorter les opérations les mieux conçues. Perdant tout espoir de succès, le duc de Richelieu retourna en Russie, où régnait Paul Ier. Il sut gagner la bienveillance du grand-duc Alexandre (depuis empereur), et il obtint le commandement d'un régiment de carabiniers: l'ayant conduit une fois au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre, ce fut pour l'empereur une raison ou un prétexte de lui ôter ce régiment, et de l'exiler de la capitale. On sait qu'à cette époque Paul Ier paraissait enthousiaste de Buonaparte. Le duc de Richelieu quitta la Russie, et n'y revint que lors de l'avénement au trône d'Alexandre Ier. L'amitié de ce monarque pour le duc de Richelieu ne s'était point ralentie: il aurait voulu le retenir dans ses états; mais l'amour de la patrie rappela le duc de Richelieu en France, où le calme s'était un peu rétabli après la paix de 1801. Il recueillit les

débris de sa première fortune; mais ce fut tout à l'avantage de ses créanciers; procédé qui fit connaître toute la loyauté du caractère du duc de Richelieu. On dit qu'il sollicita la radiation de son nom de la liste des émigrés, mais que Buonaparte y ayant mis la condition qu'il quittât le service de la Russie, le duc Richelieu ne voulut point y consentir. Il retourna dans ce pays, et y fut nommé, en 1803, gouverneur civil et militaire d'Odessa, capitale des provinces bornées par la mer Noire, possédées autrefois par les Turcs, et devenues désertes. C'était une colonie fondée par Catherine II, et dont elle avait confié la direction au prince Potemkin. On lui accorda, comme à ce favori, une autorité sans bornes, dont il n'abusa jamais..... « Lorsque le nouveau gouverneur prit possession d'Odessa (dit un écrivain), cette ville ne renfermait que quatre mille âmes, et en 1805 elle en comptait déjà plus de vingt mille. Le duc de Richelieu arrêta les déprédations, organisa une police, ordonna des travaux utiles, fit défricher des terres incultes, créa des administrations composées d'honnêtes citoyens, et attira les étrangers par l'appât du plaisir et des charmes de la société. Il substitua à des maisons tristes et malsaines des constructions élégantes et commodes; à une rade infréquentée, un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations, et d'où il sortit, dès 1804, pour douze millions de blé. La facilité avec laquelle le duc de Richelieu parlait toutes les langues lui était d'un grand secours dans l'administration de ces colonies, dont les habitants sont tirés de toutes les nations.... » Il a exercé un pouvoir absolu sur près de trois millions d'hommes, et cependant personne ne lui a jamais reproché un seul acte d'injustice. Deux cents villages furent peuplés par ses soins; Odessa fut embellie; ses rues étaient tirées au cordeau; en 1814 le nombre de ses habitants s'élevait à trente-cinq mille, et elle avait, entre autres établissements, un institut et un gymnase. Ce fut M. l'abbé Nicole qui l'organisa, sous l'inspection du duc de Richelieu. Le premier, à son retour en France (en 1815), fut nommé recteur de l'académie de Paris. Depuis long-temps, l'empereur Alexandre désirait visiter les provinces de la Nouvelle-Russie: ayant fait ce voyage en 1818, il fut saisi d'étonnement lorsqu'il vit la prospérité qui régnait partout dans ses états, et sur-le-champ il expédia un courrier au duc de Richelieu, pour lui remettre, comme une récompense de son administration paternelle, les décorations de l'ordre de Saint-André, accompagnées d'une lettre écrite par l'empereur lui-même, et dans laquelle on trouve le passage suivant : «En visitant ces pays confiés autrefois à vos soins, j'y ai trouvé à chaque pas, j'y ai admiré avec une satisfaction qui se reportait sans cesse vers vous, le fruit de vos travaux, de vos intentions droites et pures, constamment réalisées par une vigilance infatigable.» Le duc de Richelieu rentra en France en 1814, à l'époque de la restauration des Bourbons. Honorablement accueilli par Louis XVIII, il reprit auprès de ce monarque ses anciennes fonctions de premier gentilhomme de la cham-

bre, et fut nommé pair de France. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe (en mars 1815), le duc de Richelieu suivit Louis XVIII à Gand, et revint avec ce prince à Paris, après la seconde abdication de Buonaparte. Le roi remplit les vœux de la nation en confiant au duc de Richelieu le portefeuille des affaires étrangères, et en lui donnant la présidence de son conseil des ministres. Il fut investi de ces emplois dans les circonstances les plus critiques. Les souverains alliés paraissaient exiger de la France d'énormes sacrifices. « Le sort des armes (dit M. le cardinal de Beausset dans l'*Eloge historique* de M. de Richelieu) venait de mettre la France à la merci de 7 à 800 mille hommes (1) : c'était l'Europe entière qui venait les armes à la main, non pas discuter des calculs et des chiffres, mais commander impérieusement toutes les interprétations qu'il lui plairait de donner aux articles du traité de 1814. C'est dans cette grande circonstance que le duc de Richelieu, se servant, pour le salut de la France, de l'honorable ascendant que son caractère lui avait donné auprès des principaux cabinets de l'Europe, sut employer dans une juste mesure la plus noble fermeté et une grande habileté. Il existe une lettre de lui au principal ministre d'une grande puissance, dans laquelle il l'invite à ne pas porter au désespoir une grande nation qui venait sans doute d'éprouver de grands revers, mais qui sentait encore ses forces, et dont les ressentiments pouvaient devenir terribles. Il lui déclarait en même temps avec franchise, qu'il serait le premier à conseiller ce noble désespoir à son roi et à son pays, si l'on ne revenait pas à un système de modération aussi conforme à la saine politique qu'à la justice et à l'honneur. » Le duc de Richelieu ne montra pas moins de fermeté lors du procès du maréchal Ney (*voy.* ce nom); et dans le discours qu'il prononça le 13 octobre 1815, à la chambre des pairs, son cœur noble et loyal exprima toute son horreur pour une trahison qui avait compromis le salut de la France. Il déploya le même caractère quand il rendit compte à la chambre des députés du traité conclu, le 25 du même mois, avec les ministres des puissances alliées, et lorsque le 8 décembre il parla sur le projet de loi "d'amnistie", pour ceux qui avaient adhéré au retour de Buonaparte ou qui en étaient les complices. On remarqua cependant les phrases suivantes.... « Il n'était ni juste, ni politique, dit-il, de punir tous ceux qui ont pris part à cette grande rébellion. Il fallait se borner à désigner plusieurs de ceux qui s'y sont trouvés engagés, et une sorte de clameur publique a indiqué les individus dont les noms sont inscrits dans l'ordonnance, etc. » Quelques députés ayant proposé de confisquer les biens des bannis et des condamnés, le duc de Richelieu combattit avec force

(1) Il y a erreur dans ce calcul; les alliés formaient un total d'un million deux cent trente mille soldats.

SAVOIR :

250,000 Autrichiens.
250,000 Russes.
100,000 Prussiens.
200,000 Allemands.
80,000 Espagnols et Portugais.
60,000 Anglais.
30,000 Suédois.
30,000 Hollandais.
30,000 Napolitains.
10,000 Danois.

1,230,000 hommes.

cette proposition, et dit, entre autres choses : « Ce sont les confiscations qui rendent irréparables les maux des révolutions : en punissant les enfants, elles lèguent aux générations les haines et les vengeances; elles désolent la terre comme des conquérants, à la suite desquels elles marchent. » Il annonça le 23 mars 1816 le mariage du duc de Berri avec une princesse napolitaine; lut deux projets de loi relatifs à la dotation des membres de la famille royale, et à l'état civil de la maison du roi, et parla les jours suivants sur le budget. Lors de la réorganisation de l'institut, il fut élu membre de l'académie française, puis de celle des beaux-arts; et le 24 avril il présida les séances d'installation des quatre académies; enfin, le 15 septembre 1818, il fut nommé président de l'académie française. Le 25 avril de la même année, il demanda un supplément de crédit pour couvrir la partie des dettes envers les particuliers. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle, il y trouva les souverains et leurs ministres pleins d'égards et de considérations pour sa personne, mais peu satisfaits du nouveau système qui régnait en France. On proposait d'y apporter des modifications, que la sagesse du duc de Richelieu ne crut pas devoir adopter : aussi, à son retour à Paris, il ne tarda pas à donner sa démission, et fut remplacé par M. Decazes, qui eut le talent de déplaire à tous les partis en marchant toujours dans une route incertaine. Plusieurs récompenses méritées accompagnèrent la retraite de M. de Richelieu. Louis XVIII le nomma grand-veneur, le décora du cordon du Saint-Esprit; et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent, d'un consentement unanime, à titre de 'récompense nationale', d'une rente annuelle de 50,000 fr. Cet acte législatif est le plus bel éloge pour le duc de Richelieu. En ayant appris la nouvelle à Bordeaux, où il se trouvait alors, il s'empressa d'écrire aux chambres une lettre exprimant, en substance : « Qu'il serait trop fier d'un témoignage de bienveillance donné par le roi avec le concours des deux chambres pour le refuser; mais que comme il s'agissait de lui décerner, aux frais de l'état, une récompense nationale, il ne pouvait se résoudre à voir ajouter, à cause de lui, quelque chose aux charges qui pesaient sur la nation. » Cependant le projet fut adopté, et la générosité des chambres l'emporta sur son noble désintéressement. Il voyagea ensuite dans le midi de la France, en Suisse, en Italie, en Allemagne. Il revint à Paris vers la fin de 1819. Peu de temps après, le roi le chargea d'aller en Angleterre complimenter Georges IV sur son avénement au trône. Son départ était fixé pour le 15 février; mais dans la nuit du 14 fut commis l'horrible assassinat sur la personne du duc de Berri (*voyez ce nom*), ce qui fit interrompre le voyage du duc de Richelieu. Cédant aux désirs du roi, il accepta de nouveau les fonctions de président du conseil des ministres, et il eut à parcourir une époque extrêmement difficile. Le meurtre contre un membre de la famille royale, duquel on attendait les rejetons qui devaient perpétuer l'auguste dynastie des Bourbons; l'insurrection d'Espagne qui soumit Ferdinand

VII aux cortès; celles de Naples et de Piémont; des complots à Paris, dans les provinces, et qui avaient des ramifications dans plusieurs régiments; un état d'inquiétude malveillante entretenue par les factieux; des séances tumultueuses dans la chambre des députés; des attroupements réunis; des voies de faits commis devant le palais des députés; ces attroupements renouvelés aux portes Saint-Martin, Saint-Denis, où l'on faisait entendre des vociférations séditieuses; tout cela enfin exigea que le duc de Richelieu eût recours aux mesures les plus énergiques. Les factieux en murmurèrent, mais il sut dissiper leurs complots, et les gens bien pensants l'applaudirent. Cependant, à l'ouverture de la session de novembre 1821, par un hasard très-rare, les deux partis les plus opposés de la chambre se trouvèrent réunis, et voulurent, d'un commun avis, renverser le ministère. Dans l'adresse de la chambre, en réponse au discours de la couronne, et que les ministres combattirent en vain, on lisait ce passage: « Nous vous félicitons, sire, de vos relations amicales avec les puissances étrangères, dans une juste confiance qu'une paix aussi précieuse 'n'est point achetée par des sacrifices incompatibles avec l'honneur de la nation' et avec la dignité de la couronne. » D'après les prérogatives qu'accordent la charte et tout gouvernement représentatif, le roi pouvait dissoudre la chambre; mais le duc de Richelieu n'osa donner ce conseil, de crainte que de nouvelles élections ne troublassent la tranquillité de la France, dans les quatre-vingt-six départements qui la composent. Il offrit sa démission: elle fut acceptée. M. de Richelieu ressentit cette fois un véritable chagrin de quitter la présidence du conseil. Cette retraite, que les circonstances avaient exigée de lui, dérangeait tous ses plans pour la prospérité de l'état, et parmi lesquels il comptait l'ouverture de plusieurs canaux, qui devaient faciliter la navigation intérieure. Il assistait néanmoins, et assidument, aux séances de la chambre des pairs, et s'y prononça contre le projet de donner au gouvernement, comme mesure permanente, la faculté d'établir la 'censure' sur la presse; faculté qu'il proposa, quoique sans succès, de limiter à cinq ans. Quelque temps après, il se rendit au château de Courteille, où demeurait habituellement madame la duchesse, son épouse, et où elle se faisait chérir par ses vertus. Se sentant indisposé, il voulut revenir à Paris; mais, frappé d'une attaque d'apoplexie, il expira dans cette ville dans la nuit du 16 mai 1821, à l'âge de 54 ans. Le duc de Richelieu était simple dans ses goûts, généreux, noble et affable dans ses manières; sa franchise et l'élévation de ses vues le rendaient digne de la considération dont l'honoraient les souverains de l'Europe. Sa loyauté était généralement connue; aussi le duc de Wellington disait de lui: 'La parole du duc de Richelieu vaut un traité'. C'était l'opinion que firent paraître à son égard les souverains et leurs ministres au congrès d'Aix-la-Chapelle. En parlant de cette mission, M. le cardinal de Bausset s'exprime en ces termes: « Les lettres que M. de Richelieu écrivit au roi, et que S. M. se fit lire dans son conseil, pas-

sent, dans l'opinion de tous ceux qui en ont eu connaissance, pour des modèles de dignité, de sagesse et de considération profonde sur les grands intérêts de l'Europe... Toutes les lettres importantes adressées aux agents du roi dans les cours étrangères étaient écrites de sa main, et n'offrent ni rature, ni recherches, ni efforts. Jamais aucun ministre d'état ne s'est moins servi de secrétaires. Il n'était pas un particulier un peu connu à qui il ne répondît de sa main avec empressement, franchise et obligeance. » Il serait à souhaiter que sa probité et son désintéressement trouvassent beaucoup d'imitateurs. Ce même homme qui, pendant onze ans, avait exercé dans la Nouvelle-Russie un pouvoir absolu, et qui occupa deux fois en France la place de premier ministre, n'avait pour toute fortune qu'un revenu de 12,000 fr. sur l'état.

RICHEOME (Louis), jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zèle la foi catholique contre les huguenots. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux, en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traités* de controverse, et des écrits ascétiques et théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le ' Traité de l'origine des hérésies ', qui a paru avec le nom de Florimond de Rémond.

RICHER (Edmond), né à Chaource, diocèse de Langres, en 1560, vint achever ses études à Paris, et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses thèses, soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avait pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand-maître du collége du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris, le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force, en 1611, contre la thèse d'un dominicain qui soutenait l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4°, un petit écrit intitulé : *De la puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendait que la doctrine de l'Eglise de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, était fondée. Mais il ne se borna pas là ; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis (*voyez* son article). Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étalait des principes qui renversaient la puissance royale aussi bien que celle du souverain pontife et des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté a droit immédiatement et essentiellement de se gouverner elle-même : c'est à elle et non à aucun particulier que la puissance et la juridiction a été donnée. « Il ajoute » : Ni le temps, ni les lieux, ni la dignité des personnes ne peuvent prescrire contre ce droit, fondé dans la loi divine et naturelle. » Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques et plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie ; mais M.

de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, et après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 13 mars 1612. Son livre, proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit paraître alors de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappait, sentit le danger des principes de Richer, et en fut alarmé. L'habile ministre crut qu'il avait eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, et il ne se trompa point. « Cet ouvrage, dit le cardinal du Perron, est un levain de vieille doctrine qu'il a couvée et soutenue dès longtemps, en laquelle, encore qu'il ait changé de procédure, pour le fait de l'Eglise, néanmoins il a conservé les mêmes maximes qu'il tenait lors pour le fait de l'état. Car l'an 1491, au mois d'octobre, il soutint publiquement, en Sorbonne, que les états du royaume étaient indubitablement pardessus le roi, etc. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de richéristes, régler sur le système du vieux syndic toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique.) La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, et ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612; et depuis ce temps, les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étaient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté, et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude, mais on l'accusait de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il donna, en 1620, une déclaration par laquelle il protestait qu'il était prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*. Il en donna une seconde, où il reconnait l'Église romaine pour *mère et maîtresse de toutes les Églises*, et déclare que ce qu'il avait écrit « était contraire à la doctrine catholique, exposée fidèlement par les saints Pères; faux, hérétique, impie, et pris des écrits empoisonnés de Luther et de Calvin. » Enfin, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses rétractations, il en donna une troisième en 1630. L'historien du P. Joseph de Paris et l'abbé Racine disent qu'on la lui extorqua; mais cette violence avec toutes ses circonstances est victorieusement prouvée fausse dans le "Journal de Trévoux", janvier 1703. Il mourut le 29 novembre 1631. Richer était un homme qui, à l'obstination des gens de son état, joignait une inflexibilité d'esprit particulière. Vieilli sur les bancs, au milieu de la chicane, endurci dès l'enfance à la misère, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandait rien, et qu'il pouvait se passer de tout. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Vindiciæ doctrinæ majorum scholæ parisiensis contra*

defensores monarchiæ et curiæ romanæ, Cologne, 1683, in-4°; | *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4°; | une *Apologie de Gerson*, avec une édition des OEuvres de ce célèbre chancelier de l'université de Paris, où l'éditeur s'est permis plus d'une sorte d'altération ; | une *Histoire des conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4°; | l'*Histoire de son syndicat*, publiée en 1753, in-8°; | *Obstetrix animorum*, Leipsick, 1693, in-4°, et quelques autres livres de grammaire; | *De optimo academiæ statu*, in-8°; | son plus fameux ouvrage : *De potestate ecclesiastica*, avec une défense de sa doctrine et de sa conduite, Cologne, 1701, 2 vol. in-4°. André Duval, Pelletier, Jean Boucher, qui autrefois s'étaient déclarés pour la Ligue, les Pères Eudæmon-Jean, Gautier et Sirmond, ont victorieusement réfuté les erreurs contenues dans cet ouvrage; ce qui n'a pas empêché de Dominis, Febronius et d'autres novateurs, d'en faire la base de leurs diatribes contre l'Eglise. « Ce qu'il est bon de savoir, dit un savant moderne, c'est que les jansénistes sont devenus panégyristes du système de Richer, auquel ils ont donné des ' Lettres d'affiliation '. Le fameux patriarche de la secte, l'abbé de Saint-Cyran, pensait qu'il y a de la témérité à traiter les richéristes d'hérétiques ou de schismatiques... On devine ce que, dans le langage de Saint-Cyran, signifiait cette ' orthodoxie ' des richéristes. » M. de Sainte-Beuve, qui avait des relations avec le parti, écrivant au fameux docteur Saint-Amour, qui, comme on sait, avait été envoyé à Rome pour soutenir la cause des ' cinq propositions ', s'exprimait en ces termes : « Si le jansénisme est condamné, ce sera une des choses les plus désavantageuses au Saint-Siége, et qui diminuera, dans la plupart des esprits, le respect et la soumission qu'ils ont toujours gardés pour Rome, et qui fera incliner beaucoup d'autres dans les sentiments des richéristes... Faites, s'il vous plait, réflexion sur cela, et souvenez-vous que je vous ai mandé, il y a long-temps, que de cette décision dépendra ' le renouvellement du richérisme en France '. » Les jansénistes eux-mêmes nous ont conservé cette lettre, qu'ils ont fait imprimer en 1662. Pour saisir le sens de la confidence de Sainte-Beuve vis-à-vis de Saint-Amour, il faut se rappeler qu'à cette époque les jansénistes pressentaient la condamnation des cinq propositions à Rome. Pour amortir le coup, ils se disposaient à faire valoir le richérisme, qui ne donne au pape que le pouvoir *ministériel* ou *exécutif*, et qui, en cette qualité, ne peut, selon Richer, prononcer le décret ' sans un concile général '. C'était d'avance une contre-batterie dont ils menaçaient Innocent X et sa bulle. — C'est encore une chose curieuse de voir, avant le jansénisme, le calvinisme enseigner le dogme de Richer. Sa doctrine est la confession de foi d'Anne du Bourg, qui, comme calviniste, fut condamné à mort sous Henri III. « Je crois, disait Anne du Bourg, la puissance de lier et de délier, qu'on appelle communément les clés de l'Église, être donnée de Dieu ' non point à un homme ou deux, mais à toute l'Église, c'est-à-dire à tous les

fidèles et croyants en J.-C.'. » Cette assertion, comme on s'en aperçoit à la seule lecture, est la même que celle de Quesnel, et dérive de la maxime de Richer, que la juridiction appartient collectivement à la société entière. Ainsi on peut assurer, avec la plus exacte vérité, que le richérisme n'est qu'un système combiné des maximes des calvinistes et des jansénistes.

RICHER (Henri), né en 1685, à Longueil, dans le pays de Caux, fut destiné, par ses parents, au barreau; mais un attrait plus puissant le tournait vers la littérature et la poésie. Il alla à Paris, et se livra entièrement à son goût. Il y mourut en 1748, à 63 ans. Nous avons de lui : | une *Traduction* en vers des Églogues de Virgile, 1717, in-12, et réimprimée, en 1736, avec une *Vie* de ce prince des poètes latins, qui est assez bien faite. Sa version est fidèle, mais elle est faible et sans coloris. | Un *Recueil de fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. La morale n'y est ni vive ni frappante; le style en est froid et sans imagination; mais elles sont recommandables par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. | Les huit premières *Héroïdes* d'Ovide, mises en vers français, 1743, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésies. | La *Vie de Mécène*, en 1746, in 12, avec des notes : on y trouve des recherches et de l'érudition. — Il ne faut pas le confondre avec François RICHER D'AUBÉ, intendant de Caen, dont nous avons un livre intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4°, et qui mourut à Paris, en octobre 1752, à 65 ans.

* RICHER (Adrien), historien, naquit à Avranches, en 1726, acquit beaucoup d'instruction, et publia plusieurs ouvrages historiques très-intéressants; savoir : | la *Vie des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Il paraît que, dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé Plutarque pour modèle; il est sans doute moins philosophe que l'auteur latin; mais il est plus impartial. Plutarque, en comparant les Romains avec les Grecs, cherche toujours à relever ces derniers; Richer, au contraire, n'oppose pas les hommes d'une nation à ceux d'une autre; mais il compare homme à homme, et il est aussi juste critique avec ses compatriotes qu'avec les étrangers. | *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, 1753, in-8°; | *Essai sur les grands événements par les petites causes*, 1757; | *Le théâtre du monde*, 1735, 2 vol. in-8°; 1789, 4 vol. grand in-8°. L'auteur y a mis en opposition les exemples, les vertus et les vices. | *Vie de Barberousse, général des armées navales de Soliman*. Cette vie, et celle de Jean Bart, du maréchal de Tourville, de Duquesne, de Ruyter, de Tromp, de Duguay-Trouin, de Forbin, etc., toutes du même auteur, sont recueillies sous le titre de *Vies des plus célèbres marins*, 1784, in-12; | *Caprices de la fortune, ou Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont*

essuyé ses plus terribles revers dans les temps anciens et modernes, 1786-1789, 4 vol. in-12; | *Les Fastes de la marine française*, ou *les Actions les plus mémorables des officiers de ce corps*, dont la *Vie* ne se trouve pas dans celles des plus célèbres marins, in-12, tome 1er, 1787, tome 2, 1788, etc. Richer mourut à Paris, en 1798, âgé de 78 ans.—Son frère, François, fut avocat, et mourut la même année. Il a aussi laissé quelques écrits, et entre autres un *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la déclaration de l'assemblée du clergé de* 1760, in-12; et *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique, sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique.* Cet auteur n'était pas favorable au pouvoir de l'Eglise.

* RICHER-SERIZY, homme de lettres, né à Serizy, en Normandie, vers 1740, vint jeune à Paris, y fit ses études, et demeura, pendant quelque temps, chez un procureur. Il cultivait la littérature, et se fit connaître avant la révolution par de petits ouvrages en prose. Il était lié avec Camille-Desmoulins, et travailla à son journal. Il contribua dans la suite à répandre le bruit du " prétendu comité autrichien ", ce qui l'obligea à se tenir caché pendant plusieurs mois. Il était cependant devenu suspect à Robespierre, et, ayant osé paraître, il fut arrêté et mis en prison après la mort de Danton et de Camille-Desmoulins. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il devint un ardent royaliste. Il commença à publier son journal anti-républicain, intitulé l'*Accusateur public*, où l'on trouvait souvent des passages pleins d'énergie. Arrêté plusieurs fois à cause de son journal, il fut enfin déclaré innocent, en 1796, par le tribunal civil de Paris, et ensuite par celui de Versailles. Pendant la lutte du directoire et des conseils, il avait écrit ses feuilles avec plus de vigueur, et il fut condamné à la déportation. Il se retira à Bâle, où l'envoyé de France le fit arrêter pour être déporté à Cayenne. Il s'échappa de Rochefort, revint dans le midi de la France, et publia un numéro de son *Accusateur public*. Il se rendit ensuite à Madrid, qu'il fut contraint de quitter aux sollicitations du gouvernement français auprès du cabinet espagnol. Il passa alors en Angleterre, et mourut à Londres en 1803.

* RICHERI (Charles-Alexandre DE), archevêque d'Aix, né le 31 juillet 1759, à Allons (Haute-Provence), mort le 25 novembre 1830, fit sa théologie au séminaire de St-Sulpice, et fut nommé de bonne heure à un canonicat de la métropole d'Aix. Sa piété l'entraîna bientôt à la Trappe; mais les austérités de cette maison religieuse étaient au-dessus de ses forces. Obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, il devint ensuite l'un des grands-vicaires de l'évêque de Senez. Pendant la révolution il se retira à Rome, où il logeait au couvent des Olivétains. Il eut des relations avec Mesdames de France, tantes de Louis XVI, et, en 1816, il fut choisi, avec M. l'abbé de Latour, pour accompagner leurs corps à Paris. Dès 1801, il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction sous l'empire. Nommé, en 1817, à l'évêché de Fréjus, il ne fut sacré qu'en 1823. Appelé

à succéder à de Bausset sur le siége archiépiscopal d'Aix en 1829, il ne fit que paraître au milieu de son diocèse pour y donner les preuves de son inépuisable charité, surtout pendant l'hiver rigoureux qui précéda sa mort.

* RICHMOND (Charles Lennox, duc de), homme d'état, né en 1735, était petit-fils de Charles Lennox, fils naturel de Charles II, et de Louise de Kérouaille, duchesse de Portsmouth, dame française, créée par Louis XIV duchesse d'Aubigny. Il hérita, en 1750, des grands biens et des titres de son père, fut admis, en 1756, dans la chambre haute du parlement britannique, et s'attacha au parti des whigs, sans néanmoins prendre part aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de Georges II. Uniquement occupé alors de la gloire militaire, le duc de Richmond obtint le commandement d'un régiment d'infanterie, vint sur le continent, et se distingua, en 1759, à la bataille de Minden. Mais, de retour dans sa patrie, il débuta, en 1763, dans la carrière politique, en combattant avec autant de talent que de hardiesse les mesures adoptées par lord Bute et son successeur, Georges Greenville, devint secrétaire-d'état dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham, et lorsque cette administration fut renversée, il lutta de nouveau contre celles qui lui succédèrent, et fut nommé, en 1781, président des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui insistaient pour une réforme parlementaire. Nommé, en 1782, grand-maître d'artillerie, le duc de Richmond remplit ce poste jusqu'en 1795, eut ensuite le commandement d'un régiment de la garde à cheval, et mourut, en 1806, sans postérité. Cet homme d'état aimait les arts avec passion, et fit pour les encourager un noble usage de sa fortune. Il ne se borna pas à mettre à la disposition des artistes un vaste appartement à Whitehall; mais il l'orna d'une collection de plâtres originaux, d'après les meilleures statues antiques et les bustes qui se trouvaient à Rome et à Florence, y entretint de bons maîtres, et faisait chaque année distribuer des prix aux élèves qui s'étaient le plus distingués.

RICHTER (Henri-Wenceslas), né à Prosnitz en Moravie en 1653, entra chez les jésuites en 1668, et fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696, qu'il fut tué par quelques-uns, que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très-curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le "Weltbote" de Stœcklein. Le P. Emmanuel de Boye a écrit sa "Vie", Prague, 1782, in-8°.

RICHTER (Christian), médecin saxon du XVIIIe siècle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, et a donné au public des ouvrages parmi lesquels on distingue *Erkenntniss des Menschen*, ou Connaissance de l'homme, un vol. in-8°, plein de bonnes observations physiques et morales. Il faut voir surtout ce qu'il dit chapitre 17, n° 36, sur l'effet de la vertu, de la piété,

et des impressions spirituelles sur le corps, la santé, et la physionomie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique : *Timor Domini dans sanitatem et vitam et benedictionem*. On a, relativement au même objet, un discours de M. Boers, docteur et professeur en théologie dans l'université de Leyde. | *De religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; et en sens contraire, mais toujours en preuve de la même thèse, un traité en allemand de Daniel Langshans, " sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé ", Berne, 1774. (*Voyez* ONAN, RIVAULT.)

* RICHTER (Auguste-Cottlob), chirurgien allemand, l'un des plus distingués du XVIIIe siècle, né à Zœrbig, dans la Saxe, en 1742, reçut à 22 ans le bonnet de docteur à l'université de Gottingue, où il vint occuper, après deux années consacrées à des voyages, une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, survenue en 1812. Ses ouvrages, qui lui assignent une place des plus honorables parmi les bons observateurs du dernier siècle, et qui en Allemagne, servent encore de guides aux jeunes médecins et chirurgiens, mériteraient, dit un biographe (tome 7 de la " Biographie médicale "), d'être plus répandus en France que les circonstances n'ont permis qu'ils le fussent. Les plus considérables sont : | *Observat. chirurg. fasciculi*, Gottingue, 1770-80, trois parties in-8°; | *Bibliothèque chirurgicale*, en allemand, 1771-97, 15 vol. in-8°; | *Traité des hernies* (*dem bruchen*), Gottingue, 1777-79, 2 tom. in-8°; ibid., 1785, traduit en français par J.-C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4°; | *Elémens de chirurgie*, Gottingue, 7 t., de 1782 à 1804, réimprimé plusieurs fois isolément; | *Remarques de chirurgie et de médecine*, ibid., 1790, Linz, 1794, in-8°. Le fils de l'auteur en publia un 2e volume en 1813, et c'est par ses soins aussi que parut l'ouvrage posthume de A.-G. Richter, intitulé : *Spezielle Terapie*, Berlin, 1813-20, 7 t. in-8°.

* RICHTER (OTTO ou Charles-Frédéric), voyageur russe, né à Dorpat en 1792, s'adonna de très-bonne heure à l'étude des antiquités et à celle des langues orientales, et après divers voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, il se rendit à Constantinople. De là il passa en Egypte avec Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise, et tous deux poussèrent leur voyage jusqu'en Nubie, d'où ils rapportèrent une riche moisson de dessins, de notes et d'observations. S'étant ensuite embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem; mais Lidmann, rappelé à Constantinople, fut obligé de quitter Richter dans cette ville, et celui-ci parcourut seul la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure, et revint à Constantinople chargé de nouvelles collections. L'empereur de Russie l'ayant attaché à son ambassade de Perse, il se rembarqua pour l'Asie; mais sa santé ne put résister aux fatigues de ce nouveau voyage; il mourut, en 1816, à peine âgé de 24 ans. Evers, son ancien maître, à qui ses collections et manuscrits furent envoyés, a publié : *Otto Friedrich von Richter's Walilahrten im Morgenlande*, Berlin, 1822, 1 vol. in-8°, avec atlas in-fol.

* RICHTER (Guillaume-Michel DE), professeur émérite et président de la société des sciences physico-médicales de l'université de Moscou, sa ville natale, où il mourut en août 1822, à l'âge de 74 ans, membre de plusieurs sociétés savantes, et ayant les titres de médecin de l'empire, de conseiller - d'état, et décoré de plusieurs ordres, avait, au sortir de ses cours (1786), voyagé en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande, et reçu, en 1788, le doctorat à l'université d'Erlangen. Attaché, deux ans après, comme professeur à l'université de Moscou, il y enseigna jusqu'en 1819. On cite, comme le plus remarquable de ses ouvrages, une *Histoire de la médecine en Russie*, écrite en allemand, Moscou, 2 t. en 3 vol. in-8°, 1813-1815.

* RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand, connu sous les prénoms de 'Jean-Paul', et surnommé le 'Sterne' de l'Allemagne, naquit, en 1763, à Wunsiedel dans le pays de Bareuth. Il étudia d'abord la théologie à l'université de Leipsick; mais il y renonça bientôt pour composer divers écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande. Ses talents le firent admettre dans la société de personnes influentes, et le duc de Hilbourghausen, entre autres, dont il fréquentait la maison, lui fit accepter le titre de conseiller aulique. Richter épousa à Berlin la fille d'un des principaux employés du gouvernement (Caroline Meyer), puis vint s'établir avec elle (1798) à Weimar, où sa réputation s'accrut encore par les nouvelles productions qu'il mit au jour. Le prince primat Dalberg lui assura, en 1802, une pension considérable, qui lui fut continuée par le roi de Bavière après la mort de ce protecteur des lettres. Libre ainsi des inquiétudes qui trop souvent poursuivent l'homme de lettres, il vint couler doucement sa vie à Bareuth, où ses instants furent partagés entre le travail, les plaisirs de la famille et le commerce de l'amitié. Cet homme aimable autant que spirituel et bon, s'éteignit le 14 novembre 1825, emportant la réputation d'un des écrivains les plus honorables de l'Allemagne. Quoiqu'il eût perdu la vue dans les derniers mois de sa vie, il n'avait point abandonné ses occupations littéraires. Outre les matériaux de différents ouvrages ébauchés qu'il a laissés MSs, on a de lui un nombre d'écrits assez considérable, dont il s'occupait à ses derniers instants de préparer une édition complète. Plusieurs de ses ouvrages, sous la forme de romans, roulent sur des sujets de philosophie et de psychologie. Nous citerons : | *Esquisses satiriques*, Berlin, 1783 et 1784, 2 vol. in-8°; | *Les Procès Groenlandais*, Berlin, 1783; | *Extraits des papiers du diable, avec un avis du juif Mendel*, 1788; | *Le vieillard jubilaire ;* | *Palingénésie*, 1798; | *Ses lettres et son plan de vie future*, 1799; | *Ses années d'écoliers de* 1803 *à* 1805, *et ses petits Voyages*, 4 vol. in-8°; | *La loge invisible, biographie de Jean-Paul*, 2 vol. in-8°, Berlin, 1793; | *Hesperus, ou 45 jours de la peste aux chiens*, Berlin, 1795, in-8°, 2e édition 1798, une de ses productions les plus spirituelles; | *Vie de Quintus Fixlein*, Bareuth,

1796, in-8°, édition augmentée, Berlin, 1800; | *la Vallée campanienne*, ou *de l'Immortalité de l'âme*, Erfurt, 1797, in-8°, 2e édition, 1801; | *Titan*, de 1800 à 1813, 6 vol. in-8°, Berlin, 1800, un des ouvrages où *Jean-Paul* a montré le plus d'originalité; | *Levana* ou *Science de l'éducation*, Brunswick, 1807, 2 vol. in-8°. Il a publié en 1804 son premier ouvrage d'un genre sérieux: l'*Introduction à l'esthétique* dont le seconde édition a paru en 1814. Il écrivit aussi sur 'l'Histoire politique du temps' (1814), et composa à la même époque ses *Sermons sur la paix* et *l'échange du trône entre Mars et Phébus*. Son dernier *roman* est la *Comète* qui parut en 1821; et le dernier ouvrage qu'il a publié à Breslau, peu de temps avant sa mort, est une *Collection d'essais critiques*. On a publié 'l'Esprit de Jean-Paul, ou Choix des meilleurs morceaux de ses écrits', Weimar, 1801-1805, 3 vol.; et en 1829 on a mis au jour les 'Pensées' de ce littérateur, 1 vol. in-8°.

* RICHTER (Charles-F.), professeur de philosophie à Leipsick, mort le 24 janvier 1832, est auteur de plusieurs ouvrages estimés. Ce savant travaillait à la 'Gazette littéraire' de Halle.

RICIMER, patrice et général romain, était, par sa mère, petit-fils de Wallia, roi des Goths: il vivait dans le ve siècle; il était né en Souabe et avait été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avait plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour déposer des empereurs, qu'il faisait et défaisait à son gré. Il ne tenait qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignait que la qualité d'étranger ne le rendit odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien, l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés, et les Alains, qui étaient entrés en Italie, furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464; Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, et la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthémius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage; mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome, et le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS (Paul), juif converti, florissait au xvie siècle. Il était allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entre autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute était: 'Si les cieux étaient animés?' Ricius, qui tenait pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentiments qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les juifs et sur d'autres matières: | *De cœlesti agricultura*, Bâle, 1587, in-fol.: Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres; | *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1519, in-4°; | *De*

LXXIII *mosaicæ sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4° ; | une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confrères ; production indigne d'un savant chrétien.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé, sous le règne d'Édouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avénement de Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie et son attachement aux nouvelles erreurs, dont il était un des plus fanatiques partisans, déposé et brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un traité *De cœna dominica*, et quelques autres livres contre la religion catholique.

RIDLEY (Thomas), jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des lois civiles et ecclésiastiques* : ouvrage savant.

RIDOLFI (Charles), auteur vénitien du XVIe siècle, à qui l'on doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore de lui une *Histoire des peintres vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise en 1648, en 2 vol. in-4° : c'est la meilleure édition.

RIEDESEL (Joseph-Herman DE), baron d'Eisenbach-sur-Altenbourg, né en 1740, ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres, par son livre intitulé : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, Paris, 1773, avec « l'Histoire de la Sicile » par Novairi, Paris, 1802, 1 vol. in-8°. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de 45 ans.

* RIEGELS, gouverneur des pages de la cour de Copenhague, mort en 1802, dans sa 74e année, a publié la meilleure *Histoire de Dânemarck* qui soit connue.

* RIEGGER (Joseph-Antoine-Étienne, chevalier DE), jurisconsulte et littérateur allemand, obtint, en 1764, la chaire de droit ecclésiastique au collége Thérésien, à Vienne, passa en 1765 à celle de droit civil à Fribourg, et devint conseiller et professeur de droit public à Prague. Nommé ensuite, par l'empereur Joseph II, inspecteur des études et rapporteur de la censure, il seconda avec autant de zèle que de talens les vues de son souverain, et contribua puissamment au changement qui s'opéra dans le système des études. Il quitta cet emploi en 1782 pour s'attacher au prince régnant de Schwartzenberg, entra quelques années après dans l'administration de Bohème, et mourut en 1795, laissant plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on cite : | *des Fondations pour les étudiants en Bohème*, 1787 ; | *Archives de l'histoire et de la statistique de Bohème* ; | *Esquisses d'une géographie statistique de la Bohème* : ces ouvrages sont en allemand. | *Bibliotheca juris canonici*, Vienne, 1761, 2 vol. in-8° ; | *Historia juris romani*, Fribourg, 1766, 1771, in-8° ; | *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam præcipue ecclesiasticam illustrandam*, Ulm, 1774, in-8° ; | plusieurs *Dissertations* insérées dans

les *Amœnitates litterariæ friburgenses*. Une "Notice biographique" sur l'auteur et sur son père, qui s'est aussi distingué dans la jurisprudence, a été publiée à Prague et à Vienne en 1797, par Wond de Grunwald.

* RIEGO Y NUNEZ (Raphaël DEL), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, né à Tuna, dans les Asturies, en 1785, s'enrôla en 1808 dans les milices espagnoles qui se levèrent pour repousser l'invasion de Napoléon, fut fait officier dans le régiment des Asturies, et, tombé bientôt au pouvoir des Français, fut amené dans notre patrie, où il s'initia aux idées libérales, dont plus tard il devait être l'un des champions parmi ses compatriotes. Rendu à son pays par les événements de 1814, il n'y rentra qu'après avoir visité l'Allemagne et la capitale de l'Angleterre, reprit du service, et fut fait lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Lorsqu'en 1819 la portion de ce corps où il commandait fut dirigée vers Cadix, comme faisant partie de l'armée destinée à une expédition contre les colonies d'Amérique qu'on songeait à reconquérir, Riego, qui s'était affilié au complot tramé par les colonels Quiroga, Arco-Arguero et Lopez-Banos, se chargea, après l'arrestation de ces chefs, dénoncés par le comte de l'Abisbal, de lever l'étendard de l'insurrection. Le 1er janvier 1820, il proclame, au village de Las Cabezas-de-San-Juan, où est stationné son bataillon, le rétablissement de la constitution de Cadix, va immédiatement propager le mouvement donné à Arcos, puis à Alcala-de-las-Gazules, où il délivre Quiroga, et, de concert avec celui-ci, dirige ses forces, incessamment accrues, vers les travaux de la Cortadura, langue de terre qui unit Cadix au continent. Après des tentatives dont l'unique résultat fut la prise d'un arsenal, Riego, qui commençait à craindre le refroidissement de l'enthousiasme qu'avaient excité ses premiers succès, se détermina à entreprendre une invasion dans l'intérieur du royaume. A la tête de 1,500 hommes, il se porte vers Algésiras, traverse toute l'Andalousie, est poursuivi jusqu'à Malaga par un corps sous les ordres du général O'Donnel, et là, assez maltraité dans un combat qu'il n'a pu éviter, il allait être abandonné de presque tous les siens lorsqu'il apprend (mars 1820) qu'enfin la constitution proclamée à la Corogne et à Madrid vient d'être acceptée par le roi. Ce prince prodigua les marques de sa bienveillance à Riego, dont la marche jusqu'à Madrid eut une sorte de solennité triomphale. Il fut créé maréchal-de-camp, puis capitaine-général de l'Aragon. Cependant le parti constitutionnel ne tarda pas à se diviser, et Riego se trouva bientôt en opposition avec le ministère qui profita d'un mouvement démocratique qui eut lieu à Sarragosse, chef-lieu de son gouvernement, pour le destituer et l'exiler à Lérida; mais cette disgrâce augmenta sa popularité, et son nom devint, parmi les *Comunéros*, un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux cortès, et il en fut nommé président. Le régiment qu'il avait commandé à Cadix eut l'honneur de défiler dans la salle des séances, et le sabre dont ce général avait fait hommage à l'assemblée, lui fut

remis afin qu'il s'en servît contre les ennemis de la constitution. Lors du soulèvement de la garde royale, le 7 juillet 1822, Riego combattit dans les rangs des miliciens, et fit triompher le parti constitutionnel. A l'approche de l'armée française, il vota, conformément à un article de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale, et en même temps celle de l'assemblée des cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Le général Ballesteros ayant signé une convention avec les Français, et le général Zayas ayant perdu la confiance du gouvernement, Riego fut chargé de se rendre à Malaga par mer pour se mettre à la tête des troupes qu'il commandait, afin de faire ensuite sa jonction avec Ballesteros. Il enleva d'abord le commandement à Zayas qu'il fit embarquer pour Cadix, et il était parvenu par des marches rapides à rejoindre les cantonnemens du premier de ces généraux; mais assuré par une entrevue qu'il eut avec lui, qu'il trahissait les cortès, il le fit arrêter par ses soldats. L'état-major de Ballesteros, qui avait embrassé ses projets, le délivra et provoqua son armée à résister à Riego. Celui-ci, au moment d'être atteint par les Français, fut obligé de renoncer à son entreprise et de se retirer. Mais, toujours poursuivie par divers corps français, sa petite troupe fut entièrement dispersée, et lui-même, blessé à la jambe, se sauva sur un cheval qu'on lui avait prêté, le sien ayant été tué sous lui; enfin il fut livré par ses guides aux Français, jeté dans un cachot, puis conduit à Madrid, où il fut condamné à perdre la vie sur un gibet, jugement qui fut exécuté le 5 novembre 1823, au milieu d'un grand concours de peuple. On a publié à Paris: | *Procès du général R. del Riego*, précédé d'une *Notice biographique*, 1823, in-8°. On peut consulter aussi pour plus de détails: *Mem. of the life of D. Raphael del Riego, by a Spanish officer*, Londres, 1823, in-8°.

*RIETZ (Mme), connue sous le nom de comtesse DE LICHTENAU, était fille d'un musicien nommé Henck, et devint la maîtresse de Frédéric-Guillaume II. Dans les derniers moments de sa vie, elle s'était emparée exclusivement de l'esprit du roi, et ce fut avec une peine infinie que l'on parvint à empêcher cette femme de recueillir son dernier soupir. Aussitôt après la mort du roi, on la dépouilla de ses terres et de ses effets de banque. Sa vaisselle d'argent et ses diamants furent affectés à l'extinction de ses dettes, qui étaient nombreuses. On lui laissa seulement, à titre de bienveillance, son mobilier et la jouissance d'un revenu viager de quatre mille écus; enfin, elle fut condamnée à être enfermée dans la forteresse de Glogau, où elle resta dix-huit mois. Elle obtint ensuite la permission de se retirer à Breslau. Plus tard, elle revint à Berlin, où elle vécut dans l'obscurité, et mourut presque oubliée, le 9 juin 1820.

RIEUX (Jean DE), maréchal de France, fit ses premières armes dans l'armée anglaise, par le secours de laquelle Pierre-le-Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'at-

tacha depuis à la France, et servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France, en 1397, il défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils, et se retira dans ses terres, où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX (Pierre DE), seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France, en 1417, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII), qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denis contre les Anglais, en 1435, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever en 1437 le siége de Harfleur. Mais comme il revenait triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, l'arrêta, et le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misère, l'an 1439.

RIEUX (Jean DE), petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne, en 1470, et lieutenant-général des armées du duché, en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontents, en 1484; mais, étant rentré dans le devoir, il fut nommé par ce prince tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, et mourut en 1518, à 71 ans.

* RIFFAUT DES HÊTRES (Jean-René-Denis), physicien, né vers 1754 à Saumur, s'attacha à la régie des poudres et salpêtres, en fut nommé commissaire au Ripault près Tours, et contribua à l'amélioration et à la découverte de divers procédés de fabrication, tendant à en diminuer les dangers. Ses services le firent nommer l'un des trois administrateurs-généraux des poudres et salpêtres. La régie des poudres ayant été confiée, après la restauration, à un directeur-général pris dans le corps de l'artillerie, Riffaut quitta cette administration, et se livra dès-lors avec ardeur à l'étude des siences chimiques. Il mourut à Paris le 7 février 1827. On lui doit: | *Manuel du commissaire des poudres et salpêtres*, Paris, an VIII; | *Système de chimie*, traduit de l'anglais de Thompson, enrichi d'observations par Berthollet, 1809, in-8°; 2e édition d'après la 5e de l'ouvrage anglais, 1818, 4 vol. in-8°; avec un *Supplément*, 1822, contenant les additions faites par l'auteur dans une 6e édition, publiée à Londres en 1821; | *Essai sur les affections calculeuses*, traduit de l'anglais d'Alexandre Marcet, in-8°; | *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris, 1812, 1 vol. in-4°, qu'il a composé avec Boltée de Toulmon, et qui a été traduit en plusieurs langues; | *l'Art du salpétrier*, avec le même, 1813, in-4°; | *Traité pratique sur l'usage*

et le mode d'application des réactifs chimiques fondé sur des expériences, trad. de l'angl. sur la 2e édit., 1819, in-8°; | *Chimie des gens du monde*, par Sam. Parke, trad. de l'anglais sur la 9e édit., 1822, 2 vol. in-8°; | *Dict. de Chimie sur le plan de celui de Nicholson*, par André Ure, trad. de l'angl. sur la 9e édit., 1822-24, 4 vol. in-8°, 14 pl.; | *Manuel théor. et prat. du peintre en bâtiments, du doreur et du vernisseur*, 1824, in-18, 2e édit., 1825; | *Manuel théor. et prat. du brasseur*, 1825, in-18; | *Manuel de chimie*, 1825, in-18, 2e édit. entièrement refondue et considérablement augmentée par A. D. Vergnaud, 1827, in-18; | *Manuel de chimie amusante*, ou *Nouvelles récréations chimiques*, traduit de l'anglais d'Accum, 1825, in-18, 2e édit. revue par Vergnaud, 1827; | *Manuel complet du teinturier et du dégraisseur*, 1825, in-18.

RIGA (Pierre DE), poète, natif de Vendôme, vivait en 1160, et fut d'abord chanoine et chantre de la métropole de Reims; il abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denys dans la même ville, et mourut en 1209. Nous avons de lui un poème intitulé *Aurora*, publié par D. Georges Galopin, moine de Saint-Guislain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur.

RIGANTI (Jean-Baptiste), né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome, en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans, le célèbre Bandinus Panciaticus, cardinal prodataire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant 35 ans. Sa science et ses vertus lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs cardinaux et des savants, entre autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honorait souvent Riganti de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avait laissé des *Commentaires sur les règles de la chancellerie apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas et J.-B. Riganti, ses neveux, Rome, 1745, Cologne, 1751, 4 v. in-fol.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre, né à Perpignan, en 1663, a été nommé, avec justice, *le Van-Dyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouissait depuis 1479 du privilége de nommer tous les ans un noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743, à 80 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultait toujours la nature avec discernement et avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirables; ses ouvrages sont finis sans être peinés. On lui reproche d'avoir mis trop de confusion dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; et l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernières années, des contours secs, et un ton de couleur

qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste. [Rigaud peignit tous les souverains et les plus illustres personnages de l'Europe, où ses *portraits* sont répandus. Le Musée de Paris en possède plusieurs, et entre autres *ceux de Le Brun*, *de Mignard* et *de Bossuet*.]

* RIGAUD (Antoine, baron), maréchal de camp, né en 1758, entra au service au commencement de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, devint colonel du 25e régiment de dragons, fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur après la bataille d'Austerlitz, et général de brigade en 1809. Conservé dans ce grade par le roi, Rigaud, qui, au mois de mars 1815, commandait la subdivision militaire de Châlons (Marne), fut un de ceux qui s'employèrent avec le plus de zèle pour favoriser le retour de Napoléon. Tandis que le maréchal Victor, arrivé en hâte de Paris le 20 mars, réglait à Châlons les préparatifs d'un mouvement en avant, Rigaud, fit prendre les armes à ses troupes, les informa de l'approche rapide de Napoléon vers Paris, et, aux cris de *vive l'empereur!* foula aux pieds, en leur présence, les décorations du Lys et de Saint-Louis, dont le roi l'avait honoré. Tels sont les faits qui, un peu moins d'un an plus tard, formèrent la matière d'un jugement du 2e conseil de la 1re division militaire, condamnant Rigaud à mort par contumace comme coupable de trahison. Celui-ci, prisonnier du général russe Czernitscheff au mois de juillet 1815, avait été envoyé à Francfort: la capitulation de Paris lui rendit la liberté; mais il n'eut garde de reparaître en France. Après avoir erré quelque temps au-delà de nos frontières, il s'embarqua de Hollande, avec sa famille, pour les Etats-Unis, et mourut à la Nouvelle-Orléans en 1821.

RIGAULT, *Rigaltius* (Nicolas), savant philologue, né à Paris en 1577, d'un père médecin, fit ses études avec distinction chez les jésuites, et plut au président de Thou par son *Funus parasiticum*, pièce satirique contre les parasites. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avait eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nanci, conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont: | des *Editions* de saint Cyprien, 1648, in-fol., et de Tertullien, 1664, in-fol., enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte qu'à établir les opinions particulières du scoliaste. (*Voyez* VAVASSEUR.) Il prétendit prouver, dans une de ses remarques sur Tertullien, « que les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie, en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Église. » Le savant L'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Il avait d'autres sentiments peu favorables à la croyance de l'Église romaine, et il remarquait avec plus de soin que de jugement dans les anciens, ce qui lui paraissait contraire à cette croyance. | Quelques *Tra-*

ductions d'auteurs grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont : Onosandre (*De imperatoris institutione*), 1600, in-4°...; Artémidore et Achmet (*De divinatione per somnia*), 1603, in-4°; | des *Notes* et des *Corrections* sur plusieurs auteurs grecs et latins : sur Phèdre, sur Julien, sur les écrivains *De re agraria*, Amsterdam, 1674, in-4°; | une Continuation de *l'Histoire du président de Thou*, en 3 livres : indigne de cet historien, du moins pour l'élégance du style, mais trop bien assortie à ses préjugés; | *De verbis quæ in novellis constitutionibus post Justinianum occurrunt glossarium*, en 1601, in 4°; | *De la prélation et retenue féodale*, en 1612, in-4°; | *Diatriba de Satyra Juvenalis*, dans l'édition de ce poète, donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12; | *De lege venditionis dicta, observatio duplex*, Toul, 1643 et 1644, in-4°; | *Funus parasiticum*, 1601, in-4°; | *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4°; | *Observatio ad constitutionem regiam anni* 1643; | *De modo fœnori proposito*, en 1645; | *Observatio de pabulis fundis*, etc., Toul, 1651, in-4°.

RIGAULT (Hugues), curé de Saint-Pierre de Naze, du diocèse d'Auxerre, né à Paris en 1707, mort en 1785, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sanctæ antissiodorensis ecclesiæ fastorum carmen, libri* 12, 1790, in-8°.

* RIGEL (Henri-Joseph), compositeur allemand, mort à Paris presque subitement en 1799, maître de musique du concert spirituel, et professeur à l'école de chant et au conservatoire, contribua beaucoup, dans ce dernier établissement, au perfectionnement de la nomenclature et des principes de l'harmonie, sur lesquels il avait des idées très-nettes. On a de lui plusieurs *sonates*, *duo*, *quatuor et symphonies*, qui furent exécutés avec succès au concert des amateurs et à l'hôtel Soubise; | quelques *oratorio*, tels que la *Sortie d'Egypte*, *Jephté*, la *Prise de Jéricho*; plusieurs petits *opéras*, parmi lesquels on remarque le *Savetier et le Financier*, *Blanche et Vermeille*, *l'Automate*, *Lucas*, *le bon Fermier*. Il avait composé pour le grand Opéra, *Cora et Alonzo*, dont il ne put jamais obtenir la représentation.

* RIGNOUX (Antoine, baron), maréchal-de-camp, né le 17 février 1771, mort à Villenave d'Ormon, le 4 septembre 1833, embrassa la carrière des armes en 1791, devint chef de bataillon en 1806, et se signala tellement à Eylan, qu'il fut nommé sur le champ de bataille colonel du 103e régiment. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, il passa à l'armée d'Espagne, et se distingua à la bataille d'Occana (18 novembre 1809), et au combat de Pozo-Alcon. Dans les montagnes de Ronda, il surprit les Espagnols et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 600 prisonniers. En juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'état-major du huitième corps de l'armée des Pyrénées. Mis à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon, à une lieue de Bordeaux. Il avait été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion de cet ordre, officier en 1810, et com-

mandeur en 1813. Louis XVIII lui avait donné aussi la croix de St-Louis en 1814.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), était conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible et vertueux, savant appliqué et retiré, honnête homme, ami sûr et constant, défenseur des vrais principes en matière de littérature et de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles et agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques françaises de La Croix du Maine et de du Verdier*, enrichie de remarques érudites et importantes, il a donné : | une *Edition* des OEuvres de Piron, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop 'complète'; car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un choix, qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposait un certain degré de sévérité. (*Voyez* PIRON.) | Plusieurs *Mémoires et Discours* sur diverses matières, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des lettres en France*, 1 vol. in-12, et à la tête de la Bibliothèque de du Maine; et une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âne de Jacques Fréron de Vanvres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimé : les philosophes n'y sont pas ménagés; | *De la décadence des lettres et des mœurs*, 1787, 1 vol. in-8° et in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a peint son esprit et son cœur. (*Voy.* le 'Journal historique et littéraire', 1er juin 1787, pag. 219, 15 juillet, pag. 393; 1er août, pag. 482). Son zèle contre les erreurs du temps, contre la corruption du goût et l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence et produit des tableaux pleins de vigueur, qui frappent et instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité et de force. Le philosophisme du jour en a été atterré. Le petit-maître aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes et des platitudes à ses lumineux raisonnements, n'a fait que compléter son triomphe. On a aussi de lui quelques pièces de poésies fugitives. Il mourut le 23 février 1788. Lemaire lui a fait cette épitaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
Juvigny défendit et l'église et les mœurs :
Du bon goût il peignit la triste décadence;
Et, de ses ennemis méprisant les clameurs,
Son zèle l'enflamma du plus noble courage.
Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
A ses mânes vos pleurs seraient un faible hommage!
Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

* RIGOLLOT (Marc-Edme), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, membre de l'académie et de la société médicale d'Amiens, né à Bœugevin (Haute-Marne), le 13 avril 1749, mort à Amiens le 29 septembre 1832, voyagea en Italie, s'établit et se maria à Doullens; c'est en 1786 qu'il vint à Amiens. Ancien juge à la cour criminelle, il fut aussi membre du jury de médecine du département de la Somme.

RIGORD ou RIGOLD, né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc), était médecin, historiographe du roi de France et clerc de l'abbaye de Saint-Denis; car à la tête de son ouvrage il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre, au commencement du XIIIe siècle, mais on ignore l'année; il était encore en vie en 1205, et se di-

sait vieux à cette époque. Il a écrit en latin la *Vie* de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. Ce livre, qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi-Augusti*, *Francorum regis*, se trouve dans la collection de Duchesne, tome 3. Il est estimé, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges; et quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien des choses vraies et décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, que « depuis que la vraie croix eut été prise par les Turcs, les enfants n'avaient plus que 20 ou 23 dents, au lieu qu'ils en avaient 30 ou 32 auparavant ».

* RIGORD, jésuite, né vers 1660, fut un littérateur très-estimé, mais on ne connaît de lui qu'un ouvrage imprimé après sa mort, et qui a pour titre : *Connaissance de la mythologie*, *par demandes et réponses*, *augmentée de traits d'histoire qui ont servi de fondement à tout le système de la Fable*, 1739. Les additions et les corrections de ce livre sont attribuées à l'abbé d'Allainvale et à C.-François Simon. La troisième édition, avec de nouvelles corrections, fut publiée par Alletz en 1748. Elle a servi de modèle aux autres éditions, qui sont en grand nombre.

*RIGORD, jésuite, est auteur de l'*Illustre Pèlerin*, 1673. Un autre jésuite du même nom, Louis Rigord, qu'on croit être de la même famille que les précédents, mort à Malte, sa patrie, en 1807, était de l'académie des Arcades de Rome, où il avait publié en 1774 une *Traduction* de Catulle en vers italiens.

* RINALDI (Odoric), historien ecclésiastique, né à Trévise en 1595, embrassa en 1618 l'institut de l'Oratoire d'Italie dans la maison que cette compagnie avait à Turin, et où le célèbre cardinal Baronius avait composé ses *Annales ecclésiastiques*. Choisi par ses supérieurs pour continuer ce grand ouvrage, Rinaldi en composa dix volumes, dont sept parurent de son vivant, et les trois autres après sa mort. Les *Annales ecclésiastiques* se trouvèrent ainsi portées à 22 volumes, qui allaient jusqu'en 1565; mais, tout en rendant justice au mérite du continuateur, les savants jugèrent son travail fort au-dessous de celui de Baronius. Rinaldi a publié à Rome, 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4°, un *abrégé* de cet ouvrage. Ses talents, sa vaste érudition et ses vertus lui méritèrent le titre de supérieur-général de sa compagnie, et des témoignages d'estime de tous les papes qui vécurent de son temps. Il mourut en 1671, après avoir passé 53 ans dans l'exercice du saint ministère, et laissant une somme considérable à l'archiconfrérie de Rome, en faveur des pèlerins. — On connaît deux architectes italiens du nom : le premier, Jérôme, né à Rome en 1570, mort en 1650, enrichit sa patrie et quelques autres villes de beaux édifices. On cite entre autres : le palais ducal à Parme, le palais Pamphile à Rome et le collége de Sainte-Lucie à Bologne.— Charles Rinaldi, fils du précédent, né en 1611, mort en 1641, a

construit le palais de l'académie de France à Rome.

* RINCON (Antoine DEL), peintre espagnol, naquit à Guadalaxara en 1436. Il était un des meilleurs artistes de son siècle et réussit également et dans l'histoire et dans le portrait. Il était encore jeune lorsque les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, le nommèrent peintre de leur chambre. Rincon fit leurs 'portraits', qui se conservent à Madrid dans le palais du roi, où l'on trouve d'autres ouvrages estimés du même peintre. Il a aussi peint plusieurs 'tableaux' sur des sujets sacrés, comme 'celui' du maître-autel de l'église de Robledo de Chabela, près de Tolède, et celui de *Saint-Jean* de los Reyes dans cette dernière ville. Il avait un dessin correct, beaucoup de sagesse et d'ensemble dans la composition, et une grâce particulière pour les draperies. Il mourut en 1500, riche, soit par les bienfaits des rois ses maîtres, soit par le produit de ses nombreux ouvrages, qu'il se faisait payer assez chèrement, si pourtant les productions des arts peuvent être susceptibles d'un prix déterminé quand elles appartiennent au génie. [On regarde Rincon comme le fondateur ou réformateur de l'école espagnole. Plusieurs de ses tableaux périrent dans l'incendie du palais du Pardo.]

* RINGHIERI (Le P. François Ulysse), poète tragique italien, né à Bologne, d'une famille noble d'Imola, fit ses études dans la première de ces villes, et à l'âge de 16 ans il entra chez les religieux du Mont-Olivet. Il remplit la chaire de belles-lettres dans divers couvents de son ordre, et cultiva avec succès la poésie. Ses tragédies eurent beaucoup de vogue; elles sont en grand nombre, écrites d'un bon style et pleines d'érudition. Cependant, excepté quelques scènes assez bien touchées, la plupart manquent d'intérêt et d'action. Elles sont presque toutes tirées de l'Ecriture sainte, comme *Salomon*, *Athalie*, *Esther*, *David*, etc., composées comme les autres, depuis 1746 jusqu'en 1783. Elles furent jouées dans tous les colléges d'Italie et sur quelques théâtres publics. On en a recueilli quinze, qu'on imprima à Bergame en 1778, 4 vol. in-8°. On les a réunies à celles qu'il a faites depuis cette époque, et elles ont eu plusieurs éditions à Bologne, Rome, Florence, etc. Le P. Ringhieri, membre de l'académie de Rome et de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie, est mort à Imola le 7 octobre 1787.

* RINK (Frédéric-Théodore), orientaliste et professeur de théologie à Kœnigsberg, mort en 1811, a laissé un assez grand nombre d'*opuscules* sur la philosophie; mais il est surtout connu par un discours, *de linguarum orientalium cum græca mira Convenientia*, Kœnigsberg, 1788, in-4°, et par l'édition d'un traité arabe de Makrizi sur les rois musulmans de l'Abyssinie, avec une traduction latine, Leyde, 1790, in-4°, sous le titre de *Macrisi Historia regum islamiticorum, in Abyssinia, una cum Abulfedæ de-criptione regionum nigritarum*. Rink publia l'année suivante un second fragment plus considérable de la géographie d'Abou'l féda, sous ce titre : *Abulfedæ Tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti Specimina*,

Leipsick, 1791, in-8° ; mais il n'y joignit pas la traduction, attendu qu'il en existait déjà une de toute la géographie d'Abou'l féda, par Reiske, dans le 'Magasin de géographie' de Büsching.

RINUCCINI (Octavio), poète italien de Florence, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéras*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique, avec toutes sortes de machines et décorations, des sujets tragiques et comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avait donné un opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient en rien à la bonne littérature et n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espèce de farce parée, fruit de la décadence du goût. (*V.* QUINAULT.) [Plusieurs auteurs assurent que nos opéras modernes sont des *Drames lyriques* des anciens. Il est néanmoins prouvé que l'on chantait en déclamant dans certaines tragédies grecques et latines. La première pièce que donna Rinuccini fut *Daphné*, puis *Eurydice*, dont la musique était des maîtres Peri et Caccini; la première fut représentée à Florence en 1594, et l'on crut avoir renouvelé la *Mélopée* des Grecs.] Rinuccini mourut en 1621, à Florence; et ses OEuvres furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8°, par Pierre-François Rinuccini, son fils.

* RIOJA (Pierre SOTO DE), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, étudia le droit à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur. Pendant quelques années, il exerça la profession d'avocat à Valladolid et à Madrid; mais, ayant pris les ordres, il quitta le barreau, et peu de temps après il obtint un canonicat. Il était très-lié avec Lope de Vega, qui fait l'éloge de ce poète dans son *Laurel de Apolo* (*Le Laurier d'Apollon*). Outre ses *poésies* légères et imprimées séparément, on a de Rioja deux ouvrages publiés par les soins de Lope de Vega, et qui ont pour titre : | *Desenganos de amor* (Exemples pour fuir l'amour), Madrid, 1623, in-8°. Rioja a mis à la tête de ce recueil un discours ou traité sur la poésie en général, et plus particulièrement sur la poésie castillane, qui est justement estimé. | *El Carro de Faetone*, poème (*Le Char de Phaéton*), ibid., 1639, in-8°. Ces deux ouvrages ont été réimprimés en Espagne, à Anvers et à Bruxelles. Rioja est mort en 1658.

RIOLAN (Jean), médecin de la faculté de Paris, né à Amiens, mort le 18 octobre 1606, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chimistes. On a de lui divers ouvrages de médecine et d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avait une vaste littérature; il écrivait et il parlait avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

RIOLAN (Jean), fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris, et mourut en 1657, à 77 ans. Il fut professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de

cours dans leur temps et sont bien écrits. Riolan possédait les poètes grecs et latins, et faisait de leurs vers des applications fort heureuses. Il était un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua amèrement les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : | *Comparatio veteris medicinæ cum nova*, 1605, in-12 : il s'y déclare contre les chimistes; | *Schola anatomica*, 1604, in-8°. Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome corporis humani*; | *Gigantomachie*, 1613, in-8°. Il écrivit contre Habicot au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus; ce livre ayant été attaqué, il répondit et publia : | *l'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614; | *Gigantologie*, ou *Discours sur la grandeur des géants*, 1618, in-8°. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

* RIOS (Charlotte-Marie DE Los), naquit à Anvers en 1728. Elle était d'une famille d'origine espagnole, qui lui donna une très-bonne éducation; mais, privée des biens de la fortune, Charlotte se vit contrainte, pour exister, de se faire institutrice dans sa patrie, et s'y distingua par ses bonnes mœurs et par ses connaissances. Elle a écrit plusieurs livres sur l'éducation des enfants, parmi lesquels on remarque : | *Magasin des enfants*, 1774, in-8°; | *Abrégé de toutes les sciences*, 1776, in-12; | *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style pur, mais simple, et à portée de l'intelligence des êtres intéressants pour lesquels ils ont été composés. L'*Encyclopédie* a été traduite en anglais, Londres, 1781. Mademoiselle de Los Rios est morte dans sa patrie en juillet 1802.

* RIOUFFE (Honoré), littérateur, venu au monde à six mois en 1764 à Rouen, embrassa la cause de la révolution, suivit en 1793 le parti de la Gironde, fut incarcéré pendant la terreur, devint ensuite membre du tribunat, en fut élu président et plusieurs fois secrétaire, et passa en 1804 à la préfecture du département de la Côte-d'Or, puis, en 1808, à celle de la Meurthe. Après les désastres de la campagne de Russie, les hôpitaux de Nanci étant encombrés de malades affectés du typhus, Riouffe, qui regardait comme un devoir de sa place de leur prodiguer des consolations et des secours, contracta cette maladie, dont il mourut le 30 novembre 1813. On a de lui : | *Poème sur la mort du duc de Brunswick*, 1787, in-8°; | *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, an III, in-8°; | *Quelques chapitres* 1795, in-8°.; | *Oraison funèbre de J.-B. Louvet*, Paris, 1798, in-4°, où il se montre zélé partisan de la république. Riouffe a encore laissé en manuscrit quelques fragments de *traductions* de Platon et de Pope, un *commentaire* sur le *Werther* de Goethe, des *notes* sur Aristote et Xénophon, et quelques *mémoires* particuliers. M. Berr a donné une 'Notice sur le baron Riouffe' : on en trouve aussi une de M. Pariset dans la 'Collection des mémoires relatifs à la révolution française', en tête des *Mémoires d'un détenu*, qui ont été réimprimés dans cette collection.

RIPAMONTE (Joseph), né à Ti-

gone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collége Ambroisien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 et suivantes, 4 vol. in-4°, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du XVII[e] siècle.

* RIPAULT (Louis-Madeleine), philologue et antiquaire, ancien bibliothécaire de l'institut d'Egypte et attaché quelque temps en la même qualité à Napoléon, naquit à Orléans en 1775. Neveu de l'académicien Ripault-Désormeaux, il fut à 15 ans pourvu d'un bénéfice; mais, la révolution survenant, il renonça à l'état ecclésiastique pour s'adonner au commerce de la librairie, et vint à Paris, où bientôt il fut porté, par les relations qu'il contracta avec les gens de lettres, à se jeter dans la même carrière. D'abord l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, feuille dirigée alors par Fiévée et dont le 18 fructidor vint interrompre la publication, il fut ensuite présenté par Pougens pour faire partie de la commission des sciences de l'expédition d'Egypte. C'est à cette époque qu'il devint bibliothécaire de Buonaparte; il mit beaucoup de zèle dans ses fonctions, qu'il continua de remplir auprès de l'empereur: y ayant renoncé volontairement, il eut pour successeur, en 1806, M. A.-A. Barbier. Ripault s'était retiré au sein de sa famille à La Chapelle Saint-Mesnin (près Orléans), où l'étude charma le reste de ses jours, qu'il finit dans sa solitude en 1823. Outre des matériaux considérables, fruit des études qu'il avait faites, dans le but d'arriver à la solution des problèmes hiéroglyphiques, sur les langues sémitiques, l'arabe, l'éthiopien, le cophte, le syriaque et les divers dialectes de l'hébreu; il a laissé: | *Description abrégée des principaux monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8°; traduit en allemand, 1801; | *Marc-Aurèle, ou Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in 8°, avec cartes; | *Tite-Antonin-le-Pieux*, résumé historique; | *Marc-Aurèle-Antonin*, sommaire historique, etc., 1823, in-8°, abrégé du précédent.

RIPERT DE MONCLAR (Jean-Pierre-François DE), procureur-général au parlement d'Aix, est connu par un *Mémoire* où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon et dans le comtat Venaissin, et par plusieurs *Plaidoyers* contre les jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui ont le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets de la croyance et les droits de l'Eglise: l'*appel comme d'abus* était toujours un de ses grands moyens. Il prétendait, à l'imitation de tous les parlementaires jansénistes, concilier une opposition formelle déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la religion et à ses pontifes. « C'est en vérité dommage, dit un auteur bien raisonnable, que l'empereur Julien, à qui on ne reproche pas d'être un empereur Claude, ne se soit pas avisé de cette excellente ressource. Affectant un profond respect pour J.-C., et plutôt que d'injurier Luc et Mathieu, il se serait contenté de rendre le sénat appelant comme d'abus de l'exécution de l'Evangile, et il aurait très-décemment aboli le christianisme, sans essayer

de se faire débaptiser. Mais Julien n'avait pas le mérite d'un Monclar ni d'un Camus. » Ripert revint de ses erreurs et mourut en 1773, dans de grands sentiments de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avait dit contre le saint-siége et les jésuites ; rétractation qui, selon ce qu'il avait désiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célèbre magistrat. M. de La Merlière, évêque d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, duc DE), d'une famille noble de la province de Groningue, et d'origine espagnole, servit quelque temps les Etats-Généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il était revêtu de ce grade, lorsqu'il fut nommé, en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid en 1718, et y parvint bientôt au faite de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, et affecta un grand zèle pour la religion mahométane. Cependant il méditait un nouveau système de religion, qu'il comptait faire goûter au peuple. Il prétendait que les chrétiens, les mahométans et les juifs avaient été jusqu'alors dans une erreur presque égale; les premiers en attribuant trop à Jésus-Christ, les seconds à Mahomet, et les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir. Voilà du moins ce que raconte l'abbé Prévôt, dans le tome 1er de son *Pour et contre*. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1744, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Il mourut à Tétuan en 1747. [La *Vie* de Ripperda a été publiée en français, en espagnol et en anglais, par trois différents auteurs.]

RIQUET ou RIQUETI (Pierre-Paul DE), baron de Bon-Repos, né à Béziers en 1604 (d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, et divisée en deux branches), forma l'utile projet du grand canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Matthias de Riquet, mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714, Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi, le 25 mars 1730. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'océan, ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. (*Voy.* CANAL ROYAL dans le *Dictionnaire géographique*.)

RIQUETI (Victor DE), marquis de Mirabeau, comte de Beaumont, vicomte de Saint-Mathieu, né à Perthuis, le 5 octobre 1715, se lança de bonne heure dans la carrière des sciences et des lettres, et se fit connaître par deux *Mémoires sur les états provinciaux*; par la *Théorie de l'impôt*, les *Eléments de philosophie rurale*, et autres écrits dont l'utilité publique fait l'objet : mais celui qui lui procura le plus de célébrité est son *Ami des hommes*, ouvrage plein de vues utiles, de réflexions solidement philosophiques, de calculs politiques, agronomiques, qui remplissent la signification de son titre; bien éloigné de l'esprit d'innovation et de destruction qui agite ce siècle. Il est vrai qu'il y a quelques vues qui ne semblent pas exactes, et dont l'exécution ne produirait aucun bien; mais elles sont rachetées par tant de bonnes choses, que la critique semble avoir pris à tâche de les dissimuler ainsi que les défauts du style. « L'*Ami des hommes*, dit l'auteur des *Trois Siècles*, trouvera toujours grâce aux yeux de la sévère littérature, par le bon usage qu'il a fait de ses talens. Qu'importe que son style soit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu assujetti aux règles strictes de l'élocution? Ne suffit-il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, de chaleur et d'élévation, qui feraient honneur à nos écrivains les plus exacts? Quiconque peut s'assurer comme lui que le zèle du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier sans peine le faible honneur d'être proposé pour modèle aux puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons citoyens. » La secte des économistes, dans laquelle il était engagé, lui inspira quelquefois des idées gigantesques et fausses, et un langage boursoufflé, qui ne fut jamais celui de la vérité et de la raison. Dans l'*Eloge de François Quesnay*, on croit voir plutôt un enthousiaste qu'un homme solide. Il mourut à Argenteuil, le 13 juillet 1789. — Après cet article sur le marquis de Mirabeau, que l'abbé de Feller n'a loué que sur le témoignage de l'abbé Sabatier, et parce que dans un pays étranger, il ne pouvait avoir tous les documents, nous croyons devoir en donner un autre qui le fasse connaître tel qu'il a été jugé par ses contemporains et par la postérité. Laharpe, dans son *fragment sur les économistes*, en parle en ces termes : « Ce Mirabeau l'économiste n'avait de l'imagination méridionale que le degré d'exaltation qui touche à la folie, et prit de la folie du temps l'orgueilleux entêtement des opinions et une soif de renommée qu'il crut acquérir en popularisant sa noblesse par des écrits sur la science rurale. Il en possédait assez pour dégrader de très-belles terres par des expériences de culture et déranger une grande fortune par des entreprises systématiques et des constructions de fantaisie. Il se faisait l'avocat du paysan dans ses livres et le tourmentait dans ses domaines. » Les Mémoires du temps rapportent une foule d'anecdotes sur ses prétentions seigneuriales. Il écrivait à sa femme : *Dites au curé du Bignon* (l'une de ses terres), *de me préparer une harangue, et que sans cela je ne verrai plus d'habits noirs*; et il exigea dans une autre circonstance que le curé de Roquelaure publiât en chaire *qu'il fallait remercier la Providence d'avoir donné à la con-*

trée un maître doux et d'une race faite pour commander aux autres hommes. Il fut accusé d'une jalousie excessive des talents de son fils, dont il haïssait la supériorité bien plus que les vices, et dont il aigrit le caractère et précipita la violence par des persécutions continuelles. Il obtint contre sa famille cinquante-quatre lettres de cachet, et fatigua les tribunaux de ses scandaleux procès avec elle. Son livre (*l'Ami des hommes*) est un ramas indigeste de choses bonnes et mauvaises, bonnes quand elles sont à tout le monde, mauvaises quand elles sont à lui; sans plan ni méthode, le tout écrit en style bizarre, avec une incroyable profusion de mots qu'il appelle sa *chère et native exubérance*. Ses œuvres, qu'on a justement appelées l'*Apocalipse de l'économie politique*, forment plus de 20 volumes. Nous nous bornerons à citer sa *Théorie de l'Impôt*, qu'il appelle son chef-d'œuvre, et qui lui valut les honneurs de la Bastille; | l'*Examen des poésies sacrées de Le Franc de Pompignan*, fastidieux et ridicule panégyrique, que Pompignan eut la maladresse d'insérer dans son édition in-4°. Jamais la louange ne fut plus hyperbolique et plus risible. On en jugera par un seul trait. A propos de quelques vers d'une ode, il assure que *quiconque ne pleure pas de ces vers ne pleurera que d'un coup de poing*. Enfin nous citerons l'*Eloge du Maître de la Science* (l'économiste Quesnay), éloge d'un ridicule si rare, que les curieux le conservent comme un modèle de galimatias et de style amphigourique.

RIQUETI (Gabriel-Honoré), comte de Mirabeau, fils du précédent, naquit, en 1749, au Bignon, près Nemours. Soit que son éducation eût été négligée, et que « l'Ami des hommes » ne l'eût pas été assez de son propre sang pour le former à la vertu; soit que son naturel ardent, farouche et indocile, ait rendu les leçons du père inutiles, il se livra de bonne heure à toutes les fougues d'une jeunesse indomptée. Ses disispations et les scènes bruyantes que produisait son goût pour les plaisirs paraissaient lui annoncer une prochaine détention, lorsqu'il prit le parti d'errer en Hollande et de vivre selon ses penchants en toute liberté. Les moyens de les satisfaire ne le suivant pas, il revint en France, et fut renfermé au château de Vincennes par ordre supérieur. Devenu libre, il s'en vengea par une brochure intitulée: *Des lettres de cachets et des prisons d'état*, ouvrage rempli d'impostures et de fureur, quoiqu'il y ait des détails intéressants pour ceux qui ne savent pas qu'ils sont absolument romanesques. L'auteur, ennemi forcené de la religion, et conséquemment de l'ordre public et de tous les biens qui en découlent, prouve assez par cette brochure combien il a mérité d'être séquestré et combien on a mal fait de ne pas lui rendre plus long-temps justice. « Quelle gauche et étourdie politique, dit un écrivain, que celle de l'auteur de cette production! En écoutant ses plaintes, et considérant précisément le tableau de ses malheurs, on eût pu le croire innocent; mais lorsqu'on l'entend déclamer contre des persuasions qui font le fondement de toutes les vertus et de tout genre d'innocence, on ne peut que le considérer comme un scélérat échappé à une peine illé-

gitime peut-être, parce qu'elle était trop au-dessous de ses délits. » Il donna, en 1785, des *Doutes sur la liberté de l'Escaut réclamée par l'empereur*, ouvrage modéré et sensément écrit. Le *Mémoire sur les actions des eaux*, publié la même année contre Beaumarchais, contient des vues justes parmi d'autres qui prêtent à la critique. Un pamphlet contre la banque de Saint-Charles lui attira, en 1786, cette vive apostrophe du marquis d'Astorga, l'un des directeurs de la banque : « Il est certain qu'on a soudoyé pour attaquer la banque, un de ces gens dont la vie n'offre qu'une alternative de délits et de châtiments, et qui emploient à dire du mal les instants où ils n'en font pas. » La *Monarchie prussienne*, qui parut en 1788, 8 vol. in-8°, avec un vol. in fol. de plans et de cartes, est un ouvrage où, parmi d'excellentes remarques, parmi des critiques justes, solides, courageuses, on trouve des erreurs de tous les genres. Les coopérateurs que Mirabeau a choisis parmi les protestants ont donné à leur haine contre l'Eglise catholique un essor auquel on ne se fût point attendu dans ces temps d'indifférence pour toute religion, si on ne savait que celle-ci a toujours été distinguée par la haine du monde, conformément aux oracles de son divin fondateur. Le matérialisme le plus absolu y est déployé avec une audace dont il y a peu d'exemples. Le délire y est poussé jusqu'à attribuer les malheurs de l'homme à la croyance de son immortalité. *La Correspondance secrète de la cour de Berlin*, 1789, 2 vol. in-8°, provoqua des plaintes très-vives, des critiques et des réfutations. L'auteur en fit une espèce de désaveu, au moins quant à la publicité et la forme, paraissant toujours tenir au fond des choses. L'assemblée nationale, qui eut lieu la même année, lui donna occasion d'étaler sans gêne toutes les maximes philosophiques sur les rois, les lois, l'autorité et la liberté. Mais ces efforts se tournèrent particulièrement contre la religion et le clergé. Il s'escrima vivement dans cette carrière si conforme à son goût, et se distingua avec les Chapellier, les Voidel, les Rewbel, les Camus, les Pétion, etc., dans la guerre déclarée à toutes les notions morales, politiques, juridiques, religieuses. Au moment où il triomphait de voir la grande œuvre achevée et l'Eglise catholique écrasée en France, une maladie assez courte, accompagnée de violentes convulsions, l'enleva à l'assemblée nationale et au monde le 2 avril 1791, à l'âge de quarante-deux ans. Cette mort inattendue et arrivée précisément dans ces circonstances, a fait faire à bien des gens quelque retour sur le *Transivi et ecce non erat*. Psal. 36. D'autres se sont rappelé la " fatalité des sacriléges " dont le protestant Spelman nous a laissé une si terrible histoire. On assure que depuis quelques jours il travaillait à rétablir l'autorité du roi, et l'on prétend même qu'il avait donné parole à une cour étrangère, que dès que l'Eglise serait détruite, il tournerait toutes ses vues sur la restauration du trône. Quoi qu'il en soit de ces assertions, l'on ne peut nier que la haine du " club des Jacobins ", qu'il avait encourue depuis quelque temps, et qui a même occa-

sioné des bruits d'empoisonnement et de projets d'assassinat, ne leur donnât quelque vraisemblance; mais l'ouverture de son corps a fait connaître que l'excès des plaisirs et la fatigue d'une vie agitée avaient abrégé sa carrière. Ce qui fit dire à un journaliste : « Cet homme était si méchant, qu'il a choisi pour mourir le seul instant où il savait qu'il serait regretté ». En effet, on découvrit, en 1793, ses intelligences secrètes avec la cour, et la populace dispersa ses restes... On a cité à ce sujet les paroles qu'il dit à un de ses amis peu de temps avant sa mort · *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux vont s'en partager les lambeaux*. Il paraît néanmoins qu'il se flattait vainement d'opérer une telle révolution. Indépendamment des arrangements de celui qui, en de telles matières, fait d'autres calculs que les hommes, il est apparent que cette tentative en faveur du roi l'aurait perdu luimême. Mirabeau s'exagérait ses forces, et surtout les effets de sa bruyante éloquence. On rapporte qu'il dit, en 1789, à un médecin de ses amis en se touchant le front : *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les empires*. Dans une autre occasion, il dit à M. Suleau : *La Fayette a une armée; mais, croyez-moi, ma tête est aussi une puissance*. Propos d'une vanité ridicule, qui suppose une faiblesse d'esprit peu commune, et un égoïsme poussé jusqu'au délire. De ses discours les plus brillants, aucun ne soutient les regards d'une logique exacte; en mettant les mots à part, l'homme judicieux n'y trouve rien de solide à recueillir, rien qui puisse fonder la conviction. « Son éloquence, dit un écrivain, qui était d'ailleurs du nombre de ses admirateurs, était animée et pressante, mais les principes étaient asservis à ses passions; il se faisait redouter de tous les partis, même de celui qu'il servait, parce qu'on ne pouvait compter sur son opinion, et qu'on connait cette maxime de La Rochefoucauld : « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre qui lui est souvent contraire. » On sait combien cette *tête érigée en puissance* était faible quand on l'obligeait de raisonner juste, et qu'on mettait ses erreurs au jour avec dignité et avec courage. Le modeste silence que celui de Mirabeau, lorsque dans la séance du 27 novembre 1790, l'abbé Maury, après l'avoir poursuivi dans tous ses détours, lui dit : « Remerciez à présent les tribunes des applaudissements flatteurs qu'elles vous ont prodigués lorsque vous avez eu la charité de me dénoncer à leur savante improbation, par votre désaveu. Si vous êtes tenté de répliquer, parlez : je vous cède la parole... Vous ne dites rien?... Cherchez tranquillement quelque subtilité dont je puisse faire aussitôt une justice exemplaire.... Vous ne dites plus rien?... Je poursuis donc, et après vous avoir restitué ces mêmes paroles que vous avez trouvées si concluantes dans votre bouche et si ridicules dans la mienne, j'attaque directement votre argument. » Les OEuvres de Voltaire, Helvétius, Rousseau, l'Encyclopédie, cette foule innombrable de brochures impies ou obscènes, presque tous les ouvrages périodiques devenus depuis long-temps

les trompettes du philosophisme; la peinture, la sculpture, la gravure, tous les arts asservis à la scélératesse et à la luxure, avaient préparé la France à la révolution, dont Mirabeau, semblable à la mouche de La Fontaine, s'attribuait l'honneur. Quelques mois avant sa mort, on avait publié sa ' Vie publique et privée '. Pour donner une idée du caractère et du style de l'ouvrage, nous citerons un passage de la page 93, où il est dit en forme de résumé : « Riqueti ne se justifiera sur rien, et il restera prouvé que dès le berceau il fut un méchant homme; que la nature ne réprouva jamais un fils plus ingrat; que l'hymen n'alluma jamais son flambeau pour un époux aussi féroce; que la vertu n'eut jamais de plus grand ennemi, la patrie de citoyen plus dangereux, les lettres de plus vil écrivain, la noblesse d'apostat plus corrompu, la société d'hypocrite plus insidieux, l'amour de plus lâche serviteur, l'amitié de fripon plus ruineux, le sentiment de moqueur plus effronté, le libertinage de fauteur plus cynique, les lois divines de contempteur plus impie, les lois humaines de violateur plus déterminé, les empires de plus hardi séditieux à proscrire. » M. Burke, cet illustre et éloquent membre du parlement d'Angleterre, dans une lettre à M. Woofort, aide-major de S. M. Britannique, en date du 11 février 1791, n'en donne pas une idée plus favorable. « Un de mes amis, dit M. Burke, arrivé nouvellement de Paris, m'a dit qu'il était présent à l'assemblée lorsque le comte de Mirabeau (je lui demande pardon), M. Riqueti, voulut bien l'égayer en manifestant l'opinion qu'il a de moi. Je ne lui ferai point d'autre réponse qu'en lui opposant simplement l'opinion qu'a de lui l'Europe entière, et sur laquelle je m'en rapporte à lui-même. J'ai le bonheur de n'avoir jamais démérité de mon souverain; je puis braver l'indignation de Riqueti, premier du nom, qui est le roi des Français. Je suis sous la protection des lois anglaises. Je ne veux m'exposer ni à son comité d'inquisition, ni surtout à sa lanterne, qui me paraît infiniment plus dangereuse aux honnêtes gens que la Bastille ne l'a jamais été. Si j'avais à vivre en France, j'aimerais infiniment mieux le gouvernement de Louis XVI, et je le croirais beaucoup plus favorable à ma liberté que celui de Riqueti premier. Je trouve pourtant qu'après avoir été sujet si peu fidèle, il vient de se montrer envers moi un monarque très-gracieux, lorsqu'en disant tant de mal de moi, il en a parlé de la seule manière qui pût contribuer à ma satisfaction et à ma réputation. Être l'objet des invectives de M. Riqueti, c'est un honneur auquel il est difficile de rien ajouter. Mirabeau à Bicêtre m'inspirerait de la pitié; Mirabeau sur son trône, sur ce trône que les jeux de la fortune destinent quelquefois pour récompense à certaines actions qui conduisent communément à un autre terme que je ne veux pas nommer, n'est plus pour moi qu'un objet de mépris, car le vice n'est jamais plus odieux et ne se montre jamais plus vil aux yeux de la raison, que lorsqu'il usurpe et souille la place naturelle de la vertu. » Par une bizarrerie digne

de l'inconséquente philosophie, il laissa un testament, après avoir remis à l'assemblée nationale un écrit contre les testaments, désapprouvant, dans son langage exalté et empirique, " que l'homme, sortant, pour ainsi dire, des bornes de la nature, voulût laisser une volonté lorsqu'il n'en avait plus, exister lorsqu'il n'était plus qu'un vain nom, et transmettre au néant les droits de l'existence "; comme s'il n'était pas plus absurde et cruel de refuser à l'homme la liberté de disposer de son bien; de réprouver le respect que toutes les nations, par un instinct aussi naturel que religieux, ont toujours eu pour la volonté sacrée des mourants; d'encourager l'indocilité et l'ingratitude des enfants en mettant les parents hors d'état de les contenir ou de les punir; d'inviter les collatéraux et héritiers quelconques *ab intestat* à des empoisonnements, des assassinats; d'obliger le propriétaire, le cultivateur, à remettre le fruit de son économie et de son travail à des gens méprisables et odieux : projet digne de ce siècle et complétement assorti à ses autres ouvrages. « Ceux qui souhaiteront d'autres détails sur Mirabeau, dit un journaliste parisien, doivent consulter le testament de son père, compulser les registres criminels, dépouiller les archives des prisons, entendre les dépositions de tous ceux qui ont quelque connaissance des faits et gestes de ce *premier saint* de la légende constitutionnelle. » Un poète lui a fait une espèce d'épitaphe en forme d'apologue, qui contient des idées tout-à-fait extraordinaires :

L'Éternel, fatigué des crimes de ce monde,
Et voulant le punir par un cruel fléau,
Recueillit un instant sa sagesse profonde,
Puis dit à Lucifer : engendre Mirabeau.
Le diable alors le fit à son image.
D'une peau dégoûtante enveloppa ses traits,
Dans son esprit mit l'infernale rage,
Et dans son cœur tous les forfaits.
Mais, par les charmes du langage,
Sur les mortels il prit tant de pouvoir,
Que le démon, dont il passa l'espoir,
Devint jaloux de son ouvrage,
Et ne vit plus en lui qu'un rival odieux
Dont il crut devoir se défaire.
Il eut raison : ce monstre audacieux
Aurait fini par détrôner son père,
Envahir les temples des dieux,
Et placer l'enfer sur la terre.

La collection des œuvres de Mirabeau forme plus de 40 volumes, mais on ne recherche que ses discours, le reste est tombé dans le mépris et l'oubli qui lui étaient dus. Ses discours ont été réimprimés plusieurs fois, avec plus ou moins d'étendue. Laharpe a porté sur les talents oratoires de Mirabeau un jugement exagéré : il l'appelle le " Démosthènes français ". Cet enthousiasme, pour un orateur qui ne raisonne qu'avec des sophismes, et n'eut d'ardeur que celle des passions, ne sera pas partagé par la postérité.

* RIQUETI (Boniface), vicomte de Mirabeau, frère du précédent, né au Bignon en 1764, chevalier de Malte et de Saint-Louis, député aux états-généraux comme son frère, partagea avec lui les vices de famille, mais suivit en politique une carrière tout opposée. Avec moins de profondeur dans l'esprit et moins d'instruction que le comte, il avait comme lui l'art du sarcasme et les saillies les plus vives, et il en donna plus d'une fois des preuves dans les discussions de la tribune. Il y paraissait rarement, mais il décochait de sa place des phrases piquantes et qui renfermaient souvent un grand sens. Le comte de Mirabeau parlant, dans une

discussion de la Saint-Barthélemi, son frère ne lui dit que ce peu de paroles : « Si l'on abusa de la religion pour opérer les meurtres de la Saint-Barthélemi, des scélérats ont abusé du nom de la liberté pour violer la demeure des rois ». Il défendit constamment l'autorité royale, s'opposa à toutes les innovations, et lorsque Louis XVI vint à l'assemblée promettre fidélité à la constitution, il sortit, et, brisant son épée, il dit : *Puisqu'un roi de France ne veut plus l'être, un gentilhomme n'a plus besoin de son épée pour le défendre*. Toujours en opposition avec le parti dominant de l'assemblée, il attaqua avec énergie les mesures qu'elle prenait pour détruire le clergé. Comme il se livrait contre les anarchistes à des sorties violentes, ne pouvant parvenir dans une discussion à se faire entendre, il s'écria : *J'emploierai dans cette discussion la logique des poumons, puisqu'elle n'est pas moins nécessaire dans cette assemblée que celle du raisonnement*. Le vicomte aimait beaucoup la bonne chère et le bon vin, ce qui lui causa un embonpoint extraordinaire, qui le fit surnommer *Mirabeau-Tonneau*. Il paraissait quelquefois à l'assemblée dans un état voisin de l'ivresse; et, son frère voulant lui faire quelques représentations, il répondit : *De quoi vous plaignez-vous? De tous les vices de la famille vous ne m'avez laissé que celui-là*. Paroles qui s'accordent parfaitement avec celles qu'on lui prête dans une autre circonstance, où il disait, *Dans toute autre famille, je passerais pour un mauvais sujet et pour un homme d'esprit; dans la mienne, on me tient pour un sot, mais pour un homme rangé*. Le régiment de Touraine, dont il était colonel, s'étant insurgé à Perpignan en 1790, il s'y rendit; mais n'ayant pu y rétablir la discipline, il repartit, emportant avec lui les cravates des drapeaux. Arrêté pendant quelques jours pour cette singulière démarche, il fut relâché, et sortit de France. A peine arrivé aux frontières, il envoya sa démission à l'assemblée, protestant contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait, et leva une légion qui acquit une grande réputation de bravoure. Bon royaliste et excellent militaire, le vicomte de Mirabeau aurait pu rendre de grands services à la cause qu'il défendait, mais ses excès, autant peut-être qu'une fluxion de poitrine dont il fut atteint, abrégèrent ses jours, Il mourut vers la fin de 1792. Il cultiva avec quelque succès la poésie légère, et donna des *chansons* et des *satires*, où il ridiculisait les innovations du temps. On a encore de lui une brochure qui a pour titre, *Voyage national de Mirabeau cadet*, 1790 : il raconte les excès révolutionnaires, dont il faillit être la victime pendant son voyage de Perpignan, et il le fait avec beaucoup de verve et de gaîté.

RISBECK (Gaspard), né en 1750, à Eukst, près Mayence, eut pour père un négociant assez riche, qui l'envoya dans cette dernière ville pour s'y appliquer au droit; mais une imagination brûlante et un caractère impétueux rendirent le jeune Risbeck peu propre à l'étude des lois. A cette époque régnait en Allemagne une secte dont les principes dangereux

n'ont formé que trop de prosélytes; elle s'appelait la *Secte des génies par excellence* (Cep Genie-Vesen). Ses principes fondamentaux étaient le mépris souverain des convenances sociales, l'éloignement pour toute affaire quelconque. Ses partisans regardaient comme au-dessous d'eux les emplois, les engagemens politiques, les fonctions qui exigent un travail suivi; enfin la liberté était l'idole chimérique qu'ils encensaient, et à laquelle ils sacrifiaient toutes les réalités : espèce de *sans-culottisme* qui préludait à celui de France. Risbeck ne fut point des derniers à se rendre auprès de ces nouveaux Diogènes; mais il dissipa en peu de temps le bien dont il avait hérité, et se vit réduit, pour subsister, à se mettre aux gages des libraires. Il écrivit des *Lettres sur les moines*, telles qu'un homme passionné et fanatique pouvait en écrire; il répandit les mêmes fureurs contre les prêtres et les catholiques en général, dans son *Voyage d'Allemagne*, traduit en français, Paris, 1788, 3 vol. in-8°. « Qu'on se représente, dit un bibliographe, un jeune homme empreint de tous les délires du philosophisme, et, de plus, d'une forte dose de préjugés protestants, qui parcourt l'Allemagne à pied, dans un état à ne pouvoir guère fréquenter que les dernières classes de la société, et qui dans sa course prononce définitivement sur la politique, la religion, les mœurs, les cours et les princes; et l'on aura une idée juste de ce voyageur. Sa grande règle est de trouver affreux tout ce qui est catholique, et de porter jusqu'aux nues tout ce qui tient ou à l'esprit de secte ou à l'impiété dominante du siècle. » Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misère, il s'isola dans le village d'Arau en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, et où il mourut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné, le titre de *baron;* mais il est certain qu'il n'était ni baron ni noble. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 1er avril 1788, p. 478.)

RISCALTA (Pierre), historien, naquit à Pavie vers 1310, et fut un des hommes les plus éclairés de son temps. Il occupa plusieurs places, soit à Milan, soit dans d'autres villes de la Lombardie, et mourut en 1374. On lui doit une *Histoire de Pavie* jusqu'à l'année de la mort de l'auteur, publiée par Christophe Poggiali, en 1577, 12 volumes in-4°, avec un grand nombre d'additions faites par Jacques de Mois.

RISIUS (Sergius), savant maronite, archevêque de Damas, florissait dans le XVIIe siècle. C'est par ses soins, par ceux de Guadagnoli et de Pierre Golius, qu'a été publiée la *Bible arabe*, Rome, 1671. (*Voyez* GOLIUS Pierre.)

RIST (Jean), né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, et mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales œuvres sont : | *Hortus poeticus;* | *Theatrum poeticum;* | *Parnassus poeticus;* | *Vindiciæ linguæ germanicæ;* — | *Musa teutonica;* | un poème allemand, intitulé : *Galathée et Florabelle*, etc.

* RISTEAU (François), négociant de Bordeaux, où il naquit en 1714, fut directeur de la compa-

gnie des Indes, et montra dans ces fonctions autant de zèle que d'intelligence. Le roi le chargea, en 1771, de négociations importantes auprès du gouvernement anglais, et il s'en acquitta avec honneur. Il avait beaucoup d'instruction et écrivait avec élégance. Ami intime du célèbre Montesquieu, il ne put endurer avec patience les critiques assez sévères qu'on publia contre ce dernier au sujet de l'ouvrage auquel il doit principalement sa réputation. Risteau publia à son tour une défense énergique qui a pour titre : *Réponse aux observations sur l'Esprit des Lois*, 1751, in-12. On trouve dans cet écrit des pensées justes, de l'éloquence et une logique pressante, qui parfois persuade et accable les adversaires de Montesquieu. Risteau fut très estimé pour sa bonne foi dans le commerce, où il amassa beaucoup de fortune, et mourut en 1784.

* RITCHIE (Joseph), voyageur anglais, né à Otley dans le Yorckshire, était secrétaire du consulat anglais à Paris, lorsqu'il entreprit en 1819 un voyage par le nord de l'Afrique, d'où il devait chercher à pénétrer jusqu'à Tombucton; mais il mourut à Mourzouk huit mois après son départ. Le capitaine Lyon, l'un de ses compagnons de voyage, revint en Europe, et publia à Londres en 1821 la *Relation* de cette expédition.

* RITSON (Joseph), jurisconsulte et écrivain anglais, naquit à Stocktoni-sur-Tees en 1752. Il étudia les lois, et fut notaire au collége de justice de Gray. Il acheta en 1785 la charge de bailli des immunités de Savoie, et dans l'un et l'autre emploi il se fit peu aimer par son caractère caustique et turbulent. Il ne pouvait souffrir la moindre résistance à ses opinions, quelque peu justes qu'elles fussent, et avait toujours sur la bouche l'insulte ou la menace. Outre cette humeur irascible et peu endurante, c'était un homme des plus faux et des plus dissimulés. Il ne connut jamais l'obligeance envers les autres, en même temps qu'il croyait qu'il pouvait tout attendre et tout exiger. Aussi il eut peu d'amis, ou, pour mieux dire, il n'en eut aucun. Il avait cependant une instruction peu commune, cultiva la poésie avec assez de succès, et se distingua surtout par une critique parfois mordante, mais profonde. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivants, savoir : | *Observations sur Johnson et sur la septième édition de Shakespeare;* | *Examen rapide de l'édition de Shakespeare, de Malone;* | *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise de Warton;* | *Décadence de la couronne d'Angleterre;* | *Manuel lacédémonien;* | *Anthologie anglaise;* | *Bibliographie poétique*. Ces ouvrages sont fort bons, et les meilleurs qui soient sortis de la plume de Ritson. | *Recueil de chansons anglaises*, 3 vol.; | *Recueil de chansons écossaises*, 2 vol.; | *Romances*, 3 vol.; | *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*. Ritson écrivait d'un style assez pur, mais souvent trop concis, et on trouve parfois dans ses productions des idées bizarres et dignes de son caractère difficile et original. Il avait entre autres singularités celle de vouloir corriger l'orthographe anglaise, en retranchant plusieurs diphtongues très-nombreuses dans cette langue, mais sans lesquelles elle deviendrait inintelligible; mais heureusement sa méthode n'a pas

été adoptée. Il mourut en 1803.

RITTANGELIUS (Jean-Etienne), de Forcheim, au diocèse de Bamberg, de catholique romain était devenu juif, et de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirach* (*voy.* ABRAHAM), où il soutient que la Paraphrase chaldaïque fournit des arguments contre les juifs et contre les anti-trinitaires. Cette proposition fut attaquée par un socinien, Guillaume-Henri Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Ironopolita*. Rittangelius se défendit par un traité qu'il intitula *Libra veritatis*, 1698, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1752, professeur en langues orientales dans l'académie de Kœnigsberg. Nous avons de lui : | un traité *de Veritate religionis christianæ*, Franeker, 1699; | des *Lettres*; | une *Traduction* allemande des prières que les juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres écrits.

* RITTENHOUSE (David), astronome américain, né en 1732 à Germantown, dans la Pensylvanie, devint, sans le secours d'aucun maître, l'un des plus habiles mathématiciens des Etats-Unis, fit un grand nombre d'observations astronomiques très-importantes, et après avoir rempli avec intégrité la charge de trésorier de la Pensylvanie et celle de directeur des monnaies des Etats-Unis, succéda à Franklin dans la présidence de la société philosophique de Philadelphie, où il mourut en 1796. Les travaux de ce savant sont inscrits dans les *Transactions de la société américaine*. Son *Eloge* a été publié par Rusch, Philadelphie, 1797, in-8°.

* RITTER ou RICHTER (Jérémie-Benjamin), médecin et chimiste, né en 1762 à Hirschberg en Silésie, mort en 1807, directeur de la société pharmaceutique de Berlin, était aussi attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville, et membre de plusieurs sociétés savantes. Entre autres ouvrages, il a publié en allemand : | *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslau, 1791-1802, 2 cahiers in-8°; | *Eléments de la stæchyométrie*, ou *Art de mesurer les éléments chimiques*, ibid., 1792-94, 3 vol. in-8°. Ritter a rédigé les volumes 3 et 6, et le *Supplément du Dictionnaire de chimie*, commencé par Bourguet, et a préparé la troisième édition du *Dictionnaire chimique* de Macquer. Il a en outre coopéré à plusieurs journaux de physique et de chimie. — Jean-Guillaume RITTER, physicien allemand, né en 1776 à Sametz en Silésie, étudia la médecine à Iéna, et s'occupa de bonne heure d'expériences galvaniques qui, en 1804, lui ouvrirent les portes de l'académie de Munich. Sa mort prématurée, arrivée en 1810, par suite d'intempérance, laissa un vaste champ aux physiciens. Ils continuèrent les recherches où il avait apporté une vivacité d'imagination qui le fit souvent conclure au-delà de ce que prouvaient les expériences. On a de ce savant : | *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798, in-8°; | *Contribution à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801-02, 2 vol. in-8°; | *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick, 1806, 3 vol. in-8°. Les autres travaux de Ritter sont répandus dans le *Magasin pour*

l'histoire naturelle, de M. Voigt, les *Annales physiques* de M. Gilbert, le *Journal de Chimie* de M. Geblen, et autres recueils périodiques. Vers la fin de sa vie, il s'était amusé à publier des *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, espèce d'autobiographie, où il fait connaître diverses circonstances de sa vie et la manière dont il se jugeait lui-même, Heidelberg, 1810, 2 volumes in-8°.

RITTERSHUYS (Conrad), 'Rittershusius', jurisconsulte de Brunswik, est auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Il mourut à Altdorf l'an 1613, où il était professeur en droit. — Son fils, Nicolas RITTERSHUYS, né à Altdorf, en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, professeur de droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ imperatorum, regum, ducum, comitum*, etc., Tubingen, 1664, 7 tomes in-fol.

RIUPÉROUX (Théodore DE), né à Montauban, en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet et obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris, en 1706, à 42 ans, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulants, mais sans force et sans chaleur. On a aussi de Riupéroux quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Epître*, le *Portrait du sage*, etc., répandues dans différents recueils. Il était secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur, devant jouer avec le roi, avait conservé 1,000 louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riupéroux les alla jouer, et les perdit. C'était cependant l'homme qui avait fait le *Portrait du sage*.

RIVALS (Jean-Pierre), peintre et architecte, né à Bastide, en Anjou, en 1625, fut élève d'Ambroise Frédeau, religieux domicilié à Toulouse. Après la mort de ce maître, il passa en Italie, fixa son séjour à Rome, où il étudia les bons modèles, et revint à Toulouse au bout de neuf ans. Il y fut nommé peintre et architecte de l'hôtel-de-ville, dans lequel il travailla plusieurs années; mais on n'y trouve plus de ses ouvrages. Ils ont été presque tous détruits par les vandales de 1793. Rivals fut nommé par le roi surintendant des chemins, ponts et chaussées de la province. Il enrichit de plusieurs de ses productions, alors assez estimées, différents cabinets de la ville de Toulouse, où l'on remarque surtout de cet artiste le beau palais de Malte, où résidait le grand-prieur de Toulouse. Il est mort en 1706; son fils Antoine, La Fage, Marc Arcis, furent ses élèves.

* RIVALS (Antoine), peintre, mourut à Toulouse, en 1735, âgé de 68 ans. Son père, Jean-Pierre Rivals, peintre et architecte de l'hôtel-de-ville de Toulouse, fut son maître. Antoine vint à Paris, et partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de Saint-Luc, à Rome. Le cardinal Albani, depuis Clément XI, le couronna. Ce maître fut appelé à Toulouse, où

il remplit avec distinction les places de son père. Il avait une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct, ses compositions ingénieuses.

RIVARD (Dominique-François), né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, et y obtint une chaire de philosophie au collége de Beauvais, qu'il quitta en 1749 à la mort de Coffin, principal de ce collége. Rivard mourut en 1778. On voit, par ses ouvrages qu'il s'était entièrement dévoué à sa profession; tels sont: | *Institutiones philosophicæ*, 1778, 4 vol. in-12; | *Eléments de mathématiques*, in-4°; | *Eléments de géométrie*, in-4°; | *Traité de la sphère*, in-8°; | une *Gnomonique*, in-8°; | *Table des sinus*, in-8°; | *Trigonométrie rectiligne*, in-8°. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

* RIVAROL (Antoine), naquit le 17 avril 1757, d'une famille pauvre et obscure, à Bagnols, en Languedoc. Son père, ne trouvant d'autres moyens d'existence, se fit aubergiste. Le jeune Rivarol, destiné à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Avignon, et plus tard au collége de Sainte-Barbe; mais son caractère naturellement inquiet, léger et satirique, ne pouvait guère s'accommoder d'études sérieuses, ni d'un état si peu fait pour ses inclinations. Il quitta la soutane, vint à Versailles, et fut pendant quelque temps précepteur des enfants de M. Honorati. Il avait la manie des grandeurs; et, pour faire oublier ou cacher son origine, il se faisait appeler l'abbé de Parcieux, afin de se faire croire de la famille du célèbre savant de ce nom, mort en 1766: mais un neveu de celui-ci le força bientôt à reprendre son véritable nom. Il vint à Paris en 1784. Plusieurs *lettres* qu'il publia sur les *aérostats*, les têtes parlantes de l'abbé Mical, etc., lui acquirent de la réputation et le portèrent à la rédaction du Mercure. Son *Discours sur l'universalité de la langue française* fut couronné en 1785 par l'académie de Berlin, où il fut reçu comme membre quelque temps après. C'est à cette occasion qu'il publia son *Epître* au roi de Prusse, épître qui obtint beaucoup de succès. Rivarol avait un grand penchant pour les saillies; il en débitait parfois d'assez spirituelles; mais il n'épargnait, comme dans ses écrits, ni ses collègues, ni même ses amis les plus intimes. Il s'avisa de ridiculiser Garat, avec lequel il travaillait au journal de Panckoucke; Garat fut le plus fort, et parvint à faire chasser son satirique adversaire. Rivarol s'amusa à faire une critique sur le poème des *Jardins* de l'abbé Delille, qu'il publia sous la forme d'un *dialogue entre un chou et un navet*. En France, et à Paris surtout, on aime à rire, et quelque éloge qu'eût mérité le poème de Delille, le *Dialogue du chou et du navet* fut trouvé assez plaisant et eut une vogue prodigieuse. L'humeur mordante de Rivarol lui avait fait beaucoup d'ennemis, il ne pouvait vivre en paix avec personne. Il s'ennuya bientôt de sa femme, fille d'un Anglais établi à Paris. Cette union n'avait pas été heureuse, et Rivarol s'en dédommagea en se déchaînant contre l'hymen. Il fut cependant attaché aux bons principes; lors de la révolution, il se déclara hautement pour la monarchie, et rédigea, conjointement avec Peltier

et autres, le journal intitulé *les Actes des Apôtres*. On crut d'abord que ce dévouement de sa part n'était pas désintéressé; mais l'expérience prouva dans la suite la fausseté de cette opinion. Trouvant le sol de la France trop dangereux pour ceux qui ne suivaient pas les maximes du jour, il essaya d'émigrer; mais il fut arrêté à Abbeville par la garde nationale. Il publia alors une *relation* assez piquante de son voyage, dans laquelle il lançait plusieurs traits contre la révolution, contre différents démagogues qui y figuraient, et surtout contre Lafayette. Il fut plus heureux dans sa fuite en 1792, et se réfugia à Hambourg, où il fut contraint de se mettre aux gages d'un libraire, qui le reçut chez lui et pourvut à toutes ses dépenses. Il eut de Rivarol la promesse solennelle qu'il s'acquitterait envers lui par des ouvrages dont sa réputation assurerait le succès. Mais le libraire, voyant qu'il ne remplissait pas cette promesse, lui fit connaître son mécontentement. Rivarol partit et lui laissa pour paiement quelques ouvrages ébauchés qui peut-être ne verront jamais le jour. De là il se rendit à Berlin, et fut bien accueilli du monarque et du prince Henri. Il vivait dans cette capitale, sinon au milieu des richesses, au moins dans une honnête aisance. Il regrettait cependant sa patrie, et il écrivait à un de ses amis : « La vraie terre promise est en effet la terre où vous êtes; je la vois de loin, je désire y revenir, et je n'y rentrerai peut-être jamais. » Sa prédiction s'accomplit, il mourut à Berlin le 11 avril 1801, et a laissé : | *Discours sur l'universalité de la langue française*. Si l'auteur, dans cet ouvrage, s'était contenté de prouver l'universalité de cette langue par les chefs-d'œuvre que la littérature a produits, et par le juste éloge des écrivains illustres qui l'ont répandue par leurs talents dans toute l'Europe, on n'aurait trouvé dans l'opinion de Rivarol rien qui ne fût vrai et fondé sur l'avis général de toutes les nations policées; mais il a voulu critiquer les littératures des nations étrangères, qu'il ne possédait pas assez, il n'en parle par conséquent que d'une manière très-superficielle; il fonde en outre le mérite de la langue française sur les défauts des autres langues, qu'il ne connaissait pas non plus (l'italienne exceptée). L'immense variété de la langue allemande, la concision énergique de l'anglaise, la majesté de l'espagnole, la vigueur, la douceur et l'harmonie de l'italienne, sont des qualités qui disparaissaient à ses yeux pour n'y trouver que des raisons de critiques, ainsi que sur les noms justement célèbres de Klopstock, Hume, Robertson, Milton, Mariana, Ferreras, Ercilla, Machiavel, Guicciardini, Davila, l'Arioste, le Tasse, etc. Excepté cette prévention souvent injuste de la part de Rivarol, le reste de son ouvrage prouve en lui l'homme de goût, doué d'un talent peu ordinaire. | *L'Enfer*, imité du Dante, Londres (Paris), 1785, in-8°. Il faut une connaissance très-approfondie de la langue italienne pour traduire sa poésie dans un autre idiome, et encore davantage pour comprendre plusieurs passages du poète toscan; les divers commentaires qu'on trouve dans les éditions multipliées de ce poème ne suffisent pas toujours pour les éclaircir. Il n'est

donc pas étonnant que Rivarol, même dans une simple imitation, ait commis plusieurs contre-sens, et ait altéré parfois le véritable esprit du poème italien. Quant à l'ouvrage français, nous le jugeons bien écrit et digne de la plume facile de Rivarol, qui sait peindre et intéresser. | *Lettre à M. Necker sur l'importance des opinions religieuses*, Berlin, 1787. Cette petite brochure fait honneur aux principes de l'auteur. | *Lettre à M. Necker sur la morale*, etc., même année. Ces deux *lettres* ont été réimprimées dans le tome 2 des *Chefs-d'œuvre littéraires et politiques de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1788, 3 vol. in-8°. | *Petit Almanach des grands hommes*, 1788, in-12. C'est une satire violente, et trop longue pour qu'elle puisse amuser, contre les poètes médiocres de cette époque. Ceux-ci s'en vengèrent sur Rivarol, non-seulement, dit-on, par des injures, mais par des voies de fait, qui n'empêchèrent cependant pas que son almanach n'eût un grand nombre d'éditions. | *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8°, dans laquelle l'auteur se montre un parfait royaliste; | *Vie politique de M. de Lafayette*, 1792; | *Prospectus d'un nouveau dictionnaire de la langue française, suivi d'un discours sur les facultés intellectuelles et morales des hommes*, Hambourg, 1797, in-8°. Cet ouvrage, chargé de métaphores et d'images souvent peu justes, finit par fatiguer le lecteur, ainsi qu'il arrive dans bien d'autres productions de Rivarol, qui ont ces mêmes défauts. On raconte que le libraire aux gages duquel il était, pour l'obliger à finir cet ouvrage, l'enferma chez lui et mit des sentinelles à sa porte. | *Lettre à M. le président de... sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris*, Londres et Paris, 1783, in-8°. | *Parodie du Songe d'Athalie*, 1787, in-8°, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'une porte le nom supposé de Grimod de La Reynière, conjointement avec son désaveu également supposé. L'ouvrage en lui-même, quoique fort bien versifié, ses notes et ce même désaveu sont tous ensemble une violente satire, où l'on remarque cependant des traits bien dirigés. Mesdames de Genlis et de Staël, MM. de La Reynière, Condorcet, d'Alembert, Buffon et ses continuateurs, Vicq-d'Azyr, Gaillard, Bailly, d'Aguesseau, Beauzée, Suard, Lemierre et toute l'académie, y sont en butte aux sarcasmes amers de l'auteur. | Des *Poésies* qui ne manquent ni de verve ni de grâce. Rivarol était, en général, plutôt un homme d'esprit qu'un homme à talents; et son esprit était même trop épigrammatique pour que sa conversation et ses ouvrages pussent plaire long-temps. Une grande opinion de lui-même, des saillies mordantes, une verbosité infatigable, et le titre de comte que Rivarol prit gratuitement en se faisant à lui seul sa généalogie, lui donnèrent d'abord entrée dans les principales maisons de Paris, où il se fit des protecteurs, mais où son humeur caustique lui fit beaucoup d'ennemis, et où il ne reçut pas toujours un bon accueil. La même impartialité qui nous porte à rappeler ses défauts nous oblige en même temps à rendre justice aux opinions qu'il montra dans nos désordres politiques, et qui ne peuvent que faire honneur à sa mé-

moire. On publia sa 'Vie', à Paris, 1802, 2 vol. in-12. Ses différents ouvrages ont été recueillis en 4 vol. in-8°. Ils sont précédés d'une notice peu exacte sur la vie de l'auteur. On a publié récemment le recueil d'une *Correspondance* que Rivarol entretenait avec Louis XVI, par l'intermédiaire de M. de Laporte, intendant de la liste civile.

RIVAULT (David), sieur de Flurance, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval. [Après avoir voyagé en Italie, il accompagna en Hongrie le comte de Laval qui fut tué par les Turcs. Il revint en France, fut nommé gentilhomme du roi, sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII], et mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de Rivault avec estime, et cela n'est pas étonnant, il était bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que faiblement leurs éloges. Les principaux sont : | des *Eléments d'artillerie*, 1608, in-8°, qui sont rares et assez curieux; | *les Etats, ès-quels il est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12 ; | une *Edition* d'Archimède, in-4°; | *l'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe :* la sagesse de la personne embellit sa face (*Sapientia hominis lucet in vultu ejus, et potentissimus faciem illius commutabit* (Eccles., 8); *étendu à toutes sortes de beautés, et ès-moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'âme*, 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimère, il est même le fondement vrai de la science physiognostique. « On croit, dit un philosophe (J.-J. Rousseau), que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserais qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement se former et prendre de la physionomie, par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables. » L'auteur des 'Etudes de la Nature' appuie ces observations et les porte même beaucoup plus loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui soit contraire. Après avoir parlé de la variété extrême et de la configuration très-bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui ont été défigurés par les atteintes vicieuses de nos éducations et de nos habitudes peuvent réformer leurs traits; et je dis ceci surtout pour nos femmes qui, pour en venir à bout, mettent du blanc et du rouge, et se font des physionomies de poupée, sans caractère. Au fond, elles ont raison, car il vaut mieux le cacher que de montrer celui des passions cruelles qui souvent les dévorent. Elles ont un moyen sûr de devenir des beautés d'une expression touchante. C'est d'être intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront dans leurs traits des caractères célestes, qui seront beaux jusque dans l'extrême vieillesse. » (*Voyez* Richter.)

RIVAZ (Pierre-Joseph de), né à Saint-Gingoulph dans le Valais

en 1711, eut un goût et un talent décidés pour la mécanique; on lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, etc. Il discuta aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la Légion thébéenne*, sur lequel il donna des *Eclaircissements*, Paris, 1779, in-8°. (*Voyez* MAURICE saint.) On a encore de lui l'*Antiquité de la maison de Savoie*. Il mourut en 1772.

* RIVE (Jean-Joseph), né à Apt, en Provence, le 19 janvier 1730, d'un orfévre de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, professa la philosophie au collége de Saint-Charles d'Avignon, et obtint la cure de Mollèze près d'Arles. On dit qu'il en remplit les fonctions d'une manière édifiante. Quoi qu'il en soit, il quitta sa cure en 1767, et vint à Paris, où le duc de La Vallière lui confia sa riche bibliothèque, que Rive augmenta de plusieurs livres précieux. Il s'était donné le surnom de 'Bibliognoste', et son caractère, d'ailleurs plein d'amour-propre, était si irascible et si contrariant, que le duc, quand des savants disputaient sur des matières historiques ou bibliographiques, les menaçait, pour les mettre d'accord, de leur lâcher 'son dogue', qui n'était jamais de l'avis de personne. A la mort du duc de La Vallière, la bibliothèque tomba en héritage à la duchesse de Châtillon, laquelle chargea MM. Debure et Vanpraet d'en dresser le catalogue, ce qui blessa fortement Rive. Il s'en vengea par de mordantes critiques contre ces deux savants; mais ces critiques ne méritèrent que le mépris des gens impartiaux. Le marquis de Méjanès ayant légué aux états de Provence une bibliothèque considérable, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, proposa à Rive, au nom de ses compatriotes les Provençaux, d'être leur bibliothécaire. Rive accepta cette place; ses prétentions exorbitantes donnèrent lieu à d'interminables disputes, que sa présence à Aix, où il s'était transporté, rendait encore plus difficiles à terminer. Sur ces entrefaites, la révolution éclata, et, quoique intérieurement il n'en approuvât peut-être pas les maximes, il se montra un des plus ardents démagogues. Il se déchaîna contre l'archevêque, qu'il appelait le 'métrophore' Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Pascalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort. Lancé dans cette sanglante carrière, on ne sait pas quand il se serait arrêté, si une attaque d'apoplexie, dont il avait déjà été frappé trois ans auparavant, ne l'eût conduit au tombeau, en 1792, à l'âge de soixante-deux ans. Rive a écrit un grand nombre d'ouvrages, savoir: 14 imprimés, 7 prêts à être livrés à l'impression, et 39 qu'il se proposait de publier. Nous nous bornerons à citer les suivants: | un *Dictionnaire sphalmatographique*, ou *des Erreurs littéraires*; | un *Dictionnaire des Troubadours*, où il critique Crescimbeni, Quadrio, Foncemagne, Vaissette, Sainte-Palaye, Millot et Papon; | des *Bibliothèques* française, italienne, cométographique, sotadique, ou pernographique, pédagogique, etc.; | des *Mémoires* sur l'imprimerie, la tachygraphie, la sténographie, la calligraphie, etc., etc.

RIVET (André), ministre calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une grande

réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Bréda en 1651, à 78 ans. On a de lui : | un Traité intitulé : *Criticus sacer*, Dordrecht, 1619, in-8°; | *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture ; | *Instruction chrétienne touchant les spectacles publics, les comédies et tragédies, où est décidée la question s'ils doivent être permis par les magistrats*, etc., La Haye, 1639, in-12 : livre curieux et rare ; | divers *Traités de controverse*, et d'autres ouvrages, recueillis en 3 vol. in-fol. — Son frère, Guillaume RIVET, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la justification*, et d'un autre *de la liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape*, Genève, 1625, in-8°; livres qui n'ont eu cours que chez les protestants.

RIVET DE LA GRANGE (Dom Antoine), de la même famille que les précédents, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. Il prit l'habit de bénédictin à Marmoutier en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*histoire des hommes illustres de Saint-Benoît*. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet ; mais cette entreprise échoua. Il se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé toute sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet et dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire et à la cause d'Arnault et de Quesnel. Il fit imprimer, en 1723, à Amsterdam, in-4°, *le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la Bulle *Unigenitus*, dont il avait appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à l'*Histoire littéraire de la France*. Il en fit paraître le 1er vol. in-4° en 1733, et finissait le 9e, qui renferme les premières années du XIIe siècle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrère, a fait son éloge à la tête du 9e volume de l'*Histoire littéraire*, qui a été poussée jusqu'au 12e. On souhaiterait que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le style ; qu'ils se fussent moins appesantis sur les écrivains inconnus, et qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matières, ne pensaient pas comme eux.

RIVIÈRE (Lazare), professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, et mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui : | une Pratique de médecine (*Praxis medica*), Lyon, 1657, in-fol., souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, et souvent il en transcrit des pages entières sans le citer ; mais ce qu'il écrit de lui-même prouve qu'il pouvait se passer de secours étrangers. | *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4°.

RIVIÈRE (Henri-François DE

La), fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1664, au siége de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il était aide-de-camp. Après s'être distingué en plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avait auprès de celle qu'habitait le comte de Bussi-Rabutin. Ce comte avait avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Rivière sut lui plaire, et l'épousa à l'insu de son père en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de La Rivière, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Rivière tâcha de la ramener; mais, n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'Oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante, et où il mourut en 1734, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont : | des *Lettres*, 2 vol. in-12, à Paris, en 1752; avec un *Abrégé de la vie* de l'auteur, et la *Relation de son procès*. Ces lettres sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde; mais on y sent aussi le bel-esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien. | *Vie du chevalier Reynel*, 1706, in-8°; | *Vie de M. de Courville*, 1719, in-8°.

* RIVIÈRE (Bon-François), théologien appelant, plus connu sous le nom de « Pelvert », né à Rouen en 1714, mort à Paris en 1781, a publié sur des matières de théologie et de controverse un grand nombre d'écrits qui ont tous paru anonymes. Les principaux sont : | *Dissertations théologiques et canoniques sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, 1755, in-12; | *Dénonciation de la doctrine des ci-devant soi-disant jésuites aux archevêques et évêques*, 1767, in-12; | *Cinq lettres sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée*, etc., 2 vol. in-12 (très-rares); | *Six lettres d'un théologien, où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules*, 1776, 2 vol. in-12; | *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la messe*, 1779, in-12; | *Défense de la dissertation*, ou *Réfutation de quatorze écrits* (dirigés contre sa doctrine), 1781, 3 vol. in-12; | *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et nouveaux philosophes*, 1787, 2 vol. in-12.

* RIVIÈRE (Mercier de La), économiste, né vers 1720, d'une famille de finance, occupa, en 1747, la charge de conseiller au parlement de Paris, et, peu de temps après, fut nommé intendant de la Martinique. A son retour de cette colonie, il devint l'un des plus zélés disciples de Quesnay. La Rivière fut témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui : | *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4°, ou 2 vol. in-12 : c'est l'exposé des principes des économistes; | *l'Intérêt général de l'état*, ou *la liberté du commerce des blés, démontrée conforme au*

droit naturel, 1772, in-12; | — *de l'Instruction publique*, 1775, in-8°; | *Lettre sur les économistes*, 1787, in-8° : c'est une apologie de leurs principes; | *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8° : il y a adopté les principes de Necker; | *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française*, ou canevas d'un code constitutionnel pour servir de suite à l'ouvrage intitulé « les Vœux d'un Français », 1789, in-8°; | *Palladium de la constitution politique*, *ou Régénération morale de la France*, 1790, in-8°; | *l'Heureuse nation*, ou *Relation du gouvernement des Féliciens*, *peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8°. C'est à tort que l'on a attribué ces deux derniers ouvrages et la lettre au comité des finances à M. Henri La Rivière. Mercier de La Rivière a été aussi l'un des collaborateurs du « Journal d'agriculture ».

* RIVIÈRE (Mathias Poncet de La), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, essuya de vifs désagréments dans son diocèse dont il se démit; il mourut à Paris, doyen de Saint-Marcel, en 1780. Outre des *Lettres pastorales* et un *Discours sur le goût*, inséré dans les Recueils de l'académie de Nanci, dont ce prélat était membre, on a de lui : | les *Oraisons funèbres* de la reine de Pologne (1742), de Madame Anne-Henriette de France (1752); de Madame Louise-Elizabeth duchesse de Parme (1760); de la reine de France, Marie-Leczinska (1768), et du roi Louis XV (1772). Le *Sermon* qu'il prononça pour la prise d'habit de Madame Louise aux Carmélites de Saint-Denis, est estimé : il en a paru une traduction espagnole. Ces oraisons funèbres, peu lues aujourd'hui, renferment parfois de véritables beautés.

* RIVIÈRE (Claude-Etienne), grand-vicaire du diocèse de Besançon, né en 1752, mort le 11 juin 1828, fut pendant plus de 30 ans vicaire, puis curé à Desnes, près Lons-le-Saulnier, et y forma une communauté d'Ursulines, qui prit de grands accroissements. La révolution interrompit ses travaux : il les reprit en revenant de l'exil. En 1818, appelé à Besançon pour y être curé de l'église métropolitaine il fut, à la mort de M. Durand, choisi par M. de Fressigny pour le remplacer dans les fonctions de vicaire-général. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de M. de Villefrançon, auquel il devait survivre peu de temps. Pendant l'exil, il avait traduit en français un *Catéchisme* composé par un curé allemand, et connu sous le nom de *Catéchisme de Constance*, parce qu'il avait été imprimé dans cette ville en quatre volumes. Les services qu'il avait rendus au diocèse de Saint-Claude lui avaient mérité le titre honorifique de vicaire général de cet évêché.

* RIVIÈRE (Pierre-François-Toussaint La), prêtre, né à Séez (Orne) le 13 octobre 1762, mort à Montargis le 30 octobre 1829, était, en 1790, vicaire-général. Il se livra à l'enseignement à l'école centrale du Calvados. Cependant il ne fut employé dans l'université qu'en 1818, époque où il eut une chaire de philosophie à Clermont. Appelé ensuite à Paris, il devint plus tard

proviseur du collége royal d'Orléans. Après avoir rempli cette place, pendant sept ans, il fut nommé, en 1827, inspecteur de l'académie de Strasbourg. Il a été pendant 14 ans secrétaire de l'académie des sciences et belles-lettres de Caen, et publia, en cette qualité, 3 vol. des *Mémoires* de cette société. On a encore de lui : une *Grammaire élémentaire* latine française, et une *Nouvelle logique classique*.

* RIVIÈRE (Charles-François marquis, puis duc DE), lieutenant-général et pair de France, né à la Ferté-sur-Cher, en 1765, était officier dans les gardes françaises, lorqu'il passa à l'armée du prince de Condé. Il s'attacha à la fortune du comte d'Artois (depuis Charles X); il remplit pour lui différentes missions, surtout dans la Vendée : en 1795 il accompagna ce prince dans son expédition de l'Ile-Dieu; ayant rejoint Charette, il resta avec ce général jusqu'au mois de novembre de la même année, et retourna en Angleterre, chargé de dépêches importantes. Arrêté, en 1804, avec Pichegru, Georges Cadoudal, les deux frères Polignac, il fut mis en jugement et condamné à mort le 18 juin par le tribunal criminel du département de la Seine; mais sa famille trouva moyen d'intéresser en sa faveur la femme et quelques proches parens du premier consul, et en obtint, non sans difficulté, une commutation de peine. Après avoir subi une détention de quatre ans au fort de Joux près Pontarlier, il fut déporté. Le marquis de Rivière ne rentra en France qu'en 1814. Nommé par Louis XVIII maréchal-de-camp et ambassadeur à Constantinople il était dans le port de Marseille où les vents le retenaient, lorsqu'il apprit le débarquement de Buonaparte, qui revenait de l'île d'Elbe. Il tenta vainement de soulever la population du Midi, partit pour l'Espagne, et arriva à Barcelonne le 15 avril 1815. Il resta dans cette ville avec le duc d'Angoulême jusqu'au mois de juillet : alors il monta sur l'escadre de lord Exmouth et débarqua à Marseille, après la nouvelle du désastre de Waterloo. Nommé gouverneur de la 8e division militaire, il fit arborer le drapeau blanc dès le 24 du même mois, et se rendit ensuite à Toulon, où le maréchal Brune fit sa soumission. Le marquis de Rivière revint à Paris dans le mois d'août, et fut aussitôt créé pair de France, lieutenant-général, et commandant de l'île de Corse. Arrivé dans cette île, il mit fin aux troubles qui la désolaient. Informé que Murat cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il fit faire des recherches si actives que le fugitif quitta la Corse et alla tenter contre Naples la folle expédition dans laquelle il perdit la vie. Remplacé, en 1816, dans son commandement de l'île de Corse, le marquis de Rivière partit pour l'ambassade de Constantinople. Le commerce de Marseille se plaignit de ce que le nouvel ambassadeur avait souscrit un tarif qui assujétissait les négocians français dans les Echelles du Levant à des droits deux fois et demi plus forts que ne les payaient les autres nations. Dénoncé dans la séance du 19 juin de la chambre des pairs, pour ce fait de négligence ou d'incapacité, il fut mandé à Paris par

le général Dessoles, mais il n'eut pas besoin de se justifier : ses anciens services expliquaient la droiture de ses intentions. Le marquis de Rivière retourna à Constantinople, d'où il fut rappelé en 1820. Quelque temps après, mis à la tête de la compagnie des gardes du corps de Monsieur, il en conserva le commandement, lorsqu'elle fut devenue, par la mort de Louis XVIII, la 5e compagnie des gardes du corps du roi. Cet homme vertueux et fidèle avait été créé duc et gouverneur du duc de Bordeaux, lorsqu'il mourut en 1828. On a publié des ' Mémoires posthumes touchant la vie et la mort de G.-F. duc de Rivière, Paris, 1829, in-8°. Ils sont attribués à M. de Naylies, alors officier supérieur des gardes du corps du roi.

RIVINUS (André), dont le vrai nom était *Bachmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie et de physiologie à Leipsick, et mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens ; par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie, publiées à Leipsick, sous le titre de *Philo-Physiologica*, 1656, in-4° ; et par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il a accompagnées de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de La Haye, 1712, in-8°, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui : | *Veterum bonorum scriptorum de medicina collecteanea*, 1654, in-8° ; | *Mysteria medica-physica*, 1681, in-12.

RIVINUS (Augustus-Quirinus), fils du précédent, né à Leipsick, professeur de médecine et de botanique en 1652, mourut en 1722, dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui : | *Introductio in rem herbariam*, Leipsick, 1690, in-fol., avec fig. ; | *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690..... ; *tetrapetalo*, 1591..... ; *pentapetalo*, 1699, in-fol., avec des figures qui rendent parfaitement les plantes : c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets ; | *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4° : c'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles ; | *Dissertationes medicæ*, 1710, in-4° : c'est le recueil de ses thèses ; | *Manuductio ad chemiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8° ; | *Notitia morborum*.

RIVIUS (Jean), luthérien allemand, natif d'Altdorf, fut conseiller de Georges, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste, qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collége de Meissen, en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, et un traité de morale sous ce titre : *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, Bâle, 1547, in-8°, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec Rivius, médecin allemand, dont on a : | une *Introduction aux sciences nécessaires à un architecte*, Nuremberg, 1547,

| une *Traduction* de Vitruve, avec des *Commentaires*, Nuremberg, 1548, et plusieurs ouvrages de médecine.

RIVIUS (Jean), religieux augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gérard Rivius, prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le 1er novembre 1665. On a de lui · | une *Vie de saint Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Père et dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 519) de semi-pélagiens les théologiens qui admettent en Dieu, depuis la chute d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisants pour faire son salut. ' L'Index ', d'accord avec la raison et la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être retranchée. On doute aussi très-fort qu'il ait réussi à prouver que saint Augustin savait le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion; on y voit qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu. | *Rerum Francicarum decades quatuor, imperium Belgarum exordium, progressus ad annum* 1500, Louvain, 1651, in-4°: il n'y flatte point les Français; | *Poemata*, Anvers, 1629; | *Diarium obsidionis lovaniensis anno* 1635, Louvain, 1735, in-4°, etc.

RIVO (Raoul A), ou DU RUISSEAU, né à Brée, petite ville de la principauté de Liége, dans le XIIIe siècle, alla étudier les langues savantes à Rome. La science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église de Tongres. Il fonda le monastère de Corsendonc, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui: | *Traité de l'observation des canons*, Cologne, 1568, Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Pères, tome 6, édition de Paris, et tome 14e édition de Cologne; | *Histoire des évêques de Liége*, depuis l'an 1347, jusqu'à l'an 1389, dans la collection de Chapeauville: | *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1568; | *Martyrologe* en vers.

RIVOIRE (Antoine), savant jésuite, né à Lyon le 13 mars 1709, remplit dans son ordre les chaires de physique et d'histoire naturelle, et a laissé les ouvrages suivants: | *Traité des aimants artificiels*, 1752, in-12; | *Nouveaux principes de la perspective linéaire*, traduit de l'anglais, 1755; | *Histoire métallique de l'Europe*, 1767, in-8°; | *Vie de saint Castor*, 1768, in-12. Après la suppression des PP. de la compagnie, il se fixa à Lyon, où il mourut vers 1790.

RIZZO ou RICCIO (David), né à Turin en Piémont, vers 1520, était fils d'un joueur d'instruments, qui lui apprit la musique, et lui donna une éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Maretto, nommé ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnait alors dans ce royaume. Maretto le lui présenta comme un excellent musicien, et la reine fut charmée de son jeu et de son chant. Rizzo avait reçu une bonne éducation. Il servit Marie Stuart par ses talents, qui ne se bornaient pas à celui de la musique; il entendait les affaires, et les conduisait avec beaucoup de pru-

dence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart-Darnlei, ayant épousé Marie Stuart, sa cousine, voulut se faire reconnaître roi, comme mari de la reine. Cette princesse, éclairée par les bons avis de Rizzo, vit bien qu'on voulait lui enlever l'autorité, et que son mari, homme violent et ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisserait que le nom de reine; elle s'opposa à cette prétention. Darnlei, irrité contre Rizzo, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge et la figure de Rizzo mettaient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet. n'avait auprès d'elle que la comtesse d'Argile et Rizzo, qui lui parlait de quelque affaire; le duc de Rothsai y entra avec le Retwein, armé, et suivi de cinq personnes Rizzo reçut plusieurs coups d'épée devant Marie elle-même; ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, il y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement. [Quand cet événement tragique arriva, la reine était enceinte de Jacques Ier, et son imagination en fut si frappée, que ce monarque ne put jamais voir une épée nue, sans pâlir et trembler.]

* RJEVOUSKY (Adam, comte), diplomate, né le 10 août 1760 à Nesvige, ville du gouvernement de Minsk, mort le 24 janvier 1825 dans les environs de la ville de Lipovetz, eut pour instituteur l'évêque Nanouchevitz, historien et poète polonais. En 1782, 1785, 1786, il fut député aux diètes polonaises où il se distingua par son éloquence; il fut nommé en 1788 ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Pologne près la cour de Danemarck. En 1790, il siégea aussi dans le sénat de Pologne. En 1817, il fit partie du sénat de Russie. Il écrivit dans sa jeunesse en polonais et en français quelques ouvrages politiques, et il laissa inédits un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on remarque des *Mémoires sur le roi Stanislas-Auguste*. Son manuscrit intitulé: *Rectification des erreurs dans l'ouvrage du général Dumouriez, sur la confédération de Bar*, est du plus haut intérêt. Il a laissé en outre des *Remarques sur les lois de Pologne*, des *Dialogues des morts*, des *traductions* en vers polonais des deux tragédies, Polyeucte et la mort de César, des *Géorgiques polonaises*, une *Traduction des Elégies de Tibulle*, et un grand nombre d'autres *poésies*.

* ROA (Martin DE), né à Cordoue en 1533, entra à l'âge de 15 ans dans la compagnie de Jésus, et fit de grands progrès dans les études. Il professa successivement, dans le collége de Cordoue, la rhétorique et les saintes Ecritures, et remplit avec distinction les principaux emplois de son ordre. Il fut recteur de différents colléges, provincial à Séville, et procureur-général à Rome. De retour en Espagne, il se démit de tous ses emplois, et ne s'occupa plus que de ses ouvrages. Il mourut à Montilla, le 5 avril 1657, âgé de 74 ans. Il a laissé: | *Singularium locorum et rerum S. Scripturæ libri VI, in duas partes distincti; item, de die natali sacro et profano, li-*

ber unus, Lyon, 1617, in-8°, édition recherchée; | *De accentu et rectâ in græcis, latinis, barbaris pronuntiatione*; | *De Corduba principatu, et de auctoritate et antiquitate sanctorum martyrum cordubensium, ac de cordubensi breviario*, Lyon, 1617, in-4° : cet ouvrage fut traduit en espagnol par l'auteur. | *Sanctos Honorio, Eusticho, Estevan, patrones de Xerès de la Frontera, nombre, sitio, antiguedad de la ciudad y vàlor de los ciudadanos*, Séville, 1617, in-4°; | *De l'estado, etc.*, ou *de l'état des âmes du purgatoire d'après le livre des Machabées, ibid.*, 1624, traduit en latin et en italien; | *Malaga, su fundacion, su antiguedad*, etc., Malaga, 1617, in-4°; | *Historia de la muy noble y antigua ciudad de Ecija*, Séville, 1629, in-4°. — La liste de tous les ouvrages du P. Roa est dans la *Bibliothèque* de Southevel.

ROALDES (François), d'une noble famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldes : | *Annotationes in notitiam utramque, tum Orientis tum Occidentis*; | un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors*.

ROBBE (Jacques), ingénieur et géographe du roi de France, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. C'était un homme d'un esprit cultivé, et savant dans les langues. On a de lui : | *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, en 2 vol. in-12 : assez bon ouvrage; il y a des jugements vrais et impartiaux sur les caractères des peuples, et autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitants de la Belgique. « C'est assurément l'endroit de toute l'Europe où la religion catholique soit professée avec plus de pureté et de sincérité ; » observation que l'événement confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposèrent à l'impiété des démocrates français, devenus les maîtres de leur pays; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme et conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. | *Emblème sur la paix*, présenté au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

* ROBBÉ DE BEAUVASET (Pierre-Honoré), poète satirique et licencieux, naquit à Vendôme, en 1714, d'un marchand gantier. Des vers mordants qu'il avait faits contre le marquis de Rochambeau, gouverneur de la province, lui attirèrent quelques coups de bâton; et d'autres inconséquences de sa part l'obligèrent de quitter son pays natal. Il vint à Paris, où il eut des démêlés avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans la préface de sa *Métromanie*. La muse caustique de Robbé n'épargna pas Louis XV; mais il eut le temps de remplacer sa satire par une apologie, ce qui fit croire à ce prince qu'on avait calomnié le poète. Au lieu de le faire mettre à la Bastille, il lui donna une pension. On a dit qu'il se jeta dans le *jansénisme*, et même dans la secte des *convulsionnaires*;

il leur adressa néanmoins quelques épigrammes de sa façon. On a dit encore qu'il se repentit, quoique cela ne l'empêchât pas de réciter, quand on les lui demandait, des vers licencieux devant madame du Barry, qui le protégeait. Une autre dame, la duchesse d'Olone, que ses vers avaient peut-être également amusée, lui laissa un legs de 15,000 francs. Robbé, méprisé de tous les gens honnêtes, mourut à Saint-Germain, en 1794, âgé de quatre-vingts ans. Il a laissé les ouvrages suivants, dont la plupart sont écrits d'un style dur et barbare : | *Le Débauché converti*, satire, 1736, in-12 ; | *Epître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi* (sur cette mémorable bataille), 1745, in-8° ; | *Satire sur le goût*, 1752, in-8° ; | *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème en quatre chants, 1767, in-12 ; | *Satire au Comte de*..... (Bissy), 1766, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabatier, etc. ; | *Les Victimes du despotisme épiscopal*, poème en six chants, 1792, in-8°. Ces victimes sont des religieuses de Sainte-Claire d'Orléans, qui ne voulurent pas accepter la bulle *Unigenitus* ; | *Œuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-18, contenant des contes, des épigrammes, des satires, des épîtres, etc. ; | des *Odes*, des *Epîtres* diverses, publiées à différentes époques.

* ROBECK (Jean), jésuite, né à Colmar en Suède en 1672, passa en Allemagne vers 1704, se convertit à la religion catholique, et embrassa la règle de saint Ignace. Ses supérieurs le chargèrent de missions à Vienne et à Rome, et il se proposait d'aller remplir les fonctions de missionnaire en Suède, lorsque le gouvernement s'opposa à son retour dans ce pays. Il vécut ensuite, pendant neuf ans, dans une retraite obscure, et périt dans le Weser en 1739. On a de lui : | *J. Robeck Exercitatio philosophica de morte voluntaria philosophorum et bonorum virorum*, etc., Brême, 1736, in-4°, avec des notes réfutatives, par Funck, éditeur de l'ouvrage : le *Dictionnaire* de Chauffepié en donne un long extrait d'après la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*.

* ROBERJOT (Claude), conventionnel, né à Mâcon en 1753, était curé de cette ville lorsque la révolution éclata. Il se maria, fut élu député suppléant à la Convention, mais n'y vint, comme titulaire, qu'après le règne de la terreur. Nommé alors représentant du peuple à l'armée de Pichegru, il fit à son retour un rapport très-étendu sur les provinces de la Belgique, contribua à leur réunion à la France, fut élu membre du conseil des cinq-cents, devint en 1797 ministre plénipotentiaire près les villes anséatiques, assista ensuite dans la même qualité au congrès de Rastadt, et périt, à la suite de ce congrès, sous les coups de soixante assassins portant, dit-on, l'uniforme des hussards autrichiens appelés 'Szecklers', qui assaillirent sa voiture le 28 a[illegible] 17[illegible], au milieu d'une nuit profonde, à un quart de lieue de la ville, d'où il lui avait été enjoint de se retirer ce jour même avec ses collègues. L'un d'eux, nommé Bonnier, mourut aussi victime de cet attentat, dont les auteurs n'ont jamais été légalement connus. On a de Roberjot quelques *Mémoires* et *Lettres* sur l'agricul-

ture, imprimés dans divers recueils.

ROBERT (Saint), premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, était fils de Géraud, descendant de saint Géraud, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans les vues de religion et de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, et fonda un monastère avec l'approbation de l'évêque et du pape Léon IX. En peu de temps il fut le chef de plus de 300 religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des saints, et mourut le 24 avril 1067 ou 1068. — Il ne faut pas le confondre avec saint Robert, abbé de Molesme, de l'ordre de Citeaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT, deuxième fils de Richard III, duc de Normandie, eut en apanage, l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herlève, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa, en 1004, Olaüs, roi de Norwége, appelé au secours du duc Richard II contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égarements, et mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amauri V, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit 'le Hardi', le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut père de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, et mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avait cédé ce comté au roi de France Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais, ce prince étant mort sans enfants en 1584, le comté d'Evreux fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. (Voyez l'*Histoire généalogique de France*, par le P. Anselme, et l'*Abrégé chronologique des grands fiefs*, in-8°.)

ROBERT, roi de France, surnommé 'le Sage' et 'le Dévot', parvint à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet, son père. Il fut sacré à Orléans, où il était né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avait épousé Berthe, sa cousine, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois; Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux, qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avait touché, passaient par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé, et jusqu'aux vases où il avait bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre, qui avait la tête et le cou d'un canard. [D'autres auteurs assurent que la reine étant accouchée d'un enfant mort, on répandit le bruit qu'elle avait mis un monstre au monde.] On ajoute que Robert fut

si frappé de cette espèce de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Robert contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles de Provence; mais l'humeur altière de cette princesse aurait bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mourut en 1002 sans enfants légitimes. [Il avait laissé son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Robert, assisté de Richard, duc de Normandie, déclara la guerre aux seigneurs bourguignons qui voulaient soutenir ce choix. Elle dura six ans, et Robert se vit enfin tranquille possesseur de la Bourgogne.] Il investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis, étant devenu roi, le céda à Robert, son cadet. (*Voy.* Henri Ier, roi de France.) Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils Philippe le Hardi, chef de la deuxième maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles le Téméraire, tué en 1477. [Le roi Robert termina par sa médiation les longues querelles qui existaient entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Ce dernier avait appelé à son secours deux de ces rois du Nord (Normands païens) qui dévastaient alors l'Angleterre. Le roi Robert conclut la paix entre les deux adversaires, paya de ses propres deniers le départ des deux rois normands, avant qu'ils ne renouvelassent en France les scènes de destruction présentées deux siècles auparavant par cette nation barbare.] Ce prince mérita par sa sagesse qu'on lui offrît l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa, et après avoir fait couronner à Reims son second fils Henri Ier, il mourut à Melun en 1031, âgé de 60 ans. Robert bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étaient emparés. La déprédation était telle, que les séculiers possédaient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageaient à leurs enfants; ils donnaient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de leurs fils. Robert cultiva les sciences et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes*, que l'on chante encore dans l'église, et on lui a attribué l'hymne *Veni, sancte Spiritus*. Son règne fut heureux et tranquille. C'est sous ce même règne que la France éprouva en 1010 une famine de quatre ans, suivie d'une peste qui parut une seconde fois en 1030 jusqu'en 1033. Robert régna trente-cinq ans, et pendant près de trente la France jouit d'une tranquillité parfaite.

ROBERT Ier, dit "le Magnifique", duc de Normandie, deuxième fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avait fait donner. Il eut à réprimer, dans les commencements, les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avait injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'était emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cou-

sins Alfred et Edouard. L'an 1035 il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous et délicats philosophes qui traitent les croisades de fanatisme ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si courageuse, si endurante et éclatante piété, dans un grand prince, qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit faible. A son retour, il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, et qu'il avait fait reconnaitre avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

ROBERT, dit 'Courte-Cuisse', fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, fut établi l'an 1087 duc de Normandie par son père, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume le Roux (*voy.* ce nom.) Ce fut un des plus vaillants princes de son siècle dans les combats, et un des plus faibles hommes dans la conduite. A la croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut, en grande partie, les batailles qu'elle gagna sur les infidèles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers, suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frère, après la mort de Guillaume le Roux, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris, l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai, par son frère Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134.

* ROBERT DE LUZARCHES, architecte, né en Normandie vers l'an 1180, fut un de ceux qui firent revivre en France le goût pour l'architecture d'après le style gothique, qui ne manque pas cependant de quelque mérite, sinon dans l'ensemble, au moins dans les détails. Il eut la principale part à la construction de la belle cathédrale d'Amiens, commencée en 1220, et achevée en 1288 par Renault. Nous croyons devoir transcrire ici l'inscription suivante, que cet artiste fit graver sur le pavé de la nef, et qui atteste un fait historique :

En l'an de grâce mil deux cens
Et vingt, fut l'œuvre de *Chéens*,
Premierement encommencié:
Adont : est de chest évêchié
Everard, évêque bénis,
Et le roi de France *Loys*,
Qui fust fils de *Philippe le Sage*.
Chil qui maistre étoit de l'ouvrage
Maistre Robert étoit nommé
Et de Luzarches surnommé
Maistre Thomas fut après lui
De Cormon, et après cestui,
Son fils, *maistre Renault*, qui metre
Fit à chest point-chi cette lettre,
Que l'incarnation valoit
Treize cens ans, douze en falloit.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie, et pour cela appelé 'Robertus a Torineo', abbé du mont Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la continuation de la *Chronique de Sigebert*, et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Achéri a donné à la fin des OEuvres de Guibert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

* ROBERT D'AUXERRE ou DE

Sainte-Marie ('Robertus autissiodorensis'), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, oublié par presque tous les biographes modernes (1), a pourtant des droits à la célébrité. Son nom de famille était 'Abolant' ou 'Abolanz'. Il florissait à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et revêtu du 'personnat (2) de lecteur', comme le prouvent plusieurs titres qui finissent par ces mots : *Dat. per manum Roberti lectoris*. Pendant qu'il possédait cette charge, il fit écrire deux volumes d'*Actes des saints*, dont un seul reste, lequel était conservé à l'abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre. Robert était passionné pour les livres, et lié d'intimité avec Milon, abbé de Saint-Marien, ordre de Prémontré, qui partageait ce goût et s'était formé une belle bibliothèque : *Insignem bibliothecam quæsitis undequaque voluminibus cumulatam*. Robert, à la sollicitation de cet abbé, fit une compilation des *Chroniques de Sigebert* et autres écrivains. Il y inséra tout ce qu'il put trouver de faits intéressants dans les archives de l'église de Sens, et ce que put lui fournir le livre intitulé *Gesta pontificum autissiodorensium*. Avec ces matériaux, il conduisit d'abord son ouvrage jusqu'à l'an 1205. Il paraît que c'est vers ce temps qu'il prit l'habit de l'ordre de Prémontré dans l'abbaye de Saint-Marien, qu'il y continua sa chronique jusqu'en 1212, et qu'il mourut la même année. Ce qui en effet complète les sept ans qu'il est dit avoir passés à Saint-Marien. Son continuateur, que Casimir Oudin croit être un nommé Hugues, aussi chanoine régulier de Saint-Marien, reprit le travail de Robert, et le poussa jusqu'à l'an 1227. Cette chronique est l'une des plus estimées, et « d'un meilleur goût que tant d'autres », disent les auteurs de 'l'Histoire littéraire de France' (3). Quoiqu'elle ne soit point entièrement exempte de fautes, on la consulte avec confiance. Robert était homme de mérite, et très-instruit dans l'histoire pour son temps. Les règles d'une critique sage, si peu connues dans ces siècles reculés, ne lui étaient pas étrangères, et il en trace de fort judicieuses pour les légendes. Nicolas Camusat, savant chanoine de Troyes, fit imprimer la chronique de Robert sous ce titre : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi* 1220, *cum appendice ad annum* 1223, 1608, in-4°. L'ordre de Prémontré se proposait d'en donner une 2e édition, et le manuscrit en avait été communiqué à de savants religieux de cet ordre, en Lorraine. M. Le Venier, pénitencier d'Auxerre, mort en 1669, avait eu le même projet; mais ni l'un ni l'autre ne furent exécutés. On peut voir à cet égard les 'Mémoires' de l'abbé Lebœuf, concernant l''Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre', tome 2, page 490. On y trouve aux 'Preuves', page 36, le testament que fit Robert avant d'embrasser l'ordre de Prémontré. — Il y a un autre Robert d'Auxerre, contemporain du précédent, aussi de l'ordre de Prémontré et profès

(1) Moreri néanmoins en a donné un article.

(2) C'était une dignité capitulaire à laquelle était attaché le soin des manuscrits et des archives.

(3) Tome 9, page 127.

de Saint-Marien. Il fut prieur de Notre-Dame-là-d'hors, cure de cette abbaye. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tradition de l'Eglise d'Auxerre*, imprimé en 1719.

ROBERT DE COURTENAI, empereur français d'Orient, succéda à son père Pierre de Courtenai sur la fin de l'an 1220, et fut couronné à Sainte-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avait fait de rapides conquêtes sur les Français, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs chrétiens pour son secours. Ils passent en Orient sous la conduite de Guillaume de Montferrat, mais ce général étant mort ils retournèrent en Europe, et Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avait été promise à un gentilhomme bourguignon, qui, outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avait aucun talent militaire : les divisions de ses ennemis l'appelaient aux conquêtes, mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée, celui de Trébisonde et celui de Thessalonique. (*Voyez* COURTENAI.) Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II.

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre, dans le pays de Suffolk, de parents pauvres. Ses talents lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et, en 1235, l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différends avec les moines, et un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avait accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Outre son *Abrégé de la sphère*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, et quelques *Lettres* renfermées dans le recueil de Brown, intitulé *Fasciculus rerum expetendarum*, nous citerons ses ouvrages : | *De cessatione legalium*, Londres, 1652 ; | *Commentarius in Pseudo-Dionysii areopagitæ theologiam mysticam*, Strasbourg, 1502; | et son *Testamentum XII patriarcharum, filiorum Jacob*, Haguenau, 1532, in-8°, très-rare : ouvrage apocryphe, dont il n'est que l'éditeur ou le traducteur du grec en latin. A l'authenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mystères chrétiens si formellement exprimés, que les douze patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anachronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, et que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les dérèglements des ecclésiastiques de son temps. Il y a une édition de

plusieurs de ses ouvrages faite à Venise en 1514.

ROBERT DE FRANCE, né en 1216, surnommé 'le Bon', 'le Vaillant', troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. C'était dans le temps de la funeste querelle entre le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à saint Louis l'empire pour Robert, mais sur l'avis des seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée; exemple rare, car les princes profitaient volontiers de la jurisprudence établie dans ce temps-là, qui donnait au pape le droit de déposer les rois. (*Voyez* MARTIN IV.) Robert suivit saint Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivait les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé de pierres, bûches, et autres choses que l'on jetait par les fenêtres. C'était un prince intrépide, mais fougueux et opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, surnommé 'le Bon' et 'le Noble', fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Après les Vêpres siciliennes, il mena un puissant secours à Charles Ier, roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonais en Sicile l'an 1289, les Anglais proche Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit la vie. Homme vaillant et grand capitaine, mais emporté et violent, il n'était bon que pour un coup de main. Mahaud, sa fille, hérita du comté d'Artois, et le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles: Jeanne, femme de Philippe-le-Long, et Blanche, femme de Charles-le-Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avait un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaut; mais il perdit son procès, par deux arrêts rendus en 1302 et en 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui se trouvèrent faux. Robert fut condamné pour la troisième fois et banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un asile auprès d'Édouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France, source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. Robert fut blessé au siége de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II, fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eût un fils nommé 'Charles', mort en 1472, sans postérité.

ROBERT BRUCE, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, ou Baillot, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. [Robert se trouvait prisonnier à

Londres, tandis que Comyn, l'ennemi implacable du malheureux et noble Wallace, gouvernait l'Écosse au nom d'Edouard. Voyant la position critique de Bruce, un seigneur anglais, nommé Glower, ami de sa famille, lui envoya une paire d'éperons et une bourse d'or. Robert comprit ce langage, fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ. Il se fit suivre de deux amis sûrs, arriva en Ecosse, réunit ses partisans, fit mettre à mort Comyn, et fut couronné roi à Scône.] Il secoua le joug des Anglais, les chassa, et rendit l'Ecosse très-puissante et très-florissante. C'était un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Étant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte : preuve attendrissante du motif religieux qui animait les braves de ce temps-là à arracher ce pays, si intéressant pour les chrétiens, aux barbares qui l'avaient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Écosse dans la maison de Stuart.

ROBERT d'Anjou, dit 'le Sage', troisième fils de Charles le Boiteux, succéda à son père, dans le royaume de Naples, en 1309, par la protection des papes et par le désir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 33 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1343, âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille, en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France, par inclination et par intérêt, et qui d'ailleurs détestait la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire, mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1319, sa sœur Alix donna le comté à Philippe-Auguste, en 1220. Il a passé ensuite à différents princes qui en ont porté le nom. (*Voyez* François de France.)

ROBERT ou Rupert, dit 'le Bref' et 'le Débonnaire', électeur palatin, fils de Robert le Tenace, naquit en 1352, et fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanais, que Wenceslas en avait détaché, mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, et de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim, en 1410, après avoir partagé ses états entre ses quatre fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avaient conservé le droit de haute justice dans les terres de plusieurs seigneurs : mais il leur céda ce droit par des priviléges. Il est fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT (Claude), né à Bar-sur-Aube, vers 1564, ou, suivant Moréri, à Cheslai, près de Bar-sur-Seine, devint précepteur d'André Fremiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronius, d'Ossat et Bellarmin lui donnèrent des marques de leur estime. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1656. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé *Gallia christiana*, qu'il publia, en 1625, en 1 vol. in-fol. MM. de Sainte-Marthe augmentèrent, dans la suite, cet ouvrage utile, dont les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., et qui n'est pas achevée.

ROBERT DE BAVIÈRE, prince palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince-électeur palatin du Rhin, et d'Élizabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Écosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles Ier, son oncle, le fit chevalier de la Jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil privé, en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais, en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre, en 1675. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur, et mourut en 1682.

ROBERT (Nicolas), peintre d'Orléans au XVIIe siècle, excellent dessinateur d'animaux et d'insectes, fit, pour Gaston de France, en ce genre, une belle suite de miniatures qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 319 planches de plantes de l'académie des sciences de Paris, et mourut en 1684, à 74 ans.

ROBERT DE VAUGONDY (A.), géographe, naquit à Paris en 1688. Son *Atlas portatif*, in-4°, et son grand *Atlas* en 108 cartes, 1753, lui acquirent beaucoup de réputation. Il fut nommé géographe ordinaire du roi Louis XV, et mourut dans sa patrie en 1766. On a encore de lui: | *Abrégé des différents systèmes du monde*, 1745, in-16; | *Introduction à la géographie*, 1743, in-8°; | *Géographie sacrée*, 1746; | *Usage des globes*, 1752, in-12.—ROBERT, son fils, suivit avec honneur les traces de son père; et le soin que l'un et l'autre ont mis dans la composition de leurs cartes a notablement contribué aux progrès de la géographie en France, science assez négligée dans ce pays jusqu'à leur époque.

* ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysage, naquit à Paris, en 1733. Il fit ses études au collége de Navarre, et montra d'heureuses dispositions pour l'art qu'il embrassa. On le voyait toujours un crayon à la main reproduire les objets qui le frappaient davantage. Un jour, tandis que ses condisciples répétaient leur leçon, il fit un dessin sur le dos de la copie d'une co...

position en grec. L'abbé Le Batteux, son professeur, en fut si étonné, qu'il s'écria : « Robert, tu seras peintre! » Il obtint le prix de sa composition en grec, et fit ses études avec succès. L'abbé Le Batteux garda le dessin, le fit encadrer, et ne le renvoya à son élève que le jour où celui-ci fut reçu à l'académie de peinture. Quand il sortit du collége, il s'appliqua exclusivement au dessin, et, en 1755, il se rendit à Rome, où il demeura douze ans. Il en dessina tous les monuments, les ruines, et cette riche collection lui servit beaucoup dans la composition de ses tableaux. Il était déjà favorablement connu à Rome lorsqu'il revint dans sa patrie : il composa en peu de temps un tableau, le présenta à l'académie, mérita tous les suffrages, et presque aussitôt, et contre l'usage ordinaire, il fut admis dans cette société. Panini et autres peintres italiens et flamands avaient déjà traité le genre de Robert; mais ce genre était nouveau en France, et cet artiste y réussit complètement. Et, en effet, il faut tout l'art du pinceau et la magie des couleurs pour intéresser par des murs délabrés, des ruines entassées, des statues brisées, etc. Robert fut nommé garde des tableaux du roi, et occupa cette place jusqu'à la révolution. Il a composé un grand nombre de tableaux, où l'on remarque, outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, et toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tableaux. Parmi ceux-ci on distingue : | une *Vue du pont du Gard*; | le *Tombeau de Marius*; | le *Temple de Vénus*; | la *Maison carrée de Nîmes*; | l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*; | l'*Escalier de Bernin* au Vatican; | les *Catacombes de Rome*; | les *Ruines du château de Meudon*; | des *Bains publics*, etc. Nommé, en 1800, conservateur du Musée, il projeta la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries, et reproduisit cette idée dans un tableau. Son imagination se transportant à des siècles plus reculés, il présenta dans un autre tableau les ruines de ce monument, où, au milieu des débris d'édifices et d'arcs renversés, le seul 'Apollon du Belvédère', actuellement rendu au Musée du Vatican, était conservé tout entier, comme si le peintre eût voulu indiquer par-là que le temps n'avait pas d'empire sur ce magnifique chef-d'œuvre des arts. Robert était d'un caractère doux et modeste; sa vie fut heureuse et paisible, et il la termina à Paris, le 15 avril 1808, à l'âge de 75 ans.

ROBERT (François), ingénieur-géographe, né en 1737 à la Charmèle près Châlons-sur-Saône, mort à Heilgenstadt en Saxe le 3 mai 1819 à 82 ans, embrassa la cause de la révolution, et après le 31 mai, devint maire de la commune de Besnote, administrateur du département de la Côte-d'Or, député au conseil des cinq-cents en mars 1797. Le 3 juin il publia une motion d'ordre sur la nécessité de rétablir la morale et la religion. Le 29 juillet il combattit l'aliénation des presbytères. Son élection fut annulée le 18 fructidor; mais il ne fut point compris parmi les déportés de cette journée. On a de lui : | *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, 1777, 3 vol.

in-8° ; | *Géographie élémentaire à l'usage des colléges, avec un précis de la sphère et des cartes*, 2e édition, 1817, in-12; | la *Partie géographique de l'Encyclopédie méthodique par ordre de matières*, 3 vol. in-4°, à l'exception de quelques articles fournis par Masson; | *Description historique, physique et géographique de la France*, 1790, in-4° ; | *Traité de la sphère avec l'exposition des différents systèmes astronomiques du monde et un précis du système physique de Descartes et de Newton*, 2e édition, 1801, in-12 ; | *Voyage dans les treize cantons suisses, les Grisons, le Valais*, 1789, 2 vol. in-8°; | *Mélanges sur différents sujets d'économie politique*, in-8° ; | *Dictionnaire géographique, d'après le traité de Paris du 20 novembre* 1815, 2 vol. in-8; Paris, 1818; 2e édit., 1820.

* ROBERT (Pierre-François-Joseph), conventionnel, né à Gimnée près Givet, était épicier à Paris avant la révolution. Il se fit connaître par un journal intitulé : *Le Mercure national*, qu'il rédigea en commun avec sa femme, mademoiselle de Keralio, morte à Bruxelles en 1821. D'abord secrétaire de Danton, il entra au corps électoral, et fut nommé député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, *en regrettant qu'il ne fût pas en son pouvoir de prononcer celle de tous les souverains*. Robert, qui faisait encore le commerce d'épicerie en gros, fut dénoncé comme accapareur à la populace, qui pilla sa maison et s'empara de plusieurs tonneaux de rhum. Depuis ce temps, on ne l'appela que *Robert-Rhum*. En 1795, envoyé en mission à Liége, il fut rappelé presque aussitôt. A la fin de la session, il ne rentra pas dans le corps législatif, et ne s'occupa plus que d'opérations commerciales. Il avait fixé sa résidence à Bruxelles, où il mourut en 1826. Entre autres ouvrages il a publié : | *Reconnaissance publique*, ode, 1787, in-8° ; | *Mémoires sur le projet de rétablissement d'une société de jurisprudence*, 1790, in-8° ; | *Le républicanisme adapté à la France*, 1790, in-8° ; | *Le droit de faire la paix et la guerre appartient incontestablement à la nation*, 1790, in-8° ; | *Opinion concernant le jugement de Louis XVI*, 1792, in-8°.

* ROBERT (Louis-Benoît, baron), né le 7 mars 1772 à Menerbes, département de Vaucluse, entra au service en 1792, comme capitaine, et servit sous Dumouriez, Custine, Houchard, Jourdan et Pichegru. Nommé colonel du 117e de ligne, et, en 1811, général de brigade, son nom devint inséparable de toutes les grandes actions accomplies par l'armée d'Aragon, tels que les siéges de Sarragosse, Lérida, Tortose, Tarragone, l'assaut du fort du col Balaguer, la victoire de Sagonte, la prise de Valence, etc., et enfin la défense de Tortose, qui mit le sceau à sa réputation. Rentré dans ses foyers, il ne les quitta que pendant le ministère du maréchal Saint-Cyr. La mort vint le frapper à l'âge de 59 ans, en 1831.

* ROBERT, peintre, mort à Paris le 25 mai 1832, fut employé à la manufacture de Sèvres. On doit à cet artiste d'heureux essais de peinture sur verre.

* ROBERT (Louis), écrivain allemand, mourut à Bade le 6 juillet 1832. Benjamin Constant a analysé une de ses *Tragédies* dans la 'Revue de Paris'.

ROBERTI (Michel), historien, naquit à Florence, en 1382, occupa plusieurs places dans cette république, et fut lié avec les plus grands hommes de son temps. On a de lui une *Histoire générale* qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1430. Elle a été imprimée après sa mort, arrivée vers 1450, et le manuscrit est conservé à Florence à la bibliothèque Magliabecchiana. Dans cette histoire, écrite en toscan très-pur, Roberti prouve avec beaucoup de sagacité, et par des raisons qui semblent convaincantes, que tous les changements, ainsi que la décadence et la chute des royaumes ont été le résultat inévitable des fautes des gouvernants.

ROBERTI (Jean), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie et l'Ecriture sainte à Douai, à Trèves, à Würtzbourg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : | *Dissertatio de superstitione*, 1614 ; | *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata, græce et latine*, Mayence, 1615, in-fol. ; | *Tractatus de magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le P. Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendait guérir toutes les maladies avec l'aimant. (*Voyez* GOCLENIUS.) Il fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. | Une *Dissertation* pour prouver que saint Barthélemi était le même que Nathanaël, Douai, 1619, in-4° ; | *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4°. Cette histoire est très-curieuse, et renferme plusieurs dissertations ; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à Saint-Hubert. Il y examine, d'après les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent renferment quelque chose de superstitieux, et il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratique superstitieuse par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris, et les médecins de la même université, l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le P. Pierre Le Brun, dans son *Histoire des pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non-seulement par le P. Roberti, mais encore par le P. Marchant, par Jacques Boudart, et par un religieux de Saint-Hubert (on trouve l'explication de ces cérémonies par ce religieux, dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du père Le Brun). Les docteurs de Louvain, entre lesquels était Martin Steyaerts, les approuvèrent par une déclaration du 6 septembre 1690, et les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1791. Elles ont encore été approuvées, en 1690, par les examinateurs synodaux de Liége, et par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis sur le tapis cette question dans le 3e volume de son *Traité des dispenses*, où, après avoir répondu aux plus fortes objections, et observé que les docteurs de Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes : « Voilà tout ce que je puis dire au sujet de la

neuvaine de Saint-Hubert; pour moi, je n'aurais point de peine à la faire. Son adversaire le plus déclaré, Gillot et tous ses Gillotins avouent qu'elle n'est pas évidemment mauvaise : *Aperta corruptela vacat*. Il dit de plus, qu'au moyen de la bonne foi et de la piété avec laquelle on la fait, on peut obtenir (il aurait pu ajouter, et l'on obtient tous les jours de Dieu, par les mérites de son saint) le préservatif qu'on va lui demander. » Il est vrai cependant qu'on a attaché à ce qu'on appelle le *répit* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récents et incontestables, et qu'on ne saurait trop louer la prudence des religieux de Saint-Hubert, qui, dans ces dernières années, ont simplifié ou réformé plusieurs observances, dont l'explication n'était pas sans difficulté. Rien de plus sensé que ce qu'on lit à ce sujet dans l'excellent recueil des *Vies des pères et des martyrs*, etc., tome 1?, page 603 : « On doit implorer le secours du ciel contre la rage, avec d'autant plus d'ardeur qu'on ne peut avoir guère de confiance dans les bains de mer et dans les autres remèdes ordinaires. Le nouveau secret qu'on a trouvé contre ce mal redoutable a réussi quelquefois; mais ce n'est rien moins qu'un remède infaillible. Cependant, comme la superstition se glisse facilement dans les pratiques les plus respectables par leur objet, il est du zèle des pasteurs de veiller avec le plus grand soin sur les pèlerinages à Saint-Hubert, et sur les autres dévotions semblables. » | *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia, contra populare commentum de solo Ivone, publicata*, Liége, 1632 : on est surpris d'y trouver au nombre des saints avocats plusieurs patriarches de l'ancien Testament, des rois, des papes, des docteurs de l'Eglise, etc.; | *Vita sancti Lamberti, episcopi tungrensis*, etc., *ex antiquis auctoribus et chartis collecta et edita*, Liége, 1633, in-12, peu commun.

* ROBERTI (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Bassano en 1719, entra dans l'ordre des jésuites, et professa pendant 18 ans la philosophie à Bologne avec un tel succès, qu'il compta parmi ses admirateurs les hommes les plus distingués de son temps. Il mourut dans sa ville natale en 1786, laissant un grand nombre de poésies et d'ouvrages en prose qui sont restés fort au-dessous de la réputation qu'il avait acquise de son vivant. « Ils décèlent une belle âme, dit un de ses biographes; mais si l'on peut en citer plusieurs comme des monuments de piété, il serait difficile d'en présenter un seul comme modèle de style. Roberti était trop poète quand il maniait la prose, sans l'être assez pour faire de bons vers. Il se laissait conduire par son imagination, qui l'entraînait hors des limites du goût, et à force de répandre des fleurs sur son chemin, il finissait par l'embarrasser. » Ses principaux ouvrages sont : | *Orazione in lode delle arti del disegno*; | *Duo discorsi sopra le fasce de' bambini*; | *Trattatello sulle virtù piccole*; | *Sopra il predicare contro gli spiriti forti*; | *Del legger libri di metafisica e di divertimento*; | *quattro Opuscoli sopra il lusso*; | *Della probità naturale*; | *Sopra l'umanità del secolo XVIII, con una lettera sopra il traffico de' negri*; | *Istru-*

zione cristiana ad un giovane cavaliere ; | *XXXVI lezioni sulla fine del mondo ;* | *Dell' amore verso la patria ;* | *CII favole Esopiane*, *con un discorso intorno all' apologo*. Les œuvres de Roberti ont été réunies, la première fois, à Bologne en 1767, et la seconde à Bassano en 1797, 15 vol. in-16. On en a donné depuis une nouvelle édition, précédée d'une *notice* sur sa vie, par Moreschi, et de son *éloge*, par le comte Giovio.

* ROBERTIS (Denis DE), né à Borgo-San-Sepolcro, près Florence, vers la fin du XIIIe siècle, se distingua dans l'ordre des augustins par la variété de ses connaissances. Il était à la fois savant théologiste, habile orateur, poète et astrologue. Il vint à Paris, où il obtint de grands succès dans l'enseignement et la prédication. On rapporte qu'ayant été consulté, pendant son séjour dans cette ville, sur l'issue de la guerre que Castruccio Castracani, tyran de Lucques, avait entreprise contre les Florentins, il répondit à ceux-ci : « Je vois Castruccio mort, et la fin de la guerre. Vous serez maîtres de Lucques par le secours d'un chevalier qui a du rouge et du noir dans ses armes, mais avec beaucoup de peine, de dépense et de honte pour votre république, et vous en jouirez peu. » Cette prédiction s'étant accomplie dans tous ses points, la réputation de Robertis s'en augmenta. Pétrarque, dont il était l'ami, le consulta aussi pour se guérir de sa passion pour Laure. À son retour dans sa patrie, le savant visita le poète dans sa retraite de Vaucluse, et continua d'entretenir avec lui une correspondance active. Attiré à Naples par les instances de Robert d'Anjou, Robertis fut logé dans le palais même de ce prince, qui aimait à jouir de sa conversation ; il fut nommé ensuite à l'évêché de Monopoli ; mais il mourut peu après en 1342, emportant l'estime et les regrets de tous les hommes distingués de son temps.

ROBERTSON (Guillaume), théologien anglais, dont on a un *Dictionnaire hébreu*, Londres, 1680, et un *Lexicon grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages sont in-4°, et jouissent de l'estime des savants.

* ROBERTSON (William), historien anglais, né en 1721 à Bortwick en Écosse, mort en 1793, embrassa la carrière ecclésiastique au sortir de l'université d'Edimbourg, et se distingua comme prédicateur. Après avoir été longtemps dans la gêne où l'avaient placé son peu de ressource et sa nombreuse famille, il fut nommé successivement chapelain ordinaire du roi, principal du collége d'Edimbourg et historiographe d'Écosse. Après il publia : | une *Histoire de Charles-Quint*, Londres, 1769, 13 vol. in-4°, où il y a des choses vraies et judicieusement dites, mêlées avec d'autres qui sentent la passion et les préjugés. Cet ouvrage a été traduit en français par Suard, Paris, 1771, 2 volumes in-4° ; 1778, 6 volumes in-12 ; 1822 et 1828, 4e édition, 4 vol. in-4°. | Une *Histoire d'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4°, remplie de faussetés et contenant les erreurs de la philosophie anti-chrétienne. Cet ouvrage a été traduit en français par Suard et Jansen, Paris, 1768, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1827, avec des *Notes* de Humboldt et de

La Rochette. | Des *Recherches sur l'Inde*, 1790, 1799, in-4°, c'est le fruit d'une crédulité puérile et fanatique. Voy. le ' Journal historique et littéraire', 1er juin 1792, page 163. Il a été traduit en français, Paris, 1792, in-8°. | *Histoire d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et Jacques VI*, publiée pour la première fois à Londres, 1759, in-4°. Cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été traduite en français par Bosset de La Chapelle, Paris, 1772, 1784, 3 vol. in-12, et par Campenon, ibid., 1821, 3 vol. in-8°.

* ROBERTSON (Joseph), littérateur anglais, né à Knipe, dans le comté de Westmoreland, en 1726. Il embrassa l'état ecclésiastique, reçut le bonnet de docteur en théologie, et fut nommé au vicariat de Herscard au comté d'Hamp. Robertson était très-versé dans les sciences sacrées, étudia les antiquités, et cultiva avec honneur les belles-lettres. Il vint à Londres, où il travailla (depuis 1764 à 1785) au journal intitulé *Critical Review*. Il devint en 1770 recteur de Sulton, dans le comté d'Essex, et en 1793 vicaire de Horncastle, au comté de Lincoln. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | *Introduction à l'étude de la belle littérature*, 1782, in-12 : ouvrage peu volumineux, mais très-utile et fort bien écrit; | *Essai sur la ponctuation*, 1782, in-12, qui fut très-bien accueilli; | *Dissertation sur la chronique de Paros*, 1788 : on ne connut que quelques années après le mérite de cette dissertation; | *Télémaque*, nouvelle traduction du français, avec des notes et la vie de l'auteur, 1795, 3 vol. in-8°; | *Essai sur la nature de la poésie anglaise*, 1798. Cet essai est un des meilleurs ouvrages de Robertson; il s'y montre littérateur profond et sage critique. Il mourut en 1802, âgé de 76 ans.

ROBERVAL (Gilles Personne, sieur de), naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collége de Maître Gervais à Paris; il disputa ensuite la chaire de Ramus et l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au Collége royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balances, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de mécanique* dans l'*Harmonie* du P. Mersenne; | une *Edition* d'Aristarchus Samius, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut en 1675, à 73 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, et même son savoir géométrique.

* ROBESPIERRE (Maximilien-Isidore de), personnage fameux dans les fastes sanglants de la révolution française, naquit à Arras en 1759; il était fils d'un avocat au conseil supérieur d'Artois, qui, ayant dissipé toute sa fortune et contracté plusieurs dettes, quitta la France, passa à Cologne, où il établit une école d'enseignement. Il se rendit ensuite en Angleterre, et de là en Amérique, où il parut oublier entièrement sa famille, qui n'enten-

dit plus parler de lui. Il avait laissé sans secours et sans appui deux fils, Maximilien et Augustin, dans un âge encore tendre. M. de Couzié, évêque d'Arras, les prit sous sa protection, et leur fit obtenir une bourse au collége de Louis-le-Grand. Maximilien montra d'abord ce caractère sombre et dissimulé qu'il conserva toute sa vie, et fit paraître en même temps un amour pour l'indépendance qui régla ensuite toutes ses actions. On prétend que M. Hérivaux, un de ses professeurs, contribua à développer en lui son penchant pour l'égalité et le républicanisme, en excitant son admiration pour les héros de la Grèce et de Rome, dont Robespierre devint un des plus grands enthousiastes. Il était très-laborieux, fit de fort bonnes études, et donna des espérances qu'il ne réalisa pas entièrement. L'abbé Proyart, sous-principal à Louis-le-Grand, était le dispensateur des secours que le charitable M. de Couzié continuait à envoyer aux deux frères, et au sortir du collége, l'abbé Aimé, chanoine de Paris, les admit à sa table, et leur procura des connaissances utiles. Maximilien, en récompense de ces faveurs, fut dans la suite son ennemi le plus acharné. Après avoir terminé ses cours de droit, il devint avocat au conseil d'Artois, et commença à se faire connaître par plusieurs Mémoires contre les magistrats de Saint-Omer, qui avaient défendu dans leur ville le *paratonnerre*, comme étant, disaient-ils, une invention inutile et dangereuse. Robespierre en plaidant cette cause, la gagna, et obtint du tribunal d'Arras la permission de rétablir le *paratonnerre* qui avait été abattu dans sa maison. Dans le *Mémoire* qu'il fit à cette occasion (1783), on lit un grand éloge de Louis XVI, que dix ans après il conduisit à l'échafaud. Il remporta en 1785 le prix pour un discours présenté à l'académie de Metz, et publié dans cette même année, dont le sujet proposé était de déterminer l'origine de l'opinion qui étendait sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes subies par un coupable. Quelque temps après, il fut reçu dans l'académie d'Arras. Partisan du philosophisme, ami des innovations, affectant une morale austère, et en même temps avide de richesses et jaloux des grandeurs, il avait ainsi toutes les qualités requises pour se distinguer dans la révolution. Au commencement des troubles, il ne manqua pas de se concilier, dans sa ville natale, la faveur du peuple et des innovateurs, en affichant le plus ardent patriotisme; il fut, en conséquence, nommé par le bailliage d'Arras député aux états-généraux, et commença sa carrière politique, le 27 juillet 1789, par un discours sur le secret des lettres, où l'on remarque, entre autres choses, le passage suivant : « La première de toutes les lois est le salut du peuple. Obligé par le plus impérieux de tous les devoirs de venger l'attentat projeté contre les représentants de la nation, on doit 'se servir de tous les moyens possibles'. Le secret des lettres est inviolable, mais il est des circonstances où l' 'on doit' le violer. Qu'on ne cite pas l'exemple de Pompée qui brûla les lettres adressées à Sertorius; Pompée était un tyran ennemi de la liberté

publique, et nous *nous en sommes les restaurateurs*. » Mirabeau jouissait alors d'une grande popularité, Robespierre devint un de ses plus assidus courtisans; mais comme Mirabeau le méprisait, et ne s'en cachait pas, Robespierre commença peu à peu à s'en éloigner, en proportion que cette faveur diminuait, et qu'il se l'acquérait lui-même. Pendant les séances de l'assemblée nationale, il se mêla dans toutes les discussions, et prononça plusieurs discours, plus fougueux qu'éloquents, sur la liberté de la presse, sur les conspirations supposées du gouvernement, sur le droit qu'avait, selon lui, tout homme non propriétaire d'entrer dans les assemblées publiques, etc. Cependant, il soutint toujours jusqu'à la fin des sessions « que le régime monarchique était le seul qui convînt à un empire aussi grand que la France. » Il n'était pas moins, malgré ce principe, attaché aux jacobins, et s'opposa à ce qu'on donnât au monarque le droit de paix et de guerre, et à ce qu'on déclarât sa personne inviolable. Il parla ensuite des prêtres et des émigrés avec une modération dont on ne le croyait pas capable, et lorsqu'on discuta le code criminel, il demanda avec énergie l'abolition de la peine de mort, comme injuste et contraire à la nature: ainsi, il n'excluait dans cette abolition ni les parricides ni les traîtres à la patrie. Deux ans après, il changea de langage, et envoya à l'échafaud, non de grands coupables, mais des milliers d'innocents. Après la clôture de l'assemblée, il fut nommé accusateur public au tribunal criminel du département de Paris. Il feignit de refuser cette place, finit par l'accepter, et fréquenta plus que jamais le club des jacobins; il rédigea un journal intitulé : *Défenseur de la constitution monarchique*. On a prétendu qu'à cette même époque, et pendant les séances de l'assemblée, Robespierre avait déjà fait entrevoir son penchant pour le républicanisme; qu'il avait fondé de grandes espérances sur l'évasion du roi, et que lorsqu'il apprit son arrestation à Varennes, il s'écria le lendemain, en sortant du club des jacobins : « Mes amis, tout est perdu, le roi est sauvé. » Ces sentiments paraissent fort douteux, attendu le système de profonde dissimulation qu'il s'était prescrit, et parce qu'il ne pouvait prévoir l'influence qu'il devait acquérir. C'est, en grande partie, d'après ce système qu'il ne prit pas une part active aux journées des 5 et 6 octobre, ni à celles des 20 juin et 10 août 1792, et qu'on ne le vit pas personnellement à la tête de ces émeutes. Robespierre attendait tout du temps et des circonstances : lié avec Marat et Danton, il profitait de la fougue du premier, tâchait d'imiter les formes révolutionnaires du second, et les laissait tous deux frayer le chemin par lequel lui seul devait un jour recueillir le fruit de leurs crimes. Elu membre de la convention, il ne tarda pas à la dominer; et, voyant Louis XVI au pouvoir de ses ennemis, il ne dissimula plus sa haine, et contre ce prince et contre la monarchie. Cependant ses projets ne pouvaient échapper aux yeux pénétrants de plusieurs députés de la Gironde, parmi lesquels on comptait de grands orateurs et des talents distingués. Unis à Louvet et au ministre Ro-

land, ils le dénoncèrent le 25 septembre, comme voulant s'élever à la dictature; il s'engagea alors entre Robespierre et ceux de ce parti une lutte terrible qui donna lieu à plusieurs séances orageuses; mais le premier, secondé par les jacobins, l'emporta enfin sur ses redoutables adversaires. Il ne cessa de poursuivre le malheureux Louis XVI avec une incroyable activité. Ce fut lui qui, s'apercevant que les 'girondins' cherchaient à sauver la vie de ce monarque, parvint, uni à Danton, à les intimider par les cris et les menaces de ceux de son parti; il se déclara contre l'appel au peuple et le sursis, et dit, avec une ironie féroce, « que c'était une cruauté que de vouloir prolonger l'agonie de Louis Capet... » Il reprit ensuite, se tournant vers les 'girondins': « Vous ne demandez un sursis que pour le sauver.. » Il est inutile d'ajouter qu'il vota 'la mort' de ce monarque. Après ce cruel assassinat, une nouvelle lutte recommença entre lui et les 'girondins': secondé puissamment par Danton et par la commune de Paris, il amena les journées des 31 mai et 2 juin 1793, et les 'girondins' furent proscrits. Les résultats de ces deux journées furent attribués à Danton; mais ce fut Robespierre qui en tira tous les avantages; dès-lors il se rendit maître de la convention nationale, et fonda ce régime sanguinaire qui ne finit qu'avec sa vie. Il était encore, ou, pour mieux dire, il feignait d'être l'ami de Danton; aussi s'unit-il à lui pour proscrire les 'fêtes' ridicules et impies dites 'de la Raison', inventées par Chaumette, qu'il envoya à l'échafaud, ainsi qu'Hébert, chef des athées, et plusieurs de ses partisans. Sa puissance augmentait de jour en jour en s'élevant sur les ruines des partis différents qu'il terrassait. Danton, qui craignait que son tour n'arrivât, disait: « Tout ira bien tant qu'on dira Robespierre et Danton; mais malheur à moi si l'on dit Danton et Robespierre! » L'un et l'autre commencèrent enfin à se regarder avec méfiance; on chercha à les réunir; mais leur entrevue ne fit qu'accélérer leur rupture. Danton lui ayant représenté que, dans les nombreuses proscriptions qui désolaient la France, il ne fallait punir que les coupables: « Qui vous a dit, lui répondit Robespierre en fronçant le sourcil, qu'on ait fait périr un innocent? » Ce fut comme son dernier arrêt contre son ancien collègue. Les amis de celui-ci lui conseillèrent de frapper le grand coup; mais Danton temporisa et fut la victime de son adversaire. Robespierre, délivré de Marat, d'Hébert et de Danton, se trouva maître absolu. Ayant sous ses ordres l'affreux comité 'de salut public', il couvrit la France de dénonciations, de proscriptions, de tribunaux assassins, et enfin il répandit une terreur si générale, que tout Français craignait de se confier à son ami, à son parent, à son voisin, ne voyant autour de lui que des massacres et des échafauds. Ses proconsuls, Carrier, Couthon, Collot-d'Herbois, etc., allaient par ses ordres inonder de sang les principales villes de chaque département; la Vendée surtout fut le théâtre de leurs horribles expéditions. C'est alors que Robespierre s'écria dans l'assemblée, qu'il appelait sa 'machine à décrets', « que la république s'était

glissée en France au milieu des cadavres et à l'insu des partis. » Sûr de la terreur qu'il avait inspirée à la France entière, on l'entendit, au club des jacobins, et même dans l'assemblée, dire sans cesse ce mot absolu : 'Je veux'. Souvent il semblait parler comme par inspiration, et prenait le ton d'un illuminé. Sous son régime tyrannique, il poursuivit avec un cruel acharnement les émigrés et les prêtres, que jadis il avait feint de ménager. Cependant, pour mieux parvenir à un pouvoir peut-être plus absolu encore, il voulut devenir chef d'une religion, et fit établir à cet effet une fête en l'honneur de l''Etre suprême', auquel il daigna donner un 'brevet d'existence', en le reconnaissant par un décret, et dont il se déclara le pontife. Cette fête fut célébrée au jardin des Tuileries; Robespierre la présida : il avait un habit bleu-violet, costume de deuil des rois de France, tandis que tous les membres de la convention portaient des habits d'un bleu dit 'de roi'. On afficha en même temps sur les portes de tous les temples cette inscription assez singulière : 'les Français croient en Dieu'. Après cette cérémonie, plus politique que religieuse, Robespierre prit la contenance d'un souverain. Suivant la remarque d'un historien, la France, qui avait gémi sous les luttes des différentes factions, sembla applaudir un instant au coup que leur porta Robespierre, espérant être moins malheureuse sous un seul tyran. Mais, soupçonneux, lâche et perfide, craignant encore les restes du parti de Danton, il voulut continuer à répandre du sang ou à proscrire. Il consigna dans sa funeste liste le nom de plusieurs de ses collègues, ce qui donna occasion à une dispute très-violente entre lui et Billaud, qui avait quelque influence dans la convention, et qui cette fois ne voulut pas lui abandonner des victimes. La menace d'un péril imminent donna du courage aux plus timides. Les mécontents se réunirent aux partisans de Danton, et ceux qui, fatigués de tant de discordes, se seraient peut-être bornés à commander sous Robespierre, voulant se soustraire à ses nouvelles persécutions, formèrent contre lui un complot qui éclata dans une discussion inattendue le 9 thermidor de l'an II (27 juillet 1794), et ôta à Robespierre et à ses affidés, Couthon et Saint-Just, tout moyen de défense. Le premier monta à la tribune, mais sa voix étouffée par mille autres qui criaient 'à bas le tyran'! ne put parvenir à se faire entendre. « Un mot, disait-il écumant de rage, un mot, président des assassins !...... — C'est le sang de Danton qui l'étouffe », cria encore une autre voix. Décrété d'accusation, on le fit passer à la barre avec St-Just, Couthon, Robespierre le jeune et Le Bas. Robespierre fut d'abord conduit à la conciergerie; mais la terreur qu'inspirait encore son nom était telle, que le concierge refusa de l'y recevoir. Il put se sauver à l'Hôtel-de-Ville. Pendant ce temps, et aussitôt que les membres de la commune de Paris eurent appris que leur protecteur était arrêté, ils ordonnèrent de sonner le tocsin, ramassèrent dans les rues tous ceux qu'ils trouvèrent parmi les amis du tyran : un de ses satellites courut à bride abattue faire fermer les portes de la ville. Henriot, commandant de la garde natio-

nale, et qui était dans un état complet d'ivresse, réunit quelques canonniers pour les opposer aux sections; mais ils refusèrent de faire feu. On dit que Robespierre, assis sur un fauteuil dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, et entouré de ses adhérents, refusa de marcher contre la convention, pour ne pas être, disait-il, considéré comme un tyran, par l'obligation où il se serait trouvé de dissoudre ce corps avec la force armée. Cependant il n'avait pas écouté ces considérations au 31 mai 1793, et en d'autres circonstances. La convention ayant mis "hors la loi" ses partisans, ceux-ci se découragèrent. Un détachement des troupes de la convention pénétra dans l'Hôtel-de-Ville; Robespierre se cacha dans un coin obscur; ses amis firent encore leurs derniers efforts pour le défendre; mais un gendarme courageux, Charles Méda, assailli par les municipaux, le découvrit, et, au moment où il allait se suicider, lui tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure. Transporté au comité de salut public de la convention, il montra un courage dont on ne le croyait pas capable. Etendu sur une table, il souffrit sans se plaindre, sans proférer un seul mot, les interrogatoires de ses juges, la douleur de ses blessures, la fièvre qui le dévorait, et les injures de ceux qui voyaient ses souffrances avec plaisir. Le lendemain, 10 thermidor (28 juillet 1794), à quatre heures du soir, il fut conduit à l'échafaud avec vingt-deux de ses complices Son visage était méconnaissable, ses yeux entièrement fermés, et ses mâchoires soutenues par un bandeau. Le peuple fit arrêter la charrette vis-à-vis la maison qu'il occupait; une femme se mit à danser autour de la voiture, en s'écriant : « Ta mort m'enivre de joie; descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères. » Il fut exécuté à l'âge de trente-cinq ans. Ses vainqueurs prirent depuis lors le surnom de "thermidoriens". On lui fit l'épitaphe suivante :

Passant, ne pleure pas son sort,
Car s'il vivait, tu serais mort.

Il ne sera pas inutile de donner quelques détails sur la figure, le caractère et la politique de cet homme horriblement célèbre. Il était maigre, et d'une taille de cinq pieds deux pouces. Sa démarche était vive, ses yeux mornes et éteints, et il portait souvent des conserves. Par une espèce de contraction nerveuse, il crispait souvent ses mains, et cette contraction se faisait sentir dans ses épaules et dans son cou; ses manières étaient brusques, son teint livide, sa voix faible, aigre et criarde, son regard farouche désignait, comme celui de Catilina, les victimes qu'il voulait immoler. Il avait un grand soin de sa parure, et était sobre, non par vertu, mais par politique ou par tempérament. Orateur médiocre, il s'élevait parfois dans les occasions importantes, et alors sa logique était plus adroite qu'éloquente; sa diction, remplie d'antithèses, d'ironie, de lieux communs, était âpre, sans ordre et souvent obscure et triviale. Il sut apprécier la puissance de la multitude, profiter des talents et des crimes des autres, les flatter pour les asservir, et les sacrifier quand ils voulaient s'attirer la faveur du peuple, dont il prétendait jouir

exclusivement. Lié aux partis qui avaient fait écrouler le trône, il en devint l'ennemi quand ils voulurent remporter le prix de leur triomphe; c'est ce qui amena la proscription des députés de la Gironde, la mort de Danton, d'Hébert et de leurs satellites. A l'égard des siens, il les ménagea, les défendit tant qu'il eut besoin de leurs services, et il les immola quand ils parurent réclamer une récompense. Profondément dissimulé, et froidement cruel, il n'eut aucun confident de ses arrière-pensées, et son âme vivait solitaire et inébranlable au milieu de toutes les factions, et de tout le sang qu'il répandait. Maître de la municipalité de Paris, il en dirigeait les opérations, commandait aux communes des départements, et avec ces secours, il parvint à exterminer les chefs de partis. C'est ainsi que, scélérat lui-même, il put décourager l'ambition de tous les scélérats, qu'il les fit périr, ou les contraignit à se tenir au second rang, et à n'être que des valets assassins ou incendiaires, prêts à frapper à son moindre signal. Doué d'une grande présomption, il méprisait Pitt, et prenait presque pour des éloges les sarcasmes piquants du duc d'Yorck. Il fut au comble de la joie lorsqu'il apprit que les journaux anglais appelaient les armées françaises, « les troupes de Robespierre ». Tour à tour il protégea et opprima la convention. Si un des membres faisait une proposition qui lui déplaisait, il le regardait d'un air menaçant, et souvent par ce regard il le condamnait au silence. Il ne s'environna que de gens nourris dans le crime, soumis aveuglément à ses volontés, parce que, d'un seul mot, il pouvait les livrer à l'échafaud. Faible et vindicatif, sombre et audacieux, il transforma les erreurs en crimes. Il sut profiter des circonstances, et non pas les créer; aussi il en devint la victime. Il avait une loge distinguée au Théâtre-Français, et une autre, profonde et grillée, à l'Opéra. Soit au spectacle, soit dans quelque autre endroit public où il se trouvât, on n'osait parler ni rire dans son voisinage : « Paix! paix! disait-on, le voilà ; » On cita dans le temps une correspondance de Robespierre avec l'étranger, d'après laquelle on disait qu'il aspirait à la dictature; on ajoutait même qu'il avait un parti à Londres disposé à reconnaître sa puissance absolue, à certaines conditions; on dit aussi que cette correspondance fut découverte par deux Génevois, nommés Comte et Videl, qui la dénoncèrent à Soulavie, résident de France, et ennemi de Robespierre. Celui-ci s'étant emparé des lettres, les remit au député Meaulle, alors en mission à Genève, qui les expédia au comité de sûreté générale; mais Robespierre en ayant été averti, fit fusiller à Genève Comte et Videl, les désignant comme deux conspirateurs; le résident Soulavie fut arrêté, et un Allemand qui portait ce même nom fut guillotiné le 5 thermidor. Quoi qu'il en soit de ces assertions, il paraît certain que le représentant Vadier, devenu possesseur de ces lettres, les montra aux ennemis de Robespierre, et qu'elles accélérèrent sa chute et préparèrent au 9 thermidor les cris : « A bas le tyran »! Collot-d'Herbois tenta, avec ces mêmes lettres, de surprendre la confiance des jacobins. Parmi les reproches qu'on fit à Robes-

pierre le 9 thermidor, ceux des chefs 'thermidoriens' sont aussi extraordinaires que remarquables; ils ne lui reprochèrent pas d'avoir tyrannisé sa patrie, mais l'un, 'd'avoir méprisé son rapport sur les agents de Pitt'; l'autre, 'd'avoir dénigré ses travaux'; celui-ci, 'd'avoir gardé dans sa poche, pendant six semaines, son projet de gouvernement révolutionnaire, et de l'avoir rendu inutile en disant que c'était une arme à deux tranchants'; celui-là, 'de l'avoir fait rappeler de Bordeaux'; un autre, 'de l'avoir empeché d'achever la destruction de Lyon', etc., etc. Mais des reproches plus justes retentissaient d'un bout à l'autre de la France, et partaient du cœur ulcéré des pères, des épouses, des mères, des nombreuses familles, enfin, qu'il avait couvertes de deuil. Et quand même Robespierre n'eût pu imaginer les petits détails de cruautés dans lesquels se signalèrent Dumas, Collot-d'Herbois, Billaud, Carrier, etc., fût-il encore vrai, comme le prétend un écrivain, que ce fut pendant qu'il s'absenta des comités que la terreur fut portée à son comble, il n'est pas moins vrai qu'on lui dut la création de cet affreux système, et que, lorsque le sang devenait utile à ses projets, il le répandait à grands flots.

* ROBESPIERRE le jeune (Augustin-Benoît-Joseph DE), frère du précédent, naquit à Arras en 1760, fut élevé au collége de Louis-le-Grand, suivit le barreau et était avocat dans sa patrie au commencement de la révolution, dont il se déclara le partisan. Il fut nommé procureur de sa commune, et ensuite député à la convention nationale. Avec des talents fort médiocres, il ne s'y fit guère remarquer, si ce n'est en secondant tous les projets de son frère, qui l'appelait cependant 'une bête'. Il partagea sa haine contre Louis XVI, dont il vota la 'mort'; il la partagea également contre les 'girondins'. Il fut un des séides du tyran, sans pouvoir devenir un de ses principaux satellites. Il dénonça plusieurs fois le ministre Roland et les députés de la Gironde; et, le 6 avril 1793, il fit arrêter Laclos et Bonne-Carrère, comme agents de ce parti. Quand la commune de Paris, aidée par les sections, accusa les 22 députés de la Gironde, il proposa de décréter qu'elle avait bien mérité de la patrie. Il fut envoyé à l'armée que Cartaux commanda contre les Marseillais, et passa ensuite à Nice et à Toulon, avec Fréron et Barras, pour y faire exécuter des mesures révolutionnaires. A son retour dans la capitale, soit par les intrigues de Fouché, soit par les plaintes de Lebon, qu'il accusait de cruauté, il se brouilla avec son frère; il s'était réconcilié avec lui peu de jours avant leur chute commune. Le 27 juillet 1794, quand il le vit décrété d'accusation, il demanda à partager son sort comme il avait partagé ses 'vertus'; cette demande lui fut accordée, et il fut mis à la barre avec son frère et ses autres complices. La convention ayant appris que ceux-ci étaient maîtres de l'Hôtel-de-Ville, et en état d'insurrection, les mit 'hors la loi'. Robespierre le jeune, voyant la force armée pénétrer dans l'enceinte, et son frère blessé, s'élança par une fenêtre sur la place de Grève. Il avait voulu, par cet acte de désespoir, ou se sauver, ou échapper à l'échafaud en ter-

minant sa vie ; mais il ne se cassa qu'une jambe, et périt le lendemain avec son frère et les autres coaccusés. Il avait 30 ans. Son admiration pour son frère aîné tenait de la stupidité et du délire.

* ROBESPIERRE (Marie-Marguerite-Charlotte DE), née à Arras en 1760, morte à Paris le 1er août 1834, était fille d'un avocat d'origine irlandaise. Lorsque son frère Maximilien, reçu avocat au parlement, fut de retour à Arras, elle sortit du couvent où elle avait été élevée par deux de ses parentes, pour se réunir avec lui. La révolution ayant éclaté, Maximilien et Augustin son autre frère, jouèrent à Paris le rôle terrible que l'on sait ; Mlle de Robespierre vint à cette époque habiter la capitale. Mais il ne paraît pas, malgré l'assertion de Courtois, qu'elle ait écrit à Maximilien qu'elle le quittait, parce qu'elle blâmait sa conduite. La lettre, dont Courtois a parlé, était au contraire adressée à Robespierre le jeune, qu'elle avait accompagné lorsqu'il fut envoyé en mission à l'armée d'Italie, et qu'elle abandonna à Nice parce que les relations de société qu'il avait établies ne convenaient pas à sa sœur. Buonaparte, qui avait connu Mlle Robespierre à Nice, étant parvenu au consulat, fut instruit de son état de dénuement, et, sur la pétition qu'elle lui fit présenter par un ancien huissier de la convention, il lui accorda une pension de 2,400 fr. qu'elle ne toucha jamais en entier. Cette pension, acquittée sous la restauration, fut supprimée le 1er janvier 1823, mais rétablie sous le ministère Martignac, à qui Mlle de Robespierre fut dépeinte comme une personne pleine de vertus et qui ne se mêlait point de politique. C'est à ce ministère pourtant que remonte son testament olographe du 6 février 1828, dont voici l'étrange teneur : « Je, Marie - Marguerite - Charlotte de Robespierre, soussignée, jouissant de toutes mes facultés intellectuelles, voulant, avant de payer à la nature le tribut que tous les morts lui doivent, faire connaître mes sentiments envers la mémoire de mon frère aîné, déclare que je l'ai toujours reconnu pour un homme plein de vertu. Je proteste contre toutes les lettres contraires à son honneur qui m'ont été attribuées.—Et voulant ensuite disposer de ce que je laisserai à mon décès, j'institue pour mon héritière universelle Mademoiselle Reine - Louise - Victoire ***, par laquelle je veux que tout ce que je laisserai à mon décès soit recueilli en toute propriété.— En foi, fait et écrit de ma main, à Paris, le six février mil huit cent vingt-huit. *Signé* DE ROBESPIERRE.» — L'héritière désignée dans ce testament est la seule personne qui reste de la famille au sein de laquelle Mlle de Robespierre avait été recueillie depuis 40 ans. On jugera encore des sentiments de Mlle de Robespierre, en apprenant que possédant sur son frère aîné des fragments de *Mémoires*, elle les a fait remettre à M. Laponneraye, avec permission de les livrer à la publicité. Mlle de Robespierre a été inhumée au cimetière du Mont-Parnasse.

* ROBILLARD (N.), naquit à Metz en 1722, d'un professeur de l'école d'artillerie. Ses talents précoces firent l'admiration de son temps ; à l'âge de 14 ans, à

avait étudié le latin, les humanités, la philosophie et une grande partie des mathématiques; et à peine avait-il atteint sa seizième année, qu'il adressa à l'académie des sciences un *Traité sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problèmes*. Cette académie en fit l'éloge dans ses 'Mémoires' de l'année 1740. L'ouvrage de Robillard fut imprimé à Paris, en 1753, avec 30 planches. Le jeune savant, né avec une santé fragile, et affaiblie par l'étude, mourut, en 1742, à l'âge de 20 ans.

* ROBIN (Jean), naquit vers 1563, cultiva les sciences naturelles, et fut botaniste de Henri IV. Il enrichit de quelques plantes le jardin les Tuileries, fut le premier qui introduisit en France la *keturie*, ou grande mauve, plante qui a des couleurs vives et très-variées; il naturalisa, en 1600, le faux acacia, des graines qu'on lui avait envoyées du Canada. Linnée, en mémoire de ce botaniste, a donné à cet arbre le nom de *Robinia pseudo-acacia*. On a de Robin l'ouvrage suivant: *Description du jardin des Tuileries*, 1608, in-fol. Il mourut vers 1630.

* ROBIN (Vincent), médecin du roi, naquit à Dijon, et vivait en 1633. Il acquit beaucoup de réputation dans son art, et cultiva avec succès la poésie. Il a laissé deux ouvrages fort estimés dans le temps; savoir: | *Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de Bourgogne, avec choix de remèdes propres pour la préservation et guérison de cette maladie*, Dijon, 1628, in-12; | *Synopsis rationum Fieni et adversariorum, de tertia fœtus animatione, ex quibus clarè constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtus formatione deserendam, Fieni vero novam complectendam*, Dijon, 1632, in-4°.

ROBINET (Urbain), pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, abbé de Bellozane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du 'Bréviaire' de Rouen, qui (si on excepte la mutilation des Psaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre; Rouen, 1736. Il publia, en 1744: *Breviarium ecclesiasticum clero propositum*: ce bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans, et quelques autres. (*Voyez* QUIGNOGNES.) On lui attribue les belles 'Préfaces' pour la messe des morts, celle du Saint-Sacrement, de la dédicace de l'Église, de l'Avent, de la Toussaint, etc., qu'on chante dans la plupart des églises de France. (*Voyez* le 'Journal historique et littéraire' 1er août 1786, page 494).

* ROBINET (Jean-Baptiste-René), né à Rennes, le 23 juin 1735, mort dans sa patrie, le 24 mars 1820, avait été un des disciples des encyclopédistes, et s'était attaché, pendant la révolution, aux principes de l'Église constitutionnelle. Il eut le bonheur d'être ramené à la religion, et signa, avant sa mort, une rétractation de ses erreurs. Robinet a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans 'l'Annuaire nécrologique' de 1820. Nous citerons seulement: | *De la nature*, 1761, in-4°; 1766-68, 4 vol. in-8°. Une mauvaise physique, une méthaphysique plus mauvaise encore, forment le

fond de ce livre, rempli de paradoxes sur Dieu et ses attributs, sur l'âme, sur la matière, sur les sensations, etc. Peu d'accord avec lui-même, il nie dans un endroit ce qu'il accorde dans l'autre, et accumule les contradictions, les hypothèses et les assertions les plus hardies. Le P. Richard, dominicain, publia contre Robinet: 'La nature en contraste avec la religion et la raison,' in-8°, 1773; et l'abbé Barruel a consacré plusieurs passages des 'Helviennes' à réfuter les systèmes du livre de la nature. | *Essai de morale*, ou *Recherches sur les principes de la morale*, traduit de l'anglais, de David Hume, 1761, in-12. Ce volume fait partie de la collection des Œuvres philosophiques de Hume, traduites par Mérian. | *Parallèle des conditions et de la faculté de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, 1769, in-12; | *Paradoxes moraux et littéraires*, 1769, in-12; | *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être;* | *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques*, etc., 1783, 3 vol. in-8°; | *Grammaire française, extraite des meilleurs grammairiens*, 1762, in-8°; | *L'homme d'état*, traduit de l'italien, in-4°, ou 3 vol. in-12. Robinet a aussi travaillé à divers recueils, et a traduit des romans et des livres anglais.

* ROBINS (Benjamin), mathématicien anglais, naquit à Bath, en 1707. Ses parents étaient de la secte de quakers, et leur croyance, qui leur interdit l'étude des sciences profanes, ainsi que leur peu de fortune, ne leur permirent pas de donner au jeune Robins une éducation soignée; mais il sut se la procurer lui-même, et, sans aide et sans secours, il acquit de vastes connaissances. Il cultiva plus particulièrement les mathématiques, et ses amis; surtout le docteur Pemberton, lui donnèrent plusieurs problèmes qu'il parvint à résoudre avec succès. Ces mêmes amis l'engagèrent à venir à Londres. En même temps qu'il s'intruisait dans les langues modernes, il développait ses connaissances par la lecture des ouvrages d'Archimède, d'Apollonius, de Fermat, d'Huyghens, de Witt, de Husius, de J. Gregory, des docteurs Barrow et Taylor et du célèbre Newton. Il se fit connaître par une *Démonstration* de la dernière proposition du traité de Newton *sur les quadratures*, qui fut insérée dans les Transactions philosophiques de 1727, n° 397. Robin concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, *sur les lois du mouvement dans le choc des corps*, mais le prix fut remporté par Jean Bernoulli. Par un hasard des circonstances, Robins put en appeler au public en s'appuyant toujours sur l'opinion de Leibnitz, relative à la force des corps en mouvement calculée d'après les effets de leur choc contre des substances élastiques. Sa réponse, insérée dans les journaux du temps, parut si convaincante, que personne ne s'avisa d'y répliquer. Robins se voyant en état d'enseigner, prit des élèves, renonça à son habit et à sa profession de quaker, soumit à son examen tous les arts qui pouvaient avoir rapport aux mathématiques et devenir l'objet de quelque amélioration; il porta successivement ses vues sur la manière de construire les ponts, les

moulins, sur le desséchement des marais, l'art de rendre les rivières navigables et de creuser les ports. Persuadé que la résistance de l'air a beaucoup plus d'influence qu'on ne le croit communément sur la vitesse des projectiles, il fit plusieurs expériences sur ce sujet. Il dirigea son attention sur la fortification des places, et vint plusieurs fois visiter les villes fortes de la Flandre française. De retour dans sa patrie, il prit part à une discussion sur la *Méthode des fluxions* de Newton, et défendit cette méthode avec succès. Robins était bon publiciste, et fut, en cette qualité, employé en plusieurs affaires importantes; il devait venir à Paris comme l'un des commissaires nommés pour la fixation des limites de l'Acadie, mais il préféra de se rendre aux Indes avec le titre d'ingénieur général de la compagnie des Indes orientales. Il y alla pour rétablir les forts à demi ruinés, et, s'étant embarqué en décembre 1749, il y arriva le 3 juillet 1750. Son premier soin fut de former des plans pour les réparations de Madras et du fort Saint-David, mais il ne put les voir exécuter. Le changement de climat l'ayant fait tomber malade, il languit encore quelques mois, et mourut le 29 juillet 1751, âgé de 44 ans. On a de lui différents ouvrages très estimés, savoir : | trois *Écrits* sur des matières politiques, publiés à Londres en 1739; | *Nouveaux principes d'artillerie*, qui renferment le fruit de ses expériences (répétées en 1747 devant la société royale, qui le gratifia d'une médaille d'or), et où il constate la force de la poudre à canon et la résistance de l'air, relativement à la force et à la vitesse des projectiles. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues, et par Euler lui-même, qui l'a enrichi d'un commentaire très entendu. Nous en avons trois traductions en français, celle de Le Roy; la seconde de Dupuy, Grenoble, 1771; la troisième, de Lombard, Auxonne, 1783, in-8°. | *Voyage de lord Anson autour du monde*, 1748, un vol. in-8°. Quoique ce livre porte le nom de Walter, la rédaction n'en est pas moins de Robins, auquel Walter, chapelain du vaisseau le *Centurion*, ne remit qu'une transcription littéraire du journal de navigation. Le *Voyage* de lord Anson fut traduit en différentes langues, et eut un succès prodigieux; la 5e édition, revue et corrigée par Robins, parut à Londres en 1749. D'après une lettre que lord Anson écrivit à Robins, de Bath, le 22 octobre de cette même année, il paraît que le premier se disposait à ajouter un second volume à cette relation, mais il en fut empêché par son voyage aux Indes. Martin Folkey, président de la société royale, et Jacques Wilson, suivant les dernières volontés de Robins, publièrent ses *Ouvrages mathématiques* à Londres, 1761, 2 volumes in-8°.

* ROBINSON (Marie Derby), comédienne et auteur, surnommée la *Sapho anglaise*, naquit près de Londres en 1740, d'une famille honnête, mais pauvre. A l'âge de quinze ans, elle épousa M. Robinson, qui faisait ses études au collége de Lincoln. Leur union ne fut pas heureuse : le jeune Robinson, ayant une conduite peu régulière, fut déshérité par un oncle dont il attendait toute sa fortune.

Ce contre-temps força sa femme à prendre l'état de comédienne, et elle réussit dans les grands rôles tragiques, comme dans ceux de Perdita, de Rosalinda, de Macbeth, de Juliette, etc. Elle attira, dans le premier de ces rôles, les regards du prince de Galles, et quitta le théâtre; mais, se voyant délaissée au bout d'un an, mistriss Robinson se rendit en 1783 sur le continent; elle demeura long-temps à Paris, et sa maison fut fréquentée par les personnes les plus remarquables de cette capitale, où sa beauté et la renommée de ses grâces et de son esprit lui captivèrent l'amitié de la reine, qui lui envoya, par le duc de Biron, une pièce de broderie qu'elle avait faite elle-même. Au commencement de nos troubles, et après cinq ans d'absence, mistriss Robinson retourna dans sa patrie, et se livra entièrement aux lettres, qu'elle avait cultivées dès sa première jeunesse, et mourut en 1800, à l'âge de 60 ans. Elle a laissé : | des *Poésies* en 2 vol., qui ne manquent pas de chaleur et de facilité, mais qui pèchent parfois du côté du goût. L'ouvrage suivant est exempt de ce reproche, savoir : | *Sapho et Phaon* : c'est un recueil de sonnets, où l'on voit les écarts d'une imagination très enflammée; | huit *Romans*, dont les plus répandus sont *Vincenza*, *La Veuve*, *Angelina* : ils ont été traduits en français; | *Mémoires de mistriss Robinson*, écrits par elle-même, qui peuvent passer pour un roman assez ingénieux et bien écrit. — Elle a laissé une fille qui s'occupe aussi de romans, et qui a donné entre autres *Le Sanctuaire de Berthe*.

ROBINSON (John), mathématicien écossais, né, en 1739, à Boghall, dans le comté de Stirling, s'étant appliqué de bonne heure à l'étude des sciences, s'embarqua pour Québec vers l'âge de 19 ans, en qualité de professeur de mathématiques du fils aîné de l'amiral Knowles, suivit son élève sur le "royal William", où il fut nommé aspirant de marine, et acquit des connaissances si étendues dans l'art de la navigation, qu'il put ensuite traiter cette partie dans "l'Encyclopédie britannique". Après d'utiles observations dans la rivière Saint Laurent sur les mouvements de l'aiguille magnétique correspondants à l'apparition d'une aurore boréale, il rendit d'importants services pendant le siége de Québec, et entreprit, en 1762, le voyage de la Jamaïque pour faire l'essai des montres maritimes d'Harrison. Mais, dégoûté ensuite de la carrière qu'il avait embrassée par le chagrin que lui causa la mort de son élève, qui avait péri en mer sur "le Perregrin", Robinson accepta, à son retour dans sa patrie, la chaire de chimie à l'université de Glascow, passa de là en Russie avec sir Charles Knowles, y obtint par ses talents l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets, revint ensuite à Edimbourg, où il fut nommé professeur de philosophie, et mourut, en 1805, avec la réputation d'un savant très-distingué. Outre des *Articles* de marine, la 3e édition de l'"Encyclopédie britannique" contient de lui des *Articles* de mathématiques et de philosophie qui ont été en partie imprimés séparément sous le titre d'*Éléments de philosophie mécanique*, 1822, 4

vol. grand in-8°, ou petit in-4°. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage contre la franc-maçonnerie, à laquelle pourtant il avait été affilié. L'abbé Baruel a tiré parti de ce livre pour ses 'Mémoires sur le jacobinisme.'

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son père, l'an 975 avant J.-C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts dont son père les avait accablés dans les dernières années de son règne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce temps, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs, avec lesquels il avait été élevé, et ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux: « conduite, dit un politique, que les souverains imprudents et orgueilleux ne cessent d'imiter, et qui a toujours le même effet. » Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam, et choisirent Jéroboam pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des forteresses pour conserver les deux tribus qui lui restaient; et quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur pour suivre les penchants de son cœur corrompu. Il adora des idoles, et le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Egypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'était retiré avec les principaux de sa cour, allait être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète Seméias, qui leur déclara de sa part que puisqu'ils l'avaient abandonné, il les abandonnait aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilièrent sous la main de Dieu, et reconnurent la justice de ses jugements. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant J.-C., après avoir régné 17 ans, laissant le royaume à Abia, un de ses fils.

ROBORTELLO (François), né en 1516, à Udine, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue; il y remplit aussi les chaires des langues grecque et latine, et mourut à Padoue en 1567. [Robortello avait un grand savoir; mais il était d'un caractère irascible et envieux: il eut des querelles avec presque tous les savants et notamment avec Sigonius.] On a de lui: | un *Traité d'histoire*, 1543, in-8°, très superficiel; | des *Editions*, avec des *Commentaires*, de plusieurs poètes grecs et latins; | *De vita et victu populi romani sub imperatoribus*, 1559, in-fol.; | un grand nombre d'autres écrits, dans lesquels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean-Baptiste Egnace fut si irrité de celle qui regardait un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

* ROBSON (Georges), né à Durham, manifesta dès sa plus tendre

enfance un goût décidé pour le dessin. Après avoir gagné quelque argent à donner des leçons à Londres, il partit pour l'Ecosse, et là, habillé en berger montagnard, et les OEuvres de Walter Scott dans sa valise, il parcourut avec ravissement, en artiste, les plus beaux sites de ce pays, qu'il reproduisit à l'aquarelle, avec une vigueur d'exécution et une intelligence remarquables. Depuis 1815, ses ouvrages dans ce genre jouissaient d'une célébrité méritée, et c'est au milieu de ses succès que la mort le surprit en 1833, encore à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de son talent.

ROCABERTI (Jean-Thomas DE), né vers 1624, à Péselade, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique, qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissaient ses places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | un traité estimé, *De romani pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-fol.; | *Bibliotheca pontificia*. C'est un recueil de tous les traités composés par différents auteurs, en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité pontificale, imprimé à Rome en 1700 et années suivantes en 21 vol. in-fol.; | un livre, intitulé : *Aliment spirituel*, etc. Il mourut vers 1699.

ROCCA (Ange), né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancône, ermite de Saint-Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacristain de Clément VIII en 1595; et enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il a fait diverses remarques sur l'Ecriture sainte et sur les Pères; mais on ne lit plus ses commentaires. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monuments authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différents ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca vaticana illustrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Thesaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum ac cæremoniarum*, 2 vol. in-fol., Rome, 1745, est un recueil curieux. On estime aussi son traité *De campanis*, Rome, 1612, in-4°; on le trouve dans le 2e volume du 'Thesaurus antiquitatum romanarum' de Salengre.

ROCH (Saint), né à Montpellier, d'une famille noble, perdit son père et sa mère à l'âge de 20 ans. Il alla à Rome en pélerinage, y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et, à son retour, il s'arrêta à Plaisance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même, et, contraint de sortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il se retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voisin nommé *Gothard* lui apportait tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier, et y mourut en 1327. Cet article est composé d'après les traditions populaires, et sur des légendes

de peu d'autorité; mais l'incertitude des actes d'un saint ne conclut point contre son existence, ni contre l'idée générale de ses vertus et de ses miracles. (*Voyez* CATHERINE.) Les altérateurs des légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir; ils eussent regardé comme une impiété, l'audace d'en supposer pour le fond, et ils n'auraient pas réussi à les faire recevoir; ce n'est qu'en faveur des monuments et du culte déjà établi que ces impostures, qu'ils ont crues méritoires, ont pris faveur. Une excuse plus recevable est que, durant les dévastations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, etc., ont péri, et que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition ou sur le souvenir qu'ils en avaient conservé; et comme ces sources n'étaient ni fort sûres, ni suffisantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes et dirigées en partie sur les mémoires de l'imagination.

* ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien DE VIMEUR, DE), maréchal de France sous Louis XVI, naquit d'une famille distinguée le 1er juillet 1725. A l'âge de 16 ans, il entra comme cornette dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon, fit les campagnes de Bohême et de Bavière, aux ordres du maréchal de Broglie; dans celles d'Alsace, il était à la tête d'une compagnie. Peu de temps après, il devint aide-de-camp du duc d'Orléans et du comte de Clermont, et se trouva avec ce dernier à la bataille de Rocoux. A 22 ans, il fut nommé colonel du régiment de la Marche, infanterie, et servit en cette qualité à la bataille de Laufeldt, fit plusieurs charges à la tête de son corps, et reçut deux blessures sous les yeux de Louis XV. Ce monarque l'éleva au grade de brigadier d'infanterie. Rochambeau se trouva au siége de Maëstricht, et fut chargé, ayant à ses ordres quatorze compagnies de grenadiers, d'investir cette place sur la rive gauche de la Meuse; après cette expédition, il obtint la croix de Saint-Louis. Il fit le siége de Mahon sous le maréchal de Richelieu, et donna une nouvelle preuve de sa bravoure en descendant dans les fossés malgré le feu des Anglais. En 1757, il fut envoyé avec 4,000 hommes dans le pays d'Alberskardt, s'empara de la forteresse de Ragenstein, où il prit quatorze canons, et fit prisonnière la garnison prussienne. A la bataille de Crevelt, il résista avec sa brigade et deux autres de l'armée française à toutes les forces du prince Ferdinand. Il se couvrit de nouveaux lauriers dans les campagnes de 1758, 1759 et 1760. Il était colonel du régiment d'Auvergne; et à la tête des grenadiers de l'armée il força le général Luckner à se retirer dans les gorges de Salmunster. Après avoir serré l'arrière-garde du prince Ferdinand, lors de sa retraite de Saxenhausen à Cassel, il rejoignit le corps de M. Stainville. Par une attaque sagement combinée, il battit le général comte de Fersen, détruisit son armée de 10,000 hommes, s'empara de leur artillerie, et contribua ensuite à la victoire de Clostercamp. Ces exploits lui méritèrent le grade de maréchal-de-

camp et d'inspecteur-général d'infanterie. En 1761, il tint en échec le prince Ferdinand, et, à la bataille de Filenghausen, où il commandait la droite de l'armée, il fit sa retraite en bon ordre, et put tenir tête, pendant toute cette campagne, à l'ennemi, qui était supérieur en nombre. Nommé lieutenant-général, il fut envoyé en 1780 dans l'Amérique septentrionale, et débarqua avec 5,000 hommes à Rhod-Island, et, ayant pris une position favorable, il força le général Clinton à la respecter; mais il ne pouvait effectuer aucune opération sans les recrues qu'il attendait de France; quand elles furent arrivées, il rejoignit le général Washington devant New-Yorck, et l'aida puissamment à s'emparer de cette ville et de celle de Glocester. Secondé par les alliés, il obligea une armée de 8,200 Anglais à mettre bas les armes, et leur prit 180 pièces de canon et 22 drapeaux. Cette journée accéléra l'indépendance des Etats-Unis. A son retour en France, Louis XVI le nomma commandant de Picardie, et lui conféra le titre de chevalier de ses ordres. Lorsque l'Alsace fut agitée en 1789, par les troubles populaires, le roi l'envoya dans cette province; Rochambeau y rétablit le calme, et mit les villes à l'abri du pillage des insurgés. Il obtint en 1790 le commandement de l'armée du Nord, rétablit toutes les fortifications de cette frontière, et forma à Dunkerque, à Maubeuge, à Sédan, trois camps retranchés qui tinrent en respect l'ennemi. Louis XVI l'éleva au grade de maréchal de France. Après le départ du roi à Varennes, croyant la monarchie déjà détruite, il se présenta à la barre de l'assemblée nationale pour y prêter son serment d'obéissance. La guerre contre l'Allemagne ayant éclaté, le maréchal de Rochambeau présenta ses plans pour ouvrir la campagne; mais ils furent désapprouvés en grande partie, et on le contraignit de se soumettre à d'autres plans qu'il jugea aussi absurdes que dangereux. Pendant ce temps, Dumouriez était parvenu au ministère; et comme il n'était pas ami du maréchal, il trouva le moyen de le laisser à Lille, tandis qu'il employait des généraux moins habiles et moins anciens. Ce vieux et illustre guerrier se démit du commandement, et, après 50 ans de services, il se retira dans sa terre natale. En 1804, Napoléon lui conféra la croix d'Honneur. Il mourut en 1806, âgé de 83 ans.

* ROCHAMBEAU (Le baron DE), fils du précédent, général de division, etc., embrassa très jeune la carrière des armes, servit quelque temps sous son père, et adopta les principes de la révolution. Depuis lors, son avancement fut assez rapide, et il fit en qualité de maréchal-de-camp la campagne de 1793, sous Biron. Après l'attaque sur Mons, il montra beaucoup de bravoure et d'intelligence dans la retraite du 23 avril. Vers la fin de cette même année, il passa en Amérique, et en février 1794 il défendit la Martinique contre les Anglais. Il revint en France l'année suivante, et en 1796 il fut nommé gouverneur général de Saint-Domingue, et arriva dans cette île avec 400 hommes. Il y trouva le Nord en insurrection, et eut à souffrir des contrariétés, soit de la part de ses

généraux, soit de celle des commissaires civils. Le baron de Rochambeau ayant mis dans ses discussions un peu trop d'aigreur et de dureté, il fut destitué par ceux-là mêmes qu'il voulait dominer. Renvoyé prisonnier en France, il arriva à Bordeaux en septembre 1796, et fut enfermé au château de Ham. Mais il avait de puissants amis dans le directoire, qui ordonna sa mise en liberté, en même temps qu'il lui enjoignit de se rendre à Paris. A l'aide de ses protecteurs, il put se justifier tant bien que mal; mais il resta presque dans l'oubli jusqu'à la révolution du 18 brumaire, dont il se montra un des adhérents. En 1802, il fut employé dans l'expédition contre Saint-Domingue, et contribua aux succès du général Leclerc; il mit en déroute complète Toussaint-Louverture dans la ravine à couleuvres. Il s'empara du Port-au-Prince, du fort Dauphin, et prit aux noirs toute leur artillerie. Après la mort de Leclerc, il lui succéda dans le commandement, et ne pouvant, avec une armée épuisée, faire tête à Dessalines, il finit par lui abandonner l'île en 1803, après y avoir commis, dit-on, beaucoup de déprédations et de cruautés. Pris par les Anglais dans sa traversée, et conduit en Angleterre en février 1804, il s'éleva contre lui sur sa conduite à Saint Domingue des accusations assez graves, qu'il parvint à dissiper. Il resta cependant, et pour la seconde fois, sans service plus de huit ans, et il ne fut employé qu'après la désastreuse campagne de Moscou. Il obtint alors le commandement d'une division dans le 5e corps, sous les ordres du général comte de Lauriston. Il se distingua à la bataille de Bautzen, et il se surpassa à celle de Leipsick, où il fut tué les armes à la main.

ROCHE (Jean de La), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55e année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, et des *Mystères*, en 6 vol. in-12; et 2 vol. in-12 de *Panégyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excellait. Ses *Panégyriques de saint Augustin* et de *saint Louis* furent applaudis, lorsqu'il les débita, et plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, et l'Evangile n'y est pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse et avec élégance.

ROCHE (Antoine-Martin), ex-oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, et mourut à Paris en 1755, avant la 50e année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances*, contre le système de Loke et de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide et bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE (Jacques Fontaine de la), prêtre du diocèse de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paraissaient toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles ecclé-*

siastiques. Il avait été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satirique et fanatique d'un *scélérat obscur*, selon l'expression d'un auteur très connu. Comme ce libelle a été continué, et qu'il a été long temps la trompette du mensonge et de la calomnie, il ne sera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des jésuites, des jansénistes, et de ceux qui se moquent des uns et des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette et du gazetier. Si l'on pouvait s'en rapporter aux jésuites, le nouvelliste réunit tous les vices. « Il est impie dans sa morale, hérétique dans sa doctrine, calomniateur dans ses imputations, séditieux dans ses plaintes, imposteur dans ses écrits, ridicule dans ses déclamations, forcené dans ses invectives, téméraire dans ses soupçons, absurde dans ses raisonnements, faussaire dans ses citations, furieux dans ses satires, fade dans ses éloges, insipide dans ses plaisanteries. Son libelle périodique est un trésor de mensonges grossiers, de blasphèmes horribles, d'impostures atroces, de falsifications palpables, de contradictions sans nombre, de platitudes pitoyables. C'est là que des convulsions diaboliques sont mises sur le compte du Tout-Puissant, et qu'on vomit contre les vicaires de J.-C. et leurs décisions, contre les premiers pasteurs et leurs instructions, contre les gens de bien et leur soumission à l'Eglise, les calomnies les plus atroces, assaisonnées de toutes les expressions indécentes que peuvent suggérer la rage et la fureur à un frénétique qui n'a ni âme ni éducation. L'infernal gazetier, dans sa retraite obscure, se nourrit de son infamie, il s'enveloppe de sa noirceur, il s'applaudit de sa méchanceté. Il ne s'humanise que lorsqu'il faut faire l'oraison funèbre de quelque maître d'école, de quelque servante, qui auront eu le bonheur de mourir en disant des injures au pape, en faisant décréter leur pasteur, en se faisant porter *leur jugement et leur condamnation* en vertu d'un exploit, et sous l'escorte des huissiers. » En un mot si l'on en croit les jésuites, la Gazette ecclésiastique est contraire aux premiers principes de la foi, de la raison, de la charité et de la probité. Si l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont ni jésuites ni jansénistes, en particulier à d'Alembert, « le gazetier est un *scélérat obscur*, qui se rend tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés; qui est tombé dans un excès d'avilissement auprès des gens sensés, en donnant le nom de miracles à des tours de passe-passe dont les charlatans de la foire rougiraient; en faisant l'éloge de ces filles séduites que des imposteurs ont dressées dès l'enfance pour jouer, à prix d'argent, cette farce abominable. C'est un blasphémateur qui calomnie le vicaire de J.-C. en citant l'Evangile; qui ne parle que de la charité dont il viole toutes les lois; qui vend toutes les semaines un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de satires; qui ne respecte ni les oints du Seigneur, ni les premiers pasteurs de l'Eglise, ni les ministres des souverains; qui distille, en un mot,

son venin sur les talents et les vertus qui honorent la religion, et que la religion consacre. » Si l'on consulte enfin les jansénistes, dont il est le secrétaire et l'entrepôt, ils n'en font point un portrait plus flatteur. Le célèbre et modéré M. Duguet dit que *l'auteur inconnu des* Nouvelles ecclésiastiques *se rend coupable d'un attentat énorme.* Petitpied, appelant, le caractérise ainsi: « L'auteur insensé des *Nouvelles ecclésiastiques*, abandonnant les voies de la charité, n'a point trouvé celles de la vérité. C'est un imprudent..... qui n'a aucun discernement. C'est un historien partial... indigne de toute créance... C'est un ingrat... c'est un indocile... c'est un rebelle..... L'esprit de vertige s'est saisi de lui... C'est un furieux qui attaque toutes les puissances ecclésiastiques et séculières, tous les corps et tous les particuliers. Abbés, évêques, archevêques, cardinaux, papes, ordres religieux, magistrats, ministres, princes, rois, rien n'est épargné par ce frénétique; le fiel coule de sa plume, le noir sang qui bout dans ses veines se répand... sur les personnes de tout état, de tout sexe, de toute condition. C'est un convulsioniste... fanatique. En un mot, c'est un enragé, qui déchire à belles dents depuis le simple clerc jusqu'au souverain pontife, depuis Neutel et jusqu'à Louis XV, et tout ce qui est entre ces deux extrêmes. » De ces trois portraits, on pourra choisir celui qui paraîtra le plus ressemblant et le plus flatteur. En voici un quatrième, tracé par une main respectable à tous égards, par un des plus grands prélats qu'il y ait eu en France. M. de Montillet, archevèque d'Auch, dans son instruction vraiment pastorale du 24 janvier 1764, apprend ainsi à ses diocésains à se former une juste idée du gazetier ecclésiastique: « C'est un écrivain caché, inconnu: on ne sait où il habite; cependant, du fond de son repaire, il lance incessamment les traits les plus envenimés contre tout ce qui lui déplaît; monstre déguisé sous les dehors d'un défenseur du grand précepte de la charité, il en viole toutes les règles; c'est un fourbe, un imposteur, un calomniateur décidé: vertu, mérite, puissance, autorité, tout est en proie à la malignité de sa plume; vrai ou faux, tout lui est égal, pourvu qu'il nuise, qu'il déchire, qu'il mette en pièces; rien ne le décide, que l'intérêt de la cause à qui il a vendu sa plume, son honneur et son âme; il est connu par les siens mêmes sous ce caractère: mais on a besoin d'un tel homme, on le paie, on le méprise et on s'en sert. » Ecoutons encore d'Alembert (' Dictionnaire encyclopédique ', article ' Nouvelles ecclésiastiques '). « *Nouvelles ecclésiastiques*, est le titre très-impropre d'une feuille ou plutôt d'un libelle périodique, sans esprit, sans vérité, sans charité et sans aveu, qui s'imprime clandestinement depuis 1728, et qui paraît régulièrement toutes les semaines. L'auteur anonyme de cet ouvrage, qui vraisemblablement pourrait se nommer sans être plus connu, instruit le public, quatre fois par mois, des aventures de quelques clercs tonsurés, de quelques sœurs converses, de quelques prêtres de paroisse, de quelques moines, de quelques convulsionnaires, appe-

lants et réappelants; de quelques petites fièvres guéries par l'intercession de M. Pâris; de quelques malades qui se sont crus soulagés en avalant de la terre de son tombeau, parce que cette terre ne les a pas étouffés; comme bien d'autres. Quelques personnes paraissent surprises que le gouvernement qui réprime les faiseurs de libelles, et les magistrats qui sont exempts de partialité comme les lois, ne sévissent pas efficacement contre ce ramas insipide et scandaleux d'absurdités et de mensonges. Un profond mépris est sans doute la seule cause de cette indulgence : ce qui confirme cette idée, c'est que l'auteur du libelle périodique dont il s'agit est si malheureux, qu'on n'entend jamais citer aucun de ses traits; humiliation la plus grande qu'un écrivain satirique puisse recevoir, puisqu'elle suppose en lui la plus grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de tous. » Après ces portraits divers, tracés par des mains non suspectes, ceux qui sont condamnés et calomniés dans ce libelle peuvent dire avec Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur*, Apolog., c. 5. [Après avoir fait connaître l'ouvrage, nous allons faire connaître l'auteur. Chassé de sa cure, il vint à Paris en 1728, et fut accueilli par les frères Desessarts, dont la maison était ouverte à tous les appelants. Ils avaient commencé à envoyer dans les provinces des bulletins en faveur de l'appel; ils s'adjoignirent vers cette époque Fontaine, les frères Boucher, Troya, et quelques autres, qui travaillèrent à ces bulletins; mais Fontaine en demeura bientôt seul chargé. Il se condamna pour cet effet à une profonde retraite. Une dame Théodon, à ce que l'on croit, avait formé l'imprimerie secrète d'où partaient les écrits du parti, et c'était dans sa maison, près de la rue de la Parcheminerie, que s'imprimaient les *Nouvelles*, que le lieutenant de police de cette époque ne put jamais parvenir à arrêter. Fontaine mourut en 1761; mais sa mort ne fit point cesser le journal. Guénin, dit de Saint-Marc, lui succéda et continua les *Nouvelles* jusqu'en 1793. Il avait d'abord eu comme réviseurs, Gourlin, Mey, Maultrot, et dans les derniers temps, il était secondé par Larrière et Hautefage. Depuis 1793, les *Nouvelles* furent continuées à Utrecht par Jean-Baptiste-Sylvain Mouton, prêtre, né à la Charité-sur-Loire. Elles ne paraissaient plus que tous les quinze jours, et elles cessèrent totalement en 1803, l'abbé Mouton étant mort le 13 juin de la même année.

* ROCHE (Pierre-Louis Lefebvre de La), littérateur, né en Normandie vers 1740, entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît, puis devint curé de Gremonville dans le pays de Caux. Se trouvant à Paris à l'époque de la révolution, il en embrassa les principes, et se fit remarquer par son zèle. Lié depuis long-temps avec Helvétius, il avait été le légataire des papiers de ce philosophe. Pendant son séjour à Paris, il continua de fréquenter la maison de madame Helvétius, qui ne l'oublia point dans son testament. Lefebvre mourut en 1806. On a de lui : | *Confrérie ou Société de Notre-Dame auxiliatrice érigée au pays de Caux*, 1779, in-16; | *Essai de traduction de*

quelques odes et de l'Art poétique d'Horace, 1688, tiré seulement à 50 exemplaires; | une édition des *OEuvres d'Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18; | une édition des *OEuvres complètes de Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18; | *de l'Art poétique, épître d'Horace aux Pisans*, traduit en vers, 1798, in-18 : on trouve à la suite des *Pensées sur l'art poétique*, extraites des MSs d'Helvétius, et des *Conseils de Voltaire à Helvétius* sur la composition et sur le choix du sujet d'une épître morale.

* ROCHE-AYMON (Charles-Antoine DE LA), cardinal et archevêque de Reims, né en 1692, à Mainsac, dans le diocèse de Limoges, d'une ancienne famille, fut nommé évêque (*in partibus infidelium*) au sortir de ses études théologiques, passa la même année au siége de Tarbes, puis à l'archevêché de Toulouse en 1740, et à celui de Narbonne en 1752. Le roi le nomma grand-aumônier de France en 1760, et archevêque de Reims en 1762. Après la disgrâce de M. de Jarante, en 1771, M. de La Roche-Aymon devint ministre de la feuille des bénéfices, et obtint, la même année, le chapeau de cardinal. Ce fut lui qui administra les sacrements à Louis XV, au lit de la mort, qui baptisa le duc de Berri, depuis Louis XVI, qui le maria en 1770, et lui donna l'onction royale en 1773. Il mourut en 1777, doyen des évêques français et revêtu de toutes les dignités et honneurs auxquels un prélat pouvait aspirer.

* ROCHE (Sophie GUTTERMANN, dame LICHTENFELS, connue sous le nom de LA), née en 1730, à Kaufbeuzen en Souabe, du médecin Guttermann, épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, nommé Franck Lichtenfels, dont le nom fut transformé en celui de La Roche. Elle se fit une grande réputation par quelques *Romans*. On remarque surtout *Mademoiselle de Sternheim*, Leipsick, 1771, 2 vol. in-8°, traduit de l'allemand en français, par Mme de Laffite, 1773, 2 vol. in-12; | quelques *Relations* de voyages, | et plusieurs autres *Ecrits* littéraires, au nombre de 16, tant en prose qu'en vers, en allemand.

* ROCHE (Jean-Baptiste-Louis DE LA), docteur de Sorbonne et prédicateur du roi, vivait dans le XVIIIe siècle. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui supposent un homme assidu au travail, un ecclésiastique pieux, et un esprit orné d'une grande variété de connaissances. Il a publié : | *Les Psaumes de David*, distribués pour tous les jours du mois, 1725, in-12; | *Office de saint Côme et de saint Damien*, 1728, in-12; | *OEuvres mêlées*, avec un "discours" sur le but que s'est proposé Virgile dans la composition de ses Bucoliques, et une traduction en vers français de ses *Eglogues*, « version faible et languissante », au jugement d'un critique (1), 1733, in-12; | *Panégyrique de sainte Geneviève*, 1737, in-4°; | *Pensées, maximes et réflexions morales de La Rochefoucauld*, avec des remarques, 1737, in-12; | *La belle vieillesse*, ou *les Anciens Quatrains des sieurs de Pibrac, Dufour et Mathieu, sur la vie, la mort, et la conduite des choses humaines*, nouvelle édition augmentée de remarques, 1746, in-12;

(1) *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, t. 1, p. 90.

| *Eloge funèbre de M. le duc d'Orléans*, 1753, in-4°; | *Règles de la vie chrétienne*, 1753, 3 vol. in-12; | *Cosmographie pratique*, in 12; | *Année dominicale*, 8 vol. in-12; | *Heures nouvelles*, in-12; | *Lettres littéraires sur divers sujets*, 2 vol. in-12; | *Mémoires historiques et curieux*, 2 vol. in-12; | *Les OEuvres de la chaire et les fruits de l'esprit*, in-12; | *Bréviaire de Cîteaux, à l'usage des religieux de la Trappe*, in-12; | *Mélanges de maximes, de réflexions et de sentences chrétiennes, politiques et morales, sur la religion, la morale et la nature*, 1769, in-12; | *Entretiens sur l'orthographe française et autres sujets analogues*, Nantes, 1778, in-8°. Il paraît que l'abbé de La Roche ne vivait plus en 1800 : on ignore la date précise de sa mort.

* ROCHE (Achille), rédacteur en chef du *Patriote de l'Allier*, mort à Moulins en janvier 1834, âgé de 31 ans, avait été secrétaire de Benjamin Constant. Ancien rédacteur de la *Tribune*, il en professait les opinions dans le *Patriote de l'Allier*, et il les soutint même dans un duel.

ROCHEBLAVE (Henri DE), prédicateur de la religion prétendue réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffhouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, et devint ministre de l'église française de Dublin, et il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND (Charles HOTMAN, dit LA), bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des 'Seize', parce qu'ils avaient distribué à seize d'entre eux les seize quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la ligue, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étaient en général moins réfléchis : c'était une espèce de démocratie qui tenait aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHOUART (René DE), baron de Mortemart et seigneur de Vivonne, était d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart, en Poitou, avait donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siége de Perpignan, et s'y signala par sa valeur. Il se trouva à la défense de Metz, en 1552, et, après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfants de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'aîné, Gabriel de Rochechouart, mort en 1643, à 68 ans, fut le père de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART (Louis-Victor DE), duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnai-Charente, fils de Gabriel duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal-de-camp à la prise de Gigeri en Afrique, l'an 1664; à celle de Douai en Flandre, en 1667, et au siége de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de 'général de la sainte Eglise', titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnaissance pour les

services qu'il avait rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande, 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie, et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage, et le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART (Françoise-Athénaïs DE), marquise de Montespan, sœur du précédent, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnai-Charente. Sa beauté la rendit moins célèbre que le caractère de son esprit, plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de La Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçait sans cesse ce monarque, qui disait, en se moquant, à madame de La Vallière : « Elle voudrait bien que je l'aimasse, mais je n'en ferai rien. » Il ne tint pas parole, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle avait supplanté madame de La Vallière, et elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontanges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680, et elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbonne, où elle avait été prendre les bains. A la fin de sa vie, elle se signala par de grandes aumônes, et tâcha de réparer les scandales qu'elle avait donnés. Elle fit plusieurs présents à l'Eglise, surtout à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur, où l'on voit encore des traces de sa munificence. « Peu à peu, dit le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, elle vint à donner aux pauvres tout ce qu'elle avait. Elle travaillait pour eux, plusieurs heures par jour, à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et d'autres choses semblables, et y faisait travailler ce qui l'environnait ; sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale ; ses jeûnes furent fort multipliés ; sa prière interrompait sa compagnie, et le plus petit jeu auquel elle s'amusait ; et, à toutes les heures du jour, elle quittait tout pour aller prier Dieu dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles ; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune, la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaire. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer, qui lui faisaient souvent des plaies ; et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. » Ce qui a pu lui mériter ces grâces, c'est que dans le temps même de ses égarements, « elle n'avait jamais, dit le même écrivain, perdu de vue la religion ; rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne ni un jour maigre ; elle fit tous les carêmes, et avec austérité ; quant aux jeûnes, lorsqu'elle était à la cour, elle y ajoutait des aumônes abondantes ; jamais rien

qui approchât du doute et de l'impiété; mais impérieuse, altière, dominante, moqueuse, et tout ce que la beauté et la toute-puissance qu'elle en tirait, entraîne après soi. » La France parut lui pardonner ses torts, pour avoir introduit à la cour le grand Bossuet, le duc de Montausier et madame de Maintenon.

* ROCHECHOUART (Le comte DE), né à Paris, vers 1765, se trouvait déjà maréchal-de-camp, lorsqu'il fut élu en 1789 député de la noblesse de la capitale aux états-généraux. Dès les premières séances il se prononça pour le parti révolutionnaire, et fut un des sept membres de la noblesse qui abandonnèrent les premiers leur ordre, pour se réunir au tiers-état. Il mourut dans les premiers jours de juillet 1791.

* ROCHECOTTE (Fortuné GUYON, comte DE), chef d'insurrection royaliste, né en 1769, dans la Basse-Touraine, fut élevé à l'Ecole militaire de Paris, entra ensuite comme officier dans le régiment du roi, quitta la France en 1791, joignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792-93-94. Il revint en France en 1795 avec le comte de Bourmont, qui allait se réunir aux royalistes en Bretagne. Rochecotte voulut d'abord joindre Charette dans le Poitou; mais ayant appris que ce chef venait d'entrer en accommodement avec le gouvernement républicain, il se rendit dans le Maine, où il conçut le projet de former une nouvelle insurrection. Dans ces vues, il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelques agens du roi. Sur ces entrefaites, la trève ayant été rompue entre les royalistes insurgés et les républicains, il revint dans le Maine, et alla rejoindre Charette en février 1796. Peu de temps après ayant reçu une commission pour commander en chef dans le Maine, il y forma bientôt un rassemblement, nomma ses officiers et organisa sa troupe. Après quelques tentatives sans résultats importans, il refusa de déposer les armes et de souscrire à la pacification générale proposée et en très-grande partie opérée par le général Hoche. Il reçut alors de nouvelles instructions des agens du roi, établit une chaîne de correspondances dans les provinces du Maine, du Perche, du pays Chartrain et des contrées adjacentes, pour se trouver en mesure de relever le parti royaliste au premier signal; fit ensuite plusieurs voyages à Paris pour s'y concerter avec les agents du roi, se rendit auprès de Louis XVIII, alors à Blankenbourg, en Allemagne, revint en France, et contribua à l'évasion du commodore Sidney Smith, alors détenu au Temple. Malgré toutes les précautions qu'il prenait pour dérouter les recherches de la police, pendant ses fréquents voyages à Paris, il ne put y échapper dans son dernier séjour. Des agens apostés l'arrêtèrent sur le Pont-Royal, le 29 juin 1798, et s'emparèrent de lui après qu'il en eut tué un et blessé deux autres. Conduit à l'état-major de la place, il refusa de répondre aux interrogatoires, et fut transféré dans les prisons de l'abbaye, d'où il fut traduit devant une commission militaire qui le condamna presque aussitôt à mort. Le même jour, il fut fusillé derrière le mur d'enceinte de Paris, près du Champ-de-Mars. Beauchamp, historien

des Vendéens, a publié les *Mémoires du comte F. Guyon de Rochecotte*, rédigés sur ses papiers et sur les notes de quelques-uns de ses officiers, Paris, 1819, in-8°. On en trouve une analyse dans l'ouvrage intitulé : *Victoires et Conquêtes*, etc., publié chez C.-L.-F. Panckoucke, de 1817 à 1824.

ROCHE-FLAVIN (Bernard DE LA), né l'an 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1727, à 76 ans. On a de lui un excellent *Recueil des arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4°. On y trouve : | un *Traité des droits seigneuriaux*, très-consulté ; | un *Traité des parlements*, 1617, in-fol., etc., plein de recherches et peu commun.

ROCHEFORT (Gui DE), seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire de Bourgogne, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, et se distingua à la guerre et dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller et son chambellan ; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482 ; Charles VIII, son fils, l'appela auprès de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand conseil en 1497. — Guillaume DE ROCHEFORT, son frère, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, était mort en 1492. Il détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement et plus honorablement cette province à la couronne.

ROCHEFORT (Henri-Louis D'ALOIGNI DE), se signala dans la guerre contre les Espagnols, et, après la paix des Pyrénées, il suivit La Feuillade en Hongrie, et n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT (Guillaume DE), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Lyon en 1731, et mourut à Paris en 1788. Il est connu avantageusement dans la littérature : | par une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère ; | une *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur* ; | des *Poésies diverses contre le système des matérialistes* : | un *Poème sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse* : | deux tragédies, *Electre* et *Pénélope*. Il réunissait plus d'un genre d'érudition. A la connaissance du grec et du latin, il joignait celle de l'italien et de l'anglais. En général, il était plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivait avec plus de pureté que

de chaleur, et plus de facilité que de force. Son style en prose a de la correction et même de l'élégance; mais ses vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homère a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, et au courage constant et soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'honneur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la secte philosophique, et qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. De là les éloges très-flatteurs qu'il a reçus des critiques qui n'étaient pas enrôlés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdard de La Motte, le seul qui ait fait la même tentative: encore s'est-il borné à l'*Iliade*.

*ROCHEFORT (F.), né à Toulouse en 1747, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de cette ville. Ennemi de la révolution, il osa en 1790 protester contre les opérations politiques de l'assemblée constituante. Aussi pendant le régime de la terreur fut-il arrêté comme suspect, conduit à Paris, et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, comme conspirateur, le 14 juin 1794.

*ROCHEFORT (N., dit « Le Petit »), habile architecte de Bordeaux, orna cette ville de plusieurs édifices remarquables, où l'on admire l'accord du goût et du savoir. Cependant cet artiste, retiré à l'hôpital Saint-André, n'eut pas un parent ou un ami qui lui portât une parole de consolation; pas une âme charitable ne voulut faire pour lui les frais d'un cercueil. Il fut porté à sa dernière demeure avec les modestes habits qu'il avait en entrant à l'hôpital.

ROCHEFOUCAULD (François, comte DE LA), d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit et sincère. Il tint en 1494 sur les fonts baptismaux François Ier. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire; il érigea en 1515 la baronie de La Rochefoucauld en comté. Le comte de La Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de François.

ROCHEFOUCAULD (François DE LA), évêque de Senlis et cardinal, né en 1558, de Charles de La Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connaître très avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, et pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis, en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, et il eut le bonheur d'in-

troduire la réforme dans son abbaye de Sainte-Geneviève-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avait pour titre : *Jugement des cardinaux, archevêques et évêques sur les libelles diffamatoires* (ces libelles étaient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu était offensé). Le parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposait que c'était la véritable censure des prélats, comme M. Du Pin l'a soutenu dans son 'Histoire ecclésiastique'; mais les prélats assemblés désavouèrent, le 27 février 1626, cet ouvrage, *comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés du titre qu'il porte*. Le cardinal de La Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage intitulé : *Raison pour le désaveu fait par les évêques*, etc., et l'adressa au roi. Il y montra que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété et l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches et des injures des jansénistes, et surtout de l'abbé de Saint-Cyran; ils lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux jésuites, et d'avoir agi avec zèle dans les querelles excitées par le docteur Richer (*voyez* sa 'Vie', 1646, in-4°, par le P. La Morinière, chanoine régulier, ou celle en latin du P. Bouvier, jésuite). Il était frère d'Alexandre de La Rochefoucauld. (*V.* Brossier.)

ROCHEFOUCAULD (François, duc de La), prince de Marsillac, fils de François Ier, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour qui mêlaient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, et surtout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque temps la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de La Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avaient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les La Fayette, trouvaient dans sa conversation des agréments qu'ils cherchaient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, et mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentiments d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paraître, dans ses derniers moments, une fermeté et un courage héroïques. « Je crains bien, dit madame de Sévigné, que nous ne perdions cette fois M. de La Rochefoucauld; la fièvre a continué; il reçut hier Notre-Seigneur; mais son état est une chose digne d'admiration. Il est fort bien disposé; pour sa conscience, voilà qui est fait : du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question;

il n'en est pas effleuré, il n'en est pas troublé. Il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère Ange et de l'Anglais, sans daigner quasi dire son avis...... Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte ces derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. » On a de lui : | des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, Amsterdam (Trévoux), 1713, 2 vol. in-12, écrits avec l'énergie de Tacite : c'est un tableau fidèle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avait été lui-même acteur; | des *Réflexions* et des *Maximes*, réimprimées plusieurs fois. Elles roulent sur un système qui en rend plusieurs fausses, et quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendait par amour-propre l'amour de nous-mêmes, qui ne saurait être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumières et retenu dans de justes bornes, son principe ne serait pas défectueux; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout est la vanité ou l'orgueil; poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. « Quand on ne saurait pas, dit un critique judicieux, que ce petit livre est d'un homme de cour, on le devinerait sans peine en le lisant. L'auteur juge le cœur humain d'après celui des courtisans. Il croyait apparemment que la nature n'avait fait l'homme que pour être grand seigneur ou esclave des grands; il a pris l'ouvrage de toutes les passions combinées dans la société corrompue, pour l'ouvrage de la nature. Son livret, qui peut être bon pour connaître l'esprit du monde, ne saurait plaire aux grandes âmes, et n'inspirera jamais une belle action. » Le reproche que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du style, paraît également fondé. Une bonne édition de cet ouvrage est celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Observations* intéressantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de La Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédents. Les uns, sous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de ce livre un triste et ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité La Rochefoucauld à leur tribunal; ils ont rejeté plusieurs *Maximes* de La Rochefoucauld, et leur en ont substitué d'autres que l'auteur lui-même avait rejetées. Ce désordre a commencé en 1778, et s'est renouvelé dans toutes les éditions suivantes. Pour rendre à cette production célèbre son ancien état, il a fallu que [M. l'abbé Brotier déterrât, par le plus heureux hasard, dans des cabinets particuliers, la première et la dernière édition publiées par La Rochefoucauld lui-même, et qui ne se trouvaient pas dans les plus grandes bibliothèques, même dans celle du roi. M. Aimé-Martin a aussi publié dans ces derniers

temps une édition des 'Maximes de La Rochefoucauld', avec des notes et une introduction écrite dans les principes les plus purs.

ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme DE ROYE DE LA), de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, était fils de François de Roye de La Rochefoucauld, second du nom, lieutenant-général et commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens, telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de La Rochefoucauld, et qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tout ce qu'il avait paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix, et surtout des indigents qui avaient besoin de sa générosité. Elu coadjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritait. Le roi le nomma à l'abbaye de Saint-Vandrille en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 et de 1755, et se servit de sa droiture et de ses lumières pour rétablir la paix dans l'église gallicane. Louis XV l'éleva en 1756 à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas long-temps; une fluxion de poitrine l'enleva à l'église et à la patrie en 1757. Les malheureux dont il était le consolateur, et les indigents dont il était le père, le pleurèrent amèrement. Son cœur généreux et bienfaisant s'ouvrait de lui-même à la pitié, et les libéralités abondantes suivaient à l'instant les sentiments de compassion que l'indigence lui inspirait.

* ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre, duc DE LA ROCHE-GUYON et DE LA), pair de France, etc., naquit à Paris en 1709. Il servit avec distinction dans les armées, jusqu'au commencement de la révolution; il fut successivement nommé à l'assemblée des notables (en 1787), et député de la noblesse de la capitale (en 1789) aux états-généraux, où il fut un des sept premiers membres de son ordre qui se réunirent au tiers-état. Le 27 juin de la même année il demanda qu'on s'occupât de la question sur la liberté des noirs. Quand il s'agit de la formation du corps législatif, il proposa un amendement pour tempérer la trop grande autorité d'une assemblée unique, et qui consistait dans l'établissement d'un conseil examinateur, qui aurait le seul droit d'observation, et, en cas de 'veto', de faire décider la question par de nouveaux députés (ce qui aurait rendu les discussions et plus longues et plus embarrassantes). Il provoqua, le 30 octobre, le décret contre les biens du clergé, et le 25 novembre il fit un rapport sur l'adresse des 'amis de la liberté' à Londres; il demanda alors qu'on chargeât le président d'écrire au lord Stanhope, pour lui témoigner la reconnaissance de l'assemblée. Le 26 janvier 1790, il s'éleva contre la proposition qui excluait les députés des places du gouvernement. Il vota ensuite l'abolition des ordres religieux, et appuya la pro-

position de dom Gerle, tendante à déclarer nationale la religion catholique. Quelques jours après, il demanda que l'assemblée approuvât la conduite du général Bouillé dans l'insurrection de Nanci; dans le courant de l'année 1791, il lut plusieurs rapports sur les comités de contribution, et fit rendre sur cette matière un grand nombre de décrets. Il fut un de ceux qui réclamèrent avec plus d'instance la liberté indéfinie de la presse; et, dans la discussion relative au cas où le roi serait censé avoir abdiqué, il proposa qu'un délai serait fixé, dans lequel le monarque serait tenu de rentrer en France s'il s'en absentait. Devenu, après la session, membre et président du département de Paris, il se présenta le 7 octobre à la barre de l'assemblée législative, et lui adressa un discours de félicitation. En novembre 1791, il signa l'arrêté du département par lequel le roi était privé d'apposer son 'veto' au décret rendu contre les prêtres. Le 6 juillet 1792, il signa celui qui suspendait de leurs fonctions Pétion et Manuel, maire et procureur de la commune, pour avoir souffert ou autorisé les attentats commis contre le roi dans la journée du 20 juin. Si la première démarche lui avait attiré la faveur de la populace, excitée par les meneurs, la dernière le rendit l'objet de la haine et des persécutions de ce même peuple, auquel se joignirent les sections et les clubs de la capitale. Il crut, mais en vain, conjurer l'orage en donnant sa démission. Comme il devait se rendre, par raison de santé, aux eaux de Forges, un des députés de Paris avertit madame de La Rochefoucauld que son époux serait assassiné en route, et qu'il ne pouvait sauver sa vie que moyennant une somme de 25,000 francs. On donna cette somme, mais il ne fut pas moins arrêté à Gisors, où la populace, l'ayant fait descendre de son cabriolet, le tua à coups de pierres, peu de jours après les horribles journées des 2 et 3 septembre 1792; il avait alors quatre-vingt-trois ans.

* ROCHEFOUCAULD, Momont et Bayers (François-Joseph et Pierre-Louis de La), deux frères, qu'un même état, une mort commune, également tragique, et diverses autres circonstances engagent à réunir dans un même article. 'François-Joseph' naquit à Angoulême en 1735. Il embrassa l'état ecclésiastique, et portait le nom d'abbé de 'Momont'. Après ses premières études, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fit la licence de 1762 et 1763, et s'attacha à la maison de Navarre. En 1772 il fut nommé évêque-comte de Beauvais, et sacré le 22 juin de la même année. Elu député aux états-généraux en 1799, il siégea dans l'assemblée constituante, n'y parla pas, mais vota constamment avec le côté droit, et resta attaché aux intérêts de la monarchie et de son ordre. Il fut, ainsi que son frère, du petit nombre des évêques qui n'émigrèrent point. Celui-ci, Pierre-Louis de La 'Rochefoucauld-Bayers', était né dans le diocèse de Périgueux le 13 octobre 1744, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et été élevé à Saint-Sulpice. Il s'était, comme son frère, attaché à la maison de Navarre. Pendant son cours de licence, qui eut lieu de 1768 à 1770, il fut pourvu du prieuré commandataire de Nanteuil, sur la nomi-

mation du cardinal de La Rochefoucauld, en sa qualité d'abbé de Cluny. Nommé à l'agence du clergé en 1775, il fit, pendant les cinq années que dura cette commission, divers rapports au conseil-d'état, et la termina honorablement en 1780. L'année précédente, il avait obtenu l'abbaye de Vauluisant. Il était d'usage que l'agence finie, les agents du clergé passassent à un évêché. L'abbé de La Rochefoucauld eut celui de Saintes, et fut sacré le 6 janvier 1782. Il gouverna sagement son diocèse et s'y fit aimer. Vers la fin de l'assemblée constituante, il vint à Paris pour y concerter avec ses collègues les mesures à prendre relativement aux affaires de l'Eglise de France. En 1792, dans la séance de l'assemblée législative du 4 juin, l'évêque de Beauvais fut dénoncé par le capucin Chabot, comme prenant part au prétendu "comité autrichien". Cette réunion, qu'on a toujours regardée comme imaginaire, eût-elle eu quelque réalité, ceux qui ont connu l'évêque de Beauvais savent que personne n'était moins propre à de pareilles affaires, et moins disposé à y entrer. Néanmoins, pour donner moins de prise à la malveillance, les deux frères résolurent de quitter Paris, et se retirèrent à Soissons, chez leur sœur, abbesse de Notre-Dame. Un détachement de soldats révolutionnaires étant arrivé dans cette ville, ils surent que deux évêques étaient dans le couvent. Ils s'y présentèrent en force, et demandèrent qu'on les leur livrât. On parvint à dissiper cet attroupement; mais la nuit, MM. de La Rochefoucauld, pour ne point compromettre leur sœur et ses religieuses, quittèrent Soissons et revinrent à Paris. L'évêque de Beauvais ayant été arrêté, son frère demanda à partager sa prison, et ils furent conduits aux Carmes. Dans les derniers jours d'août, le valet-de-chambre de l'évêque de Saintes parvint à s'introduire dans cette maison, et annonça à son maître qu'il avait le moyen de l'en faire sortir, déguisé avec des habits qu'il apportait. L'évêque de Saintes lui demanda s'il pouvait aussi sauver son frère. Lui ayant été répondu que non, il refusa d'en faire usage. Tous deux furent massacrés le 2 septembre 1792, et firent partie des victimes de cette horrible journée. « C'est, dit Mathon de La Varenne, un tailleur d'habits, nommé Berthelot, qui tua les évêques La Rochefoucauld, et Martin Froment se fit un atroce plaisir de mutiler leurs cadavres, en leur coupant le nez et les oreilles. »

* ROCHEFOUCAULD (Marie-Charlotte de La), religieuse bénédictine, abbesse de Notre-Dame de Soissons et sœur des précédents, était née en 1732, et prit le voile fort jeune. Elle fut d'abord abbesse du Paraclet, maison fondée par Abailard, dont Héloïse fut première abbesse, et où, avant la révolution, reposait dans un même tombeau la dépouille mortelle de cet illustre couple. Madame de La Rochefoucauld gouverna ce monastère pendant dix ans. En 1778, elle passa à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, l'une des premières de France par son ancienneté, sa riche dotation et la haute naissance de ses abbesses. Elle y faisait tout le bien que peuvent inspirer la religion et la charité chrétienne à un cœur naturellement généreux. Il n'était à Sois-

sons aucune famille qu'elle n'eût obligée, aucun indigent qu'elle n'eût soulagé. Elle n'en eut pas moins sa part des persécutions dont les personnes de son état et de son rang furent l'objet. On a vu qu'on vint chez elle à main armée pour en arracher ses frères. On fit des visites et des perquisitions dans son couvent. Une petite imprimerie portative qu'on y trouva, dont s'amusait l'évêque de Beauvais, et avec laquelle il avait imprimé quelques oraisons pour les religieuses, fut transformée par la société populaire en un instrument au moyen duquel on répandait des libelles. Madame de La Rochefoucauld, sortie de son abbaye avec une sœur infirme à sa charge, devenue elle-même aveugle, sans ressources, et livrée à des besoins de tout genre, fut un modèle de courage, de patience, de résignation chrétienne. Elle mourut le 27 mai 1806, âgée de 74 ans, après plus de quinze ans d'une pénible existence, dans le lieu même où elle avait fait un si saint et si noble usage de la richesse que la Providence avait mise entre ses mains.

ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas DE LA), marquis de Surgères, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : | une comédie intitulée : *Ecole du monde ;* | un abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 3 vol. in-12 ; | un abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent. M. Sérieys a publié, en 1804, "Œuvres de La Rochefoucauld, marquis de Surgères", contenant ses traités sur la guerre, sur le gouvernement, sur la morale, etc., un vol. in-8°.

* ROCHEFOUCAULD (Dominique DE LA), cardinal et archevêque de Rouen, naquit à Saint-Elpis, près de Mende, en 1713. Il était d'une branche pauvre et ignorée de la maison illustre dont il portait le nom, et dut au hasard son changement de fortune. M. de Choiseul, évêque de Mende, en faisant la visite de son diocèse, découvrit cette famille, en parla à l'archevêque de Bourges, M. Frédéric-Guillaume de La Rochefoucauld, qui la reconnut, la combla de bienfaits, et appela auprès de lui le jeune Dominique. Après qu'il lui eut fait faire ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il le nomma son grand-vicaire. M. l'abbé de La Rochefoucauld en exerça les fonctions pendant plusieurs années, jusqu'à sa nomination, en 1747, à l'archevêché d'Albi. Il fut membre des assemblées du clergé de 1750 et 1755, où il soutint les priviléges de son corps ; et, dans la seconde de ces assemblées, il fit adopter, sur les questions qu'on discutait alors sur l'Eglise de France, des mesures conciliatrices. En 1757, il eut la riche abbaye de Cluni, et passa, en 1759, au siége de Rouen. Ses manières affables, sa justice et son désintéressement envers les voisins de son château de Guillon, le firent chérir à Rouen comme à Albi. M. de La Rochefoucauld fut le premier qui adhéra aux actes de l'assemblée du clergé de 1765, et il présida celles de 1780 et 1782. Il avait été promu au cardinalat le 1er juin 1778. La "Collection de Traités de théologie" de MM. Baston et Tuvache fut publiée sous ses auspices. Député aux états-généraux de 1789, il présida la chambre du

clergé, et vota, ainsi que la majorité de son corps, pour la séparation des trois ordres, et ce ne fut qu'à l'invitation expresse de Louis XVI qu'il se réunit au tiers-état. Il déposa cependant sur le bureau une "protestation" pour la défense des droits de son corps. Il concourut à toutes les mesures que le clergé adopta, et présida les réunions tenues pour défendre ces mêmes droits, et dont le résultat fut l'écrit intitulé *Exposition des principes*, etc. Les maximes subversives de la révolution ne pouvaient qu'indigner et affliger ce vertueux prélat, et il le témoignait dans les lettres qu'il écrivait à un de ses plus intimes amis. On intercepta une de ces lettres, dans laquelle il s'élevait contre les innovations, et il fut dénoncé en pleine assemblée, ce qui donna lieu à un grand tumulte; mais M. de La Rochefoucauld n'en fut point intimidé. Il se leva, et dit, avec une fermeté calme : « Oui, messieurs, j'ai écrit la lettre qu'on vous dénonce, et j'ai dû l'écrire; elle renferme mes véritables sentiments. » Le tumulte devint alors plus grand; il n'en résulta cependant rien de fâcheux pour le courageux prélat. Il refusa de prêter le serment civique, et on le remplaça suivant les formes "constitutionnelles", quoiqu'il écrivît aux électeurs, le 23 janvier 1791, pour leur représenter combien leur opération était irrégulière, et qu'il publiât, le 20 février, une *Instruction pastorale* contre la constitution civile du clergé. Il se montra constamment à l'assemblée, et se soumit sans murmure aux privations que lui imposait la perte de ses revenus. Le cardinal de La Rochefoucauld fut un des derniers à quitter la France. Il se rendit dans les Pays-Bas, en septembre 1792, et demeura successivement à Maëstricht, à Bruxelles et à Munster, et bien qu'il refusât, assure-t-on, les offres de sa famille et celles de Pie VI, il trouvait les moyens d'être utile aux malheureux. Sa patience, sa douceur et sa résignation édifiaient tous ceux qui le connaissaient. Après avoir parcouru une longue carrière, il mourut le 23 septembre 1800, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Ses obsèques furent célébrées par le grand chapitre de Munster, et on inhuma son corps dans le caveau de la cathédrale. L'abbé Jarry prononça son *Oraison funèbre*, où il a détaillé avec talent les vertus du cardinal, dont on trouve l'*épitaphe* à la fin de l'*Oraison*.

* ROCHEFOUCAULD - Liancourt (François-Alexandre-Frédéric, duc de La), pair de France, chevalier du Saint-Esprit, etc., naquit le 11 janvier 1747, et fut long-temps connu sous le nom de duc de Liancourt. Il était fils du duc d'Estissac, auquel il succéda dans la charge de grand-maître de la garde-robe du roi. Député par la noblesse du bailliage de Clermont-en-Beauvoisis aux états-généraux, il y parut assez enclin à adopter les principes du jour; cependant il s'opposa à des mesures trop violentes, et il ne fut point du nombre des nobles qui se réunirent au tiers-état, avant l'ordre exprès de Louis XVI. Pendant ce temps, Necker avait été renvoyé, et les esprits s'exaltant de plus en plus, on prévoyait déjà les scènes terribles qui devaient ensanglanter notre révolution. Le 14 juillet 1789, la populace, excitée par

des meneurs secrets, attaqua, prit la Bastille, et assassina son intrépide défenseur. Ce crime fut l'avant-coureur de bien d'autres, commis dans le même jour. Le suivant, le désordre était à son comble; Mirabeau, à la tête des innovateurs, osait dicter des lois au monarque, par la voix des commissaires qu'il allait lui envoyer. Partout l'on disait publiquement que Louis XVI devait cesser de régner. Le duc de Liancourt se trouvait alors auprès de ce prince, et craignant, sans doute, pour la sûreté de sa personne sacrée, il lui conseilla, afin de conjurer l'orage qui grondait de toutes parts, de rappeler Necker, et de faire éloigner les régiments cantonnés dans les environs de la capitale, et qu'on avait fait venir pour contenir les factieux. Louis XVI céda à ce conseil, et commit un acte de faiblesse, croyant que c'en était un de prudence ou de nécessité. Necker, dont les Parisiens avaient promené le buste, fut reçu par eux avec des transports de joie : peu de temps après, ce même peuple le chassa et le poursuivit avec des transports de rage. Selon les bruits qui circulèrent à cette époque, ce fut dans un dîner que le duc de Liancourt donna aux membres les plus influents de l'assemblée nationale, que l'on décida l'abolition *de tous les priviléges* de la noblesse, abolition qui fut décrétée dans la mémorable nuit du 4 août. Quelques jours après, le même duc proposa de frapper une médaille en souvenir de cette trop fameuse séance : en même temps, il renvoya au roi son cordon bleu. Il est à croire que le duc de Liancourt, en agissant ainsi, pensait calmer l'effervescence populaire, et éloigner de plus grands dangers; mais, hélas! les factieux ne voulaient, par ces concessions trop libérales, que se frayer un chemin pour arriver jusqu'au trône et l'ébranler plus facilement. Le duc de Liancourt parut enfin s'en apercevoir, lorsque, dans un discours éloquent qu'il prononça dans l'assemblée, le 1er septembre de la même année, il réclama le *veto absolu* du roi à tous les actes législatifs que le monarque jugerait contraires au bien de ses peuples ou à la sûreté de ses états : il voulait, en un mot, l'ancienne constitution améliorée, mais non renversée totalement. Le 24 octobre suivant, il fit passer à l'ordre du jour la demande d'un député tendante à savoir les motifs du soudain départ du duc d'Orléans pour l'Angleterre. Il défendit avec Mallouet (le 16 janvier 1790) le chef d'escadre Albert, contre lequel le peuple de Toulon s'était soulevé, à cause de sa qualité de pur royaliste. Il combattit, le 28 juin, les discours de MM. de Noailles et de Lameth, et soutint avec force que les militaires en activité devaient être exclus des clubs qui s'étaient répandus dans toutes les villes de la France. Le journal des *Actes des apôtres* annonça à cette même époque que le duc de Liancourt avait été le provocateur de la ridicule députation *du genre humain*, à l'assemblée nationale, et dont le prussien Clootz était l'orateur; mais cette assertion n'était qu'une calomnie. Depuis ce moment, le duc de Liancourt ne s'occupa plus que de lois militaires et d'objets philantropiques. Dans l'année 1791, il fut nommé président du comité de mendicité, et on lui

confia la surveillance des hôpitaux. Il remplit sa mission avec un honorable succès, et fit décréter, entre autres choses, que l'entretien des Enfants-Trouvés et des dépôts de mendicité ne serait plus aux frais des villes, mais à ceux du trésor public. D'après ces sages réformes, les pauvres et les enfants abandonnés ne s'en trouvèrent que mieux. Le duc de Liancourt fut un de ceux qui s'opposèrent, quoiqu'inutilement, à la réunion d'Avignon et du comtat à la France. Mirabeau, raccommodé avec la cour, avait dit devant l'assemblée, peu de jours avant de mourir, qu'*il combattrait les factieux de toutes les couleurs*; c'est sur cette déclaration (un peu tardive), que le duc de Liancourt demanda, au mois d'avril, que l'assemblée assistât aux funérailles de cet orateur célèbre. Le 3 juin, il demanda qu'on supprimât le supplice de la corde; et, le 23, il réclama contre l'insertion de son nom parmi les signatures d'une déclaration de fidélité aux principaux articles de la constitution, « et déclara qu'il avait fait serment de la maintenir dans son intégralité entière ». Péthion ayant proposé, le 14 juillet, d'établir une distinction *entre l'inviolabilité constitutionnelle et l'inviolabilité de la personne du roi*, le duc de Liancourt la combattit victorieusement; mais elle fut quelque temps après reproduite par Condorcet. Il défendit encore le roi, lors de son départ pour Montmédi, et il s'écria dans son discours... « Disons la vérité; le roi n'est bravé que par les factieux; c'est à la royauté qu'on en veut, c'est le trône qu'on veut renverser... » Ce fut le duc de Liancourt qui proposa de remplacer les anciennes académies par un Institut, tel qu'on l'établit en 1795. Il voyait de jour en jour la sûreté du roi plus que jamais compromise, et l'attentat du 20 juin 1792 ne lui laissant plus de doute sur l'intention des jacobins, il conseilla au monarque de se retirer en Normandie, dans le château de Guillon, appartenant au cardinal de La Rochefoucauld, son oncle, et de passer, si le cas l'exigeait, à Rouen, où il y avait encore un grand nombre de royalistes; le duc s'engageait en même temps d'assurer cette retraite. Ce conseil ne fut pas agréé; le 10 août arriva, et avec lui la chute du trône, et la perte inévitable du meilleur des rois. Le duc de Liancourt, étant parvenu à s'embarquer au Havre, passa en Angleterre et ensuite aux Etats-Unis de l'Amérique. Il s'y occupa exclusivement des arts, de l'agriculture et surtout du commerce, et ne revint en France qu'en 1799, après le 18 brumaire, époque où Buonaparte se déclara premier consul. Ses propriétés étaient presque toutes vendues, mais son épouse, Mme de Liancourt, née Launion, avait pu sauver les siennes, en simulant un divorce. Avec ces débris, et plutôt que d'avilir son nom dans les antichambres et les écuries de Buonaparte, il établit, dans la partie non détruite de son château de Liancourt, une fabrique et une filature de coton qui répandit l'aisance dans le département de l'Oise. Il employait dans la manufacture, non-seulement un grand nombre d'ouvriers sans pain, mais des pauvres et même des enfants trouvés qu'il allait lui-même chercher dans les hôpitaux. On lui doit encore le

bienfait de l'introduction de la vaccine, et c'est de son château qu'elle se répandit dans toute la France. On croit qu'à cette occasion Napoléon obligea presque le duc de Liancourt d'accepter la croix de la Légion-d'Honneur. Lors de la restauration, il revint à Paris, et Louis XVIII le nomma pair du royaume, le 6 juin 1814. C'est aussi à cette époque qu'il prit le nom de duc de La Rochefoucauld, à la mort de son cousin le duc de La Rochefoucauld-d'Enville, assassiné à Gisors, en 1792. Dans les cent jours, et au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, il accepta, afin de mieux servir le roi, les fonctions de membre de la chambre des représentants pour le collége d'arrondissement de Clermont. A la seconde restauration, il rentra dans la chambre des pairs, où, en 1815, il vota contre la majorité de la chambre, et en 1816, il se réunit à cette même majorité, d'après la confiance qu'il avait dans les ministres. L'année suivante, il combattit le projet de loi sur les journaux. Le duc de La Rochefoucauld a été un des protecteurs de la méthode d'enseignement mutuel, dont il a fondé à Liancourt une école. Il faisait aussi partie de la société d'instruction élémentaire, et il était directeur de l'établissement *des arts et métiers* à Châlons. Il y introduisit d'utiles réformes, et les élèves le considéraient, à juste titre, comme leur meilleur ami, leur père et leur bienfaiteur. Le duc de La Rochefoucauld aimait à faire le bien, et toutes ses idées avaient, en général, un but philantropique, ainsi que le prouvent ses ouvrages, dont voici la liste : | *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'assemblée nationale, en conformité de son décret du 21 janvier* 1790, in-4° ; | *Travail au comité de mendicité*, 1790, in-8° ; | *Les prisons de Philadelphie*, 1796, in-8° ; | *Voyages dans les Etats-Unis d'Amérique, faits en* 1795 96-99, 8 vol. in-8° ; | *Etat des pauvres* ou *Histoire des classes travaillantes de la société, en Angleterre, depuis la conquête jusqu'à l'époque actuelle* ; extrait de l'ouvrage de Maton Eden, publié en 1800 ; — *Note sur l'impôt territorial d'Angleterre*, 1801, in-8° ; | *Notes sur la législation anglaise des chemins*, 1801, in-8° ; | il a coopéré au *Recueil des mémoires sur les établissements d'humanité*, traduit de l'anglais, 39 numéros, in-8°. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt est mort à Paris le 27 mars 1827, à l'âge de 80 ans, au regret de tous ceux qui ont eu part à ses bienfaits et qui ont su apprécier ses qualités estimables. Ses funérailles ont été faites avec une grande pompe, et comme certains journaux ont crié à la *profanation*, au *scandale*, sur un malheureux incident arrivé à cette occasion, nous croyons devoir rétablir les faits, qui sont de notoriété publique, et que d'ailleurs nous avons extraits de *L'Ami de la religion et du roi* (mois d'avril), afin de leur donner plus d'authenticité. Les parents et les amis du défunt étaient convenus avec l'autorité compétente de porter le cercueil *à bras*, depuis l'hôtel du duc jusqu'à l'église de l'Assomption. Tout se passa dans le plus grand ordre ; mais au sortir de l'église, après l'office divin, une foule de jeunes gens arrachent le cercueil des

mains des porteurs qui allaient le placer sur le char, et s'obstinent à vouloir le porter à bras jusqu'au lieu de la sépulture. La loi le défendait : elle veut que le riche et le pauvre, le noble et le roturier soient conduits de la même manière au dernier asile, où tous les rangs et les états disparaissent devant la faulx de la mort. En vain les commissaires veulent faire entendre raison aux perturbateurs ; ils persistent. En attendant, et pour éviter un plus grand tumulte, les parents du décédé et les commissaires tiennent une espèce de conseil dans la sacristie ; et on y décide que, en se conformant à la loi, attendu, que le temps était pluvieux, on suivra le convoi en voiture. A cette décision, l'obstination des mutins redoubla : la force armée accourt ; elle est repoussée, et dans ces débats, le cercueil tombe dans la rue. Enfin de nouveaux soldats arrivent ; ils dissipent la foule, et le cercueil est placé sur le char. C'est pourtant aussi sur le char funèbre que les dépouilles du général Foy et du marquis de Girardin avaient été conduites dans leurs tombes respectives, sans qu'il en ait résulté ni attroupement ni désordre. Cependant les gens *à ultrà libéralisme* ne veulent pas comprendre que ce qui favorise mieux un parti, une opinion, est, non l'exagération, mais la vérité pure et réelle : mais ils aiment à faire du bruit, sans réfléchir que, n'étant pas fondé, il ne peut que nuire à leur cause.

ROCHEFOUCAULD - BAYERS (Le baron DE LA), issu d'une des branches cadettes de l'antique maison de ce nom, naquit le 27 juin 1757 au château de Boislivière. Voué de bonne heure à la noble profession de ses pères et de ses ancêtres, il était déjà renommé dans l'armée française comme un de ses plus habiles officiers de cavalerie lorsque la révolution de 1789 vint l'arrêter dans sa carrière. Il alla se réfugier auprès des trois Condé, en qualité d'aide-major général de la cavalerie et de chef d'état-major général, et fit toutes les campagnes de cette petite armée. Rentré en France en 1802, il devint l'objet de l'inquisition de la police impériale. Arrêté, en 1804, comme prévenu de correspondance avec Louis XVIII, il subit une détention de 9 mois. Sous la restauration, il fut pair de France, lieutenant-général, directeur-général du dépôt de la guerre, inspecteur-général de cavalerie, gouverneur de la douzième division militaire (Nantes), commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, du Grand-Prieuré de Russie, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et chevalier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris le 1er février 1834.

ROCHEMAILLET (Gabriel-Michel DE LA), avocat de Paris, né à Angers en 1562, et mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier général*, etc., et a fait un *Théâtre géographique de la France*, Paris, 1632, in fol.

* ROCHEMORE (Pierre-Joseph), nommé évêque de Montpellier, à la suite du concordat de 1802, refusa d'en remplir les fonctions, aimant mieux garder un poste moins élevé, et mourut à Nîmes en 1811, regretté de ses concitoyens.

* ROCHEPOSAI (Henri-Louis Chateigner de La), évêque de Poitiers, naquit en 1577 à Tivoli, près Rome, où son père était alors ambassadeur du roi Henri III, auprès du pape Grégoire XIII. Il eut pour maître Joseph Scaliger, un des savants les plus distingués de son temps. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune La Rocheposai prit les quatre ordres mineurs à Rome, la prêtrise à Paris, et succéda, en 1611, sur le siège de Poitiers, à Geoffroi de Saint-Belin, évêque de cette ville. C'est sous son épiscopat qu'eut lieu à Loudun, ville de son diocèse, le fameux procès d'Urbain Grandier. Il défendit Poitiers contre le prince de Condé, qui voulait s'en emparer en 1614, après s'être brouillé avec la cour. Ce prélat mourut d'apoplexie en 1651. On a de lui : | un *Recueil des axiomes de philosophie et de théologie*; | *Exercitationes ad diversos scripturæ libros*, Poitiers, 1740, in-fol. (ces commentaires avaient été d'abord publiés séparément); | *Nomenclator S. R. E. cardinalium qui ab anno 1,000 commentati sunt*, Rouen, 1653, in-4°; | *Dissertationes ethicæ politicæ*.

* ROCHER (Pierre-Jérome), confesseur de Louis XVIII, né à Chinon le 31 septembre 1751, mort à Paris le 1er décembre 1828, fut ordonné prêtre en 1776, et placé comme vicaire dans deux paroisses de Tours, puis à Chinon, où il devint chanoine de Saint-Mexmes. En même temps il était supérieur des communautés religieuses de cette ville. Le 24 avril 1790, il prit possession de la cure de Loche. Ayant refusé le serment, il fut incarcéré avec les autres prêtres insermentés, et lorsque le décret de déportation eut été rendu, il se retira dans l'île de Jersey. Après avoir séjourné environ 4 ans dans cette île, il alla à Londres, où il resta environ un an. En août 1797, l'évêque de Saint-Pol-de-Léon l'envoya à Yaxey, pour y servir d'aumônier aux prisonniers de guerre français, réunis au nombre de six ou sept mille dans les prisons de Normancros. L'abbé Rocher revint ensuite à Londres, et fut secrétaire de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon. En 1808, il fut choisi par Louis XVIII pour être son confesseur. Ces fonctions furent reprises par M. Asseline et par M. de Boulogne; mais Rocher n'en était pas moins appelé de temps en temps auprès du roi, qu'il accompagna lors de son retour en France. Pendant les cent jours, il se rendit à Gand, et continua sous la seconde restauration à avoir la confiance de Louis XVIII, qu'il assista dans ses derniers moments. Après la mort du roi, il se retira sur la paroisse de St-Roch. L'abbé Rocher avait été aussi confesseur de Mme la Dauphine.

ROCHES (François de), ministre protestant, né à Genève en 1701, était en 1731 pasteur de l'église de cette ville, et y professait la théologie en 1749. C'était un homme instruit, et, dit-on, d'un mérite distingué. Aux connaissances théologiques, il joignait beaucoup d'autres talents. Il était laborieux, éloquent, et avait le don de la parole. Ses mœurs étaient douces et son caractère noble et sociable. On a de lui : | *Défense du christianisme*, ou *Préservatif contre un livre intitulé* : *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, imprimées en 1739, 4 parties in-12. Ces lettres sont de Marie Hubert, protestante genevoise ; on y enseigne le pur déis-

me ; | une édition du *Catéchisme d'Osterwald*, avec des notes, 1752 ; | une *Réponse à Mélines*, dit *Fléchier, sur son changement de religion*, 1753 ; | deux *Sermons* à l'occasion des divisions politiques de Genève, 1737. Il mourut en 1769.

ROCHES (Jean des), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire flamand et français*, qui sont estimés. Il avait commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connaissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique ; on y voit entre autres choses, qu'il ne rendait pas assez de justice à ces zélés religieux d'Angleterre et d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique et des régions voisines.

ROCHESTER (Jean Wilmot, comte de), poète anglais, né dans le comté d'Oxford en 1648. [Etait fils du comte de Rochester, qui toujours fidèle à la cause des Stuarts, assura la fuite de Charles II, après la mort de Charles Ier, et la perte de la bataille de Worcester, et qui mourut avant la restauration en 1660.] Un gouverneur habile cultiva les talents du jeune Rochester avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France et en Italie, prit le parti des armes, et servit sa patrie avec distinction. Enfin, il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680. (*Voyez* la *Relation* de sa mort par Burnet, traduite en français, in-8°.) Le comte de Rochester s'était attiré les faveurs de son roi par son zèle ; il mérita son indignation par ses *Satires*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût et le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante ; cependant, dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes et hardies. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en français. [La plupart étaient dirigées contre ce même monarque dont il avait chanté la restauration.]

* ROCHON de Chabannes (Marc-Antoine-Jacques), auteur dramatique, né à Paris en 1730, débuta de bonne heure dans cette carrière par deux ou trois opéras-comiques assez médiocres, donna ensuite au Théâtre-Français plusieurs comédies, dont quelques-unes eurent du succès, travailla plus tard exclusivement pour le grand Opéra, et mourut en 1800. On a de lui, outre son *Théâtre* (Paris, 1786, 2 vol. in-8°), les ouvrages suivants : | *la Noblesse oisive*, 1756, in-12 ; | *Satires sur les hommes*, 1758, in-12 ; | *Discours philosophique et moral*, en vers, 1768, in-12 ; | *le Duel*, comédie non représentée, 1779, in-8° ; | *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre-Français*, 1780, in-12, de 47 pages. Le célèbre critique La Harpe a porté un jugement trop sévère de Rochon-

Chabannes, dans son 'Cours de Littérature', t. 2, pag. 677 et suivantes.

ROCHON (Alexis-Marie), astronome et navigateur, né à Brest en 1741, fut d'abord destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et obtint un bénéfice; mais, entraîné par sa passion pour les sciences exactes et les voyages, il ne fut jamais que clerc tonsuré. Nommé en 1765 bibliothécaire de l'académie royale de marine, établie dans sa ville natale, et correspondant de l'académie des sciences, il obtint l'année suivante le titre d'astronome de la marine, et s'embarqua, en cette qualité, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordinaire auprès du sultan de ce pays, ainsi que le consul Chénier qui allait y résider comme agent général de la nation française. Rochon fit quelques observations curieuses tant à Cadix, où il relâcha, qu'à Maroc, et détermina plusieurs longitudes par des distances de la lune au soleil et aux étoiles. En 1768, le gouvernement chargea Rochon d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon. Il s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, dans l'intérêt des sciences, des arts et du commerce, il explora les réscifs, écueils et îles au nord de l'Ile-de-France, traversa les Maldives, longea la côte du Malabar, et prévint (dans les parages de Ceylan) la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, et de sa conserve, en indiquant la position de la 'petite basse', et en faisant connaître au capitaine le danger qu'il courait. Rochon, dans la traversée pour revenir en France, s'étant arrêté à la Corogne, reçut en présent du capitaine-général de la Galice, un grand lingot de platine, ce qui le mit à même de s'occuper plus tard de ce métal précieux pour la fabrication des miroirs de télescopes et d'autres instruments nautiques. En 1771, il accompagna M. de Kerguelen dans l'expédition confiée à ce dernier; mais, peu satisfait des procédés de ce commandant à son égard, il n'alla point au-delà de l'Ile-de-France. De retour à Brest en 1772, ses services le firent créer, 2 ans après, conjointement avec l'académicien J.-B. Leroy, garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette, près Paris, pour l'usage particulier de S. M. Rochon, dans ce poste tranquille, dirigea ses recherches sur les instruments d'optique. Ses connaissances variées et son zèle infatigable lui firent ensuite confier de nouvelles missions du gouvernement en Bretagne, dans le Berri et le Nivernais. Il obtint la place d'astronome-opticien de la marine en 1787, fut envoyé à Londres en 1790, au sujet du nouveau système de poids et mesures qu'on voulait introduire en France, fut nommé, la même année, membre de la commission des monnaies, et chargé, en 1792, d'examiner les différents projets proposés pour le dessèchement des eaux stagnantes de la Seine à Neuilli, près Paris. Dépouillé de toutes ses places, à cette même époque, Rochon se retira dans sa ville natale, où il continua de s'occuper, avec la même application, de travaux d'utilité publique. Il inventa des gazes métalliques en fil de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent,

pour la construction des fanaux de soute, employés dans les vaisseaux. Il forma en 1795, à Brest, un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine, qui en fut bientôt pourvue d'excellentes, grâces à ses soins. Cette même année, Rochon fut compris au nombre des savants destinés à former l'Institut de France. Il proposa, en 1796, de construire un observatoire au port de Brest, et il en fut nommé le premier directeur. En 1802, il vint à Paris, reçut la permission de s'y fixer, et obtint un logement au Louvre. Continuellement occupé du progrès des sciences, malgré les infirmités de la vieillesse, il mourut en 1817. On a de lui : | *Opuscules mathématiques*, Brest, 1768, in-8°, renfermant quelques *mémoires* adressés à l'académie des sciences, et plusieurs autres ; | *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1783, in-8° ; | *Nouveau Voyage à la mer du Sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Croset, ibid., 1783, in-8° ; | *Voyages à Madagascar et aux Indes Orientales*, ibid., 1791, in-8° ; 1802, 3 vol. in-8° ; nouvelle édition, sous le titre de *Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique... avec une dissertation sur les îles de Salomon*, ibid., 1807, in-8° ; traduits en allemand et en anglais ; | *Aperçu... des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal de cloches en monnaie coulée*, etc., ibid., 1791, brochure in-8° de 23 pages ; | *Compte rendu des expériences*, etc., suite de l'opuscule précédent, in-8° ; | *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, ibid., 1792, in-8° ; | plusieurs Mémoires lus à l'Institut *sur la construction des verres lenticulaires et achromatiques ; sur les marées ; sur la navigation intérieure ; sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande ; sur la gaze de fil de fer ; sur l'art de multiplier les copies ; sur la construction d'un micromètre prismatique ; sur l'emploi des gazes métalliques ; sur l'emploi du mica pour l'éclairage ; sur un moyen de rendre potable l'eau de mer*, etc., etc. Tous ces Mémoires ont été publiés à Paris, de 1800 à 1812. M. Delambre a lu une *Notice* sur A.-M. Rochon, dans la séance publique de l'académie des sciences du 16 mars 1828.

* ROCHON (Louis-Alexis), curé de Vaire sous-Corbie, diocèse d'Amiens, né le 14 septembre 1753 à Remilly en Champagne, exerça d'abord le ministère en qualité d'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Reims. En 1785, il fut nommé à la cure de Vaire. Le refus de serment le força de s'exiler de France. Il fut un des premiers à rentrer dans sa patrie, et revint même au milieu de son troupeau, où la persécution l'obligea quelque temps de se tenir caché. A l'époque du concordat, il obtint de ne pas quitter sa paroisse. A diverses reprises, ses supérieurs, qui appréciaient son mérite, lui proposèrent des postes plus importants, que sa modestie et son attachement pour sa paroisse lui firent refuser. Le 25 septembre 1833, jour de ses obsèques, fut un jour de deuil à Vaire. En effet, Rochon n'avait rien à lui ; tout ce qu'il possédait, il s'en dépouillait pour les pauvres.

* ROCHOW (Frédéric-Everard DE), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Halberstadt, né à Berlin en 1734, suivit d'abord la carrière militaire, fut officier de cavalerie, et fit quelques campagnes

de la guerre de sept ans; mais des blessures qu'il reçut en 1757, l'obligèrent de quitter entièrement le service. Retiré alors dans ses terres, il acquit, sans maître, une grande connaissance du latin et des langues modernes, des notions satisfaisantes sur l'économie politique et rurale, l'histoire naturelle et l'histoire politique, s'occupa en même temps du bien-être de ses paysans, établit des écoles sur ses domaines pour l'instruction de la jeunesse, composa lui-même plusieurs traités élémentaires, et mourut en 1805 dans une de ses habitations, près de Postdam. On a de lui, outre quelques livres élémentaires d'éducation, un ouvrage écrit en allemand sur l'*Histoire* de ses écoles, Sleswig, 1795, in-8°. Le mode d'instruction de ce philanthrope a quelque rapport avec celui de Pestalozzi. (*Voyez* ce nom.)

BOCOLES (Jean-Baptiste DE), historien français au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg, né à Bésiers, vers l'an 1630, fut chanoine à Paris, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, derechef protestant en Hollande, enfin il mourut catholique en France en 1696. On a de lui: | *Description des empires du monde par Davity*, augmentée d'un volume, Paris, 1660, 6 vol. in-fol.; ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille; | *Introduction générale à l'Histoire*, 1664; | *Abrégé de l'Histoire de l'empire d'Allemagne*, Cologne, 1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Historiæ Germanicæ* de Larcher; | *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'empereurs*, Bruxelles, 1729, en 2 vol. in-8°; | *Histoire véritable du calvinisme, opposée à l'Histoire de M. Maimbourg*, Amsterdam, 1683; ouvrage dont les protestants, et en particulier Bayle, ont été peu contents, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire.

* RODE (Pierre), l'un des plus célèbres violonistes français, naquit à Bordeaux le 26 février 1774. Élève de Viotti, Rode obtint les plus brillants succès en Hollande, à Hambourg, à Berlin, en Angleterre, en Russie. De retour en France, il fut nommé professeur de violon au Conservatoire, et mourut à Bordeaux le 25 novembre 1833. Ses *Concertos* de violon, ses *Airs* variés et ses *Quatuors* brillants sont des compositions remarquables par l'élégance et la grâce des idées.

RODERIQUE (Jean-Ignace DE), né à Malmédy en 1697, entra chez les jésuites, qu'il quitta au bout de huit ans, et alla s'établir à Cologne; il se distingua par son amour pour les lettres, et par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivaient. Il rédigea long-temps la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et qui tira pour quelque temps cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'était qu'un amusement pour lui. Ses vues portaient sur des objets plus graves; il fut employé et consulté par différents princes dans des affaires importantes, publia plusieurs *Dissertations* savantes, et mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmédy une très-belle chapelle dont il ordonna la construction, et où l'on a placé un monument, avec son épitaphe très-bien rédigée en latin.

* RODIER, sous-gouverneur

de la banque, né à Lyon, mort à Paris le 25 novembre 1832, à 69 ans, entra de bonne heure dans la maison Delessert. Lorsque le 9 thermidor eut rendu quelque sécurité aux bons citoyens, Rodier vint reprendre sa place dans cette maison, et y resta jusqu'en 1804. Le gouvernement s'étant occupé d'organiser la banque de France sur des bases plus larges et plus solides, Buonaparte, alors premier consul, l'appela à la place de sous-gouverneur, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

RODNEY (Georges Bridge), chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, mort à Londres le 24 mai 1792, dans la 74e année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défit entièrement la flotte espagnole à la hauteur de Cadix; Langara qui la commandait, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Les 15, 17 et 19 avril de la même année, il combattit la flotte française, commandée par le comte de Guichen; dans ces trois actions, la victoire fut balancée, mais le 12 avril 1782, elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Martinique, où la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels "la Ville de Paris", de 100 pièces de canon, montée par l'amiral, qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire jusqu'à la paix conclue l'année suivante. On l'appelait l' "heureux Rodney".

RODOERIO (Jean-Léonard), célèbre jurisconsulte, né à Montecorvino, dans le royaume de Naples, en 1620, occupa plusieurs places distinguées dans la magistrature, et a laissé : | *Observationes singulares cum additionibus ad quotidianum librum resolutionum Donati Antonii de Marinis*, Naples, 1666, in-fol; | *Consiliorum, sive juris responsorum cum novissimis decisionibus*, Naples, 1674, 1 vol. in-fol.

RODOGUNE ou Rhodogune, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius-Nicanor, que Phraates tenait prisonnier; ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (*V.* ce nom.) Il y a eu d'autres princesses de ce nom. Voyez la pièce de P. Corneille qui porte ce titre.

RODOLPHE, comte de Rheinfelden, duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077, par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut douteuse pendant quelque temps, se déclarant tantôt pour un parti, et tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE Ier de Habsbourg, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, était fils d'Albert, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. Il fut élu empereur au mois d'octobre 1273, après un long interrègne et par décision de la diète de Francfort. Rodolphe ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens et les priviléges de l'Eglise romaine. Son

règne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohème, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur, l'Autriche, la Styrie et la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Gènes et Bologne 6,000. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291, à 73 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers et des plus grands politiques de son siècle. On rapporte qu'étant encore comte de Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade; il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, et ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux ermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espèce de prophétie consignée dans 'l'Histoire de la décadence de l'Empire', par Maimbourg, tom. 2, p. 256. « Grand exemple (celui de Rodolphe de Habsbourg), qui doit apprendre aux princes de cette maison, que, comme les choses ne se conservent que par les mêmes principes qui leur ont donné l'être, aussi la grandeur à laquelle il a plu à Dieu de les élever en ce monde en récompense de la piété de l'empereur Rodolphe leur chef, ne durera que tandis qu'ils auront un vrai zèle pour la religion; et que s'ils le perdent par une fausse politique, pour ne songer qu'à leur agrandissement temporel et à leur intérêt, en abandonnant celui de J.-C., ils périront. » Il y a un *Recueil* de 140 *lettres* de cet empereur. On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, fils de l'empereur Maximilien II, né en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohème en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, prit les rênes de l'empire en 1576, après la mort de son père, et les tint d'une main faible. La Hongrie presque entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus pu-

blics étaient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades et les blessés qui l'avaient faite. Rodolphe envoya en Hongrie une armée qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles qui à cette époque combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'était pas en état de repousser, était un composé de toutes sortes de nations, sans discipline et sans subordination, et dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Georgiewitz, dans un Discours inséré par Lonicer dans sa "Chronique turque", en parle de cette sorte : *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, stertit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lucratur, Scotus helluatur; militem qui moribus miles sit, vix ullum reperias.* Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de Français, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frère Matthias s'étant révolté, il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bohème. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs, par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Tycho-Brahé, qui se mêlait de prédire, lui avait conseillé de se méfier de ses plus proches parents : conseil que la révolte de Matthias justifia, et que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parents de sa personne. Il est vrai qu'il en usait à peu près de même envers les étrangers : ceux qui voulaient le voir étaient obligés de se déguiser en palefreniers, pour l'attendre dans son écurie, quand il venait voir ses chevaux, dont il était fort curieux, et qu'il entretenait en grand nombre et d'un grand choix. C'était d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste et de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeait les savants et cultivait lui-même les sciences, particulièrement la physique, l'astronomie et la chimie. Il ne voulut jamais se marier. Il devait épouser Isabelle, fille de Philippe II; mais sa répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres.

RODON (David DE), calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. C'était un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui : | un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : l'*Imposture de la prétendue confession de foi de saint Cyrille*, Paris, 1629, in-8° ; | un livre peu commun, intitulé : *De supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en J.-C. ; | un Traité de controverse, intitulé : *Le Tombeau de la messe*, Francfort, 1655, in-8° : c'est ce traité qui le fit bannir ; | *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, in-8°, assez rare ; | divers autres ouvrages, imprimés en partie à Genève, 1668, 2 vol. in-

4°. Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

* RODRIGUE (François-Ambroise), évêque constitutionnel de la Vendée, né à Nantes, vers 1730, se vit fermer, à cause de ses opinions singulières, les portes d'une congrégation dans laquelle il avait manifesté le désir d'entrer dans le diocèse de Luçon, où on lui donna la petite cure de la Crosnière, sur le bord de la mer, entre Beauvais et Noirmoutiers, puis celle de Fougère près Maroeil. Il occupait cette place, lorsqu'il prêta serment et qu'ensuite il fut nommé évêque de son département. La première fois que Rodrigue parut à Fontenay comme évêque, il crut qu'il ressemblerait à un apôtre en portant des sabots et en s'habillant mal. Du reste, il se montra tranchant, entêté, fantasque. Pendant la *terreur* il renonça à ses fonctions, et refusa ensuite de les reprendre, malgré les instances de ses confrères. Plus tard il obtint une place de juge à Montaigu, et, lorsque le tribunal de cette ville fut transféré à Bourbon-Vendée, il se retira à Nantes, où il mourut le 18 décembre 1813. Sur la fin de sa vie, il était très-solitaire, portait un costume singulier, et ne se montrait point à sa paroisse. Il persévéra jusqu'au bout dans le schisme.

RODRIGUEZ (Simon), jésuite, né à Vousella dans l'évêché de Viséo en Portugal, fut disciple de saint Ignace de Loyola, et refusa l'évêché de Coïmbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentiments de religion.

RODRIGUEZ (Alphonse), jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna long-temps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monte-Ray en Galice, et instituteur des novices, parmi lesquels il eut l'honneur de compter le savant P. Suarez. Il mourut à Séville, le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux jésuite est principalement connu par son *Traité* intitulé, *Pratique de la perfection chrétienne*, ouvrage profond, qui décèle un homme supérieurement versé dans la connaissance du cœur humain, et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. Le P. Rodriguez fait un admirable usage de l'Ecriture sainte et des Pères, et c'est ce qui donne à son ouvrage un ton d'autorité et d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels, au même degré. Ce *Traité* a été traduit en français par les solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4°, et par l'abbé Regnier-Desmarais, 3 vol. in-4°, 4 in-8° et 6 in-12. La première de ces versions est très-peu fidèle, et les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur espagnol leurs sentiments particuliers. Cette version devient très-rare. On en avait conservé un exemplaire au collége de Louis-le-Grand, avec des notes de M. Regnier-Desmarais, Paris, 1674, 2 vol. in-4°. Cet exemplaire fut enlevé pour cinq livres, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. L'ouvrage de Rodriguez, excellent en son genre, serait encore meilleur, si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paraissent

pas trop appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un abrégé en 2 vol. in-12. Cet abrégé est trop resserré ; l'on ni trouve ni les lumières ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez.

* RODRIGUEZ (Le bienheureux Alphonse), né à Séville, le 25 juillet 1531, d'un marchand, exerça lui-même le négoce. Il perdit sa femme et ses deux enfants, et des revers de fortune l'obligèrent à quitter le commerce. Il se donna dès-lors tout entier à la piété, entra en 1571 comme frère ou coadjuteur temporel dans la compagnie de Jésus. Après avoir fait son noviciat à Valence, il fut envoyé dans l'île Majorque où il résida jusqu'à sa mort qui eut lieu le 31 octobre 1617. Sa ferveur, son humilité, son esprit de pauvreté et de mortification, lui firent donner une réputation de sainteté que des miracles sont venus confirmer depuis. Après plusieurs procédures et plusieurs minutieuses informations, deux décrets émanèrent l'un de Clément XIII, le 20 mai 1760, qui déclare l'héroïsme des vertus d'Alphonse ; l'autre de Léon XII, du 31 juillet 1824, qui reconnait l'existence de deux miracles opérés par ce religieux. Enfin il a été procédé à la béatification le 12 juin 1825. Plusieurs écrivains ont publié la 'Vie d'Alphonse Rodriguez' ; nous citerons celle du Père de Boissieu, publiée à Lyon ; celle du Père Janin, publiée aussi à Lyon en 1648 (en latin) ; enfin du Père Archangeli, réimprimée à Rome en 1825. En 1828 il en parut une nouvelle, sous le titre de 'Vie du Bienheureux Alphonse Rodriguez, béatifié en 1825', Paris et Lyon, 1828, in-12.

RODRIGUEZ (Emmanuel), religieux franciscain, d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui : | une *Somme des cas de conscience*, 1595, 2 vol. in-4° ; | *Questions régulières et canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol. ; | un Recueil des *Priviléges des réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., et plusieurs autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du XIe siècle, se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Tron au pays de Liége. Il en devint abbé, mais il eut la douleur de voir piller et brûler son monastère par Gislebert, comte de Duras, ce qui le contraignit de se retirer à Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastère de Saint-Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de Saint-Tron, et y mourut l'an 1136. Nous avons de lui : | une *Chronique* de ce monastère, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136 ; | *Vie de saint Libert*, évêque de Cambrai : ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7e du *Spicilége* de dom d'Achéry ; | un *Traité contre la simonie*, en 7 livres, que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Gemblours.

ROÉ (Thomas), né à Low-Leyton dans le comté d'Essex, fut envoyé par la compagnie anglaise des Indes (en 1614) en ambassade auprès du Grand-Mogol. [De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement, et Jacques Ier le nomma ambassadeur à Constantinople en 1620.] Il rapporta de ce voyage plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque 'Bodléienne' à Oxford. Il fut envoyé ensuite pour ménager la paix

entre la Pologne et la Suède, et profita de cette occasion pour animer Gustave-Adolphe à dévaster l'empire pour soutenir les protestants. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis* 1620 *jusqu'en* 1628, Londres, 1740, in-fol., en anglais.

ROEDERER (Jean-Georges), célèbre médecin, né à Strasbourg en 1726, acquit une grande réputation dans son art, et se consacra plus spécialement à la partie relative aux accouchements, sur laquelle il a publié les ouvrages suivants : | *Oratio de artis obstetriciæ præstantia*, Gottingue, 1752; | *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, Gottingue, 1753-1759, in-8°; Cologne, 1763, in-8°; traduit en français, Paris, 1765, in-8°; | *Opuscula medica, sparsim prius edita, nunc demum collecta, aucta et recensita*, Gottingue, 1764, in-4°, etc., etc. Roederer fut pendant plusieurs années professeur de médecine à Gottingue, et était membre des académies de St-Pétersbourg, et de chirurgie de Paris, d'Upsal et de Gottingue. Il mourut à Strasbourg en 1763.

ROELL (Herman-Alexandre), né en 1653 dans la terre de Doëlberg, dont son père était seigneur, dans le comté de la Mark en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédait les langues, la philosophie et la théologie. On a de lui: | un *Discours* et de savantes *Dissertations philosophiques sur la religion naturelle et les idées innées*, Francker, 1700, in-8°; | des *Thèses*, 1689, in-4°; et plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROEMER (Olaüs), né à Copenhague, en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand dauphin, et lui donna une pension. L'académie des sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard et Cassini, il fit des découvertes dans les différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, et professeur d'astronomie, avec des appointements considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnaie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui méritèrent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Il fut nommé bourgmestre de Copenhague, conseiller d'état sous le roi Frédéric IV, et mourut en 1710. C'était un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif et appliqué. Harrebow, son disciple, mais qui n'avait pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger et plus présomptueux que lui, fit imprimer à Copenhague en 1735, in-4°, diverses observations de

Roëmer, avec la méthode d'observer du même, sous le titre de *Basis astronomiæ*.

* ROENTGEN, célèbre ébéniste et mécanicien allemand, naquit à Neuwied vers 1730. Sa réputation le fit appeler en Russie par Catherine II, et on voit encore, soit au palais impérial de St-Pétersbourg, soit à la maison de plaisance de l'Ermitage, plusieurs meubles et pendules de cet artiste. Par une invention particulière, il préparait et endurcissait les bois qu'il employait dans ses ouvrages, de manière qu'ils duraient un grand nombre d'années; l'œil le plus fin ne pouvait y apercevoir le moindre assemblage, et ils étaient d'un poli si parfait, qu'ils produisaient le même effet que les glaces les plus unies. Son chef-d'œuvre, d'après le rapport de M. Castéra, est un bureau dont Catherine II fit présent à l'académie des sciences de St-Pétersbourg. En l'ouvrant, on voit d'abord un groupe en bronze, qui, lorsqu'on presse légèrement un ressort, disparait, et une superbe écritoire le remplace, où sont incrustées des pierres précieuses. Le dessus de l'écritoire est destiné à renfermer des papiers ou de l'argent. La main téméraire qui voudrait se porter en cet endroit se trahirait bientôt elle-même; car, au moindre mouvement, un orgue caché sous le pupitre fait entendre une musique douce et plaintive, qui décèle l'agresseur. Par le moyen d'une planche qui sort en haut, on peut changer la table à écrire en un pupitre fort élégant et très-commode pour lire. L'artiste ne demandait pour ce meuble précieux que 20,000 roubles; l'impératrice y ajouta un présent de 5,000 roubles. Roentgen amassa beaucoup de fortune, et mourut vers 1796. Plusieurs seigneurs possèdent à St-Pétersbourg différents ouvrages de cet artiste.

ROGAT (ROGATUS), évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de 'Rogatistes'. Ils étaient autant opposés aux autres donatistes qu'aux catholiques; et les donatistes n'avaient pas moins de haine contre eux que contre les catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui était rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentiments particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois personnes divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, né l'an 1097, était fils de Roger dit 'le grand Comte', conquérant de la Sicile, et neveu du fameux 'Robert Guiscard', petit-fils de Tancrède de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son père le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mère. Dès que ce prince fut en âge de gouverner ses états, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile, dont il avait hérité de son père. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume, son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter: Roger dissipa les troupes qu'on lui opposait, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de Naples, et obligea

Robert, comte de Padoue, de se reconnaître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet; et celui-ci, en reconnaissance, lui accorda le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et du duché de Naples. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avaient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite: et ce pape n'obtint sa liberté qu'en accordant au roi et à ses descendants le royaume de Sicile, le duché de la Pouille et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint-siége. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, Négrepont, Corinthe, Athènes, s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre de ses ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 58 ans. Il avait fait graver ce vers sur son épée:

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

* ROGER de Collerye, ecclésiastique, né à Paris, mort vers l'an 1540, fut secrétaire de l'évêque d'Auxerre, et président d'une société facétieuse, établie dans la même ville et dont le chef prenait le titre d'"Abbé des Fous". On a de lui un assez grand nombre d'opuscules facétieux en prose et en vers, qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres*, Paris, 1536, petit in-8°, assez rare. On trouve dans le *Mercure de France*, numéros de décembre 1737 et juin 1738, *le Réveil de Roger-Bontemps*, ou *Lettre écrite au sujet de maître Roger de Collerye;* et il a été représenté en 1809, sur le théâtre du Vaudeville à Paris, une pièce intitulée *Roger-Bontemps*, ou *la Fête des Fous*, par MM. Favart fils et H. Dupin.

* ROGER (Eugène), religieux récollet, missionnaire du XVIIe siècle, visita de bonne heure une partie de l'Europe, plusieurs lieux en Afrique, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, une partie de la Grèce continentale, les îles de l'Archipel et plusieurs autres de la Méditerranée. Il séjourna cinq ans en Palestine, quitta ce pays en 1634, s'occupa, à son retour en France, de rédiger les observations qu'il y avait faites, et mourut à Ruel en 1638. Sa relation ne fut publiée que long-temps après sa mort, sous ce titre: *la Terre-Sainte*, ou *Description topographique des saints lieux et de la terre de promission, avec un traité de quatorze nations différentes qui l'habitent, leurs mœurs, croyances, cérémonies et police*, Paris, 1664, in-4°, avec figures.

* ROGER, jésuite, né près de Pontarlier en 1724, mort à Paris en 1810, est auteur de l'ouvrage suivant: *Dialogue entre un auteur et un receveur de la capitation*, 1767, in-12. Il a traduit de l'anglais le tome 2 de l'*Histoire de Charles-Quint de Robertson*, 1771, 6 vol. in-12. Suart et Letourneur ont eu part à la traduction des autres volumes de cet ouvrage.

* ROGER-Ducos (Le comte), consul, sénateur, etc., sous le régime de Buonaparte, né près de Bordeaux vers 1760, se destina au barreau, et exerçait la profession d'avocat à l'époque de la révolution. Nommé par le département des Landes député à la convention nationale, il s'y montra un des ennemis les plus opiniâtres de Louis XVI, dont il vota 'la mort'. Dans la même année 1793, il fut envoyé commissaire dans la Belgique. Il se prononça à son retour contre les 'girondins', et présida en janvier 1794 le club des jacobins, dont il était un des membres les plus ardents. Après la session, il entra au conseil des anciens, et vota contre l'admission de Job Aymé, défendit la loi du 3 brumaire, qui excluait les parents d'émigrés du corps législatif, et présida plusieurs fois ce conseil, dont il occupait le fauteuil le 18 fructidor an v (1797); il l'assembla en minorité à l'Ecole de médecine, et décréta la déportation d'une partie de ses confrères. Peu de temps après, étant sorti de ce corps, il y fut réélu par l'assemblée électo rale de Paris; mais sa nomination fut aussitôt annulée, et il se retira dans son département, où il obtint la place de juge-de paix, qu'il exerçait lorsqu'il fut nommé directeur dans la séance du 19 juin 1799. Le jour du 18 brumaire, il entra dans la salle du directoire, où se trouvaient réunis Barras, Gohier et Moulin, auprès desquels il s'informa si les bruits qu'on répandait avaient quelque fondement. Ne pouvant recevoir de réponse positive, il se rendit à la salle des inspecteurs du conseil des anciens, où il trouva Sieyes et Buonaparte. Il est à croire que Roger-Ducos avait adhéré d'avance à cette révolution, quoiqu'il eût feint d'en ignorer le véritable but, puisque aussitôt qu'il parut dans la salle des inspecteurs, il reçut le titre de troisième consul. Il ne fit rien de remarquable dans cette place, et passa ensuite au sénat conservateur, dont il devint, après Sieyes, le second président. En 1804, on lui donna la sénatorerie d'Orléans, avec le titre de grand officier de la Légion-d'Honneur. Il fut nommé ensuite grand'croix de la Légion-d'Honneur. En 1814, il vota, le 1er avril, la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Buonaparte; il resta cependant sans emploi. Après le débarquement de Napoléon à Cannes, il se rangea de son parti, et fut, le 2 juin 1815, nommé à la chambre des pairs. Il fut exilé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, et périt près d'Ulm, au mois de mars de la même année, en se précipitant hors de sa voiture au moment où elle versait.

* ROGER (Michel), dit 'Loiseau', né à Toul en 1770, émigra, servit dans l'armée des princes, ensuite dans l'armée autrichienne, et se rendit dans la Vendée, où Georges Cadoudal lui donna le commandement de sa cavalerie. Après la pacification, il retourna en Angleterre; mais peu de temps après il revint en France, et ne fut pas étranger, dit on, à l'affaire de la machine infernale dirigée contre le premier consul. Il s'enfuit alors en Bretagne; il se disposait même à passer en Amérique, lorsque Cadoudal l'engagea à rester à Londres, et le ramena avec lui en France en 1804. Il y fut arrêté, mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 24 juin de la

même année à l'âge de 33 ans.

ROGERS (Jean), ministre anglican et docteur en théologie, naquit en 1679 à Ensham, dans le comté d'Oxford, et fit ses études au collége de 'Corpus Christi', dont il devint agrégé. Il prit part à la controverse de Bangor contre Hoadly, fut vicaire de Saint-Gilles, à Crippelegate, devint ensuite chanoine et sous-doyen de Wells, et enfin chapelain du prince de Galles. On a de lui : | *Défense de l'établissement civil de la religion, contre l'Examen des prophéties littérales de Collins* (*Voy.* ce nom) ; | *La Nécessité d'une révélation divine, et la vérité de la religion chrétienne démontrée*; | *Discours sur l'Eglise visible et invisible du Christ, dans lequel on montre que les pouvoirs que réclament les ministres de l'Eglise visible ne sont incompatibles ni avec la suprématie du Christ comme chef, ni avec les droits et la liberté des chrétiens comme membres de l'Eglise invisible*, 1719, in-8°. Cet ouvrage acquit, dit-on, une grande réputation à son auteur ; | des *Sermons*, 4 vol., qui ne furent imprimés qu'après la mort de Rogers, arrivée le 1er mai 1729.

* ROGET DE BELLOGUET (Manspy-Dominique, baron), lieutenant-général, né le 20 octobre 1760, mort à Remelfing près Sarreguemines (Moselle), à l'âge de 72 ans, en 1832, embrassa la carrière militaire à 17 ans. Nommé adjudant-général le 15 janvier 1795, général de brigade le 7 mai 1799, et général de division le 30 décembre 1806; il avait servi dans les dragons depuis 1775 jusqu'en 1793. Il fit ensuite toutes les campagnes de la république et de l'empire, et prit en 1808 le commandement de la 3e division militaire (Metz). Il occupa ce poste jusqu'en 1814, époque où il fut admis à la retraite, comptant plus de quarante années de service. Il était commandeur de la Légion-d'Honneur depuis la création de cet ordre en 1804.

ROHAN (Pierre DE), chevalier de Gié et maréchal de France, plus connu le nom de 'maréchal de Gié', était fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France, en 1475; il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue, en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. Mais, ayant encouru la disgrâce de la reine Anne de Bretagne, il fut exilé de la cour et privé des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Il mourut en 1513, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

ROHAN (Henri, duc DE), pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blein, en Bretagne, l'an 1579. Henri IV, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siége d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres

contre Louis XIII. La première s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion catholique dans le Béarn ; la deuxième à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant La Rochelle ; et la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. (*Voy.* les articles de Louis XIII et de Plessis-Richelieu.) Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchaient à faire des accommodements avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications, ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti, et désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitants de la Valteline, protégés par les Espagnols et les impériaux, Rohan espérait de s'y former un petit état ; mais ce chimérique espoir ayant été déjoué, il se retira à Genève, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis ; mais il fut blessé le 28 février 1638, et mourut de ses blessures, le 13 avril suivant, dans sa 59e année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint Pierre à Genève. — Sa femme, Marguerite de Béthune, fille de Sully, qu'il avait épousée en 1605 (et dont il ne laissa qu'une fille, mariée à Henri Chabot, qui prit le nom de Rohan), était protestante comme lui, et se rendit fameuse par son courage, quoique mal employé : elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines, en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentiments. Elle mourut à Paris, le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle ; mais son esprit exalté et romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talents militaires inutiles ou dangereux. Il avait eu dessein d'acheter l'île de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France et d'Allemagne. Le grand-seigneur devait la lui céder moyennant 200,000 écus, et un tribut annuel de 60,000 livres ; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux protestants, auquel il avait confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : | *Les Intérêts des princes*, livre imprimé à Cologne, en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa manière les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe ; | *Le parfait Capitaine*, ou *L'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12 : il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour celle des modernes ; | un *Traité de la corruption de la milice ancienne* ; | un *Traité du gouvernement des 13 Cantons* ; | des *Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en 2 vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1610 jusqu'en 1629 : on pense bien que tout y prend le ton de son âme aigrie et vindicative ; | *Recueil de quelques*

Discours politiques sur les affaires d'état, depuis 1612 jusqu'en 1629, in-8°, Paris, 1644-1793, avec les *Mémoires et Lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline*, 3 vol. in-12, Genève (Paris), 1757. C'est la première édition qu'on ait donnée de ces Mémoires. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différents manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la 'Vie' du même duc, composée par l'abbé Pérau. Elle occupe les tom. 21 et 22 de l'Histoire des hommes illustres de France.

ROHAN (Benjamin DE), seigneur de Soubise, frère du précédent, porta les armes en Hollande, sous le prince Maurice de Nassau, et soutint le siége de Saint-Jean-d'Angély, en 1621, contre l'armée que Louis XIII commandait en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidèle, et il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622, et, après différents succès, il fut chassé, en 1626, de l'île de Ré, dont il s'était emparé, ensuite de celle d'Oleron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur pour obtenir des secours aux Rochelais; et, lorsque, malgré ces secours, cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN (Marie-Eléonore DE), fille de Hercule et de Rohan-Guémenée, duc de Montbazon, prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph, à Paris, ayant adopté, en 1669, l'office et la règle de Saint-Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des 'Constitutions', qui sont un excellent 'Commentaire' de la règle de Saint-Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère, en 1681, à 53 ans. La religion, la droite raison, la douceur, formaient son caractère. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : | la *Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse; | *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent; | plusieurs *Exhortations* aux vêtures et aux professions des filles qu'elle recevait; | des *Portraits* écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN (Armand-Gaston DE), né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et fit paraître beaucoup de zèle pour l'union de l'église et la soumission à ses jugements. L'académie française et celle des sciences se l'associèrent, et le perdirent en 1749. C'était un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère, par son affabilité, et par les autres qualités qui rendent les hommes aimables

dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandements*, des *Instructions pastorales*, et le *Rituel de Strasbourg*. — ARMAND DE ROHAN, son neveu, né en 1717, connu sous le nom d'"abbé de Ventadour" et de "cardinal de Soubise", fut prieur et docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. Il mourut à Saverne, en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zèle, des mœurs douces et pures. Il avait fait d'excellentes études en Sorbonne, et profité de ses lumières pour sa conduite personnelle et celle de ses ouailles. Il marquait la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissaient leur devoir, et c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse.

* ROHAN - GUÉMÉNÉ (Louis-René-Edouard DE), évêque de Canople, puis de Strasbourg, cardinal et grand-aumônier de France, etc., connu d'abord sous le nom de "prince Louis", naquit le 23 septembre 1733. Il cultiva les lettres; sa naissance, ses talents, une belle figure, un esprit facile et des manières aimables, le firent réussir à la cour. Nommé ambassadeur à Vienne, il s'y distingua autant par ses qualités que par sa magnificence. De retour à Paris, il eut le malheur de figurer dans la scandaleuse affaire du collier, qui compromit, quoique momentanément, sa réputation. Le jour de la fête de la reine, le 15 août 1785, cette princesse vit se présenter chez elle deux joailliers, qui lui demandèrent seize cent mille livres, prix, disaient-ils, convenu avec elle pour un collier de diamants, en présence du cardinal de Rohan. Marie-Antoinette, justement surprise de cette demande, assura non-seulement n'avoir pas vu ce collier, mais n'avoir jamais songé à en faire l'acquisition. (*Voy.* MARIE-ANTOINETTE.) S. M. alla aussitôt porter ses plaintes au roi, et lui demander justice sur l'abus qu'on faisait de son nom dans une circonstance aussi délicate. Louis XVI, d'après l'avis du garde-des-sceaux et de M. de Breteuil, ordonna d'arrêter le cardinal, qui se trouvait alors à Versailles dans sa charge de grand-aumônier. La reine obtint qu'elle pût l'interroger auparavant, et l'ayant admis en sa présence : « Avouez, lui dit-elle, si ce n'est pas, depuis quatre ans, la première fois que je vous parle. » Le cardinal répondit affirmativement, et convint qu'il avait été trompé par une intrigante appelée La Mothe. Malgré cet aveu, en sortant du cabinet du roi, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Le public, ou plutôt les malveillants, ayant appris cette détention, répandirent aussitôt que le cardinal avait adressé à l'empereur (Joseph II), les moyens de faire une invasion subite en Lorraine; mais cette fausse alarme ne fut pas de longue durée, et le public ne tarda pas à se détromper. Le roi fit dire au cardinal qu'il prononçât lui-même son sort : celui-ci demanda à être jugé par le parlement. La femme La Mothe fut également arrêtée : elle prenait le surnom de "Valois", et prétendait descendre d'un fils naturel de Henri II. On la confronta avec le cardinal de Rohan; et dans les interrogatoires qu'on lui

fit subir, elle avoua n'avoir jamais été présentée à la reine. Voilà ce qu'on put tirer de positif du fait dont on l'accusait; elle avait séduit une femme nommée d'Oliva, qui avait quelque ressemblance avec la reine, et qui, d'après ses instigations, en avait joué le personnage en paraissant à minuit dans le parc de Versailles. Là, cette même d'Oliva avait fait appeler le cardinal, auquel elle aurait donné la commission de lui procurer le collier. On prouva que le mari de la femme La Mothe était subitement passé de l'indigence à un luxe extrême, et qu'il avait vendu à Londres des diamants pour des sommes considérables. Le parlement déchargea le cardinal de toute accusation, mit hors de cour la d'Oliva, et condamna la femme La Mothe à la marque, et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière : son mari fut envoyé aux galères. Quoique l'innocence du cardinal fût prouvée par ce jugement, sa présence ne pouvait plus être agréable à la cour ni auprès du roi et de la reine, qui dès lors se trouva en butte aux traits envenimés des méchants. Le prélat fut privé de sa dignité de grand-aumônier. Exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, et ensuite à son évêché de Strasbourg, il y resta jusqu'en 1789, que le bailliage de Haguenau et de Weissembourg le nomma député du clergé aux états-généraux, par l'influence des chefs du parti populaire. Il n'accepta pas d'abord; mais, l'assemblée ayant fait lever son exil, il parut à la séance du 12 septembre, et l'assemblée le félicita sur ses travaux. Les intrigants se flattaient qu'il se jetterait dans leur parti par un esprit de vengeance contre la cour, et surtout contre la reine; sa modération déjoua tous leurs projets, et on ne put lui reprocher que son adhésion à prêter le serment civique, comme membre du clergé. Depuis ce moment il s'éloigna à jamais de l'assemblée, et se retira à sa principauté, dans la partie située sur la rive droite du Rhin. Il y accueillit tous les malheureux qui eurent recours à sa bienfaisance, et répandit ses secours même sur ceux dont il avait à se plaindre. Il vécut long-temps tranquille et oublié dans sa retraite, et mourut à Ettenheim le 17 février 1802. Il avait du goût pour les plaisirs, mais il ne s'y abandonna pas et sut respecter sa dignité et étendre ses connaissances. Son abord était très-prévenant, son air était noble, sa conversation spirituelle et animée; il parlait avec grâce, même avec éloquence.

* ROHAN - Montbazon (C.-A.-C. prince de), vice-amiral des armées navales de France, naquit à Paris en 1730. Il entra fort jeune au service dans la marine, et, de grade en grade, il parvin à celui de vice-amiral. Attaché à ses anciens principes, il se déclara contre la révolution, et fut en conséquence privé de son emploi, d'où l'aurait d'ailleurs écarté sa qualité de noble. Il put cependant vivre ignoré jusqu'au régime de la terreur, qu'il fut arrêté comme *suspect* et renfermé dans la maison des Carmes. Au bout de quelques jours, on l'impliqua dans le complot supposé des prisons, et il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à la mort le 23 juillet 1794. Il périt quatre jours avant le sup-

plice de Robespierre, à l'âge de 65 ans.

* ROHAN-ROCHEFORT (LA princesse DE), née à Paris en 1750. Elle fut accusée d'avoir tramé une conspiration avec M. Bertrand de Molleville, et décrétée le 9 novembre 1792. Cette accusation était d'autant plus mal fondée que madame de Rohan avait des aliénations mentales une grande partie de l'année. Tallien et Chabot lui-même réclamèrent en sa faveur d'après cette maladie; mais elle fut néanmoins mise en jugement. Les juges, s'étant aperçus de l'impossibilité physique où elle se trouvait de conspirer contre la république, la renvoyèrent absoute en 1793; mais l'année suivante on l'accusa de nouveau comme complice de l'Amiral, assassin de Collot d'Herbois. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle y fut condamnée à mort le 14 juin 1794; et périt trois jours après avec un de ses fils, âgé de vingt-quatre ans, également accusé de conspiration et de l'assassinat de Collot-d'Herbois. Il fut, ainsi que sa mère, conduit à l'échafaud avec une chemise rouge. Son autre fils, qui avait émigré au commencement de nos troubles, entra imprudemment en France, et fut arrêté en 1794 à Grenoble, où il fut livré à une commission militaire, qui le condamna à être fusillé.

* ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste, duc DE), prince de Léon, cardinal du titre de la Sainte-Trinité au Mont-Pincius (titre qu'avait porté l'abbé Maury), archevêque de Besançon, né à Paris, le 29 février 1788, mort à Besançon le 8 février 1833, eut pour père Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot : sa mère était une Montmorenci. La révolution obligea ses parents à se retirer en Angleterre; mais ils rentrèrent de bonne heure en France. Après avoir été attaché à la princesse Borghèse, le jeune duc devint successivement chambellan de la reine de Naples et de l'empereur. Dans cette cour, où la religion n'était guère en honneur, il ne craignait pas de se montrer franchement pieux. Il alla en 1812 à Fontainebleau pour y recevoir la bénédiction de Pie VII, alors prisonnier de Buonaparte. Il se rendit ensuite en Italie, d'où il ne revint qu'en 1814. Sous la restauration il entra dans les compagnies rouges, et, quand ce corps fut dissous peu de temps après, il obtint le grade de colonel. S'il était l'un des plus élégants seigneurs de la cour de Louis XVIII, il en était aussi l'un des plus vertueux. La perte d'une femme chérie (Mlle de Sérent), enlevée au milieu des flammes du foyer domestique, le rapprocha encore, s'il était possible, de la religion. A l'époque des cent jours, le prince de Léon (car il avait pris depuis la restauration le titre des aînés de sa famille) suivit le duc d'Angoulême dans le Midi, puis en Espagne. De retour en France, il perdit son père, premier gentilhomme de la chambre (8 février 1816), à qui il succéda dans son titre de duc et pair. Louis XVIII lui offrait pour nouvelle épouse une princesse de Saxe; mais il préféra entrer au séminaire de St-Sulpice (20 mai 1819), et reçut la prêtrise (1er juin 1822). Nommé peu après grand-vicaire de Paris, puis archevêque d'Auch (1828), il fut placé sur le siége archiépiscopal de Besançon, en 1829, et ne quitta

son diocèse que pour aller à la chambre des pairs en 1829 et 1830. Il était déjà décoré du ' Pallium ' lorsqu'il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1830. Il se trouvait à Paris à l'époque de la révolution : obligé de prendre la fuite, il fut maltraité à Vaugirard, et ne put qu'avec peine continuer sa route. Il se rendit d'abord à Fribourg, puis à Rome, où il resta jusqu'au moment où, le choléra menaçant d'envahir son diocèse, il revint partager les dangers des fidèles confiés à ses soins. Les outrages dont il fut l'objet ne le firent pas renoncer à cette démarche dangereuse. Déjà en 1829 il avait parcouru une partie de son diocèse ; il en visita alors une autre partie. C'est en exerçant son saint ministère qu'il fut atteint à Chenecey (village près Besançon) du mal auquel il succomba. Tous les habitants de Besançon admirèrent la fin chrétienne de ce prélat. Le duc de Rohan n'a laissé d'autres écrits que ses *Mandements* et ses *Lettres pastorales*. Il publia cependant, sous le titre de *Manuel*, un livre de prières qui est un véritable chef-d'œuvre de piété, d'onction et de sagesse. Les embellissements qu'il fit à sa cathédrale, et ceux qu'il préparait encore, attestent son goût et son amour pour les beaux-arts. Son testament n'est pas seulement une œuvre de bienfaisance, c'est encore un acte religieux : la fabrique de Saint-Jean, l'école des enfants de chœur, ses successeurs, le séminaire, les pauvres, personne n'a été oublié dans ses legs d'une munificence presque royale. A l'époque de sa mort il a paru une ' Notice nécrologique sur le duc de Rohan ', Besançon, in-12 et in-18 ; elle a eu plusieurs éditions, et a été tirée à un grand nombre d'exemplaires. Plus tard, l'abbé de Margueryе célébra les vertus de ce prélat dans un ' Panégyrique ' prononcé à la cathédrale, Besançon, 1833, in-8.

ROHAULT (Jacques), né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, et s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, et mourut en 1675, à 55 ans. Rohault était tout à lui-même et à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la religion, et concilia l'une et l'autre dans ses écrits et dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de physique*, in-4°, ou 2 vol. in-12 : il y a fait entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques ; | des *Eléments de mathématiques* ; | un *Traité de mécanique*, dans ses *OEuvres posthumes*, 2 vol. in-12 ; | des *Entretiens sur la philosophie*, et d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

* ROISSARD (L'abbé), prédicateur du roi, a publié *la Consolation du chrétien* ou *Motifs de confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la vie*, 2 vol. in-12, 1775 ; bon ouvrage qui a été souvent réimprimé en 1 et en 2 vol. in-12.

* ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie), ministre de l'intérieur sous Louis XVI et sous la république, naquit à Villefranche, près de Lyon, vers 1730. Il appartenait à une famille honnête, mais pauvre, généralement estimée par ses mœurs et son intégrité, et qui s'était distinguée dans le barreau. Son père étant

mort, il resta le dernier de cinq frères, et, pour ne pas prendre l'état ecclésiastique, il quitta sa patrie à l'âge de dix-neuf ans. Seul, sans fortune et sans protecteurs, il parcourut plusieurs villes de France, et se rendit à Orléans dans l'intention de passer aux Indes, afin d'y chercher fortune. Roland était d'une santé faible, et un armateur qui l'avait employé dans ses vaisseaux, lui voyant cracher le sang, le détourna de ce voyage. Il passa à Rouen, et parvint à entrer dans l'administration des manufactures, où son assiduité au travail, son intelligence et ses vues économiques lui méritèrent l'estime de ses chefs; il fut récompensé par la place d'inspecteur général à Amiens et puis à Lyon. Roland se mit à voyager en Italie, dans la Suisse, l'Allemagne, et sur les frontières de l'Espagne. Il acquit ainsi d'utiles connaissances sur les arts et les différentes branches d'industrie, et il sut en profiter en écrivant divers ouvrages qui le firent admettre dans plusieurs sociétés savantes. Sur ces entrefaites, la révolution éclata, et Roland, qui avait une imagination extrêmement vive, un enthousiasme exagéré pour les Grecs et les Romains, et un grand mépris pour son siècle, ne tarda pas à se ranger du parti des innovateurs. Ce fut en 1789 qu'il fut porté à la municipalité de Lyon, où il fonda un club qu'il associa à celui des jacobins de Paris. Il fut député en 1790, par la première de ces villes, aux états-généraux, pour solliciter un secours de 40 millions qu'elle devait. Arrivé dans la capitale, il y fit, par le moyen de sa femme, connaissance de Brissot, de Barbaroux, etc., dont il embrassa les projets et les opinions. Les manœuvres de ses amis le firent nommer ministre de l'intérieur en mars 1792, et il osa paraître à la cour le premier avec des cheveux sans poudre, des souliers sans boucles, et un chapeau rond. Ce costume alors sinistre et ses maximes républicaines déplurent justement à Louis XVI, et effrayèrent toute la cour. Son ton, ses manières peu respectueuses, sa conduite presque despotique à l'égard du monarque, et l'ambition de Dumouriez, le firent congédier en juin, n'ayant gardé le portefeuille que trois mois. Depuis lors, il se consacra entièrement à servir les jacobins, et devint un des membres les plus actifs de leur comité de correspondance. Roland nourrissait la haine la plus profonde contre la cour, et surtout contre le malheureux Louis XVI; aussi, tantôt en secondant les projets des *girondins*, tantôt ceux de Danton, il fut un des principaux provocateurs des journées du 20 juin et du 10 août 1792. Après cette terrible journée, l'assemblée législative le réintégra dans le ministère de l'intérieur, et il devint en conséquence membre du conseil exécutif provisoire. Il se fit alors remarquer par des innovations dont peut-être il ne prévit pas tous les résultats; mais ni ses lettres aux départements, ni des mesures trop tardives, ne purent plus arrêter le sang qui coula les 2 et 3 septembre, ni réprimer une populace livrée aux fureurs des agitations politiques. Il demanda la destitution de la commune de Paris, qui avait immolé tant de victimes innocentes; mais cette

demande le brouilla à jamais avec les *jacobins* ses anciens confrères. Entraîné par Pétion, Brissot, etc., il se jeta dans la faction de la *Gironde*, et devint l'objet des accusations des premiers. Il fut néanmoins élu par le département de la Somme député à la convention, et parut d'abord vouloir s'éloigner du ministère : mais cette assemblée l'engagea à ne pas quitter le portefeuille. Cependant il avait perdu la faveur populaire, et, pour la reconquérir il annonça la découverte de la fameuse armoire de fer dans un mur d'une des chambres du roi au château des Tuileries, et d'un grand nombre de lettres relatives à plusieurs *intrigues secrètes* de la cour. On dit que Roland en avait soustrait celles qui pouvaient compromettre Louis XVI; mais quoique dans ces pièces on ne trouvât rien qui pût élever des soupçons contre la conduite de ce prince, elles servirent de prétexte pour le conduire à l'échafaud, et Roland eut à se reprocher d'être un des principaux complices de cet assassinat : il n'en obtint qu'une récompense bien funeste. Devenu odieux à Robespierre et à la *montagne*, les pamphlets et les dénonciations s'amoncelèrent sur lui; pour conjurer l'orage, il s'empressa de donner sa démission; mais cette démarche tardive ne put le sauver de la persécution de ses ennemis qui l'enveloppèrent dans la proscription des députés de la *Gironde*. Le 31 mai, jour de la chute de ce parti, des émissaires vinrent, pendant la nuit, pour l'arrêter dans sa maison : il trouva le moyen de s'évader, et se retira à Rouen auprès d'un ami qui consentit à le cacher. Mais, ayant appris que sa femme avait péri sur l'échafaud, il résolut de ne pas lui survivre. Il assembla ses amis, et, d'après ce qu'en dit un écrivain, Roland discuta avec eux sur le genre de mort qu'il devait choisir; savoir, s'il devait se rendre à Paris, se présenter à la convention, lui faire entendre des vérités utiles, et lui demander ensuite de le faire périr sur la place où l'on venait d'assassiner son épouse. L'autre projet était de s'éloigner de quelques lieues de Rouen, et de se suicider. Roland considérant que son supplice entraînerait la confiscation de ses biens, et réduirait sa fille à la misère, choisit le second de ces deux projets, où n'entrait sans doute aucun sentiment religieux. Il quitta donc son asile le 26 novembre 1793, à six heures du soir, suivit la route de Paris jusqu'au bourg Beaudouin, entra dans une avenue qui conduit à une maison appartenant à M. Lenormand, s'assit contre un arbre, et se perça avec une épée à canne dont il s'était pourvu. On trouva sur lui le billet suivant : « Qui que tu sois qui me trouves gisant, respecte mes restes; ce sont ceux d'un homme qui *consacra toute sa vie à être utile*, et qui est mort comme il a vécu, *vertueux* et honnête. Puissent mes concitoyens prendre des sentiments plus doux et plus humains ! L'indignation me dicte cet avis : le sang qui coule par torrents dans ma patrie en indique assez la nécessité : je n'ai pas voulu rester plus longtemps sur une terre souillée de crimes. » Roland avait fait de bonnes études, avait beaucoup d'instruction, possédait plusieurs langues modernes, était obligeant

avec ses amis ; mais un caractère romanesque, opiniâtre et ambitieux, lui fit commettre plus que des fautes : il contribua puissamment à la mort de son souverain, et donna, par des innovations dangereuses, l'impulsion à de nouveaux crimes. On l'a présenté comme Janus, à double visage ; et, en effet, on le vit tantôt employer tous ses moyens pour ébranler la monarchie, tantôt faire de vains efforts pour contenir la trop grande puissance des *jacobins*. Brissot l'appelait un *Caton* ; mais un Caton de la façon de Brissot peut bien n'avoir été qu'un pauvre homme, n'ayant ni assez de force ni assez de génie pour consolider la monarchie, ni assez de caractère pour établir la république. Ses ouvrages méritent bien plus d'éloges que ses opérations ministérielles et que sa conduite politique ; en voici la liste : | *Mémoire sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines*, 1779, 1783, in-4° ; | *L'Art des imprimeurs d'étoffes en laines, du fabricant de velours de coton, du tourbier*, 1780, 1783 : cet ouvrage recommandable fait partie du Recueil des arts et métiers publié par l'académie des sciences ; | *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, 1782, 1800, 6 vol. in-12. Ces lettres auraient un double mérite, si elles n'étaient pas remplies d'une érudition souvent déplacée, et de citations sans nombre de poètes italiens. Elles contiennent cependant des vues et des notions intéressantes sur les manufactures des divers pays que l'auteur avait visités. Il les adressa à mademoiselle Philipon, qu'il épousa peu de temps après. | *Dictionnaire des manufactures et des arts qui en dépendent*, 3 vol. in-8° : il renferme plusieurs détails curieux et des procédés nouveaux très utiles pour l'industrie, et on l'a inséré dans « l'Encyclopédie méthodique ». | Plusieurs *lettres*, *opuscules*, *rapports*, etc. Tous ces ouvrages, écrits d'un assez bon style, font honneur aux connaissances de l'auteur, et il aurait mieux valu pour lui qu'il s'en fût tenu à la réputation qu'ils lui avaient acquise, que de se mêler de discussions politiques, et de briguer des emplois trop au-dessus de ses talents. — Roland (Dominique), frère du précédent, chanoine et membre de l'académie de Villefranche, sa patrie, était, dit l'auteur des « Martyrs de la foi », *aussi bon prêtre que son frère était impie*. Il fut guillotiné le 23 novembre 1793. Quoiqu'on présume qu'il ait été condamné en haine de la religion, ayant refusé le serment, l'arrêt porte comme *contre-révolutionnaire et fédéraliste*. Nous parlons du chanoine pour faire sentir que l'ex-ministre était un de ces philosophes égoïstes, sans religion et sans sentiment. Quoiqu'il eût quatre frères dans l'état ecclésiastique, il ne poursuivit pas avec moins d'ardeur ceux qui se montraient rebelles à la constitution civile du clergé ; et dans une lettre, d'un style de club, qu'il écrivit à Louis XVI, il lui reproche de se servir d'un aumônier insermenté.

* ROLAND (Marie-Josèphe Philipon), femme du précédent, devenue fameuse autant par ses ouvrages que par ses opinions. Elle naquit à Paris en 1756, d'un graveur, revendeur de bijoux. Élevée au milieu des beaux-arts, des tableaux, des livres et de la

musique, elle aspira dès son jeune âge à un rang que sa condition et son manque de fortune semblaient lui refuser. Une imagination vive et un cœur ardent donnèrent d'ailleurs à son caractère une tournure singulière, tandis que son esprit, nourri des lectures les plus propres à l'enflammer, la porta à cet amour pour la philosophie et pour l'indépendance qui causèrent sa perte et celle de son époux. Elle se vante d'avoir voulu, dès l'âge de 9 ans, analyser Plutarque, et à 16 ans elle avait, dit-elle, une érudition assez étendue, se connaissait en peinture, et était une excellente musicienne. Roland ayant fait sa connaissance, fut enchanté de son esprit, lui adressa ses *Lettres* sur la Suisse, l'Italie, etc., et l'épousa en 1780 : il était alors inspecteur des manufactures. Sa femme le suivit à Amiens, où elle cultiva la botanique, et composa un herbier des plantes de la Picardie. Madame Roland fit ensuite des voyages en Suisse et en Angleterre, porta son attention sur ces deux gouvernements, en analysa l'esprit, et se passionna dès-lors pour les principes de liberté qui en formaient la base. La révolution arriva, et madame Roland crut y voir un moyen d'introduire en France ces mêmes principes qu'elle avait tant admirés. Elle ne tarda pas à faire partager ses opinions à son époux, sur lequel elle avait un empire absolu. Ils se trouvaient à Lyon, et se rangèrent aussitôt du côté des innovateurs. Quoique madame Roland ne pût pas se dissimuler que les talents de son mari ne pouvaient guère s'étendre au-delà de ce qui concernait l'industrie commerciale, elle sut lui persuader qu'il pouvait prétendre à une place plus éminente dans la société ; et lui-même crut agir par ses propres moyens, tandis qu'il n'agissait qu'en second, et par l'impulsion et les conseils de sa femme. Elle parvint à le faire nommer par la ville de Lyon député aux états-généraux, afin d'obtenir un secours pour le paiement des dettes de cette ville. Transportée sur le grand théâtre de la capitale, madame Roland s'empressa d'y jouer le rôle auquel elle aspirait depuis longtemps. Aussi reçut-elle dans sa maison tous les chefs du parti populaire, et les députés de la Gironde les plus en crédit, comme Brissot, Barbaroux, Louvet, Clavière, Vergniaud, etc. Ces législateurs orgueilleux, cédant à l'empire d'une femme, écoutaient avec déférence les avis de madame Roland, qui devint l'âme de leurs délibérations. Elle était le principal ressort qui les dirigeait, et la puissance secrète d'où émanaient les innovations qui préparèrent tant de maux à la France. Avec de tels amis, elle n'eut pas de peine à faire nommer son époux au ministère de l'intérieur ; mais elle trouva là un écueil où échouèrent ses talents, qui n'étaient pas ceux de diplomate et de publiciste. Roland, conduit par les conseils de sa femme, ne fit que des fautes : tout en humiliant la cour, il indisposa les *jacobins*, dont il avait été le collègue, et ne fit rien de remarquable pour le parti de la Gironde. Il était connu que madame Roland contribuait beaucoup à la rédaction de tous les actes et projets de ce ministre. Elle ne le dissimula pas dans ses *Mémoires* : « S'il eût fait des ho-

mêlées, disait-elle, j'en aurais composé. » Quand il fut rappelé au ministère par l'assemblée législative, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à monsieur, il en faut faire aussi une à madame..... Nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par les yeux de leurs femmes. » Son époux étant devenu ministre une seconde fois, Madame Roland s'attacha exclusivement au parti des *girondins*, et fit commettre à cet époux imprudent et docile de nouvelles fautes que ses ennemis ne tardèrent pas à relever. Dans les libelles qu'on lançait sur lui, on n'épargnait pas sa femme : elle fut même l'objet d'une dénonciation qui lui procura l'occasion de faire briller son éloquence. Elle parut à la barre de la convention le 7 décembre 1792, prononça un long discours, et parvint à déjouer les projets de ses accusateurs. Cependant le parti que madame Roland suivait fut écrasé par les *jacobins;* et son mari, impliqué dans la proscription des députés de la Gironde, le 31 mai 1793, fut contraint de se sauver en Normandie. Elle crut pouvoir rester dans la capitale, quoiqu'elle ne dût pas ignorer que ses liaisons avec les *girondins*, son influence sur les députés, et plus particulièrement encore celle qu'elle exerçait sur son mari, étaient publiquement connues. Son imprudence lui devint funeste. Arrêtée et enfermée à Sainte-Pélagie, madame Roland réclama contre cet acte, mais inutilement. Après cinq mois de captivité, elle fut transférée à la Conciergerie, et traduite devant le tribunal révolutionnaire, qui la condamna à mort, *comme ayant conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république*. Elle subit son interrogatoire et entendit son arrêt avec un courage stoïque. Ne voulant pas mourir comme une femme ordinaire, elle marcha à la mort avec l'ironie et le dédain sur les lèvres. Arrivée à la place Louis XV, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et s'écria : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » Sa gaîté sembla s'animer à la vue de son supplice, et fit même sourire une victime assise à ses côtés. Avant de recevoir le coup fatal, elle annonça que son mari ne pourrait pas lui survivre. Elle fut exécutée le 18 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. Madame Roland, quoiqu'elle eût renoncé à tout sentiment de religion, comme elle s'en vante dans ses *Mémoires*, passait pour avoir des mœurs pures, et parle souvent de l'innocence de sa vie. Sa conversation était spirituelle, son caractère insinuant. Elle avait beaucoup de sagacité dans l'esprit, un goût déterminé pour le sarcasme et la satire, et portait ses idées d'indépendance jusqu'à l'exagération. Si elle s'était bornée à briller par des vertus domestiques, et à occuper uniquement la place que lui avaient assignée le sort et la nature, son exemple serait devenu utile à la société. Mais elle voulut être à la fois écrivain, philosophe et publiciste; et son ambition la perdit, en perdant son époux, qui jouissait d'ailleurs d'une réputation bien acquise, dans une sphère plus étroite, mais moins dangereuse. Elle se jeta dans les partis, et ne vit dans les députés de la Gironde qu'autant de héros et d'hommes supérieurs dignes seuls de régénérer la France. On dit

que madame Roland avait un cœur sensible; nous ne réfuterons pas cette opinion : cependant les malheurs de la famille royale, et de tant de victimes que fit la *Gironde*, la trouvèrent insensible. Il n'y a pas un mot dans ses *Mémoires*, sur le sort funeste de Louis XVI, et elle ne se plaignit que quand son parti commença à devenir victime de ses déplorables innovations. Madame Roland, sans être belle, avait une figure douce et pleine d'expression; de grands yeux noirs animaient une physionomie peu régulière, mais agréable; sa voix était sonore et flexible, et elle en parle avec complaisance dans ses *Mémoires*. Elle a laissé plusieurs écrits : | des *Opuscules* sur la *mélancolie*, sur l'*âme*, la *morale*, la *vieillesse*, l'*amitié*, l'*amour*, la *retraite*, et sur *Socrate*; | *Voyages en Angleterre et en Suisse*. Ces ouvrages ont été réunis à ses *Mémoires*, qu'elle écrivit en prison, et qui traitent de sa vie privée, du ministère de son mari et de son arrestation, etc. : ils furent publiés d'abord par M. Bosc, après la terreur, et ensuite par M. Champagneux, Paris, 3 vol. in-8°. En général, le style de madame Roland est incorrect, quelquefois éloquent, souvent diffus, mais presque toujours énergique. Ses *Mémoires* sont peut-être son ouvrage le moins bien écrit, à cause de la position difficile où elle se trouvait dans ce moment. Elle y parle en politique avec un ton bien plus décidé que ne le faisaient Pitt, Fox, Burke et Mirabeau, et se plait surtout à parler d'elle-même, et à faire l'éloge autant de ses opinions que de son courage. Quoiqu'ils soient curieux et intéressants, ils laissent néanmoins une impression pénible par le ton qui y règne, l'exagération des sentiments, et l'absence de cette délicatesse et de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément.

ROLAND (Philippe-Laurent), sculpteur, naquit le 14 août 1746, à Marcy-en-Parèle, en Flandre; il était fils d'un négociant estimé. Son goût pour les arts l'empêcha de suivre le commerce. Il vint à Paris étudier le dessin, où il fit de grands progrès; ses maitres s'étant aperçus de ses talents pour modeler, lui conseillèrent de se livrer à la sculpture. Il suivit leurs conseils, entra dans l'atelier du célèbre Pajou, et devint en peu de temps un de ses plus habiles élèves. Roland fit ensuite un voyage à Rome, où il étudia les chefs-d'œuvre de cette capitale des beaux-arts; et à son retour à Paris il exécuta deux belles statues, qui lui méritèrent d'être reçu à l'académie de peinture et sculpture, d'abord comme agrégé, et puis comme académicien en titre. Lors de la création de l'institut, il en fut nommé membre, et obtint peu de temps après la croix de la Légion-d'Honneur. Louis XVIII l'avait compris dans l'organisation de l'académie royale des beaux-arts; mais un catarrhe pulmonaire le conduisit au tombeau le 11 juillet 1816, à l'âge de 70 ans. Ses ouvrages les plus remarquables sont la statue en marbre du *grand Condé*, celles d'*Homère*, de *Solon*, de *Tronchet*, de *Buonaparte*, de *Pajou*, etc. Un des principaux mérites de cet artiste est de s'être, plus que tout autre sculpteur, garanti du mauvais goût qui régnait en France lorsqu'il se consacra à son art.

* ROLAND (1) D'ERCEVILLE (Barthélemi-Gabriel), naquit à Paris en 1730. Il était issu d'une famille distinguée dans la magistrature, suivit la même carrière, et fut successivement conseiller, puis président au parlement de Paris. Il cultiva en même temps la littérature, et publia plusieurs écrits sur différentes matières. Lors de nos troubles politiques, il ne put les envisager sans en témoigner son indignation. En 1790, il protesta, comme plusieurs autres de ses collègues au parlement, contre les opérations de l'assemblée. Sa démarche n'eut d'abord aucun funeste résultat pour lui; mais les factieux, qui avaient désigné d'avance leurs victimes, le dénoncèrent, pendant le règne de la *terreur*, comme *suspect* et *contre-révolutionnaire*. Il fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 20 avril 1794, à l'âge de 64 ans. On a de lui : | *Lettre à l'abbé Velly sur l'autorité des états en France*, 1756, in-12; | *Compte rendu des interrogatoires subis par-devant M. d'Argenson, au commencement du* XVIIIe *siècle, par divers prisonniers détenus à la Bastille ou à Vincennes, et notamment de l'Histoire de l'abbé Blache, trouvée dans la Bibliothèque des jésuites*, 1766, in-4°; | *Lettre à M. l'abbé de Majainville*, etc., 1788. Le sujet de cette lettre nous force à remonter à la cause qui la fit écrire. Roland avait joué un rôle très-actif dans l'expulsion des jésuites, et en 1762, il fut chargé par le parlement de l'exécution des arrêts concernant la suppression de cet ordre, ainsi que d'installer l'université dans le collége de Louis-le-Grand. Sur ces entrefaites, un M. Rouillé de Filletières mourut, priva de ses biens ses parents, et les laissa à plusieurs légataires, parmi lesquels se trouvait un ex-jésuite. Les parents portèrent leurs plaintes au parlement; un d'eux était Roland d'Erceville, neveu de M. de Filletières, et c'est à cette occasion qu'il rédigea la lettre ci-dessus indiquée. Il y dit « que le testament lui fait tort de deux cent mille *livres*; que l'affaire seule des jésuites et des colléges lui coûtait de son argent plus de 60,000 *livres*; et qu'en effet les travaux qu'il avait faits, et surtout relativement aux jésuites, qui n'auraient pas été éteints s'il n'eût consacré à cette œuvre son temps, sa santé et son argent, ne devaient pas lui attirer une exhérédation de son oncle. » Si ce qu'il avance est vrai, il pouvait justement se vanter d'avoir eu, en grande partie, le misérable honneur d'expulser un ordre aussi utile à la religion qu'à l'instruction publique. Il joignit à sa lettre les pièces du procès, que l'abbé de Majainville, principal légataire, gagna autant par la bonté de sa cause que par le talent de son avocat, le célèbre Gerbier. Roland d'Erceville fit paraître un *Mémoire* en sa faveur, signé Constant, Dorival et Jadeau, procureurs, imprimé en 1781, et où il s'explique contre sa partie adverse avec assez de modération, ce qui ne l'empêcha pas de perdre sa cause. | *Dissertation si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*, 1782, in-8° : l'auteur se prononce pour la seconde de ces langues; | *Recherches sur les prérogatives des femmes*

(1) Quelques auteurs écrivent Rolland.

chez les Gaulois, etc., 1787, in-12; | *Discours prononcé à l'académie d'Orléans*, 1788, in-4°; et un grand nombre de comptes rendus au parlement sur l'affaire des jésuites.

* ROLANDO (Luigi), célèbre anatomiste piémontais, mort le 20 avril 1831, à l'âge de 56 ans, était l'un des membres les plus distingués de l'Académie des sciences de Turin. Professeur d'anatomie à l'université, directeur et créateur du nouveau musée anatomique, il a donné en Piémont une vive impulsion aux études médicales et chirurgicales. Ses travaux nombreux sur le cerveau, son *Traité d'anatomie*, etc., l'ont rendu célèbre dans l'Europe savante, et l'ont mis au nombre des physiologistes et des anatomistes les plus distingués de notre époque.

ROLDAN (Louise), dame artiste, naquit à Séville en 1654, et était fille d'un sculpteur distingué dans son art. Elle suivit la profession de son père, et fit de si rapides progrès, que le roi Philippe IV l'appela à sa cour et lui accorda une pension. Louise ne traita que des sujets religieux : l'on cite parmi ses ouvrages un superbe *crucifix*, que les connaisseurs admirent encore, et qu'on voit à Sisante, petite ville de la Manche; et une *statue de la Vierge éplorée à la vue de son fils crucifié*, morceau digne des plus habiles maîtres. Louise Roldan mourut à Madrid en 1704, âgée de 50 ans.

ROLEWINCK (Werner), né à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrit, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1592, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste. Entre tous ses ouvrages on distingue : | *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, Louvain, 1486, traduit en français, par Pierre Surget, de l'ordre de Saint-Augustin, 1495. C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, et qui a été continuée par Jean Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasioné la conversion de saint Bruno. (*Voyez* DIOCRE.) | *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513; | *De regimine principum*, Munster, in-4°; | *Vita et miracula sancti Servatii*, Cologne, 1472; | *Vita sancti Hugonis*; | *Dissertationes de martyrologio paschalique luna*, 1472, in-4°; | des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture, etc. [Quatre seulement des ouvrages de ce savant religieux subsistent dans nos bibliothèques; savoir : *Paradisus conscientis*, *Quæstiones theologicæ duodecim*, *De laude Wesphaliæ, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum, libri III*, et *Fasciculus temporum* : ce dernier ouvrage eut vingt-sept éditions avant l'an 1501 : la première est celle de Cologne, 1474, déjà indiquée.

* ROLIN (Jean), cardinal, fut successivement protonotaire, conseiller du duc de Bourgogne, confesseur du Dauphin (depuis Louis XI), évêque de Châlons, puis d'Autun, et revêtu de la pourpre romaine par le pape Nicolas V. Après avoir occupé le siége d'Au-

tua pendant près de 50 ans, il mourut à Auxerre en 1483.

ROLLE (Michel), né à Ambert en Auvergne, l'an 1652, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des sciences. Son mérite, sa conduite paisible et régulière, la douceur de sa société et sa probité exacte, furent ses seuls solliciteurs. Il a laissé un *Traité d'algèbre*, 1690, in-4°, qui mérita l'attention des mathématiciens; et une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre*, 1699.

ROLLENHAGEN, Almand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit poème épique dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il a aussi laissé quelques *Comédies* et *Tragédies*, etc.

ROLLER (Joseph), né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les jésuites en 1720, et se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupa surtout; il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. A la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra et profana in geminos tractatus distributa*, Olmütz, 1752, in-8°. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes et un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Waporzan en 1767.

ROLLI (Paul), poète renommé, né à Todi, dans l'Ombrie, en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Un seigneur anglais (le lord Sembuck), l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale en qualité de maître de langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, se fixa à Rome et y mourut en 1767, laissant un cabinet très curieux, et une bibliothèque riche et bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1735, in-8°. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Elégies*, des *Chansons*, et des *Hendécasyllabes* dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8°, et précédé de sa "Vie", par l'abbé Fondini; et le "Paradis perdu" de Milton en vers italiens, Londres, 1725, in-fol.; les *Odes* d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8°. [Il a donné plusieurs *Editions* des poètes classiques italiens.]

ROLLIN (Charles), historien et recteur de l'université de Paris, où il naquit le 30 janvier 1661, était fils d'un coutelier, et fut reçu maître dans la même profession dès son enfance. Un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collége du Plessis. Charles Gobinet en était principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère et mériter son estime par ses talents. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie

en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1787, et à la chaire d'éloquence au Collége royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, t[illegible]rs observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Écriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédait depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent en 1741, à 80 ans. Rollin était principalement estimable par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il était le premier à en parler. *C'est de l'antre des Cyclopes*, disait-il dans une épigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse*. Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avaient donné une haute opinion. Il disait naïvement ce qu'il en pensait; et ses jugements, quoique trop favorables, étaient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'était un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parlait bien; mais il avait plus de facilité à écrire qu'à parler, et on trouvait plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Frédéric Ier, roi de Prusse, étant encore prince-royal, entretenait une correspondance avec lui. Quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avènement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détaillait les devoirs d'un roi chrétien. La réponse de Frédéric commençait à peu près ainsi : « M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la te[illegible]se d'une nourrice, et l'emp[illegible] d'un bon ami. » Plus bas il[illegible] « Vos avis, mon cher et vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles que les compliments faux et souvent insipides des flatteurs. » Cette phrase dorait un peu la pilule, mais Rollin ne put digérer 'la tendresse d'une nourrice'. Il rompit toute correspondance avec le roi, et lui écrivit que, « comme il respectait ses occupations importantes, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire. » Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps, et on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont : | une *Édition* de Quintilien, en 2 vol. in-12, à l'usage des écoles, avec des notes, et une préface très-

instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu l'attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. | *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentiments de religion qu'il respire, par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du style : il ne peut être que très utile aux instituteurs, et servir à former d'excellents élèves : déjà par lui-même une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruits qu'il a produits et qu'il produira toujours quand on le prendra pour guide. | L'*Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens*, etc., en 13 vol. in-12, publiés depuis 1730 jusqu'en 1738. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre humain avec des intentions plus pures et plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité et de cette bonhomie précieuse infiniment plus attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, par d'imposants dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens; que son style n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 et 30 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions, mais elles sont répandues avec trop peu d'économie (1). | L'*Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que Crevier, son disciple, a continué depuis le 9ᵉ volume. (*Voyez* Crevier.) L'*Histoire romaine* eut moins de succès que l'*Histoire ancienne*. On trouva que c'était plutôt un discours moral et historique qu'une histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événements considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. | La *Traduction* latine de plusieurs écrits théologiques sur les querelles du temps. L'auteur était un des plus zélés partisans du diacre Pâris; il ne rougissait pas de faire en son honneur un personnage parmi les convulsionnaires sur le cimetière de Saint-Médard. Il se glorifie lui-même de cette dévotion dans ses lettres. Il laissa par son testament 3,000 florins à la caisse destinée aux entreprises et à la défense du parti. (*Voyez* Nicole.) | *Opuscules*, con-

(1) L'auteur du Génie du christianisme, qui a consacré un chapitre de son ouvrage à la gloire de Rollin, le termine par ces paroles : « Rollin est le Fénelon de l'histoire, et comme lui il embellit l'Égypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'Histoire ancienne abondent du génie de l'antiquité. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tout cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle, selon l'expression merveilleuse de l'Écriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui remue plus doucement l'âme.

tenant diverses lettres, harangues, discours, compliments, etc., Paris, 1771, 2 vol. in-12; recueil peu intéressant, et qui aurait eu besoin de plus de choix. L'abbé Tailhié a donné un Abrégé de l'*Histoire ancienne*, imprimé avec des figures à Lausanne et à Genève en 5 vol. in-12. L'*Histoire ancienne*, l'*Histoire romaine*, et le *Traité des études*, ont été réimprimés en 16 vol. in-4°. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liége, a donné au public une très belle édition de l'*Histoire romaine*, avec la continuation, 16 vol. in-8°. (*Voyez* BELLENGER.) [Rollin fut lié avec les plus grands génies de son époque, tels que d'Aguesseau, Peletier, Lortrail, Mesine, le Nain de Tillemont, Asfeld, Cochin, Boileau, Racine, qui, en mourant, lui confia l'éducation de son plus jeune fils, depuis auteur du poème de la *Religion*. Bastien a donné une édition plus complète de Rollin et de Crevier, en 60 vol. in-8°. M. Letrône Meulan a publié une édition de Rollin avec des notes.]

ROLLON, RAOUL ou HAROUL, Ier, duc de Normandie, était un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les IXe et Xe siècles. [Il était fils de Rogvald, prince établi dans la Norwège septentrionale. Après plusieurs courses dans la Baltique, en Angleterre et en France, il s'empara de Rouen, dont il fit rebâtir les murailles, puis entra dans Paris. Il vole ensuite en Angleterre secourir son ami, le roi Alfred, forme une puissante armée, revient en France, et partout où il passe il laisse la mort et l'incendie.] Le roi Charles-le-Simple, pour avoir la paix avec lui, conclut à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en ferait hommage, et qu'il embrasserait la religion chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, et prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités était de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque, qu'il le fit tomber en arrière. La France était alors dans une si triste situation qu'on feignit de prendre cette insolence pour une maladresse dont il ne fallait que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône qu'il avait fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisait la loi, et obligeait de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Haro*, qui était encore en usage dans la Normandie avant la révolution, et dont il est fait mention dans tous les édits et déclarations des rois de France. Il est cependant des savants qui dérivent le mot de *haro* du mot tudesque *har*, qui signifie *cri* ou *clameur*, et qui annonçait en général la réclamation et le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentiments se concilient, en disant que ce cri populaire prenait une force et une considération

particulières lorsqu'il avait le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'*échiquier*, ou parlement ambulatoire, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigues et d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, et vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiége. C'est donc une erreur manifeste dans Orderic Vital, de placer sa mort, comme il fait, dans le courant de l'année 917.

ROMAIN (Saint), diacre de l'Eglise de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenait publiquement les chrétiens qui, pour éviter la rage des bourreaux, allaient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris et mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Etant sur le bûcher, attaché au poteau, et voyant que les bourreaux attendaient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa et leur demanda hardiment où était le feu. L'empereur en étant averti, le fit ramener devant lui pour le condamner à souffrir un autre supplice, et il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement; il fut ensuite mené en prison et étranglé quelque temps après. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROMAIN qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de saint Laurent, qui l'avait instruit et baptisé; ni avec deux autres martyrs du même nom.

* ROMAIN (Saint), en latin *Romanus*, l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, dans le Jura, naquit à Isernore dans le Bugey, au commencement du ve siècle. Après avoir séjourné longtemps dans le monastère d'Ainay, à Lyon, il obtint la permission de se retirer dans un désert placé au milieu des gorges du mont Jura. Il y construisit une cellule, défricha et cultiva un petit terrain, et appela auprès de lui son frère Lupicin. La réputation de sainteté dont furent bientôt entourés ces deux solitaires, leur attira en peu de temps un grand nombre de disciples, et les força de construire quelques nouvelles cellules qui devinrent ainsi l'origine de la ville de Saint-Claude. Les deux frères gouvernèrent ensemble ces divers établissements religieux. Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de La Baume qui était un couvent de femmes, où l'on observait la clôture la plus exacte, et qui devait aussi son origine à ces pieux solitaires. Le *Martyrologe romain* place la fête de saint Romain au 28 février.

ROMAIN (Saint), issu de la race des rois de France, fut nommé à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 639. L'Eglise de Rouen était dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouissait de temps immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilége qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que saint Romain avait délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon qui dévorait les hommes et les bestiaux. On sait que ces dragons tués sont souvent le symbole et l'expression des fléaux et des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de

quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VI, en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, et mourut vers la fin de la même année où il avait été élu. On a de lui une *Epître*.

ROMAIN Ier, surnommé *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie, d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès et sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut là l'origine de son avancement rapide. [Il devint premier ministre de Constantin Porphyrogénète, successeur de Léon-le-Philosophe, qui avait succédé à Basile. Romain fit épouser à Constantin sa fille Hélène.] Ce prince le déclara son collègue à l'empire en 919. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, et Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talents, il cimenta la paix avec les Bulgares, tailla en pièces les Moscovites, qui s'étaient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité, il soulagea ses peuples, et, dans un temps de disette, il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre, par son testament, à Constantin X, son beau-père, le premier rang, dont il l'avait privé : Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère, où il finit ses jours, en 948.

ROMAIN II, dit 'le Jeune', fils de Constantin Porphyrogénète, succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère Hélène, et ses sœurs, qui se prostituèrent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'île de Crète en 961, et il se serait rendu maître de toute l'île, s'il n'avait été obligé d'aller descendre à Lep contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livrait à des débauches dont il mourut en 963, après un règne de 3 ans et quelques mois.

ROMAIN III, surnommé 'Argire', fils de Léon, général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin-le-Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé 'le Paphlagonien', trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain ; et comme le poison était trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un règne de cinq ans et quelques mois.

ROMAIN IV, dit 'Diogène', était un des plus braves officiers et l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avait promis de ne pas se remarier, mais elle viola sa parole, et donna sa main à Romain IV. Les Sarrasins faisaient des ravages sur les terres de l'empire ; il marcha contre eux, et les vainquit. Mais en

1071, il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'aurait traité s'il avait été son prisonnier, Romain lui répondit : « Je vous aurais fait percer de coups. — Je n'imiterai point », répliqua Asan, plus humain que ne l'étaient pour l'ordinaire ces chefs de brigands arabes ou turcomans, « une cruauté si contraire à ce que J.-C., votre législateur, vous ordonne » ; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avait été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes : Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après 3 ans et 8 mois de règne.

ROMAIN (Jules), peintre, dont le nom de famille était " Giulo Pippi ", né à Rome en 1492, était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut long-temps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendait avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux ; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature pour se livrer à celle de l'antique, de ne point entendre le jet des draperies, de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur : mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules était encore excellent architecte ; plusieurs palais, qu'on admire en Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits, et sa protection lui fut très utile contre les recherches qu'on faisait de lui pour les vingt dessins qu'il avait composés d'un pareil nombre d'estampes très-dissolues que grava Marc-Antoine Raimondi, et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, aurait perdu la vie dans un temps où les mœurs étaient regardées comme la sauvegarde de l'état et le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAN (L'abbé Jean-Joseph), naquit à Avignon en 1726, et cultiva les lettres avec assez de succès. Il entreprit différents voyages en Italie, en Allemagne, en Suède, en Danemarck, etc., et fut agrégé à plusieurs sociétés savantes. Il mourut dans sa patrie en 1787, et a laissé : | *Essai sur l'art de traduire*; | *La mort d'Adam*, tragédie, traduite de l'allemand de Klopstock, avec un discours préliminaire, Paris 1762, in-12 ; | l'*Inoculation*, poème en 4 chants. Paris, 1773, in-8°, où l'on remarque de la grâce et de la facilité ; | *Le Génie de Pétrarque*, ou *Imitation en vers français de*

ses plus belles poésies, précédées de la Vie de cet homme, dont les actions et les écrits font une des plus singulières époques de l'histoire et de la littérature moderne, Parme et Paris, 1778, in-8°. Cette édition a été contrefaite à Avignon, dans la même année, in-12. La 'Vie' de Pétrarque qui est à la tête de cet ouvrage, avec la traduction de la *lettre* de ce poète à la postérité, par Tissot de Mornas, ont été imprimées à Avignon en 1804, in-12, par les soins de M. Fortia d'Urban, et sous les auspices de l'athénée de Vaucluse. | *Les Echecs*, poème en quatre chants, Paris, 1807, 1 vol. in-8°. Ce poème est considéré comme supérieur à ceux composés sur le même sujet par Vida, en latin; par Duschi, en italien; et par Cérutti, en français. Les vers de l'abbé Roman ont peut-être moins d'élégance que ceux des auteurs ci-dessus énoncés, mais il a sur eux le mérite d'avoir traité cette matière avec plus de précision et de clarté. Il a en outre laissé un autre manuscrit, qui, ainsi que le précédent, fut imprimé après sa mort, et qui a pour titre : | *Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années* 1770, 1771 et 1772; *suivis d'anecdotes sur le pape Ganganelli et le conclave tenu après sa mort, et d'un récit historique sur l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne, par feu l'abbé Roman, témoin oculaire, et imprimé sur ses manuscrits autographes; ornés du portrait de Gustave*, 1807, in-8°. Quoique l'auteur n'ait pas été *témoin oculaire* de ces événements, ainsi que l'annonce le titre, comme il arriva trois ou quatre ans après dans les contrées où les événements eurent lieu, il put se procurer de bons renseignements sur les révolutions qu'il a décrites, auprès des personnes qui en avaient été témoins, et des acteurs eux-mêmes. Cet ouvrage est très curieux, mais l'auteur s'arrête un peu trop à peindre les scandales domestiques qui déshonorent quelquefois les palais des grands. La première de ces révolutions est celle qui, depuis 1770 jusqu'en 1772, éleva presque au rang suprême, en Danemarck, le médecin Struensée, qui périt ensuite sur un échafaud, et qui était le favori de Caroline-Mathilde, sœur de Georges III, roi d'Angleterre, et femme de Christian VII, prince livré aux plaisirs, dont l'abus le rendit incapable de gouverner ses peuples. L'autre révolution est celle de Suède, où Gustave III, secondé par la France, parvint, sans répandre une goutte de sang, à se saisir du pouvoir que le sénat avait usurpé depuis la mort de Charles XII, et pendant le règne d'Ulrique, sœur de ce monarque. (Ce même sujet avait été traité par l'abbé Micchelesi, Sheridan, et le comte de Hordt.) L'abbé Roman parle ensuite de l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Ces *Mémoires* sont écrits d'un style concis, rapide et plein de chaleur. Les anecdotes sur le pape Ganganelli n'offrent pas beaucoup d'intérêt, et semblent même déplacées dans cet ouvrage. L'abbé Roman a écrit aussi : | plusieurs *Discours* sur la littérature, des *Poésies fugitives* pour les journaux et l'almanach des Muses. Son caractère était doux, et il eut le bonheur de se faire, et par sa conduite et par

ses ouvrages, beaucoup de partisans et presque aucun ennemi.

* ROMANA (Don Pedro Caro y Sureda, marquis de La), général espagnol, naquit à Valence le 3 octobre 1761, d'une famille illustre, originaire de Mayorque. Son père, né à Palma, capitale de cette île, était officier supérieur, et mourut, en 1775, dans la guerre contre Alger. A l'âge de dix ans, il entra au collége des nobles de Madrid, passa ensuite à celui de Sorèze, où plusieurs jeunes Espagnols venaient faire leur éducation. De là, il se rendit à Salamanque, où il termina ses études, et acquit des connaissances très étendues dans les lettres et les arts. En 1775, il entra dans le corps royal des gardes-marine, et fit ses cours de nautique à Carthagène, où se trouve une de leurs académies. Nommé officier en 1780, il devint, l'année suivante, adjudant du général don Ventura Moreno. Lors du siége de Gibraltar, en 1782, il se distingua à l'attaque des barques canonnières, et retourna à Valence, en 1783, lorsque la paix fut conclue. Il se lia d'amitié avec le comte de Lumiarès, et ils se livrèrent ensemble à l'étude des langues modernes, de l'histoire et des antiquités. Le marquis de La Romana forma chez lui une riche bibliothèque et un cabinet d'instruments de physique, par le moyen desquels il faisait, de concert avec de Lumiarès, diverses expériences devant plusieurs de leurs amis. Le marquis, doué d'une mémoire prodigieuse, avait parcouru ou au moins effleuré presque toutes les sciences et les littératures de l'Europe, dont il parlait les langues avec facilité et une éloquence qui lui était naturelle. Il parcourut, en 1785, la France, l'Italie, l'Allemagne, et s'arrêta quelques mois à Berlin pour acquérir de nouvelles connaissances dans l'art militaire. De retour en Espagne, il servit sous l'amiral Gravina, et, en 1790, il fut nommé capitaine de frégate; mais il n'aimait pas, comme il le disait lui-même, le service de la marine, dans lequel il n'était entré que pour obéir aux ordres de son père. Aussi, lorsque l'Espagne eut déclaré la guerre à la France (en 1793), il demanda et obtint d'être employé dans les armées de terre, sous les ordres de son oncle, don Ventura Caro, qui commandait l'armée du nord de l'Espagne. Ce général le mit à la tête d'un corps de 2,000 hommes, avec lequel La Romana contribua, le 30 avril, à la prise de Sare, et se distingua à la bataille de Château-Pignon, où l'on fit prisonnier le général français La Genetière. Muller ayant remplacé celui-ci, battit les Espagnols, et menaçait Pampelune. Caro réunit sur la Bidassoa 12,000 hommes, partagés en quatre colonnes, dont la deuxième était commandée par La Romana, qui chassa les Français du mont Diamant et du mont Vert, et s'y établit; mais deux de ces colonnes ayant été repoussées, se replièrent sur celles de La Romana et d'Escalante, qui commandait la première avec un succès égal à celui de La Romana. Le désordre s'étant mis dans toute l'armée, les Espagnols repassèrent la Bidassoa, furent défaits à Saint-Martial, et les Français s'emparèrent de Fontarabie. Caro fut rappelé, et La Romana passa à l'armée de

Catalogne, sous les ordres du comte de la Union. Malgré des prodiges de valeur, La Romana ne put empêcher la déroute des Espagnols à Monte-Negro; son corps cependant couvrit leur retraite, et fut le seul qui se retira en bon ordre. La Union ayant trouvé la mort dans la mêlée, le marquis des Amarillas lui succéda, par *interim*, jusqu'à ce que don Josef Urrutia vint le remplacer. La Romana avait été élevé au grade de maréchal-de-camp. Urrutia trouva une entière désorganisation dans l'armée, et le fort de Figuières au pouvoir des Français. Il ne se découragea pas, établit une discipline sévère, et forma le projet de surprendre l'ennemi. La Romana se porta, d'après les ordres d'Urrutia, au-delà de Crispia, attaqua vivement les Français, et les culbuta. Mais l'imprudence d'un caporal, qui avait crié "Qui vive?" avait déjà donné l'alarme dans le camp des Français, qui se rallièrent, et La Romana se replia en bon ordre vers Besalès. Aux combats sanglants des 28 mars et 5 mai, dont les deux armées s'attribuèrent la victoire, il déploya la même intelligence et la même valeur. La Romana contribua à l'occupation de la Cerdagne française, exécutée par Urrutia; mais cette expédition ne fut pas poussée plus loin, la paix ayant été conclue à Bâle, le 22 juillet 1795, entre la république française et l'Espagne. (*V.* Godoy et Charles IV.) La Romana se retira à Alicante avec le grade de lieutenant-général. En 1800, il fut nommé capitaine général par intérim de la Catalogne, où il se fit aimer et respecter à-la-fois. Il était membre du conseil suprême de la guerre, lorsqu'on lui donna le commandement en chef d'une armée de quinze mille hommes, que le roi d'Espagne envoyait, à la demande de Buonaparte, dans le Hanovre, pour fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe. Cinq mille Espagnols, que Charles IV avait accordés à sa fille Marie-Louise (*V.* ce nom), reine d'Etrurie, partirent de Toscane pour rejoindre les autres troupes destinées pour le Nord. Elles devancèrent celles-ci, et montrèrent un grand courage à la prise de Stralsund. La meilleure intelligence régna d'abord entre Bernadotte (actuellement Charles X, roi de Suède), général en chef des armées françaises et espagnoles, et le marquis de La Romana. Celui-ci agit de concert avec le général français dans l'attaque contre la Poméranie suédoise, où ses troupes se distinguèrent par leur courage et leur discipline. Après la paix de Tilsitt, en juillet 1807, époque à laquelle la Grande-Bretagne était en guerre avec le Danemarck, Napoléon ayant résolu d'envahir la Suède, les troupes espagnoles, qui devaient former l'avant-garde de Bernadotte, furent cantonnées dans le Jutland, et les îles de Seelande et de Fionie. La Romana se trouvait dans cette dernière île, lorsque le général français lui intima l'ordre de prêter serment à Joseph Buonaparte, que Napoléon avait placé sur le trône de Charles IV, après en avoir chassé ce monarque et sa famille. La Romana se trouvait dans une position critique qui le forçait de dissimuler; sans se soumettre positivement à l'ordre de Bernadotte, il l'éluda en quelque sorte, en pro-

testant qu'il suivrait, dans cette circonstance, les vœux de sa nation. Sur ces entrefaites, un ecclésiastique espagnol étant parvenu jusqu'à lui, lui fit connaître la véritable situation de l'Espagne. Peu après, il reçut des détails plus circonstanciés. D. Vicente Lobo, officier envoyé par la junte de Séville, et une lettre du général Morla, l'instruisirent de l'invasion des Français et de l'insurrection des Espagnols contre Buonaparte, qui leur avait imposé un roi par la force En attendant, La Romana répondait évasivement aux reproches que lui faisait Bernadotte de n'avoir prêté qu'un serment conditionnel, et adressait en secret, aux divers chefs des corps espagnols, une circulaire énergique, par laquelle, leur dévoilant l'état véritable de l'Espagne, il les invitait tous à se réunir dans les îles de Fionie et de Langeland. Une flotte anglaise, sur laquelle était D. Vicente Lobo, croisait dans la Baltique; La Romana, après s'être entendu avec le contre-amiral Keats, vit avec plaisir arriver au rendez-vous indiqué les troupes fidèles. Il manquait cependant près de 4000 hommes stationnés à Roeskilde et les environs, et appartenant aux régiments des Asturies et de Guadalajara, et deux escadrons de celui d'Almanza, cantonnés dans le Jutland. Ils avaient refusé obstinément de prêter serment à Joseph Buonaparte, et s'étaient mis en insurrection. Contraints de céder au nombre, ils furent désarmés et renfermés dans l'arsenal de Copenhague. Pour écarter tous les obstacles, La Romana, supposant un ordre de Bernadotte, fit retirer trois compagnies danoises qui étaient à Niborg, dans l'île de Fionie, et l'occupa malgré la résistance du gouverneur danois. Il fit embarquer dans les chaloupes canonnières et les bâtiments caboteurs danois qui se trouvaient à Niborg et à Langeland, ses troupes, montant à dix mille hommes, et les plaça sous les ordres de M. de San-Roman. Il les rejoignit à Gothembourg, d'où elles passèrent sur des vaisseaux anglais, qui les ramenèrent en Espagne. La Romana se rendit à Londres pour réclamer des secours, et arriva en Espagne après la bataille d'Espinosa (11 novembre 1808), perdue par le général Blake. Il fut nommé commandant en chef de la Biscaye, de la Galice et des Asturies, et servit sa patrie par ses proclamations énergiques. Il obtint, en 1809, des succès à Villa-Franca, Vigo, Lugo, San-Iago, San-Payo, et força les armées de Ney et de Soult d'évacuer les provinces septentrionales de l'Espagne. Croyant ne pas voir dans la junte des Asturies assez de zèle pour la défense du pays, il la remplaça par une autre. Cet acte d'autorité déplut à la junte suprême, qui lui ordonna de se rendre auprès d'elle. La Romana obéit pour éviter la guerre civile. Il se déclara contre le système démocratique, que paraissait suivre la junte jusqu'à la réunion des "cortès", et proposa de créer un conseil de régence, composé de trois ou cinq personnes; mais on n'eut point égard à cet avis. Après la défaite de Ballesteros, à Alba-des-Tormes, il fut mis, en 1810, à la tête de 25,000 hommes, auxquels se joignirent les restes de l'armée de Ballesteros. Dans la crainte que Badajoz ne fût attaquée, il se porta sur l'Estrama-

dare; mais, au moment qu'il espérait d'en chasser les Français, le duc de Wellington l'appela en Portugal pour agir de concert avec lui contre les Français commandés par Masséna. Arrivé à Cartajo, en juillet 1811, il y tomba dangereusement malade, et mourut le 23 du même mois à l'âge de 52 ans. On embauma son corps, qui fut transporté à Lisbonne sur un vaisseau anglais; et ses entrailles, renfermées dans une riche caisse, furent inhumées avec grande pompe dans le monastère de Belem. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce général se trouve dans le passage suivant de la dépêche que lord Wellington adressa au comte de Liverpool, le 26 janvier 1811 : « Ses vertus (dit-il en parlant de La Romana), ses talents et son patriotisme étaient très connus du gouvernement de Sa Majesté Britannique. En lui, l'armée espagnole a perdu son plus bel ornement; son pays, le patriotisme le plus pur; et le monde, le plus brave et le plus zélé défenseur de la cause pour laquelle nous combattons. Je reconnaîtrai toujours avec gratitude l'assistance que j'en ai reçue, tant par ses opérations que par ses conseils, depuis qu'il a joint cette armée. »

ROMANELLI (Jean-François), peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin et Filomarino le recommandèrent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de Saint Luc. Le cardinal Barberin ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussitôt venir, et lui donna occasion de faire éclater ses talents. Le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et lui fit de grands présents. L'amour de sa patrie, et les sollicitations de sa famille avaient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparait à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il était grand dessinateur, bon coloriste; il avait des pensées nobles et élevées, qu'il rendait avec une touche facile; ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. [Le Musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce grand peintre.]

* ROMANELLI (Dominique), ecclésiastique et antiquaire, né en 1756, dans les Abruzzes, se livra de bonne heure à l'étude des antiquités du pays où il était né, explora avec le plus grand soin les ruines de Pompéi, de Pestum et d'Herculanum, devint membre de la société Pontiana et de l'institut d'encouragement de Naples, et mourut dans cette ville en 1819. On a de lui : | *Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità nella regione Frentana*, Naples, 1805, 2 vol. in-8°; | *Voyage à Pompeï, Pestum et Herculanum*, ibid., 1811, in-8°; 2e édition augmentée d'un *Voyage à Pouzzoles*, ibid, 1817, 2 vol. in-8°; | *Antica topografia istorica del regno di Napoli*, ibid., 1815, 3 vol. in-4°. Il a rédigé en outre : | un *Guide de Naples*, 3 vol. in-12; | une *Description de l'île de Capri*, in-8°; | et une autre du *Mont-Cassin et de ses environs*, in-8°; | plusieurs *Articles* insérés dans le *Giornale enciclopedico di Napoli*, de 1808 à 1816, et dans d'autres feuilles périodiques du temps.

* ROMANZOW (Le maréchal), célèbre général russe, naquit à St-Pétersbourg en 1710. Son avancement fut rapide, et il devint le soutien de la puissance de Catherine II. Après avoir eu plusieurs armées sous ses ordres, il commandait, en 1770, celle de l'Ukraine, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller s'opposer aux Turcs, qui venaient de remporter plusieurs avantages sur les Russes. Il les rencontra sur les rives du Pruth, là où Pierre-le-Grand fut sur le point de perdre la liberté, et l'aurait peut-être perdue, ainsi que l'empire, sans la présence d'esprit de son épouse Catherine II. Romanzow leur livra bataille, et quoique les Turcs, commandés par le kan de Crimée, fussent au nombre de 80,000 hommes, il les battit, et les força à se replier sur le Danube. Il les poursuivit jusqu'à Kagoul; mais, s'étant trop avancé, il se vit enveloppé par leur armée, forte de 150,000 hommes. Quoiqu'il n'eût que 18,000 combattants, il ne se découragea pas, et, comptant sur sa bonne tactique, les attaqua avec intrépidité, malgré le feu de leur nombreuse artillerie. La baïonnette et l'exacte discipline triomphèrent du nombre, et les Turcs, à leur tour, pressés de toutes parts par les bataillons carrés russes, abandonnèrent leur camp en y laissant 100,000 hommes. Catherine II consacra le souvenir de cette mémorable victoire, par un obélisque en marbre qu'elle fit élever à Tzarsko-Zélo. La reddition de Bender et d'autres places importantes furent les résultats de la journée de Kagoul. On entama des négociations, et Romanzow eut plusieurs conférences avec le grand visir Musseim Oglou. Mais les prétentions de l'impératrice étant trop onéreuses pour la Porte, les hostilités recommencèrent avec un égal acharnement de part et d'autre. Après quelques légers succès, les Turcs furent continuellement battus par Romanzow, qui, ayant passé le Danube, s'avança vers Schumla, où il trouva le grand visir séparé du gros de son armée, et dans une position désavantageuse. Il lui coupa la communication avec ses magasins et les restes de ses troupes, et le contraignit ainsi à demander la paix. Les préliminaires furent signés par Romanzow, en juillet 1774; et la Porte ottomane accorda à la Russie l'indépendance de la Crimée, la possession d'Azof, la libre navigation sur la mer Noire, et le passage par le canal des Dardanelles. Catherine II invita Romanzow à partager avec elle les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avait préparée à Moscou; mais le modeste général se borna à se présenter devant l'impératrice en habit de simple soldat, pour lui rendre compte des opérations de ses brillantes campagnes. La czarine lui fit don d'une épaulette de diamants, et de l'ordre de Saint-Georges, avec un chapeau portant une branche de laurier en pierres précieuses, évaluées à 30,000 roubles, en outre d'une terre contenant 5,000 paysans. Après cette entrevue, Romanzow partit pour son gouvernement d'Ukraine. Il n'y demeura pas long-temps : Catherine II le fit reven r pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Pétrowitz (depuis Paul I[er]), qui allait épouser la princesse de Wurtemberg. Elle lui

adressa à cette occasion la lettre la plus flatteuse : « Ce n'es , lui écrivait-elle, qu'au zèle du plus illustre appui de mon trône que je puis me résoudre à confier mon fils. » En Prusse, Romanzow reçut les honneurs les plus distingués. Lorsque Frédéric II aperçut le maréchal, il s'avança vers lui, et lui dit du ton le plus affable : « Vainqueur des Ottomans, soyez le bien-venu : je suis charmé de voir celui dont le nom doit passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand-duc, le roi de Prusse n'oublia pas Romanzow ; et, dans la manœuvre de la garnison de Postdam, il fit ranger ses soldats en bataillons carrés, à l'imitation des Russes dans la bataille de Kagoul. Cependant son influence auprès de la czarine sembla diminuer, ainsi que la reconnaissance de cette princesse, lorsqu'elle accorda sa faveur tout entière à Potemkin ; c'était au commencement d'une nouvelle guerre avec les Turcs (1787). On osa offrir à leur vainqueur, couvert de lauriers et de cicatrices, de commander en second sous le favori, plus expérimenté alors dans les intrigues de cour que dans l'art militaire. Romanzow s'excusa sur son âge, et demanda en même temps sa retraite, qu'on lui accorda aussitôt. Il mourut en 1790. Romanzow fut un des plus grands généraux de son siècle : il obtint l'amour et le respect de ses compatriotes et de ses soldats, et l'estime de tous les souverains de l'Europe.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, né à Anvers en 1597, possédait très bien la partie du coloris ; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il aurait dû prudemment éviter, ne pouvait pas être à son avantage. [Il fit le voyage de Rome, et s'y fit connaître avantageusement. Appelé par le grand-duc de Toscane, il passa à Florence, où il peignit plusieurs tableaux historiques.] Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassait à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc. Il mourut à Anvers en 1637. [Ses tableaux les plus remarquables sont : *Saint François recevant les stigmates*, *le Sacrifice d'Abraham*, *et Thémis avec ses attributs*, qui est dans la salle de justice de Gand, et qui frappa d'admiration Rubens lui-même.]

ROME (Esprit-Jean DE), sieur d'Ardène, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nanci, et après un assez long séjour à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a publié en 1767, ses *OEuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, et le Discours judicieux dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de La Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il était membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recuei auraient pu rester dans le portefeuille de l'éditeur.

ROMÉ DE L'ISLE (Jean-Baptiste-Louis), né à Gray en Franche-Com-

té, le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations et les recherches, et s'appliqua particulièrement à la minéralogie. | Il publia sur cette science un grand nombre d'*Essais* et de *Mémoires* qui furent suivis en 1783 de la *Cristallographie ou Description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse et métallique, avec figures et tableaux synoptiques de tous les cristaux connus.* Paris, 4 vol. in-8°. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation et attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la cristallisation est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du règne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante et déterminée dans chaque espèce; que c'est un des plus curieux phénomènes de la nature, et l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : 'une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, atténuées, dissoutes et séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre et à former des masses solides d'une figure polyèdre, régulière et constante'. Le quatrième volume est formé de planches où sont plus de 500 figures : tous les genres de cristaux y sont classés par le nombre et la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect les recherches immenses et pénibles de l'auteur, son assiduité et sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits et plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée et invariable des cristaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens et des yeux, plus propres à convaincre, surtout en physique, que les raisonnements les plus lumineux. Cependant, l'auteur ne se le dissimule pas, son système, ou, si l'on veut, sa découverte, est combattu par de grands adversaires, et ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célèbres, qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de l'Isle. | L'année suivante, il donna son traité *des Caractères extérieurs des minéraux.* Paris, 1784, 1 vol. in-8° : espèce de supplément à l'ouvrage précédent (*Voy.* le 'Journal historique et littéraire', 1er juillet 1785, pag. 349). On a encore de lui : | *Métrologie* ou *Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines, d'après leur rapport avec les poids;* | *Lettre à M. Bertrand sur les polypes d'eau douce,* 1766, in-12; | l'*Action du feu central bannie de la surface du globe, et le soleil rétabli dans ses droits,* 1779-1781, in-8°. L'auteur s'écarte dans cet ouvrage de l'opinion de Buffon, relativement au 'feu central'; il appuie la sienne sur des faits incontestables, sans cependant manquer au respect qu'on doit aux grands hommes : il combat Buffon, mais il ne lui refuse pas la justice dont ses talents sont dignes. | Différents *Catalogues raisonnés* de plusieurs riches collections de minéraux, de cristalli-

sations et de madrépores, parmi lesquels on distingue celui du cabinet de Davila; le tout 3 vol. in-8°. C'était un de ces savants modestes et appliqués, pour lesquels l'étude a plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

ROMILLON (Elizabeth), de Lisle au comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfants dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée 'Françoise', née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des religieuses, sous la règle du tiers-ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619, sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille, Françoise de Barthelier, y mit la dernière main. Elle donna des constitutions à ces filles, et les nomma 'Religieuses de Sainte-Elizabeth'. Après avoir fondé plusieurs couvents de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 16..

ROMILLY (Jean-Edme), pasteur à Genève, mort le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation encyclopédique, entre autres les articles *tolérance* et *vertu*. Il a aussi publié des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*. Les grandes vérités y sont solidement établies. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de l'éditeur, qui prétend en faire le manuel des catholiques: 1° parce que nous avons en ce genre des discours très-supérieurs, discours faits par les plus grands orateurs du siècle passé et de celui-ci; discours où la morale est unie au dogme qui lui donne la sanction, et parfaitement d'accord avec lui; 2° parce que, se prévenant pour un auteur d'une manière quelconque, ne fût-ce que pour le style, on se prévient aisément pour la généralité de ses sentiments, même pour ceux que nous faisons profession d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du style de Romilly n'ira pas jusque-là. Sa manière négligée et froide présente en même temps, par un contraste assez singulier, des expressions recherchées et des prétentions au bel-esprit.

* ROMILLY (Sir Samuel), jurisconsulte, né à Londres vers 1758, d'une famille protestante sortie de France à la révocation de l'édit de Nantes, se fit recevoir avocat. Sa faible santé le força de voyager sur le continent; il se trouva en France dans le commencement de la révolution, et fut en relation avec Mirabeau. Après avoir parcouru la Suisse, il revint en Angleterre, et s'attacha avec ardeur aux principes des whigs. Lorsque Fox et le lord Grenville furent mis en 1806 à la tête du ministère, Romilly fut choisi pour occuper le poste de 'Sollicitor', puis nommé membre de la chambre des communes et créé peu après chevalier. A la dissolution de ce ministère, Romilly perdit sa charge, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Il s'occupa surtout de la réforme du code des lois criminelles, et dans la session de 1808, il proposa quelques changemens dans les dispositions relatives aux vols ordinaires: il demanda aussi qu'on prît de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Depuis cette époque, il parla notamment dans les débats qui eurent lieu sur la question de l'émancipation des catholiques d'Irlande, dans les diverses occa-

tions où le ministère demanda la suspension de l'"Habeas Corpus" ou l'"Alien-bill", lorsqu'il s'agit des malheureux Noirs pour lesquels il sollicitait une législation moins dure. Il publia en 1810 un ouvrage sur les lois criminelles de l'Angleterre, qui fit sensation. En 1815, lors des troubles qui eurent lieu à Nîmes, Romilly prononça plusieurs *Discours* dans la chambre des communes pour engager le gouvernement anglais à intervenir en faveur des protestants du midi de la France; mais ces notions furent écartées par la majorité. En 1818 il perdit sa femme, à laquelle il était très-attaché : trois jours après il se donna la mort. Romilly a publié : | *Observation sur les lois criminelles en ce qui concerne les peines capitales*, Londres, 1810, in-8°; | *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, ibid., 1812, in-8° (sans nom d'auteur); | *Discours à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, ibid. 1814, in-8°. Benjamin Constant, dont les opinions politiques ressemblaient beaucoup à celles de Sir Samuel Romilly, a fait son "Eloge", 1819, in-8°.

* ROMME (J.-B.), professeur de navigation théorique et pratique, naquit à Riom en 1744. Ses connaissances furent très-utiles à la marine française, surtout dans ce qui a rapport à la construction des vaisseaux. Il cultiva en même temps l'astronomie maritime, et débuta avec succès par l'ouvrage suivant : | *Méthode pour trouver les longitudes en mer*, 1771, in-8°. Il donna ensuite et successivement : | *L'Art de la mâture des vaisseaux*, avec Perrin, 1778, in-fol.; | *L'Art de la voilure*, 1781, in-fol.; | *L'Art de la marine, ou Principes et préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, de manœuvrer et de conduire les vaisseaux*, La Rochelle, 1787, in-4°, avec figures; | *Recherches faites par ordre de S. M. Britannique, en 1765 et 1771, pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, traduites de l'anglais de Guillaume Gl. Brahm, 1787; | *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792, in-8°; | *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°; | *Tableaux des vents, des marées*, etc., Paris, 1805, 2 vol. in 8°. Ces trois ouvrages firent beaucoup d'honneur à Romme, ainsi que son *Modèle des calculs pour trouver en mer la longitude et la latitude*. 1800, in-4°. Il combat la latitude établie par Borda, et en prouve les inconvéniens dans plusieurs circonstances. Delambre, dans son ouvrage de la "Connaissance des temps" de l'an XII (1804), se range de l'avis de Romme, en prouvant que différents auteurs se trompaient en calculant que la somme des deux hauteurs et de la distance surpasse 180 degrés. Romme fit, en 1787, des expériences sur la résistance de l'eau, si nécessaire aux constructeurs. On en trouve le résultat dans "l'Histoire des mathématiques" de Montucla, tom. 4, page 454. Romme mourut à Rochefort en 1806, âgé de 68 ans.

* ROMME (Gilbert), professeur de mathématiques, puis cultivateur et révolutionnaire, naquit à Riom en 1750. Après avoir professé plusieurs années, il se retira à Gineaux, où il s'occupait à faire valoir ses terres, lorsque nos trou-

bles politiques éveillèrent son ambition. Il se déclara en faveur des innovations, et devint un des jacobins les plus ardents. En 1791, il fut élu par le département du Puy-de-Dôme député à la législature et puis à la convention nationale. Dans ces deux assemblées, il se montra l'ennemi déclaré des prêtres et de la monarchie, vota "la mort" de Louis XVI, et n'épargna rien pour défendre et propager les principes de la "montagne". Sa voix rude, sa figure, ses formes grossières, ses manières brusques, le firent appeler par Mercier (dans son "Nouveau Paris") le "Mulet d'Auvergne". Le 19 mai 1792, il dénonça le juge de paix Larivière, qui, au sujet du "comité autrichien", avait ordonné l'arrestation de Bazire, Merlin et Chabot, accusateurs de ce comité imaginaire. Le 31 mai 1793, il se prononça contre les "girondins", et fut envoyé à Cherbourg pour les surveiller; mais ils l'arrêtèrent en juin, et le firent enfermer à Caen comme otage des députés frappés de proscription le 2 de ce même mois. Son parti triomphant lui rendit la liberté, et en septembre il présenta et fit adopter le "calendrier républicain". Au mois de novembre, il présida la convention et y fit plusieurs rapports sur l'instruction publique. Romme provoqua la dissolution de l'école normale, qu'il accusa de charlatanisme. La chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794), et celle de la montagne, l'obligèrent à cacher pendant quelque temps ses véritables opinions; mais dans l'affaire de Carrier, il ne put les dissimuler davantage: il essaya d'entreprendre la défense de cet homme sanguinaire, et se prononça contre le système de "réaction" qui dominait alors en France. Il avait été nommé en novembre un des vingt-un membres chargés d'examiner la conduite de Carrier; dans le "rapport" qu'il en fit, il pencha en sa faveur et tâcha même d'excuser ses crimes. La convention l'envoya parcourir les ports de Normandie, pour visiter les marchandises étrangères qu'on y avait confisquées. De retour à Paris, il se rattacha aux "jacobins", appuya leurs projets contre la convention, et se montra à la tête des faubourgs insurgés qui allèrent l'attaquer le 1er prairial an III (20 mai 1795). Son parti ayant succombé pour la seconde fois, il fut le même jour décrété d'arrestation; le 18 juin, il fut livré à une commission militaire, qui le condamna à mort. Il se poignarda quand on lui lut son jugement, et ses amis l'ayant transporté dans une retraite, on crut dans le moment que leurs soins l'avaient rappelé à la vie; mais on vit dans la suite que ce fait était dénué de fondement, et que Romme était mort de ses blessures peu d'instants après s'être poignardé.

* ROMNEY (Georges), célèbre peintre anglais, naquit en 1734, dans le comté de Lancastre. Il eut pour maître un peintre ambulant, mais il dut plus à ses dispositions naturelles qu'aux leçons de ce dernier. Ayant composé fort jeune, un tableau représentant "la mort du général Wolf", il vint à Londres, se présenta à l'académie de peinture, et obtint le second prix. Il vendit ce tableau très cher, et en consacra le prix à faire des voyages en Italie: il résida plus particulièrement à Florence et à Rome,

où il étudia les grands modèles et se perfectionna dans son art. De retour à Londres, il se distingua dans les portraits, et surtout dans ceux qu'il fit pour miss Hart, depuis lady Hamilton. (*Voyez* ce nom.) Lorsqu'elle parut en déesse de la santé sur les tréteaux du charlatan Graham, Romney l'en retira, et elle l'abandonna ensuite pour le neveu du lord Hamilton. Outre un grand nombre de portraits, on cite encore de cet artiste plusieurs tableaux d'histoire très estimés des connaisseurs. Il mourut à Kendel en 1802.

ROMUALD (Saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honesti. Séduit par les attraits de la volupté, il se livra à tous les charmes trompeurs du monde. La grâce le toucha enfin, et il se renferma dans le monastère de Classe, près de Ravenne, où quelques moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer auprès d'un ermite, nommé 'Marin', qui demeurait aux environs de Venise. Ce solitaire récitait tous les jours le Psautier; et comme Romuald savait à peine lire, Marin, pour le rendre attentif et hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver sa constance, lui donnait des coups de baguette sur la tête, du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir long-temps souffert, lui dit enfin 'de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendait presque plus de l'oreille gauche'. Le vieillard admira sa patience, et le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Evangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission, mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Saint Romuald fonda, l'an 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane: c'est de là que son ordre a pris le nom de 'Camaldule'. Le saint fondateur rendit son âme à Dieu en 1027, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avaient acquis une grande considération. L'empereur Henri II l'appela à sa cour en 1022; mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Les censeurs du christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; « mais ce goût, dit un auteur sage et équitable, que Dieu a inspiré à des personnages très vertueux, n'a pas été inutile au monde. Ils ont défriché et rendu habitables des lieux qui étaient sauvages; la renommée de leurs vertus a souvent tiré du désordre des hommes qui seraient morts impénitens; la solitude est nécessaire à ceux pour lesquels le monde est un séjour dangereux, et il y aurait de l'injustice à gêner leur inclination. » Le B. Pierre Damien a écrit sa 'Vie'. Jean-Benoît Mittarelli et Anselme Constadini, religieux camaldules, ont donné les 'Annales' de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755-1773. On voit à la tête le plan du monastère de Camaldoli dans une situation sauvage et pittoresque au haut de l'Apennin.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, était frère de Rémus, et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce

dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyait l'empêcher d'avoir des enfants, mais elle se trouva bientôt enceinte, et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étaient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, et les fit élever par Laurentia son épouse. C'était une femme à qui sa lubricité avait mérité le nom de 'Louve'. De là la fable qu'ils avaient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J.-C. Comme ses sujets manquaient de femmes, il célébra des jeux pendant lesquels il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des lois, et disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençaient à haïr et à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort : c'était vers l'an 715 avant J.-C. Le fondateur de Rome avait fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que 3,000 hommes de pied, et environ 300 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire romain. Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation*, dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé 'Dioclès'. Cette opinion paraît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent toujours les commencements des empires, et quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très-souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi 'Quirinus', comme fondateur des Romains, qu'il appela 'Quirites'.

RONALDS (Hugh), né à Brentford en 1759, n'avait pas atteint sa 14e année, lorsqu'il se trouva chargé, par la mort de son père, de conduire les vastes établissements horticoles que celui-ci possédait. Dès-lors adonné à l'horticulture et à la botanique, ces deux sciences devinrent pour lui l'objet de toutes ses études. Ses travaux sur les *Différentes variétés de brocolis*, son magnifique ouvrage *sur les pommes et les pommiers*, attestent ses vastes connaissances, son goût, et surtout l'excellente direction qu'il avait su donner à son établissement. Ce pépiniériste distingué, qui a fait faire en Angleterre de très-grands progrès à l'horticulture, est mort le 18 novembre 1833 dans sa ville natale, à l'âge de 73 ans.

* RONCAGLIA (Constantin), religieux de la congrégation des clercs-réguliers, né à Lucques en 1677, mort dans la même ville en 1737, y professa pendant plusieurs

années la théologie et la philosophie avec distinction. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est un commentaire sur l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre, publié sous le titre de *Natalis Alexandri Historia ecclesiastica Veteris Novique Testamenti, notis et animadversionibus aucta et illustrata, operâ et studio Constantini Roncaglia*, 9 vol. in-fol., réimprimé à Naples et à Paris (Venise), 1740, 18 vol. in-4°. On trouve une *notice* sur ce théologien dans l'ouvrage de Sarteschi, intitulé *de Scriptoribus congregationis clericorum regularium*.

RONDEL (Jacques DE), écrivain protestant, enseigna long-temps les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisait cas de son savoir, et qui lui adressa le projet de son dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé, en 1715. On a de lui : | une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12; | un *Discours* sur le chapitre de Théophraste, qui traite de *la superstition*, Amsterdam, 1685, in-12, etc., etc. : deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET (Guillaume), né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le théâtre anatomique de sa patrie. Il s'appliquait à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfants : opération digne d'un cannibale, et qui porterait à croire que l'anatomie peut, quelquefois, rendre inhumain, surtout si l'on combine cette scène avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siècle soi-disant philosophique, sur des enfants en vie, des pauvres et des étrangers. Ce père dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, en 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui : | une *Histoire des poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., et en français, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette histoire des 'Commentaires' sur Pline de Guillaume Pélicier, évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour. | Plusieurs *Ouvrages de médecine*. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'était acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de 'Rondibilis'. Sa 'Vie' se trouve dans les OEuvres de Laurent Joubert, son élève.

* RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, mort à Paris le 25 septembre 1829, fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale. Les leçons de Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint l'un des élèves les plus distingués du célèbre Soufflot. Chargé de l'inspection des travaux de l'église Sainte-Geneviève, il fut ensuite désigné par son maître pour les continuer : Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas-côtés et les tours de cet édifice : après sa mort, qui eut lieu en 1780, Rondelet commença le dôme. Les critiques du temps avaient décidé que l'exécution en était impossible: cependant, par les soins de Rondelet, l'on vit s'élever la double colonnade et la triple coupole qui couronnent ce monument. En 1783, Rondelet voyagea en Italie dans le but de faire des recherches relatives à la construction. Ses obser-

vations et sa pratique longue et savante servirent de base à la composition d'un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*. Il publia ensuite divers *Mémoires* sur la *Reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, sur la *Marine des anciens*, ses *Commentaires sur Troutin*, et son ouvrage sur les *Aqueducs de Rome*. Rondelet participait à la direction de tout ce qui s'exécutait en France sous la surveillance de la commission des travaux publics en 1794 et 1795 : à cette époque il contribua à la formation de l'Ecole polytechnique, et particulièrement à l'organisation de toute la partie relative aux travaux civils et aux écoles d'application. Il était aussi professeur à l'école royale des beaux-arts et membre de l'Institut. On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* un grand nombre d'*Articles* de cet architecte.

RONDELLI (Geminiano), célèbre mathématicien, naquit le 2 août 1652, dans un village près de Modène. Il fit ses études dans l'université de Bologne, où il occupa les chaires de mathématiques et de philosophie, fit d'excellents élèves, qui furent ensuite maîtres de Zanotti, Canterzanni, Halcani, etc. On a de lui différents ouvrages dont on cite les suivants : | *Aquarum fluentium mensura, nova methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4° ; | *Planorum et solidorum Euclidis elementa facilioribus demonstrationibus explicata*, ibid., 1693 ; | *Universale trigonometria lineare o logaritmica*, ibid., 1705, in-4°. Il est mort en 1735, âgé de 83 ans.

RONDET (Laurent-Etienne), fils d'un imprimeur de Paris, et petit-fils de Jean Boudot, dont nous avons un Dictionnaire latin-français très-connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le 1er avril 1785. Il s'est distingué particulièrement dans l'étude de la langue hébraïque, et a donné une édition de la Grammaire hébraïque de Fleury, professeur royal, sous le titre de *Grammaticæ hebraicæ compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. Rondet est principalement connu par l'édition de la *Bible*, qu'il publia sous le titre de *Sainte Bible*, en latin et en français, avec des notes, des préfaces et des dissertations, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4°, et qui est vulgairement connue sous le nom de *Bible* de l'abbé de Vence, quoiqu'il n'y ait eu aucune part, et que l'éditeur n'ait pris dans les ouvrages de ce savant docteur qu'un très-petit nombre de dissertations. Le plus grand nombre des préfaces et des dissertations sont de dom Calmet ; elles sont conservées entièrement, mais revues, corrigées, et quelquefois plus développées. La traduction, avec une paraphrase littérale, en caractères italiques, intercalée dans la traduction, est, à peu de chose près, la même que celle du P. de Carrières. Rondet donna une nouvelle édition de cette Bible, Avignon, 1767-74, en 17 vol. in-4° ; il la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du P. Houbigant, et ajouta beaucoup de dissertations, qui sont le fruit de son travail. Cette édition a été réimprimée à Nimes en 17 vol. in-8°. Enfin, une 4e édition, en 25 vol. in-8°, avec atlas in-4°, parait à Paris (1828), chez Méquignon-Havard. Elle offre des changements, des améliorations, et est exécutée avec beaucoup de soin. Rondet a publié le premier volume d'un *Dictionnaire historique et critique de*

la Bible. Il a encore publié une seconde édition de la Bible, traduite sur les textes originaux, par l'abbé Le Gros, 1756, 5 vol. in-12; | une autre édition du Nouveau-Testament, traduit par Mésenguy, 1754, in-12; | deux éditions de la Bible, traduite par de Sacy, 1758 et 1776; | des éditions du Bréviaire de Carcassonne, du Bréviaire de Cahors, du Bréviaire du Mans, du Rituel de Soissons, etc. Toutes ces éditions et les notes qui les accompagnent prouvent l'application, les recherches et le goût de Rondet pour les sciences ecclésiastiques; il est fâcheux que, dans plus d'un endroit, on découvre des vues de parti, et des traces de ses liaisons avec les agents d'une secte qui porte le trouble dans la science théologique, en même temps qu'elle essaie de détruire la hiérarchie et l'union catholique. | Un grand nombre de *Dissertations*, où l'auteur adopte presque toujours l'opinion la moins suivie, et la plus propre à nourrir des impressions désavantageuses au texte sacré. Celle qu'il a donnée *sur les sauterelles de l'Apocalypse* est le fruit du fanatisme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien et même d'un homme sensé (1). (*V.* le "Journal historique et littéraire", 1er juin 1784, p. 173.) On l'a refondue dans "les Sept Ages de l'Eglise, ou Conjectures sur les prédictions de l'Apocalypse de saint Jean", 1783, 2 vol. in-12. On remarque le même esprit dans la suite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, par Fabre (*V.* ce mot.) (2). Ce n'est d'ailleurs qu'une esquisse informe qui n'est bonne à rien. Son *Précis de l'Histoire ecclésiastique* est peu estimé. Rondet a donné encore la *Vie de M. Besogne*, panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti.

RONSARD (Pierre DE), né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collége de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collége, et devint page du duc d'Orléans, fils de François Ier, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui était venu épouser en France Marie de Lorraine. Ronsard demeura en Ecosse, auprès de ce prince, plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverses négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Dorat avec le fils de Baïf, et cultiva les Muses avec un tel succès, qu'on l'appela le "Prince des poètes" de son temps. (*Voy.* SAINT-GELAIS.) Henri II, François II, Charles IX et Henri III le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Ronsard ayant mérité le premier prix des jeux floraux, on regarda la récompense qui était promise comme au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poète. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui déclarait Ronsard "le

(1) Nous n'avons pas trouvé cette dissertation dans la *Bible* de Rondet.

(2) Nous ne connaissons pas cette continuation; l'abbé de Feller s'est peut-être trompé en l'attribuant à Rondet. La table des matières de cette Histoire, en 4 volumes, et qui est faite avec beaucoup de soin, est de Rondet.

poète français par excellence.' Marie Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avait un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel était un pégase avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poète a joui, et qu'il soutint jusqu'au temps de Malherbe. Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages; mais son affectation à mettre partout de l'érudition, et à former des mots tirés du grec, du latin, des différents patois de France, a rendu sa versification dure, et souvent inintelligible. Ronsard, dit Boileau :

. . . . Par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce poète a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un poème intitulé *la Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Il mourut au prieuré Saint-Cosme-lez-Tours, l'un de ses bénéfices, en 1585, à 61 ans. Il était singulièrement vain, ne parlait que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il était né l'année que François Ier fut défait devant Pavie; 'comme si le ciel', disait-il, 'avait voulu par là dédommager la France de ses pertes'. Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4°, et en 1604, 10 vol. in-12.

* RONSIN (Charles-Philippe), général républicain, naquit à Soissons, département de l'Aisne, en 1752. Il vint jeune à Paris, et, sans presque aucune étude préliminaire, il se livra à la littérature, composa des pièces fugitives, et donna plusieurs *tragédies*, comme *Louis XII*, *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, *Aréanphyle* ou *la Révolution de Cyrène*, qui, quoiqu'elles fussent composées dans l'esprit du temps (jouées en 1791, en 1792), n'obtinrent aucun succès; on en cite encore quelques vers ridicules. Chaud partisan de la révolution, il en suivit les progrès, et en 1791 il se lia avec Danton, Marat et autres chefs du parti populaire, dont il seconda les projets. Après le 10 août 1792, les protestants le firent nommer commissaire ordonnateur à l'armée des Pays-Bas. Quoiqu'il s'acquittât fort mal de cette mission, il fut néanmoins adjoint au ministère de la guerre, où il montra la même incapacité. Il avait embrassé l'état militaire, dans lequel il n'avait pour tout talent que de l'audace et de la férocité. Elevé en moins de deux ans au grade de général de l'armée révolutionnaire, il se rendit à Meaux, et présida en quelque sorte aux massacres des prisons. On l'envoya ensuite à Lyon, lors du siége de cette ville, d'où il écrivit au club des cordeliers : « Nous allons employer des moyens prompts pour nous débarrasser en masse des contre-révolutionnaires; et le Rhône, teint de leur sang, ira annoncer aux 'fédéralistes du midi leur destruction'. » Il fut peu de temps après employé dans la guerre de la Vendée, où il se montra aussi habile général qu'il avait été bon poète et sage administrateur. Pendant tout le temps qu'il y commanda, il ne compta que des déroutes, fit la guerre en bourreau, et son nom le rendit digne de figurer à côté de

ceux de Westermann et de Rossignol. Quelqu'un lui ayant porté des plaintes contre les vexations de son état-major et de son armée, qui ravageaient le pays, pillaient les habitants et les massacraient ensuite, il répondit : « Que voulez-vous que j'y fasse ? je sais comme vous que c'est un ramas de brigands ; mais il me faut de ces coquins-là pour mon armée : trouvez-moi des honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. » Cependant c'était le métier qu'il faisait lui-même, et où il donnait le premier l'exemple du brigandage. Revenu à Paris, il se détacha du parti de Danton, et se fit un des chefs des "hébertistes", qu'il voulait élever au-dessus de la commune et de la convention elle-même. En agissant ainsi, il pensait favoriser ses vues particulières plutôt que cette faction d'athées. Privé de tous les moyens qui font aspirer aux grandes places, Ronsin avait une ambition démesurée, et avait pris, dit-on, pour modèle Cromwel, dont il imitait l'audace et se proposait d'égaler la fortune. Mais d'autres factieux plus adroits surent déjouer ses projets; et Robespierre et Danton le firent surveiller de près. Le comité de salut public le fit conduire au Luxembourg, où il resta détenu pendant quarante jours. Quelques amis qui lui restaient parvinrent à le faire relâcher ; il ne s'occupa alors que de moyens de vengeance, en cherchant à ranimer son parti pour l'opposer à ceux de ses deux adversaires; mais ceux-ci, qui avaient plus de pouvoir que lui, le firent arrêter de nouveau sur l'accusation "qu'il avait voulu donner un tyran à la France". Traduit devant le tribunal révolutionnaire, et livré au farouche Fouquier-Tainville, il fut condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans.

* ROOKE (Laurent), astronome anglais, naquit à Deptford, dans le comté de Kent, en 1613. Il fit ses cours à Cambridge et étudia l'astronomie à Oxford, dans le collége de Wadham, où il eut pour maître M. Stelward. Il avait aussi cultivé la chimie, et aida M. Boyle dans ses expériences. Il obtint en 1652 la chaire d'astronomie au collége de Gresham, il la changea contre celle de géométrie. Laurent Rooke se donna un soin particulier pour perfectionner les statuts de la société royale de Londres. Il était un des hommes les plus silencieux de l'Angleterre ; il évitait les discussions, les conversations un peu longues : afin de ne pas trop parler, il ne voulut pas même faire son testament par écrit, et fit son légataire universel le docteur Ward, évêque d'Exester, en lui disant devant un notaire et des témoins ce peu de mots : « Je vous laisse tout ce que j'ai (all mine to you). » Il mourut en 1662 à l'âge de 49 ans. On a de lui | une *Expérience*, consistant en un tube rempli d'huile, et où ce liquide baisse lorsque le soleil est dans toute sa force, et monte lorsqu'il est obscurci par quelque nuage ou qu'il incline vers son couchant; | *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales ;* | *Observations sur la comète de* 1652; | *Méthode pour observer les éclipses de lune ;* | *Observations sur les éclipses des satellites du soleil*, etc.

* ROOKE (Sir Georges), vice-amiral anglais, naquit à Kent en 1650, vécut sous les règnes de Guillaume et d'Anne, et fut chargé

de plusieurs expéditions, où il donna des preuves de courage et d'intelligence. Il était commodore lorsqu'il conduisit en Irlande l'escadre destinée à soumettre cette île. La flotte de Smyrne étant tombée au pouvoir des Français, il parvint à leur en enlever une partie après un combat sanglant. Dans les guerres de la succession du trône d'Espagne, il se trouva à la prise, ou plutôt à l'occupation de Gibraltar, que le commandant de cette place livra aux Anglais moyennant une forte somme. A la bataille de la Hogue et à celle de Malaga, il se fit remarquer par une intrépidité peu commune. La ville de Portsmouth l'appela au parlement, mais né d'un caractère indépendant, il ne pouvait plaire aux ministres : ceux-ci cherchèrent à le desservir auprès du roi Guillaume, et on insinua à ce prince de l'éloigner du bureau de l'amirauté; mais il leur répondit : « Je ne le ferai jamais; Rooke m'a servi sur mer avec fidélité; je ne le déplacerai pas, pour agir d'après ses propres lumières en faveur de son pays dans la chambre des communes. » Ayant voté en 1701 pour l'admission de M. Harley aux fonctions d'orateur de la chambre, il s'attira l'inimitié du parti des whigs, qui, à force de persécutions, parvinrent à le forcer de quitter le service. Telle fut la récompense qu'obtint ce brave officier après ses longs services. Il termina sa carrière dans la retraite le 24 août 1708, âgé de 58 ans. On ne lui trouva qu'une très-modique fortune. « Je laisse peu, disait-il à ceux de ses amis qui avaient assisté à son testament, je laisse peu; mais le peu que j'ai n'a coûté ni une larme à mes matelots, ni un denier à mon pays. » Ces sentiments étaient dignes de son caractère, dont la probité ne se démentit jamais. Il avait été marié trois fois; mais il n'eut qu'un seul fils que lui donna sa seconde femme.

* ROPER (Marguerite), fille de Thomas Morus, naquit en 1508, et se livra de bonne heure à l'étude. L'étendue de ses connaissances la fit regarder comme un prodige : elle savait le grec, le latin, la rhétorique, la logique, la philosophie, la géométrie, l'algèbre, l'histoire, la musique, etc. En 1518, elle épousa William Roper, mais son nouvel état ne l'empêcha pas de cultiver les sciences, sans qu'elle manquât pour cela à ses devoirs domestiques. Mistress Roper était aussi bonne épouse que tendre fille, et lorsque son père fut enfermé dans la tour de Londres, elle mit tout en usage pour le déterminer à prêter le serment que le roi exigeait de lui; mais Thomas Morus s'y refusa constamment. Bientôt on lui ôta toute correspondance, et il lui écrivit avec du charbon. Sa fille l'attendit sur la voie publique au moment où on le conduisait au supplice, se fraya un passage parmi la foule, et le tint long-temps serré dans ses bras. Thomas lui adressa quelques mots, la regarda en pleurant, sans cependant perdre de sa fermeté, et lui donna enfin le dernier adieu. Elle fit inhumer le corps de son père; mais, sa tête devant rester quinze jours exposée sur le pont de Londres, sa fille l'acheta. Mandée devant le conseil à ce sujet, elle dit qu'elle avait acheté la tête de son père pour qu'elle ne fût pas dévorée par les poissons. Arrêtée et mise en prison, elle recouvra sa liberté aux instances de son mari, qui put désarmer la co-

lère du roi. La mort de son père lui avait causé la plus profonde douleur et miné sa santé. Elle en gardait la tête dans une boite de plomb, qu'elle visitait plusieurs fois par jour. Cette vue et ses tristes souvenirs la conduisirent bientôt au tombeau, et elle mourut en 1544, âgée de 36 ans. Elle fut enterrée, d'après ses dernières dispositions, tenant dans ses bras la tête de son père. Mistress Roper a laissé les ouvrages suivants en latin : | *Epître;* | *Discours et poèmes;* | *Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs vénéneuses plantées dans son jardin ;* | *Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, traduite du grec ; | *Traité des quatre dernières heures de l'homme*. Thomas Morus avait entrepris d'écrire sur le même sujet, qu'il abandonna, lorsqu'ayant vu le traité de sa fille, il le trouva supérieur au sien. Tous les ouvrages de mistress Roper sont écrits avec profondeur, et d'un style énergique et correct.

ROQUE (Gilles-André DE LA), sieur de La Lontière, gentilhomme normand, né dans le village de Cormelles, près de Caen, en 1597, mort à Paris, en 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont : | un *Traité curieux de la noblesse*, et ses diverses espèces, in-4°, Rouen, 1754; | *Traité du ban*, in-12, qui est bon ; | la *Généalogie de la maison d'Harcourt*, in-fol., 4 vol., 1662, curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte ; | *Traité des noms et surnoms*, in-12, superficiel ; | *Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avait une mémoire prodigieuse ; il connaissait toutes les fraudes généalogiques dont on s'était servi pour illustrer certaines familles, et il se faisait un plaisir de les dévoiler.

* ROQUE (Jean-Paul DE LA), ecclésiastique, journaliste, né à Albi, dans le 17e siècle, entra d'abord chez les jésuites, en sortit au bout de quelques années, vint à Paris, succéda en 1675 à l'abbé Gallois dans le privilége du *Journal des Savans*, fit paraître en 1680 le *prospectus d'un Journal ecclésiastique*, dont le chancelier Séguier empêcha la publication, et quelque temps après un autre ouvrage périodique, intitulé : *les Journaux de médecine*, ou *les Observations des plus fameux médecins, chirurgiens et anatomistes de l'Europe, tirés des journaux étrangers ou des mémoires particuliers*. Il n'en fut publié qu'un seul vol. in-12, Paris, 1683. On a encore de La Roque, dont l'époque de la mort est ignorée, des *Mémoires sur l'Histoire ecclésiastique*, 1690, in-12; | une *Histoire du Languedoc, tirée des pièces et chartes du trésor de S. M., des registres de la chambre des comptes*, etc., Paris, 1683, in-4°. Ce n'est que le *prospectus* d'un ouvrage qui n'a pas été exécuté.

ROQUE (Antoine DE LA), poète français, né à Marseille, en 1672, mort à Paris, en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé, durant 25 années, de la composition du *Mercure*.—Jean DE LA ROQUE, son frère, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort à Paris, en 1745, à 84 ans, avait fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercure* avec son frère, dont il partageait le goût et les talents.

L'un et l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux opéras, *Médée et Jason*, et *Théonoé*, tragédie, dont la musique est de Salomon. Et du second : | *Voyage de l'Arabie-Heureuse*, in-12; | *Voyage de la Palestine*, in-12; | *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un Abrégé de la vie de du Chasteuil, in-12.

ROQUELAURE (Antoine, baron DE), d'une maison noble et ancienne en Armagnac, connue dans l'histoire depuis le XIIe siècle. Il fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour prendre l'état militaire, lors de la mort de l'aîné de ses deux frères. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Le roi de Navarre, devenu roi de France, sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services et sa fidélité par la place de grand-maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit, en 1594, et par divers gouvernements, dont le plus considérable était celui de la Guyenne. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France, en 1614. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers, remit dans le devoir Nérac, Clairac, et quelques autres places. Il mourut subitement à Lectoure, en 1625, dans sa 82e année. [Roquelaure fut un de ceux qui déterminèrent Henri IV à se faire catholique, et qui lui conseillèrent de se séparer de Gabrielle d'Estrées. Il se trouvait dans le carrosse du roi quand ce grand prince fut assassiné par Ravaillac.]

ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc DE), fils du précédent, se signala dans divers siéges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée, en 1641, et à la bataille de Honnecourt, en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siége de Gravelines, en 1644, et à celui de Courtrai, en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, et fut blessé au siége de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France, en 1652, chevalier de ses ordres, en 1661, et gouverneur de la Guyenne, en 1676. [Il avait épousé une des favorites du roi : ce qui contribua à sa fortune.] Ce seigneur mourut en 1683, à 68 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus français*, in-16, qui est merveilleux pour amuser les laquais.— Son fils, Antoine Gaston, duc DE ROQUELAURE, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, et fut élevé à la dignité de maréchal de France, en 1742. Sa maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Pons et la princesse de Léon.

*ROQUELAURE (Jean-Armand DE BESSUEJOLS DE), archevêque de Malines, l'un des 40 de l'académie française, et membre du chapitre royal de Saint-Denis, était né à Roquelaure, diocèse de Rhodez, en 1721. Il fut nommé évêque de Senlis en 1754, et sacré le 26 juin de la même année. La charge de premier aumônier du roi ayant vaqué, ses amis lui conseillaient de l'acheter. Elle lui convenait; mais la finance était de cent mille écus, qu'il n'avait

pas. Louis XV ayant été informé des motifs qui l'empêchaient de la rechercher, lui fit donner cent mille francs en lui conseillant de traiter et ajoutant qu'il trouverait bien le reste dans la bourse de ses amis. Il fut revêtu de cette charge en 1764. Une commission pour la réforme des ordres religieux ayant été formée en 1767, l'évêque de Senlis en fut nommé membre, et eut dans ses attributions l'ordre de Cîteaux. Il assista au chapitre général tenu à cette occasion. Les supérieurs et membres de cet ordre se louaient beaucoup de la bienveillance avec laquelle il s'y était comporté à leur égard. Peu de temps après, il fut appelé au conseil d'état en qualité de conseiller ordinaire. L'académie française se l'associa en 1771, et le roi le nomma commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1779. Il était resté le seul prélat commandeur de l'ordre, reçu suivant les formes anciennes. A la révolution, il refusa le serment avec la presque totalité des évêques ses collègues. Il fut cependant du petit nombre de ceux qui ne quittèrent point la France. On ignore quels motifs le portèrent à y rester; mais il y eut de grands dangers à courir. Il s'était retiré à Arras, patrie de l'abbé Bertoud, son grand-vicaire, ancien jésuite, et le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Il y fut mis en arrestation par Joseph Lebon, et destiné par ce révolutionnaire à être une des victimes des fureurs de cette désastreuse époque. En attendant, il était chaque jour amené devant le féroce proconsul. qui publiquement le chargeait d'outrages. La réaction qui eut lieu à la mort de Robespierre arracha de Roquelaure à une mort certaine. Rendu à la liberté, il vint s'établir à Crépy en Valois, petite ville de son diocèse. Il y vivait dans une profonde retraite avec une nièce et un petit-neveu, qu'il prenait lui-même la peine d'instruire. En 1797, il fit un voyage à Senlis, y officia et y donna la confirmation. Le 4 septembre 1801, il envoya sa démission de son siége, et fut nommé en 1802 archevêque de Malines. Il s'appliqua à rétablir l'ordre et la discipline ecclésiastique dans ce diocèse, et le gouverna jusqu'en 1808. Nommé vers cette époque chanoine de Saint-Denis, il vécut à Paris avec l'abbé Berthoud, jusqu'à ce que celui-ci, qui ne l'avait jamais quitté, vint à mourir. De Roquelaure fréquentait assidûment l'académie, jusque dans ses dernières années, quoiqu'il fût devenu extrêmement sourd. Sa vue aussi avait baissé au point de reconnaitre difficilement les personnes avec lesquelles il avait eu des relations. Il remplissait néanmoins encore tous les devoirs de la société, et avait conservé ces formes polies et aimables qui l'avaient toujours distingué. Il mourut sans maladie ni douleur, comme on s'endort, le 24 avril 1818, à l'âge de 97 ans accomplis. Ses obsèques eurent lieu le 27 du même mois à Saint-Sulpice. Sa dépouille mortelle fut portée à Senlis, où il avait désiré d'être inhumé. Il avait gouverné ce diocèse pendant 47 ans, et comptait à sa mort 64 ans d'épiscopat. On a de Roquelaure: | *Oraison funèbre de la reine d'Espagne*, 1761, in-4°; | *Sermon pour la profession de madame Louise aux Carmélites de Saint-Denis*, 1774, in-4°; | *Oraison*

funèbre de Louis XV, prononcée à Saint-Denis, 1774, in-4°; | *Discours de réception à l'académie française*. Il y a en outre de lui, étant archevêque de Malines, une *lettre* à son clergé, par laquelle il ordonnait la signature d'une formule conforme aux termes d'un rescrit du souverain pontife, au sujet du serment de haine à la royauté. Ce rescrit commandait à ceux qui l'avaient prêté de se soumettre au jugement du saint-siége, qui condamnait ce serment et blâmait ceux qui, ne l'ayant pas prêté, regardaient les premiers comme schismatiques.

ROQUES (Pierre), né à la Caune, petite ville du haut Languedoc, en 1685, de parents calvinistes, devint, en 1710, ministre de l'Eglise française à Bâle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, et pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé. Les principaux sont : | *Le Tableau de la conduite du chrétien*; | *Le Pasteur évangélique*, in-4°, ouvrage estimé des protestants, et traduit en diverses langues; | *Les éléments des vérités historiques, dogmatiques et morales, que les écrits sacrés renferment*; | *Le vrai piétisme*; | des *Sermons* pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique et ne se ressent pas de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité tout entière (*Voyez* Kempis); | *Les devoirs des sujets*; | *Traité des tribunaux de judicature*; | une édition augmentée du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol.; | la première *Continuation* des Discours de Saurin sur la *Bible*; | la nouvelle édition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4°; | diverses pièces dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique*. Si on excepte ce qui, dans ces divers ouvrages, tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge.

ROQUESANE (Jean), ou plutôt Rockysana, sectateur des *hussites* et chef des *calixtins*, fut député en 1432, avec plusieurs de ses disciples, au concile de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Hus. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettrait la communion sous les deux espèces; le concile y consentit, et le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour dans cette ville, il affecta tant de vanité et de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité, que l'empereur, qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du saint-siége. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença à semer le trouble et ses erreurs dans la Bohème jusqu'à sa mort, arrivée vers 1471.

RORARIO (Jérôme), né en 1485, à Pordenone, en Italie, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie, s'est fait un nom par un traité, intitulé : *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes rem-

plissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorario se prenaient à la lettre, elles seraient d'une absurdité repoussante; elles prouveraient que les astres, qui circulent avec une régularité si géométrique et si constante; que les plantes, qui s'arrangent avec tant de symétrie, qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre du reste n'est pas mal écrit, et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer pour les rats*, imprimé dans le pays des Grisons, en 1648. On pouvait l'appeler l'*Avocat des bêtes*.

ROSA (Salvator), peintre, graveur et poète, né à l'Arenella, près de Naples, en 1615, connut la misère, et se vit d'abord réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc, qui remarqua du talent dans ses ouvrages, en acheta plusieurs, et l'encouragea. Salvator, flatté du suffrage de ce grand maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats. Sa touche est facile et très spirituelle; son paysage, et surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignait avec une telle rapidité, que souvent il commençait et finissait un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, un talent qui s'était créé lui-même, des figures gigantesques, et quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable. Salvator unissait le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires* (Amsterdam, 1719, in-8°, et 1770, aussi in-8°), dans lesquelles il y a de la finesse et des saillies très spirituelles. Il mourut à Rome en 1673. [Parmi ses Satires, on distingue celles sur la *Musique*, la *Peinture*, la *Poésie* et la *Guerre*. Elles ont été souvent réimprimées, ainsi que son beau Poème sur l'*Envie*.]

ROSCELIN de Compiègne, ainsi nommé, parce qu'il était chanoine de Saint-Corneille de cette ville (le Dictionnaire des hérésies l'appelle simplement clerc de Compiègne, quoique Breton de naissance), était un des docteurs les plus renommés de son temps, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie; grand partisan, et selon quelques auteurs, chef zélé de la secte des nominaux, combattus par les réalistes avec une chaleur qui allait jusqu'à l'animosité. Saint Anselme, malgré sa modération naturelle, disait qu'ils étaient moins des philosophes que des hérétiques en matière de philosophie. Roscelin, voulant appliquer les subtilités de son école aux matières sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur, ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions qui produit toujours des scandales, en expliquant d'une manière nouvelle et inadmissible le mystère de la sainte Trinité. Condamné au

concile de Soissons vers 1093, il se retira en Angleterre, revint en France, habita Paris, et dogmatisa de nouveau. Ramené à la foi catholique, à ce qu'il paraît, par la charité d'Yves de Chartres, il mourut vers 1107, chanoine de Saint-Martin de Tours. C'est du moins ce que semblent croire les bénédictins auteurs de l'Histoire littéraire de France, tom. 9.

ROSCIUS (Quintus), Gaulois de nation, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talents avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisait tant sur le théâtre, qu'il n'aurait jamais dû en descendre; et qu'il avait tant de vertus et de probité, qu'il n'aurait jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre Fannius, et c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisait une pension de 20,000 écus, et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avait, selon Pline, un revenu annuel qui équivaut à environ 150,000 livres. Roscius aurait pu se procurer un bien autre revenu, s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, ' qu'il pouvait gagner tous les ans près d'un million 650,000 livres '; anecdote qui seule prouve jusqu'où la fureur des spectacles, l'oisiveté et la frivolité étaient montées chez les derniers Romains. « Les histrions et autres baladins, dit un auteur moderne, prétendaient partager la gloire des empereurs. Tout le monde sait l'aventure du flûteur *Princeps*, qui, s'appliquant les éloges donnés à Auguste, en remerciait le parterre avec des protestations dignes de la plus profonde modestie. (*Voyez* Phèdre, liv. v, fab. 7.) Une espèce de frénésie incompréhensible, mais dont la reproduction se prépare, transportait dans les coulisses les matrones les plus graves pour y baiser, dans l'ivresse d'une luxurieuse folie, les masques et les habits des farceurs. Ce paroxisme d'une passion peu différente d'une rage décidée ne se calma que lorsque le christianisme étendit sur la terre l'empire de l'innocence et des mœurs. » (*Voy.* Baron, Fresne, Esopus, Garrick.) C'est à tort qu'on a avancé que Roscius était le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avait les yeux un peu de travers; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir bonne grâce en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 avant J.-C. Il avait composé un *Parallèle des mouvements du théâtre et de ceux de l'éloquence*; cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. — Il ne faut pas le confondre avec Sextus Roscius Amérinus, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense, et pour qui il fit la belle harangue *pro Sexto Roscio Amerino*.

* ROSCOE (William), célèbre historien anglais, principalement connu par sa *Vie de Laurent de Médicis* et par celle de *Léon X*, mort à Liverpool le 30 juin, dans un âge très-avancé, était né dans une des classes inférieures de la société. Il ne dut qu'à lui-même les progrès qu'il fit dans l'étude des classiques tant anciens que modernes. Procureur, avocat, plus tard banquier à Liverpool, il fut, pendant un espace de

temps fort court, l'un des représentants de cette ville au parlement; mais, adversaire zélé de la traite des noirs, il perdit les bonnes grâces des électeurs de Liverpool, dont un parti puissant se trouvait intéressé dans cet horrible trafic. Roscoe fut très-lié avec les principaux chefs du parti wigh. Il a publié plusieurs écrits relatifs à des questions politiques, entre autres une *Lettre à H. Brougham sur la réforme de la représentation du peuple dans le parlement*, etc.

ROSCOMMON (WENWORTH DILLON, comte DE), d'une ancienne et illustre maison d'Irlande, où il naquit vers 1633. [Pendant les troubles d'Angleterre qui précédèrent la mort du comte de Stafford, il vint en France, et fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour; mais une discussion d'intérêt qu'il eut avec le lord du sceau privé l'obligea de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'Yorck, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit et de son caractère lui concilièrent l'amitié de Dryden et des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont: | une *Traduction*, en vers anglais, de l'Art poétique d'Horace; | un poème intitulé: *Essai sur la manière de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de Rochester, Londres, 1731, in-12. Pope, dans son *Essai sur la critique*, parle de lui avec éloge:

Tel était Roscommon, auteur dont la naissance
Egalait la bonté, l'esprit et la science.
Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
Il aimait leurs écrits, mais en juge éclairé.
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

ROSE (Sainte), née à Viterbe, fut célèbre dans le XIIIe siècle par ses vertus et par les grâces dont le ciel la combla. Elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et y passa sa vie dans la prière et les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1216. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie et un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE (Sainte), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née à Lima, dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par ravissements, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême; elle répandait du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeait: sa douceur, son humilité, sa charité, et ses autres vertus ne laissèrent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeait dans ses austérités. Elle mourut en 1617, âgée de 31 ans, et fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hausen, dominicain.

ROSE (Guillaume), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, et le plus fameux ligueur qui fût en France, mourut en 1602. On lui fit faire amende honorable, le 25 septembre 1598, à la grand' chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue: *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8°. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satire Ménippée* mirent à la tête

de la prétendue procession de la Ligue.

* ROSE (Louis), littérateur, né à Lille en 1704, et mort dans ce pays en 1776, a laissé deux ouvrages intitulés : | *Le Bon Fermier*, ou *l'Ami des laboureurs*, in-12. La France littéraire, qui le désigne comme ancien échevin de Béthune, lui attribue aussi : | *La bonne Fermière*, ou *Eléments économiques ;* | *Eraste* ou *l'Ami de la jeunesse* (avec Filassier), in-8°. Ce dernier ouvrage fait honneur aux talents des auteurs ; le style est pur, élégant, clair, et la partie qui concerne l'histoire de France est fort bien rédigée.

* ROSE DE QUINGEY (Jean-Baptiste), docteur en théologie, naquit en 1716 à Quingey, petite ville de Franche-Comté, et remporta en 1766 le prix de l'académie de Dijon, pour un *Traité élémentaire de morale*, imprimé en 1767, 2 vol. On a de lui en outre : | *La Morale évangélique comparée à celle des différentes sortes de religion et de philosophie*, 1772, 2 vol. ; | *Traité sur la Providence* ; | *Esprit des Pères, comparé aux plus célèbres écrivains sur les matières intéressantes de la philosophie et de la religion*, 1791, 3 vol. in-4° ; | *Opuscule sur l'organisation du clergé*. même année ; | *Mémoire sur les états-généraux des Francs et Bourguignons sous les différentes races de leurs souverains*, 1789, sans nom de ville ni d'imprimeur ; | *Mémoire sur une courbe à double courbure*, Besançon, 1779, in-4°. Ce dernier ouvrage prouverait que l'abbé Rose cultivait aussi les mathématiques. On dit qu'il était attaché aux sentiments de Port-Royal. Il mourut le 12 août 1805.

ROSELLI (Côme), religieux dominicain, né à Florence vers 1540, fut, après l'Espagnol Ponce, le premier, parmi les modernes, qui fixa des règles à l'art de parler par le moyen des doigts, ce que les Romains appelaient 'digitatio'. Il acquit en Italie beaucoup de réputation pour cette découverte, dont il parle fort au long dans son ouvrage intitulé *Thesaurus artificiosæ memoriæ*, Venise, 1579, in-4°. Ce livre est très-rare, et on ne le trouve que dans les principales bibliothèques d'Italie. La méthode qu'il y donne pour exercer la mémoire est claire et ingénieuse. Fabricius a oublié cet auteur dans le 'Catalogue' qu'il donne de ceux qui ont traité ce sujet.

* ROSELLI (Joseph), aventurier napolitain, naquit en 1652, de parents pauvres et obscurs. Un oncle maternel eut soin de son éducation, lui fit faire des études ; et comme il voulait l'attacher à son couvent, il lui fit apprendre les sciences sacrées ; mais les inclinations de Roselli étaient bien loin de celles que lui supposait son oncle et son bienfaiteur. Il s'enfuit du couvent, parcourut l'Europe, où il fit tous les métiers, s'agrégea aux principales loges maçonniques, et fut élevé aux premiers grades de l'ordre ; et c'est avec sa patente de franc-maçon qu'il voyagea aux dépens de ceux de ses confrères qui se trouvaient dans les villes qu'il visitait. Avec l'audace et l'éloquence verbeuse que montra ensuite le fameux Cagliostro, quoique plus instruit que son imitateur, il aurait pu figurer comme lui, sans un caractère inquiet, inconstant, qui lui faisait fuir tout projet qui exigeait un peu de réflexion et de constance dans son exécution. Ainsi que l'aventurier de Palerme,

le Napolitain se vantait de posséder des secrets merveilleux, tous appartenant à la science maçonnique; mais il n'eut et ne chercha que peu d'occasions pour en donner des expériences, aimant mieux passer pour savant et pour un homme qui avait couru des aventures de toute espèce et les plus extraordinaires. Après avoir mené une vie errante pendant plusieurs années, il se rendit en Hollande, se fixa à La Haye, où il demanda aux magistrats une chaire de langues orientales et occidentales mortes et vivantes, ou celles d'histoire, de philosophie et de théologie, ou bien la permission d'ouvrir un café. Cette dernière demande lui fut accordée, et il vit son établissement fréquenté par des pratiques sans nombre et des personnages distingués, soit par leurs emplois, soit par leurs talents. Ceux-ci voulant connaître jusqu'où allait le savoir que Roselli affichait, eurent avec lui plusieurs discussions savantes, dont il se tirait avec assez d'honneur. Il était curieux de voir ce même homme qui servait la tasse de café, l'orgeat et la limonade, disputer en même temps sur une thèse de philosophie, un problème, et sur un passage des Épîtres de saint Paul. Son faible étant de passer pour un homme singulier, il conserva sa manie jusque dans son lit de mort. Il ordonna par son testament qu'on enfermerait son corps dans un cercueil de plomb, couvert de planches de chêne; qu'on le porterait à 18 lieues en mer, entre la Hollande et l'Angleterre, et que là on le précipiterait dans les flots. Cette disposition semble prouver que Roselli, quoique catholique, ne tenait à aucune religion; c'est qu'il était pythagoricien, et croyait à la métempsycose; il espérait ressusciter, au bout de quelques années, transformé en poisson, oiseau marin, ou sous toute autre forme quelconque. Il mourut en 1719 à La Haye, où il avait amassé dans son café beaucoup de richesses, quoiqu'il se plût à les attribuer à ses secrets maçonniques. On a de lui *Lo sfortunato Napolitano*, l'Infortuné Napolitain, 1722, 4 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, est faux comme la plupart des aventures qu'il y raconte. Un homme qui pendant toute sa vie a contenté toutes ses passions, qui a existé aux frais de bonnes gens, qui savait soutenir le rôle de savant, et celui d'un être extraordinaire, et qui est mort laissant beaucoup de richesses, n'est certainement pas infortuné. Son histoire romanesque est écrite d'un style parfois éloquent, mais plus souvent affecté et monotone; les mœurs n'y sont guère respectées, et l'auteur n'a même aucun égard, sous ce rapport, pour ses parents les plus proches, et il y représente sa sœur (Rosalie) vivant dans un lieu de prostitution et livrée au public.

* ROSEMONDE, reine des Lombards, et fille de Cunimond, roi des Gépides, naquit vers l'an 560. Son père ayant été défait par Alboin, et mis à mort par ordre de ce monarque, elle fut élevée dans le palais du vainqueur. Epris de sa beauté, autant que déterminé par des raisons politiques, Alboin l'épousa malgré la résistance que fit pendant long-temps Rosemonde à ce mariage. Elle ne pouvait oublier les malheurs ni la fin tragique de son père; Alboin s'en aperçut, et voulut l'en punir d'une manière

digne de son cœur farouche. Il donnait un jour à Vérone une fête magnifique à ses officiers, lorsqu'il fit apporter un crâne, qu'il dit à Rosemonde être celui de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Ce trait d'atrocité inouïe réveilla la vengeance de Rosemonde, qui résolut d'ôter la vie à son époux. A cet effet, elle fixa les yeux sur Helmige, premier écuyer du roi, auquel elle promit, en récompense de ce funeste service, sa main et la couronne des Lombards, dont elle était l'héritière légitime. Après bien des instances, Helmige céda enfin, mais il demanda un complice pour assurer le coup. Rosemonde lui donna Péridée, seigneur lombard, qu'elle gagna d'une manière aussi bizarre qu'outrageante pour son propre honneur. Cette princesse sachant que Péridée obtenait les faveurs d'une dame de sa cour, peu scrupuleuse, s'oublia jusqu'à prendre, pendant la nuit, la place de celle-ci, et ne se découvrit à Péridée que lorsqu'il avait tout à craindre de la fureur jalouse du roi. Forcé d'opter pour Rosemonde, il consentit à tout ce qu'elle exigea de lui. Un jour qu'Alboin dormait dans ses appartements après son diner, Helmige et Péridée envoyèrent des assassins prévenus d'avance, qui, introduits par la reine auprès de son époux, le poignardèrent. Rosemonde donna aussitôt sa main à Helmige, et, après s'être emparée des trésors d'Alboin, s'enfuit à Ravenne avec sa fille Albisvinde et son nouveau mari. Soit qu'Helmige voulût régner en maître absolu, soit que la reine ne l'eût jamais considéré que comme l'instrument de sa vengeance, elle écouta les offres de Longin, gouverneur romain, qui à son tour promit de l'épouser si elle trouvait le moyen de faire périr Helmige. L'exarchat de Ravenne, qui venait d'être créé en faveur de Longin, flattait la vanité de Rosemonde. L'ambition, jointe au dégoût qu'elle avait conçu pour Helmige, la décida à s'en défaire le plus tôt possible; elle avait commis un premier crime, le second ne pouvait plus l'arrêter. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Helmige lorsqu'il sortit du bain. Ce breuvage eut un effet trop subit pour qu'il n'y reconnût pas une nouvelle trahison de la part de Rosemonde, et ainsi il voulut qu'elle l'accompagnât au tombeau. Il s'élança sur elle, et, lui appuyant son épée sur le cœur, il la força à avaler ce qui restait du poison, et tous les deux expirèrent quelques moments après en 573. Les trésors du roi d'Italie avec la princesse Albisvinde et Péridée furent envoyés à Constantinople par Longin.

ROSEN (Conrad de), comte de Bolweiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été trois ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa 'incognito' en France, et servit d'abord comme simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade et obtint le bâton de maréchal de France en 1703. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'était un homme de tête et d'une bravoure reconnue.

* ROSEN de Rosenstein (Nicolas), célèbre médecin suédois, na-

quit près de Gothenbourg en 1706. Son père, qui était ecclésiastique, le destinait au même état; mais Nicolas se décida pour l'étude de la médecine. Ses progrès dans cet art le firent nommer, en 1728, professeur adjoint à l'académie d'Upsal, où il remplaça Pierre-Martin. Afin d'acquérir de nouvelles connaissances, il se mit à voyager, parcourut l'Allemagne et la France, et se rendit dans les Pays-Bas. Il visita Leyde, Amsterdam, Utrecht, Harderwyck, où successivement il écouta les leçons de Boerhaave, de s'Gravesande, d'Albinus, de Leclerc et de Tronchin, de Musschenbroek et Schacht, de Gorter, etc. Il reçut de ce dernier le grade de docteur, et défendit dans cette occasion une thèse de *historiis morborum conscribendis*. De retour à Upsal, il y occupa la chaire de médecine, dont il fut regardé dans son pays comme le restaurateur. Les honneurs s'accumulèrent sur lui. Le roi de Suède lui accorda, en 1762, des lettres de noblesse, le nomma archidiacre de sa chapelle et chevalier de l'Etoile-Polaire; il devint membre des académies d'Upsal, de Stockholm et autres sociétés savantes, et mourut dans la première de ces villes en 1773. On a de lui: | *Pharmacie domestique*, qu'il composa par ordre de la reine veuve; | *Manuel d'anatomie*, 1736; | *Traité des maladies des enfants*, excellent ouvrage qui a été traduit en plusieurs langues, etc.

* ROSEN (Grégoire, baron), lieutenant-général russe, mort en février 1832, entra au service en qualité de sous-officier en 1789. Sa valeur et ses talents lui valurent un rapide avancement pendant les guerres contre les Français, et il entra dans Paris avec l'armée russe, après la capitulation. Rosen commandait le 6e corps d'armée dans la dernière campagne de Pologne en 1831. Il prit part aux combats des 19 et 20 février, garda en mars la route de Praga pour assurer les communications avec la Russie, mais fut mis en déroute le 31 du même mois, à Groschow.

* ROSENBERG-ORSINI (François-Séraphin), général de cavalerie autrichien, chevalier de la Toison-d'Or, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, chambellan de l'empereur, mort à Vienne le 6 août 1832, avait succédé en 1794 à son père dans le titre de comte de Rosenberg, et à son oncle dans la dignité de prince. Rosenberg soutint dignement l'éclat de sa naissance par ses talents; c'était un des bons généraux de l'armée autrichienne.

* ROSENHEIM (Louis-Rodolphe), naquit à Zutphen, ville de Hollande, en 1758; son père était officier-major au service de Suède, et à l'âge de 6 ans le fils fut nommé officier. En 1774, il vint en France dans le régiment d'infanterie suédoise, n° 86. En 1787, il était déjà capitaine, lorsque le maréchal de Salis l'appela à Naples pour l'organisation militaire; en 1789, il fut nommé major et ensuite brigadier général. Les Français ayant occupé Naples en 1799, Rosenheim émigra en Toscane et passa ensuite avec le général Souvarow contre les Français. Parti pour la Sicile en 1800, après la bataille de Marengo, il fut nommé, par Ferdinand IV, maréchal de camp, commandeur de ses ordres et organisateur de la milice provinciale. En 1815, Rosenheim fut promu au grade de lieutenant-

général, et en 1826 admis à la retraite. Il mourut le 5 mars 1834 à Naples.

* ROSER (Mathias-Barthélemi), peintre, restaurateur de paysages, naquit à Heidelberg, dans le Palatinat du Rhin, le 24 août 1737. Il eut pour maître le célèbre Loulehrbourg, et passa ensuite à Rome, où il apprit l'art de "restaurer" les tableaux, art connu en Italie au commencement du XVIIIe siècle. De retour dans sa patrie, il y resta peu de temps, et se rendit à Paris en 1765; il s'y consacra à rétablir les peintures endommagées, comme plusieurs tableaux du Corrége, du Titien, etc.; auxquels il a souvent ajouté des portions entières qu'on aurait dit appartenir au pinceau de l'original. C'est au Muséum où l'on admire les talents de Roser, dans ce genre, et qu'il a exercé avec tant de bonheur dans les tableaux de la *Transfiguration*, de la *Vierge* dite *de Foligno*, de Raphaël. Il excellait également dans les *copies*, et il en a fait de plusieurs maîtres, comme de David Teniers, et Philippe Wauwermans, etc., qui ont circulé, comme tableaux originaux, sans cependant que Roser y eût adhéré. Cet artiste est mort à Paris, le 6 avril 1804, âgé de 67 ans.

ROSIER (Hugues Sureau du), *Hugo Suræus Rosarius*, protestant, né à Resoy en Picardie, exerça le ministère à Orléans, avec un zèle plein d'emportement. Il publia en 1563 à Lyon, la *Défense civile et militaire des innocents et de l'église de Christ*. Ce libelle, plein de l'esprit de sédition et de fanatisme, faillit de le perdre. Il abjura en 1572 sa secte, pour sauver sa vie. Employé à exhorter le roi de Navarre, le prince de Condé et plusieurs grands seigneurs, de se réunir à la communion romaine, il le fit avec tant de succès, que la cour l'envoya au pays messin, avec le P. Maldonat, pour y convertir les hérétiques; mais il s'y pervertit lui-même de nouveau, par les conférences particulières qu'il y eut avec les ministres. Il se retira ensuite à Heidelberg, et fut également méprisé des catholiques et des protestants. Il se vit obligé pour vivre d'accepter une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez André Véchel. Il mourut de la peste dans cette dernière ville, avec toute sa famille. On a de lui plusieurs *Ouvrages* de controverse; il y soutient des opinions singulières avec beaucoup de chaleur.

ROSIÈRES (François de), archidiacre de Toul, mort en 1607, prétendit prouver que la France appartenait à la maison de Lorraine, dans ses *Stemmata Lotharingiæ ac Barii Ducum*, 1580, in-fol. Il fit amende honorable en présence de Henri III, fut enfermé à la Bastille, et il lui fallut toute la protection de la maison de Guise pour échapper à un plus grand châtiment.

* ROSILY-Mesros (François-Etienne, comte de), vice-amiral, né le 13 janvier 1748 à Brest d'un chef d'escadre, mort à Paris le 1er mai 1832, entra à 14 ans dans le corps des gardes, et devint en peu de temps enseigne, lieutenant et capitaine. Nommé contre-amiral le 1er janvier 1793, il fut vice-amiral le 22 septembre 1796. Son premier fait d'armes remonte à 1771. Il s'était alors embarqué pour l'île de Ceylan avec une division navale aux ordres de M. de Kerguelen; abandonné en pleine mer pendant le trajet, par suite d'un coup de

vent qui avait éloigné de la frégate la chaloupe avec laquelle il était allé à la découverte, il parvint non sans peine, mais avec ses propres ressources, à gagner les côtes de la Nouvelle-Hollande. Après un voyage qu'il fit à l'âge de 25 ans vers la Notasie et dans les mers australes sur la corvette "l'Ambition", il visita les ports d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et en rapporta plusieurs procédés utiles, entre autres les *Pompes à chaînes* destinées à prévenir la submersion des bâtimens en cas de voie d'eau (1774). Pendant la guerre d'Amérique, lorsque M. de La Clocheterie, commandant la frégate "la Belle Poule", soutint contre la frégate anglaise "l'Aréthuse" le mémorable combat qui fut le commencement des hostilités, Rosily-Mesros commandait sous ses ordres le lougre "le Coureur", armé seulement de huit pierriers de deux. Avec une aussi faible embarcation il n'hésita pas à attaquer le cutter anglais "l'Alerte", armé de 14 canons de six, qui allait se joindre à "l'Aréthuse" pour accabler "la Belle Poule". Malgré l'inégalité des forces, il attaque son ennemi à l'abordage, l'arrête, et par cet acte de dévouement sauve "la Belle Poule" des dangers d'une double lutte. Cette action héroïque lui valut la croix de Saint-Louis (1779). Vers la fin de 1782, il alla se réunir à l'armée commandée par Suffren, qui plaça Rosily au poste difficile d'éclaireur de l'armée : il lui avait donné le commandement d'une escadre. Voulant faire tourner les loisirs de la paix au profit des sciences, Rosily ne tarda pas à prendre le commandement de "la Vénus", avec laquelle il alla explorer les côtes de la mer des Indes. Il avait pour principal but, dans cette expédition, de corriger les cartes du *Neptune oriental*, sur lesquelles il avait été plus que personne à même de reconnaître de graves erreurs. Ce fut pendant ce voyage, qui dura sept années, que ce marin recueillit les précieux matériaux d'après lesquels il rédigea l'ouvrage qu'il livra plus tard au public, sous le titre de *Supplément au Neptune oriental*. Dans le cours de ce travail, Rosily fit un emploi fort judicieux des *Horloges marines* de Ferdinand Berthould, pour déterminer les longitudes des principaux points des côtes de la mer des Indes et de la Chine; et, si les méthodes employées aujourd'hui avaient été connues de son temps, il aurait fourni les documents les plus complets sur les côtes qu'il a parcourues. Lorsque les premières nouvelles de la révolution française arrivèrent dans l'Inde, Rosily eut besoin de tout l'ascendant qu'il avait acquis sur son équipage pour maintenir la discipline à son bord; il revint dans sa patrie avec la frégate "la Méduse", et enrichit le dépôt de la marine des documents hydrographiques qu'il rapportait de son expédition. En 1795, il fut nommé directeur du dépôt général de la marine, fonction qu'il remplit jusqu'en 1827, époque à laquelle il demanda à être remplacé. C'est à lui qu'est due l'organisation définitive du corps des ingénieurs hydrographes de la marine, et ce fut sur sa proposition que l'on fit commencer en 1819, par des ingénieurs du même corps, la reconnaissance des côtes de France, vaste travail dont le "Pilote français" doit être le principal résultat. Rosily remplit depuis 1795 jus-

qu'au moment où il quitta la direction du dépôt général de la marine, plusieurs missions d'une haute importance. Ainsi il fut choisi en 1805 par Buonaparte pour aller prendre à Cadix le commandement de la flotte combinée de France et d'Espagne. Cette belle armée, composée de 33 vaisseaux de ligne, lorsqu'il en reçut le commandement, se trouva réduite, par le désastre de Trafalgar, à cinq vaisseaux français. Les faibles débris que Rosily était parvenu à réunir tombèrent au pouvoir des Espagnols le 14 juin 1808; mais, avant de succomber, ils essuyèrent pendant trois jours le feu de nombreuses batteries de terre et de mer. En 1812, Rosily présida le conseil de guerre qui condamna le capitaine Saint-Cricq à trois ans de détention, et le 5 février 1813, il fut nommé président du conseil des constructions navales. En 1814, il donna son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Sous la restauration il devint membre de la commission créée par l'ordonnance du mois de mai 1814, pour vérifier les titres des anciens officiers de marine qui demandaient de l'emploi ou des pensions. En 1816 il fut nommé associé libre de l'académie des sciences. Chevalier de Saint-Louis en 1779, commandeur de la Légion-d'Honneur en 1804, grand-croix du même ordre en 1814, cordon-rouge en 1818, grand-croix de l'ordre de Dannebrog en 1820, il fut nommé grand-croix de Saint-Louis en 1822. Mis au cadre de réserve, le 1er mai 1831, et à la retraite le 1er mai 1832, il comptait près de 70 années de service sans interruption.

ROSIN (Jean), antiquaire, né à Eisenach en Thuringe, en 1551, fut ministre à Naumbourg, et mourut de la peste à Aschersleben, en 1619. Il est connu par son Traité des *Antiquités romaines*, en latin. La première édition parut à Ratisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, en 1613, in fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le P. André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée; enfin, la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle de 1701, in-4°, à Utrecht. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. [Rosin donna en outre des éditions des *Opuscules* de Luther, de la *Chronique* de Volfgtreschler.]

* ROSMINI (Jean-Charles-Jules DE), né le 28 octobre 1758 à Roverédo dans le Tyrol, mort le 9 juin 1826, se lia avec son compatriote Vannetti qui lui donna le goût des lettres. Dès l'âge de 15 ans, il écrivit sur l'opéra de Rezzonico intitulé : *Alessandro e Timoleo*, une *lettre* dans laquelle il fit preuve de grandes connaissances sur la musique ancienne et moderne. En 1786 il publia à Roverédo des *Considérations sur deux opuscules de d'Alembert relatifs à la poésie*, et ces *Considérations*, quoiqu'elles fussent d'un jeune homme, annonçaient une profondeur de pensées qui donnait les plus grandes espérances. Les troubles qui divisèrent l'Italie à la suite de la révolution française, interrompirent ses travaux; mais il les reprit, dès que les temps furent devenus plus calmes. En 1803 il quitta Roverédo, et alla se fixer à Milan où il trouvait plus de ressources pour ses recherches

historiques. Les événements de 1814 réjouirent son âme : c'est en se consacrant à la piété et aux lettres qu'il continua de vivre, soit à la campagne, soit à la ville. Nous citerons encore la *Vie d'Ovide*, 1789, 2 vol in-8°, réimprimée en 1821 ; | la *Vie de Sénèque*, 1793, in-8°; | les *Vies de Guarini de Vérone et de ses disciples*, 1805, 3 vol. in-8°; | *Idée d'un bon précepteur dans la vie et les principes de Victorin de Feltre et de ses disciples*, 1801, in-8°; | *Vie de Philelphe d'Olentenoi*, 1808, 3 vol. in-8°; | *Les entreprises militaires et la vie de J. J. Trivulce dit le Grand*, 1815, 2 vol. in-4°; | *Vie de Guidobald duc d'Urbin*, 1821, 2 vol. in-8°; | *Histoire de Milan*, 1820, 4 vol. in-4°. Il a aussi publié, sous le voile de l'anonyme, *La vie et la mort exemplaire de Marie-Joseph Repetti*, Venise, 1815. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches, de critique, de jugement et de sagesse, et, quand l'auteur a l'occasion de parler de la religion, c'est toujours dans des termes dignes d'un écrivain qui se faisait gloire de la révérer et de la pratiquer. M. l'abbé Baraldi a inséré dans les ' Mémoires de la religion ' qui s'impriment à Modène, une *Notice* intéressante sur le chevalier Rosmini. Le savant Labus a donné aussi la ' Vie' de Rosmini.

* ROSNY (Antoine-Joseph-Nicolas DE), romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1771, mort en 1814, commença ses études à l'école militaire de Rebais. Retiré avec le grade de capitaine, il obtint une place dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Rosny ne fut point riche, quoiqu'il se fît libraire pour vendre ses livres, et qu'il devint directeur d'un théâtre de boulevard pour faire jouer ses pièces. Nous nous bornerons à citer : | les *Infortunes de la Galetière pendant le régime décemviral*, Paris, 1796; 4e édition, 1800, 2 vol. in-8°; | *Vie de Florian*, 1797, in-8°; | *Le tribunal d'Apollon*, an VIII (1800), 2 vol. in-18, ouvrage tristement calqué sur le *Petit Almanach des grands hommes* de Rivarol; | le *Bonheur rural* ou *Tableau de la vie champêtre*, en 12 liv., 1801, in-8°; | *Histoire de la ville d'Autun*, Autun, 1802, in-4°, avec 8 planches in-4°; | *Tableau littéraire de la France pendant le 13e siècle*, Paris, 1809, in-8°.

* ROSSELI (Annibal), religieux franciscain du XVIe siècle, né dans la Calabre, enseigna successivement la théologie à Todi, puis à Cracovie. On a imprimé de lui à Cologne, en 1630, 6 vol. in-folio de *Commentaire* sur le *Pœmander* ou *Pasteur*, ouvrage publié en grec sous le nom d'Hermès. Le *commentaire* de Rosseli avait paru pour la première fois en 1578.

ROSSELLI (Matthieu), peintre, naquit à Florence en 1578, et mourut dans la même ville en 1660. Il s'est particulièrement attaché à la peinture à fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur, et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature; mais il y a mis un accord qui plaît, et ses compositions gagnent à être détaillées.

ROSSET (François DE), poète

et romancier, né en 1570, en Provence, d'une famille noble. [Presque au sortir de l'enfance, il composa des *Sonnets* et autres poésies, en l'honneur d'une dame qu'il nommait Philis. Il vint ensuite à Paris, où il ne fut guère remarqué, et y chercha en vain l'amitié de Malherbe.] Rosset se servit des connaissances qu'il avait dans les langues italienne et espagnole pour faire passer dans la française quelques ouvrages écrits dans les premières : entre autres, *Roland le furieux* et *Don Quichotte;* mais les versions qui sont venues après ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre temps* ont long-temps fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses romans, on distingue : | *Les Chevaliers de la Gloire*, Paris, 1613, in-4°; | *L'Admirable histoire du chevalier du Soleil*, traduite du castillan par cet auteur et par Louis Douel, imprimée à Paris en 1620 et années suivantes, en 8 vol. in-8°.

ROSSET DU PONT, sculpteur à Saint-Claude, en Franche-Comté, est mort le 3 décembre 1786, à près de 80 ans. Elève de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante et d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, et produire des chefs-d'œuvre. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modèles qu'il avait su se procurer, échauffaient son imagination, et lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins et gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui était jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire et aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Frédéric II, roi de Prusse, disait : « Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté. » Falconet, admirant un ' saint Jérôme ' sorti de ses mains, faisait observer que l'auteur avait certainement fait son tour d'Italie, et qu'il avait étudié au moins dix ans les grands maîtres : il ne voulut jamais croire qu'il n'était pas sorti de sa petite ville. Rosset maniait avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant et si dur, devenait entre ses mains une pâte amollie à sa volonté.

* ROSSET (Pierre-Fulcran), jurisconsulte, naquit à Montpellier en 1722, et cultiva la poésie avec assez de succès. On a de lui un poème sur l'*Agriculture*, en deux parties in-4°, dont la première est fort estimée. Il a été réimprimé. L'auteur y décrit toutes les opérations champêtres, et quoique ce travail difficile et monotone par lui-même fournisse peu à la poésie, on trouve dans ce poème des vers heureux, comme, par exemple, les deux suivants, relatifs à l'application de l'astronomie à l'agriculture :

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

Un des plus beaux chants est celui sur la *vigne*, qui commence par la description du déluge, et finit par le carnaval. Le style de Rosset est correct; mais ses vers

manquent parfois d'élégance et d'harmonie. En général, il a su embellir son sujet par des images neuves et brillantes; mais dans la plus grande partie de son poème, sa verve semble être épuisée. Rosset y imite un peu trop le P. Vanière, et il s'arrête la plupart du temps à de simples nomenclatures qu'on ne saurait lire sans ennui. Etant venu à Paris il y résida plusieurs années, et mourut dans cette ville en 1788.

* ROSSETTI (Dominique), graveur, naquit à Venise vers 1630. Il s'occupait aussi d'architecture, et donna plusieurs dessins pour des bâtiments, et autres sur la perspective. Il fut nommé directeur des coins des monnaies de la république : Rossetti n'eut pas moins de succès dans la gravure en taille-douce sur le cuivre et sur le bois. L'électeur palatin le retint à son service pendant douze ans, et d'après les ordres de ce prince, il grava les triomphes d'*Alexandre-le-Grand*, en douze feuilles. Il grava ensuite l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament en trente-cinq planches de cuivre, qui se trouvent dans ce même ouvrage, traduit en français et imprimé à Venise en 1676. Cet artiste mourut dans cette ville en 1697.

* ROSSETTI (Donat), mathématicien, né à Livourne en 1634, fut successivement professeur de philosophie à l'université de Pise, et de mathématiques à l'académie de Piémont. Il a donné un grand nombre de plans de fortifications pour l'hydraulique, et se fit remarquer autant par ses talents que par ses disputes avec Géminiano Montanari, auteur de l'ouvrage intitulé ' Pensées physico-mathématiques ' (Bologne, 1667). Rossetti, qui, malgré ses connaissances, s'était toujours montré partisan des idées les plus nouvelles et souvent même les plus bizarres, combattit les opinions sages de Montanarit dans son *Antignome fisico-mattematico, con il nuovo orbe e sistema terrestre*, Pise, 1668, où l'on trouve beaucoup de profondeur, mais où Rossetti se livre parfois à une imagination trop vive, et qui nuit à ses savantes observations. Il mourut à Pise vers 1680.

* ROSSETTI (Jean-Baptiste), naquit à Padoue en 1697, et fut, dès sa première jeunesse, attaché à l'imprimerie du séminaire de cette ville. Il exerça pendant plusieurs années l'emploi de compositeur, se livra ensuite à l'étude du dessin et de la gravure au burin, et laissa plusieurs ouvrages assez estimés. Rossetti avait le goût des beaux-arts, et acquit des connaissances très étendues dans l'architecture, la sculpture et la peinture, ainsi qu'il le prouve dans son ouvrage qui a pour titre *Descrizzione delle pitture, sculture ed architetture di Padova, con alcune osservazioni intorno ad esse, ed altre curiose notizie*, Padoue, 1776; ouvrage qui a eu plusieurs éditions, et que Lalande cite avec éloge dans son ' Voyage ' en Italie. Rossetti est mort dans sa patrie, en 1780, âgé de 83 ans.

* ROSSI (Jean-Baptiste), religieux carme, et général de son ordre, naquit à Ravenne le 4 octobre 1507, de la noble famille des *Rossi* de Parme; il avait été baptisé sous le nom de *Barthélemi*, et le changea à sa profession pour celui de *Jean-Baptiste*. Il avait étudié les langues savantes, dans

le dessein de s'appliquer aux saintes lettres avec plus de fruit. Il ne négligea pas non plus les sciences profanes, et suivit les leçons des habiles maîtres qui les professaient à Padoue. Il entra dans la carrière de la prédication, et y acquit de la célébrité, surtout à Rome. Des cardinaux, et le saint-père lui-même, honoraient souvent son auditoire de leur présence. C'était Paul III qui occupait alors le trône pontifical. Il nomma, en 1564, le P. Rossi professeur à l'archigymnase de la Sapience. Le P. Nicolas Audetti, général des carmes, étant mort en 1564, le P. Rossi fut élu pour le remplacer. Il résolut dès lors de faire la visite de tous les couvents de son ordre. Il commença par l'Italie, d'où il se rendit en Espagne. Il y vit sainte Thérèse, et eut avec elle plusieurs entretiens. Elle méditait la réforme des religieuses carmelites, et fit part au P. Rossi de son projet, pour faire refleurir, parmi ces pieuses filles, la rigueur de la première observance. Ces deux illustres personnages se quittèrent avec regret, et pleins d'estime l'un pour l'autre. Le P. Rossi passa en Portugal, et reçut du souverain, ainsi que de la première noblesse de ce royaume, l'accueil le plus distingué. Il était de retour à Rome en mai 1568. Pie V, qui régnait alors, l'adjoignit aux cardinaux Jean Morone, Marc-Antoine Amulio et Guillaume Sirleti, chargés de revoir et de confronter la Vulgate avec les textes originaux hébraïques et grecs, pour en faire, s'il y avait lieu, disparaître toute altération, et en assurer la pureté. Cet ouvrage fini, Grégoire XIII envoya le P. Rossi au duc de Ferrare, en qualité de nonce. Il s'acquitta de cette mission à la satisfaction du pontife. Ce fut appuyé de son autorité qu'il fit rentrer dans la ligne du devoir les carmes du Montouan, qui avaient formé une congrégation séparée, et qu'il les força de reconnaître sa juridiction. Ce célèbre religieux mourut à Rome en 1578, âgé de 71 ans. Il avait vécu sous douze papes, dont la plupart l'avaient honoré de leur bienveillance et employé de diverses manières. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Thomæ waldensis doctrinale cum scholiis*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. ; | *Compendium constitutionum B. Mariæ de Monte Carmelo*, Venise, 1568 ; | *Breviarium Carmelitarum*, etc., Venise, 1568.

ROSSI (Jean-Victor), *Janus Nicius Erithræus*, noble romain, mort en 1547, septuagénaire, avait été gentilhomme du cardinal Peretti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits ; les plus considérables sont : | *Pinacotheca imaginum illustrium virorum;* ouvrage plusieurs fois réimprimé in-8°, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme. | *Epistolæ*, in-8° ; | *Dialogi*, in 8° ; | *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8°. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nikius Erithræus*, que l'auteur avait pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avait des sentiments d'honneur et de bonne philoso-

phie; mais il se prévenait facilement pour ou contre; sa bile s'enflammait contre le vice et le ridicule.

ROSSI ou RUBEUS (Jérôme), natif de Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut le 8 septembre 1607. C'était un homme d'une profonde érudition, comme il paraît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, 1590, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui : | *De distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4°; | *De Melonibus*, 1607, in-4°; | *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medica*, 1616, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine Rossi ou RUBEUS, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il était professeur de droit en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

* ROSSI (Jean-Antoine), célèbre architecte, né à Rome en 1616. Quoiqu'il n'eût jamais appris le dessin, il excella dans son art, et rivalisa avec succès avec les plus habiles maîtres de son temps. Il fut si recherché, et mit ses ouvrages à un si haut prix, qu'il amassa une fortune de 400,000 livres; somme qu'il consacra à doter des églises, des monastères, des hôpitaux, et à d'autres œuvres de piété. Parmi les nombreux monuments qu'a laissés cet artiste, on cite à Rome le palais *Altieri*, et celui de *Rinuccini*. Un goût noble et mâle règne dans son architecture, sans qu'elle manque pour cela de grâce et d'élégance. Il mourut en 1695, à l'âge de 79 ans. — Il y a eu plusieurs artistes de ce nom, comme 'Angelo' Rossi, sculpteur génois, mort à Rome en 1715, qui fut chargé par le cardinal Ottoboni de la sculpture du magnifique tombeau d'Alexandre VIII, dans l'église de Saint-Pierre. Il exécuta ensuite les bas-reliefs du maître-autel de l'église de St-Ignace, et qui représentent la vie de J.-C. — Jérôme Rossi, peintre et graveur, né à Bologne en 1649. Ses ouvrages les plus estimés sont plusieurs planches gravées à l'eau-forte, d'après les dessins du Guerchin, de Carrache et des plus fameux peintres de Bologne. Jérôme a laissé également de petits tableaux, où il n'y a de remarquable que la pureté du dessin.

* ROSSI (Quirico), prédicateur et poète, né en 1696 près Lonigo, mort à Parme en 1760, embrassa à 35 ans l'institut des jésuites à Bologne, et expliqua pendant plusieurs années l'écriture-sainte dans cette ville, à Modène et à Parme. Ses ouvrages, qui ont tous été réimprimés à Venise, sont : *Lezioni sacre*, Parme, 1758, 4 vol. in-4°; | *Saggio di poesi italienne*, ibid., 1761, in-4°, reproduites en grande partie au t. 52 du *Parnasse italien*; | *Prediche quaresimali*, ibid., 1762, in-4°; | *Panegirici, discorsi e quaresimale dette alla corte di Parma*, ibid., 1764, in-4°.

* ROSSI (Jean-Baptiste), ecclésiastique italien, célèbre par sa piété et la sainteté de sa vie, était chanoine de Sainte-Marie '*in Cosmedin*', à Rome, où il pratiquait avec une grande édification toutes les vertus de son état. Il ne se présentait aucune œuvre de charité à faire qu'il n'en saisît l'occasion avec empressement. C'est à ses sollicitations que l'hospice de Saint-Louis de Gonzague fut ouvert aux enfants abandonnés. Il mourut à Rome le 23 mai 1764, en odeur de sainteté, et déjà l'on a fait

des informations pour sa béatification.

* ROSSI (L'abbé Nicolas), célèbre bibliographe et poète italien, naquit à Florence, d'une ancienne famille, en 1721. A l'âge de 20 ans il se rendit à Rome, où il termina ses études. L'abbé Nicolas possédait les langues anciennes et de vastes connaissances qui lui méritèrent d'occuper à la cour de Rome plusieurs places importantes. Il en employa les revenus et une grande partie de sa fortune à réunir une bibliothèque riche de livres rares et de manuscrits précieux. Il était membre de différentes académies, entre autres des 'Appatisti' de Florence, des 'Arcades' de Rome, etc. Il a laissé un *Recueil de Poésies* contenant des sonnets, des tercets, des élégies, etc., remarquables par la correction du style, la grâce et l'harmonie des vers. Il mourut en 1785, âgé de 64 ans. Huit de ses *élégies* furent imprimées séparément à Rome en 1786.

* ROSSI (Vincent), avocat célèbre, né à Palmi près de Naples, en 1755. Issu d'une famille pauvre et obscure, il dut à son application et à ses talents la place distinguée qu'il occupa dans le barreau napolitain, dont il devint le plus bel ornement. Légiste profond, il était en outre doué d'une rare éloquence, à laquelle il était difficile de résister. Il avait amassé une grande fortune, et jouissait d'une réputation sans tache lorsque la révolution française éclata. Rossi s'en déclara un des plus chauds partisans, et après l'entrée des Français à Naples, il fut un des premiers moteurs de la révolte qui s'opéra dans cette ville. Il haranguait le peuple dans les rues et les places publiques, réunissait chez lui les hommes les plus exaltés, pour délibérer, disait-il, sur 'la liberté de la patrie'. Rossi fut nommé membre du corps législatif, dans lequel il figura comme le plus zélé défenseur du nouvel ordre de choses. Il affecta des vertus républicaines, quitta sa maison et se confina dans une chétive retraite, abandonna la toge et parut sous l'habit d'un simple soldat. On le voyait manger dans les rues un morceau de pain, se mêler parmi le peuple, et partager ses jeux et ses amusements. Quand le cardinal Ruffo, ayant battu les Français, s'approcha de Naples, Rossi fit tous ses efforts pour disposer ses concitoyens à une vigoureuse défense. Mais, le cardinal ayant repris cette capitale, tous les révolutionnaires furent frappés de proscription. Arrêté et mis en prison avec plusieurs de ses adhérents, il ne perdit rien de sa gaîté ordinaire. Rossi était naturellement incrédule en fait de religion : aussi, lorsqu'on le conduisit au supplice, on l'entendit plaisanter avec ses compagnons d'infortune, et même avec l'ecclésiastique qui était chargé de l'accompagner dans ses derniers moments. Avant de mourir, il s'adressa aux nombreux spectateurs, et leur dit d'une voix forte : « Citoyens, vengez-moi, je meurs pour la patrie! » La populace, dont il avait été l'idole, se jeta sur son cadavre, et le déchira en mille morceaux. Il fut exécuté en 1799, à l'âge de 45 ans. Rossi avait passé, jusqu'au moment des troubles politiques de son pays, pour un homme sage et probe; mais l'amour des innovations, et son penchant pour le philosophisme, en exaltant son imagination, d'ailleurs très-vive, causèrent sa perte

et celle des gens faibles que son éloquence avait séduits.

* ROSSI (Ignace de), jésuite, né en 1740 à Viterbe, mort en 1824 au collége romain, où il s'était empressé de se joindre à ses confrères après le rétablissement de l'institut par Pie VII, avait professé l'hébreu dans l'université grégorienne à Rome pendant 30 années, et antérieurement à la suppression des jésuites, avait enseigné les humanités à Spolète, à Macerata et à Florence. On connaît d'Ignace de Rossi : | *Commentat. Laertianæ*, Rome, 1788, in-8° ; | *Etymologiæ ægyptiacæ*, ibid., 1808, in-4°.

* ROSSI (L'abbé D. Jean-Bernard), célèbre orientaliste, né à Castelnuovo-Canavese le 25 octobre 1742, mort à Parme en mars 1831, avait fait ses études à Turin, et, après qu'il eut pris le doctorat en théologie, sa célébrité pour les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, samaritaine et arabe, le fit appeler en 1769 pour professer à l'université de Parme. Il forma une précieuse collection de manuscrits que l'archiduchesse Marie-Louise a achetée pour la bibliothèque publique ; il publia 48 ouvrages et laissa 80 manuscrits à publier. Nous citerons : | 1784, *Variæ lectiones Veteris Testamenti*, 4 vol. ; | 1772, *della lingua propria di Criorto*, 1 vol. ; | 1776, *de librorum typographia*, 1 vol. ; | 1780, *de typographia librorum Fioraviensi*, 1 vol. ; | 1809, *l'Ecclesiaste di Salomon*, 1 vol. in-12 ; | 1819, *dell' Arte di bene interpretar la Sacra Scrittura*, 1 vol.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, naquit à Alby le 1er jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, et se distingua par les connaissances des chiffres, qu'il devinait avec une rare facilité. En 1626, au siége de Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les protestants, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appela au siége de la Rochelle, où il servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII et Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine ; et le second lui fit une pension considérable, et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 85 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé, en 1736, fut employé, du temps de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce calligraphe, un des premiers et peut-être le premier de son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvements, sa marche était toujours réglée ; ses exemples étaient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grâce, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglais ont enlevé une grande partie des pièces de Rossignol, pour lesquelles les Français, trop indifférents pour le bel art d'écrire, ne marquaient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL (Jean-Joseph), jésuite, né en 1726, à Val-Louise, diocèse d'Embrun, se distingua par des connaissances profondes et variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. [Il enseigna successivement à Marseille, à Wilna, à Milan, à Turin.] On a de lui un petit *Traité de botanique*, estimé, et réimprimé à Liége en 1784, chez Lemarié; | des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manières de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique; | des *Vues sur le mouvement*; | un *Traité de l'Usure*, etc. Jeune encore, il soutint à Varsovie, où il se rendit après la destruction des jésuites en France, des thèses *de omni scibili*, avec un applaudissement extraordinaire : mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étaient jamais sans quelque charlatannerie, et ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonais, étonnés de son savoir. (*Voyez* Pic.) [De retour en France, lors des troubles civils de ce royaume, il combattit courageusement la "constitution civile" du clergé. Forcé de quitter la France pour sauver sa vie, il se rendit à Milan, où Malzi, son élève, fournit aux dépenses de l'impression des *OEuvres* de Rossignol, imprimées à Turin, 1806, 18 vol. in-8°.]

* ROSSIGNOL, général des armées républicaines, né vers 1760, était garçon orfèvre à Paris à l'époque de la révolution; sans aucune espèce d'instruction, et entraîné par les passions les plus ardentes, il se rangea du parti des démagogues les plus forcenés. A un caractère naturellement violent, il joignait une cruauté peu commune, que la vue du sang répandu ne pouvait rassasier. En 1789 il devint un des héros de la Bastille, et se voua depuis à la faction jacobine, figura dans toutes les émeutes, où on le voyait souvent à la tête des factieux, et fut un des massacreurs des 2 et 3 septembre 1792, journées où il signala plus particulièrement sa rage contre les prêtres enfermés dans l'église des Carmes. Ces dignes exploits furent récompensés par le grade de lieutenant-colonel d'une division de gendarmerie. Envoyé contre la Vendée, il y commit tant de concussions et d'atrocités, que le général Biron, commandant en chef de l'armée républicaine, le fit incarcérer à Niort, en juin 1793. Ses protecteurs, les jacobins, lui obtinrent la liberté, la direction de l'armée républicaine, et le commandement d'une division, qui portait le nom "d'armée des côtes de La Rochelle". Ses rapines, ses vexations, et la crapule dégoûtante à laquelle il s'abandonnait, éveillèrent contre lui l'animadversion même des commissaires de la convention, qui le destituèrent; mais les jacobins le firent réintégrer. Il reprit le commandement, et continua la guerre de la Vendée, où il se signala par des massacres plutôt que par des victoires. Presque constamment battu par les royalistes, il fut défait en dernier lieu à Martigné (le 10 septembre 1793) par La Roche-Jacquelin. Il s'en vengea d'une manière digne de lui, en portant le fer et la flamme partout où il passait. Malgré tous ces échecs et son impéritie reconnue, il obtint à la fin de

septembre le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest; alors sa cruauté ne connut plus de bornes, et surpassa même celle des généraux Westermann et Ronsin, ses collègues. Il poussa la barbarie à un tel point, qu'il fit mettre à l'ordre du jour « qu'il paierait 10 francs par chaque paire d'oreilles de chouans qu'on lui apporterait. » Rien n'était sacré pour lui, ni les paisibles cabanes, ni les villages où l'on ne se défendait pas, ni les églises, ni leurs ministres, auxquels il avait juré une haine implacable et forcenée. Ses mesures absurdes, dignes de son incapacité absolue, le rendaient méprisable à son armée, tandis que ses vols et ses profanations irritaient les républicains eux-mêmes, si l'on en excepte les jacobins les plus acharnés. Tant de réclamations s'élevèrent contre lui, qu'il fut enfin contraint de quitter le commandement après le 9 thermidor, jour de la chute du parti qui le soutenait. De retour à Paris, il prit une part très active à l'insurrection du 12 germinal an III (1er. avril 1795), et fut en conséquence décrété d'accusation et incarcéré. Peu de jours avant le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il obtint son élargissement, et combattit en faveur de la convention contre les sections de Paris. Passant d'un complot à un autre, mais tenant toujours au parti auquel il devait son élévation, il se jeta en 1796 dans la faction de Babeuf et de Drouet. Arrêté dans la nuit du 11 au 12 mai, dans le lieu où se rassemblaient les conjurés, il put encore échapper à l'échafaud, quoique Grisel, dans ses dépositions, l'eût désigné comme le plus sanguinaire de ces conspirateurs. Il figura ensuite au 18 fructidor an v (septembre 1797) à la tête des troupes chargées d'arrêter Pichegru et les autres membres proscrits des deux conseils. Jacobin ardent, il se déclara contre la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), et fut désigné dans la liste de proscription qui parut à la suite de cette journée. Comme un mauvais génie semblait le défendre contre toutes les punitions lancées sur lui, et par la justice et par la politique, il put de nouveau jouir de sa liberté. Enfin, moins par un royalisme subit que par un esprit de vengeance, il se rapprocha de ces mêmes chouans dont il avait naguère mis à prix la vie, et il eut part avec eux à l'explosion de la machine infernale, le 3 nivose an VIII (24 décembre 1799). Compris dans le décret de déportation qui en fut la suite, il fut transporté dans une des îles de l'archipel indien, où il mourut en 1803, en dérobant ainsi à la justice des hommes, sa tête qui avait été tant de fois digne de tomber sous le glaive du bourreau. Il se faisait gloire de sa férocité, et un jour, dans un souper à Saumur, on l'entendit dire : «Regardez ce bras, il a égorgé 63 prêtres aux Carmes de Paris. » Un autre jour, en donnant ses instructions à Grignon, général employé sous ses ordres : « Ah ça! général de brigade », lui dit-il, « te v'là prêt à passer la Loire; tue tout ce que tu rencontreras; c'est comme ça qu'on fait une révolution ». (On trouve ces faits et autres semblables dans les *Mémoires* du général Danican.) Dans la conjuration de Babeuf, et selon le rapport de

Grisel, son accusateur, il avait dit dans le comité des conspirateurs : « Je ne veux point me mêler de votre insurrection, si les têtes ne tombent comme la grêle, si le pavé n'est pas rougi de sang, et enfin si nous n'imprimons pas une terreur qui fasse frémir l'univers entier. » Ce seul trait peut terminer le portrait de Rossignol, un des monstres les plus sanguinaires qu'ait enfantés la révolution.

ROSSIGNOLI (Bernardin), jésuite piémontais, mort en 1613, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Historia di San Maurizio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyre de ce chef de la légion thébéenne. (*Voyez* MAURICE.)

* ROSSIGNOLI (Charles-Grégoire), jésuite, né à Borgo-Manero, en 1631, dans le diocèse de Novare, mort le 5 janvier 1707, est connu par son ouvrage du *Choix d'un état de vie*, traduit de l'italien sur la 8e édition publiée à Venise en 1751. Il composa aussi une *Instruction pratique pour les nouveaux confesseurs*, divisée en deux parties, ne formant qu'un volume, et plusieurs autres *Ouvrages ascétiques* réunis par Baglioni en un recueil, précédé de la 'Vie' de l'auteur, et publié à Venise, 1723, 3 volumes in-4°.

* ROSSLYN (Alexandre WEDDERBURNE, comte DE), jurisconsulte écossais, naquit à Edimbourg, en 1733. Il appartenait à une ancienne famille, qui lui donna une excellente éducation dont Rosslyn sut profiter : après avoir étudié les lois dans sa patrie, et avoir été reçu avocat, en 1752, il vint à Londres et entra au collége de justice du Temple. Il parut pour la première fois à la barre en 1757, et six ans après il fut admis au conseil du roi. Rosslyn avait des connaissances aussi profondes qu'étendues, était d'une application infatigable, et devint un des plus beaux ornements du parlement anglais, auquel il fut nommé une seconde fois par le comté de Richemont. Ancien ami de M. Georges Greenville, il se rangea avec lui du parti de l'opposition, auquel il fut d'une grande utilité, et par son éloquence et par son zèle à en soutenir la cause. Cependant, après la mort de son ami, il accepta la place d'avocat-général, et seconda, par tous ses moyens, les efforts du gouvernement pour soumettre les révoltés de l'Amérique septentrionale. Il fut ensuite, et successivement, nommé procureur-général (1778), premier juge des plaids communs (1780), baron de Longborough, et président de la commission pour le procès des insurgés à Soutwark. On l'accusa, peut-être avec assez de justice, d'avoir impliqué dans ce procès plusieurs personnes qui y étaient étrangères, mais qui figuraient dans le parti anti-ministériel. Rosslyn sembla presque toujours balancer entre deux partis, et les faveurs du monarque étaient souvent d'un grand poids pour ses opinions. A la cour des plaids communs, il se montra parfois l'ami du peuple, et surtout des marins qui avaient à se plaindre de leurs officiers; il favorisa l'administration de lord North et de Fox, vota avec eux dans l'opposition; mais, ayant été appelé à la place de chancelier, il s'éloigna de Fox, se déclara contre ses avis sur la révolution française,

En 1793, il soutint vigoureusement les ministres et tous les opinants pour la guerre contre la France. Il fut créé, en 1801, comte de Rosslyn; ayant eu à souffrir quelques désagréments de la part de plusieurs membres du parti de l'opposition, il se démit, dans cette même année, de sa charge de chancelier. Il vécut depuis lors dans la retraite, et mourut subitement en 1805, à l'âge de 72 ans.

ROSSO (Le), nommé ordinairement *Maître Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de Michel-Ange et du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est la plus grande partie de ses ouvrages. François Ier, qui l'avait appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises et les riches ornements de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourments qu'il avait soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maître Roux mettait beaucoup de génie dans ses compositions, réussissait parfaitement à exprimer les passions de l'âme, et donnait un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'agréments aux figures des femmes qu'il représentait; il possédait bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique savante, avait quelque chose de sauvage: il travaillait de caprice, consultait peu la nature, paraissait aimer ce qui avait un caractère bizarre et extraordinaire. Vasari a écrit sa *Vie*. [Le musée de Paris conserve de ce peintre un excellent tableau représentant la *Vierge qui reçoit les hommages de sainte Elisabeth*.]

* **ROSSO** (Giuseppe del), architecte, né à Rome en 1760, mort à Pise le 22 décembre 1831, manifesta dès sa plus tendre jeunesse, à Florence où il faisait ses études, un goût décidé pour l'architecture. Répondant à l'appel de l'académie des inscriptions de Paris, il publia, à 24 ans, un *Mémoire* remarquable *sur l'architecture des Egyptiens et sur son imitation par les Grecs*. De retour à Rome, à l'âge de 30 ans, il se lia d'amitié avec les artistes les plus distingués, avec Leonardo dei Veigni, restaurateur de l'architecture, et avec d'Agincourt. Rome, Sienne, Parme et Florence furent successivement décorés de monuments construits sur ses plans. Sous le rapport de l'érudition, ses *Notices archéologiques, historiques* et *théoriques*, qui sont au nombre de plus de 50, et qui toutes attestent un savoir étendu, un jugement sûr, un goût exquis, suffiraient seules à sa réputation. Mais nous citerons encore avec éloge ses *Exercices sur la volute du chapiteau ionique*, Florence, 1818, et son excellent *Traité d'architecture*, Florence, 1818, qui toutefois n'a point paru sous son nom.

* **ROSTAING** (Just-Antoine,

Henri-Marie (Germain, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, etc., né en 1740, au château de Vanchette, près Montbrison, mort au même lieu en septembre 1826, avait fait ses premières armes en qualité de cornette, dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie, pendant la campagne de 1760 en Allemagne. En 1769 il entra comme aide-major dans la première compagnie des mousquetaires. Nommé colonel du régiment de Gatinois (ou Royal-Auvergne) en 1778, Rostaing, qui s'était signalé quelques années auparavant à la prise de la Martinique et à l'attaque de Sainte-Lucie, trouva de nouvelles occasions de déployer sa valeur dans la guerre d'Amérique, et obtint le grade de maréchal-de-camp en récompense de sa belle conduite à la prise d'Yorck. De retour en France, Rostaing fut nommé député du Forez à l'assemblée constituante : peu de temps après il fut fait lieutenant-général. Quoiqu'en improuvant les excès de la révolution, Rostaing ne quitta point la France : retiré dans ses terres, il ne put que faire des vœux pour les princes que son âge et ses infirmités ne lui avaient point permis de suivre sur la terre étrangère ; mais c'était les servir encore que s'occuper à soulager l'infortune des malheureux, dont il emporta les regrets au tombeau.

* ROSTAN (Camille), ministre protestant et membre du conseil de la société de la morale chrétienne, né à Marseille le 7 août 1774, mort le 5 décembre 1833, à Paris, parcourut le Levant de 1792 à 1798, fut nommé, en 1799, professeur de botanique et d'histoire naturelle au Jardin des Plantes de Marseille, et rédigea en même temps une feuille religieuse et philosophique. Mais ce qui l'occupa toute sa vie, ce fut la création et le soin des établissements de bienfaisance, et surtout la propagation de sa secte. Nommé en 1825 chancelier du consulat général de France à la Havane, il y prêcha sa doctrine, ainsi qu'aux États-Unis. De retour en France, il ouvrit à Paris un nouveau temple et un cours de philosophie chrétienne ; il dépensa dans cette folle entreprise tout ce qu'il avait économisé en Amérique. Il avait publié en [illegible] un ouvrage religieux intitulé *le Chant du coq*.

* ROSTOPCHIN (Le comte Théodore), lieutenant-général d'infanterie russe, né en 1763 à Livna (gouvernement d'Orel), d'une famille ancienne, prit de bonne heure le parti des armes ; lieutenant dans la garde impériale à 21 ans, il quitta peu après le service pour voyager. Il séjourna assez long-temps à Berlin, où ses qualités aimables lui concilièrent l'affection du comte Romanzoff. Porté en un instant à un haut degré de faveur au commencement du règne de Paul Ier, il subit dans la suite des disgrâces de peu de durée à cause de la hardiesse avec laquelle il ne craignait pas d'émettre ses opinions. Ce ne fut que depuis l'avènement d'Alexandre que le comte Rostopchin resta comme exilé sur ses terres. Néanmoins, venu à Moscou à l'époque de l'invasion des Français (1812), on lui confia le commandement important de cette ville. De quelque manière qu'on juge les moyens auxquels recourut sa population

(ou seulement une partie de sa populace) pour éviter le joug du vainqueur, moyens qu'on sait avoir été suggérés par le gouverneur comme unique voie de salut, il faut convenir que le succès en a du moins justifié la violence. Si le comte Rostopchin n'épargna ni les insinuations ni l'exemple même pour déterminer les principaux habitants de Moscou à brûler leurs maisons, pour que « l'ennemi ne pût trouver où reposer sa tête », il n'est nullement avéré que ce soit par ses ordres que fut allumé l'incendie qui réduisit cette ancienne capitale en cendres. S'étant démis de ses fonctions en 1814, le comte Rostopchin n'eut depuis aucune part aux affaires publiques; il vint en 1817 à Paris, retourna huit ans après à Moscou, et c'est là qu'il mourut le 12 février 1826. Le comte Rostopchin, dans l'écrit qui a pour titre : *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, a répudié la gloire d'avoir sauvé sa patrie, et rejeté sur des soldats ivres l'incendie qui arrêta l'armée française.

ROSWEIDE (Héribert), jésuite, né à Utrecht, en 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers, avec réputation, et mourut dans cette dernière ville, en 1629. La connaissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : | une *Edition* de saint Paulin, avec des notes, 1621 ; | une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol., estimée ; | une *Edition* du Martyrologe d'Adon, avec des notes sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers, 1607, in-8° : c'est la publication des vies des saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des bollandistes. (*Voyez* BOLLANDUS.) | Une *Edition* de l'Imitation de J.-C., avec la *Vie de Thomas Kempis, et les raisons invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur*, etc., Anvers, 1617 ; | *Disputatio de fide hæreticis servanda*, 1610, in-8° ; | une *Edition* du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entre autres : | *Vies des saints*, Anvers, 1641, 2 vol. ; | *Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'Eglise belgique*, 1623, 2 vol. in-fol. ; | *Vies des saintes filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8°. (*Voyez* ZYPÆUS.)

ROSWITA DE GANDESHEIM, ainsi nommée parce qu'elle était religieuse dans le monastère de ce nom, ordre de Saint-Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle : | six *Drames* en prose, sur des sujets pieux ; | *Poème héroïque* sur la vie de l'empereur Othon Ier ; | deux *Poèmes* à la louange de la Mère de Dieu ; | des *Elégies* sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denis, de saint Pélage de Cordoue, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, et par Henri Schurfleisch, Wittemberg, 1707, in-8°. Roswita florissait vers l'an 970.

* ROTA (Martin), graveur célèbre du XVIe siècle, naquit à Sébénico en Dalmatie, vers l'an 1530, vint à Venise, y étudia son art, et, jeune encore, il y acquit une réputation méritée. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages très-

estimés encore de nos jours, et qui figurent dans les collections les plus rares et les mieux choisies. Les principaux sont : | le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, chef-d'œuvre admirable qui fut copié depuis par Michel Gaultier. L'une et l'autre gravure sont ornées du portrait de Michel-Ange; on peut néanmoins aisément les distinguer, soit par la différence du mérite de celle de Rota, soit parce que dans la première on voit le visage du portrait tourné vers la gauche du spectateur, et dans celle de Gaultier, vers la droite. Deux autres *Jugements derniers*, l'un, dédié à l'empereur Rodolphe, est tout entier de Rota; le second, terminé par Anselme de Boodt, est inférieur au premier, mais cependant remarquable par deux figures de femmes qui se tiennent embrassées, et qui sont du fini le plus parfait. *La Madeleine pénitente; Le Martyre de saint Pierre*, d'après le Titien; *Prométhée déchiré par le vautour*; différents *morceaux* d'après Raphaël, Jules-Romain, etc. Rota mourut à Venise vers l'an 1630.

* ROTA (L'abbé Joseph), naquit à Bassano le 7 mai 1720. Il embrassa l'état ecclésiastique, et en 1760 il obtint la cure de Saint-Sauveur à Bergame, ville dont il était originaire. Il était très-versé dans les sciences sacrées, se distingua dans la prédication, et cultiva en même temps et avec succès la littérature. Indépendamment de plusieurs *lettres critiques*, de *poésies fugitives*, de différents *discours académiques*, et de quelques ouvrages de *controverse*, on a de lui : | *Poetica d'Orazio, esposta in ottava rima*, Bergame 1752, in-8°. Cette traduction est très-estimée, autant par la beauté du style que par la fidélité avec laquelle l'auteur a su rendre le texte original. *Adamo, poema in canti VI*, Bergame, 1778, qui pourrait servir de pendant à « la Mort d'Abel » de Gessner. Le poème de l'abbé Rota est écrit en octaves de vers de onze syllabes, mètre usité par les Italiens dans la poésie épique. Cet ouvrage, qui établit à jamais la réputation de l'auteur comme bon poète, est rempli d'images neuves, de belles pensées, d'un intérêt toujours croissant, de sentiments tendres et profonds, et il est en outre écrit d'un style aussi élégant que correct. L'abbé Rota fut estimé par ses vertus comme par ses talents, et mourut à Bergame le 5 mai 1792, âgé de 72 ans.

* ROTALDE (San Iago de), colonel espagnol réfugié en France, mort en avril 1834, est aussi connu par ses écrits que par ses principes politiques. Il a publié quelques numéros du recueil intitulé *El Dardo* en espagnol.

* ROTARUS ou Rotaro (Sébastien), médecin, naquit à Véronne en 1678, eut beaucoup de bonheur dans ses cures, dans lesquelles il adopta la méthode la plus simple. Il se déclara contre l'usage de la saignée, et fut un de ceux qui introduisirent celui du mercure dans le traitement de plusieurs maladies. La plupart de ses ouvrages, qui trouvèrent beaucoup de partisans, roulent sur ces deux objets. Les plus remarquables sont : | *Il Medico padre*, Vérone 1719-1720, in-4°, où il est parlé particulièrement de la pleurésie; | *Rimedio di non ispregiare nel mal caduco*, Vérone, 1722, in-8°. Rotarus cherche à prouver dans ce livre l'utilité des frictions

mercurielles dans la cure de l'épilepsie. Il mourut en 1742, et tous ses ouvrages furent imprimés in-fol. deux ans après.

ROTGANS (Luc), né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandaise, dans laquelle il surpassa tous les poètes qui l'avaient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande, en 1672; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avait sur le Vight, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite-vérole, en 1710, à 66 ans. On a de lui : | la *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poème épique en huit livres, estimé des Hollandais; mais qui ne sera jamais mis, par les autres nations, au rang des ouvrages d'Homère, de Virgile, ni même de Lucain; | d'autres *Poésies* hollandaises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4°.

ROTH (Michel), né en 1721, à Illuxta, bourg de Courlande, entra chez les jésuites en 1737, exerça le ministère de la prédication à Dunebourg, et fit ensuite des missions dans la Lithuanie et la Livonie polonaise, aujourd'hui russe. Après de longs travaux couronnés d'éclatants succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de Dagda, le 3 décembre 1785, jour de saint François-Xavier, dont il avait constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le peuple d'une manière plus suivie et plus solide : il n'admettait personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession pascale, qu'il n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisait pendant le carême. Les établissements utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, surtout pour l'instruction du peuple, sont en très grand nombre, et sont devenus une source abondante des fruits subsistants que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs continuent à recueillir.

ROTHARIS, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, donna le premier des lois écrites à ses sujets, en 645. Ses successeurs l'imitèrent, et de leurs édits se forma insensiblement un volume qu'on appela les *Lois lombardes*. Ces lois, publiées par Lindenbrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté et leur précision. Rotharis était arien; mais il aimait la justice, et la rendait avec soin.

ROTHELIN (Charles d'Orléans DE), né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, descendant du brave Dunois. Charles accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, et former une nombreuse bibliothèque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étaient familières. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 53ᵉ année. Il était de l'académie française et membre honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son "Anti-Lucrèce" encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons, et le fit paraître avec une préface

d'une latinité riche et harmonieuse, digne de l'ouvrage auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliothèque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes. [Il a laissé plusieurs manuscrits sur la théologie, et a publié : *Observations et détails sur la Collection des grands et petits Voyages*, Paris, 1742 et 1768.]

ROTHMANN (Christophe), célèbre astronome de Wilhelm, landgrave de Hesse, mort en 1598. On a de lui un *Traité sur les comètes*, et quelques *Lettres* écrites à Tycho, qu'on voit dans le tome 1er des *Epîtres astronomiques* de ce dernier. Rothmann, en défendant l'hypothèse de Copernic, et en l'employant pour expliquer les phénomènes célestes, disait que le défaut de parallaxe annuelle ne permettait pas de la regarder comme réalisée dans le fait. (*Voy.* Tycho.)

* ROTIGNI (Dom Constantin), savant bénédictin, né d'une famille noble à Trescore, dans le Bergamasque, le 23 mars 1696, après avoir fait ses études à Bergame, prit l'habit religieux dans le monastère de Sainte-Justine à Padoue, congrégation du Mont-Cassin, et y fit profession. Il avait l'esprit vif, et d'heureuses dispositions pour réussir dans les sciences. Il s'appliqua aux saintes lettres, sous la direction du célèbre P. Benoit Bacchini, de la même congrégation, alors abbé du monastère de Reggio. Les soins de cet habile maître furent suivis du plus grand succès : le P. Rotigni devint un savant du premier ordre. D'abord il enseigna la philosophie au monastère de Sainte-Justine, et ensuite à Averse et à Florence, avec beaucoup d'applaudissements. Il professa ensuite le droit canon à Ravenne et à Rome, fut chargé du soin des novices dans divers monastères, et nommé à différentes supériorités, jusqu'à ce qu'enfin, en 1762, il fut fait abbé et visiteur général des provinces cisalpines. C'était le temps où s'agitait avec feu la question du "probabilisme". Dom Rottigni intervint dans cette dispute, et s'y distingua par sa science et son zèle contre la morale relâchée. On a de lui : | *De canonibus vulgo apostolicis.*, *Epistola critica ad reverendum P. Raymondum Missorium*, Venise, 1734; | *lo Spirito della Chiesa nell' uso de' salmi, o ampia parafrasi di essi, in forma d'orazione e di esortazione*, 2 vol. in-12, plusieurs éditions; la 4e, Padoue, 1750, revue et améliorée. On a prétendu que l'auteur, dans cet ouvrage, n'avait point évité les répétitions; mais il écrivait pour les gens simples et sans lettres, à qui il faut de longues explications. | *Trattato della confidenza christiana e dell' uso legittimo delle verità che riguardano la grazia di Gesù-Cristo*, etc., Venise, 1751 : c'est le *Traité de la confiance* de Fourquevaux; | *Parafrasi de' cantici, colla spiegazione del Pater noster*, Padoue, 1766; | *Parafrasi degl' Inni secondo la loro letterale, mistica e morale intelligenza*, etc., Padoue, 1752; | *Della necessità dell' amor di Dio per essere con lui riconciliati nel sacramento della penitenza*, etc., Roverédo, 1750. Ce livre essuya une critique de la part du P. Zaccaria, jésuite. Dom Rotigni y répondit. | *La Concordia della passione di N.-S. con annotazioni*, Brescia, 1756. Ce savant bénédic-

tin est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, ou imprimés ou restés inédits. Il a écrit contre le P. Berruyer; il a traduit la *Genèse* de Duguet, et l'*Instruction pastorale* de l'archevêque de Tours, *sur la justice chrétienne;* il a donné un recueil d'opuscules spirituels, etc. Dom Rotigni eut le malheur d'embrasser la doctrine de Port-Royal, et de ternir ses rares qualités par l'esprit de secte. On ne peut lui refuser beaucoup de science, le mérite d'une vie austère, les qualités d'un bon religieux. Le bruit courut qu'avant de mourir il avait rétracté quelques-unes de ses opinions, en présence de son supérieur, qu'il pria d'en instruire son évêque; on en publia même une relation. Quoi qu'il en soit, il est certain que ses derniers moments furent ceux d'un religieux édifiant et rempli de la piété la plus exemplaire. Il expira dans ces sentiments, le 20 avril 1776, âgé de 80 ans. Il avait un frère (Joseph Rotigni), chanoine, non moins savant théologien et canoniste que prédicateur distingué. Il fut vicaire général de l'évêque de Bergame, et mourut vers 1780.

ROTROU (Jean de), poète dramatique, un des créateurs du théâtre français régulier, naquit à Dreux, en 1609. Il acheta la charge de lieutenant particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1650. [Il était contemporain du grand Corneille, plus âgé que lui de trois ans. Quand celui-ci donna 'le Cid', Rotrou avait déjà obtenu de grands succès, pour deux pièces oubliées aujourd'hui. Rotrou fut un des poètes protégés par le cardinal de Richelieu.] Il se distingua de la foule des rimailleurs de son temps, par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentiments, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style. Il ne lui manquait que la correction du langage et la régularité des plans. Rotrou a composé trente-six pièces de théâtre, tragédies ou comédies. Une seule est demeurée au théâtre, c'est *Venceslas*. On se procure difficilement toutes les productions de Rotrou, qui n'ont jamais été réimprimées en collection. Quelques-unes de ses pièces se trouvent dans le 'Théâtre français', Paris, 1737, 12 vol. in-12. [Les deux meilleures sont *Cosroes et Venceslas*. Rotrou mourut victime de son devoir. Une épidémie terrible affligeait la ville de Dreux; en sa qualité de magistrat, il y crut sa présence nécessaire; et, malgré les instances de ses amis, il se rendit à Dreux, où quatre jours après il cessa de vivre, à l'âge de 41 ans.]

* ROUAIRIE, ou plutôt Rouarie (Armand-Ruffin, marquis de La), naquit en Bretagne, vers 1752, d'une famille distinguée de cette province. Il entra dans les gardes-françaises, obtint de l'avancement, et fit avec distinction la guerre d'Amérique, sous le général Rochambeau. De retour en France, au commencement de la révolution, il se déclara contre toute espèce d'innovations, et en faveur de la monarchie. Il fut nommé parmi les douze députés bretons qui vinrent auprès de Louis XVI en 1788. Sa résistance aux décisions du ministère le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit cependant quelques jours après. L'année suivante il se mit à la tête de la noblesse bretonne, et fut le premier

qui s'opposa à ce qu'on envoyât des députés aux états-généraux. Il prévoyait d'avance la destruction de la monarchie, par les innovations qu'on projetait. Il résolut en conséquence de tâcher d'opposer une digue au torrent qui allait déborder; il ne trouva d'autre moyen qu'une contre-révolution. Il se rendit à Coblentz en 1791, et communiqua ses projets aux princes, frères de Louis XVI, qui les approuvèrent. De retour en Bretagne, il conçut l'idée de se rendre maître des deux rives de la Loire, en insurgeant la Bretagne, l'Anjou et le Poitou. Le marquis de La Rouairie se fit bientôt un grand nombre de partisans, et devint le chef de la confédération bretonne. Après avoir fait des réglements militaires et civils, il réunit ses partisans dans son château, leur fit part de ses plans, et distribua parmi eux les différentes commissions des princes. Les alliés ayant attaqué les frontières du nord de la France, La Rouairie crut ce moment favorable pour faire éclater la contre-révolution; mais ses démarches avaient été épiées et dévoilées au comité de sûreté générale, et il fut contraint de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Il erra long-temps de village en village, et de château en château, faisant partout de nouveaux prosélytes. Mais la funeste journée du 10 août, les mauvais succès des troupes alliées, vinrent encore déranger ses projets. La Rouairie, ne se laissant pas abattre, se décida à les ajourner. Il passa l'hiver dans l'inaction, et errant de nouveau d'asile en asile; la fatigue l'obligea enfin de se réfugier au château de la Guyomarais, où il fut attaqué d'une grave maladie, qui, en quatorze jours, le conduisit au tombeau, le 30 janvier 1793. Le commissaire Morillon, qui avait été envoyé en Bretagne pour arrêter La Rouairie, fit exhumer son cadavre pour s'assurer si la nouvelle de sa mort était vraie: peu de temps après, il découvrit dans le jardin de la Fosse-Engant, tous les papiers de ce chef, enfermés et ensevelis dans un vase de terre. Cette découverte donna lieu à plusieurs arrestations. Cependant les travaux de La Rouairie ne furent pas perdus, et dans le mois de mars de la même année éclata la contre-révolution qu'il avait préparée avec tant de zèle et de sagesse. (*Voyez* les articles CHARETTE, LA ROCHE-JACQUELEIN, etc.)

* ROUBAUD (Pierre-Joseph-André), littérateur, né à Avignon en 1730, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, et débuta dans la carrière littéraire par un *Essai sur les synonymes* qui fut bien accueilli du public. Attaché au système des économistes, il devint l'un des chefs les plus zélés de cette secte politique, et en partagea les succès et les disgrâces. Recherché et repoussé tour à tour par le gouvernement, il fut exilé en 1775 avec l'abbé Baudeau. Rappelé l'année suivante, il obtint une pension de 3,000 fr. sur les économats. Après s'être livré, depuis cette époque, à de nouveaux travaux économiques et littéraires, il mourut à Paris en 1792. L'abbé Roubaud a publié, avec Le Camus, le *Journal du Commerce*, depuis 1759 jusqu'à la fin de 1762, Bruxelles, 24 vol. in-12; avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marquis de Mirabeau et autres, le

Journal de l'Agriculture, du Commerce et des Finances, de 1764 à 1774; avec Ameilhon, le *Journal d'Agriculture, Commerce, Arts et Finances*, depuis janvier 1779 jusqu'en décembre 1783, 15 vol. in-12. On lui doit les ouvrages suivants : | *le Politique indien*, ou *Considérations sur les colonies des Indes occidentales*, Amsterdam, 1768, in-8°; | *Représentations aux magistrats sur la liberté du commerce des grains*, 1769, in-8°; | *Récréations économiques*, ou *Lettre au chevalier Zanobi*, etc., 1770, in-8° (c'est une réfutation du *Dialogue sur le commerce des blés*, par l'abbé Galiani); | *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1775, 15 vol. in-12, ou 5 vol. in-4°; | *Nouveaux Synonymes français*, Paris, 1785, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage obtint en 1786 le prix d'utilité fondé à l'académie française. Il en parut une troisième édition, considérablement augmentée par un des neveux de l'auteur, sous le titre de 'Synonymes français', Paris, 1796, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage abrégé a été réimprimé avec ceux de Gérard, Beauzée, etc., sur le même sujet, dans le 'Dictionnaire des Synonymes français', Paris, 1801, 3 vol. in-12, et 1810, 2 vol. in-12.

* ROUBAUD (Joseph-Marie), frère du précédent, jésuite, né à Avignon en 1735, vint se fixer à Paris après la dispersion de son ordre, retourna ensuite dans sa patrie pour rédiger le *Journal d'Avignon*, dont le roi avait rétabli le privilége, revint à Paris, et y mourut en 1797. Il a composé des *discours*, des *sermons* et autres écrits qui n'ont pas été imprimés, et il a traduit de l'italien les *Vies des bienheureux Laurent de Brindes* et Benoît Labre; cette dernière a été publiée à Paris, 1784, in-12.

* ROUBO (Jacques-André), habile mécanicien et menuisier, naquit à Paris en 1741. Il étudia avec succès le dessin et la géométrie, qu'il sut appliquer utilement à l'art qu'il avait embrassé. Il ne manquait pas d'instruction, écrivait avec grâce et facilité, et, quoique très jeune encore, l'académie des sciences le chargea du *Traité* de la menuiserie, qui est un des meilleurs qu'on trouve dans la 'Collection des arts et métiers'. Il vivait paisiblement et satisfait de sa médiocre fortune, lorsqu'au temps de la formation de la garde nationale, ayant été nommé lieutenant, il assista la nuit du 11 juillet 1790 au camp de la fédération, où les fatigues de cette journée altérèrent sa santé, d'ailleurs très-faible, et il mourut en mars 1792, à l'âge de 51 ans. Il aurait mieux valu pour lui, en s'éloignant de tout ce qui avait rapport à la révolution, de vivre comme simple artiste; mais dans ces temps de troubles, ce choix ne fut peut-être pas en son pouvoir. Les ouvrages les plus remarquables de Roubo sont *la coupole* de la Halle-aux-Blés, *le berceau* qui sert de couverture à la Halle-aux-Draps, et le *grand escalier* de l'hôtel de Marbœuf, ouvrages exécutés avec autant de précision que de délicatesse.

* ROUCHER (J.-A.), littérateur, naquit à Montpellier le 22 février 1745. Il vint à Paris et se fit connaître par quelques poésies fugitives, qui décelaient en lui une imagination ardente et beaucoup de facilité. Son poème intitulé *les Mois*, qu'il lut dans plusieurs so-

ciétés, obtint une vogue qui diminua beaucoup lorsqu'il parut imprimé : nous aurons lieu d'en parler dans la suite. Pendant ce temps la révolution éclata, et au premier instant Roucher ne la considéra que comme un mal nécessaire pour corriger "des abus"; mais il avait le cœur droit, de bons principes, et il ne put voir sans indignation les atrocités qu'on commettait au nom d'une liberté chimérique. Il eut le courage d'abjurer son erreur et de blâmer hautement la conduite de ces factieux, qui ne voulaient que satisfaire leur ambition et leur avidité, tout en se proclamant les restaurateurs de la patrie. Il ne tarda pas à encourir leur haine et à être en butte à leurs persécutions. Au commencement du règne de la terreur, il fut arrêté comme contre-révolutionnaire, et enfermé à Saint-Lazare. Mais les jacobins l'ayant signalé pour une de leurs nombreuses victimes, il fut impliqué dans la prétendue conspiration des prisons, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Le farouche Fouquier-Tinville le fit traîner à l'échafaud le 27 juillet 1794, c'est-à-dire le jour même de la chute de Robespierre, et ce fut Henriot qui le conduisit au supplice, avec près de 40 autres condamnés. Roucher eut la douleur d'en voir périr 37 avant de recevoir le coup fatal; il avait alors 49 ans. Il mourut avec courage, et le jour même de son exécution il fit faire son portrait, et écrivit au bas les vers suivants, en l'adressant à sa femme et à ses enfants :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous!

On a de lui : | *les Mois*, poème en douze chants, 1780, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, prôné avec enthousiasme quand il était encore en manuscrit, subit, lors de sa publication, les critiques les plus sévères. Laharpe y trouve tous les défauts qui peuvent caractériser le livre le plus mal fait. Il n'a, selon lui, ni sujet, ni marche, ni intérêt; l'auteur est dénué d'idées et de goût; les vers sont prosaïques, remplis de solécismes et d'une césure monotone. Tout en déférant à l'avis de ce critique, on remarque cependant dans ce poème de belles descriptions, des images bien tracées, soit sur les plaisirs champêtres, soit sur les phénomènes de la nature, etc. Les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, la veillée de village, le dégel, etc., seraient dignes de la plume la plus habile; mais ces beautés ne peuvent, il est vrai, racheter les principaux défauts, qui consistent dans une longueur excessive, que rend plus ennuyeuse encore la monotonie du sujet, dans un mélange confus de polythéisme, de mythologie, de philosophie irréligieuse, d'érudition allégorique, et dans un vide de pensées et de sentiments. | *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais de Smith : cette traduction, fort bien faite, a eu plusieurs éditions; la 4e parut en 1794, en 4 vol. in-8°, dont un de *notes*, par Condorcet; | *Poésies fugitives et lettres*, 1795, 2 vol. in-8°. Roucher a laissé, manuscrits, plusieurs chants d'un poème dont le sujet est *Gustave Wasa*. En général, Roucher avait plus de facilité que d'inspiration, et toutes ses compositions poétiques, trop

diffuses, manquent d'ordre et de chaleur.

ROUELLE (Guillaume-François), né en 1703 à Matthieu près de Caen, lieu natal du père du fameux Marot, mourut à Paris, en 1770. Il était apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie au Jardin royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangères et de celle des sciences de Paris. Il forma divers élèves en chimie, science dont il étendit les bornes, et qu'il aimait avec passion. Les 'Mémoires de l'académie des sciences' renferment divers écrits de lui; et il a laissé en manuscrit des *Leçons de chimie*. Sa société était douce et agréable, et son caractère franc et décidé. — Son frère puiné, Hilaire-Marin Rouelle, s'est aussi distingué par ses connaissances, et succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chimie au Jardin du roi. Il mourut le 1er avril 1779.

ROUGANE (L'abbé), ancien curé d'Auvergne, se retira au mont Valérien, et fut une des victimes des massacres de septembre 1792. Il a laissé plusieurs écrits contre les mesures prises, lors de la révolution, sur les matières ecclésiastiques, tels que : | *Observations* réfléchies sur différentes motions *de M. d'Autun et ses confrères*; | *le Décret du* 13 *avril mal justifié par l'évêque d'Autun*, dans sa réponse à son *chapitre*; | *le Masque levé* contre le rapport de Durand de Maillane, sur les empêchements et les mariages, 23 pages in-8°; | *Réflexions sur le Rapport de Massieu, touchant les congrégations séculières*, 8 pages in-8°; | *Lettre à M. de Condorcet, écrite par son ordre*, 48 pages in-8°: elle a rapport à son *Adresse aux Français*, et au *Rapport de M. de Neufchâteau* contre les *prêtres*, en novembre 1791; | *Difficultés proposées à MM. Barruel et Fontenay*, 24 pages in-8°. Ces écrits sont signés *Rougane, ancien curé d'Auvergne*. On en cite d'autres, publiés pour établir son opinion, que les intrus n'étaient pas schismatiques, et que l'on pouvait communiquer avec eux. Rougane a écrit aussi le livre intitulé : *les Nouveaux Patrons de l'usure réfutés, y compris le dernier défenseur de Calvin sur le même sujet, dédié aux états-généraux*, Paris, 1789, in-12, de 66 pages. L'auteur répond à La Forêt, à Rulié, à Ruel, à Beurrey. La réfutation de l'écrit de Beurrey avait déjà paru en 1787; Rougane la publia de nouveau, en 1789, avec une réponse à des reproches qu'on lui avait adressés. L'abbé Rougane eut le courage, même après le 10 août, de ne pas vouloir quitter son habit ecclésiastique. Il avait de la vivacité, du zèle; mais on remarque dans ses ouvrages un style souvent incorrect.

ROUGEMONT (François), né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des âmes à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, et de là à Canton, où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire, animé d'un zèle ardent pour la propagation de la foi, s'était concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison

de Canton : *Historia tartarico-sinica, complectens ab anno* 1660 *aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; christianæ religionis prospera, adversaque*, etc., Louvain, 1673, in-12. Cette Histoire, qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité : c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise : il vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Malgalhaes, sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4°.

* ROUGNON (Nicolas-François), médecin, né en 1727 à Morteau, petite ville de la Franche-Comté, prit ses degrés à la faculté de Besançon, vint ensuite à Paris pour suivre les cours des plus habiles professeurs, exerça quelque temps la médecine à Noyon, revint ensuite à Besançon, s'y fit recevoir docteur, obtint une des chaires de la faculté, la place de médecin en chef des hôpitaux, et acquit une réputation qui s'étendit en Allemagne et jusqu'en Angleterre. Il mourut en 1799. Outre plusieurs *mémoires* conservés dans les Recueils de l'académie de Besançon, on a de lui : | une *Lettre au docteur Lorry*, Besançon, 1768, in-8°.; | *Codex physiologicus*, ibid., 1776, in-8°; | *Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus corporis humani functionibus*, ibid., 1786-87, 2 vol. in-4°; | *Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre*, ibid., 1794, in-8°; | *Médecine préservative et curative, générale et particulière*, ou *Traité d'hygiène et de médecine pratique*, ibid., 1799, 2 vol. in-8°. M. Marchand a publié sur lui une 'Notice historique', Besançon, in-8°, inscrite au tome 7 des 'Mémoires de médecine militaire'.

ROUILLÉ (Guillaume Le), jurisconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis Le Rouillé, seigneur de Hertré et de Rozé. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connaître avantageusement de F°. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (Charles d'Albret et Marguerite de Valois) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entre autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., et réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, et qui donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, et le fit prier de venir à Rouen : invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé : *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers, 1546, in-8°, réimprimé à Paris, en 1551; et une pièce de vers, qui a pour titre : *les Rossignols du parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville, l'an 1544.

ROUILLÉ (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours, en 1681, professa successivement la théologie,

les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'"Histoire romaine" du P. Catrou, en 21 vol. in-4°, à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli. (*Voy.* Catrou). Il eut aussi part, avec le P. Brumoi, à la révision et à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le P. d'Orléans avait laissées imparfaites. Il avait travaillé au Journal de Trévoux, depuis 1733 jusqu'en 1737. La 2e lettre de *l'Examen du Poème de Racine sur la Grâce* est de lui. Ce savant jésuite mourut à Paris en 1740, âgé de 59 ans, aimé et estimé.

* ROUILLÉ d'Orfeuil (Le baron), conseiller-d'état honoraire, mort en février 1835, à 77 ans, devint maître des requêtes, et ensuite intendant de l'ancienne province de Champagne. Il se tint à l'écart pendant la tourmente révolutionnaire, et ne reparut que sous le gouvernement impérial, qui le nomma sous-préfet de Nogent-le-Rotrou, où il exerça ses fonctions jusqu'au 15 janvier 1814, époque à laquelle il fut nommé préfet d'Eure-et-Loir; il perdit cette place le 20 juin suivant, et devint conseiller-d'état honoraire. Le retour de Napoléon, au mois de mars 1815, le rendit à la préfecture d'Eure-et-Loir; mais il en fut encore privé à la seconde restauration.

ROULLET (*Jean-Louis*), graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talents lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, et lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, et partout il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talents ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses ouvrages, surtout pour la correction du dessin, pour la pureté et l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1699. [On voit au Musée du Louvre une gravure de cet artiste, *les Trois Maries au tombeau de J.-C.*; elle est considérée comme son chef-d'œuvre.]

ROULLIARD (*Sébastien*), avocat parisien, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savants et singuliers. Les principaux sont : | *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8°; | *Histoire de l'église de Chartres*, in-8°; | *la Magnifique doxologie du fétu*, in-8°; | *les Gymnopodes, ou de la Nudité des pieds*, in-4°; | *Li Hunge en Santerre*, in-4°; | *Histoire de Melun*, in-4°; | *Privilèges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8°; | *le Lumbrisage de Nicodème Aubier, scribe, soi-disant le cinquième évangéliste, et noble de quatre races*; | des *Poésies* assez plates. Roulliard mourut en 1639.

ROUSSEAU (*Jacques*), peintre, né à Paris, en 1650, se distingua par son art à peindre l'architecture, et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talents, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, où l'on représentait les opéras du célèbre Lulli. Cet

excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers ; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air ; cependant ce qui a été conservé suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat, l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

* ROUSSEAU (N.), moine et médecin, né dans le XVIIe siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des capucins. Se destinant aux missions de l'Abyssinie, il résolut d'étudier la médecine et la pharmacie dans l'espoir de se rendre plus utile à ses confrères. Le ministre Colbert lui fit donner un logement au Louvre, où il eut toutes les facilités pour suivre ses études et préparer ses remèdes chimiques. Quelques-uns de ses remèdes le mirent en réputation sous le nom de 'capucin' du Louvre. Le roi lui fit expédier des patentes de médecin et le brevet de son envoyé dans le Levant ; mais il paraît que Rousseau avait alors renoncé à ses missions. Il se retira d'abord dans un couvent de son ordre en Bretagne, passa peu de temps après dans l'ordre de Cluni, exerça la médecine sous le nom d'abbé Rousseau, et mourut en 1696. Le frère de cet empirique, nommé Grangerouge, recueillit ses manuscrits, et les publia sous ce titre : *Secrets et Remèdes éprouvés, avec plusieurs expériences nouvelles de physique et de médecine*, Paris, 1697, 1708, in-12, ouvrage entièrement oublié aujourd'hui.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), le fils d'un cordonnier de Paris, naquit en 1671, et non en 1669. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colléges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avait à peine 20 ans, qu'il était déjà recherché par des personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec Saint-Evremont, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent était alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. La Motte et Rousseau étaient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* vit le jour en 1708. Il parut, sur un air du prologue de cet opéra, cinq couplets contre les auteurs des paroles, de la musique et du ballet. Ces premiers couplets, qu'on croyait être de Rousseau, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau ; cependant

ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il fût l'auteur des couplets. Mais, non content de vouloir paraître innocent, il voulut que le géomètre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusait. Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit faible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avait remis les couplets, et les avait donnés à un petit décroteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, et le coup dont Rousseau voulait accabler le géomètre retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs et de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avait donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes; et le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt, rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. Rousseau se retira en Suisse, où le comte de Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugène demanda Rousseau au comte, qui l'avait mené avec lui, et ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète français passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de trois ans. Enveloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, et obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avait connu ce poète naissant au collége de Louis-le-Grand, et avait admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connaissance qui pouvait lui être si utile; il lui faisait hommage de ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voyaient souvent à Bruxelles; Arouet lut à Rousseau son 'Epître à Julie', aujourd'hui 'à Uranie'. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci, qui lui en marqua son indignation. Le jeune homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avait faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvait oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme et le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poète, avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il voulait être rappelé, non à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrâce, il se mit à voyager. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses œuvres*, en 2 vol. in-4°. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Aremberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé, en 1733, d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces

de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier, dans un journal, que Voltaire l'avait accusé, auprès du duc d'Aremberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avait été banni de France. Voltaire, qui aurait dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrâce, un séjour insupportable. Le comte de Luc et M. de Sénozan, receveur général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de trois mois; mais ses protecteurs n'ayant pu obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, et mourut à Gnette (hameau entre Mons et Bruxelles), le 3 février 1741, dans de grands sentiments de religion. Avant que de recevoir le saint viatique, il protesta qu'il n'était pas l'auteur des Couplets qui avaient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux, une démonstration complète de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers moments où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace français :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un ami fidèle et reconnaissant, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différents. Il paraît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. La plus grande noblesse d'un poète est de descendre d'Homère, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin aurait eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevait son mérite, et il avait trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *OEuvres*, conformément aux intentions que le poète lui avait marquées. Cette édition, publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme : | quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'Odes sacrées, tirées des Psaumes. « Rousseau, dit Fréron, sait retracer à propos le beau désordre de Pindare, les grâces d'Anacréon, la saine raison d'Horace et la pompeuse majesté de Malherbe. » Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappants! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais surtout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes; mais l'enthousiasme du poète, qui passe dans l'âme du lecteur, fait qu'on

ne les remarque guère. | Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fond de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis et de ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité, que sur les différentes passions qui l'animaient. La colère le jette dans le paradoxe. | Des *Cantates*. Il est le créateur de ce poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces grâces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. | Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paraissent forcées; | des *Epigrammes* qui l'ont mis au-dessus de Martial et de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence et la débauche lui avaient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. | Un livre de *Poésies diverses* qui manquent quelquefois de légèreté et de délicatesse; | quatre *Comédies* en vers, et deux en prose. Le théâtre n'était pas son talent principal. Cependant, sa comédie intitulée *Le Café*, fut représentée neuf fois, une autre, le *Flatteur*, fut jouée 10 fois en 1696, et a été reprise avec succès; | un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a en 5 vol. un recueil plus considérable, qui a fait tout à la fois tort et honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour et le contre sur les mêmes personnes. Il paraît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une âme élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve quelques anecdotes, et des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui ferait plus de tort, si les auteurs devaient répondre des sottises qu'on met sous leur nom: c'est son *Portefeuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil, plusieurs pièces qui sont de Rousseau; mais il faut moins l'en blâmer que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poète les avait condamnés. On a donné, en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *OEuvres choisies*, en 1 vol. in-12, petit format. Ce sont ses Odes et son éminente supériorité dans la poésie lyrique qui lui ont mérité le nom de 'grand Rousseau', quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné pour *le distinguer* des autres écrivains du même nom. Ecouchard-Lebrun a tâché de rabaisser la réputation de Rousseau, dans l'édition qu'il a donnée de ce poète; La Harpe nous semble l'avoir jugé avec beaucoup d'impartialité. On peut consulter sur le mérite de cet écrivain 'Rousseau vengé', par l'abbé de Gourcy, Paris, 1772. [Nous avons plusieurs belles éditions de 'Rousseau': les plus recherchées sont celles de 1796, 4 vol. in-8°; 1790, in-4°; 1797, 5 vol. in-8°; 1820, 5 vol in-8°, édition publiée par M. Amar Duvivier. [Un des frères utérins de Jean-Baptiste Rousseau, carme déchaussé, sous le nom de P. 'Léon de Saint-Joseph',

s'acquit de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris en 1750.]

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève en 1712, d'un horloger, quitta de bonne heure sa patrie, se fit catholique, et voyagea en Italie. Son caractère était dès lors, comme il l'avoua lui-même, « une orgueilleuse misanthropie, et une certaine aigreur contre les riches et les heureux du monde. » Après diverses aventures, il se rendit en France en 1741, et se lia avec Diderot et d'Alembert. Une liaison d'un autre genre est celle qu'il contracta avec Thérèse Levasseur, fille pauvre, dont il ne se sépara plus, et dont il eut plusieurs enfants qu'il envoya à l'hôpital. Après d'autres aventures, qu'il rappelle dans ses *Confessions*, il devint secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise en 1743. Il avait près de 40 ans, et était encore très peu connu, lorsqu'il concourut pour le prix proposé par l'académie de Dijon, pour un discours sur cette question : "Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs"? Son discours, qui soutenait la négative, fut couronné en 1750, et il devait l'être, non-seulement à raison de l'éloquence forte et mâle dont l'auteur soutenait son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avait la vérité pour lui, quoiqu'à son ordinaire il l'outre quelquefois. Plusieurs adversaires se présentèrent pour l'attaquer; Rousseau se défendit; il avait de son côté l'expérience des siècles, et les lumières de l'histoire. L'état de notre littérature ne tarda point à venir à son appui. « S'il est faux, dit un critique judicieux, que les lettres, cultivées selon les règles et les précautions que le bien commun exige, soient capables de nuire à la société, il est du moins très certain qu'à en juger par les désordres qui règnent aujourd'hui parmi les littérateurs, elles sont sujettes à de grands inconvénients. Quelle idée avantageuse peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en promettre pour la culture de l'esprit et la perfection des mœurs, quand on voit les vrais principes attaqués, les règles méconnues, les bienséances violées, l'anarchie et la confusion établies sur les débris du goût et de la raison; quand la religion, la morale, les devoirs, la vertu, deviennent la proie d'une philosophie extravagante, qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce sur ceux-ci, et défigure celle-là au gré de ses caprices ou de ses intérêts? Quelle estime peut-on avoir pour les littérateurs, à la vue des divisions qui les aigrissent et les déshonorent! Est-ce en les voyant se déchirer, se calomnier, se décrier les uns les autres, intriguer dans les sociétés, pour persécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs et leurs disciples; employer, pour se faire une réputation, un temps et des soins qui seraient plus utilement consacrés à perfectionner leurs ouvrages; se révolter contre les critiques et négliger des avis utiles; repaître leur vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper à en mériter de plus justes et de plus solides; substituer à l'élévation des sentimens qui devraient être leur partage, les bassesses de l'artifice et de la flatterie, pour donner des appuis à leur vanité? Est-ce enfin au milieu d'une dégradation sen-

sible et journalière, qu'ils pourront prétendre au respect et à la gloire destinés à payer les travaux du génie et des talents? Il n'est donc que trop tristement démontré par l'expérience, que l'abus des connaissances littéraires est le plus dangereux de tous les maux qu'un état puisse éprouver. Depuis ces prétendues lumières qu'on se vante de nous avoir communiquées, la société est-elle devenue plus heureuse et mieux réglée? La mauvaise foi, les perfidies, les haines, les mensonges, les calomnies, les atrocités, les crimes ont-ils disparu parmi nous? Y a-t-on vu renaître la franchise, la droiture, la générosité, le bonheur et la paix; ou plutôt, malgré ces cris hypocrites, d'"humanité", de "bienfaisance", les cœurs ne paraissent-ils pas s'être rétrécis, desséchés, et avoir perdu leur énergie? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus instruits, c'est d'avoir appris à être méchants avec art, et à conserver dans le mal une sorte de décence qui le rend plus épidémique et plus dangereux. S'il est vrai que les hommes aient été méchants dans tous les siècles, on ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être dans les siècles éclairés. Les ressources de l'esprit se tournent alors du côté de l'intérêt des passions. Plus un méchant a de lumières, plus il est habile à mal faire avec impunité. » (*Voyez* Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, Giraldi Lilio Gregorio). Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes et sur l'origine des sociétés*, plein de maximes fausses et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux; qu'ils étaient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur, panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime l'homme social; s'efforçant, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une civilisation honnête et raisonnable, l'état de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité. Car qu'est-ce qu'un sauvage tel que ceux de l'Amérique, et en général ceux que nous connaissons sur ce globe? « C'est, » répond l'auteur du "Système social", qui mêle aussi de grandes vérités à de grandes erreurs, « c'est un enfant vigoureux, privé de ressources, d'expérience, de raison, d'industrie; qui souffre continuellement la faim et la misère, qui se voit à chaque instant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connait d'autres lois que son caprice, d'autres règles que les passions du moment, d'autre droit que la force, d'autres vertus que la témérité; c'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui est à tout moment exposé à devenir la victime, ou de sa propre folie, où de la férocité des stupides qui lui ressemblent. La vie du sauvage, à laquelle des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes; l'âge d'or si vanté par les poètes, ne sont dans le vrai que des états de misère, d'imbécillité, de déraison. » Sa *Lettre à M. d'Alembert* sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1757, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette lettre, si intéressante pour les mœurs en

général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que Voltaire lui voua, et des injures dont il ne cessa de l'accabler. Ce qu'on trouvait de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avait fait imprimer une comédie, et qu'il avait donné au théâtre une pastorale, le *Devin du village*, qui certainement n'était pas faite pour produire des impressions de vertu. Il en fit lui-même la musique : car il avait cultivé cet art dès son enfance. Son *Dictionnaire de musique*, à quelques inexactitudes près, est un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre; mais on s'aperçoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Brossard: on est fâché seulement qu'il ne le dise pas; et cette réticence fait croire qu'il n'était point en ce genre aussi riche de son propre fonds qu'on le croyait communément. La *Nouvelle Héloïse*, 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés et de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltants, et toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fausse et inconséquente. Quelques-unes de ces lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression; mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes et à la manie d'ergoter contre les notions reçues; de là ces froides digressions, ces critiques insipides, et ces paradoxes révoltants. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à sa manie d'exposer le pour et le contre, de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762 en 4 v. in-12, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, et qu'on laisse germer et prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus temps, l'impression des vérités religieuses, de la loi et de la crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon et de Tacite. Il semble même en avoir la manière et le style. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les hommes et les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le style de Rousseau n'était ni dans son cœur ni dans son génie, et que, tandis que l'honnête homme, médiocrement lettré, parle et écrit avec énergie et un enthousiasme éloquent des droits de la justice et de la vertu, Rousseau ne pouvait former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. « Je méditais, dit-il lui-même, dans mon lit, les yeux fermés, et je tournais et retournais dans ma pensée mes périodes avec des peines incroyables : puis quand j'étais parvenu à en être content, je les déposais dans ma mémoire, jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier. Souvent j'oubliais tout en m'habillant. Les quatre lettres à M. de Malesherbes sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie. » Voilà, sans doute, ceux qui jugeaient de la force de l'âme

de Rousseau par celle de ses expressions, bien loin de leur compte; et puis, la sublime philosophie qui achète par de telles contorsions la réputation de beau parleur! Quoi qu'il en soit du style, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3ᵉ tome est rempli d'objections contre le christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile, et un portrait touchant de son divin auteur, mais les miracles, les prophéties, qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continuel de sublime et de subtilités, de raison et d'extravagance d'esprit et de puérilité, de religion et d'impiété, de philanthropie et de causticité. Il habitait depuis 1754 une petite maison de campagne près Montmorenci : solitude qu'il devait à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, il s'était retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses et qui en pervertit l'usage. Il aurait été heureux dans cette retraite, s'il avait pu oublier ce public qu'il affectait de dédaigner; mais le désir d'une grande réputation aiguillonnait son amour-propre, et c'est ce désir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables, et qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avait donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neufchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le "Mandement" de M. l'archevêque de Paris, qui avait anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre* où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence et une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre, bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestants, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise romaine. Rousseau avait abandonné solennellement cette dernière religion en 1753; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il était résolu d'aller vivre en France dans un pays catholique. Les pasteurs protestants ne lui surent aucun gré de ce changement; et la *protection du roi* de Prusse, à qui appartient la principauté de Neufchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que lui suscita le pasteur de Motiers-Travers, village où il s'était retiré. Il prit le parti de passer en Angleterre, et il se brouilla avec le fameux Hume, qui l'avait amené avec lui dans cette île. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle; elle prouve, ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauraient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid chrétien aurait honte de ne pas réprimer. Hume appela Rousseau un "serpent ré-

chauffé dans le sein de l'amitié'; celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Genève retourna en France. En passant à Amiens, il vit Gresset, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes; il se contenta de lui répondre: « Vous avez eu l'art de faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez faire parler un ours. » Ses protecteurs obtinrent qu'il demeurerait à Paris, à condition qu'il n'écrirait ni sur les matières de religion ni sur celles du gouvernement: il tint parole, il n'écrivit plus. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paraissant détrompé, sans pourtant l'être, de ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre du marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 2 juillet 1778, non sans soupçons d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. Un de ses amis, Corancez, a donné à cet égard des renseignemens qui semblent exacts. Sa brochure est curieuse, et démontre l'état d'aliénation dans lequel le sage tombait parfois. La relation que MM. de Presle et Magellan ont donnée de sa mort pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier; ils conviennent que la 'vie lui était à charge' et rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, était instruit de sa fin prochaine. Tout cela est confirmé dans les 'Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau' publiées en 1789 par madame la baronne de Staël. « On sera peut-être étonné, dit-elle, de ce que je regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. Mais le même Génevois dont j'ai déjà parlé reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort, qui semblait annoncer ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un soin extrême de ses derniers moments, il a su que le matin du jour où Rousseau mourut, il se leva en parfaite santé, mais dit cependant qu'il allait voir le soleil pour la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures après, et commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appelât du secours et qu'on avertît personne. Peu de jours avant ce triste jour, il s'était aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas; il parut accablé de cette découverte, et resta huit heures de suite sur le bord de l'eau, dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances, il n'est plus permis de douter que ce malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie. » Et dans une réponse à madame de Vassy, elle ajoute: « Un Génevois, secrétaire de mon père (Necker), et qui a passé la plus grande partie de sa vie avec Rousseau; un autre, nommé Mouton, homme de beaucoup d'esprit, et confident de ses dernières pensées, m'ont assuré ce que j'ai écrit; et des lettres que j'ai vues de lui, peu de temps avant sa mort, annonçaient le dessein de terminer sa vie. » On voit par là, comme par bien d'autres anecdotes de ce fameux égoïste, ce que c'est que la prétendue force d'esprit dont font parade les hommes dont l'idole est l'opinion publique, et qui n'ont

point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgrâces les plus légères, souvent même parfaitement imaginaires. Le caractère de Rousseau, ainsi que ses opinions, était certainement original; mais la nature ne lui en avait donné que le germe, et l'art avait beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier. Il n'aimait à ressembler à personne; et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avait fait un nom, il manifesta beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. De là ces raisonnements en faveur et contre le duel, l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie; la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, et les athées confondus par des arguments invincibles, la religion chrétienne combattue par des objections spécieuses, et célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchait de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disait et ne le sentait, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il était charitable, bienfaisant, sobre, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auraient procuré ou des richesses ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie, il n'aimait pas les philosophes; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illustre, il les détesta dès qu'il les connut. « Je regardais, dit-il, jadis ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formais de leur commerce des idées angéliques, et je n'aurais approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri. » — « Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (*Voyez* LUCIEN.) On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée le mot de 'vertu', sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que

nous nous devons à nous-mêmes et à nos semblables ; c'est avec une abondance, un charme, une force qui semble ne pouvoir venir que du cœur. Mais tout cela est mêlé d'assertions si contradictoires dans leurs principes ou dans leurs conséquences, que si elles pouvaient être vraies, toute idée de devoir serait anéantie. Ses idées sur la politique étaient presque aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la religion. Son *Contrat social*, que Voltaire appelait le *Contrat insocial de l'insociable J.-J. Rousseau*, est plein de sophismes, d'erreurs et de traits dignes d'un pinceau cynique ; il est d'ailleurs obscur, mal digéré, et tellement rempli de contradictions, que les auteurs de la nouvelle constitution de la France en ont fait la base de leurs opérations, en même temps qu'elles y sont condamnées en cent endroits différents. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages, qu'on trouve dans le recueil de ses *OEuvres*, publié tant de fois et en tant de formats. On a rassemblé les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, 1 vol. in-12, où l'on a fait disparaître le sophiste hardi et l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent et le moraliste penseur. M. le comte de Barruel-Beauvert a donné sa *Vie* en 1789, amphigouri philosophique, rempli de faits romanesques, dont quelques-uns ne peuvent avoir été imaginés que par l'auteur. Il convient cependant que le philosophe s'est donné la mort lui-même. Rousseau avait laissé dans son portefeuille des *Mémoires de sa vie*, dont on a publié une partie en 1782, sous le titre de *Confessions*. C'est le détail le plus circonstancié, non-seulement des plus petits événements de sa vie, mais encore de ses crimes et de ses bassesses. Extravagance inouïe, où la manie de faire parler de soi a conduit cet homme de génie, devenu, selon l'expression de saint Paul, réellement fou, en se croyant parfaitement sage. Il était parvenu à se persuader que les moindres détails de sa vie étaient des choses importantes et bien dignes d'occuper les regards de la postérité. Heureux si, au lieu de vivre un moment dans la pensée et les discours des hommes, il avait su se renfermer dans ce sentiment précieux que produit la vertu, jouir en lui-même des fruits de la sagesse, faire le bien sans ostentation, l'enseigner sans prétention, substituer à une philosophie arbitraire et contradictoire l'invariable lumière de la religion ! Beaucoup d'écrivains se sont attachés à réfuter les paradoxes de Rousseau. Nous nous contenterons de citer Bergier, le cardinal Gerdil, l'analyse des principaux ouvrages de Jean-Jacques, par M. de Barante, dans son ouvrage *de la Littérature française au* XVIIIe *siècle*, trois articles de M. de Boulogne, insérés dans les *Mélanges de philosophie*, etc.

* ROUSSEAU (Pierre), naquit à Toulouse vers l'an 1720, cultiva la littérature, et étant venu à Paris, il donna à différents théâtres les pièces suivantes, dont la plupart n'eurent qu'un succès éphémère. Les plus connues sont : *le Berceau*, *le Faux pas*, *la Coquette sans le savoir*, *l'Etourdi corrigé*, *l'Esprit du jour*, *la Mort de Bucéphale*, tragédie burlesque, etc. En 1756, il établit le *Journal ency-*

clopédique, qui se répandit dans toute la France, et par lequel il put amasser une grande fortune. Rousseau mourut à Paris en novembre 1785, âgé de 65 ans.

* ROUSSEAU (Jean-François-Xavier), diplomate français, naquit en 1738 à Ispahan, de Jacques Rousseau, joaillier génevois, cousin germain de Jean-Jacques, qui était passé en Asie, en 1705, à la suite de l'ambassade française, et y était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Elevé dans le catholicisme par les jésuites d'Ispahan, le jeune Rousseau fit chez eux de bonnes études, se familiarisa de bonne heure avec les diverses langues de l'Orient, apprit également la plupart de celles de l'Europe, se livra ensuite à des opérations commerciales fort étendues, quitta sa ville natale pour aller à Bassora s'attacher au service de la nation française en qualité de sous-chef de comptoir de la compagnie des Indes, se rendit doublement utile par ses connaissances variées et le crédit dont il jouissait en Orient. Chargé en 1773 des affaires de France en Perse et dans le pachalick de Baghdad, Rousseau paya les dettes de Pyrault, son prédécesseur, secourut les malheureux Français venus de l'Inde, envoya, à ses frais, des vivres à la colonie de Mahé, rendit de grands services aux missions d'Ispahan, de Bassora et de Baghdad, et fut créé, en récompense, par le pape Clément XIV, chevalier de l'Eperon-d'Or. Lors de la prise de Bassora par Sadek-Khan, frère du régent de Perse, Rousseau, par son crédit et les présens qu'il offrit à propos au vainqueur, sut maintenir la tranquillité des Français, protégea également la liberté des habitants, et sauva la vie au gouverneur turc; mais, obligé enfin de quitter une ville successivement livrée à tous les fléaux, il se détermina à passer en France, y arriva au mois de décembre 1780, et fut accueilli à la cour avec beaucoup de distinctions. Etant reparti en 1782, il fut chargé des consulats réunis de Bassora et de Baghdad, et donna de nouveau les plus grandes marques de zèle dans ces doubles fonctions que les événements de la révolution française n'interrompirent pas. Mais l'invasion de l'Egypte ayant allumé la guerre, en 1798, entre la France et la Porte ottomane, Rousseau ne voulut point désavouer sa patrie adoptive, il fut retenu pendant 11 mois dans la plus dure captivité. Rendu enfin à la liberté, il fut nommé en 1802, par le gouvernement consulaire, agent-général et diplomate à Baghdad. En 1804, il ouvrit des communications avec la Perse, et prépara à la cour de Téheran la mission de MM. Jaubert et Romieu. Rousseau était le doyen des consuls au Levant, lorsqu'il mourut en 1808. On lui doit divers *Mémoires sur le commerce du golfe Persique et de Bassora; sur la peste de cette ville; sur sa prise par les Persans; sur les révolutions de Perse; sur le Wahabis*, etc. On a de lui plusieurs *Lettres* adressées à M. A.-A. Barbier. Son fils, qui a embrassé la même carrière que son père, a fait son "Eloge historique", 1810, in-8°. Il cite dix-sept ouvrages que Rousseau a laissés manuscrits. Dans cette liste, on remarque une *Traduction en arménien des chefs-d'œuvre de Racine.*

* ROUSSEAU (Jean, comte),

sénateur sous Napoléon, était fils d'un riche cultivateur de vignobles en Champagne, et fut élu, en 1792, député suppléant de Paris à la convention nationale, où il ne prit séance qu'après le procès de Louis XVI. Etant passé ensuite au conseil des anciens, il combattit les élections de Saint-Domingue, appuya, en 1797, la résolution contre les nobles, et fit insérer dans le *Moniteur* une *Lettre*, où il prétendait démontrer l'intelligence qui avait existé entre les chefs de l'émigration et les révolutionnaires. S'étant prononcé en faveur de la révolution du 18 brumaire, il devint successivement comte, sénateur et commandeur de la Légion-d'Honneur, et mourut à Châtillon, près Paris, en 1813, à l'âge de 73 ans.

*ROUSSEAU, consul de France dans le Levant, mort en 1831, s'est constamment occupé des progrès de la géographie de l'Orient, et a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue une *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*, un *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, enfin l'*Encyclopédie orientale*, dictionnaire qui devait comprendre l'histoire, la mythologie, la géographie et la littérature des divers peuples, tant anciens que modernes, de l'Asie et de l'Afrique, et dont la mort de l'auteur a arrêté la continuation.

*ROUSSEL (Adrien), religieux minime, né en Bourgogne vers le milieu du XVIe siècle, professa d'abord la théologie et les mathématiques à Munich, où il avait été appelé par le P. Lallemandet, et fut ensuite nommé provincial de son ordre en Savoie. Il mourut à Thonon en 1659, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : | *Optica christiana, sive verbi incarnati Oculus in obscurioribus fidei divinæ mysteriis*, Munich, 1646, in-4°; | *la Théologie de saint François de Paule*, ibid., 1653, in-16; | *Musurgia sacra, sive ad columnas Ferdinandi III, Augusti Cæsaris, immaculatæ Virginis conceptioni erectas, applicata*, etc., etc.

ROUSSEL (Guillaume), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, et son talent pour la chaire lui promettait des succès dans cette capitale, mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer; il se retira à Reims, et mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui : | une bonne *Traduction* française des Lettres de saint Jérôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8°; | un *Eloge* du P. Mabillon; | il avait entrepris l'*Histoire littéraire de France*; mais à peine en avait-il tracé le plan, et recueilli quelques Mémoires à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

* ROUSSEL (Pierre), écrivain distingué, naquit à Aix en 1742. Il étudia la médecine à Montpellier, prit le bonnet en 1770, et vint peu de temps après à Paris, où il se livra à la théorie de son art. Sa modestie était extrême, il avait un caractère enclin à la mélancolie; aussi son indifférence pour la gloire littéraire mettait du retard dans ses travaux. Il se dérobait aux éloges, et passait son temps dans la retraite. On disait de lui qu'il tremblait autant d'être illustre que les autres de rester obscurs; on lui entendait

souvent répéter ces mots : « Deux siècles de renommée ne valent pas deux jours de repos. » Il s'était retiré depuis quelque temps à Châteaudun, où il est mort en 1802, âgé de 60 ans. On a de lui : | *Eloge de Bordeu*, 1772, et réimprimé à la tête de l'ouvrage de ce médecin célèbre ; | différents *Mémoires* insérés dans les journaux littéraires ; | *Système physique et moral de la femme*, 1777, in-12, ouvrage qui a établi la réputation de Pierre Roussel. Il prouve que le tempérament des femmes a beaucoup d'analogie avec celui des enfants ; d'où il s'ensuit qu'ils ont les uns et les autres la même inquiétude, la même vivacité, et la même inconstance dans les goûts, dans l'humeur, et la même promptitude à s'affliger et à se consoler, à désirer et à se dégoûter. Voici ce que dit Laharpe de ce livre, dans sa Correspondance littéraire : « L'auteur (Roussel) écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont profondes, et son style est à la fois celui d'un écrivain sage et d'un homme paisible. Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire partout avec agrément. » On assure qu'il a laissé en manuscrit un *Système physique et moral de l'homme*, lequel n'est pas inférieur à l'ouvrage que nous venons de citer. La révolution l'ayant ruiné, le ministre Chaptal lui obtint une modique pension de 800 francs. Blin de Sinmore a consacré une épître à l'éloge de Roussel, qui avait délivré son épouse d'une maladie grave.

* ROUSSEL DE BÉRARDIÈRE (J.-H.), jurisconsulte, naquit à Saint-Bomer, fut professeur en droit à l'université de Caen, mourut dans sa terre de la Bérardière en décembre 1801, et a laissé : | *sur les crimes et les moyens de les détruire*, une *Dissertation* qui remporta le prix à l'académie de Caen en 1775 ; *sur quelques questions proposées par l'impératrice de Russie* (Catherine II) : cette dissertation, avec trois autres sur le même sujet, fut imprimée l'année suivante en italien et en hollandais ; | *Institution au droit de Normandie*, 1782 ; | *Plan de législation criminelle*, 1788, qui eut un succès mérité. Roussel de Bérardière a laissé en manuscrit : | *Institution générale au droit français, et en particulier au droit de Normandie* ; | *Traduction* du traité de la vieillesse de Cicéron ; | *Traduction* des Epigrammes de Jean Owero ; | plusieurs *Dissertations* sur divers sujets, lues à l'académie de Caen, dont il était membre.

* ROUSSEL (L.-C.), avocat et littérateur, né vers 1740. Etant venu à Paris, il y suivit le barreau pendant plusieurs années, embrassa ensuite les principes de la révolution ; mais il ne paraît pas qu'il y ait joué un rôle important. Il a laissé deux ouvrages : | *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, 1773, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est assez bien écrit, mais le sujet qu'il traite est au-dessus des talents de l'auteur, et la politique dont il parle est moins celle que pouvaient avoir alors les cabinets de l'Europe, à l'égard de la France, que celle qu'il croyait la plus convenable pour autoriser les opinions de ces temps calamiteux. | *Correspondance de Fabre d'Eglantine*, avec un

Précis historique sur ce poète révolutionnaire, sur ses ouvrages dramatiques, et un fragment de sa vie écrite par lui-même, auquel l'auteur a joint une *Satire* sur les spectacles de Lyon, etc., Paris, 1796, 3 vol. in-12; | *Correspondance du duc d'Orléans*, ibid., 1800, in-8°, qui serait intéressante, si plusieurs lettres n'étaient pas apocryphes; | *Le Château des Tuileries*, ibid., 1800, 1802, 1804. Roussel est mort en 1803.

* ROUSSELET (François), médecin du XVIe siècle, né à Vesoul, y exerça son art avec honneur; mais il s'appliqua plus particulièrement à l'alchimie, et a laissé l'ouvrage suivant, qui est devenu très rare: *Chrysospagyrie* ou *de l'Usage et vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8°. Lenglet du Fresnoy fait mention de cet ouvrage dans la "Bibliothèque des alchimistes"; Lacroix du Maine et Leverdier le citent aussi avec éloge. « L'or, dit Rousselet dans son livre, est un corps doué de toute perfection, composé d'une égalité de substance, proportionnément mélangé, compris sur un tempérament égal, recevant l'union et l'admirable texture de toutes les vertus tant supérieures qu'inférieures, auquel nul mixte ne peut être comparé. »

ROUSSELET (Georges-Etienne), jésuite, né à Vesoul en 1582, mort à Valence, dans le Dauphiné, en 1634, s'est distingué dans l'enseignement et la prédication, et a laissé: *les Lys sacrés*, ou *Parallèle du Lys de saint Louis et des autres rois de France*, Lyon, 1631, in-4°.

* ROUSSELET (Gilles), graveur renommé, né à Paris vers l'an 1640, fut un des premiers qui commencèrent à établir le bon goût et l'exactitude dans la gravure; il se distingua dans les draperies, et a laissé un grand nombre d'estampes. Nous en citerons les plus remarquables, comme: *La Sainte Famille*, *La Victoire de saint Michel sur Satan*, d'après Raphaël; *Eliézer abordant Rébecca; Moïse échappé à la mort*, d'après le Poussin; *L'Annonciation*; *Quatre travaux d'Hercule: David terrassant Goliath*, sur les dessins de Guide; *Le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun, et différents *morceaux* excellents, d'après les plus fameux peintres anciens et modernes.

* ROUSSELET (Claude-François), augustin réformé, né à Pesmes, bailliage de Grai, en 1725, mort à Besançon en 1807, fut l'un des premiers membres de la société d'émulation établie à Bourg, et lut dans cette société plusieurs morceaux qui font honneur à son érudition. On cite de lui un ouvrage de peu d'étendue mais plein de recherches curieuses, intitulé: *Histoire et Description de l'église royale de Brou, élevée à Bourg-en-Bresse, par Marguerite d'Autriche, entre les années* 1511 *et* 1536, Paris, 1767; Lyon, 1788, in-12.

* ROUSSET (Jean DE MISSY), publiciste et historien, naquit à Laon, en Picardie, le 26 août 1686. Il appartenait à une famille de protestants, et lors de la révocation de l'édit de Nantes, sa mère avait été condamnée à être traînée sur la claie pour être morte hérétique, et son père devait périr par le gibet pour avoir voulu se sauver en Hollande. La chancelière Voisin s'étant intéressée

en faveur du condamné, obtint sa grâce par la médiation du P. Lachaise. Le jeune Rousset commença ses études à Laon, et les continua à Paris au collége du Plessis, où il eut pour maîtres Viel, Billet et Montempuis. Son père s'étant remarié, quelques désagréments qu'il eût à essuyer de sa belle-mère lui firent prendre la détermination de passer en Hollande. Il entra dans la compagnie des cadets français, à la suite des régiments des gardes des Etats-Généraux. Rousset servit avec honneur, se trouva à plusieurs batailles, et après celle de Malplaquet, l'amour de l'étude lui fit quitter la carrière des armes. Il établit à La Haye une pension, qu'il tint près de 15 ans, et compta parmi ses élèves plus de cinquante seigneurs, qui occupèrent ensuite des emplois distingués. En 1723, il ferma sa pension et se livra à l'étude de l'histoire et de la politique. Il rédigea quelque temps après plusieurs journaux littéraires, se faisant aider de préférence dans ses travaux par des Français, auxquels il accordait toujours un parfait accueil dans sa maison. Il donna aussi, et pendant plusieurs mois, asile à Labarre de Beaumarchais, qui le paya d'ingratitude. Cet auteur eut la lâcheté d'insulter son bienfaiteur dans ses 'Lettres sérieuses et badines' qu'il ne publia qu'à cet effet. Rousset avait parfois lui-même un esprit piquant et satirique. S'étant déclaré pour le prince d'Orange, il publia plusieurs pamphlets contre les magistrats hollandais, qui le firent arrêter à Amsterdam et transférer à La Haye, où il fut incarcéré. Il avait subi quelques jours de détention, lorsque le prince d'Orange ayant été proclamé stathouder, lui fit obtenir sa liberté, le nomma conseiller ordinaire, et son historiographe. Mais Rousset était naturellement d'un caractère inquiet et ami des factions; à peine fut-il rentré à Amsterdam, en 1748, qu'il se mit à la tête d'une association appelée des 'doelisten', de Doele, nom d'un hôtel garni où ils s'assemblaient. Cette même association était aussi nommée 'achtenvertigers' ou gens de 48. Ils causèrent dans la ville et les provinces quelques troubles, par le moyen desquels ils parvinrent à obtenir ce qu'ils demandaient. Mais quoique le stathouder désirât, pour rétablir le calme, réunir tous les partis, celui des 'doelisten' était si odieux à tous les gens sages, qu'il ôta l'année suivante à Rousset toutes ses charges et pensions. Il venait de publier un ouvrage contre la France, qui fut défendu, et l'auteur décrété d'arrestation. Ayant été averti à temps, Rousset s'enfuit à Bruxelles, où sa plume fut sa principale ressource. Il mourut en 1762, à l'âge de soixante-seize ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: | *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, Cologne, 1718, in-12; | *Histoire du cardinal Alberoni, depuis sa naissance jusqu'en* 1716, traduit de l'espagnol, La Haye, in 12, 1720; édition augmentée, 1720, 2 vol in-12, | *Mercure historique et politique*, depuis le mois d'août 1724 jusqu'en juillet 1749, 15 vol.; | *Histoire du prince Eugène, du duc de Marlborough, et du prince d'Orange*, La Haye, 1729, 1747, 3 vol. in-fol.; le premier volume, publié en

1725, est de J. Dumont: cet ouvrage n'a pas un grand mérite, et il n'est recherché que pour les plans et les estampes. | *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, continué par Rousset, et contenant en outre le *Cérémonial des cours de l'Europe*, ou *Collection d'actes, de mémoires et relations*, recueillis en partie par Dumont, mis en ordre et augmentés par Rousset, Amsterdam et La Haye, 1739, 5 vol. in-fol. Dans le *Traité sur le cérémonial*, Rousset n'a fait qu'augmenter de plusieurs morceaux les traités déjà connus de Marcelli, de Théod. Godefroy, et de Chr. Lunig, etc., dont il n'offre qu'un extrait. | *Intérêt des puissances de l'Europe*, d'après le traité conclu depuis le traité d'Utrecht (1713), La Haye, 1733, 2 vol. in-4°; 1734, 9 vol. in-12; nouvelle édition, augmentée, 1733, 3 vol. in-4°; Trévoux, 1736, 14 vol. in-12, avec des mutilations; | *Recueil historique d'actes et de négociations* depuis la paix d'Utrecht, La Haye, 1728; Amsterdam, 1755, 21 vol in-12; on le trouve en 25 vol. Les quatre premiers volumes contiennent les ouvrages suivants, du même auteur, savoir: | *Histoire de la succession de Clève, Berg, Juliers*, etc.: | *Procès entre la Grande-Bretagne et l'Espagne*; | *Recherches sur les alliances entre la France et la Suède*; | *Mémoires instructifs sur la vacance du trône impérial, sur les droits des électeurs*, sous le nom supposé du baron de D....: cet ouvrage (ainsi que les trois autres) avait été imprimé séparément à Amsterdam, 1741, 1 vol. in-8°; 1740, 2 petits vol. in-8°; | *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, avec remarques, Amsterdam, 1742, 2 vol.; nouvelle édition augmentée, 1748, 6 vol. in-12; | *Mémoires sur les rangs et la préséance entre les souverains de l'Europe, et de leurs ministres, leurs différents caractères*, etc., 1747, in-4°; | *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand, empereur de Russie*, sous le nom du baron Iwan Nesterusanoi. Ces mémoires ont eu plusieurs éditions; la plus recherchée est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 5 vol in-12; elle est augmentée des *Mémoires de Catherine Ire*. | *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies en 1747, avec une généalogie des diverses branches de la maison de Nassau*, Amsterdam (sans date). Rousset a été éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qui seraient trop longs à citer. Il se vantait d'être un homme impartial, mais il détruit lui-même cette opinion dans ses écrits; il ne garde aucune mesure, ni envers la France, ni envers ceux qui ne sont pas de sa religion. Rousset naquit et mourut dans le protestantisme. Il ne se piquait, comme auteur, d'aucune loyauté littéraire, faisait imprimer les mêmes morceaux dans plusieurs compilations, et devenait ainsi son propre plagiaire aux dépens des libraires et du public. Il avait des connaissances très variées; mais son humeur turbulente et sa fécondité nuisirent également à sa fortune et à sa gloire.

* ROUSSIER (Pierre-Joseph), chanoine d'Ecouis en Normandie, et correspondant de l'académie royale des Inscriptions, né à Marseille en 1716, mort vers 1790, à Ecouis, est connu par un *Mémoire sur la musique des anciens*, 1776,

plein d'érudition. On a encore d lui : | *Nouvelle manière de chiffrer la basse continue*, 1756 ; | *Traité des accords et de leur succession selon le système de la basse fondamentale*, 1764, in-8° ; | *Observations sur différens points d'harmonie*, 1765, in-8° ; | *deux Lettres à l'auteur du Journal des beaux-arts, touchant la division du zodiaque et l'institution de la semaine planétaire*, in-12 ; | *Harmonie pratique*, 1776, in-4° ; | *Mémoires sur la nouvelle harpe de M. Cousineau*, 1782, in-8° ; | *Notes et observations sur le mémoire de M. Amiot, sur la musique des Chinois et sur les pierres sonores de la Chine*.

* ROUSSY (Jean DE), de l'académie de la Rochelle et aumônier de la cathédrale de cette ville, que la 'France littéraire' a confondu avec Roussy Casseneuve (Jacques-Bruno), doyen du même chapitre, a laissé : *Aurelia*, ou *Orléans délivré*, poème latin, traduit en français, 1738, in-12 ; | *le Cantique des Cantiques, Idylle prophétique, Psaume XLIV, et la célèbre Prophétie d'Emmanuel, fils de la Vierge, aux chapitres* 7, 8 *et* 9 *d'Isaïe, interprétés sur l'hébreu, dans le sens littéral*, La Rochelle, 1747, in-8°.

* ROUSTAN (Antoine-Jacques), ministre protestant, né à Genève en 1734, où il mourut en 1808, fut régent d'une des premières classes du collége de cette ville, puis pasteur de l'église helvétique à Londres. Il publia un *Abrégé de l'Histoire universelle ancienne et moderne*, 1776, 9 vol. in-12, qui n'a pas eu de succès ; | *Défense du christianisme considéré du côté politique*, où il réfute quelques-uns des 'nombreux paradoxes' de J.-J. Rousseau. | *Discours sur les moyens de réformer les mœurs* ; | *Examen des quatre beaux siècles de Voltaire* : | *Dialogues entre Brutus et César aux champs Elisées* : ces 4 opuscules furent réunis en 1764, sous le titre d'*Offrande aux autels et à la patrie* ; | *Examen critique de la 2e partie de la profession de foi du vicaire savoyard*, ouvrage publié en 1776 : ce fut surtout à cause de cet examen que Rousseau fut persifflé par Voltaire dans ses 'Remontrances du pasteur du Gévaudan', etc.

ROUTH (Bernard), jésuite irlandais, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivants : *Vers sur le mariage du roi* ; | *Lettres sur les Voyages de Cyrus* ; | *Lettres sur le Paradis perdu* ; | *Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Séthos* ; | *Recherches sur la manière d'inhumer chez les anciens*. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, et a donné un volume de l'*Histoire romaine*, après la mort des pères Catrou et Rouillé. Comme prêtre et directeur des âmes, il jouissait de la confiance de beaucoup de monde ; Montesquieu et d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

ROUVIÈRE (Armand), avocat au parlement d'Aix, où il naquit en 1669, se distingua par son savoir et son éloquence, et donna les ouvrages suivants : | *Traité sur la révocation des donations, par la naissance ou survenance des enfants*, etc., Paris, 1737, 1 vol. in-fol. ; | *Traité du droit de retour*, etc., Paris, 1737, 2 vol. in-12, dédié à

M. de Thou, premier président du parlement, etc.; | *De la révocation des donations, legs*, etc., *par l'ingratitude et l'incapacité des légataires*, dédié au duc de Villars, gouverneur de Provence, Toulouse, 1738, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Rouvière a laissé en manuscrit un *Traité de la simonie et de la confidence, de l'aliénation des biens de l'Eglise*, etc. Il est mort en 1742, à l'âge de 73 ans.

* ROUVIÈRE (AUDIN-), prêtre, ancien profess^r. d'hygiène au lycée de Paris, l'un des fondateurs de l'Athénée royal, et l'un des médecins charlatans les plus célèbres de ces derniers temps, mort du choléra à Chaillot, le 23 avril 1832, dans la 68e année de son âge, prétendait guérir tous les maux avec ses pilules ou *grains de santé* que Grimod de La Reynière a vantés *comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs*. Toujours est-il qu'ils ont fait la fortune de Rouvière, qui en avait acheté le secret du docteur Franck, à Milan. Son livre de *La médecine sans médecin*, 1 vol. in-8°, dont la 13e édition parut en 1832, valut à l'auteur beaucoup d'argent, mais lui suscita beaucoup d'ennemis dans les facultés et les académies de médecine. Toutefois, le docteur Audin-Rouvière, qui prenait ce titre sans l'avoir jamais reçu de la faculté, devenu riche par les professions réunies de médecin-consultant et de pharmacopole, a fait, pendant 25 ans, un assez bon usage de la fortune qui avait paru le fuir pendant la première moitié de sa vie; les amis qui l'avaient secouru dans les temps de sa détresse éprouvèrent à leur tour les effets de sa générosité. Il eut deux procès à soutenir au sujet de sa brochure intitulée *Plus de sangsues*; il perdit l'un et gagna l'autre. Nous citerons encore d'Audin-Rouvière: | un *Essai sur la topographie physique et morale de Paris*, Paris, 1794; | *L'oracle de la santé*, | et un *Discours* inséré dans l'Almanach des gourmands.

ROUX (Augustin), de l'académie de Bordeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, docteur régent à Paris, naquit en 1726, et mourut en 1776. Son caractère doux et honnête lui avait fait des amis, et ses connaissances en médecine et en littérature lui procurèrent des protecteurs. Il continua le *Journal de médecine*, commencé par Vander Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui: | *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12; | la *Traduction* de l'Essai sur l'eau de chaux de Whytt, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12; | *Annales typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762: ce journal était bien fait et utile; | *Traité de la culture et de la plantation des arbres à ouvrer*, Paris, 1750, in-12; | *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12; | *Mémoire de chimie*, extrait de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avait entrepris une histoire des trois règnes de la nature, qui n'était pas achevée à sa mort; on n'a publié que les *pierres et les minéraux*, 1781, in-4°.

* ROUX (Jacques), officier municipal de Paris, était prêtre et capucin à l'époque de la révolution, qu'il embrassa avec enthousiasme. Ayant apostasié, il commença par prôner les principes du jour, se lia avec les démagogues

les plus exaltés, dont il devint l'émule, et se qualifiait 'prédicateur des sans-culottes'. Il fut nommé officier de la commune, et se distingua, parmi ses confrères, par sa haine et sa fureur contre la cour et les prêtres insermentés. Il fut un des commissaires chargés de la police du Temple, et en cette qualité il fit souffrir à Louis XVI et à sa famille toutes sortes de vexations. Un jour ce monarque, qui éprouvait un grand mal de dents, le pria de lui faire venir un dentiste : 'ce n'est pas la peine', lui répondit Roux, en lui faisant un geste qui indiquait la guillotine; 'dans peu vos dents seront réparées'. Louis ayant ajouté : 'Monsieur, si vous éprouviez les douleurs que je ressens, vous me plaindriez.—Bah ! bah' ! reprit le farouche municipal, 'il faut s'accoutumer à tout'. Ayant été choisi, quelque temps après, pour conduire le roi au supplice, ce prince le pria de remettre une bague à la reine; mais Roux, avec sa férocité ordinaire, 'Je ne suis chargé', répondit-il, 'que de vous conduire à la mort'. Marat, pour gagner de plus en plus la faveur du peuple, l'avait excité à piller les épiciers de Paris, le 25 février 1793, Roux applaudit aux excès de cette journées, se vanta d'être le 'Marat' de la municipalité; et comme digne prédicateur des 'sans culottes', il prêchait le libertinage et le vol, qui étaient déjà devenus les vertus du jour. La section des Piques lui retira sa confiance, et engagea celle des Gravilliers, dont il était membre, à censurer sa conduite. Cependant Roux parut encore à la barre de la convention, pour y déclamer, au nom de la section des Gravilliers, un discours rempli des principes les plus odieux, et des préceptes de l'anarchie la plus complète. Il fut désapprouvé par les autres membres de la députation; Robespierre lui-même sembla être indigné du discours de Roux, et il fut chassé de la barre. Ce forcené révolutionnaire, tout en prêchant le désordre, n'oublia pas sa fortune, et il ne l'acquérait que par des vexations et des friponneries. Ses collègues le dénoncèrent; et, n'ayant pu prouver son innocence, il fut expulsé de la commune le 9 septembre 1793. Tout le monde alors se déchaîna contre lui, et il devint odieux à toutes les factions. Accusé de nouveau sur d'autres crimes, il fut traduit le 25 janvier 1794 devant le tribunal de police correctionnelle; mais les juges déclarèrent que les délits de l'accusé passaient leur compétence, et le renvoyèrent au tribunal révolutionnaire. A peine Roux eut-il entendu cette décision, que, ne pouvant pas ignorer le sort qui l'attendait, il se frappa de cinq coups de couteau. On le ramena aux prisons de Bicêtre, où il mourut quelques jours après.

* ROUX (Louis), naquit en Champagne en 1753, prit l'état ecclésiastique, et fut curé dans le diocèse de Langres. Ayant embrassé les principes de la révolution et prêté le serment civique, il devint vicaire épiscopal du département de la Haute-Marne, qui le nomma député à la convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, quitta ses habits ecclésiastiques, et, pour compléter son apostasie, il se maria. Zélé jacobin, il travailla aux divers comités établis à cette époque, et notamment à

celui de la 'constitution', et défendit avec énergie l'atroce comité dit de 'salut public'. Il fit décréter, le 31 mai 1793, les articles constitutionnels, et le 15 septembre il provoqua la destitution et l'arrestation de Lecoulteux-Ouvraye et de deux autres administrateurs de l'Oise. Il les accusait de s'opposer à la réquisition des grains. Envoyé peu de temps après dans ce département, il y fit exécuter les lois sur les subsistances. Sa mission embrassant aussi le département des Ardennes, il voulut entraver les opérations de son collègue Massieu. C'est dans ce département, et à Sedan surtout, qu'il se signala par sa haine contre la religion. Tour à tour dénoncé et défendu par les jacobins dans ses discussions avec Massieu, elles se terminèrent le 9 thermidor avec la chute de Robespierre. Changeant de parti suivant les circonstances, il se rangea de celui des 'Thermidoriens', et, parvenu aux comités du gouvernement, il songea à se venger de Massieu et de ses partisans. Après le 1er prairial (4 mars 1795), jour où les jacobins conjurés avaient essayé de reprendre leur prépondérance, Roux fit décréter Massieu d'arrestation, et traduire ses partisans au tribunal criminel des Ardennes, qui les condamna à mort. Cependant, comme les sections de la capitale semblaient pencher vers le 'royalisme', il changea encore d'avis et se rangea du côté des Montagnards. Le 13 vendémiaire arriva, et les sections furent vaincues. Roux fut après cette époque nommé membre de la commission des cinq. Elle avait été formée pour présenter des moyens propres à assurer la tranquillité publique : il fut souvent rapporteur de cette commission, que Thibaudeau fit dissoudre. Roux passa au conseil des cinq-cents, et se dévoua au Directoire. Ici se termina sa puissance 'révolutionnaire', et lorsqu'il sortit du conseil, le 20 mars 1797, il obtint, par grâce spéciale, un emploi de sous-chef au ministère de l'intérieur, administré par Quinette (*Voyez* ce nom); mais celui-ci ayant été destitué, Roux demeura quelque temps sans place. Employé à la commission des émigrés, il passa aux archives du ministère de la police, où la démission de Fouché entraîna la sienne. Il ne reparut qu'à l'époque du champ de mai (en 1815), et fut compris, la même année, dans la loi contre les régicides. Il se retira à Huy, près de Namur. Etant tombé malade, une femme qui avait soin de lui fit venir un ecclésiastique, qui l'exhorta à recourir aux secours de la religion.... « Ah! Monsieur, répondit le malade, je m'en occupe plus qu'on ne pense. » Le repentir se faisant sentir dans son cœur, Roux témoigna le désir de revoir l'ecclésiastique, qui, loin de se rebuter quand il apprit ce qu'était Roux, redoubla au contraire de zèle. Enfin le pécheur converti se confessa, et, avant que les derniers sacrements lui fussent administrés, il demanda, d'après l'exhortation de son confesseur, pardon des scandales qu'il avait donnés. Il mourut en chrétien le 22 septembre 1817, âgé de 64 ans.

* ROUX-Fazillac (Pierre), conventionnel, embrassa d'abord la carrière des armes; il était chevalier de Saint-Louis avant la révolution. Nommé administrateur

du département de la Dordogne, il fut ensuite élu à l'assemblée législative et à la Convention. Dans ces deux assemblées, il fit plusieurs rapports sur l'éducation, sur les postes et sur l'état des armées. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort. Envoyé en mission dans son département, il en devint administrateur sous le gouvernement directorial. Destitué en l'an VI, il fut plus tard chef de division au ministère de l'intérieur, se retira ensuite des affaires, et vécut à Périgueux dans l'obscurité jusqu'en 1816, qu'il fut atteint par la loi contre les régicides. Il se réfugia en Suisse, ne rentra en France qu'après la révolution de juillet, et mourut à Nanterre près Paris en février 1833. Roux-Fazillac a publié les deux ouvrages suivants : *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*, 1801; | *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années* 1756 *et suivantes, entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés*, 1803, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été en partie traduit de l'anglais, et en partie composé sur la correspondance des officiers français qui ont fait la guerre de la succession.

* ROUX (Polydore), né à Marseille, était conservateur du cabinet d'histoire naturelle de cette ville. Rempli de zèle et d'ardeur pour la science à laquelle il s'était consacré, et possédant des connaissances très-variées dans cette partie, Roux s'était embarqué, en 1832, à bord d'un bâtiment, pour un voyage de découvertes, dont l'histoire naturelle était l'unique but. Après s'être rendu en Egypte, il était parti pour l'Inde, qu'il comptait explorer, lorsqu'il a succombé jeune encore, à la fin de 1833, aux fatigues de son pénible voyage.

* ROUZET DE FOLMON (Jacques-Marie), né à Toulouse, en 1743, porta dans les dernières années de sa vie le titre de "comte", que le roi d'Espagne lui avait, dit-on, accordé. Il exerça avec distinction l'état d'avocat dans sa ville natale, où il jouissait d'une bonne réputation. Nommé à l'assemblée législative, il s'y montra des plus modérés, et cherchait même, par des voies conciliatrices, à calmer l'effervescence des esprits. Il était alors commandant de la garde nationale de trente-deux départements. Sa modération lui ayant fait des ennemis, on lui retira son commandement, mais on respecta sa personne. Elu député à la convention, il se prononça toujours contre les mesures tyranniques que les démagogues y décrétaient. Lors du procès de Louis XVI, il parut vouloir défendre ce monarque, et, quoiqu'il se vît comme entraîné à dire que "Louis Capet" lui paraissait "bien coupable", il soutint cependant « que les principes constitutionnels plaçaient Louis XVI hors "de la justice ordinaire", et que la convention n'avait pas le droit de le punir ». Conséquent, autant qu'il le pouvait, avec lui-même, quand on allait prononcer le jugement du roi, il vota pour l'appel au peuple, le sursis et la détention. Lauvergne de Champ-Louvier, commandant de Longwi, ayant été mis en arrestation, comme accusé d'avoir mal défendu cette place, Rouzet, dans le rapport qu'il fit sur cette affaire (le 21 février 1793), prit

sa défense, et conclut à la mise en liberté de Lauvergne. Cet officier resta néanmoins en prison, d'où il ne sortit que pour être conduit à l'échafaud, avec sa malheureuse femme, le 24 juillet 1794. Trois jours avant la chute de Robespierre (le 9 thermidor 27 juillet), Rouzet fut chargé, avec le maître des postes Drouet, (celui qui avait reconnu et fait arrêter le roi à Sainte-Menehould, lors du Voyage de Varennes), d'aller recevoir les déclarations du général polonais Miaczinski, détenu en prison, pour ses rapports avec Gensonné, Dumouriez et Pétion. Ce fut Rouzet qui dressa, sur les réponses de Miaczinski, le procès-verbal et le lut à la convention. Les 'Montagnards' étaient enfin parvenus à faire proscrire, le 31 mai 1793, les 'Girondins'; Rouzet protesta, avec d'autres députés, le 6 juin, contre cette journée, fut arrêté avec eux, et enfermé au Luxembourg, où il connut madame la duchesse d''Orléans' (*voyez* ce nom), à laquelle il rendit ensuite d'importants services. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il obtint que cette princesse fût transférée dans une maison de santé. Rappelé à la convention en 1795, il fit lever le séquestre sur tous les biens meubles des condamnés par le tribunal révolutionnaire, et ils furent rendus aux héritiers. Lors de la punition à infliger à Barrère, Collot-d'Herbois, etc., il se déclara pour un exil de cinq ans, sans qu'on les privât néanmoins (ni tous ceux qui seraient bannis) de la jouissance de leurs propriétés. On rejeta cette demande, parce qu'elle aurait mis un terme aux spoliations des gens avides, qui achetaient les biens nationaux à terme, et ne les payaient qu'avec des assignats, lesquels n'avaient presque plus de valeur. Rouzet demanda, en outre, qu'on mît en réserve une partie de ces biens dont les intérêts seraient au profit du domaine public. La déclaration des 'droits de l'homme', publiée par l'assemblée constituante, et que Mirabeau lui-même avait repoussée, fut encore reproduite et adoptée malgré les efforts de Rouzet, qui, dans un discours éloquent, développa les maux qu'elle avait causés. En 1797, il fut élu membre du conseil des cinq-cents, où il se rangea du parti royaliste. Ce corps législatif ayant été vaincu par le directoire dans la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), Rouzet eut le bonheur de n'être point compris dans les listes de proscription. Par une suite de cette révolution, tous les membres de la maison de Bourbon furent exilés : madame la duchesse d'Orléans fut de ce nombre. Elle partit pour l'Espagne, où Rouzet, qui avait toute la confiance de la princesse, et qui était devenu son chancelier, s'empressa d'aller la joindre. Ayant été arrêté dans le département des Pyrénées-Orientales, une lettre du président du conseil des cinq-cents, qu'il produisit, lui fit obtenir sa liberté. Il trouva madame la duchesse d'Orléans à Barcelone, et ne s'en sépara plus. Revenu en France avec la princesse, en 1815, il continua à régir ses biens, et mourut à Paris, le 25 octobre 1820, âgé de 77 ans. Madame la duchesse fit transporter son corps à Dreux, et on le déposa dans l'église qu'elle avait fait bâtir pour

la sépulture de son père, ainsi que de toute sa famille. On a de Rouzet : | un ouvrage *sur les domaines*, 1787 ; | explication de l'énigme du roman intitulé : *Histoire de la Conjuration de L.-P.-J. d'Orléans*, Veredisthael, 4 vol. in-8°, en réponse à l'ouvrage de Montjoie ; | *Analyse de la conduite d'un des membres de la célèbre convention nationale*, Paris, 1814, brochure de 12 pages. Ce membre de la convention est Rouzet lui même.

ROVÈRE (Jérôme de La), ou du Rouvre, en latin *Ruvereus*, ou *Roboreus*, archevêque et cardinal, était de la famille de la Rovère de Turin, où il était né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre romaine, en 1564. Il n'avait que 10 ans lorsqu'on imprima à Pavie, en 1540, un recueil de ses *Poésies* latines, qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8°. Ses vers respirent la facilité et l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques pièces de galanterie qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

* ROVÈRE (Joseph Stanislas), membre de la convention, né vers 1748, à Bonnieux, village du comtat venaissain, était, dit-on, fils d'un riche aubergiste. Un esprit souple, adroit et ambitieux, le rendait propre à l'intrigue ; mais trouvant son nom trop roturier pour réussir dans le monde, il se fit une généalogie, se présenta à Aix sous le nom de marquis de Fonvielle, acheta la charge de capitaine des gardes suisses du vice-légat d'Avignon, et la vendit bientôt après pour payer ses dettes. En 1789, il cabala pour se faire nommer député de la noblesse de Provence aux états-généraux ; mais n'ayant pu réussir, il déserta le parti auquel il s'était d'abord attaché, et fut nommé lieutenant-général de Jourdan, qui commandait l'armée vauclusienne, occupée à faire le siége de Carpentras. Étant venu à Paris en 1791, Rovère parut à la barre de l'assemblée législative pour y faire l'apologie du massacre de la Glacière, et ce fut à ses démarches que les assassins durent l'amnistie qui leur fut accordée. Enfin il vint à bout, en renonçant à ses faux titres de noblesse, à se faire nommer député du département des Bouches-du-Rhône, à la convention nationale, où il siégea constamment auprès de Marat, et où l'un de ses premiers actes fut de demander la mise en accusation du général Montesquiou. Dans le procès de Louis XVI, Rovère vota contre l'appel au peuple, pour la mort, contre le sursis, fut nommé ensuite membre du comité de sûreté générale, et prit part à la révolution du 31 mai. Envoyé en mission dans le midi, il y organisa révolutionnairement, avec son collègue Poultier, le tribunal criminel du département de Vaucluse, voulut faire mettre en jugement une centaine de Marseillais faits prisonniers par les troupes républicaines, et, n'ayant pu parvenir à les faire condamner, il ordonna l'arrestation de leur défenseur (Moureau) qu'il envoya à Paris pour y être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Jusque là zélé partisan de Robespierre, Rovère devint son ennemi le plus

acharné dès qu'il le vit abattu, et se prononça avec force contre les jacobins. Il fut nommé successivement secrétaire et président de la convention, et passa au conseil des anciens, où il se montra constamment en opposition avec le directoire ; mais les nouvelles opinions qu'il manifestait ne pouvaient manquer de lui attirer beaucoup d'ennemis. D'abord dénoncé comme provocateur des réactions qui avaient eu lieu à Lyon et dans le midi, il fut accusé ensuite de s'être vendu aux puissances étrangères, et, sous ce prétexte, on le comprit dans la proscription du 18 fructidor. Déporté à la Guiane française, il mourut en 1798, dans les déserts de Sinamari. — Son frère, François-Régis ROVÈRE, qu'il avait fait nommer évêque constitutionnel d'Avignon, est mort en 1820, dans un état de démence.

* **ROVIGO** (Anne-Jean-Marie-René SAVARY, duc DE), lieutenant-général, grand-cordon de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de la Fidélité de Bade, chevalier de la Couronne-de-Fer, né le 5 avril 1774 au village de Marc en Champagne, mort à Paris le 2 juin 1833, entra au service comme sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Normandie, cavalerie, en octobre 1790, et fut appelé, en 1794, à l'état major de l'armée du Rhin. Il se trouva au passage de ce fleuve, sous les ordres du général Moreau ; quoiqu'il ne fût alors que capitaine, le général en chef lui confia le commandement d'un bataillon qui, par une fausse attaque, devait faciliter le passage. A la bataille de Friedberg, il fut chargé de conduire la colonne d'infanterie de la droite de l'armée, qui tourna la gauche de l'ennemi. L'année suivante, Desaix le mit à la tête des troupes de sa division, qui devait de nouveau tenter le passage du Rhin. Sa conduite lui valut le grade de lieutenant-colonel. Il accompagna ensuite, en qualité d'aide-de-camp, le général Desaix en Egypte, commanda les troupes de débarquement de la division de ce général à Malte et à Alexandrie, revint avec lui de l'expédition d'Égypte, et l'accompagna en Italie, avec le grade de colonel. Le premier consul, qui avait su en Egypte apprécier ses talents militaires, le nomma un de ses aides-de-camp. Savary ne tarda pas à recevoir en outre le commandement d'une légion d'élite de la gendarmerie, spécialement destinée à la garde du consul. Nommé peu de temps après général, ce fut lui qu'on envoya en 1805 auprès de l'empereur de Russie, avant et après la bataille d'Austerlitz. En 1806, il accompagna Napoléon en Prusse. Après la bataille d'Iéna, Savary eut le commandement d'un corps de flanqueurs : ce fut alors qu'il fit capituler en rase campagne, et malgré une artillerie formidable, le corps du général Urdoin, qui devint son prisonnier. L'empereur l'envoya de Berlin commander le corps qui devait entreprendre le siége des deux places de Hamelin et de Wienbourg, sur le Weser ; il les fit capituler toutes deux, et leurs garnisons, fortes ensemble de 13,000 hommes, se rendirent prisonnières de guerre. Cette expédition terminée, Savary rejoignit l'empereur à Varsovie. Au mois de janvier 1807, lorsque se préparaient les mouvements de l'armée française pour aller livrer

la bataille d'Eylau, Napoléon l'envoya commander le 5e corps de la grande armée, à la place du général Lannes, atteint d'une grave indisposition. Après la bataille d'Eylau, le corps d'armée russe, qui était opposé au 5e corps, ayant eu ordre de se porter sur Varsovie, pour intercepter les communications de l'armée française, Savary marcha à la rencontre des Russes, leur livra bataille à Ostrolinka, le 16 février 1807, et les battit complètement. Cette action lui valut le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Au mois de juin suivant, l'empereur lui donna le commandement d'une brigade d'infanterie de la garde impériale, à la tête de laquelle il combattit à Heilsberg et à Friedland. Ce fut alors qu'il reçut le titre de duc de Rovigo, et aussi le gouvernement de la Vieille-Prusse. Après la conclusion du traité de paix de Tilsitt, le 8 juillet 1807, le duc de Rovigo fut envoyé à Saint-Pétersbourg, et resta pendant sept mois chargé des affaires de France en Russie; par suite des nouvelles liaisons formées entre la France et la Russie, cette dernière puissance déclara la guerre à la Suède et à l'Angleterre. Le duc de Rovigo, rappelé en 1808 de Saint-Pétersbourg, fut envoyé en Espagne après la révolution d'Aranjuez, à la suite de laquelle le roi Charles IV avait été contraint d'abdiquer. Quand la couronne d'Espagne eut été donnée au frère de l'empereur, il obtint le commandement en chef des troupes françaises, et la présidence de la junte espagnole de Madrid jusqu'à l'arrivée du nouveau souverain. Alors il rejoignit Napoléon, qu'il accompagna aux conférences d'Erfurt, retourna en Espagne avec lui, et en revint de même, pour l'ouverture de la campagne de 1809 contre l'Autriche. Les troupes autrichiennes avaient commencé les hostilités par une irruption en Bavière, et Napoléon, voulant se mettre en communication avec le corps d'armée du maréchal Davoust, que, par une fausse interprétation de ses ordres, on avait laissé à Ratisbonne, chargea le duc de Rovigo de tenter à tout prix de pénétrer jusqu'au maréchal. Après la bataille d'Eckmühl, Napoléon marcha sur Vienne, et le duc de Rovigo fit le reste de la campagne auprès de lui. Le 3 juin 1810, Napoléon lui confia le ministère de la police, qu'il remplit jusqu'au mois de mars 1814. Quelque active que fût sa surveillance, le complot du général Mallet, tramé dans l'intérieur des prisons, échappa aux investigations de la police. A sept heures du matin, le duc de Rovigo fut arrêté dans son lit par les généraux Lahorie et Guidal, et conduit à la prison de la Force, où sa détention ne dura cependant que quelques heures. Le complot échoua, et les chefs furent fusillés. En 1814, le duc de Rovigo fit partie du conseil de régence. Après l'abdication de l'empereur, il vécut éloigné des affaires jusqu'au retour de l'île d'Elbe. Napoléon le nomma alors pair de France, et premier inspecteur de la gendarmerie. Après les cent-jours, en 1815, lorsque Napoléon quitta Paris, le duc de Rovigo partit avec lui dans sa voiture pour lui servir de garde, l'accompagna sur *le Bellérophon*, mais en fut séparé lors du départ pour Sainte-Hélène. Conduit par les Anglais prison-

nier à Malte, où il resta enfermé pendant sept mois, il parvint enfin à s'évader, et se retira à Smyrne, où il apprit qu'il avait été condamné à mort par un conseil de guerre à Paris. Il s'y présenta en 1819 pour purger sa contumace, et acquitté à l'unanimité le 27 décembre par le premier conseil de guerre, il fut, par suite de ce jugement, rétabli dans ses grades et honneurs. Depuis ce temps le duc de Rovigo fut mis à la retraite. Rappelé au service depuis la révolution de 1830, il obtint, à la fin de 1831, le commandement en chef de nos établissements à Alger; mais une maladie cruelle le força de revenir à Paris; où il mourut entre les bras de l'archevêque. Le duc de Rovigo avait établi l'exercice du culte catholique à Alger, en lui concédant la plus belle mosquée. Un *Mémoire* publié par lui en 1824, sur la catastrophe du duc d'Enghien, a suscité d'autres écrits.

ROWE (Nicolas), poète anglais, né l'an 1673 à Listle Bedford, d'une ancienne famille de Devonshire, mort à Londres, en 1718, a donné une *Traduction* de Lucain, des *Comédies* et des *Tragédies* assez estimées en Angleterre. Ses OEuvres parurent à Londres, en 1733, 3 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas Rowe, de la même famille, né à Londres, en 1687, mort en 1715, qui s'acquit de la réputation par ses *Poésies anglaises*. Il avait entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité, omis par Plutarque, et en avait déjà composé huit lorsqu'il mourut. L'abbé Bellanger les a traduites de l'anglais en français, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des 'Vies de Plutarque' par Dacier. [Rowe avait ajouté *celles* d'Enée, de Tullus-Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason, publiées à Londres en 1728, in-8°.] — Élisabeth Rowe, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, née à Ilchester, dans la province de Sommerset, en 1674, et morte à Frome en 1737, réussissait dans la musique et dans le dessin; mais l'étude des langues et de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits des images fortes, des sentiments nobles, une imagination brillante, et surtout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle | l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais; | *L'amitié après la mort;* | des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers.

* ROWIN (Jean), né à Zodova dans le district de Karancébès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, et mourut en chemin. Il était âgé de 172 ans, et sa femme *Sara*, qui mourut dans le même voyage, avait 164 ans. Il y avait 141 ans qu'ils étaient mariés. C'étaient de pauvres paysans qui s'étaient presque toujours nourris de *cucurutz*, ou blé de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui, depuis les temps voisins du déluge, ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins bien constaté que le premier. Nauclérus, Cramer et d'autres écrivains font mention d'un soldat de Charle-

magne, nommé Jean, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans; mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire. Le nommé Drachenberg est mort à Aarhus en Jutland en 1772 âgé 146 ans.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant la laissa enceinte d'un fils qu'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant et la mère.

* ROXAS (Simon DE), religieux espagnol de l'ordre de la Trinité, né à Valladolid, en 1552, se fit une grande réputation de vertu par ses bonnes œuvres et l'austérité de sa vie. Élizabeth de France, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, l'ayant choisi pour son confesseur, voulut qu'il résidât dans son palais où il conserva scrupuleusement toutes les habitudes du cloître, et fut en grande vénération. Il mourut à Madrid en 1624, après y avoir fondé la maison de son ordre que possède cette ville. Clément XIII le béatifia en 1766.

* ROXBURGH (William), surintendant du jardin botanique de la compagnie des Indes orientales au Bengale, né à Underwood en Écosse, le 29 juin 1759, mourut à Édimbourg le 10 avril 1815. On lui doit: une *Description des plantes de Coromandel*, en anglais, Londres, 1795 et années suivantes, 3 vol. grand in-folio, figures coloriées, ouvrage parfaitement exécuté; | *Description botanique d'une nouvelle espèce de Swietenia ou Mahogany* dont l'écorce peut remplacer le quinquina comme fébrifuge, 1797, in-4°; | *Essai sur l'ordre naturel des Scitaminea*, Calcutta, in-4°. Alexandre Beatson a inséré dans sa *Description de l'île Sainte-Hélène* une liste alphabétique des plantes trouvées sur cette île par Roxburgh.

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, était Russe d'origine et joignit à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avait pour fils aîné Mustapha, né d'une autre femme que Roxelane, qui était mère de Bajazet et de plusieurs autres enfans. C'était un obstacle au désir qu'avait cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan était trop épris d'elle pour lui refuser son consentement; mais le mufti, gagné à force de présents, ayant déclaré que ce dessein ne pouvait être exécuté par la sultane tant qu'elle serait esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1553, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Bajazet, son fils aîné. [Elle avait déjà fait périr Bosphorane, mère de Mustapha, en l'accusant d'avoir des intelligences avec les Perses.] Elle avait contribué, en 1546, à la mort du grand-visir Ibrahim; mais elle ne put jamais parvenir à faire disgracier l'inflexible Achmét, successeur d'Ibrahim. Roxelane mourut en 1561.

ROY (Pierre-Charles), Parisien, né en 1685, employa son talent pour la poésie à faire des *Opéras*,

et travailla en concurrence avec La Mothe et Danchet. Il a composé aussi un grand nombre de ces *Brevets de calotte* dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir attaqué plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Ce corps, qui a effectivement beaucoup dégénéré, et qui depuis s'est écarté absolument de l'esprit et du but de son institution, s'en vengea à sa manière ordinaire, en fermant pour toujours ses portes à l'auteur. Le célèbre Rameau préférait aux poèmes de Roy ceux de Cahuzac, dont les talents étaient inférieurs, mais qui avait peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante où l'Orphée de la musique française est désigné sous le nom de Marsyas. Cet écrivain fut conseiller au châtelet, élève de l'académie des inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut en 1763. Outre ses *Opéras*, on a encore de lui un *Recueil de poésies* et d'autres ouvrages, en 2 vol. in-8°. Tout n'y est pas bon, mais il y a de temps en temps des vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connait son *poème* sur la maladie du roi de France, qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque après sa maladie
Etoit à Metz attaqué d'insomnie ;
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Roy, le poète, à Paris versifie.
La pièce arrive, on la lit, le roi dort...
De Saint-Michel la muse soit bénie!

Roy composa en outre deux comédies : les *Captifs*, imitée de Plaute, et *Les Anonymes*, qui eurent du succès. Parmi ses opéras, Laharpe loue beaucoup *Callirrhoé* et *Sémiramis*.

ROY (Louis Le), 'Regius', né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avait succédé en 1570 au célèbre Lambin, dans la chaire de professeur en langue grecque au collége royal à Paris. C'était un homme d'une impétuosité de caractère insupportable. Il écrivait assez bien en latin. Ses ouvrages sont : | la *Vie de Guillaume Budé*, 'en latin élégant, Paris, 1577, in-4° ; | la *Traduction* française du Timée de Platon, in-4°, et de plusieurs autres ouvrages grecs ; | des *Lettres*, 1560, in-4° ; etc.

ROY (Pierre Le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia, en 1593, *La vertu du catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal à propos, pour ingénieux lorsqu'il parut ; sans le discrédit où tomba la ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée des autres écrits qui composent la 'Satire Ménippée', en 3 vol in-8°. (*Voyez* Chrétien Florent, Le Duchat, Gillot Jacques, Rapin Nicolas, Pithou Pierre.

ROY (Guillaume Le), né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il était ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-

Château. On a de lui : | des *Instructions recueillies des sermons de saint Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12; | *La solitude chrétienne*, en 3 vol. in-12 : | un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres ouvrages.

ROY (Jacques Le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mourut à Lierre en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, et ses travaux nous ont procuré les ouvrages suivants : | *Notitia marchionatus Sancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig. (Anvers et son district); | *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol; | *Castella et prætoria nobilium*, 1696, in-fol.; | *le Théâtre profane du Brabant*, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY (Julien Le), né à Tours en 1686, fit paraître, dès son enfance tant de goût pour la mécanique, que, dès l'âge de 13 ans, il faisait de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans, il se rendit à Paris, où son talent fut employé, et où il fut admis dans le corps des horlogers, en 1713. Les Anglais excellaient alors dans ce bel art : Julien Le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger français. Cet artiste mourut à Paris en 1759.—Son fils aîné s'est distingué dans l'horlogerie, et a donné dans les '*Etrennes chronométriques*' pour l'année 1760, le détail des inventions de son père. Il mourut à Paris, le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. | Son autre fils, Charles Le Roy, se distingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, et y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : | *Mélanges de physique et de médecine*, 1771, in-8° : c'est le recueil des Mémoires qu'il avait donnés à l'académie des sciences ; | *Usage et effet de l'écorce du garou*, 1767, in-12; | *De aquarum mineralium natura et usu*, 1762, in-8°.

* ROY (Nicolas), né le 12 mars 1726, de Claude Roy, avocat à Langres, et depuis conseiller du roi, juge garde de la juridiction des monnaies en Bourgogne, entra dans la compagnie de Jésus, en 1743, et s'embarqua pour la Chine le 29 décembre 1753. Il passa 14 ans dans les fonctions les plus périlleuses et les plus pénibles de l'apostolat, et y termina sa vie le 8 janvier 1767, à l'âge de 41 ans et 10 mois. Les *Lettres* de ce pieux jésuite ont été imprimées pour la première fois à Lyon en 1822 chez Périsse frères, 2 vol in-12. Jusque-là elles étaient demeurées en manuscrit entre les mains des parents du saint missionnaire. Tout y respire l'amour le plus pur envers Dieu, le zèle le plus héroïque pour le salut du prochain et l'abnégation la plus entière et la plus parfaite à l'égard de soi-même.

* ROY (Alphonse-Vincent-Louis Le), professeur d'accouchement à la faculté de Paris, né à Rouen, le 23 août 1741, assassiné dans son logement le 16 janvier 1816, obtint beaucoup de succès dans le traitement des maladies des femmes et des enfants ; néanmoins il y avait dans ses idées quelque chose de paradoxal. Ses ouvrages sont : | *Maladie des femmes et des enfants*, 1768, 2 vol. in-8° ; | *Recherches sur les habillements des femmes et des enfants*, 1772, in-12; | *La pratique de l'art des accouchements*, 1776,

in-8°; | *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, 1787, in-8°; | *Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse*, 1801-1803, in-8°; | *Manuel des goutteux*, 1803, in-18; 2e. édition, augmentée, 1805, in-8°. | *Médecine maternelle*, ou *l'Art d'élever et de conserver les enfants*, 1803, in-8°; | *Manuel de la saignée*, 1807, in-12; | *De la conservation des femmes*, 1801, in-8°.

* ROYARAN (De), noble du Poitou, et l'un des premiers chefs vendéens, forma, dès le mois de mars 1793, l'armée insurrectionnelle du centre, et se réunit ensuite à d'Elbée, général en chef. Il contribua à la victoire de Fontenay, et fut nommé après l'expédition de Nantes membre du conseil militaire. Au commencement d'août il dirigea la première attaque contre la ville de Luçon; mais les Vendéens furent repoussés. Il se signala à Mortagne, à Cholet, et dans toutes les batailles qui eurent lieu pendant cette guerre malheureuse. A la déroute du Mans, il périt les armes à la main, après avoir reçu plusieurs blessures.

ROYE (Guy de), archevêque de Reims, fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand-maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison originaire de Picardie, fut chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, et vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha au parti de Clément VII et de Pierre de Lune, autrement Benoît XIII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Sens, et enfin archevêque de Reims, en 1391. Il fonda le collége de Reims à Paris en 1399, tint un concile provincial, en 1407, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à 5 lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg, et le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte; mais en descendant, il fut frappé d'un trait d'arbalètre par un des habitants, et mourut de cette blessure, le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé: *Doctrinale sapientiæ*, traduit par un religieux de Cluni, sous le titre de 'Doctrinal de la sapience, in-4°, en lettres gothiques. Le traducteur y a ajouté des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de Guy de Roy doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales. [Il laissa sa riche bibliothèque à son chapitre de Reims. Ce prélat fut un constant protecteur des savants.]

ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Angers, sa patrie, mourut en 1686. Son livre *De jure patronatus*, Angers, 1667, in-4°, et celui *De missis dominicis eorumque officio et potestate*, Angers, 1672, in-4°, Leipsick, 1744, Venise, 1772, in-8°, prouvent beaucoup de recherches et de savoir. Non-seulement Roye se distingua comme écrivain, mais il contribua encore par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien célèbre, né en Savoie, en 1705. Il était fils d'un gentilhomme, capitaine d'artillerie de la régente de Savoie. Il

vint s'établir à Paris vers l'an 1725, s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. En 1753, Louis XV l'avait nommé inspecteur général de l'Opéra: il était en même temps chef de l'orchestre; il établit à Paris les *Concerts spirituels*, pendant le carême. Il mourut dans cette capitale, le 11 janvier 1755, dans la cinquantième année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin estimées; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre: il a laissé en manuscrit de quoi en former un second, et même un troisième.

* ROYER (N.), curé de Chavannes, fut élu en 1789 député-suppléant du clergé du bailliage d'Arras aux états-généraux. Il prêta le serment civique, et devint peu de temps après évêque constitutionnel du département de l'Ain. Elu par ce département député à la Convention, il y vota la détention de Louis XVI pendant la guerre, et son bannissement à la paix. Il signa aussi la protestation du 6 juin 1793 contre les événements du 31 mai, et fut un des 73 députés qui furent mis en arrestation sous Robespierre, et réintégrés après la chute de ce tyran. Il passa au conseil des Cinq-cents, dénonça un mouvement royaliste dans la Haute-Loire, invoqua aussi la liberté des cultes, et sortit du conseil le 21 mai 1798. Nommé alors évêque constitutionnel de Paris, il en exerça les fonctions jusqu'au concordat de 1802, et mourut quelques années après.

* ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie royale de médecine, etc., né en 1768 à Sompuis, près Vitry-le-Français, mort à Paris le 27 novembre 1825, avait d'abord professé les humanités dans la congrégation libre de l'Oratoire à Lyon, puis, à l'époque de la révolution, fondé dans cette ville un journal politique intitulé le *Surveillant*, où il s'éleva avec force contre les démagogues. Un modique emploi dans l'administration des vivres à l'armée des Alpes le déroba à une mort certaine aux temps de la terreur. A.-A. Royer-Collard avait 27 ans, et était déjà père de famille, lorsqu'il vint suivre à Paris des cours de médecine. Il reçut le grade de docteur en 1802, et dès l'année suivante il avait fondé, sous le titre de *Bibliothèque médicale*, un recueil qui a été le meilleur des journaux de médecine aussi longtemps qu'il l'a enrichi de ses *articles*. Nommé successivement médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton (*1806*), professeur de *médecine légale* à la faculté de Paris (1816), A.-A. Royer-Collard fut quelque temps chargé d'un cours de médecine mentale, et depuis 14 ans il occupait la place d'inspecteur général des écoles de médecine, lorsqu'il en fut privé, par suite de la nouvelle organisation de la faculté de médecine de Paris, en 1823. Outre sa thèse inaugurée, imprimée sous le titre d'*Essai sur l'Aménorrhée*, 1802, in-8°, la création des deux feuilles périodiques dont il a été parlé, il a donné un grand nombre d'*articles* dans le "Bulletin de l'Athénée de médecine de Paris", dans le "grand Dictionnaire des sciences médicales", et dans le "Journal des Débats". On a encore

de lui un *Rapport au ministère de l'intérieur sur les ouvrages envoyés au concours sur le Croup*, Paris, 1812, in-4°, réimprimé dans le "Précis analytique du Croup", par le docteur Bricheteau, Paris, 1825, in-8°; et "traduit en allemand", par le docteur Albert de Brême, l'un des auteurs qui partagèrent le prix de douze mille francs au concours ouvert par le gouvernement impérial, à l'occasion de la mort du fils de Louis Buonaparte, qui fut enlevé par le croup en 1807.

* ROYÈRE (Jean-Marc de), évêque de Castres, né le premier octobre 1727, au château de Badefol, en Périgord, fut nommé par l'évêque de Cambrai, son oncle, grand vicaire et ensuite archidiacre. En 1766 on le promut au siége de Tréguier. Il établit dans son diocèse la dévotion au sacré Cœur de Jésus, fit un nouveau *Propre des saints*, et fut ensuite transféré sur le siége de Castres vacant en 1773 par la mort de de Barral. Membre des assemblées du clergé de 1772 et de 1780, ce fut lui qui prononça dans la première le *discours* d'ouverture dans lequel il traita de l'union de l'Eglise avec l'autorité civile. Député aux états généraux par son clergé, il signa les actes de la minorité, et revint à Castres, où on le chassa de son palais; bientôt même il fut obligé de quitter cette ville. Après deux mois de séjour à Ax, il reçut un mandat d'amener, et treize gendarmes se présentèrent pour l'exécuter. Un de ses amis le sauva. Ce prélat se rendit à Urgel, puis à Vich; deux ans après il fut contraint de quitter ce séjour à l'approche des troupes françaises; il alla jusqu'à Lisbonne, et résida dans l'abbaye d'Alcobaça, où il mourut le 24 mai 1802, après avoir envoyé au pape sa démission, qui lui avait été demandée.

ROYOU (Thomas-Marie), chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né à Quimper, vers 1741, professa pendant plus de 20 ans la philosophie au collége de Louis-le-Grand. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à l'"Année littéraire" et, en 1778, il dirigea le *Journal de Monsieur*, qu'on parvint à faire supprimer en 1783. Dès l'origine de la révolution, il se montra l'adversaire des changements et des innovations, et commença, en 1790, le journal l'*Ami du roi*. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima le journal, et ordonna que les auteurs seraient traduits à la haute cour d'Orléans. L'abbé Royou, atteint d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, où il mourut le 21 juin de la même année. Outre ces journaux auxquels il a travaillé, nous connaissons de l'abbé Royou : | *Le monde de verre réduit en poudre* 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de Buffon. | *Mémoire pour madame de Valory*, 1783. Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin, et n'avait trouvé aucun défenseur contre un adversaire si renommé. L'abbé Royou la défendit avec chaleur. | *Etrennes aux beaux-esprits*, 1785, in-12.

* ROYOU (Jacques Corentin), avocat et littérateur, frère du précédent, naquit à Quimper vers 1745. Attiré à Paris par son frère, il y vint en 1791 pour coopérer à la rédaction de l'*Ami du roi*. En 1796, il fit paraître un autre journal intitulé : le *Véridique*, puis l'*In-*

variable, qui fut proscrit au 18 fructidor, et le fit déporter à l'ile de Ré. Rendu à la liberté par le directoire, il se fit recevoir avocat en 1798, et contribua à la défense de Brothier et de Lavilleheurnois: c'est lui qui fit les deux péroraisons si touchantes, prononcées par Lebon, qui sauvèrent les accusés de la mort qui les menaçait. A la restauration on le nomma censeur dramatique, et il obtint en 1821 une pension du roi. Il mourut le premier décembre 1828. On a de lui: | *Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin*, 1802, 4 vol. in-8°, 3e édition, 1826; | *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol. in-8°; 2e édition, 1826; | *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore, père de Constantin*, 1808, 4 vol. in-8°; 2e édition, 1824; | *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol in-8°; 2e édition, 1814, écrite dans un mauvais esprit. | *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la 25e année du règne de Louis XVIII*, 1819, 6 vol. in-8°. Cette histoire n'est propre qu'à donner de fausses impressions aux jeunes gens sur la religion et le clergé. | *Phocion*, tragédie représentée avec quelque succès en 1817 sur le Théâtre-Français; | *le Frondeur*, comédie en 1 acte et en vers, représentée sur le Théâtre-Français; | *Développement des principales causes et des principaux événements de la révolution, pouvant servir de suite et d'addition à* l'Histoire de France, *précédé d'un choix des apophthegmes des anciens*, etc., 1825, in-8°; | *la Mort de César*, tragédie en 5 actes, représentée sur le théâtre de l'Odéon en 1825, qui fut très-mal accueillie. Royou travailla encore à l'*Observateur des colonies*, journal publié en 1819 et 1820, et qui parut d'abord sous le titre de 'Défenseur des Colonies'.

*ROZE (Nicolas), ecclésiastique et musicien, membre de l'athénée des arts et associé de l'académie de Dijon, né à Bourgneuf, diocèse de Châlons, en 1745, mort à Saint-Mandé, près Paris, en 1819, se fit une réputation distinguée comme compositeur, et présenta à l'Institut, en 1814, une méthode de plain-chant, qui fut adoptée par les maisons d'éducation. Ses *OEuvres* consistent principalement en *messes* et en *motets*, dont plusieurs sont devenus classiques. Il les légua par testament au Conservatoire, dont il avait été nommé bibliothécaire en 1807. Laborde a publié le *Système d'harmonie* de l'abbé Roze, dans son 'Essai sur la musique', t. 3, p. 475-483.

*ROZIER (François), agronome, naquit à Lyon le 24 janvier 1734. Quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique, son goût le porta à étudier les différentes branches de l'agriculture: il parcourut les ouvrages de Columelle, de Varron, et d'Olivier de Serres, prenant pour guide La Tourette, son compatriote et son ami. Il s'appliqua à la botanique, et publia, de concert avec ce dernier, les *Démonstrations élémentaires de botanique, à l'usage des écoles vétérinaires*, ouvrage qui a eu un grand nombre d'éditions. Rozier jouissait de la protection du roi de Pologne, et il obtint, à la recommandation de ce monarque, un riche prieuré. Il s'occupa alors du projet de donner un cours complet sur les travaux champê-

tres, qu'il publia sous le titre de *Cours d'agriculture*, en 10 vol. in-4°, dont le dernier a paru après la mort de l'auteur. On pourrait considérer ce livre comme classique, s'il était moins diffus et moins surchargé de détails qui n'ont pas de rapport avec le sujet principal. Don Juan Alvarès Guetra en a fait un extrait en espagnol. En 1788, Rozier revint dans sa patrie, et le gouvernement lui accorda la direction de la pépinière de la généralité : l'académie de Lyon l'admit dans son sein l'année suivante. Dans tout le cours de sa vie, il avait montré des principes sages ; mais la révolution les lui fit oublier ainsi que les devoirs de son état ; et, à l'âge de 56 ans, il devint révolutionnaire, et fut nommé curé constitutionnel de la paroisse des Feuillants. Sa fin fut des plus malheureuses : pendant le siége de Lyon, une bombe tomba sur son lit lorsqu'il dormait, mit son corps en lambeaux, qu'on trouva dispersés dans les débris de son appartement, le 29 septembre 1793. Outre les deux ouvrages déjà cités, on a de lui : | *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, 1774, in-4° ; | *Nouvelle Table des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis* 1666 *jusqu'en* 1770, 1775, 1776, 4 vol. in-4° ; | *Manuel du jardinier, mis en pratique pour chaque jour de l'année*, 1795, 2 vol. in-18 ; et plusieurs autres *Mémoires* sur la manière de brûler et de distiller les vins, sur la culture de la navette et du colza, sur les moulins et les pressoirs d'huile d'olive. Dans tous ces ouvrages le principal but de l'auteur est d'offrir la manière la plus prompte et la plus économique des procédés.

* ROZIERE (Louis-François Carlet, marquis de La), originaire d'une illustre famille de Piémont, naquit au Pont-d'Arche, près de Charleville, le 10 octobre 1733. A l'âge de 14 ans, il embrassa la carrière des armes ; en 1748, il était lieutenant au régiment de Touraine, infanterie, et se trouva au siége de Maëstricht. Il quitta le régiment de Conti, où il était entré depuis quelques mois, pour passer à l'école du génie de Mézières, en qualité d'officier supérieur. Le marquis de La Rozière était très-instruit dans les sciences, et en 1752 il accompagna l'abbé La Caille aux Indes orientales, comme ingénieur dans la brigade destinée pour ces colonies. Nommé aide-maréchal des logis à son retour en France, il suivit l'armée en Bohême en 1757 ; il commença la guerre de sept ans, et se fit remarquer par ses talents et son courage, dont il donna des preuves non équivoques à la malheureuse bataille de Rosbach. En 1761, il fut décoré de la croix de Saint-Louis et élevé au grade de lieutenant-colonel au régiment du roi, fut ensuite fait prisonnier dans une reconnaissance par les Ecossais dans la forêt de Sababovel. Ayant été conduit devant le roi de Prusse, ce prince lui dit : « Je désirerais vous envoyer à l'armée française ; mais lorsqu'on a pris un officier aussi distingué que vous, on le garde le plus long-temps possible : j'ai des raisons pour que vous ne soyez pas échangé dans les circonstances

présentes ; ainsi vous resterez avec nous sur votre parole. » Pendant trois semaines que le marquis de La Rozière resta au quartier de Frédéric II, il reçut, et de ce monarque et du prince Ferdinand de Brunswich, des témoignages de leur bonté et de leur estime. Ce dernier dit un jour, en le montrant et rappelant l'attaque de Frauenberg, où il manqua d'être fait prisonnier : « Voilà le Français qui m'a fait le plus de peur de ma vie, et même je crois la lui devoir. » Il fut échangé en 1762, et l'année suivante il fut employé dans le ministère secret du comte de Broglie. D'après les ordres de Louis XV, il alla en 1765 et 1766 reconnaître les côtes de l'Angleterre et de la France : mission qu'il remplit avec honneur, et dont le résultat fut le projet de bâtir un port à Cherbourg, et un plan de défense pour celui de Rochefort et le pays d'Aunis. Ce plan ne fut exécuté que 25 ans après, c'est-à-dire au mois de mai 1791. Peu de temps après cette dernière époque, s'étant prononcé contre la révolution, il émigra avec son fils aîné, capitaine de dragons. S'étant rendu à Coblentz, les princes, frères de Louis XVI, lui donnèrent la direction des bureaux de la guerre, établis par LL. AA. RR. dans cette ville. Ils lui conservèrent, en 1792, le grade de maréchal général des logis de l'armée royale, et il fut nommé dans la même année commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis. M. le comte d'Artois (depuis Charles X), alors résidant à St-Pétersbourg, le fit passer en Angleterre, d'où il se rendit bientôt après à Dusseldorf, où l'appelait le maréchal de Broglie. Dans l'expédition aux îles de Noirmoutier et d'Yeu, il était quartier-maître général des émigrés et des troupes anglaises ; mais cette malheureuse expédition fut comme le prélude de celle de Quiberon. Lors de la dissolution de l'armée royaliste, il entra au service de la Russie en qualité de maréchal de camp ; il quitta ce pays pour se rendre en Portugal, où il servit avec le grade de quartier-maître général, et de lieutenant-général. Il resta en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1807, époque à laquelle l'armée française y entra. Le général français l'accueillit avec distinction, et l'engagea à rentrer en France. Le marquis de La Rozière allait entreprendre ce voyage et revoir sa patrie, mais une maladie subite le conduisit au tombeau le 17 avril 1808. Il a laissé : | *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1767, in-12 ; | *Campagnes du maréchal de Créqui en Lorraine et en Alsace*, en 1677, ibid., 1764, in-12 ; | *Campagnes de Louis prince de Condé, en Flandre*, en 1674, ibid., 1765, in-12 ; | *Campagnes du maréchal de Villars et de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, en Allemagne, en* 1703, Paris, 1766, in-12 ; | *Campagnes du duc de Rohan dans la Valteline en* 1635, *précédées d'un discours sur la guerre des montagnes*, avec une carte ; | *Traité des armes en général*, ibid., 1764, 1 vol. in-12. On a encore de La Rozière trois *cartes* très estimées ; savoir, 1° de la Hesse ; 2° des Pays-Bas catholiques ; 3° de la bataille de Senef. Plusieurs de ses manuscrits sont au dépôt de la guerre ; ils contiennent des notices très-intéressantes sur l'art militaire.

RUAR (Martin), socinien, né

à Krempen, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au palatinat de Sandomir, où les sociniens avaient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collége, passa de là à Strassin, près Dantzick, où il fut ministre des unitaires, c'est-à-dire des sociniens ou ariens (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé de là, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. On a de lui : | des *Notes sur le catéchisme des églises sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce catéchisme, 1665 et 1680; | un volume de *Lettres*, publié et imprimé par David Ruarus son fils, Amsterdam, 1681, in-8°. Joachim et David, ses fils, imbus des sentiments de leur père, ont publié un 'Recueil de lettres' des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

* RUBBI (André), jésuite, né en 1739 à Venise, professa les belles-lettres au collége des nobles à Brescia, et, après la suppression de son ordre, se retira dans sa patrie, où il mourut en 1810. On a de lui : | *Interpretatio et illustratio epitaphii græci Ravennæ reperti*, Rome, 1765, in-4°; | *Rodi presa*, Venise, 1773, in-8°, tragédie qui fut jouée par ses élèves à Brescia; | *Elogi italiani*, Venise, 1781, et années suivantes, 12 vol. in-8°. C'est un choix d'éloges de différents auteurs modernes, parmi il y a de lui : ceux de *Pétrarque*, *Léonard de Vinci*, *Galilée*, *Castiglione*, *Métastase* et *Ginanni*; | *Ugolino*, tragédie, insérée sans nom d'auteur dans le tome 5 du 'Teatro italiano del secolo XVIII°, Florence, 1784; | *Parnaso italiano*, Venise, 1784-1791, 56 vol. in-8°. C'est un choix des poètes italiens les plus célèbres depuis la renaissance des lettres jusqu'au commencement du XVIII° siècle, auquel il a ajouté des notices critiques sur le caractère de chaque ouvrage, et un 'Précis de la vie de l'auteur'. On reproche à ses *Notices* d'être écrites d'un style si coupé, que la lecture en est pénible; ce qui lui a valu le sobriquet de 'Stile a singhiozzo' (style à hoquet); | *Parnaso de' poeti classici d'ogni nazione tradotti in italiano*, 1795 et suivantes, 41 vol in-8°. Cette seconde collection contient un recueil des poètes anciens, traduits en italien, avec des 'Notices' sur la vie et les ouvrages de chaque auteur. | *Il Genio nautico e militare, canti due*, in-4°, petit poème composé à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, célèbre amiral vénitien qui bombarda Tunis en 1774; | *la Vainiglia, poemetto latino*, in-4°, et quelques autres ouvrages. Compilateur infatigable, il a publié en outre quelques *Dissertations sur des questions d'antiquités*. On lui doit aussi : | un *Journal d'antiquités sacrées et profanes*, en italien, 1793, in-8°; | un recueil périodique sous le titre suivant : *Il genio lett. d'Europa*; un *Epistolario* ou *Choix de lettres inédites de divers auteurs*, 1795-1796, 2 vol. in-4°. Rubbi a surveillé des 'éditions des OEuvres de Muratori et de Maffei', publiées à Venise.

* RUBEIS (Jean-Bernard-Marie DE), célèbre dominicain italien, et l'un des savants qui ont illustré cet ordre, naquit à 'Città del Friuli', d'une famille noble, vers 1687, et à l'âge de 16 ans prit

l'habit religieux dans la congrégation dite de Salomoni. Il passa la plus grande partie de sa vie dans un couvent de son ordre à Venise, occupé de graves études et d'objets d'érudition. Chargé d'enseigner, il y fit d'illustres élèves, parmi lesquels on compte les deux Concina, Patuzzi, Finetti, Contarini et le fameux Valsecchi. Il avait en outre la direction de la rare et nombreuse bibliothèque de cette maison, que lui-même enrichit encore. Il n'était guère de sciences qu'il ne cultivât, et dont il n'eût bien mérité. On lui doit la découverte de manuscrits précieux, de diplômes, de médailles et autres monuments historiques importants. Il était en correspondance avec les savants les plus renommés de l'Italie, tels que Lami, Muratori, Maffei, etc.; et tous le regardaient comme l'un d'entre eux auquel les lettres devaient le plus. A ces avantages, le P. de Rubeis joignait toutes les vertus de son état. Il eût pu aspirer aux hautes dignités de l'Eglise : il leur préféra son cloître, son humble cellule, ses livres, l'heureux loisir de la retraite. Il y termina sa longue vie le 2 février 1775; il était âgé de 88 ans dont il en avait passé 72 en religion. Outre ses ouvrages restés 'manuscrits', ceux qu'il a publiés se montent au moins à 40 volumes. Les principaux sont : | *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, Venise, 1724; une 2e édition augmentée, Venise, 1726; | *De una sententia damnationis in Acatium episcopum constantinopolitanum, lata in synodo romana Felicis papæ III, dissertatio*, etc., Venise, 1729; | *De schismate Ecclesiæ aquileiensis, dissertatio historica; accedunt acta synodi mantuanæ, pro causa sanctæ aquileiensis Ecclesiæ*, etc., Venise, 1732; | *Monumenta Ecclesiæ aquileiensis, commentario historico-chronologico critico illustrata*, etc., Strasbourg (Venise), 1740; | *Divi Thomæ Aquinatis opera theologica*, etc., 28 vol. in-4°, Venise, depuis 1745 jusqu'en 1760; | *De nummis patriarcharum aquileiensis Ecclesiæ*, Venise, 1747 et 1749; | *De sectis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ Aquinatis, dissertationes criticæ et apologeticæ*, Venise, 1750; | *De rebus congregationis sub titulo B. Jacobi Salomonii, commentarius historicus*, Venise, 1751; | *Georgii seu Gregorii Cyprii, patriarchæ constantinopolitani vita*, etc.; *accedunt dissertationes duæ historicæ et dogmaticæ, cum binis epistolis ejusdem Cyprii*, etc., Venise, 1753; | *De Theophilacti Bulgariæ archiepiscopi gestis, scriptis et doctrina*, etc., dans le premier tome des 'OEuvres' de cet archevêque, Venise, 1754; | *De peccato originali ejusque natura*, etc., *tractatus theologicus*, etc., *Venise, 1757*; | *Dissertationes variæ eruditionis*, etc., Venise, 1762; | *De charitate, virtute theologica, ejusque natura*, Venise, 1758; | *Vita beatæ Benvenutæ Bojanæ, de civitate Austria, in provincia Forijulii*, etc., Venise, 1757. Monsignor Fabroni a publié la 'Vie' du P. de Rubeis, et l'a insérée dans le tome 2 des 'Vitæ Italorum', p. 99, avec une nomenclature exacte de tous ses ouvrages.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia. Pendant que Jacob était dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, et abusa de Bala sa concubine, ce qui le priva du droit d'aînesse, lequel fut

transporté à Juda. Lorsque ses frères résolurent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne; il avait dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son père. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime, et lui dit « que parce qu'il avait souillé le lit de son père, il ne croîtrait pas en autorité. » La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrents d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J.-C., à 124 ans.

RUBENS (Philippe), originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574, d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Ascagne Colone, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 38 ans. Il est connu : | par des *Poésies* adressées en latin à Juste-Lipse; | *Electorum libri II in queis ritus et censuræ*; | *B. Asterii, Amasiæ episcopi, Homeliæ*; c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4°.

RUBENS (Pierre-Paul), frère du précédent, naquit à Cologne, en 1577. Son père le mit page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le porta à la peinture: il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Othon van Veen. (*Voyez* VENIUS.) Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut là que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux de Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret l'appelèrent à Venise. L'étude qu'il fit des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres changea son goût, qui tenait de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, et de là à Gènes. Enfin il fut rappelé en Flandre par la nouvelle qu'il reçut que sa mère était dangereusement malade. Ce fut vers ce temps-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, et alla à Paris en 1625 pour les mettre en place. Il devait y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de Henri IV : Rubens en avait même déjà commencé plusieurs tableaux, mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'une sorte de mérite qui le faisait rechercher des grands lorsqu'ils avaient besoin de ses talents. Le duc de Buckingham lui ayant fait connaître tout le chagrin que lui causait la mésintelligence des couronnes d'Espagne et d'Angleterre, le chargea de communiquer ses desseins à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra en cette occasion qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur, et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi, frappé de son mérite, le fit chevalier, et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de ce qu'il avait fait; il passa

ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique; enfin la paix fut conclue, au désir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, le fit aussi chevalier; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avait à son côté pour la donner à Rubens; il lui fit encore présent du diamant qu'il avait à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamants. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clé d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Enfin, comblé d'honneur et de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélène Forment, célèbre par l'éclat de sa beauté. Il partageait son temps entre les affaires et la peinture. Il mourut à Anvers, le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération; il réunissait en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étaient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs souverains, et les étrangers venaient le voir comme un homme rare. Son génie le rendait également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventait facilement; et, s'il fallait recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissait aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles et variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenante. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moelleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'était fait des principes certains et lumineux qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd et quelques incorrections dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignait peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut, qui ne se rencontre point dans les ouvrages qu'il a travaillés avec soin. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante, la belle couleur et l'intelligence du tout ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui : un *Traité de la peinture*, Anvers, 1622; et | l'*Architecture italienne*, Amsterdam, 1754, in fol. Il avait donné aux jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même : on le voyait encore dans la bibliothèque de la maison professe en 1773 (nous ignorons ce qu'il est devenu). On lisait au bas ce distique :

Hæc Petri Pauli pictoris imago Rubeni est,
Ejus quæ proprio facta fuit calamo.

[Le Musée du Louvre possède de ce grand maître 17 *Tableaux* et 9

Dessins : ces derniers se trouvent dans la galerie d'Apollon.]

RUBENS (Albert), savant archéologue, fils du précédent, né à Anvers, en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connaissances et plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657. On a de lui : | *De re vestiaria veterum, præcipue de lato clavo, libri duo*, Anvers, 1665; | *Diatribe de gemma tiberiana; de gemma augustœa; de urbibus Neocoris; de natali die Cæsaris Augusti*, etc. : ces dissertations se trouvent dans le 'Trésor des antiquités romaines' de Gronovius, t. 6 et 11 ; | *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-fol. : c'est une description enrichie de notes du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspard Gevart, et ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Béger; | *De vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS (Jean-Baptiste), né à Ravenne, d'une famille noble, se fit carme, et se distingua tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au collége de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général en 1562, et prieur-général l'an 1564. Étant allé visiter les couvents de son ordre en Portugal et en Espagne, il vit sainte Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avait commencé à introduire dans son monastère, et entretint ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvents d'hommes, et n'accorda cette permission que pour deux couvents. Pie V et Grégoire XIII ne lui donnèrent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome, le 5 septembre 1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires* sur les OEuvres de Thomas Waldensis, Venise, 1571, 3 vol. in-fol., etc.

* RUBINI (Pierre), médecin, né à Parme, en 1760, fut d'abord destiné à l'état de forgeron, qu'exerçait son père; mais il se décida pour la médecine. Reçu docteur à l'université de Parme, il fréquenta le grand hôpital de cette ville, où il se forma au traitement des malades, et devint médecin pensionné d'un petit village nommé Compiano. Quelque temps après il visita, aux frais de son gouvernement, les principales universités de l'Europe, se rendit d'abord à Pavie, où il suivit les leçons du célèbre Frank, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Édimbourg, et se mit en relation avec les plus habiles professeurs de ce temps. De retour à Parme, il fut nommé professeur de clinique médicale à l'université de cette ville. En 1804, Rubini concourut à la fondation de la société de médecine et de chirurgie instituée à Parme sur le plan de celle d'Édimbourg. Il appartenait aussi à plusieurs autres académies, et, en 1816, l'archiduchesse Marie-Louise le nomma son médecin consultant et *archiâtre* de Parme. Il mourut d'une inflammation aux poumons, le 15 mai 1819, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns se trouvent dans les

'Mémoires' de la société italienne. Nous citerons, entre autres : | ses *Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e su' contagj in genere*, Parme, 1805, in-8°; | ses autres *Riflessioni sulla malattia communemente denominata crup*, ibid., 1813, in-8° ; | son *Discours sur les progrès de la vaccine dans le département du Taro*, en 1812, inséré dans la 'Notice sur les progrès de la vaccine', etc., *ibid.*, 1813, in-8°. Il existe aussi des écrits inédits du professeur Rubini, parmi lesquels on cite des *Lezioni di clinica medica;* un *discours* inaugural prononcé à l'université de Parme, en 1795; *de studiorum Commodis atque Periculis*, et un ouvrage contenant sous le titre de *Storie di malattie*, 1 vol. in-folio, une histoire des traitements faits par l'auteur. 'L'Eloge historique de Rubini' par M. Pezzana, bibliothécaire, à Parme, 1822, in-8°, se trouve dans le tome 19 des 'Mémoires' de la société italienne des sciences.

RUBRUQUIS (Guillaume), cordelier du XIIIe siècle, dont on ignore la patrie : les uns le font Anglais, les autres Brabançon. Il fut envoyé en Tartarie, l'an 1253, par saint Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différents princes de ces contrées; mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna en latin une *Relation* de son voyage, et l'envoya à saint Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Haklvit en a publié une partie dans son 'Recueil des navigations des Anglais'; Pierre Bergeron l'á donnée en français sur deux manuscrits latins, Paris, 1634; et dans les 'Voyages faits principalement en Asie', La Haye, 1735, 2 vol. in-4°.

RUCCELLAI (Jean), d'une des premières familles de Florence, naquit dans cette ville en 1475 : il était neveu, du côté de sa mère, de Laurent de Médicis 'dit le Magnifique'; il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, et fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François Ier lui marqua beaucoup de bienveillance; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Ruccelai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma protononaire apostolique, gouverneur du château Saint-Ange. On s'attendait à le voir honoré de la pourpre, lorsqu'il mourut d'une fièvre ardente, en 1525. Ruccelai cultiva avec succès les muses italiennes. On a de lui : | la *Rosemonde*, in-8°, 1525, tragédie représentée conjointement avec la Sophonisbe du Trissin, devant le pape Léon X. Lorsqu'il passa *en 1512 à Florence*, ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Cette tragédie a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections. | Les *Abeilles*, 1539, in-8°, poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du style, Florence 1590, in-8°; | *Oreste*, tragédie longtemps manuscrite, et publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1er volume du 'Théâtre italien', Vérone, 1723, in-8°.

RUCCELLAI (Bernard), en latin *Oricellarius*, Florentin, qui vivait sur la fin du XVe siècle, était allié des Médicis, et fut élevé aux plus belles charges de sa pa-

trie. Il connaissait parfaitement les finesses de la langue latine, et l'écrivait avec une grande pureté; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le P. Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII en Italie, dans son *Bellum italicum*, Londres, 1733, in-4°. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité; car cette guerre était peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCHAT (Abraham), né dans le canton de Berne, vers 1680, a été long-temps professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui : | *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom de *Gotlieb Kypseler*, ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet; mais mal rédigé, sans jugement et sans goût : tout plein des préjugés les plus grossiers de sa secte, l'auteur oublie les 'délices' de son pays pour en raconter les sottises. | *Histoire de la réformation en Suisse*, Genève, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'essor à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8°. Sa *Grammaire hébraïque* et sa *Géographie*, publiées sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations.

* RUCHS (N.), historiographe du roi de Prusse, né en 1790, à Greifswald dans la Poméranie suédoise, mort en 1820, à Livourne, fut long-temps professeur d'histoire à l'université de Berlin et membre de l'académie de cette ville. Il est connu par son *Histoire de Suède*, 4 vol. in-8°, pu Greifswald. On a encore de lui : | *Essai d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801; | *de la Finlande et de ses habitants*, 1809; | des *Lettres sur la Suède*, 1814. A l'époque de sa mort, il travaillait à une *Histoire de Byzance*, d'après les anciens auteurs byzantins.

RUDBECK (Olaüs), né à Arosen, dans le Westermanland, en 1630, d'une famille noble, fut professeur en anatomie et en botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 73e année. Ses principaux ouvrages sont : | *Exercitatio anatomica*, Leyde, 1654, in-8°. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartolin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Jolise avait aperçu ces vaisseaux en Angleterre. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. | *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, 3 vol. in-fol. Il devait y avoir un 4e tome, qui est resté manuscrit. On y joint pour 4e tome un *Atlas* de 43 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des descendants de Japhet; qu'elle est la véritable 'Atlantide' de Platon, et que c'est de la Suède que les Grecs, les Romains et autres peuples sont sortis. Un de ses compatriotes, M. Baer, dans son 'Essai historique et critique sur les Atlantides', a mieux prouvé que l'Atlantide était la Palestine.

Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbek beaucoup d'érudition, et des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avaient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs et les Romains; que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions et de mots. (*Voyez* GOROPIUS, STÉVIN.) | *Leges Wast-Gothicæ*, Upsal, in-fol., rare; | une *Description des plantes*, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol.; il devait y en avoir 12; | un *Traité sur la comète de* 1667; | *Laponia illustrata et iter per Uplandiam*, Upsal, 1701, in-4°. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. | *Dissertation sur l'oiseau* Selaï *de la Bible*, 1705, in-4°, ouvrage que quelques auteurs attribuent au fils. — Son fils, Olaüs RUDBECK, a donné: | *Dissertatio de hedera*, 1716; | *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les Actes de l'académie de Suède de l'an 1720, etc.; | *Specimen linguæ Gothicæ*, 1717, in-4°.

RUDIUS (Eustache), médecin célèbre dans le XVIe siècle, né dans la Dalmatie, professa son art à Venise et puis à Padoue, où il fit des cures merveilleuses. Consulté dans les cas graves par les habiles médecins de l'Italie, il ne se trompait jamais, dit-on, sur le genre des maladies, quelque compliqués qu'en fussent les symptômes, et son pronostic était toujours certain; ce qui fit naître le proverbe: « Dieu te garde du pronostic de Rudius. » Il publia un grand nombre d'ouvrages dont Van der Lindden a donné le catalogue. Le premier qu'il fit paraître est un traité *de Virtutibus et vitiis cordis*, Venise, 1587. Rudius mourut en 1612.

* RUDNAY (Alexandre DE), archevêque de Strigonie, né le 4 octobre 1760, à Szent-Retestz, ou Saint-Croix, dans le diocèse de Strigonie, mort à Strigonie, le 13 septembre 1831, fut fait en 1816 évêque de Transylvanie ou Weissembourg; en 1819, il fut transféré à l'archevêché de Gran ou Strigonie, auquel sont attachés les titres de légat du saint-siége et de primat de Hongrie. Il tint à Presbourg, en 1822, un concile national de Hongrie, où l'on fit des réglements sur la discipline, sur l'éducation dans les séminaires et sur divers autres points. Ce concile demanda le rétablissement des jésuites. Rudnay, créé cardinal *in petto* par Léon XII, le 2 octobre 1826, ne fut déclaré que le 15 décembre 1828. Il avait fait commencer à Gran la construction d'une magnifique cathédrale, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Ce cardinal prenait les titres de chancelier, de conseiller d'état et de président de la commission ecclésiastique.

* RUDOLPHI (Charles-Asmond), naquit le 14 juillet 1771, à Stockholm. Laissé dans l'indigence par la mort de son père, qui était prédicateur, le jeune Rudolphi commença le cours de ses études au gymnase de Stralsund, puis étudia la médecine à l'université de Greifswald, où il trouva dans le célèbre professeur Weigel un ami et un second père. Ce fut par lui qu'il fut initié à

toutes les sciences naturelles. La botanique et la zoologie, ainsi que l'anatomie des plantes et des animaux, firent surtout l'objet de ses recherches, et ses progrès dans ces sciences furent si rapides, qu'il ne tarda pas à devenir lui-même professeur dans l'université où il était entré naguère comme écolier. Le gouvernement suédois, ayant désiré fonder une école vétérinaire en Poméranie, jeta les yeux sur Rudolphi, le fit voyager dans divers pays, et le nomma directeur de l'établissement. Le récit du 'Voyage de ce savant en Allemagne, en Hollande et en France' a paru à Berlin, en 1804 et 1805. L'étude approfondie de l'anatomie l'avait conduit à des recherches étendues sur les vers intestinaux, sur lesquels il a publié son *Entozoa, seu historia naturalis vermium intestinalium*, Amsterdam, 1808 à 1810, 5 vol., véritable ouvrage classique sur cette partie, peu connue avant ses travaux, et qui lui assura une réputation européenne. En 1810, appelé à professer la médecine à l'université de Berlin, et nommé directeur du muséum de cette ville, etc., ce fut là qu'il trouva un théâtre digne de ses talents. En 1817, il fit un voyage en Italie; en 1820, il donna un *Supplément* à son ouvrage sur les vers, et vendit à l'empereur sa collection de ces animaux, qui est unique dans le monde par sa richesse; en 1821, parurent les premières livraisons de sa *Physiologie*, qu'il laissa incomplète. Attaqué, par suite de ses travaux, d'une maladie du foie, ce savant succomba, le 29 novembre 1832, à Berlin, à l'âge de 61 ans.

RUE (Charles de La) né à Paris en 1643, entra chez les jésuites et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667, par un *Poème* latin *sur les conquêtes de Louis XIV*, que le grand Corneille mit en vers français. L'auteur du Cid, en présentant la traduction au roi, fit de l'original et du jeune poète un éloge qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. de La Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan: « Mon père, lui dit-il, continuez » à prêcher comme vous faites, » nous vous écouterons toujours » avec plaisir, tant que vous » nous présenterez la raison; mais » point d'esprit. Tel de nous en » mettra plus dans un couplet » de chanson, que la plupart des » prédicateurs dans tout un carême. » Le P. de La Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux; cependant, avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. (*Voy.* Massillon.) Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion catholique à plusieurs protestants et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris, en 1725, à 82 ans. Le P. de La Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant

dans la chaire. Sa conversation était belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnait la facilité de parler de tout à propos. Il plaisait aux grands par son esprit, et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savait se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui : | des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, 3 vol. in-12, et des *Sermons* de morale, qui forment un Avent et un Carême, en 4 vol. in-8°, Paris : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style et les grâces de la facilité brillent dans ses ouvrages. Il anime tout; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son *Avent* que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le *Sermon* des *Calamités publiques*. Parmi ses Oraisons funèbres, celles du maréchal de Luxembourg et de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau. | Des pièces de théâtre. Ses tragédies latines intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla*, en vers français, méritèrent l'approbation de P. Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce, mais le P. de La Rue en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pièces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique et corrompu. [On est encore persuadé que l'*Andrienne*, imitée de Plaute, et que Baron s'attribuait, était du P. de La Rue.] | Quatre livres de *Poésies latines*, Paris, 1680, in-12; et Anvers, 1693 : ces poésies sont pleines de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin; | une *édition* de Virgile avec des notes claires et précises, à l'usage du dauphin, en 1 vol. in-4°, et en 4 in-12. On s'en servait pour l'ordinaire dans les colléges des jésuites.

RUE (D. Charles de La), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'élève du célèbre Montfaucon, et son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle *édition* d'Origène. Il en donna les deux premiers volumes, et il était prêt à publier le 3e lorsqu'il mourut à Paris en 1739, à 55 ans. — Dom Vincent de La Rue, son neveu, bénédictin de la même congrégation, acheva, en 1752, cette édition, qui est en 4 vol. *in-fol. Il* avait partagé les travaux de son oncle et mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version* latine de la *Bible* que l'on nomme *italique*.

* RUELE (Mariano), savant carme déchaussé, né à Roverédo en 1699, mort dans le couvent de cette ville, en 1772, avait entretenu des correspondances avec plusieurs savants hommes de son temps, notamment avec Apostolo Zeno. Après avoir rempli divers emplois dans son ordre, entre autres celui de bibliothécaire, il fut attaché en qualité de théologal au cardinal Alv. Cienfuegos, et chargé plus tard de mettre en ordre les archives des pères bénédictins à Subbiaco. Outre quelques

Dissertations sur des points d'histoire, on cite de lui un recueil ayant pour titre : *Tre saggi della biblioteca carmelitana*, etc. *Voy.* pour plus de détails sur ce religieux le tome 2 des 'Lettere' de Gagliardi, édition de Brescia, 1753, et les notes de Zeno dans la bibliothèque de Fontanini.

RUELLE (Jean), de Soissons, chanoine de l'église de Paris, et médecin de François I[er], mort en 1537, à 63 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : | *De natura stirpium*, Paris, 1536, in-fol. : ce n'est qu'une compilation ; | *Veterinariæ medicinæ scriptores græci*, Paris, 1530, in-fol.

* RUELLE (Joseph-René), habile teneur de livres, né à Lyon en 1742, forma un grand nombre d'élèves qui excellèrent dans cet art. On a de lui les ouvrages suivants : | *Traité des arbitrages en France*, 1769, in-8°, 1792 ; | *Nouvelle méthode pour opérer les changes de France avec toutes les places de la correspondance*, 1777, in-8° ; | *L'art de tenir les livres en parties doubles*, 1799, in-8°. L'académie de Lyon en 1801 l'admit parmi ses membres. Il mourut en 1803.

RUEUS (François), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé : *De gemmis iis præsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, etc., Paris, 1547 ; on le trouve aussi avec le traité : *De occultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avait fait une étude particulière de l'histoire naturelle, et qu'il était versé dans les belles-lettres.

RUF (Saint), Romain de naissance, florissait dans le troisième siècle, et fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu, mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les chrétiens. Il est nommé sous le 12 novembre, dans le Martyrologe de Bède, d'Adon, d'Usuard et dans le romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom ; mais dans ces dernières années, n'ayant plus le nombre suffisant de sujets pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI (Antoine DE), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, où il naquit en 1607, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui : | Une *Histoire de Marseille*, 1645, 1 vol. in-fol. ; | la *Vie de Gaspard de Simiane*, connu sous le nom de 'chevalier de La Coste', Aix, 1655, in-12 ; | *Histoire* curieuse *des généraux des galères*, dans le *P. Anselme* ; | une *Histoire des comtes de Provence*, in-fol., 1655 : ouvrage aussi exact que savant ; | *Histoire de saint Louis, évêque de Toulouse*. Le style n'est pas le plus grand mérite de ses ouvrages ; il est sec et décharné. — Son fils, Louis-Antoine RUFFI, augmenta l'*Histoire de Marseille* d'un second volume, lorsqu'elle reparut en 1696.

*RUFFIN (Pierre-Jean-Marie), diplomate français, né en 1742 à Salonique, où son père exerçait les fonctions de premier drogman de la nation française, vint à Paris où il étudia les langues orientales sous Petis de La Croix, Cardonne,

Legrand, etc. Envoyé à Constantinople en 1758, il y gagna l'estime du comte de Vergennes, alors ambassadeur, et fut placé en qualité d'interprète à la suite du baron de Tolt, chargé d'une mission auprès du khan de Crimée, Crym-Guerai. Ce prince tartare étant mort en 1770, Tolt laissa la direction des affaires à son interprète, qui suivit le nouveau khan dans son expédition contre la Russie. Ruffin, ayant été fait prisonnier, fut détenu pendant quelque temps à la citadelle de Saint-Pétersbourg. Renvoyé, après son élargissement, à Constantinople avec le titre d'interprète du roi auprès de la Porte, il fut appelé ensuite à Paris, en 1774, pour y remplir les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et, jusqu'en 1779, il fut chargé de toute la correspondance avec la Turquie, les régences de Barbarie et les puissances de l'Inde. La chaire de turc et de persan lui fut accordée au collége royal en 1784, et des lettres d'anoblissement lui furent données en 1787. En 1794, il retourna à Constantinople comme premier secrétaire d'ambassade et premier secrétaire interprète. En l'an VI, il avait le titre de chargé d'affaires. L'Egypte ayant été envahie par les armées françaises, il fut mis aux sept-tours par ordre du divan, et ne recouvra sa liberté qu'en 1801. Quoiqu'il restât sans caractère public jusqu'en 1804, il rendit de grands services à ses compatriotes; il fut même utile au colonel Sébastiani et au général Brune dans les négociations qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Ruffin, nommé en 1804 conseiller d'ambassade, et en 1805 premier secrétaire de légation, contribua à obtenir du Reis-Effendi que les titres de 'Padischah et d'Imperator' fussent employés par le divan à l'égard de Buonaparte. Ruffin ne cessa pas d'être attaché à l'ambassade de France sous les divers ministres envoyés à Constantinople par le gouvernement impérial. Il se trouvait chargé d'affaires en l'absence de l'ambassadeur, lorsque Buonaparte revint de l'île d'Elbe; il fit arborer le drapeau tricolore à l'hôtel de l'ambassade. Ce fut la cause de sa disgrâce qui dura jusqu'en 1818. Pendant le temps qu'il avait été éloigné des affaires, il était resté à Constantinople. Il mourut dans cette ville en 1824, après 66 ans de services diplomatiques On ne connaît de lui qu'une *Traduction* en arabe d'une *Adresse de la Convention au peuple français*, du 18 *vendémiaire an* III, Paris, 1795, in-folio de 24 pages; mais il existe de lui au dépôt des affaires étrangères plusieurs *Mémoires* sur des sujets importants.

* RUFFINI (Paul), médecin et mathématicien italien, naquit à Valentano, dans le duché de Castro, en 1765. Il était fils d'un médecin renommé, et étudia à Modène, où il reçut le grade de docteur. L'étude de la médecine ne l'empêcha pas de s'appliquer aux sciences exactes, auxquelles il dut principalement sa célébrité. Lors de l'invasion des Français en Italie, il refusa de faire partie du conseil des *juniori*, et refusa même le serment civique qui répugnait à ses opinions et à ses sentiments religieux. Ayant perdu ses places, il ne les reprit qu'en

1799, au retour des Autrichiens. Il occupait les chaires d'analyse et des éléments mathématiques, vacantes par la mort du célèbre Cassiani, et qu'il garda à la rentrée des Français en Italie. En 1806, il devint professeur des mathématiques appliquées, à l'Ecole militaire; et, quand le duc de Modène recouvra ses états, il nomma recteur de l'université Ruffini, qui occupa en même temps les chaires de clinique médicale, de médecine pratique, et des mathématiques spéciales. Médecin de la cour, président de la "société italienne des sciences", il fut en outre associé à presque toutes les académies savantes et littéraires de l'Italie, et autres pays de l'Europe. Le *typhus*, qui se répandit en Italie, et notamment à Modène, mit à l'épreuve le zèle de Ruffini. Bravant tous les dangers, il semblait se multiplier pour voler au secours des malades; mais, atteint lui-même de cette horrible maladie, il n'en guérit que pour traîner quelque temps encore une pénible existence, et mourut, dans des sentiments vraiment chrétiens, le 10 mai 1822, âgé de 57 ans. On lui fit de magnifiques obsèques, et ses restes furent déposés dans l'église de Sainte-Marie de Pomposa, où on lui éleva un tombeau entre ceux de Sigonio et de Muratori. On a de lui (en italien): | *Théorie générale des équations, où l'on démontre l'impossibilité de la solution algébrique des équations générales au-dessus du quatrième degré*, Bologne, 1798, 2 vol. in-8°; | *De la solution des équations algébriques déterminées, et au-dessus du quatrième degré*: ce mémoire remporta le prix proposé par l'institut de Milan; | *Réflexions sur la rectification de la quadrature du cercle*; | *De l'insolubilité des équations algébriques générales au-dessus du quatrième degré*, en réponse aux objections faites par le comte Abati au premier ouvrage de l'auteur; | *Mémoires sur la détermination des racines dans les équations numériques des équations de tous les degrés*, Modène, 1804, in-4°, couronné par l'institut de Milan; | *Réponse aux doutes proposés par Malfatti sur l'insolubilité algébrique des équations au-dessus du quatrième degré*; | *Réflexions sur la méthode proposée par Malfatti pour la solution des équations du cinquième degré*; | *De l'immatérialité de l'âme*, Modène, 1806, in-8°. Dans cet ouvrage, recommandable sous tous les rapports, l'auteur prouve "mathématiquement" l'immatérialité de l'âme, et combat le système métaphysique de Darwin. Il l'adressa à l'académie de la "religion catholique", à Rome, et le dédia à Pie VII, qui fit présent à l'auteur d'une médaille d'or. | *Réponse à la méthode générale, proposée par M. Wronski, pour résoudre les équations de tous les degrés*; | *Mémoires sur le typhus contagieux*; | *Deux opuscules sur la classification des courbes algébriques à simple courbure*; | *Réflexions critiques sur l'Essai philosophique des probabilités, par M. La Place*, Modène, 1821, in-8°. Ce livre est partagé en quatre parties: dans la première, l'auteur examine les principes que de La Place établit pour le calcul des probabilités, tant par rapport aux actions morales et volontaires, que par rapport aux phénomènes physiques; dans la seconde, il parle des lois de

probabilités proposées par La Place sur les rapports des causes et des effets; dans la troisième partie, il discute son système sur l'origine des planètes et des comètes; et enfin, dans la quatrième, il réfute ses principes sur les probabilités des témoignages. Ruffini n'oublie pas de combattre en passant Lacroix, auteur du 'Traité élémentaire du calcul des probabilités,, non moins contraire à la religion que celui de La Place. Une grande partie des écrits de Ruffini sur les sciences exactes ont été insérés dans les 'Mémoires' de l'institut de Milan. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits qui méritent autant que les autres d'être mis au jour.

*RUFFO (Le cardinal Fabrice), surnommé en Italie le 'Général-Cardinal', naquit à Naples, le 16 septembre 1744, d'une illustre famille de ce royaume. Après être resté quelques années dans la prélature, il fut nommé cardinal-diacre de Sainte-Marie 'in Cosmedino', le 21 février 1784. Il devint trésorier général sous Pie VII, et s'occupa avec succès de plusieurs parties de l'administration. Ses vues s'étant tournées du côté de l'agriculture, il promulgua une loi qui accordait une prime aux propriétaires qui planteraient un olivier. Ce projet eut en peu d'années une heureuse réussite, et les oliviers prospérèrent dans les états romains. Les Français ayant conquis Naples, et le roi Ferdinand VII s'étant vu forcé de se retirer à Palerme, tout espoir de chasser les Français était désormais perdu, lorsqu'un simple individu, un prêtre, osa en former le projet. C'était Rinaldi, curé à Reggio en Calabre, et il paraît qu'il en fit part au cardinal Ruffo. Celui-ci vint dans cette province avec trois hommes seulement, et y trouva que le curé Rinaldi avait déjà préparé la conspiration, facile dans un pays où les habitants portaient une haine irréconciliable aux Français. Ruffo n'eut d'abord que 100 hommes; mais bientôt des brigands, comme Fra-Diavolo, Scarpa, etc. (*Voyez* les art. Ferdinand VII, Acton, Marie-Caroline, Fra-Diavolo), se rendirent à lui avec leurs nombreuses bandes, auxquelles Ruffo avait accordé une amnistie générale pour leurs forfaits passés. En peu de jours le cardinal eut une armée de 25,000 hommes déterminés, et, avec cette armée, après avoir repoussé les Français de la Calabre, il les poursuivit jusqu'à Naples, et les battit à plusieurs reprises. (*Voy.* les articles ci-dessus.) Une capitulation qu'il fit avec la junte napolitaine lui ouvrit les portes de la ville où il entra en conquérant. Les résultats de cette expédition furent *la prise de Rome*, et *l'évacuation, par les Français*, des états du pape et de la Toscane. Cependant la capitulation que le cardinal avait accordée aux Napolitains ne plut point à l'amiral Nelson (*Voy.* ce nom) ou plutôt elle ne mérita pas l'agrément de sa 'favorite', lady Hamilton, femme d'un esprit sanguinaire, qui fit partager son opinion à la reine Marie-Caroline. Ferdinand VII, accoutumé à toujours céder à son épouse ainsi qu'à ceux qu'elle protégeait, désapprouva à son tour la capitulation de Naples, et le cardinal Ruffo, disgrâcié, se retira à Rome. Ce n'est pas la première fois que l'on paie les plus grands bienfaits avec la plus

injuste ingratitude. La révocation de la capitulation de Naples fut le signal de nombreuses exécutions, en partie nécessaires, mais où l'on mit aussi en partie de la vengeance et de l'acharnement. Deux ans après (1801), le roi Ferdinand VII, revenu de son erreur, rappela Ruffo à Naples, et le nomma ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Il s'y trouvait lors de l'enlévement du saint-père, et Buonaparte, l'ayant fait venir à Paris, sembla le distinguer, et lui donna la croix d'Honneur; mais, le cardinal ne se montrant pas assez docile aux volontés du despote, il fut exilé à Bagneux. A la restauration, il retourna en Italie, recouvra ses terres dans le royaume de Naples, où il a vécu plusieurs années, se livrant à des plantations et à d'autres opérations agricoles. Il passait en Italie pour être un excellent économiste; son instruction était très-variée, et sa conversation aimable et spirituelle. On lui a reproché dans le temps des cruautés exercées dans le cours de son expédition militaire; mais il faut les attribuer plutôt à la horde de brigands dont il se vit contraint de former son armée. On a de lui plusieurs *ouvrages* en italien *sur les manœuvres des troupes* et les *équipements* de la *cavalerie*; sur les *fontaines*, les *canaux*, et sur les *mœurs de différentes sortes de pigeons*. Il est mort au mois de novembre 1827, âgé de 82 ans.

RUFIN, ministre des empereurs Théodose et Arcadius, né de parents obscurs, vers le milieu du IVe siècle, à Éluse (aujourd'hui Eause), capitale de l'Armagnac, reçut de la nature un esprit rusé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, et il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand maître de son palais, le fit entrer dans ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance; et le fit enfin consul avec son propre fils Arcadius, à l'amitié duquel Ruffin devait sa fortune. Cet adroit courtisan se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste, en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon, supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appela les Goths et autres barbares dans l'empire, afin que, pendant cette désolation, il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine goth, nommé Gaynas, que Stilicon avait gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Un soldat ayant coupé une de ses mains, et voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts étaient pendants, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant et fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnait. Le poète Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective

remplie de traits fort piquants; mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie et de sa révolte.

RUFIN, né vers le milieu du IVe siècle, à Concorde, petite ville d'Italie, cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres et surtout de l'éloquence. Le désir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelait communément la 'seconde Rome.' Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des saints, et se retira dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme, revenant de Rome, passa par Aquilée et se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de l'éloignement de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Égypte et visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 30 ans. Les 'ariens', qui dominaient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employait ses richesses à soulager les confesseurs qui étaient ou en prison, ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Saint Jérôme, croyant que Rufin irait aussitôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeurait, pour le féliciter du bonheur qu'il allait avoir de posséder un homme d'un si grand mérite. « Vous verrez, dit-» il, briller en la personne de » Rufin des caractères de sainteté, » au lieu que je ne suis que pous-» sière. C'est assez pour moi de » soutenir avec mes faibles yeux » l'éclat de ses vertus. Il vient de » se purifier encore dans le creuset » de la *persécution, et il est main-» tenant plus blanc* que la neige, » tandis que je suis souillé de tou-» tes sortes de péchés. » Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastère sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il les animait à la vertu par ses exhortations; et outre ce travail, *il était* encore *souvent appelé par les* premiers pasteurs pour instruire les peuples; car il avait été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 388. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs macédoniens et plusieurs ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Egypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit de cette langue en latin divers ouvrages. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec saint Jérôme, qui non-seulement rétracta les éloges qu'il *lui* avait donnés, mais l'accabla de repro-

ches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les faibles. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin, ayant publié à Rome une traduction des « Principes » d'Origène, fut cité par le pape Anastase; mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paraître, et se contenta d'envoyer, en 400, à Anastase son Apologie, où il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur les erreurs que l'on reprochait à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la traduction des « Principes », et Rufin fit une Apologie éloquente dans laquelle il déclara qu'il n'avait prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses erreurs. Saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent à saint Jérôme pour l'exhorter à la paix, que la conduite indiscrète de Rufin avait troublée, en paraissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase; mais dom Ceillier, dom Coustant et Fontanini paraissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la Lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation : ce passage contredit le reste de la Lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome; mais l'année suivante, cette ville ayant été menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui : | Une *Traduction* des OEuvres de l'historien Josèphe; | celle de plusieurs écrits d'Origène; | une *Version latine* de dix Discours de saint Grégoire de Nazianze et de huit de saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnait de liberté en traduisant. | Saint Chromace d'Aquilée l'avait engagé à traduire « l'Histoire ecclésiastique » d'Eusèbe. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le continua depuis la xxe. année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paraissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires : il en a omis d'autres très-importants; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'histoire suivie d'un temps où il s'était passé tant de choses remarquables. | Un *Ecrit* pour la défense d'Origène; | deux *Apologies contre saint Jérôme*; | des *Commentaires sur les bénédictions de Jacob*, sur *Osée*, *Joël et Amos*; | plusieurs *Vies* des Pères du désert : elles forment le second et le troisième livre des *Vies* des Pères du désert, publiées par Roswelde; | une *Explication du Symbole* : c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés, celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui a été le plus utile à l'Église. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1580, in-fol., par les soins de Laurent de La Barre (*voyez* sa « Vie » et son « Apologie » en 2 vol. in-12, par dom Gervais, Paris, 1724). Dom Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini

dans son Histoire littéraire d'Aquilée, et Cave, ont peint Rufin d'une manière fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec Rufin, qui, étant venu de la Palestine à Rome en 399, inspira ses erreurs sur la grâce à Pélage et à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de foi* dans les dissertations du P. Garnier ' Marius Mercator '. Il avait été disciple de Théodore de Mopsueste, regardé comme le premier père du pélagianisme.

* RUFO Scilla (Louis), cardinal-archevêque de Naples, né à Saint-Onuphre dans le diocèse de Millet, le 25 août 1750, mort à Rome le 17 novembre 1832, fut créé cardinal-prêtre le 25 février 1801 par le pape Pie VII, qui le nomma, le 9 août 1802, archevêque de Naples. Il était doyen des cardinaux-prêtres. En 1816, le roi de Naples lui avait accordé ladécoration de l'ordre de Saint-Jean.

RUFUS, médecin d'Éphèse, se fit une haute réputation sous l'empereur Trajan. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste : | qu'un petit *Traité des noms grecs des parties du corps*, Venise, 1552, in-4° ; | un autre *des maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8°. ; | et *Fragments* sur les médicaments purgatifs. Guillaume Rinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4°.

RUGENDAS (Georges-Philippe), célèbre peintre et graveur, né à Augsbourg en 1599, est considéré comme un des meilleurs peintres de batailles qui aient paru jusqu'à nos jours. L'amour pour son art lui faisait braver tous les périls ; et pendant le siége de sa ville natale, il manqua plusieurs fois de perdre la vie pour aller examiner les effets du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, la confusion d'un assaut, et les horreurs du carnage. Ses tableaux sont très-estimés, ainsi que ses gravures, dont la plupart représentent des marches, des escarmouches et des bivouacs, où on trouve beaucoup de variété et de chaleur. Il mourut en 1666, âgé de 76 ans.

RUGGIERI (Côme), astrologue florentin, se rendit en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé, en 1574, d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604 ; espèce d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait eu l'impiété de déclarer qu'il mourait en athée. On publia, en l'an 1515, ' l'Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le diable. Ruggieri était le premier, et un nommé César, le second.

* RUHL (Philippe-Jacques), conventionnel, né dans le Bas-Rhin, étudia la théologie à Strasbourg, et occupa une place de recteur à Durckheim. Ayant eu l'occasion de faire un travail utile pour le comte-régnant de Linange (Leiningen-Dachsbourg), il devint conseiller aulique, et mis à la tête de la chancellerie. Lorsque

la révolution éclata, il devint, en 1790, administrateur de son département, fut ensuite député à l'assemblée législative, puis à la Convention, et figura parmi les jacobins les plus exaltés. S'il ne vota pas la mort de Louis XVI, c'est qu'il se trouvait en mission à l'époque du scrutin. A Reims, il brisa la sainte ampoule destinée au sacre des rois, et en envoya les débris à la Convention. De retour à Paris, il se mit à la tête de l'insurrection du 1er prairial (20 mai 1795), fut décrété d'arrestation, et se poignarda pour ne pas périr sur l'échafaud.

* RUHNKEN ou RUHNKENIUS (David), savant allemand, naquit à Stolp dans la Poméranie prussienne, le 2 janvier 1723. Depuis l'âge de sept ans, il se consacra à l'étude, et y fit les plus grands progrès. Il eut pour maître dans la langue grecque le célèbre Tibère Hemsterhuis, un des meilleurs philologues qui aient fleuri depuis la renaissance des lettres. Après avoir fini tous ses cours à Leyde, il y occupa successivement, pendant 41 années, les chaires de littérature latine, d'éloquence, d'histoire, de philosophie, etc. Nommé bibliothécaire de l'université en 1771, après la mort de Gronovius, il réunit à ses frais une collection complète des auteurs classiques et antiquaires, et un grand nombre de manuscrits précieux, dans lesquels on espérait trouver les copies de différents ouvrages consumés dans le dernier incendie de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Ruhnken mourut à Leyde, en 1798, âgé de 75 ans. Il avait dépensé toute sa fortune dans l'acquisition de sa riche bibliothèque ; aussi il laissa une fille et une nièce dans l'indigence, et toutes les deux aveugles. La république batave vint à leur secours, en achetant la bibliothèque de Ruhnken, pour une pension viagère à leur profit. La vie de ce savant a été écrite par le professeur Wittenbach : on y trouve, entre autres choses, une notice exacte de tous les ouvrages qu'il a publiés, et des éditions qu'il a données. Parmi les premiers, on cite les suivants : | *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos, Hesiodum, Callimachum et Apollonium Rhodium*, dont la première édition parut en 1749, et la seconde en 1781 ; elles furent réimprimées peu d'années après ; | *Timæi sophistæ Lexicon vocum platonicarum*, Leyde, 1754, in-8°. ; Lyon, 1789, enrichi de notes. Le chanoine Henri Gallis, Anglais, procura à l'auteur une copie faite par Jean Capperonnier, du manuscrit de ce lexique, qui appartenait alors à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. | *De Græcia artium ac doctrinarum inventrice*, 1757 : il prononça ce discours le 16 mai de la même année, et lors de son installation comme professeur à l'université de Leyde. Il y rend hommage à son illustre maître Hemsterhuis ; il en écrivit ensuite l'éloge. | *Elogium Tiberii Hemsterhusii*, 1768, in-8°. Il a aussi donné plusieurs éditions d'auteurs classiques ; savoir : | *Rutilius Lupus, de figuris sententiarum et electionis*, suivi des petits traités *d'Aquila Romanus* et de *Julius Rufinianus*, sur le même sujet, Leyde, 1768, in-8°., avec différents morceaux de Ruhnken ; | *Historia critica oratorum græcorum*, 1 vol. in-8° ;

| *Notes sur* Callimaque, jointes à l'édition d'Erneste, 1782, in-8°; | *Homeri hymnus in Cererem*, 1782, in-8°.; | *De vita et scriptis Longini*, in-8°; | *Velleius Paterculus*, etc.; | le 1er vol. des OEuvres d'Apulée, et qui contient les onze livres des *Métamorphoses*, Leyde, 1788, in-4°. La révolution française ayant ébranlé toute l'Europe, les lettres en souffrirent; et Ruhnken ne put continuer les œuvres d'Apulée, sur lesquelles le savant Oudendorp avait fait un travail de trente ans, sans avoir trouvé un libraire qui voulût se charger de l'impression.

RUINART (Dom Thierry), né à Reims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le P. Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avait le même caractère de simplicité et de modestie, le même esprit de régularité, un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. De là les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : | *Martyrum Acta sincera*, Paris, in-4°, 1689. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter Dodwel, qui avait avancé, dans une de ses dissertations sur saint Cyprien, qu'il n'y avait que peu de martyrs dans l'Église, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du christianisme, cette « nuée de témoins »: Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste anglais, un coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de J.-C., et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si, sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle, les chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de penser de quelle manière ils étaient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglants, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent chrétiens tourmentés en même temps; et ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption; il cite une ville d'Asie, où, tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitants; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal, ont parlé des chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en était prodigieux (*multitudo ingens*); qu'ils souffri-

rent les supplices les plus cruels et les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*), etc., etc. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités ; si on considère qu'il y avait parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au christianisme ; que les premiers martyrs étaient témoins oculaires des faits pour lesquels ils mouraient, etc., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta sincera* ont été réimprimés plusieurs fois depuis, in-fol., avec les augmentations des éditeurs. La plupart de celles qui se trouvent dans l'édition de Hollande, 1713, in-fol., sont de dom Ruinart, qui a, dit-on, été aidé dans ce travail par dom Placide Porcheron. Il a été aussi traduit en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, et publié pour la première fois, en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8°. | *L'histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4°. Dom Ruinart a orné cette édition d'un commentaire historique latin, d'un grand nombre de remarques aussi savantes que solides, et de quelques monuments qui ont rapport à cette histoire. | Une nouvelle *Edition* des ouvrages de saint Grégoire de Tours, avec une excellente *Préface*, 1699, in-fol. ; | *Abrégé* de la *Vie* du P. Mabillon, 1709, in-12 ; | une longue *Vie* latine *du pape Urbain II*, imprimée dans les OEuvres posthumes de Mabillon et de Dom Ruinart, publiées par Dom Vincent Thuillier, 3 vol. in-4°. ; | une *Dissertation sur le pallium*, en latin ; | *Iter litterarium in Alsatiam et Lotharingiam* ; | un ouvrage contre le P. Germon, pour prouver la sincérité des diplômes de Dom Mabillon, qu'il intitula, fort mal à propos : *Ecclesia parisiensis vindicata*, et dans lequel il parait avoir eu tort autant pour la forme que pour le fond des choses : ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire. (Voy. GERMON et RAGUET.) Dom Ruinart mourut, en 1709, dans l'abbaye de Hautvillers en Champagne.

RUISDAEL (Jacques), peintre, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville en 1636, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau, ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux. Les connaisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avait coutume de faire peindre ses figures par Van Ostade, Van Velde, ou Wauvermans. [Le Musée du Louvre conserve de ce peintre, quatre tableaux : | un *Coup de soleil* ; | un *Village situé près d'un bois* ; | une *Forêt coupée par une rivière* ; | une *Tempête*. — Salomon, son frère, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.]

* RULHIÈRE (Claude-Carloman DE), chevalier de Saint-Louis et historien, naquit, en 1735, d'une famille distinguée. Il s'adonna à l'étude de la diplomatie, et accompagna à S.-Pétersbourg le baron de Breteuil comme se-

crétaire d'ambassade. Témoin de la révolution qui arracha le sceptre à Pierre III (étranglé ensuite dans sa prison par Orloff), et qui plaça Catherine sur le trône, il écrivit en peu de pages, et dans un style digne de Salluste, l'*Histoire* de cette sanglante catastrophe : Catherine II n'y est nullement flattée, et elle ne méritait pas de l'être. Rulhière n'osa pas publier son ouvrage, et il ne parut qu'après sa mort, en 1797. Il parcourut plusieurs cours de l'Europe, et accompagna le maréchal de Richelieu dans son gouvernement. Rulhière débuta à cette époque dans la carrière de la littérature, par deux *Epîtres* qui établirent sa réputation. En 1787 il fut reçu à l'académie française, quoiqu'il n'eût publié aucun ouvrage important. Sor *discours* de réception fut très-applaudi, et parut justifier le choix de l'académie. Il était imbu des principes philosophiques; mais il tenait beaucoup aussi aux faveurs des grands. Lors de la révolution, il sembla se déclarer pour son parti, sans adopter néanmoins les mesures du nouveau régime : c'est-à-dire qu'il aimait la révolution comme philosophe, et les grands comme ambitieux. Il mourut le 30 janvier 1791. Voici le portrait que fait de lui son ami Champfort : « Rulhière cachait un esprit très-délié sous un extérieur assez épais, très-malicieux avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le masque de l'insouciance et du désintéressement. Réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel-esprit, il faisait servir ses galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, il était extrêmement hardi, à tous égards, auprès des femmes, qui ne doutaient point de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en place, il n'évitait dans son manége, que la bassesse qui l'aurait empêché de se faire valoir : souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchement, fourbe avec délices, haineux et jaloux, il n'était jamais plus doux et plus mielleux que pour exprimer sa haine et ses prétentions. Superficiellement instruit, détaché de tous principes, l'erreur lui était aussi bonne que la vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses que sous les petits rapports, n'aimait que les tracasseries de la politique, n'était éclairé que par des étincelles, et ne voyait dans l'histoire que ce qu'il avait vu dans les petites sociétés, etc. » Si ce portrait est véritable, ainsi que tout le fait croire, il ne semble cependant pas fait par la plume d'un ami. On a de Rulhière : | *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, où se laissent facilement remarquer les principes philosophiques de l'auteur, est parfois écrit d'un style assez clair et rapide. Il y embrasse ouvertement la défense des protestants, et ne ménage pas les catholiques. Il possédait le manuscrit de l'abbé de Mably sur « l'Histoire de France, » qu'il termina ; il en rédigea en entier la seconde partie. | *Epître sur les disputes*; | *Epître sur le*

renversement de ma fortune; | *Histoire de la révolution de Russie* en 1762, Paris, 1797, in-8°; | *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république, suivie d'anecdotes sur la révolution de Russie*, Paris, 1808, 4 vol. in-8°. Cette Histoire ne contient que le premier partage de la Pologne, Rulhière étant mort avant l'entier démembrement de ce royaume. En même temps qu'il peint les malheurs du roi Poniatowski, et la courageuse quoique inutile défense des Polonais, il met en usage tous les moyens pour exciter la haine de ses lecteurs contre cette injuste oppression, et notamment contre l'ambitieuse Catherine II. Il tâche en outre de dévoiler les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, et semble pronostiquer l'anarchie qui désola la France quelques années après. Le style serait correct, élégant, mais on y reconnaît toujours la plume d'un philosophe du XVIIIe siècle. | *Les jeux de mains*, poème en trois chants, avec l'*Epître sur les disputes*, l'*A-propos*, *des Epigrammes*, etc., Paris, 1808, 1 vol. in-8°. On a publié les *OEuvres posthumes* de Rulhière en 1791, in-12, où l'on ne reconnaît cependant le style de cet auteur que dans les anecdotes du maréchal de Richelieu. Rulhière avait du talent poétique; et quand son Epître sur les disputes parut, Voltaire dit à ses amis : « Lisez cela, c'est du bon temps. » Et Laharpe, en parlant de lui, s'est exprimé en ces termes : « Bon plaisant dans les vers, il était loin d'être gai dans la société; il y était au contraire, lourd et important. »

* RULHIÈRE (A.-J.-A.), frère du précédent, et officier de la gendarmerie nationale de Paris, commandait ce corps au 10 août 1792, et voulut l'employer à défendre le malheureux Louis XVI; mais ses soldats s'y refusèrent : il se vit contraint de se retirer avant l'attaque du château. Ses bonnes dispositions en faveur du roi ne purent pas être ignorées des factieux, qui le firent arrêter et enfermer dans les prisons de l'Abbaye, où il périt dans les massacres des 2 et 3 septembre.

RULLAND (Martin), medecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe et médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : | *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un dictionnaire des maladies, avec des remèdes. | Un petit livre *de la scarification et des ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen*, Bâle, 1596, in-8°. ; | *Appendix de desibus seu justa quantitate et proportione medicamentorum;* | *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ decem;* | *Thesaurus rulandinus*, Rouen, 1650. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages; | *Lexicon alchemiæ*, Nuremberg, 1671, in-4°; | *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8° : c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chimie. Il mourut à Prague, en 1602, à 70 ans.

RULLAND (Martin), fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague, l'an 1611. Il a donné : | *Histoire d'une dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il était venu une dent d'or à

un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. | *De perniciosæ luis hungaricæ tecmarsi et curatione*, Francfort, 1600, in-8°; | *Propugnaculum chymiatriæ*, Leipsick, 1608, in-4°.

* RUMFORT (Sir Benjamin Thompson comte de), membre de l'institut de France, né, en 1735, à Concorde, petite ville des Etats-Unis d'Amérique, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et se déclara en faveur de la Grande-Bretagne dans la guerre de l'indépendance. Sa bravoure et ses talents le firent parvenir au grade de colonel. A la paix, il entra au service de la Bavière, parvint à gagner la confiance de l'électeur, qui lui donna le grade de lieutenant-colonel, et le titre de comte. Rumfort s'occupa d'œuvres philantropiques et d'économie domestique. Il établit des manufactures pour des enfants pauvres, fit interdire la mendicité, introduisit la culture de la pomme de terre, et fit exécuter des cheminées propres à accroître l'intensité de la chaleur et à diminuer la consommation du bois. Il multiplia aussi les soupes économiques, qui depuis ont porté son nom. Peu satisfait de ses premiers essais en Bavière, il passa en Angleterre et y propagea ses établissements et ses inventions. En 1799, il vint se fixer en France, et y a demeuré jusqu'à sa mort, arrivée le 22 août 1814. Il avait publié le résultat de ses travaux et de ses recherches dans un ouvrage très-répandu, intitulé: *Essais et expériences politiques, économiques et philosophiques*.

RUMOLD (Saint), communément saint Rombaud, *Romuldus*, patron de l'église de Malines, est un de ces zélés religieux anglo-saxons, établis en Angleterre et en Irlande, qui, dans le VIIIe siècle, quittèrent leur solitude pour porter la lumière de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de saint Willibrord, et fut sacré évêque « régionnaire, » c'est-à-dire sans avoir de siége fixe. Il convertit une multitude d'infidèles aux environs de Malines, de Lierre et d'Anvers, et mourut martyr de son zèle, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 775. Son corps, jeté dans l'eau, fut découvert miraculeusement, et enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPHIUS (Georges-Evrard), né en 1627, docteur en médecine dans l'université de Hanau, devint consul et ancien marchand à Amboine, l'une des îles Moluques, où il était allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, et quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons dans cette science, il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savait parfaitement distinguer au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres ce qu'il avait ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un Supplément, par les soins de Jean Burman, en 6 vol. in-fol., sous le

titre d'*Herbarium amboinense*, en 1755. On a encore de lui : | *Imagines piscium testaceorum*, Leyde, 1711, La Haye, 1739, in-fol. : la première édition est recherchée pour les figures. Rumphius avait composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour ; on en conserve deux exemplaires : l'un dans cette île d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam.

RUNGIUS (David), luthérien, né en Poméranie, l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Epître de saint Jacques, etc.

RUNGIUS (Jean Conrad), savant littérateur protestant, né à Cappel, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premières études dans la maison paternelle, où il apprit les éléments des langues latine, grecque, hébraïque, etc. Il s'appliqua aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714, on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwich ; et, en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker : il y mourut le 17 janvier 1723, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une Continuation depuis 1633, jusqu'à l'an 1710, et des tables généalogiques, Leyde, 1710, in-8°. On a encore de lui plusieurs *Oraisons* académiques, imprimées séparément. Il y en a une entre autres pleine d'une excellente morale, d'une saine politique, et resplendissante des lumières de l'histoire : *Oratio de Romanorum luxuria et corruptissimis moribus, quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corrumperunt et pessundederunt*, Harderwick, 1718, in-4°.

RUPELMONDE (La comtesse DE), carmelite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur 'Marie-Thérèse-Thaïs-Félicité de la Miséricorde', donna l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité et de pénitence, et mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des chrétiens le tableau de sa 'Vie' dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. *Voy.* le 'Journal historique et littéraire', 15 septembre 1787, page 103.

RUPERT (Saint), évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière, sur la fin du VIIe. siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particulièrement l'Évangile à Lorch et à Juvave, et établit son siége dans cette dernière ville, qui, presque ruinée, se releva par la religion qui vivifie tout : elle prit le nom de Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche et en Bavière, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbourg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de saint Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent près Liége; il passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oosbourg, près Utrecht, et n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Écriture-Sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître de Liége, où il était retourné, pour le faire abbé de Deutz, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1135. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol., et à Venise, 4 vol. in-fol, 1748 à 1752. On y trouve: | des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Écriture-Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, et d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans un endroit de cet ouvrage; mais dans plusieurs autres, et en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystère de la manière la plus orthodoxe et la plus exacte. | Un *Traité des offices divins*, où il traite des cérémonies de l'Église, et en rend des raisons mystiques; | un *de la Trinité*, et plusieurs autres; | des *Lettres*; | *Histoire de l'incendie de Deutz*; | la *Vie de saint Héribert*, etc. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liége et des abbés du monastère de Saint-Laurent a été inséré dans l'*Amplissima collectio* des Bénédictins de Saint-Maur, tomes 4 et 9.

RUPERT (Christophe-Adam), né à Altdorf en 1610, y fut, pendant neuf ans, professeur en histoire, et y mourut en 1647. On a de lui: | des *Commentaires* sur Florus, Velleius-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime, etc.; | *Mercurius epistolicus et oratorius*; | *Orator historicus*, etc.

*RUPPHRECHT (Fried.-Carl.), né à Oborzenn dans le cercle de Rezat en Bavière, en 1779, mort à Bamberg le 25 octobre 1831, se distingua comme peintre de portraits et de paysages, comme graveur à l'eau-forte et sur bois, et enfin comme architecte. Ses ouvrages dans ces genres divers sont nombreux et attestent son bon goût, ainsi que les études profondes qu'il avait faites dans les arts qu'il cultivait. Son portefeuille était un des plus riches de l'Allemagne. Sa mémoire était une véritable encyclopédie de tout ce qui avait été publié sur les beaux-arts dans toutes les parties du monde.

* RUREMONDE (Jean-Guillaume de), fanatique allemand, né vers 1540, se crut inspiré de Dieu pour renouveler dans Munster, sa patrie, la *pure* doctrine, en rétablissant l'anabaptisme, dont il appelait les sectaires le peuple de Dieu. Il commença à prêcher ses fausses opinions en 1580, et assurait, entre autres choses extravagantes, que le royaume de la nouvelle Jérusalem serait bientôt fondé, et que les anabaptistes s'empareraient des pays de ceux qui ne partageraient pas leurs opinions sur la divinité, comme autrefois les Israélites s'étaient rendus maîtres des terres des Cananéens. Il composa un livre dans lequel il s'efforçait de prouver « qu'à l'exemple de Mahomet, on devait ac-

corder la pluralité des femmes; et, afin qu'on pût les nourrir, il permettait les vols et les larcins, s'appuyant sur ce que tous les biens de la terre appartenaient à J.-C. et à ses disciples; que c'était lui que Dieu avait envoyé pour en faire une répartition égale, et qu'il lui avait confié pour cela l'épée de Gédéon. » Cette morale relâchée et ces principes de brigand ne manquèrent pas de lui attirer beaucoup de prosélytes, qui pillèrent, sous ses ordres, les maisons des nobles et des riches, dont plusieurs périrent par les mains de ces fanatiques. Ils devinrent si nombreux et si terribles, qu'ils portèrent la terreur dans plusieurs parties de l'Allemagne, dont les princes particuliers n'eurent pas assez de résolution ou de forces suffisantes pour arrêter leurs désordres, qui durèrent plus de cinq ans. Enfin on mit plusieurs soldats à la poursuite de Ruremonde, qui, se trouvant un jour avec ses femmes, écarté des siens, fut pris et enfermé dans la forteresse de Durren au pays de Juliers. Il avait amassé, par ses vols, de grandes richesses en argent, pierres précieuses, etc., dont il portait toujours sur lui une grande partie. Il put donc, à force de présents, corrompre ses gardes, qui lui permirent de communiquer avec ses femmes, et il vécut pendant long-temps dans le vice et l'abondance. Le duc de Clèves (Guillaume) l'ayant appris, fit resserrer plus étroitement Ruremonde, et fit instruire son procès; ce que l'on aurait dû faire long-temps auparavant. Outre ses opinions impies, qui n'étaient, en substance, qu'un prétexte pour satisfaire ses passions, les crimes qu'il avait commis, et ceux dont il était responsable, le firent condamner au dernier supplice. Selon l'usage de ces temps, il fut brûlé à petit feu comme hérétique, et ses cendres dispersées au vent. Il ne donna aucune marque de repentir; deux de ses femmes subirent le même sort : les autres abjurèrent leurs erreurs et obtinrent leur pardon. Peu à peu on vint à bout d'exterminer ou de disperser les partisans de ce fanatique, qui était plutôt chef de voleurs et d'assassins, qu'il ne l'était d'une secte.

RUSBROCH ou RUSBROECH (Jean), né vers l'an 1294, fut le premier prieur des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Grunendal (*vallis viridis*), dans la forêt de Soignies, près de Bruxelles, et y mourut en 1381, honoré des titres de *très-excellent contemplatif et de docteur divin.* Sa réputation attira chez lui, avec plusieurs personnes de marque de l'un et de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulère. Ce pieux et savant dominicain l'avait en grande vénération; et quoiqu'il fût bien plus grand théologien que Rusbroch, il disait avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science contemplative. On garde les *Œuvres* de Rusbroch au monastère de Grunendal, en manuscrit, 3 vol., sur vélin. Surius les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4°. On y trouve sa "Vie", composée par Henri de Pomère. Ces OEuvres ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet et Fleury; mais Denys le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius et plusieurs

autres en ont fait l'apologie. Sirius dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, et d'autres de ce genre, le Traité de Bossuet, *Mystici in tuto*, on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'âmes. On peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre le savant prélat veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux règles ordinaires. Gerson disait lui-même qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que ' ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs'. (*Voyez* ARMELLE, JEAN DE LA CROIX, FÉNÉLON, MALAVAL, TAULÈRE, etc.)

RUSCA (Nicolas), natif de Benado, dans le bailliage de Locarno, fut élevé dans le collége des jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589 il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la 24e année de son âge. Il se signala aussitôt par son zèle contre les erreurs de Calvin et de Zuingle, et fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestants, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 et 1596. Les sectaires désespérant, de dominer dans la Valteline, tandis que Rusca y combattrait leurs erreurs, l'accusèrent d'être en correspondance avec l'Espagne et d'autres crimes imaginaires, et le firent mourir à Tusis en 1618, dans des tourments affreux. Le protestant Agrippa, dans son ' Histoire de la prétendue réforme de l'Église des Grisons', parle avec horreur de cet assassinat, et rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes, irrités de la tyrannie des Grisons, secouèrent leur joug, chassèrent les protestants, et ont constamment conservé depuis la religion catholique.

RUSCA (Antoine), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius, Visconti et Ferrari, dans la bibliothèque ambroisienne, par le fondateur de ce monument célèbre, Frédéric Borromée. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savants qu'il occupait, *celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit* sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4°., divisé en 5 livres. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De inferno, et statu dæmonum, ante mundi exitium*, est savant, curieux et peu commun.

* RUSCA (F.-Dominique), général au service de France, né en 1761, à Dolce-Acqua dans les états du roi de Sardaigne, où il était médecin, se déclara en faveur de la révolution française, et, banni de son pays, se réfugia en France; il y parvint au grade de général. Rusca se signala dans l'affaire qui eut lieu en Espagne sur les bords de la Fluvia, le 14 juin 1795, et par la prise de la redoute de

Saint-Jean de Muriatte, à l'ouverture de la campagne d'Italie, en 1796. On lui donna, en 1802, le gouvernement de l'île d'Elbe, d'où il fut rappelé en 1805. Il resta quelques années sans destination, commanda ensuite dans l'intérieur, et fut tué, en 1814, en défendant la ville de Soissons contre les alliés.

* RUSCA (Ernest), naquit à Milan en 1801; il étudia la médecine à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur et bientôt membre assistant à la clinique, répétiteur de pathologie et de matière médicale. En 1831, le gouvernement impérial nomma Rusca membre de la commission des médecins lombards pour prévenir la contagion du choléra asiatique qui dévastait la Galicie, la Hongrie et Vienne. Il fut envoyé dans ces contrées pour étudier cette maladie, et publia son *Istruzione sul metodo di assistere coloro che venissero attaccati del colera-morbus*, vol. in-8°, Milan, 1833. Employé ensuite par le gouvernement au grand hôpital de Milan, il publia le *Manuel des infirmiers assistants*, vol. in-8°, Milan, 1833. Il venait de publier la *Clinique médicale d'Andral*, vol. in-8°, Milan, 1834, lorsqu'il est mort le 27 mars 1834.

RUSCONI (Jean-Antoine), célèbre architecte du XVIe siècle, né en Lombardie. On a de lui un ouvrage très-estimé, et qui a pour titre: *Regole di architettura, libri dieci*, Venise, 1590-1660, in-fol. L'auteur suit dans cet ouvrage les principes de Vitruve, et il s'y montre très-instruit dans la théorie de son art. Plusieurs biographes italiens assurent qu'il donna les plans pour un grand nombre, d'édifices qu'il dirigea la construction de plusieurs autres, mais ils ne les détaillent pas; cependant le nom de Rusconi est encore cité avec éloge parmi les artistes italiens.

RUSCONI (Camille), sculpteur, naquit à Milan vers 1670; il se rendit dès sa première jeunesse à Rome, où il eut pour maître Hercule Ferrata et Charles Maratte. Rusconi ne négligea pas l'étude de l'antique, qui lui donna ce style sévère, expressif et délicat qu'on remarque dans ses ouvrages. Les principaux sont le *Tombeau de Grégoire XIII*, dans l'église de Saint-Pierre; celui de *Sobieski*, aux Capucins; *les anges de la chapelle de Saint-Ignace*, dans l'église de Jésus, etc. Le pape Clément XI faisait beaucoup de cas de cet artiste et le combla de bienfaits. Il mourut à Rome en 1728.

RUSHWORTH (Jean), d'une bonne famille de Northumberland, né vers l'an 1607, devint, en 1643, secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois; mais après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, et mourut, en 1690, à 83 ans, en prison, où il avait été renfermé pour ses dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement, depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 vol. in-fol.

RUSSEL (Jean), comte de Bedfort, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Thérouanne et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bre-

tagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. Édouard VI étant monté sur le trône, envoya Russel contre les rebelles de Devon, qu'il défit au pont de Fennyton; il secourut Excester, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedfort. Il mourut l'an 1555. — Il y a eu un Russel évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont: | *In Cantica Canticorum*; | *De potestate pontificis et imperatoris*. — Russel, célèbre amiral anglais, se distingua par plusieurs actions d'éclat, et surtout par la victoire signalée remportée à La Hogue, en 1692, sur la flotte de France, commandée par M. de Tourville.

RUST (Georges), fut élevé au collége de Christ à Cambridge, et devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande, et mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques, traitées suivant les maximes anglicanes; un *Traité sur la préexistence de l'âme*, et un autre *de la vérité*, qu'il méconnaissait cependant lui-même, Londres, 1682, in-8°.

RUSTICI (Jean-François), sculpteur florentin, vint, en 1528, à Paris, où François Ier l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui était alors dans la même école, lui donna une vive émulation, ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talents. Ses statues sont la plupart en bronze. On ignore l'année et le lieu de sa mort.

RUSTIQUE (Saint), *Rusticus*, célèbre évêque de Narbonne, dans le cinquième siècle, fut en correspondance avec saint Jérôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avait embrassée. Tiré de son monastère par son évêque, qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siége de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, et ce pontife satisfit à ses doutes dans une lettre où il le dissuade en même temps de quitter son évêché, comme il avait résolu de le faire par humilité et amour de la solitude. Il mourut en 462.—Il ne faut pas le confondre avec saint Rustique, évêque d'Auvergne, en 423, qui mourut vers la fin du règne de Valentinien III.

RUTGERS (Janus), littérateur, né à Dordrecht en 1583, mort à La Haye en 1625, est connu: | par des *Poésies latines*, imprimées avec celles d'Hensius son neveu, Elzevir, 1653, in-12, et 1618, in-8°; | par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels qu'Horace, Martial, Apulée, Quinte-Curce, etc.; | par ses *Variæ lectiones*, 1628, in-4°; | sa *Vie*, écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4°. Il avait été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

RUTH, femme moabite, qui épousa Mahalon, un des enfants de Noémi et d'Élimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J.-C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaïe et aïeul de David. Le livre de Ruth, qui contient l'histoire

de cette pieuse femme, est placé entre le livre des 'Juges' et le premier des 'Rois', comme une suite de celui-là, et une introduction à celui-ci. Il n'est particulièrement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jésus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth, qui était étrangère, aurait pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur, en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas rejeté les autres nations. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre, et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des 'Rois'. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentiments, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. Florian a donné, en 1784, 'Ruth', églogue sainte, qui a remporté le prix de poésie de l'académie française. (*V.* Noémi.)

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), né à Verviers, ville du pays de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, et s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, et apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans, ayant été exilé par une lettre de cachet, en 1704, se retira dans les Pays-Bas. Precipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connaissant le tort qu'il pouvait faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner. Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentiments, et fut assez bien reçu du pape Innocent XII; mais Clément XI, l'ayant mieux connu, le déclara, par un bref spécial, inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant, à force d'intrigues, à être chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles, en 1728, envahit la dignité de doyen de l'église de Tournai, par la protection des Hollandais, alors maîtres de cette ville. Le chapitre, qui refusa de le reconnaître et de l'admettre, fut l'objet de sa haine et de ses persécutions : l'illustre Fénelon prit part à la douleur des chanoinesses de Tournay; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet est rapportée dans 'l'Histoire de Tournai', in-4°, par Poutrain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, n'en fut pas plus tôt informé, qu'il s'y transporta pour ramener au bercail cette brebis égarée; il sollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maison, et ne put l'obtenir. Ruth mourut en 1728, sans avoir reçu les sacrements de l'Église. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'est lui qui a composé le dixième et le onzième volume de l'*Année chrétienne* de Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages aujourd'hui oubliés. Nous avons puisé les principales circonstances de sa vie dans un écrit imprimé sur les lieux, avec approbation, l'année même de sa mort. *Voyez* aussi *Flandria illustrata* de Sande-

rus, dernière édition; où il est parlé des 'doyens' de Tournai.

RUTHERFORTH (Thomas), ministre anglais, né en 1712, fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge, et ayant embrassé l'état ecclésiastique; il devint recteur de Schenfield en Essex, et de Barley dans le comté d'Hertford: il s'était occupé de philosophie, de théologie, et même de mathématiques, et avait beaucoup d'instruction. On a de Rutherforth: | *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle impose*, etc., 1744, in-8°; | *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4°; | *Lettres à Middleton, en faveur de Scherlock, sur les Prophéties*, 1750, in-8°; | *Discours sur les miracles*, 1751, in-8°; | *Adresse au clergé d'Essex*; | deux *Lettres à Kennicott*; | *Preuve du droit des églises protestantes, d'exiger du clergé une profession de foi et de doctrine*; | *Lettre à Blackburne, sur le même sujet*; | des *Sermons*. Il est auteur d'une *correction curieuse* d'un passage de Plutarque, où cet écrivain décrit les instruments mis en usage pour renouveler le feu de la déesse Vesta. Rutherforth mourut en 1771.

RUTILIUS Rufus (Publius), consul romain, l'an 105 avant J.-C., s'attira l'inimitié des chevaliers romains, par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat, et banni de Rome, il se retira en Asie, et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs, chargés de lui offrir une retraite sûre et honorable. Sylla voulut le rappeler; mais Rutilius refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le temps de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome*, en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres ouvrages. C'était un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, et habile jurisconsulte: c'est ainsi que le peint Cicéron. Il se piquait d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation: « Qu'ai-je besoin de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je te demande? — Et, répondit Rutilius, qu'ai-je besoin de la tienne, s'il faut que je fasse quelque chose contre l'honnêteté pour l'amour de toi? »

RUTILIUS-Numatianus (Claudius), fils de Lachanius, né à Toulouse, à ce qu'on croit, florissait dans le ve siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome, mais il quitta cette capitale pour voler, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer, par *sa présence*, *son crédit* et son autorité, les maux que les Barbares venaient d'y causer. Il était païen, et ennemi ardent des chrétiens. On a de lui, en vers élégiaques, un *Itinéraire* qui ne donne que des lumières médiocres sur la géographie, mais qui ne laisse pas d'être une pièce intéressante, et où il y a des choses curieuses. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuse des chrétiens, durant les persécutions affreuses qu'ils avaient eues à souffrir: il parle aussi des austérités des pieux solitaires de l'île de Capraia et de celle de Gorgonne, lesquelles il condamne en bon épicurien. Cet Itinéraire, qui est de l'an 416, a été imprimé à Ams-

terdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savants; et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-12. M. Le Franc l'a traduit en français, avec des notes.

* RUTLIGE (Le chevalier JAMES DE), Anglais, né vers 1750, fut élevé à Paris, et possédait le français comme sa propre langue. Il cultiva la littérature avec assez de succès, et était lié avec les plus beaux esprits de la capitale. Rempli d'idées philosophiques, il embrassa les principes de la révolution, et figura parmi les plus exaltés. Son occupation favorite était de parcourir les rues, les places publiques, de rassembler le peuple, et de le haranguer. On le voyait presque toujours au milieu de tous les groupes séditieux. Il était ennemi déclaré du général Lafayette, et ne l'épargnait pas dans ses discours. Ce général ayant ordonné un jour de dissiper un rassemblement où Rutlige se trouvait, lui demanda son nom. Celui-ci répondit : « Je m'appelle moitié l'un et moitié l'autre; » faisant allusion au nom du premier qui s'appelle "Mottiers La Fayette". Il fut arrêté, mais il obtint son élargissement. Il se jeta dans différents partis, sans qu'il parvînt jamais à jouer un rôle bien important dans aucun. Poursuivi sous le règne de la terreur, il put néanmoins échapper à l'échafaud, jusqu'à ce que, s'étant trouvé impliqué dans un complot contre la convention, il fut incarcéré en 1795, et mourut dans les prisons l'année suivante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, savoir : | *Le Retour du philosophe*, ou *Le village abandonné*, poème imité de l'anglais, d'Olivier Goldsmith, Bruxelles, 1772 in-8°; | *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparés à ceux des Anglais*, Londres, 1776, in-12; | *La Quinzaine anglaise à Paris*, ou *l'art de s'y ruiner en peu de temps*, traduit de Sterne, Londres, 1776, in-12; | *Essai politique sur l'état de quelques puissances*, Londres, Genève, 1777, in-8°; | *Premier et second Voyage de mylord de*** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise*, Yverdun, 1777, 2 vol. in-12; Londres, 1787, 2 vol. in-8°; | *Supplément à la Quinzaine anglaise*, ou *Mémoire de M. de Provence*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; nous citerons celle de Paris, 1787, 2 vol. in-12; | *Le Babillard*, journal littéraire commencé en janvier 1778, jusqu'au 30 août de la même année, Paris, 4 vol. in-8° : on y trouve quelques bons morceaux; | *Le Vice et la Faiblesse*, ou *Mémoires de deux provinciales*, Lausanne et Paris, 1785, 2 vol. in-12; | *Alphonsine*, ou *Les Dangers du grand monde*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; | *Necker, directeur général des finances*, ibid., 1789. | *Aventures de mylord Johnson*, ou *Les Dangers de Paris*, 1798, 2 vol. in-12, etc. Rutlige a donné en outre deux comédies, *Le Bureau d'esprit*, en cinq actes, Londres, 1777, in-8°; *Les Comédiens*, ou *Le Foyer*, en un acte, représentée à Paris. Cet auteur ne manquait pas d'instruction; ses ouvrages sont bien écrits, et l'on s'étonne parfois d'y trouver des idées saines et une morale assez pure; on ne peut cependant pas dire la même chose de quelques-uns de ses romans. L'*Essai sur le caractère des Français et des Anglais*, quel-

ques *Essais politiques*, etc., et la *Vie* de Necker, sont ses meilleurs ouvrages.

* RUTY (Le comte Charles-Etienne-François), lieutenant-général d'artillerie, pair de France, etc., né en 1774, mort à Paris le 25 avril 1828, embrassa le parti des armes. Chef de bataillon pendant l'expédition d'Égypte, il fut employé ensuite à l'armée du Nord, puis à celle d'Espagne, et obtint un avancement rapide et d'honorables distinctions. Il s'était particulièrement signalé au siége de Ciudad Rodrigo, et aux affaires de Santa-Marta et de Villalba. Le général Ruty fut appelé, en 1814, à faire partie du comité de la guerre. Au mois de mars de l'année suivante, il eut le commandement de l'artillerie de l'armée destinée, sous les ordres du duc de Berri, à arrêter Napoléon; dans sa marche vers Paris. En 1816, il fit partie du conseil de guerre chargé de juger le général Grouchy, et depuis fut fait successivement inspecteur-général d'artillerie sur les côtes de l'Océan, directeur-général des poudres, membre du conseil d'état, et enfin pair de France (mars 1819).

RUVIGNY (Henri, marquis DE), était agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Gallowai, qu'il porta depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avait été composé que de religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit, l'an 1707, la bataille d'Almanza en Espagne, et, l'an 1709, celle de la Gudiana en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et l'on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec le lord Grafton, et mourut, en 1720, à 73 ans.

RUYSCH (Frédéric), né à La Haye en 1638, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisait entrer une liqueur colorée jusque dans les ramifications des artères et des veines les plus petites. Il préparait les plantes avec *le même* succès *que les cada*vres. Lorsque le tzar Pierre passa en Hollande pour la première fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son deuxième voyage, en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à St.-Pétersbourg. Dès l'an 1665, Ruysch avait été professeur de médecine et d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch, en 1727, pour être un de ses associés étrangers. Il était aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février 1731, âgé de près de 93 ans, et n'ayant eu dans une si *longue* carrière qu'environ un mois d'in-

firmités. Outre l'édition de la « Description du jardin des plantes d'Amsterdam », par Commerlin, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol.; on a de lui divers ouvrages recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4°. Les principaux sont : | *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis;* | *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°, avec figures; | *Epistolæ problematicæ sexdecim;* | *Responsio ad Godofredi Bibdloi libellum vindiciarum adversariarum anatomico-medico-chirurgicarum, decades tres*, Amsterdam, 1717, in-4°; | *Thesaurus animalium primus;* | *Thesauri anatomici decem;* | *Musæum anatomicum;* | *Curæ posteriores, seu Thesaurus omnium maximus;* | *Responsio de glandulis ad Cl. Boërhaave;* | *De musculo in fundo uteri observato, et a nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4°. Plusieurs médecins ont combattu l'existence de ce muscle. —Henry RUYSCH, son fils, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie et dans la botanique, et a donné une édition des traités de Jean Jonston, *sur les poissons*, *les oiseaux*, etc., etc., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum animalium*, 1728, vol. in-fol. Il mourut en 1717.

RUYTER (Michel-Adrien) né à Flessingue, ville de Zélande, en 1707, n'avait que 11 ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maître et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui voulaient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil, lui méritèrent, en 1641, la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, et suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée, l'an 1653, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Amand de Dias, qu'il fit pendre. Envoyé, en 1659, au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'anoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, y fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant-amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita

cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée qu'il remporta, 1672, contre les flottes de la France et de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée, il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes françaises et anglaises. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas long-temps ; il fut blessé devant la ville d'Agousse en Sicile, dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après, à Syracuse, le 22 mars de l'an 1676. Son corps fut porté à Amsterdam dans la grande église, où les états-généraux lui élevèrent un monument digne de la reconnaissance publique ; mais ce qui n'est pas également louable, c'est que ce monument occupe le fond du chœur, la place de l'autel où les catholiques offraient à Dieu le sacrifice éternel. « Ce qui n'a cependant rien d'étonnant, dit un voyageur, pour ceux qui ont vu à Schevelinge une tête de baleine, et à Sardam le tableau d'une femme qui s'accouche, occuper la même place, pour vérifier sans doute le mot de Saumaise : *Nostri resecuerunt religionem usque ad vivum.* »

RYCKIUS (Théodore), avocat à La Haye, et professeur en histoire à Leyde, a donné : une *Edition* de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée ; ....., de Stéphanus Byzantinus, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa Dissertation *De primis Italiæ colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCQUIUS (Juste), né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie, et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de 'citoyen romain', et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a publié un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *Il capitolio romano*, Gand, 1617, in-4°, montre *qu'il était très-versé dans les antiquités profanes.* Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

* RYE (Ferdinand DE LONGWI, plus connu sous le nom de), archevêque de Besançon, né en 1556, servit quelque temps dans les Pays-Bas. Quittant la profession des armes, il entra dans l'état ecclésiastique, se rendit à Rome et reçut de Sixte-Quint l'archevêché de Besançon. Le diocèse lui dut un grand nombre d'établissements utiles. Chargé de gouverner, avec le parlement de Dôle, le comté de Bourgogne, il contribua à la défense de cette ville, assiégée en 1636 par le

prince de Condé, et mourut le 2 août de la même année, épuisé par des fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce siége.

RYER (André du), sieur de Malezais, né à Marcigny, dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulcre, séjourna long-temps à Constantinople, où le roi de France l'avait envoyé. Il fut consul de la nation française en Egypte, et mourut en France vers le milieu du XVIIe siècle. Il possédait parfaitement les langues orientales. On a de lui : | une *Grammaire turque*, Paris, 1636, in-4° ; | une *Traduction* française de l'Alcoran, Elzevir, 1649, in-12 ; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12 ; quoique négligée et d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connaisseurs à celles de Sale et de Savari (*Voy.* ces noms), parce que du Ryer ne cherche qu'à traduire, et non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'avoir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant au Coran les idées des commentateurs. M. Porter, homme profondément instruit de cette matière, en convient : « La version de du Ryer, dit-il, est peut-être infidèle quant à l'idiome ; mais elle est assez exacte quant à la doctrine. » Observation sur les Turcs, tome 1, pag. 125 ; | une *Version* française du Gulistan, ou l'empire des roses, composé par Sadi, prince des poëtes turcs et persans, Paris, 1634, in-8°. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de du Ryer.

RYER (Pierre du), historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie française en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi, puis de César duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux dérangea sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailla à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnait un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui était payé 4 francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés, et l'on peut dire de lui : *Magis fami quam famæ inserviebat.* Il a composé dix-huit pièces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* paraît emporter le prix sur les autres. [Nous ne parlerons pas de ses comédies, toutes médiocres, ni de ses *Traductions* nombreuses du grec et du latin : la liste en serait trop longue.] Le style de du Ryer est assez coulant ; il écrivait avec facilité en vers et en prose ; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison ne lui laissait pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son père Isaac, mort vers 1631, avait fait quelques *Poésies pastorales*, peu connues.

RYMER (Thomas), savant anglais du XVIIe siècle, s'appliqua à l'étude du droit public et de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse et d'un grand

prix, par la quantité de volumes et la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, et elle fut continuée par Robert Sanderson. Elle contient tous les actes publics, traités, conventions, et lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre : *Fœdera, conventiones, et cujuscumque generis acta publica*, etc., Londres, 1704 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. Sanderson l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste et utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres, en vingt vol. in-fol., et contrefait avec des augmentations à La Haye, 1739, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractère que l'édition originale. On en a donné un abrégé sous le titre : d'*Abrégé historique de vingt volumes des Actes de Rymer*, 1 vol. in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

RYSSEN (Léonard), théologien hollandais du XVIIe siècle, se servit des lumières qu'il avait puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traités* sur les matières qui la concernent. Le meilleur que l'on connaisse de lui est contre celui de Béverland : *De peccato originali*. Ce traité de Ryssen n'est pas commun; il est intitulé : *Justa detestatio libelli Beverlandi de peccato originali*, in-8°, 1680. C'est une bonne réfutation de l'indécent et absurde paradoxe que Béverland avait répété d'après Corneille Agrippa, contraire non seulement, comme nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine (*Voy.* AGRIPPA Henri Corneille), mais à la croyance constante de l'Église catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la « Genèse » nous apprend de la prévarication du premier homme; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement dans la messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

RZACINSKI (Gabriel), historien polonais du XVIIIe siècle, et que ses compatriotes considèrent comme leur Pline, était issu d'une noble famille, et est auteur d'une *Histoire naturelle de la Pologne*, écrite en latin et estimée, Sandomir, 1721, in-4°. Il donna une addition à son ouvrage, sous le titre d'*Auctuarium historiæ naturalis regni Poloniæ*, Gedanie, 1738, in-4°. Son histoire renferme des détails très-curieux. Il y appelle sa patrie le *grenier de l'Europe*, et elle mérite ce nom d'après les faits suivants. La Pologne fournit, en 1392, du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre; en 1415, elle en approvisionna les états d'Allemagne; en 1491, elle nourrit Gènes, Rome et la Toscane; enfin, en 1626, l'ambassadeur d'Espagne s'offrit à acheter tout l'excédant des grains nécessaires à la Pologne. Les révolutions, les partis, les guerres, l'invasion des puissances alliées, et surtout le démembrement de ce royaume en 1793, ont beaucoup nui à sa fertilité et au progrès de son agriculture.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.



Paris.—Imprimerie de BETHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36

